
NAZIONALE
BIBLIOTECA
CENTRALE V. E. II
1
25 E
34
ROMA

NÉRON

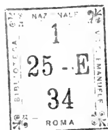
SA VIE ET SON ÉPOQUE

PAR

LATOUR SAINT-YBARS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
—
1867



NÉRON

SA VIE ET SON ÉPOQUE



POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET

NÉRON

SA VIE ET SON ÉPOQUE

PAR

LATOUR St YBARS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

ERRATA

Page 15, ligne 7, *lisez :* de la ville et du monde.
Page 194, ligne 7, *lisez :* l'instrument de mort.
Page 199, ligne 1, *lisez :* au fond des grands escaliers.
Page 273, note 1, *lisez : sermonibus ferebatur...*
Page 276, ligne 10, *lisez :* sans provisions et sans fourrages...
Page 309, lignes 30 et 31, *lisez :* inspiré — et imiter.
Page 337, ligne 14, *lisez :* et qu'il remette entre ses mains...
Page 347, ligne 2, *lisez :* et le mécontentement...
Page 348, ligne 14, *lisez :* aux héritiers légitimes que Poppée...
Page 394, ligne 29, *lisez :* et dans les sites les plus agréables.
Page 440, ligne 3, *lisez :* et aux satellites de César.
Page 462, ligne 17, *lisez :* à chaque instant surgir...
Page 470, ligne 10, *lisez :* au soleil qui avait...
Page 500, ligne 3, *lisez :* qui ne devait jamais s'éteindre.
Page 502, ligne 11, *lisez :* l'édifice fut entièrement...
Page 547, lignes 16, 17, 18, *lisez :* le Cœlius et le Palatin — à la hauteur de la Vélia — dont il fit abattre une arcade...
Page 570, ligne 18, *lisez :* sans Tigellin, ni Tigellin sans Néron.
Page 589, ligne 29, *lisez :* intelligences d'élite qui protestent.
Page 590, ligne 8, *lisez :* sur le compte des Césars.
Page 590, ligne 11, *lisez :* que la justice divine n'a pas châtié Néron.
Page 595, ligne 5, *lisez :* question de vie ou de mort.

INTRODUCTION

Opinion de Pausanias et de Platon sur les grands criminels. — Curiosité qui s'attache aux grands coupables; quelle en est la cause? — Le mobile des actions humaines et les secrets de la conscience sont le côté le plus intéressant de la vie. — A ce titre Néron mérite d'être étudié. — Il a exagéré le bien et le mal. — Néron calomnié : il ne nous est connu que par les témoignages de ses ennemis et de ses victimes. — Il fut cependant le plus populaire des empereurs. — L'époque est aussi tourmentée que le héros, tout fut extrême, le paganisme, le stoïcisme et le christianisme. — Profits et enseignements que peuvent tirer de cette époque sérieusement étudiée les hommes de notre temps.

Pausanias raconte que Néron rendit aux Grecs la liberté en permettant aux villes de nommer leurs magistrats, et voici ce qu'il ajoute dans sa reconnaissance du bienfait et dans sa justice pour le bienfaiteur. « Quand je considère cette action » de Néron, je trouve que Platon a dit avec beaucoup de vérité » que les crimes remarquables par la hardiesse et l'atrocité ne » sont pas commis par des hommes médiocres; mais qu'ils » partent d'une âme forte et généreuse corrompue par l'édu- » cation [1]. »

Ni Pausanias, ni Platon lui-même, ne sauraient nous ranger à cette opinion, si favorable qu'elle soit au terrible héros de

1. Pausanias, *de l'Achaïe*, ch. xvii.

cette histoire. Le bruit, l'éclat et le succès récompensent au delà de leur mérite les héros du scandale; on doit leur refuser son admiration. Ces fiers serviteurs de leurs mauvais instincts commencent l'épopée de leur fortune par ce qu'il y a de plus facile dans la vie humaine, l'intempérance, la révolte et l'emportement. Quand il a fallu gravir péniblement le chemin montant du devoir, la constance et le courage leur ayant manqué, ils se sont précipités dans toutes les pentes avec des airs de triomphe et sont descendus vers les bas-fonds. Par cette première abdication de la pudeur et de la justice, tout homme, si grand qu'il puisse être par le rang, par le talent et par la destinée, se déclare inférieur, et l'on doit s'en tenir à cet aveu.

Toutefois, si l'on refuse aux crimes exceptionnels et aux grands coupables l'admiration et la sympathie, souvent, par un mouvement de curiosité irrésistible, on les honore d'une attention particulière qu'obtiennent rarement l'honneur et la vertu. Le propre de l'esprit humain est de se porter vers ce qui l'étonne; les monstruosités morales l'attirent comme un abîme; et quand il s'arrête à considérer les grands coupables, il cherche, jusque dans l'horreur qu'ils inspirent, quelque chose des secrets de sa destinée. Tout ce qui étend la sphère d'action où se meut notre liberté, dans le bien comme dans le mal, nous intéresse à l'égal d'une question personnelle, et nous étudions curieusement les écarts de vice et de vertu pour savoir jusqu'où nous pourrions aller; de tous les spectacles, en un mot, il n'en est pas, comme dit Juvenal, qui nous émeuve autant que les choses de la vie humaine. [1].

1 Tanto majores humana negotia ludi.

JUVÉNAL, *Sat.* XIV, v. 264.

Encore faut-il choisir dans cet ensemble de faits, d'idées et de sentiments, les plus dignes de captiver notre attention : certes ce ne sont pas les jeux de la fortune, ni les chances diverses du hasard, ni les vicissitudes d'nne ambition qui aspire au pouvoir et aux richesses, mais bien les luttes intimes et les secrets combats que chacun de nous soutient en lui-même avant d'écouter le devoir ou la passion. La grande affaire de l'homme, en effet, est de chercher, avec tout ce qu'il a de probité dans l'esprit, quelle est la loi morale qui le gouverne, et, cette loi reconnue, de la pratiquer avec tout ce qu'il a de courage dans le cœur. Dans les grands mouvements des peuples, batailles ou révolutions, tout ce qui est apparence et qui attire les regards est bientôt vu ; mais le mobile des actions, la vigueur des sentiments, l'âme des faits, voilà ce que nous voulons pénétrer et sentir parce que c'est là qu'est toute l'importance des événements. Est-ce le luxe et l'appareil étalés autour de ceux dont l'influence et l'autorité nous gouvernent que nous regardons avec le plus de curiosité? Non : ce sont les singularités du caractère, les modes particuliers de leur humeur, l'arrangement de leur vie intime, tout ce qui peut nous révéler leur pensée secrète; et nous voudrions lire jusque dans les derniers replis de leur âme parce que c'est là que réside leur mérite réel et leur véritable grandeur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans leurs prospérités et dans leurs revers, c'est façon dont ils les portent; et le plus admirable est celui qui en face de la fortune, maîtresse des événements, souffre qu'elle trouble ses projets, mais lui interdit son âme. Voilà le grand intérêt, voilà le beau spectacle! c'est le travail intérieur de l'homme sur lui-même quand il se provoque aux dévouements ou qu'il s'abandonne aux lâchetés.

Cela posé, on doit reconnaître qu'il n'y a pas d'homme ni

de souverain qui mérite comme Néron d'attirer l'attention du moraliste. Il a voulu énergiquement et pratiqué avec ardeur tout ce que le vice et la vertu ont de plus extrême, et sa vie, qui se compose des actions les plus contraires, a dû exciter au plus haut degré la sympathie et l'horreur. Les cinq premières années de son règne pénétraient d'admiration l'empereur-modèle, Trajan, qui ne voyait, dans la vie des plus grands princes, rien de comparable aux commencements de Néron [1]. Bientôt après, les crimes atroces et multipliés, les excès monstrueux, les prodigieuses démences, éclatent à la fois et frappent le monde d'une terreur qui dure encore. Ce qu'il y a de plus inouï dans cette existence étrange, dans ce règne d'où le peuple romain sortit comme d'un rêve, c'est que ce Néron, qui est resté dans la conscience du genre humain comme le type de la débauche et de la cruauté, fut en même temps le plus populaire, le plus aimé, le plus regretté des empereurs.

Nous ne pouvons pas oublier que l'amour de l'art pour l'art et la glorification du travail, abstraction faite des moyens et du but, furent la politique de Néron. Notre génération, qui a reproduit cette doctrine et placé le peintre, le sculpteur et le comédien au rang qui leur sont dus, ne saurait refuser son attention impartiale au César qui fut un artiste passionné.

Nous nous devons à nous-mêmes de chercher s'il n'y a pas, à côté de tant de crimes, comme un prétexte à l'indulgence pour l'homme qui estimait son talent plus que sa dignité, pour l'acteur qui aimait mieux charmer son public que de

1 Quinquennium tamen tantus fuit, augenda urbe maxime, ut merito Trajanus sæpius testaretur, procul differre cunctos principes Neronis quinquennio. AURELIUS VICTOR, *Vie de Néron*.

l'asservir, pour le prince qui regrettait en mourant beaucoup plus son art que son empire [1]. *Qualis artifex pereo.*

Ce Néron d'ailleurs, si dégradé, si cruel, si épouvantable qu'il puisse être, fut indignement calomnié par les plus grands historiens; et si nous lui devons la justice, nous nous devons à nous-même la vérité. Il est reconnu que la mémoire de Néron, chère à la multitude, importunait les Flaviens [2]. Le dernier César était mort depuis longtemps que le peuple s'obstinait à espérer son retour, et qu'en regardant du Champ-de-Mars le tombeau des Domitius sur la colline des jardins, il protestait contre le monument funèbre, l'accusant de mentir au vœu le plus ardent des Romains. Il fallait à tout prix amoindrir et décourager ces regrets, en rendre l'objet odieux et faire disparaître la grande ombre qui se levait entre le peuple et les nouveaux Césars. Au nombre des lettrés qui servirent ces intérêts politiques, il faut compter Pline le Naturaliste, l'ami de Vespasien; Pline le jeune, grand admirateur de son oncle; Suétone, qui sous Domitien et sous Adrien avait un emploi dans le palais; Tacite enfin, le plus considérable d'entre eux, qui fut appelé à la vie publique par Vespasien, grandi par Titus et comblé par Domitien [3]. Clients et créatures des nouveaux Césars, tous ces hommes ont écrit contre Néron avec une partialité si évidente qu'elle n'est contestée par personne : Josèphe, leur contemporain, les accuse formellement d'avoir altéré la vérité et calomnié Néron [4]. D'autres historiens, il est vrai, jugèrent trop favorablement ce même prince, et Josèphe

1. Suétone. *Néron*, ch. xlix.
2. Ampère. *Histoire Romaine à Rome.* Tom. Ier. Introd., p. 53.
3. Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longius provectam non abnuerim. Tacite. *Hist.*, liv. I, ch. i.
4. Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. XX, ch. v.

leur reproche aussi cette partialité; mais les œuvres de ces derniers ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Après Tacite et Suétone, les Pères de l'Église sont venus, pénétrés d'une juste horreur pour le premier persécuteur des chrétiens. Les voix favorables à Néron restèrent étouffées sous une réprobation générale, si bien qu'il nous est seulement connu par ce qu'ont dit de lui ses ennemis et ses victimes. Quelle mémoire résisterait à de tels jugements?...

Ce serait une pensée coupable que de soutenir la thèse contraire par amour du paradoxe, et d'entreprendre la réhabilitation du dernier César. Le mérite d'une originalité ridicule ne doit tenter personne. Car l'histoire n'est pas un jeu, et c'est un devoir pour l'honnête homme de flétrir un despostisme dans lequel il n'y a rien de bon que les haines qu'il inspire. Tout ce qui dégrade et réduit l'homme reste à jamais odieux, et nous devons penser avec Pline l'ancien que la nature elle-même ne reste pas insensible et qu'elle se réjouit à la chute des tyrans [1].

L'époque où ce caractère étrange et violent s'est déchaîné sur le monde est peut-être encore plus singulière et plus extraordinaire que le héros. Combien d'éléments opposés et de principes contraires se heurtent à la fois!... L'esprit du paganisme et le génie romain, exagérés l'un par l'autre, s'égarent au milieu des ténèbres dans les excès d'une suprême orgie; cependant les premières lueurs de l'aube chrétienne apparaissent à l'horizon. Bientôt le combat s'engage entre les ombres silencieuses et douces des catacombes et es rudes lutteurs du monde païen. Il faudra quatre siècles de tortures

1. On rapporte qu'au moment où Denys, tyran de Sicile, fut chassé du trône, la mer, par un prodige, devint douce dans le port pendant un jour. PLINE, liv. II, ch. CIV. *Traduction de E. Littré.*

et d'immuable résignation pour fatiguer la rage des bourreaux athlétiques qui tenaillent les victimes. Aux excès d'une cruauté sans frein, elles opposent le long gémissement d'une douleur inépuisable. Les saints luttent contre les scélérats, les misérables calomnient les héros. Saint Paul chargé de chaînes, paraît devant Néron, Tigellin persécute Thraséas. C'est la vieille guerre du bien et du mal, c'est le duel séculaire de deux principes qui recommence avec un surcroît d'énergie. Spectacle merveilleux qui retient longtemps attachés les regards, l'esprit et le cœur de ceux qui s'arrêtent à l'étudier; il produit toujours ce résultat qu'après avoir essayé de posséder ce grand sujet, on se sent à son tour possédé soi-même et en quelque sorte travaillé par lui. Il faut alors le subir et lui donner de son temps et de sa vie tout ce qu'il veut en prendre.

Dans la condition d'infériorité où l'excellence d'une telle matière place l'écrivain, il ne lui suffit pas d'une étude et d'une application ordinaires; il doit se donner les soins modestes et minutieux de l'ouvrier, se résigner à la patience lente du mineur qui travaille dans l'ombre, s'exalter parfois comme le soldat et se passionner comme l'artiste; il doit vaincre les défaillances, les découragements et les doutes, provoquer enfin les efforts suprêmes qui nous arrachent le fruit des entrailles, car la profession de l'écrivain a cela de cruellement sublime qu'elle réunit toutes les fatigues du travail à toutes les douleurs de l'enfantement.

A côté de ces rudes épreuves, l'étude patiente et recueillie d'un passé si loin de nous a l'avantage d'amoindrir les intérêts secondaires, d'élever nos cœurs au-dessus des passions du moment et d'être pour l'intelligence comme un changement de climat. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on puisse en racontant la vie du dernier César se désintéresser des causes

et des agitations qui l'ont troublée; le spectacle des passions en lutte dans ce grand combat de la vie, ne saurait nous trouver indifférents, et l'histoire du monde n'a pas de faits importants dont la solidarité humaine ne fasse arriver l'émotion à notre cœur à travers le temps et l'espace. Seulement on n'a pas cherché dans un siècle éloigné de nous des motifs de haine contre l'époque où nous sommes; on n'a pas indiqué des analogies avec l'intention de flétrir dans le passé ce qu'on n'oserait attaquer dans le présent. Au contraire; après avoir sérieusement étudié un ordre social et politique où les antipathies de race, les rivalités de condition et les haines de parti maintenaient la guerre dans la cité, on a mieux apprécié le bonheur de vivre sous une loi morale plus parfaite et d'obéir à des maîtres plus doux.

Ce n'est pas à dire non plus, que de ce livre épuré de toute mauvaise intention, il ne ressorte aucune vérité dont l'application puisse être faite au temps où nous sommes. Ce sont toujours les mêmes grandes questions qui s'agitent dans des circonstances diverses, et l'enseignement de l'histoire, qui est l'expérience de l'humanité, ressort des faits sans incertitude quand ils sont fidèlement exposés. S'il est vrai, comme nous l'entendons souvent répéter, que les questions matérielles gagnent en importance tout ce que perdent les intérêts d'un ordre supérieur, on ne trouvera pas hors de propos les récits où seront dévoilées la misère morale et la décadence d'un grand peuple qui a commis tous les crimes et connu toutes les hontes quand il n'a plus cherché que la satisfaction de ses appétits grossiers. Les esprits superbes qui restent convaincus, après tant d'épreuves et de tentatives inutiles, que le sentiment de la dignité personnelle, la conscience et l'instinct de la liberté suffisent, sans autre secours, pour maintenir les

hommes à la hauteur de leurs devoirs et de leurs droits, verront le stoïcisme, cette grande manifestation de l'énergie individuelle, rester inaccessible au vulgaire et ne pénétrer que les grands cœurs. Ces héros martyrs de leur fierté, artistes sublimes en vertu, font de leur vie un grand rôle, de leur mort un dénoûment de tragédie et laissent toujours après eux des exemples de courage qui font pâlir le tyran, mais qui ne relèvent jamais l'esclave. Quant aux politiques dont l'habileté se joue autour des principes et des devoirs, et pour qui la grande affaire est d'être le plus adroit ou le plus fort, ils auront à méditer sur le sort d'un peuple et d'un prince étroitement unis par les intérêts, les goûts, les sentiments communs; le prince prodiguant ses trésors et lui-même dans des largesses et des spectacles de chaque jour; le peuple adorant comme un dieu ce Néron dont il garde encore le souvenir; et cependant prince et peuple, trahis et confondus, quand l'un a toute la force et l'autre toute l'autorité, sont violemment et contre leur gré fatalement séparés l'un de l'autre; le peuple dominé par une opinion qui se produit en lui, contre lui-même; le prince chassé par des bruits, par des rumeurs et comme proscrit par la conscience publique. Ils comprendront alors qu'il est de grandes épreuves dont l'habileté seule ne triomphe pas; des misères morales que la prospérité matérielle dissimule mal, et, qu'en un mot, la durée des gouvernements et la prospérité des peuples exigent une certaine somme d'honnêteté, de justice et de dévouement que ne suppléeront jamais l'intelligence, ni la gloire, ni le génie.

Les principes qui gouvernent aujourd'hui notre société étaient à l'état de rêve et d'espérance dans quelques rares esprits pendant le règne de Néron. L'Église et la papauté, deux aspects d'une même chose, naissaient alors et s'établis-

saient dans le monde, méprisées du pouvoir, méconnues des penseurs, ignorées du peuple. Bientôt furent examinés les titres de la religion nouvelle à la vénération des hommes; bientôt les civilisations orientale, grecque et romaine eurent à vérifier la vie, la morale et la divinité de J.-C. qui ne se perdaient pas dans la nuit des temps. S'il était vrai, comme certains d'entre nous le disent, que les rapports de l'homme à Dieu dussent être réglés par un nouveau culte, la société moderne n'en devrait pas moins ses adieux attendris au christianisme qui éleva son enfance; qui nous reçut esclaves, abrutis, paresseux, dans ses bras dévoués, et qui nous en voit sortir intelligents, laborieux et libres. Sans le secours prédit et nécessaire de la seconde révélation, le paganisme et la barbarie dégradant à la fois l'humanité, notre faible nature serait descendue sans retour dans des abîmes d'abrutissement et de misère. C'est dans le christianisme seul que le Prométhée de la fatalité antique a puisé les forces nouvelles et la vigueur d'esprit qui lui font négliger son bienfaiteur.

Qu'il se réjouisse donc et qu'il marche dans la voie qui s'ouvre devant lui; qu'il possède fièrement, comme une conquête de son intelligence, les dons qu'il a reçus du Dieu conservateur de l'humanité. Il aura bientôt dévoré cette part d'héritage loin de la maison paternelle. C'est alors que le nouvel enfant prodigue, las et découragé, se souviendra du foyer domestique et viendra chercher la santé là même où il devrait se souvenir qu'il a reçu la vie.

VIE DE NÉRON

LIVRE PREMIER

CHAPITRE Ier

EMPIRE DES CÉSARS, MŒURS DES PAIENS

A son origine la race humaine se divise en deux familles : l'une s'étend vers l'Orient, l'autre vers l'Occident ; cette dernière se subdivise en nationalités. — L'Empire romain les absorbe. — Frontières de cet empire. — Rome à son origine. — Ramassis de brigands. — Les deux grands côtés du caractère romain. — Rome ouverte aux individus et aux nations. — César, expression suprême de la domination romaine. — Résultats du césarisme dans le monde social. — La cité romaine à la naissance de Néron. — L'esclave et le patron funestes l'un à l'autre. — La famille des Césars et les familles patriciennes souillées par le crime. — Divers exemples de la corruption des grands. — Journée d'un patricien, ses orgies, sa mort. — Haine des sénateurs contre César. — Énergie et grandeur des Romains jusque dans leurs vices.

Avant de raconter la vie du dernier César, il est utile d'exposer en peu de mots ce qu'était le grand empire qu'il eut à gouverner; il est indispensable de faire connaître la cité romaine qui par ses mœurs et par ses idées exerça sur lui toute son influence avant qu'il fût appelé à la dominer à son tour.

A quelque système qu'on s'arrête pour expliquer l'apparition de l'homme sur la terre et la formation des nationalités, on est forcé de reconnaître les deux grands instincts qui animèrent les sociétés à leur origine et qui les poussèrent sur des pentes opposées. La race humaine se divise en deux grandes familles. Tandis que les peuples d'Orient, pleins de respect pour la tradition, restent immobiles et rêveurs sous l'autorité des patriarches et des rois, les hommes de l'Occident, confiants dans leurs forces, s'aventurent vers l'avenir, se proclament libres, et proposent toutes sortes d'entreprises à leur activité. La race sémitique s'étend paisiblement dans les plaines de l'Asie, cultive ses champs, élève des troupeaux et ne veut pas se séparer d'une terre qui fut l'heureux berceau du monde; mais les fiers enfants de Japhet s'élancent avec audace sur les flots de la Méditerranée dont ils peuplent les rivages jusqu'aux portes de l'Océan. C'est là, sur cette mer et sur ces rivages, que commencent et se poursuivent pendant une longue série de siècles les grandes guerres d'ambition et les débats de la liberté. Les discordes civiles et les luttes sanglantes sont entretenues par le fractionnement des races en une infinité de royaumes et de cités. Toutes les formes de religion, de gouvernement et d'indépendance s'établissent et se succèdent avec une extrême rapidité; survient enfin la vertu romaine, qui triomphe de tous ces peuples par les armes, les domine, les absorbe et les maintient dans la grande unité dont César fut le fondateur.

Cet empire, le plus glorieux et le plus puissant qui se soit jamais constitué, s'établit et se développa à l'insu des populations et des grands royaumes que possédait l'extrême Orient. Il se divisa lui-même en Orient et en Occident. Voici quelles étaient ses frontières : De l'extrémité orientale du Pont-Euxi

à la mer Rouge, il dominait la partie occidentale de l'Asie, c'est-à-dire l'Asie mineure, la Judée et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Il possédait l'Égypte des Pharaons et des Ptolémées. L'extrémité Nord de l'Afrique : La Lybie, l'ancien empire de Carthage, la Numidie de Jugurtha et la Mauritanie jusqu'à l'Atlas. Il dominait toutes les Espagnes, les Gaules jusqu'au Rhin, et le midi de la Grande-Bretagne. La Norique et l'Illyrie jusqu'au Danube étaient des provinces soumises, sans compter la Grèce, la Macédoine et toutes les îles de la Méditerranée, qui n'était plus qu'un lac romain.

Cet état, agglomération de forces où les peuples les plus puissants, les civilisations les plus parfaites et les plus riches cités se trouvaient réunis en un seul corps, n'était à son origine qu'un point imperceptible, une bourgade composée d'un ramassis de pâtres et de brigands. Toutesfois ces aventuriers, étrangers l'un à l'autre, échappés à la justice et détestant les lois de leur pays, purent s'unir et former une cité. Les aïeux du peuple-roi, si mal famés qu'ils furent réduits à voler des femmes pour se constituer en nation, durent au hasard qui les avait rassemblés, ainsi qu'à la diversité de leur origine, l'extrême facilité de leur agrandissement.

Avec le souvenir de ses commencements, le peuple romain conserva toujours une grande sympathie pour les vaincus, pour les esclaves et pour les étrangers; il les traitait avec douceur, il les admettait volontiers dans la famille et dans la cité, et, par cette absorption de tous les jours il s'augmentait comme il s'était constitué. On racontait, d'après une ancienne tradition, que Romulus, en posant les fondements de sa ville, avait fait creuser une fosse dans le lieu où les comices s'assemblèrent plus tard et que chacun de ses compagnons avait jeté dans cette fosse une poignée de terre natale prise au pays d'où

il était venu [1]. Ils réunissaient ainsi les éléments d'une patrie commune. En même temps que les murailles de Rome s'élevaient, on bâtit un asile où purent se réfugier l'esclave fugitif, le débiteur insolvable et même le meurtrier, que venaient réclamer en vain les maîtres, les créanciers et les juges.

Au lieu de l'esprit exclusif et dédaigneux des Grecs, qui égarait les Athéniens jusqu'à persécuter leurs grands hommes, dont les plus favorisés allaient mourir dans l'exil; au lieu des haines de race qui poussaient les jeunes Spartiates à poursuivre à la chasse les ilotes comme des bêtes fauves; l'humanité du Romain né pour la domination universelle propose le droit de cité comme une récompense à tous ceux que les services et les vertus en rendront dignes, esclaves ou étrangers; en même temps il promet à ces grands citoyens des honneurs presque divins, il leur accorde des triomphes si splendides qu'ils doivent satisfaire les plus hautes ambitions.

La force de Rome et le secret de sa grandeur, est d'avoir concilié dans sa constitution deux éléments de prospérité qui semblent s'exclure. Les agitations du Forum qui laissent une large part à la liberté invidueIle, et les rivalités des divers ordres fortifiées par des antipathies de races s'exagèrent jusqu'à la guerre civile et mettent chaque jour la république en péril; mais chaque jour aussi le repect des traditions, la foi inébranlable dans les destinées de Rome, la soumission absolue aux lois de la famille rétablissent l'ordre et la paix. La vie privée, la position sociale, les habitudes religieuses des Romains sont stables et immobiles à côté de sa condition politique pleine d'incertitude et de périls. Les factions se heurtent dans le

1. Plutarque, *Vie de Romulus*, ch. XIII.

forum, le peuple a pris les armes, il va se retirer sur le mont sacré, la république est en lambeaux; demain l'unité nationale sera maintenue par les croyances religieuses, par la foi de chaque citoyen dans la destinée de Rome, par son amour de la patrie qui le fait se dévouer avec joie, les yeux tournés vers le Capitole immobile et dominateur au-dessus de la ville et du monde, *immobile saxum* A l'ardeur républicaine des Grecs amoureux de la liberté, le Romain unissait l'esprit religieux des Orientaux soumis à la tradition; et c'est pour avoir pratiqué ces grandes vertus, c'est pour avoir glorifié et appliqué ces deux grands principes, qu'il a été le premier peuple du monde.

A Rome, le citoyen jouit de l'autorité la plus auguste dans la famille, de la liberté la plus grande dans la cité. Cette patrie a des honneurs pour le simple soldat, s'il est héroïque; des triomphes pour le consul, s'il est victorieux; des magistratures et des sacerdoces pour les honnêtes gens qui se consacrent à la chose publique. Aussi de quelle ardeur les hommes de toute nation ambitionnent la faveur d'être incorporés à la cité modèle! Sur tous les points de l'univers, l'admiration qu'inspiraient les lois et la gloire de Rome lui donnait loin de ses frontières de nombreux citoyens. C'est alors que de l'idée grossière d'une patrie attachée au sol et renfermée dans des murailles, les Romains s'élevèrent à la conception plus haute d'une association par la communauté des croyances, des mœurs et des lois. Ils accordèrent le droit de cité à des hommes choisis au milieu des nations lointaines, étendant ainsi leur influence là où leur empire n'était pas encore arrivé. Ce que Rome avait accordé aux individus fut aussi accordé aux nations; elle les admit à son alliance, les associa même à sa fortune et les rapprocha d'elle graduellement dans la mesure de leur

fidélité et selon leur position géographique. Ainsi elle donnait à ses voisins du Latium le droit de cité, aux peuples Italiens le droit du Latium, aux nations situées hors de la péninsule le droit italique. Elle favorisait le mouvement ascensionnel qui se faisait vers le Capitole, et de cette façon elle se constituait la protectrice et la régente de ceux qu'elle n'avait pas encore dominés.

En même temps qu'elle absorbait les individus et les peuples, Rome envoyait chaque année sur tous les points du monde des hommes que ses mœurs et ses lois avaient déjà transformés. Ces citoyens nouveaux allaient établir des colonies au milieu des nations les plus éloignées. Ils formaient des cités sur le modèle de Rome avec un peuple libre, un sénat et des magistrats. C'était comme autant de citadelles où se fortifiait l'esprit de la ville éternelle, c'était comme autant d'images d'elle-même qu'elle proposait à la vénération des vaincus.

A ce double mouvement d'absorption et d'expansion qui devait inévitablement transformer le monde et le faire romain, il y avait un grand danger; c'était d'affaiblir l'unité romaine en la dilatant outre mesure, et d'altérer le caractère national par ce mélange de toutes ces races admises trop libéralement dans la cité. L'aristocratie investie des sacerdoces et gardienne des traditions vit le péril et voulut le conjurer. Elle s'obstina dans une lutte séculaire contre les tribuns, contre les Gracques et contre Marius. Elle crut triompher définitivement avec Sylla; mais la victoire de Cornelius sur les Samnites qui combattaient pour obtenir le droit de cité, ses proscriptions et sa dictature implacable, n'arrêtèrent pas le mouvement sympathique de la démocratie romaine qui voulait ouvrir ses portes à toutes les nations. César fut l'expression victorieuse de ce sentiment généreux. Il l'exagéra même après son triomphe

jusqu'à blesser l'orgueil national de ceux qu'il paraissait avoir servis. Ils s'aperçurent trop tard que le divin Jules avait poussé sa fortune plus loin que leurs intérêts ne le demandaient. Et la populace impériale fut aussi jalouse de sa sportule que le peuple de la république avait été prodigue de sa liberté.

Marius et Sylla, l'un plébéien et l'autre patricien, étaient Romains tous deux; César était homme. Son père était mort jeune, il ne subit pas l'austère discipline de la famille; il grandit en dehors de l'autorité paternelle qui suivait le Romain jusque dans la vie publique. Pendant sa jeunesse il voyagea pour échapper à la haine de Sylla qui pressentait son ambition. Ce séjour prolongé chez des nations de mœurs et de caractères divers, l'étude de leurs constitutions et de leurs lois particulières, lui firent perdre dans ce long exil les préjugés et les vertus de son pays. Il ne conserva du caractère national que les passions faciles à garder, l'orgueil sauvage et l'ambition effrénée. On eût dit que ce jeune homme, chef d'une grande famille, entrevoyait sa fortune et se préparait au rôle suprême que lui réservait l'avenir : il parcourait les provinces en protecteur des opprimés, recherchait l'alliance des rois, entreprenait à ses frais des expéditions militaires, comprenait les besoins des peuples, défendait leurs intérêts et noyait son patriotisme dans un sentiment d'humanité.

A Pharsale, il vainquit avec des étrangers, avec des soldats qui n'avaient d'autre patrie que son camp; la légion de l'Alouette n'était composée que de Gaulois. Tous furent admis au droit de cité, ils inondèrent les comices. César fit entrer en si grand nombre dans le sénat les étrangers dont il voulait payer les services, que l'esprit et la constitution de cette auguste compagnie en furent altérés. Ces nouveaux pères conscrits ne

savaient même pas le chemin de la curie [1], et la population romaine disparut au milieu de l'immense multitude d'hommes de toute nation que César traînait après lui.

Auguste resta fidèle à la politique de son père si favorable aux provinces. Ce que César avait fait pour les nations étrangères, Octave le fit pour leurs divinités. Il leur donna droit de cité dans l'Olympe du peuple romain et le Panthéon d'Agrippa réunit les statues des dieux déjà honorés par un culte national. Le Panthéon est encore debout, mais le seul Dieu qui n'y fut point admis autrefois est le seul qui l'occupe aujourd'hui. Il est vrai que, loin d'être consacré par un culte national, il avait été méconnu et crucifié par son peuple; mais la misère humaine et la puissance divine réunies et exagérées en sa personne lui donnaient un caractère d'universalité que n'avaient pas les immortels prisonniers d'Auguste.

Aussitôt que les Césars eurent concentré dans leurs mains impériales toute puissance divine et toute liberté humaine, on vit s'établir dans le monde cette paix romaine que Sénèque et Pline l'Ancien admirent et célèbrent à l'envi; mais à côté de l'œuvre politique qui était immense il se fit une décomposition rapide de toutes les sociétés; et, dans l'ordre moral, une corruption universelle se produisit qui menaçait le genre humain d'une ruine prochaine. Les vertus et le caractère de chaque peuple disparurent avec sa nationalité. Il ne resta plus aux diverses races que leurs vices qu'elles mirent en commun sous la domination des Césars. Elles furent conviées par Rome à toutes les prostitutions de la licence, à toutes les hontes de la servitude. Les religions et les mœurs de tous

1. Peregrinis in senatum allectis, libellus propositus est : Bonum factum : ne quis, senatori novo curiam monstrare velit. SUÉTONE, *Vie de César*, ch. LXXX.

les pays vinrent se concentrer là, se corrompre par le mélange, et la ville éternelle, réceptacle des superstitions et des excès, fut une sorte d'égout collecteur de toutes les infamies païennes.

Nous allons essayer de donner une idée de la cité romaine telle que l'empire des Césars l'avait faite. Avant de raconter la vie de Néron, il est juste de dire dans quel milieu social il naquit et fut élevé, pour qu'on puisse faire la part de son époque et la sienne en distinguant les vices et les crimes qui lui sont propres de la corruption qui lui fut comme inoculée dès le berceau.

Aux premiers temps de la République romaine, le peuple romain tout entier fut agriculteur; mais par l'effet des guerres successives, Rome devint assez considérable pour compter une population d'artisans et voir prospérer leur industrie. Les tribus urbaines se formèrent alors, composées d'affranchis, d'étrangers et de citoyens enrichis par le négoce; mais les tribus rustiques furent toujours les plus honorables et en quelque sorte les plus romaines. Le premier des Fabius qui fut honoré du titre de très-grand, *Maximus*, obtint cette distinction, non pas comme récompense de ses victoires sur les Samnites, mais pour avoir épuré les tribus rustiques en faisant passer dans la ville les affranchis et les étrangers. Bientôt les établissements fréquents de colonies nouvelles, appauvrirent cette première race de laboureurs et de soldats, et plus tard les empiétements de l'aristocratie qui étendait outre mesure ses grands domaines, la firent disparaître du champ romain. Dès ce moment le peuple ne fut composé que des tribus urbaines dans lesquelles on avait coutume d'incorporer depuis longtemps les affranchis, les étrangers, et les Italiens admis au droit de cité.

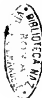
Fier du monde conquis et des splendeurs de la ville éternelle, le citoyen romain dédaigne le travail qui le rapprocherait de l'esclave. Il a sa place dans les jeux publics et sa part dans les congiaires [1]. Aux agitations du Forum, à l'enivrement des triomphes ont succédé, pour lui, les rivalités des pantomimes, les intrigues des factions du cirque, les combats des gladiateurs. Il partage avec César l'empire du monde et il dédaigne le sénat. Grecs ou Barbares, les autres peuples ne sont pour lui que des tributaires. Il ne voit dans les maisons royales que les débris de ses triomphes; ni la gloire passée, ni les richesses, ni le génie merveilleux des peuples étrangers n'arrêtaient son admiration. Il est citoyen romain... et tout ce que le monde offre de plus grand en dehors de la ville éternelle lui paraît beaucoup au-dessous de lui.

Les hommes les plus considérables de chaque province aspirent à posséder à Rome le droit de cité; la foule des étrangers s'estime heureuse d'être admise dans ses murs. C'est là seulement que la fortune distribue ses faveurs; aussi les intrigants et les industriels de toute espèce y viennent-ils pour exploiter les vices des grands et la corruption du peuple-roi. Ce sont les sorcières de Thessalie qui vendent des philtres, ce sont des mages de Chaldée qui annoncent l'avenir : pas de sénateur à qui son astrologue n'ait prédit l'empire. Ce sont les saltimbanques, les psylles charmeurs de serpents, les danseuses d'Antioche ou de Cadix, les belles courtisanes de l'Asie; ce sont les Grecs surtout, odieux à Juvénal, les Grecs qui pénètrent les secrets des familles pour se faire craindre; dans les grandes maisons où ils s'insinuent ils gouvernent la femme, les enfants, les esclaves et les amis; tout est circonvenu, tout est dominé, ils

1. De *congius*, mesure dont se servaient les Romains pour les distributions d'huile, de vin, etc., faites au peuple.

séduisent jusqu'à l'aïeule du patron. On les rencontre partout imposant leurs goûts, leurs opinions, leurs mœurs abominables avec leur philosophie. L ecostume national est abandonné, les morts seuls prennent la toge pour aller au bûcher. Voulez-vous entendre parler latin? allez aux champs. Les enfants de Romulus imitent les Athéoiens avec fureur; ils aiment leurs plaisirs, ils acceptent leurs vices, et jusques au concubinage tout se fait à la grecque [1].

Au-dessous des étrangers et des hommes libres dont le nombre diminue chaque jour, parce que personne ne veut se donner la peine d'élever des enfants [2], l'immense multitude des esclaves s'agite. Avilis ou torturés par le maître, ils profèrent contre lui sous les voûtes basses de l'Ergastule les imprécations éternelles de la dignité humaine outragée. Sont-ils malades?... on les fait transporter dans l'île du Tibre près du temple d'Esculape; abandonnés là par leur patron, ils sont rarament sauvés par le dieu. Mais s'ils ont en eux une force, un talent ou une beauté, le marchand d'esclaves les travaille et les prépare pour les yeux de l'acheteur. Les pieds nus et frottés de craie, un écriteau pendu au cou pour indiquer leurs vices, ils sont exposés sur un échafaud près du temple de Castor. Quand le négociant a des non-valeurs dans son fonds de chair humaine, il tue les vieillards, il mutile les enfants, soit pour faire des eunuques dont les patriciens opulents recherchent surtout la beauté, soit pour confectionner de petits mendiants qu'il expose à la pitié publique avec un bras cassé.



1. . . . . Omnia grece.
. . . . Quid ultra?
Cuncumbunt grece.
JUVÉNAL, *Satire* VI, v. 292.

2. In hac urbe nemo liberos tollit, quia quisquis suos hæredes habet, nec ad cœnas, nec ad epulas admittitur. PÉTRONE, *Satiricon*, ch. CXVI.

Malheur aux jeunes filles vendues à une matrone qui veut être belle, à la jeune Livie dont le médecin Eudème favorise la débauche, ou bien à Messaline que Valens, son médecin, sert dans ses plaisirs avec toutes les ressources de son art; quand le miroir d'acier ne leur offre pas une image d'elles-mêmes assez charmante, elles plongent de longues aiguilles dans le sein de leurs esclaves. Tantôt livrées à la cruauté de leur maîtresse, tantôt forcées de se prostituer au patron, elles envient le sort des malheureux jetés vivants dans les piscines pour être dévorés par les murènes. Le vulgaire croyait que ces anguilles de mer venaient la nuit à terre s'accoupler avec des serpents, et l'idée qu'on avait de leur férocité faisait trembler les esclaves [1].

Un de ces maîtres cruels est-il victime d'une vengeance; tous les esclaves qui habitaient la maison au moment du meurtre, sont punis de mort; autant d'esclaves, autant d'ennemis, dit le Romain, *quot servi tot hostes*. On a saisi le coupable il avoue son crime et déclare n'avoir pas de complices, n'importe : tous ceux qui dormaient sous le même toit ont dû connaître le complot, il fallait pressentir les intentions de l'assassin et sauver le maître. La loi les frappe au nombre de quatre cents comme dans l'affaire de Pedanius, et ne tient pas compte de leur innocence. On poussa cette iniquité monstrueuse jusqu'à punir aussi l'esclave qui, sans habiter sous le toit du patron, était assez près pour entendre ses cris quand on le frappait.

Les moindres fautes attiraient sur eux les plus rudes châtiments. S'ils éternuaient en présence du maître, ils étaient battus de verges. On les suspendait avec un poids de cent livres aux

1. In sicco littore lapsas vulgus coïtu serpentium impleri putat. PLINE, *Hist. nat.*, liv. IX, ch. XXXIX.

pieds pour les fouetter cruellement. Auguste, qui avait eu chez Pollion un beau mouvement d'humanité, fit, plus tard, crucifier un de ses esclaves pour avoir tué une caille. Ceux qui gardaient les portes étaient attachés et portaient un collier comme les chiens. Il y avait des matrones qui pour châtier ces malheureux louaient des bourreaux à l'année : pendant qu'on frappe, madame est à sa toilette, elle étend des pommades sur son visage, cause avec ses amis, et regarde attentivement l'or et le dessin d'une broderie. On frappe encore; elle lit et relit un long article de journal, on frappe toujours; mais enfin les correcteurs fatigués s'arrêtent : Va-t-en, misérable ! s'écrie madame d'une voix de tonnerre, justice est faite [1].

Dans les premiers temps de la République les esclaves, ordinairement prisonniers de guerre, travaillaient aux champs avec le maître, mangeaient à sa table et dormaient près de lui. Après quelques années d'honnête labeur et de fidélité, ils devenaient libres, ils étaient admis dans la cité, et ces affranchissements légitimes comblaient les vides de la guerre. Aujourd'hui, s'écrie Denys d'Halicarnasse, qui écrivait sous Auguste, c'est le vice et le crime qui conduisent les esclaves à la liberté. Ils se rachètent avec l'argent acquis par les brigandages, par les violences et les prostitutions, par leur complicité dans les scélératesses du maître [2]. Ainsi dès qu'ils sont infâmes les voilà Romains.

L'histoire de l'esclavage à Rome se trouve résumée en ce

1. . . . . . Sunt quæ tortoribus annua præstent.
Verberat, atque obiter faciem linit; audit amicas,
Aut latum pictæ vestis considerat aurum,
Et cædit : longi relegit transversa diurni;
Et cædit, donec lassis cædentibus, Exi —
Intonat horrendum, jam cognitione peracta.
JUVÉNAL, *Sat.* VI, v. 481 et suiv.

2. Denys d'Halic., *Hist. ancienne de Rome*, ch. VI, par. 6.

peu de mots : d'abord salutaire à la famille qu'il augmente et fortifie aussi bien qu'au prisonnier de guerre qu'il affranchit après l'avoir discipliné, l'esclavage imposé ou subi devient plus tard également funeste. Les rapports d'autorité et de servitude, d'abord adoucis par la religion et réglés par les mœurs, sont bientôt viciés par les intérêts et les passions : pendant cette seconde période, l'esclave est la victime du maître qui le torture, ou bien le patron est la dupe de l'esclave qui le joue. Ministres intelligents des patriciens abrutis par les plaisirs et par l'oisiveté, les affranchis exercent sur le maître la tyrannie des passions qu'ils savent développer et servir. C'est le propre des aristocraties sans fonctions d'être promptement dévorées par les vices. Que de sénateurs et de chevaliers, cachés au fond de leurs maisons, sont livrés à leurs esclaves comme Claude à ses affranchis ! Pendant que les hommes les plus éminents de la cité se précipitent lâchement et se laissent aller dans la servitude domestique, les plus vils et les plus infimes se dégagent de leurs chaînes et par toute sorte de moyens indignes usurpent la liberté, les richesses et le pouvoir. Ils entourent le maître de soins assidus et d'attentions incessantes qui le dispensent de toute préoccupation et du moindre effort. On le porte, on le nourrit, on le couche comme un enfant. Ses désirs sont prévenus, ses plaisirs sont préparés, il perd l'habitude de penser et de vouloir. On lui nomme les visiteurs qui se présentent, on reconnaît les clients, on répond ponr le maître, il n'a qu'à respirer, et dans cette longue inertie où le maintient une vigilance implacable, sa personnalité s'évanouit en quelque sorte dans les bras de ses nombreux serviteurs.

L'influence salutaire ou funeste que le patron avait sur ses esclaves, le prince l'exerçait dans la cité, principalement sur cette

portion de l'aristocratie qui acceptait l'autorité des empereurs et qui attendait tout de leur protection. La gloire, les plaisirs et les abominations de l'Olympe s'étaient abattus sur le Palatin où les Césars croyaient pouvoir imiter les dieux dont ils avaient usurpé les honneurs. Les ambitions les plus ardentes, les exquises prostitutions, tous les appétits de la servitude dont le prix était dans leurs mains montaient vers eux avec l'encens, et de ce point élevé, comme du grand réservoir de la tyrannie, les vices se répandaient sur la ville avec la force de l'exemple qui tombe de haut. Les grandes gens du patriciat avait disparu ; celles qu'avaient épargnées les proscriptions et la guerre, la débauche les achevait. C'est en vain que les empereurs notent d'infamie le fils de famille qui se dispense du mariage, c'est en vain qu'ils honorent de privilèges les hommes mariés, pères de trois enfants. Le célibat et le divorce flétrissent et ruinent la cité. Le divorce surtout dégradait à ce point la famille que les enfants ne voyaient plus qu'un ennemi dans l'homme qui avait répudié leur mère; soit haine, soit cupidité, rien n'était plus fréquent que le parricide; les fils n'avaient plus que ce moyen de s'assurer l'héritage paternel. La loi romaine ordonnait que le parricide fût cousu dans un sac de cuir avec un chien, un coq, un serpent et un singe, pour être jeté dans le fleuve ou dans la mer : Sénèque dit à ce propos qu'on a vu sous le règne de Claude coudre en cinq ans plus de parricides dans le sac que dans tous les siècles précédents [1].

Une rage désespérée précipitait dans tous les excès les hommes et les femmes de condition : la loi défendait à celles-ci tout commerce avec leurs esclaves et punissait l'adultère très-sévèrement; elle interdisait à ceux-là de descendre dans

1. Sénèque. *Traité de la clémence*, liv. Ier, ch. XXIII.

l'arène des gladiateurs; alors, pour éluder la loi, les nobles matrones se faisaient inscrire au nombre des prostituées, et les sénatenrs tâchaient d'encourir une condamnation qui les fît exclure de leur ordre; les uns et les autres recherchaient la dégradation comme un chemin sûr vers l'infamie. Voici l'époque des coureurs d'héritage et des enfants introduits furtivement dans les familles patriciennes. La fortune sourit à ces faibles créatures exposées nues dans le Forum. Elle les réchauffe dans ses bras, elle les protége ; elle fait recevoir dans les grandes maisons ces acteurs mystérieux qui doivent jouer sur son théâtre [1].

En peu d'années, les plus hideux scandales se produisent. Un grand homme de guerre, Antonius Primus, combine avec trois ou quatre sénateurs de ses amis un moyen d'escroquer la succession du vieux Balbus; les personnages les plus éminents de Rome confectionnent un faux testament. Octavius Sagitta, tribun du peuple, séduit Pontia qu'il veut épouser et lui fait quitter son mari; après le divorce, la jeune femme s'abandonne à l'espoir d'une alliance plus brillante et refnse d'épouser son amant; celui-ci la tue. Numantia, répudiée par Silvanus qui épouse Apronia en secondes noces, fait prendre à son infidèle un philtre qni trouble sa raison. Il jette par la fenêtre sa seconde femme, et César lui intime l'ordre de mourir. Dans la famille consnlaire des Papirius, une mère sollicite son fils à la débauche, l'enfant souillé par l'inceste se prend en horreur et se tne. Pauline, une grande dame, est livrée pendant la nuit à un jeune débauché par les prêtres d'Isis qui l'entraînent

1. . . . . . Stat fortuna improba noctu
Irridens nudis infantibus; hos fovet ulnis,
Involvitque sinu : Domibus tunc porrigit altis,
Secretumque sibi mimum parat.
JUVÉNAL, *Sat.* VI, v. 606.

adroitement dans les chambres secrètes du temple[1]. L'orateur Silius, après avoir reçu quatre cent mille sesterces d'un chevalier romain pour plaider sa cause, accepte une somme plus forte et trahit son client qui se perce de son épée dans la maison de l'avocat[2]. Vinius, qui sera plus tard le ministre important de Galba, vole une coupe d'or à la table de Claude; Claude l'invite à dîner pour le lendemain et le fait servir dans de la vaisselle de terre[3]. Rencontrer un homme d'honneur était un prodige, et l'on montrait au doigt celui qui avait gardé fidèlement un dépôt[4]. Enfin, l'aristocratie romaine justifiait la cruauté de Mithridate; en faisant verser de l'or fondu dans le gosier d'Aquilius, son prisonnier, ce prince avait flétri Rome elle-même par le supplice d'un seul Romain.

Les grands et les heureux du siècle consacrent les jours aux égorgements du cirque et la nuit à de longues orgies, banquets de leurs funérailles; pour un patricien dont les aïeux ont triomphé trois fois et qui voit leurs statues debout dans le Forum, quels plaisirs sont à la hauteur de tant de gloire? Le soir venu, il se fait porter en litière chez un financier qui traite ses amis. Un nombreux domestique l'accompagne; ses esclaves favoris marchent à ses côtés : celui-ci l'évente, celui-là chasse les mouches, d'autres suivent, portant le coffre-fort : on jouera. Les tables sont dressées en plein air à cause de la chaleur, on dîne au milieu du jardin à l'ombre de grands arbres, près d'une volière ornée comme une basilique. Elle est remplie d'oiseaux rares qui chantent et volent au-

1. Josèphe. *Histoire des Juifs*, liv. XVIII, ch. IV.
2. Tacite. *Ann.*, liv. XI, ch. V.
3. Plutarque. *Vie de Galba*, ch. XII.
4. Nunc si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
Prodigiosa fides.
Juvénal. *Satire* XIII, v. 60.

dessus des convives; à leurs pieds dans des bassins de marbre nagent des poissons de toute espèce qu'ils peuvent choisir et faire préparer sous leurs yeux.

A peine se sont-ils étendus sur les lits, qu'un de ces voluptueux appelle son esclave et lui demande la ciguë. Qu'est ceci, disent les autres, est-ce par ordre de César que notre ami va prendre le poison? Celui-ci sourit et les rassure, il vide sa coupe et il ajoute ces mots : « Le seul remède à la ciguë c'est le vin : et maintenant il faut boire ou mourir [1]. Impossible de raconter avec détails tous les services qui se succèdent et d'énumérer les mets divers dont ils se composent. Sur les tables sont entassés successivement les poissons et le gibier, les fruits et les vins de tous les climats. On sert un porc plein de grives vivantes qui s'envolent dès qu'il est ouvert. Un chœur de musiciens et une troupe de cuisiniers font une entrée solennelle, les uns jouant de la flûte, les autres portant un sanglier rôti sur un plat d'argent. Le sanglier est plein de faisans, les faisans sont farcis de cailles, et les cailles contiennent des ortolans. Chacun a, près de lui, son cuisinier qui assaisonne et prépare les mets sur des réchauds comme le maître l'entend. Il en est qui s'amusent à voir un poisson vivant mis sur le feu dans un vase de cristal, se débattre dans l'eau, mourir et cuire sous leurs yeux [2].

Le repas fini, on rend son dîner, on se lave et on recommence [3]. De nouvelles tables sont dressées dans une salle or-

1. Ac bibendi etiam causa venena conficiuntur, aliis cicutam præsumentibus, ut bibere mors cogat. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XIV, ch. XXVIII, parag. 2.

2. Vitreis ollis inclusi offeruntur et observatur morientium color, quem in multas mutationes mors luctante spiritu vertit. SÉNÈQUE, *Quest. nat.*, liv. III, ch. XVII.

3. Vomunt ut edant, edunt ut vomant, et epulas quas toto orbe conquirunt nec concoquere dignantur. SÉNÈQUE. *Consolation à Helvia*, parag. 9.

née magnifiquement. Des lampes d'or, posées sur de hauts candélabres, brûlent une huile parfumée; c'est le repas de nuit; la fête continue dans la maison. On a renouvelé les couronnes, les mets, les vins exquis. Il ne suffit plus aux convives de boire le massique et le falerne rafraîchis à la glace, ils mangent de la neige préparée.

Les danseuses de Cadix et d'Antioche viennent alors autour des tables faire admirer leurs pas gracieux et leur beauté. Les cithares et les flûtes animent et règlent leurs mouvements, qui semblent s'entrelacer avec les cadences et se marier avec les sons. D'excès en excès l'orgie se prolonge dans la nuit; tout ce que l'ivresse inspire, l'exemple des dieux le justifie. La fierté romaine exige qu'on se montre dans les plaisirs aussi grand que les aïeux dans leurs travaux [1].

La fureur du jeu succède enfin à toutes les autres passions : elle les domine parce qu'elle les nourrit. Un dernier coup de dé enlève au fils des Marcellus et des Scipions ses trésors, ses villas, ses terres, tout jusqu'aux images des ancêtres. Il ne lui reste plus qu'à se vendre comme gladiateur, pour amuser la foule, pendant les jeux qu'un affranchi de son père va donner.

Mais sur cette pente rapide comment s'arrêter et comment patienter dans cette honte? Quelques paires de gladiateurs entrent alors dans la salle du festin; ils viennent combattre autour des tables à la manière des Sammites, et croiser le fer pour égayer les convives. Le jeune patricien offre de jouer sa vie sur un coup de dé; après toutes ces luttes sanglantes, il osera, dans un dernier combat, se mesurer avec le vainqueur; on s'étonne, on l'admire presque; on accepte. Ses amis, volup-

1. Mala sua illos sequuntur, ut nec bibant sine ambitione nec edant. SÉNÈQUE. *De la brièveté de la vie*, parag. 12.

tueux blasés, les plus impitoyables des hommes, lui devront une dernière émotion. Déjà le sort lui était contraire; après l'avoir dépouillé, la fortune l'achève. Il se lève, et s'exécute sans se plaindre. Son sang patricien se mêle au vin répandu sur le marbre des mosaïques, il tombe et meurt. Pendant que son vieil affranchi s'avance pour le relever, ses amis se regardent : on espérait mieux de son courage; il est mal tombé, c'est une déception. Qu'on aille l'ensevelir et le cacher dans le tombeau de sa famille, dernier asile qui lui reste. Le jour paraît, on se retire; les parasites ont volé la riche litière du dernier Scipion, son vieil esclave et sa nourrice viennent recueillir ses restes abandonnés. Pendant qu'ils s'éloignent de cette maison funeste, les serviteurs de l'amphitryon arborent au-dessus des terrasses et des toits de grandes tentures où des dragons énormes sont peints avec les plus vives couleurs. C'est pour faire peur aux oiseaux dont les chants troubleraient le sommeil du patron.

De la maison du sénateur, si nous passions dans les tavernes qui entourent le grand cirque, il faudrait raconter les abominables désordres auxquels se livrent les femmes et les hommes perdus de tous les pays; mais quels regards s'arrêteraient sur ces hideux tableaux? Il suffira de dire, avec un des lettrés de cette décadence, que Rome n'était plus qu'une bacchante couchée dans la boue. Ni ses législateurs, ni ses tribuns, ni ses empereurs, ni ses dieux n'ont pu la maintenir dans sa vertu première.

Elle n'est plus que le réceptacle de toutes les corruptions, le mélange de toutes les races, la confusion de toutes les langues, et dans cette cohue immense où tourbillonnent les débris de toutes les nationalités, le Romain vit de sportule et l'étranger de prostitution. Les patriciens conspirent contre

César : ils vénèrent dans le secret de leurs maisons les images de Cassius et de Brutus; ils ne veulent pas reconnaître que l'influence du patriciat est tombée sans retour avec la république ruinée par leur rapacité. César est fatalement le protecteur de cette foule immense dont ils ont perdu le patronage, l'unique empereur des légions qui combattent aux bords de l'Euphrate et du Rhin, le prince légitime des provinces que les Verrès du sénat ont dévastées. Tous les hommes libres l'acceptent pour maître et les esclaves eux-mêmes trouvent un asile au pied de sa statne. C'est une situation violente et forcée que César lui-même subit comme les sénateurs obstinés à conspirer contre lui. Populaire au cirque et détesté dans la curie, l'empereur romain poursuit son règne entre l'émeute et l'assassinat, car il lui est aussi difficile d'assouvir les appétits de la multitude qne de fléchir l'orgueil humilié des grands. Obséquieux et menaçant, il doit mener en laisse la louve romaine rentrée dans sa tanière après avoir ravagé le monde. Quand on n'a pas versé dans le cirque assez de sang pour étancher sa soif, elle dévore son gardien.

Toutefois, ce n'est pas des violences, des excès de passion ni des crimes, qu'il faut s'étonner qnand on étndie les mœurs et la vitalité d'un peuple. Pourvu que le combat se soutienne entre le bien et le mal, pourvu que la vertu se montre aussi résolne qne le vice, il ne fant désespérer de rien; les grands scélérats ne doivent pas effrayer dans un pays qui leur oppose les saints et les héros; mais quand une société s'affaisse et qu'elle se réduit à de mesquines proportions, quand le vice conserve seul son énergie pendant que l'honnêteté n'est plus que faiblesse d'esprit et lâcheté du cœur, c'est alors que la décadence est prochaine.

Il faut le reconnaître à l'honneur du peuple romain, l'éclat

et l'énergie du premier âge se retrouvent dans sa décadence; il conserva jusque dans sa chute quelques vestiges de grandeur. Après avoir conquis le monde, Rome reste acculée dans l'impasse de sa gloire, mais elle bouillonne encore ainsi qu'un volcan, et son énergie s'épuise en éruptions qui la couvrent de débris. Si dégradés qu'on nous les représente, ces Romains de l'empire ont des mouvements de passion, des violences et des transports athlétiques où s'étalent les prodigalités de la force. Ils se montrent encore formidables jusques dans leurs mauvais instincts; ils acceptent la mort avec une grandeur stoïque, ils la bravent avec le sourire dédaigneux de l'épicurien. Ils cherchent héroïquement le plaisir comme ils ont poursuivi la gloire; après avoir étendu au loin leur empire, on dirait qu'ils veulent agrandir la vie, et l'on retrouve dans l'énergie de leurs vices toute la vertu des aïeux. Ils succombent enfin, mais comme les héros d'Homère, en faisant retentir la terre sous le poids de leurs corps.

CHAPITRE II

MARIAGE D'AGRIPPINE — NAISSANCE DE NÉRON

Tibère marie Agrippine avec Domitius. — L'inceste dans la famille des Césars. — Caractère bas et violent de Domitius. — Cérémonies de son mariage. — Mésintelligence entre les époux. — A la mort de Tibère, Domitius se rapproche d'Agrippine. — La nuit même de leur réconciliation Tibère meurt. — Grossesse d'Agrippine; elle consulte les astrologues. — Naissance de Néron. — Il est touché par les rayons du soleil. — Mort de son père. — Préoccupations d'Agrippine. — Caligula se moque de sa sœur. — L'enfant est nommé Lucius et confié à des nourrices. — Agrippine reparaît au Palatin. — Démence et débanches de Caligula. — Agrippine conspire contre son frère; elle est exilée. — Néron enfant est recueilli par sa tante.

Le quatrième livre des Annales de Tacite se termine par ces mots : « Cependant Tibère après avoir donné publiquement pour femme à Domitius Œnobarbus, Agrippine, fille de Germanicus, leur ordonna de célébrer les noces dans la ville. Ce qui lui faisait préférer Domitius, issu d'une grande famille, c'est qu'il était allié aux Césars et neveu d'Auguste par son aïeule Octavie. » Nous avertir que Tibère présida lui-même à l'union d'Agrippine et de Domitius est peut-être pour Tacite une sorte de préparation au récit des crimes que Néron leur fils a commis. Suétone procède à peu près de la même manière : avant de nous raconter la vie de Néron, il accumule sur

sa tête la réprobation qu'ont méritée ses aïeux, puis il le juge lui-même à la façon de Rhadamante mettant sans ordre et sans choix toutes les bonnes actions dans un plateau de la balance et toutes les mauvaises dans l'autre.

Par l'effet des divorces, des secondes noces et des adoptions, cette grande famille des Césars était un mélange confus de noms et de sang que l'adultère et l'inceste même augmentaient trop souvent. Les trois filles de Germanicus, Drusille, Agrippine et Julie, ainsi que son fils Caïus, plus tard Caligula, étaient élevées dans la maison d'Antonia, leur aïeule. Caïus abusa des relations intimes du foyer et de l'amitié fraternelle pour entretenir un commerce criminel avec ses trois sœurs. Elles étaient d'une extrême beauté. Il fut surpris dans les bras de Drusille par son aïeule Antonia. Le vieux Tibère en fut instruit sans doute, mais l'honneur de sa maison à protéger contre le mépris des patriciens et contre les railleries de la multitude le força de garder le silence. Fatigué de proscrire et profondément blessé depuis la trahison de Séjan ; attristé d'ailleurs de sentir l'impuissance du pouvoir absolu, découragé surtout de voir s'étendre démesurément la nécessité de punir, il ferma les jeux et maria les trois princesses le plus tôt et le mieux qu'il put.

Domitius, choisi pour être l'époux d'Agrippine, était un homme fier et violent, un caractère inique et bas comme l'aristocratie de ce temps en comptait peu, si dégradée qu'on nous la représente. Il avait fait mourir un de ses affranchis qui refusait de boire pendant une orgie autant que ce maître injuste l'ordonnait. Il s'était précipité sur un enfant trop lent à laisser le passage libre devant lui et l'avait écrasé sous les pieds de son cheval. Un chevalier romain qui discutait avec lui dans le Forum, avait eu l'œil percé d'un coup de baguette par Domi-

tius. L'inceste enfin, comme on le découvrit bientôt après, souillait cet homme abominable. Il entretenait un commerce criminel avec sa sœur Domitia Lépida.

L'union d'Agrippine et de Domitius fut contractée suivant les rites du mariage patricien qui avait un caractère tout religieux. Le jour fixé pour la cérémonie, Domitius et les siens montèrent au Palatin où les attendait Agrippine entourée de ses parents. Elle était vêtue d'une longue tunique blanche serrée par la ceinture de laine. Le grand voile des Vestales, *le flammeum*, l'enveloppait de la tête aux pieds et la cachait comme dans un nuage ; les tons jaunes et brillants de ses longs plis l'entouraient de leurs flammes; mais le caractère d'Agrippine, l'assurance de ses regards, l'autorité de son maintien, se dégagaient fièrement de ce costume modeste, et, dans la jeune fille, ne laissaient voir que la princesse. L'orgueil des Claudius qu'elle tenait de son père et la distinction des Césars que sa mère lui avait transmise, étaient comme fondus dans l'expression de son visage avec l'énergie plébéienne de son aïeul maternel, Agrippa aux sombres regards. Aussi malgré les grâces et l'attrait de la jeunesse, elle avait déjà l'aspect d'une beauté fatale, dont le charmo a la puissance d'un irrésistible ascendant.

On conduisit les deux époux dans le temple particulier de l'empereur, devant les pénates des Césars. Là, chacun d'eux promit à haute voix, Domitius d'accepter Agrippine pour mère, Agrippine d'accepter Domitius pour père de famille. La nuit venue, et ce que nous appelons le contrat de mariage étant passé, on conduisit la nouvelle épouse dans la maison de son mari. Elle était entourée d'enfants qui la tenaient par la main et d'affranchis portant les torches nuptiales pour écarter les maléfices. Domitius la reçut à la porte de sa maison tendue de

blanc. Agrippine en prit possession et s'assit sur la toison de laine. Après un repas somptueux la jeune épouse fut conduite au lit nuptial, qu'on disposait ordinairement dans l'appartement de la maison le plus fréquenté. Les statues des dieux qui président à l'hymen l'entouraient comme pour le garder, et de grandes tentures le cachaient à tous les regards. Domitius vint à son tour et resta seul avec Agrippine pendant que des jeunes filles chantaient en chœur dans une salle voisine les hymmes aux dieux protecteurs du mariage. Tout à coup on relève les tentures, et les parents, les amis, tous ceux qui avaient assisté à l'union des deux époux, purent les voir couchés dans le même lit. Presque aussitôt les voiles retombèrent, le silence se fit, on éteignit les lampes et chacun se retira sans oublier de faire des vœux pour le bonheur d'Agrippine et de Domitius.

Ces vœux ne devaient pas être exaucés, car cette femme sortait des bras de son frère, et cet homme des bras de sa sœur, pour venir prendre place dans une couche souillée d'avance par l'inceste et bien digne de produire Néron. Agrippine, née l'an de Rome 769, était l'aînée des filles de Germanicus, toutes les trois à peu près du même âge, car l'intervalle entre les jours de leur naissance n'était que d'une année. En mariant Agrippine avant Drusille et Julie, Tibère avait voulu la soustraire à l'amour incestueux de Caligula. Les deux époux avaient des motifs trop légitimes de se fuir pour vivre longtemps en bonne intelligence. Neuf ans après leur mariage naquit l'enfant qui devait être Néron. Les motifs de leur rapprochement ne furent rien moins qu'honorables, du moins pour le mari, comme on le verra plus tard.

Dion nous apprend que Domitius dut à son alliance avec la famille impériale d'exercer le consulat pendant toute une année. Ceux qui étaient appelés au même honneur en jouis-

saient seulement le temps qu'il plaisait à Tibère de les laisser en fonction [1]. Dans sa manière de recommander les candidats, et d'assembler les comices qu'il fit passer du Champ-de-Mars dans le sénat, [2] ce prince ne consultait que les intérêts de sa politique si savante et si repliée en elle-même qu'on n'en découvrait jamais les ressorts mystérieux.

La nouvelle position qu'Agrippine occupait dans une grande famille comme celle des Domitius, ne lui inspira, malgré sa jeunesse, aucune des vertus ordinaires des matrones romaines. Affranchie par l'inceste de toute pudeur et de toute déférence par l'orgueil du sang, la fille des Césars ne fit que passer à travers une maison étrangère sans y attacher son cœur ni son esprit. Le foyer domestique n'eut pour elle que des ennuis, et les yeux tournés vers le Palatin, elle attendit avec impatience le moment d'y rentrer.

Il est vrai de dire que le caractère de Domitius et sa conduite déréglée n'avaient rien qui dût la réconcilier avec ses devoirs. La rudesse et l'orgueil étaient héréditaires dans la famille de son mari; dès que les deux époux se connurent ils durent se haïr et se mépriser. La mauvaise opinion que Domitius avait de sa femme et de lui-même ne tarda pas à se manifester.

Quelques jours avant la mort de Tibère, Agrippine fut justifiée du dedain qu'elle avait pour son mari : on accusait ce dernier du crime de lèse-majesté, de plusieurs adultères et d'inceste avec sa sœur Lépida; mais à la faveur d'un changement de règne il put échapper à ce danger. Agrippine et Do-

1. Ex consulibus alter Domitius toto anno gessit magistratum : habebat enim in matrimonio Agrippinam, Germanici filiam. Cœteri vero, quamdiu Tiberio visum. Dion Cassius. Liv. LVIII, ch. xx.

2. Tum primum e campo comitia ad patres translata sunt. Tacite. *Ann.*, liv. I, ch. xv.

mitius ne vivaient donc pas en bonne intelligence. Mais aussitôt que les premières nouvelles de la mort de Tibère se répandirent, incertaines et vagues pour le public, précises et sûres pour ceux qui touchaient de près à l'héritier présumé du prince, Domitius trouva prudent de se rapprocher de sa femme. Menacé de l'honneur dangereux d'avoir pour maître un beau-frère comme Caligula, il dut essayer à tout prix de se réconcilier avec Agrippine. Cette princesse et le nouvel empereur étaient assez étroitement unis par la nature et par le crime, pour n'avoir rien à se refuser l'un à l'autre, pas même la mort d'un mari qui, se voyant outragé, pouvait se croire autorisé à la vengeance.

Entre Agrippine et Domitius survint une réconciliation sincère dont le résultat fut la naissance de Néron. La paix conjugale se fit la nuit même où Tibère rendait le dernier soupir, et neuf mois après, jour pour jour, Néron vint au monde. Ceux qui croient aux doctrines de l'Orient peuvent dire qu'en sortant d'un corps épuisé de débauches l'âme du vieil empereur alla s'unir au fœtus qui devait être Néron.

Agrippine fut tourmentée dès les premiers mois de sa grossesse par le désir de savoir quel serait l'avenir de l'enfant. Fille des Césars et de Germanicus, née dans le tumulte des camps, initiée dès l'enfance par la vie de famille à toutes les grandeurs humaines, il lui semblait que son fils même avant que de naître devait s'échapper de la maison paternelle pour la suivre vers de plus hautes destinées. Elle alla consulter les mages et les astrologues qui étaient alors en grand crédit parmi les Romains. Ainsi dans cette nature énergique, tous les sentiments, même les plus tendres, se tournaient en ambition. Agrippine obtint des mages un terrible horoscope qui eût fait trembler un cœur moins bien trempé que le sien. Il lui fut répondu que d'elle

naîtrait un fils, que ce fils arriverait à l'empire, mais qu'il serait le meurtrier de sa mère. Elle accepta courageusement cet oracle, et son ambition s'élança vers l'empire à travers le parricide. — Qu'il me tue, répondit-elle, pourvu qu'il commande; et elle s'éloigna fièrement emportant dans son sein cette espérance et cet arrêt de mort [1].

Néron, naquit à Antium, le 15 décembre de l'an 37 de Jésus-Christ. C'était la veille des fêtes de Saturne, et par une raillerie du sort, au moment même où les esclaves s'abandonnaient à tous les excès de la licence servile, la fortune donnait au monde le prince qui devait célébrer avec le plus d'éclat les saturnales de la tyrannie. L'accouchement fut laborieux; l'enfant se présenta par les pieds, ainsi que son aïeul maternel Agrippa, le grand capitaine. Il entra dans la vie comme on va vers la tombe [2]. Les rayons du soleil s'arrêtèrent sur lui avant même qu'il eût touché la terre, car voici quel était l'usage. On déposait d'abord le nouveau-né aux pieds du père pour qu'il eût à juger s'il méritait de vivre et d'être admis dans la famille. Le père se penchait alors vers l'enfant, le prenait dans cette humble posture et l'élevait dans ses bras; c'était le reconnaître pour son fils, et lui donner sa place au foyer. Les rayons du soleil ayant touché Néron avant même qu'on l'eût posé sur le sol, il parut que le Dieu se hâtait de l'adopter et de l'appeler à l'empire,

Domitius était absent quand Agrippine lui donnait un fils: trop heureux d'être échappé aux sévérités de Tibère et de se faire oublier de Caligula, son beau-frère et son rival, il s'était

1. Necet me dum regnet. DION CASSIUS. Liv. LXI, ch. II.
2. AULU-GELLE, liv. XVI, ch. XVII, donne une assez mauvaise étymologie du mot Agrippa : il le fait venir d'*Ægritudine pedibus*, je préférerais *arreptus pedibus*, ou mieux encore : *ægre partus*.

retiré à Pyrgès, petite ville de Toscane. Inquiet et malade, mécontent de tout et de lui-même, en apprenant qu'un enfant lui était né, il n'en témoigna aucune satisfaction. — D'Agrippine et de moi, dit-il à ses amis qui le félicitaient, il ne peut naître qu'un monstre.

Agrippine n'eut pas un instant la pensée d'élever elle-même et d'allaiter son fils; ce n'était pas l'usage, et si l'usage l'avait ordonné, Agrippine ne l'aurait pas subi. Elle dégagea vite sa beauté de tous les vestiges de maternité qui pouvaient la flétrir pour prendre des soins plus virils. Il fallait donner un nom à son fils; c'était une grande affaire, surtout chez les Romains. Les Romains avaient cela de singulier, à côté des autres peuples chez lesquels un seul nom suffisait pour distinguer un homme, que chacun d'eux en avait plusieurs; le nom particulier de l'individu que nous appelons le petit nom, le nom de la race et le surnom que chacun se faisait plus tard.

On s'appelait *Quintus, Fabius, Maximus : Quintus* parce qu'on était né le cinquième, *Fabius*, parce qu'on appartenait à la *gens fabia*, *Maximus* parce que, dictateur, on avait sauvé la République après la défaite de Cannes. Ainsi ces vrais patriciens, à l'exemple du soldat romain qui portait sur son dos ses armes, ses vivres et son bagage, mettaient dans leur nom toute l'histoire de leur vie.

L'usage était de nommer les enfants quelque temps après leur naissance : les filles après le huitième, les fils après le neuvième jour. La *gens Domitia* se divisait en deux familles : les *Calvinus* et les *Ænobarbus*, barbe d'airain. Ce surnom leur venait de L. Domitius, lequel au retour des champs rencontra deux jeunes hommes d'une figure céleste. Ils lui ordonnèrent d'aller porter au sénat la nouvelle d'une victoire encore incertaine, puis ayant touché ses joues pour lui prouver leur na-

ture divine, ils changèrent la couleur de sa barbe, qui, de noire qu'elle était, devint fauve et blonde comme l'airain. Cnéius Domitius, aïeul de Néron et vainqueur des Allobroges, portait cette même barbe, et l'orateur Crassus disait de lui à ce propos, qu'ayant un visage de fer et un cœur de plomb il n'était pas étonnant qu'il portât une barbe d'airain. Les Domitius Ænobarbus n'avaient que deux prénoms pour tous les fils qui venaient augmenter la famille; on les nommait Cnéius ou Lucius, et chacune de ces appellations se reproduisait fidèlement de génération en génération dans l'ordre que Suétone indique [1]. Agrippine n'était pas femme à se contenter de si peu. Si noble et si ancienne que fût la famille de son mari, elle n'appréciait que l'honneur insigne d'être la fille des Césars. Animée des mêmes sentiments pour son fils, et voulant qu'il n'eût de crédit et de gloire que par sa mère : elle pria instamment Caligula de nommer lui-même son neveu. C'était rattacher l'enfant à la famille impériale par un lien de plus. Soit qu'il déplût à Caligula de favoriser les visées de sa sœur, soit qu'il dédaignât d'arrêter son attention sur un sujet d'une si mince importance, Agrippine n'obtint pas ce qu'elle demandait. Son frère ajouta même une amère ironie à ses refus; au moment où elle le priait avec le plus d'instances, Claude, leur oncle, dont tout le monde se moquait à la cour, se montra par hasard, et Caïus en voyant venir à lui ce prince disgracié, dont l'imbécillité servait d'amusement aux esclaves, dit à sa sœur : « Je vais donner à ton fils le nom de celui-ci. »

Agrippine comprit qu'il ne fallait pas insister. Elle ne prévoyait pas alors qu'avant peu elle solliciterait de ce prince ri-

1. Nam primum, secundum ac tertium Ænobarborum Lucios, sequentes rursus tres ex ordine Cneos accepimus, reliquos non nisi vicissim, tum Lucios, tum Cneos. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. I.

dicule l'honneur des justes noces et l'empire du monde. L'enfant qui devait être Néron, fut simplement appelé Lucius. On le confia aux soins d'Éclogé et d'Alexandra, deux nourrices, et sa mère parut l'oublier. Elle le laissa retomber dans la famille paternelle pour s'attacher uniquement à Caligula, auprès duquel la retenaient les plaisirs, l'ambition, la gloire du trône et l'infamie de l'inceste.

Immédiatement après vient le règne odieux de Caligula qui ne fut, les premiers mois exceptés, qu'un long accès de démence. Aussitôt que Césonie qu'il aimait lui eut fait prendre un philtre pour s'assurer de sa fidélité, les extravagances monstrueuses de cet esprit troublé par le vertige furent l'étonnement et l'effroi de l'univers.

Caïus s'égara dans de telles folies que nous sommes forcé d'y croire sans les comprendre. Il nomme consul son cheval Incitatus; il se fait adorer comme un Dieu; il jette un pont de bateaux sur la mer, de Pouzzoles à Baïa. Il aime à se rouler tout nu sur des monceaux d'or. Dans sa démence, il menace Jupiter de l'exiler dans l'île de Crète; il appelle la lune dont il est amoureux, et l'invite à venir dans ses bras; il nourrit ses lions de criminels qu'il leur fait jeter vivants avant leur condamnation; il construit, à travers la place publique, un pont gigantesque pour joindre la colline du Palatin au Capitole, et, par cette voie aérienne, il va rendre visite aux dieux, ses confrères et ses voisins; il ose se proposer à l'adoration des mortels; il établit, dans le palais impérial, une maison de prostitution dont il touche les profits; il veut envoyer Césonie, sa maîtresse, à la torture, pour savoir d'elle le secret de l'amour qu'elle lui avait inspiré. Enfin, il profane le tombeau d'Alexandre, pour prendre son armure, dont il ose se couvrir. Je ne parle pas de ses façons d'agir avec Chéréa, ni des mots

d'ordre qu'il lui donnait, ni de ses gestes indécents quand le tribun s'avançait pour lui baiser la main [1].

A la face des dieux et des hommes, Caïus entretenait, avec ses trois sœurs, un commerce incestueux. Elles venaient s'asseoir à ses festins. Drusille, qu'il avait enlevée à son mari, Agrippine qui vivait séparée du sien, et la troisième nommée Julie, épouse de Vinicius. Dans ses moments de gaieté, il les prostituait à ses amis. Agrippine eut pour amant Lépidus, qui était aussi le mignon du prince; mais comme il n'y a pas de liens de parenté, ni de serments qui résistent à de pareilles infamies, Agrippine et Lépidus, qui avaient suivi Caligula dans les Gaules, tramèrent une conspiration pour le renverser. Le crime fut découvert et puni. Lépidus eut la tête tranchée, et la seconde Agrippine, fille de celle qui avait religieusement porté les cendres de Germanicus à travers les populations éplorées, fut condamnée par Caligula à partir pour l'exil en portant sur ses genoux l'urne qui renfermait les restes de l'amant adultère et complice de son ambition. Après cette honte, Agrippine et sa sœur Julie furent reléguées dans l'île de Pontia.

Pendant qu'Agrippine allait en exil, Domitius mourut d'hydropisie dans sa retraite de Pyrgès : Caligula, qui avait la manie de se faire inscrire sur tous les testaments, et qu'on nommait pour cela l'héritier universel, s'adjugea la plus belle part dans la succession de son beau-frère. Ainsi le fils de Domitius, l'enfant abandonné qui devait être un jour Néron le magnifique, dépouillé par son oncle et compromis par les crimes de sa mère, fut alors réduit à un tel dénûment, que Lépida, sa tante paternelle, dut le recueillir par pitié. Ses deux nourrices

1. Signum petenti Priapum aut Venerem dare. Modo, ex aliqua causa, agenti gratias, osculandam manum offerre, formatam commotamque in obscœnum modum. SUÉTONE. *Vie de Caligula*, ch. LVI.

continuèrent à lui donner des soins, et deux esclaves de sa tante, un barbier et un danseur, furent chargés de son éducation.

Telle fut la vraie famille de Néron, tels furent les premiers objets de son affection. Ses goûts les plus accusés et ses passions les plus énergiques alors déposés en germe dans son cœur, se développèrent plus tard avec violence. Il suffit de regarder attentivement les statuettes antiques qui nous le représentent enfant, pour juger qu'il dut être vivement impressionné par les premières circonstances au milieu desquelles cette douce et riante nature s'épanouit.

CHAPITRE III

MORT DE CALIGULA — AVÉNEMENT DE CLAUDE

Chéréa conspire contre Caïus. — Quintilia la comédienne. — Caïus Caligula est tué pendant les jeux palatins. — Fureur du peuple à cette nouvelle. — Asiaticus le calme avec un mot. — Pendant que le sénat proclame la république, un soldat découvre Claude qui se cachait et le salue empereur. — Il passe la nuit tremblant de crainte et maître de tout. — Le peuple et les soldats se déclarent pour Claude. — Faux jugement de Tacite sur Chéréa. — Règne de Claude, sa femme et ses affranchis. — Agrippine et Julie sont rappelées de l'exil. — Agrippine épouse Passienus. — Messaline fait tuer Julie. — Pierre et Néron. — Agrippine empoisonne son second mari.

Le tribun d'une cohorte prétorienne, Cassius Chéréa, était depuis longtemps l'objet des reproches et des injures de Caligula dont l'injustice le tourmentait sans relâche. Poussé à bout enfin par des outrages grossiers renouvelés chaque jour, le tribun oublia son serment militaire et résolut d'assassiner l'empereur. Grâce aux fureurs et à la démence de Caligula il eut bientôt des complices. Les jeux qu'on devait célébrer au Palatin en l'honneur d'Auguste leur parurent une occasion favorable pour en finir avec la tyrannie.

On voit encore sur la colline impériale, aujourd'hui déserte, les restes du cirque où Caligula fut égorgé. Resserré entre des

palais et des temples, ce théâtre était construit sur de petites proportions. La loge impériale présente encore des ruines puissantes dont les larges murs en brique sont noircis et ruinés par le temps. Le jardinier qui cultive en paix cet enclos a disposé là son réduit. Il serre ses instruments et ses graines au-dessous du Pulvinar où les rois et les consuls étaient fiers de se montrer à côté du maître.

La foule immense des spectateurs était venue s'entasser dans cet étroit espace où sénateurs, magistrats et patriciens se trouvaient confondus avec le menu peuple. Caligula se faisait un plaisir de les soumettre à cette égalité. Il n'avait jamais paru ni plus affable, ni plus riant. On distribuait par son ordre, dans tous les rangs des spectateurs, des gâteaux, des viandes et des fruits; on jetait au milieu de la foule des oiseaux rares par volées, et Caligula s'égayait au tumulte de la foule qui pillait ces provisions. C'était le Caïus des premiers jours, facile et populaire, allant dîner dans le cirque avec ses amis les cochers de la faction verte, et couchant dans leur écurie; le même Caïus, débonnaire et doux, qui permettait au peuple de porter au spectacle, pendant l'été, les feutres de Thessalie, aux larges bords, pour se garantir du soleil [1].

En ce moment il était entouré des conspirateurs qui l'observaient, et qui cherchaient à l'entraîner dans le piége où il devait périr.

Le plus impatient d'en venir à l'exécution, c'était le tribun des prétoriens, Chéréa, l'âme et l'instigateur du complot. Ses propres injures le touchaient peu et l'excitaient moins à la vengeance que le souvenir de Quintilia la comédienne, dont

1. Ususque pileorum Thessalicorum concessus in theatris, ne solis ardore laborarent. Dion Cassius, Liv. LIX, ch. vii.

le supplice récent était toujours devant ses yeux. Cette femme venait d'être accusée de conspirer contre l'empereur. Caïus l'avait condamnée à la question pour lui arracher le nom des conjurés, et, sur son ordre, Chéréa lui-même, complice de cette femme, avait dû lui faire subir la torture. Elle la supporta courageusement sans trahir ses amis, regardant Chéréa comme pour lui demander le prix de ses souffrances et pour lui donner l'exemple de sa fermeté. Bouleversé par cette épreuve, le tribun ne se contint plus; il s'ouvrit de son projet à Clémens, préfet du prétoire, à Sabinus, comme lui tribun des prétoriens, à Vinicius enfin, l'époux de Julie et le beau-frère de Caligula. Ils étaient tous entrés dans le complot; puis on avait décidé, après mûre délibération, qu'on attaquerait Caïus pendant les jeux palatins. Trois jours venaient de s'écouler dans les fêtes : on était au quatrième, c'était le dernier, et l'occasion ne s'était pas encore offerte de frapper l'empereur. Les Germains de la garde, troupe fidèle, étaient là veillant toujours sur lui : la septième heure (une heure après midi) allait s'écouler sans qu'on eût osé rien entreprendre : Chéréa ne se contenait plus. Le prince devait sortir pour aller dîner; le tribun attendait ce moment avec impatience. Mais Caïus, encore indisposé par le repas de la veille, témoignait le désir de rester au théâtre.

Pendant que Chéréa, fou d'incertitude et de rage, appelait l'heure de la vengeance et que ses amis s'efforçaient de le contenir, le sénateur Vatinius, assis dans le stade à côté de Cluvius, personnage consulaire, lui demandait négligemment s'il n'avait appris rien de nouveau. — Rien, lui dit Cluvius. — Eh bien, sachez, reprit Vatinius, qu'on va représenter devant vous la pièce du Tyran puni. Cluvius le comprit et lui fit signe de se taire. En ce moment les conspirateurs entouraient Caligula

et, sous les apparences du respect, ils se concertaient pour le conduire là où ils devaient le frapper. Tandis que Vinicius sort et va contenir Chéréa, Asprénas, qui était du complot, persuade à Caligula d'aller au bain et de dîner légèrement pour rentrer au théâtre plus joyeux et plus dispos. Caïus hésitait encore; mais bientôt, entraîné par son mauvais destin, il suivit le conseil d'Asprénas et se leva pour aller mourir.

Les conjurés s'empressent d'écarter la foule et d'ouvrir un passage devant l'empereur pour rester seuls auprès de lui. Ils y réussirent aisément, car personne ne s'inquiétait de Claude qui était sorti le premier. On le savait incapable de secourir son neveu dans le danger, il n'était un objet de crainte ou d'espérance pour personne, et pas un des conjurés ne l'honorait de son attention : ils amenèrent ainsi le prince vers Chéréa. Celui-ci l'attendait dans une galerie voûtée qui conduisait aux bains. Caïus s'y engagea, suivi de ses meurtriers; il trouva là des jeunes gens venus de Grèce et d'Ionie pour chanter des vers en son honneur et pour danser la Pyrrhique devant lui. Pendant qu'il échangeait quelques mots avec le coryphée de la troupe, Chéréa, placé derrière l'empereur, profita de ce moment pour frapper. Le coup fut si rude que Caïus en fut renversé. Les témoins du crime prennent la fuite en poussant des cris et Claude va se cacher au fond d'un réduit. Les conjurés se précipitent sur leur victime et s'excitent l'un l'autre en criant leur mot de ralliement : Redouble : *repete ! repete!* Pendant que Caligula se débattait en disant avec force qu'il n'était pas mort, ils le percèrent de trente coups de poignard. Jules César en avait reçu presqu'autant de ses assassins : ces gens-là traitent de la même façon la démence et le génie. Les meurtriers de Caïus semblaient vouloir torturer son cadavre, quelques-uns mangèrent de sa chair.

On entendit alors retentir sous les voûtes les pas et les cris des Germains de la garde furieux d'avoir été surpris. Ils accouraient pour défendre l'empereur ou pour le venger. Les conjurés sortirent du palais à la hâte pour aller au dehors prendre la direction des esprits.

La nouvelle de l'assassinat se répandit bientôt dans la ville; le peuple ému s'assembla tumultueusement au Forum. La colère succéda vite à l'étonnement, des cris de fureur se firent entendre, et la foule demanda impérieusement qu'on lui nommât les meurtriers. Les plus irrités s'excitaient l'un l'autre à venger Caïus. Ils allaient se faire justice eux-mêmes, ainsi que le peuple-roi avait coutume d'en user; le courage d'un sénateur les contint et déconcerta les plus emportés. Il se nommait Asiaticus. « Vous demandez qui a frappé Caligula? leur » dit-il, plût aux dieux que ce fût moi! » Ce fou de Caïus avait publiquement injurié cet homme dans un banquet, en lui reprochant les habitudes galantes de sa femme avec ses amants [1].

Les consuls se hâtent d'afficher une ordonnance qui glorifie l'action de Chéréa et flétrit la mémoire de Caïus; en même temps ils promettent au peuple de subvenir largement à tous ses besoins. Le sénat est convoqué pour le jour même, non pas dans la curie de Jules, monument de tyrannie, mais au Capitole. Le peuple, impuissant à formuler ses volontés et à les faire valoir, se retira silencieusement. Ainsi firent les cohortes prétoriennes, contenues par Clémens, qui était de la conspiration. Les Germains, frémissants de rage, avaient menacé de massacrer la foule entassée dans le stade au moment où, prévenus du danger de l'empereur, ils ignoraient

1. Voce clarissima, qualis in concubitu esset uxor ejus objecit. SÉNÈQUE, *de la Constance du sage*, ch. XVIII.

les événements accomplis dans les profondeurs du palais. Ils avaient instinctivement gardé ce peuple comme un otage pour sauver la vie de Caligula; mais, quand ils apprirent la vérité, ces barbares, qui ne connaissaient à Rome que César, se retirèrent dans leurs quartiers, indifférents à la chose publique et à la liberté, mais profondément blessés qu'on eût impunément égorgé, presque dans leurs rangs, l'homme qui avait reçu leur serment.

Au sénat, depuis longtemps comprimé, les patriciens, qui avaient connu toutes les hontes d'une longue servitude, éclatèrent en transports enthousiastes de haine contre le tyran et d'admiration pour son meurtrier. Le moment parut favorable pour rétablir la forme républicaine et pour rendre au sénat sa première autorité. On eût voulu pouvoir abolir jusqu'au souvenir des Césars; et quand le tribun vengeur alla demander aux consuls le mot d'ordre, ce qu'on ne faisait plus depuis longtemps, ils lui répondirent par le mot : liberté !

Ce n'était là qu'un vain mot pour eux : il n'éveillait dans les âmes que des sentiments de haine et de vengeance. Un long débat s'engagea, dans des moments si précieux pour les grandes affaires, sur la question de savoir si l'on devait épargner Césonie, femme de Caïus, et sa fille Julia Drusilla, une enfant de deux ans à peine. Chéréa parla longuement, avec véhémence, contre ceux qui voulaient épargner de faibles créatures, et qui trouvaient une lâcheté cruelle à les immoler inutilement; l'opinion de Chéréa ayant prévalu, il ordonna leur mort. Le tribun des prétoriens Lupus fut aussitôt envoyé pour exécuter la sentence.

Le corps de Caïus était resté à la place même où il était tombé; il gisait abandonné de tous. Sa femme Césonie, couverte du sang de son mari dont elle avait embrassé les restes, se

lamentait à côté, sa fille était auprès d'elle. Le tribun qui avait reçu l'ordre de les égorger les trouva seules dans la galerie voûtée. Il tua la mère et l'enfant sur le corps de Caligula.

Il était bon de raconter ce fait avec quelques détails, parce que les circonstances qui accompagnent le meurtre de Caïus sont l'expression exacte et la manifestation des divers éléments politiques dont se composait la cité romaine, personnages et passions. Les choses se passaient toujours ainsi, les prétoriens et le peuple aiment d'enthousiasme le monstre qui les protége et qui les nourrit, ils l'acclament et meurent au besoin pour lui; les patriciens et les sénateurs stoïques fatiguent de leurs sollicitations et de leurs complots le maître qu'ils détestent et qu'ils flàttent, sportulaires et conspirateurs à la fois.

Le sénat, qui avait à sa disposition les quatre cohortes urbaines, les consuls et les grands dignitaires, le préfet du prétoire et les plus braves parmi les tribuns des prétoriens, favorisaient Chéréa et ses amis, tous voulaient proclamer la république. Le peuple était dans l'attente : après Tibère et Caligula, dont la mémoire était exécrée, la famille des Césars n'avait d'autre prétendant à l'empire que Claude l'imbécile auquel personne ne songeait. Quelle heureuse occasion! Quel concours de circonstances favorables pour appeler le peuple à l'indépendance! mais ce peuple dégénéré qui avait goûté du bien-être et de la licence n'avait que faire de la liberté : ces patriciens eux-mêmes, dont le plus grand mérite était de haïr César, n'avaient plus assez de vigueur dans le caractère ni assez de pureté dans les mœurs pour supporter l'exercice viril des vertus républicaines. Une invincible fatalité condamnait le sénat, le peuple et les Césars à subir une position politique indépendante de leur volonté. On avait vu Jules César saisir

l'empire, cette fois on allait voir l'empire saisir Claude malgré lui.

Quelques prétoriens, affranchis de toute discipline, erraient dans le Palatin abandonné qu'ils regardaient comme leur maison. Parvenus dans les chambres hautes, ils virent derrière une tapisserie les pieds d'un homme qui se cachait. On le tire brusquement de son réduit; c'était Claude. Depuis l'assassinat de Caïus, il restait immobile et glacé dans sa frayeur. Les prétoriens avaient vu souvent auprès du maître ce même Claude dont tout le monde se moquait à la cour, surtout Caligula. Un jour il l'avait fait jeter tout habillé dans le Rhône, pour se venger du sénat qui lui envoyait en ambassade ce parent ridicule. Ces mêmes soldats qui venaient de le retirer de son réduit l'avaient peut-être autrefois précipité dans le fleuve; aujourd'hui les voilà saisis de respect à sa vue. Rome est déserte pour eux depuis la mort de Caïus; l'aspect de Claude les étonne : ce n'est ni un prince, ni un homme, c'est quelque chose de la maison des Césars, et ils le saluent empereur.

Claude était tremblant; il croyait qu'on voulait se moquer; il se prosternait et demandait grâce; les soldats l'entraînèrent: on l'emporta dans le camp sans l'écouter, sans le consulter, tant ses partisans avaient hâte de le mettre en sûreté au milieu des légions. Claude avait vu de ses yeux le meurtre de Caligula, et ceux qui l'effrayaient en l'élevant à l'empire l'auraient comblé de joie s'ils lui avaient assuré la vie. Il ne comprenait pas qu'un prince, seul héritier des Césars et frère de Germanicus, eût une force d'opinion qui du soir au matin dût le rendre maître de tout. Tandis qu'il était tremblant dans sa toute-puissance, ses ennemis étaient présomptueux et fiers dans leur faiblesse. Chéréa et ses complices, encouragés par le sénat, honorés par les magistrats et acclamés par la foule,

se proposaient d'abolir avec l'empire la mémoire et le nom exécré des Césars. La ville entière répondait avec enthousiasme au nouveau Brutus qui appelait le peuple romain à la liberté. Un vieillard ridicule, Claude l'imbécile, gardé par quelques soldats germains, pourrait-il dans un tel accord faire obstacle au rétablissement des anciennes lois? A la fin de ce grand jour, Rome s'endormit républicaine et fière de retrouver quelque chose de son glorieux passé. Elle devait apprendre le lendemain que pour conquérir son indépendance il ne suffit pas de haïr les tyrans.

Agrippa, roi des Juifs et l'ami des Césars, vint pendant la nuit au camp des prétoriens s'entretenir avec Claude. Il démontra sans peine que tous les magistrats, nommés par l'influence de Caligula ou qui tenaient de lui leur autorité, ne pouvaient pas s'opposer efficacement à l'avénement de son oncle; que le sénat, incertain entre Asiaticus qui aspirait à l'empire, et Chéréa qui prétendait rétablir la république, perdait un temps précieux au lieu de s'emparer des affaires : le peuple, calmé par le repos de la nuit et privé de direction, s'abandonnerait à sa pente qui devait le ramener vers le prince; Claude n'avait qu'à se tenir calme et immobile au milieu de ses fidèles prétoriens, il verrait le sénat, le peuple et les soldats venir en foule s'incliner devant lui.

Dès le lendemain, en effet, les événements se produisirent comme Agrippa l'avait annoncé. Les prétoriens et la foule acclamèrent Claude et les cohortes urbaines abandonnèrent le sénat. Chéréa fit de vains effort pour les retenir; il s'emporta jusqu'à dire aux cohortes urbaines qu'il leur offrirait bientôt la tête de Claude, et, qu'après avoir renversé la démence, il n'obéirait pas à la stupidité. Les soldats levèrent les épaules et allèrent saluer le nouveau César; le sénat à son tour vint au

camp faire sa soumission. Claude le reçut avec bonté. Il protégea les sénateurs contre les prétoriens indignés, et il prouva par là, mieux que par des vengeances, la supériorité de sa race et l'utilité de son pouvoir.

Le jour même, il rentra comme en triomphe au Palatin, escorté par le sénat, par toutes les cohortes et par le peuple. Caligula avait été assassiné la veille. Claude n'hésita pas à punir les meurtriers de son neveu. Lupus, qui avait égorgé Césonie, mourut lâchement; Sabinus, qui avait porté le second coup à Caligula, se tua de sa propre main; Chéréa voulut marcher au supplice et mourir avec courage pour rendre Claude odieux; il eut la tête tranchée. Au mois de février suivant, en célébrant la fête des morts, les Romains se souvinrent du tribun qui les avait appelés à la liberté, et ponr apaiser ses mânes, ils prièrent Chéréa de leur pardonner. Cette expiation et ces sentiments sont plus nobles que celui qui les inspire. Tacite a beau prétendre que le tribun laissa un grand nom et qu'il fut généralement regretté, on ne peut reconnaître un héros dans le soldat qui frappe par derrière le prince qu'il a juré de défendre. La vengeance se comprend, mais on ne l'admire pas surtout quand elle s'égare jusqu'à faire égorger une femme et un enfant. Le tribun aurait dû comprendre qu'imiter dans ses plus grands excès la crnauté de Caligula, c'était en quelque sorte le faire revivre une heure après l'avoir égorgé.

Le roi des Juifs rendit les derniers devoirs à Caïus dans les jardins de Lamia; son corps, à demi brûlé, fut enseveli secrètement et couvert d'un peu de terre; mais au moment où les sénateurs prétendaient abolir la mémoire des Césars, le fantôme de Caligula troublait les imaginations comme si le prince assassiné eût gardé son empire sur les esprits. Les

gardiens furent épouvantés par des apparitions nocturnes; on entendit des bruits effroyables autour de la sépulture et dans la maison où Chéréa avait surpris l'empereur [1]. Les spectres disparurent et le vacarme cessa quand Agrippine et Julie, revenues de l'exil, rendirent les honneurs funèbres au frère qui les avait persécutées.

Dès les premiers jours de son règne Claude fut cher aux Romains. Ils apprécièrent bientôt ses bonnes intentions et son administration paternelle. La confiance et la sécurité succédèrent à la terreur qu'avait inspirée la démence de Caligula. Jamais contraste plus marqué entre la bonhomie du prince et le pouvoir terrible dont il était armé : jamais opposition plus flagrante entre les ridicules de sa personne et la majesté de son rang. Toléré par Auguste, dédaigné par Tibère, outrageusement raillé par Caligula, Claude était parvenu à l'empire par la voie des humiliations. A la cour de son neveu les derniers d'entre les esclaves se permettaient de le bafouer aussitôt que le maître en avait donné le signal. Arrivait-il trop tard pour le repas? on le laissait errer longtemps autour des tables à la recherche d'une place; s'il s'endormait après s'être repu, on lui lançait de tout côté des noyaux d'olives et de dattes; de mauvais plaisants le réveillaient à coups de férule comme un esclave. S'il ronflait, on lui passait des pantoufles dans les mains et il s'en frottait le visage quand on l'éveillait en sursaut. Il est vrai que malgré sa haute taille, sa belle figure et ses cheveux blancs, de nombreuses infirmités le rendaient ridicule. Il avait le rire niais et la colère ignoble. Il écumait parfois la bouche béante et les narines humides; quand il marchait

1. Satis constat..... hortorum custodes umbris inquietatos : in ea quoque domo, in qua occubuerit, nullam noctem sine aliquo terrore transactam. Suétone, *Caligula*, ch. LIX.

traînant sa jambe droite, ses genoux fléchissaient; sa voix, au dire de Senèque, était celle d'un veau marin. S'il parlait de choses sérieuses son hochement de tête et son bégaiement le rendaient insupportable à entendre. Toutefois ce Claude ridicule eut un règne utile et fut un bon prince, tant l'éducation, les mœurs et les traditions de famille peuvent suppléer à l'insuffisance de l'individu.

Claude avait de l'érudition, des lettres, et parfois un grand sens; il était bon dans son intérieur, déférant envers le sénat, et très-paternel pour le peuple. L'amnistie qu'il accorda immédiatement après son avénement fut pleine et entière. Ceux que la rumeur publique lui avait opposés comme prétendants à l'empire n'eurent rien à craindre de lui. Agrippine et Julie furent rappelées de l'exil; on les rétablit dans leurs biens, dans les honneurs de leur rang, et Claude se montra partout le patron dévoué de sa famille et le père de la patrie.

Ce prince nous est représenté comme le jouet de ses femmes et l'esclave de ses ministres, aussi nul dans son gouvernement que l'est au théâtre un figurant de tragédie[1]. C'est à lui surtout que les historiens reprochent de s'être abandonné à l'influence de ses affranchis. Mais ce prince ne fut pas le seul, ni le premier, à trouver plus de sécurité dans la confiance donnée aux gens de sa maison que dans le concours des patriciens, souvent hostiles et toujours envieux. Déjà, sous la république, la domination de ces hommes nouveaux s'exerçait dans les plus grandes familles. Démétrius, l'affranchi de Pompée, gouvernait despotiquement le vainqueur de l'Asie; des nations puissantes et des rois s'honoraient d'être ses

1. Julien l'Apostat dans *les Césars*.

clients, et l'aventure de Caton, si étrangement mystifié à son arrivée dans la ville d'Antioche, avait fort égayé les contemporains[1]. Mais ce qui n'était, chez le grand Pompée, qu'un oubli de sa dignité et qu'un caprice, était une nécessité pour Claudo, dont la droiture n'avait pas fléchi la haine des républicains[2].

Trois de ces affranchis, élevés et formés à la pratique des affaires dans la maison des Césars, exerçaient sur Claude uno grande influence; c'étaient Pallas, son trésorier; Narcisse, son secrétaire, et Calliste, chargé de lire les placets adressés au prince. Ce dernier, cher à Caligula, était passé de l'ancienne cour dans la nouvelle sans perdre rien de son importance. Il avait su persuader à Claude, qu'ayant reçu de César, son neveu, l'ordre de le tuer, il avait osé désobéir. Narcisse, intelligent, résolu, dévoué à son maître, n'a obtenu de personne la justice qui lui est due, ni des historiens de l'antiquité, qui dédaignent tout ce qui est d'origine servile, ni des modernes, trop faciles à recevoir les opinions des anciens. Quant à Pallas, qui so disait issu des rois d'Arcadie, il relevait par son orgueil la bassesse de sa première condition et prévenait tous les mépris par un implacable dédain. Personne plus que lui no le prenait de haut avec les personnages les plus illustres de l'aristocratie romaine, et sa fière attitude tenait en respect les descendants des Fabius et des Scipions.

C'est à propos de l'empereur Claude, accusé d'une lâche condescendance pour ses affranchis, qu'il faut apprécier avec justice ces parvenus de la société romaine. Nés dans la servi-

1. Plutarque, *Vie de Pompée*, ch. xlii.
2. Par trois fois on entreprit d'attenter à sa vie; le peuple s'ameuta contre lui dans le Forum, et quelques légions se révoltèrent. Suétone, *Claude*, ch. xiii. Tacite, *Ann.*, liv. XII, ch. xliii.

tude et arrivés à la domination, ils revendiquèrent à bon droit les privilèges de l'intelligence et de la dignité humaine. Au reste, le pouvoir de ces affranchis était moins envié que leurs trésors n'étaient convoités par les Romains. Les trente colonnes d'onyx qui ornaient la salle à manger de Calliste faisaient délirer de rage les parasites et les cyniques affamés[1]. Quand le prince se plaignait de l'épuisement de ses finances, on lui répondait qu'il serait opulent si deux de ses ministres consentaient à lui donner as petite part dans leurs profits. Le bon empereur faisait ressortir à son insu la morgue et la hauteur de ces hommes nouveaux; leur maintien superbe contrastait avec ses manières simples et ses allures abandonnées. Un jour qu'il siégeait comme juge dans le Forum d'Auguste, ayant senti l'odeur des viandes préparées pour les prêtres de Mars, il se leva de son tribunal, interrompit les plaidoiries et courut se mettre à table avec les saliens.

Dans une autre occasion, pendant qu'on traitait d'une affaire qui intéressait les charcutiers et les bouchers de Rome, Claude, qui était assis entre les deux consuls, s'écria tout à coup en plein sénat : Qui de vous peut vivre sans petit-salé?... Et le voilà faisant l'éloge des anciennes tavernes qui lui fournissaient autrefois d'excellent vin. Une femme ayant comparu comme témoin dans le sénat, Claude la reconnut pour avoir été coiffeuse de sa mère Antonia. Il la prit sous sa protection, disant qu'elle l'avait toujours honoré comme son patron, tandis qu'il y avait au Palatin dans sa famille des gens qui ne lui rendaient pas tout ce qu'on lui devait de respect.

Détournez maintenant les regards du maître et portez-les sur l'affranchi. Qu'il soit assis sur sa chaise curule, prêt à recevoir

1. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. XII, parag. 2.

dans son atrium les rois et les ambassadeurs des peuples alliés, ou qu'il s'étende sur un lit de la salle à manger couvert des tapisseries de Babylone, Pallas est toujours silencieux et superbe. Autour de lui sont étalés les chefs-d'œuvre des maîtres; il ne daigne arrêter ses regards que sur des merveilles. Les colonnes du *triclinium* sont du marbre vert de Lacédémone, qui est lo plus gai. Le pavé reproduit la belle mosaïque de Soin de Pergame, *l'Asarotos œcos* ou la maison non balayée. Parmi les débris d'un repas que l'artiste a représentés, on admire la colombe buvant dans une coupe et l'ombre de sa tête projetée dans l'eau [1]. Çà et là dans un jour favorable brillent quelques petits tableaux de Pyræicus, le Teniers de l'antiquité, dont la muse plébéienne hante les cuisines et les boutiques de cordonnier. Les murailles sont couvertes de marbres rares, servant de cadre à des peintures riantes dans le goût de Ludius qui composa le premier des paysages agrestes en s'inspirant des Géorgiques de Virgile. Les entre-colonnements sont garnis par des bronzes de Myron, habile à saisir les formes des animaux; par des marbres de Praxitèles, où rayonne la beauté des nymphes qui trouble les jeunes esclaves d'amour insensé [2]. Aux quatre angles de la salle, de grands vases d'argent, ornés de bas-relief, d'après Acragas le ciseleur, représentent des chasses prises dans Xénophon. Ils sont posés sur des tables de citre dont les veines disposées en cheveux crêpés s'enroulent comme des tourbillons [3]. Chacune de ces tables a coûté plus d'un million de sesterces, le prix d'un grand domaine.

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. LX.
2. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. IV, parag. 10. *Id.* PLINE. Silæ fuere et Thespiades ad ædem felicitatis quarum unam adamavit eques romanus Junius Pisciculus, liv. XXXVI, ch. IV. p. 26.
3. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XIII, ch. XXIX.

De nombreux esclaves immobiles et attentifs entourent Pallas en silence. On les dirait pétrifiées dans un respect glacé. Sur un geste, sur un regard du maître ils s'empressent de le servir. Nul ne lui parle ni ne l'aborde sans en avoir reçu l'ordre exprès. Quelques-uns de ces malheureux n'ont jamais entendu sa voix; il ne la prodigue pas à leurs oreilles serviles. Un signe de lui suffit pour ordonner, et quand il ne peut se faire comprendre il écrit sur l'ardoise ou sur la cire quelle est sa volonté.

Pline le Jeune a beau s'indigner des honneurs décernés à Pallas : il n'y a qu'un mérite et qu'une vertu dans les gouvernements despotiques, c'ost de plaire au prince et de le servir; hors de là les talents et les succès sont dangereux, et les candidats de l'empereur l'entendaient bien ainsi, comme Quintilien nous l'apprend[1]. Il faut reconnaître pour être juste que Narcisse et Pallas étaient des hommes distingués, dévoués au maître, Narcisse surtout, rompus aux affaires, élégants et lettrés, façonnés à tous les raffinements de cette extrême civilisation.

Quand le sénat intervient en faveur de l'affranchi Pallas pour obtenir de Claude qu'il l'oblige à porter l'anneau d'or des chevaliers; quand les deux consuls affectent de se promener avec Polybe, autre ministre de Claude, et de le placer au milieu d'eux pour témoigner de leur déférence, l'orgueil des affranchis se comprend et se pardonne plus aisément que la bassesse des sénateurs.

Au-dessus de cet orgueil et de cette bassesse domine la dépravation de Messaline. L'épouse de Claude fut le grand scandale et l'étonnement du siècle. Ses excursions nocturnes

1. QUINTILIEN, Liv. VI, ch. III.

loin du Palatin, dans les lieux infâmes où elle profane sa dignité d'épouse et de mère; les orgies secrètes où elle se fait un spectacle des prostitutions les plus criminelles; la férocité de ses amours qui condamne à mourir ceux qu'elle ne souille pas, les honteuses victoires qu'elle remporte sur les courtisanes célèbres de son temps; ses monstrueuses débauches, mêlées de rapines et de cruautés, ont laissé dans la conscience du genre humain une longue impression de dégoût et d'horreur.

Quand Agrippine et Julie, rappelées de l'exil, reparurent à Rome et reprirent leur rang, Messaline y régnait dans tout l'éclat de son infamie, et les affranchis, constitués en triumvirat, étalaient leur haute fortune insolemment. Les deux princesses filles de Germanicus, étaient dans une position égale : les avantages et les dangers étaient les mêmes pour toutes deux; mais elles suivirent une ligne de conduite bien différente, et ce contraste fit voir clairement laquelle des deux avait le plus d'intelligence et de sens. Agrippine comprit tout d'abord qu'il n'y avait pour elle aucun espoir de faveur ni aucune sécurité dans la bonté de Claude, son oncle, livré à l'influence toute-puissante d'une femme sans pudeur et sans foi, telle que Messaline, et gouverné par ses affranchis. Elle se tint éloignée de la cour. Julie, moins bien avisée, fière de ses droits et des adorations qui suivaient sa beauté, visitait l'empereur son oncle, le voyait à toutes les heures, et venait souvent au Palatin sans songer que Messaline pût s'en inquiéter. Tandis qu'elle essayait auprès du vieillard le rôle qu'Agrippine joua plus tard avec succès, celle-ci s'abstenait, avertie par ses haines et par le traitement qu'elle réservait à ses rivales, du danger qu'il y avait à jeter sur Messaline un peu de son ombre.

Pendant que Julie se perdait au palais, Agrippine sollicitait l'alliance de Galba. Tibère l'avait fait venir à Caprée; à la suite d'un long entretien sur les grandes affaires de l'État, le vieil empereur lui avait dit, en le regardant avec ses grands yeux qui voyaient dans les ténèbres[1] : « Et toi aussi, Galba, tu goûteras de l'empire! » Agrippine le savait, et son âme, tout ambition, se tourna vers ce prétendant. Elle le rechercha même jusqu'à l'obséder; et la mère de Galba en témoigna son indignation à Agrippine, dans une maison de Rome où elles se rencontrèrent. Cette dame s'oublia jusqu'à donner un soufflet à la nièce de l'empereur. On ne voit pas que l'implacable Agrippine ait essayé plus tard de l'en punir quand elle eut la toute-puissance : elle dut se contraindre par excès d'orgueil, oubliant la vengeance pour faire oublier l'affront. Sur le refus de Galba, elle se tourna vers Crispus Passiénus, orateur célèbre, deux fois consul; ses immenses richesses tentèrent Agrippine qui accumulait les trésors et recherchait l'argent avec âpreté comme moyen d'influence.

Julie, moins scélérate et moins circonspecte que sa sœur, tomba bientôt dans le piège que Messaline lui avait tendu. La fille de Germanicus, accusée de plusieurs adultères, reprit le chemin de l'exil sans qu'on se donnât la peine de la juger. Quelque temps après, Messaline la fit mourir. Sénèque le philosophe, déjà célèbre par ses succès au barreau, fut compromis dans cette affaire et relégué dans l'île de Corse. On l'accusait d'être l'amant de Julie.

Ce fut vers l'année 42 de Jésus-Christ, la deuxième du règne de Claude, que vint à Rome, pour la première fois, un homme obscur, inconnu, perdu dans la foule. On apprit plus tard qu'il

1. Suétone, *Tibère*, ch. LXVIII.

se nommait Pierre. C'était un misérable Juif qui n'attirait l'attention de personne. Il passait inaperçu, annonçant dans les quartiers populeux on ne sait quelle superstition nouvelle, aux derniers des esclaves et aux artisans, abusés déjà par les astrologues et les sorciers. Les puissants ne soupçonnaient même pas son existence; les historiens n'ont rien dit de ses travaux, et leur dédain nous autorise à le négliger en ce moment. Plus tard néanmoins il faudra que Jupiter et César lui-même comptent avec lui. Néron était alors dans sa sixième année; quoique sa mère fût revenue de l'exil, ses nourrices et ses esclaves donnaient seuls quelques soins au fils de Domitius. Agrippine, uniquement occupée de refaire sa fortune, détournait son attention de l'enfant, et nous ne voyons pas qu'elle se soit empressée de l'appeler auprès d'elle. Lépida, de son côté, négligeait entièrement l'éducation de son neveu, et ce fut à des gens de condition servile que Néron dut la première joie de se sentir aimé. On voyait chaque jour cet héritier d'une grande famille traîné sur les bancs des tavernes et sur les gradins du cirque par les esclaves et les femmes chargés de l'élever. Il n'est pas impossible que le juif Pierre ait rencontré dans les rues de Rome l'enfant doux et riant qui devait plus tard ordonner sa mort. Comme ils fréquentaient aux mêmes lieux, ils ont pu se trouver en présence, se regarder et s'ignorer; l'un représentant avec son innocence et sa grâce la décrépitude du passé, l'autre avec sa vieillesse et ses vêtements grossiers portant la vie nouvelle et les vertus de l'avenir.

Deux lignes de Suétone dans la vie de Claude sont le premier mot de l'histoire qui nous annonce la présence des disciples de Pierre dans l'enceinte de Rome. « Claude chassa » de Rome, dit-il, les Juifs qui excitaient des troubles, à l'ins-

» tigation d'un certain Chrest. » Cet historien si exact, qui ne sait pas même le nom de Jésus-Christ, n'en dit pas davantage sur ce sujet. En revanche, il nous raconte avec grand détail dans le paragraphe suivant les infortunes matrimoniales de Claude, ses mariages, ses divorces, quelles femmes il voulut épouser et l'immoralité monstrueuse des deux dernières qu'il épousa.

Tant que Messaline eut la toute-puissance, elle ne trouva pas Agrippine sur son chemin : celle-ci poursuivait le cours de ses crimes dans l'ombre de la vie privée : Passiénus, son second mari, était un homme de mœurs douces, qui jouissait en paix de sa réputation et de ses richesses loin du Forum et du Palatin. « Près de Tusculum, dit Pline le Naturaliste, est » un bois consacré de temps immémorial à Diane du Latium, » c'est un bois de hêtres. Passiénus aimait un de ces arbres : » Il le baisait, l'embrassait, se couchait sous son ombre et » l'arrosait de vin[1]. » Agrippine, qui le dominait par l'ascendant du caractère et les fascinations de sa beauté, obtint de lui qu'il l'instituât son héritière. Ce Passienus, au dire de Sénèque, était l'homme le plus subtil qu'il eût jamais connu[2]. Toutefois il ne comprit rien aux artifices de sa femme qui riait de ses goûts champêtres et dont l'ambition ne s'accommodait pas de cet amour pour la solitude. Agrippine l'empoisonna par mépris. En même temps elle observait de loin Messaline et, dissimulant son ambition, elle méditait déjà de prendre sa place. Dès qu'elle avait pressenti la chute inévitable de sa rivale, elle s'était rendue veuve pour être prête à tout événement. Telle était la mère de Néron. Au milieu des complots et des crimes

1. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XVI, ch. XCI.
2. SÉNÈQUE, *Quest. nat.*, liv. IV, préface.

familiers à son ambition, elle ne s'inquiétait guère alors de ce fils qu'elle avait à peine entrevu, et celui-là l'aurait désobligée qui serait venu lui dire qu'il y avait à Rome de par le monde un enfant d'elle et de Domitius.

CHAPITRE IV

MORT DE MESSALINE — AGRIPPINE LUI SUCCÈDE

Caractère d'Agrippine, son habileté. Quand s'est-elle rapprochée de son fils? — Néron obtient la faveur du peuple. Jeux séculaires, conrse Troyenne. Sonvenir do Germanicus. — Agrippine travaille l'opinion en faveur de son fils — Bracelet de Néron. — Messaline épouse le beau Silius en l'absence de son mari. — Narcisse s'emparo de Claude et fait tuer Messaline. — Abrutissement de Claude, trois grandes dames se disputent la place de Messaline. Pendant qu'on discute Agrippine s'empare de la position.

Agrippine avait sur Messaline l'avantage d'être née dans la maison des Césars et d'y avoir grandi au milieu des splendeurs impériales et des dangers. L'esprit accoutumé aux vastes horizons de la puissance, l'âme élevée par l'habitude de la protection et du commandement, la princesse couvrait de sa fierté toutes les faiblesses de la femme. La liberté de ses mouvements et la justesse de ses appréciations dans un monde qu'elle connaissait bien, lui permirent de pénétrer et de dominer la position de sa rivale. Elle mit le comble à l'infamie de Messaline par le soin qu'elle prit de la faire connaître, et l'on se rapprocherait peut-être de la vérité en disant que sa haine fut pour quelque chose dans l'exécrable mémoire de son ennemie. Ce fut là le génie et la scélératesse d'Agrippine, de

perdre celle dont elle enviait les honneurs sans même éveiller son attention. Il fallut que l'opinion publique avertît Messaline du danger qui la menaçait.

Néron entrait dans sa dixième année: son esprit et sa bonne mine auraient justifié les espérances d'une mère moins ambitieuse que la sienne. Il est difficile de préciser l'époque où cette femme hautaine daigna tourner les yeux vers l'enfant qui avait l'honneur d'être son fils, et de pénétrer les motifs qui la firent se rapprocher de lui. Elle céda peut-être à l'attrait irrésistible dont la Providence a couronné la jeunesse, peut-être elle voulut se fortifier de la faveur du peuple qui déjà faisait accueil à cet enfant. Si elle parvenait à s'emparer de Claude, ce fils dont elle aurait fait la fortune serait l'instrument de sa domination; on peut tout supposer d'Agrippine si ce n'est un bon mouvement d'amour maternel.

De tous les princes vivants, seul petit-fils de Germanicus, Néron avait la plus large part dans l'héritage de gloire et de popularité laissé par le héros. Partout où le jeune Domitius se montrait, la foule curieuse le regardait avec intérêt et lui témoignait sa sympathie. Le fils de Claude et de Messaline, Britannicus, était assez froidement accueilli. Bientôt une occasion solennelle se présenta d'apprécier les sentiments du peuple, et Messaline put voir que Néron avait gagné dans l'opinion publique tout ce que son fils avait perdu.

Il plut à Claude de célébrer les jeux séculaires avant que le siècle fut écoulé. Ce caprice de vieillard lui attira, de la part de Vitellius, une flatterie basse et ridicule à la hauteur de la résolution qu'il venait de prendre. Ce Vitellius, courtisan servile de Messaline, s'était déjà fort avili à la cour de Caligula. A son retour de Palestine, il salua César à l'orientale, en se prosternant devant lui. Il avait demandé à l'épouse de

Claude la faveur de porter toujours une de ses pantoufles sur son cœur; cette grâce, qu'il méritait bien, lui fut accordée. Quand il vint féliciter Claude de la résolution qu'il avait prise à propos des jeux séculaires: « Puissiez-vous, lui dit-il, les célébrer souvent. »

Pendant que la femme et les affranchis de Claude commettaient les plus grands abus de pouvoir, au nom de ce vieillard distrait, les espérances et la faveur du peuple se tournaient d'un autre côté. On le vit bien à la célébration des jeux romains, quand les fils des grandes familles vinrent, selon l'usage, exécuter dans le cirque les exercices du jeu troyen. Virgile a décrit ces manœuvres équestres dans le cinquième livre de son poëme, avec la précision de l'histoire et le charme de la poésie, fondus dans son verbe d'or [1].

« Les jeunes gens, montés sur des chevaux dressés, brillent » et s'avancent à la fois sous les yeux de leurs parents ravis. » Leur chevelure est pressée sous une couronne. Ils tiennent » en main deux javelots aigus, portent un carquois léger sur » l'épaule, et laissent flotter sur la poitrine une chaîne en filets » d'or flexible qui s'enroule autour de leur cou... Ils mar- » chent divisés en trois escadrons commandés par trois chefs. » Pendant qu'ils se préparent, en faisant le tour du cirque, ils » sont couverts d'applaudissements; on les reconnaît, on les » nomme, et les spectateurs se réjouissent de retrouver dans » ces enfants les images vivantes des aïeux. *Veterumque ad-* » *gnoscunt ora parentum.* »

Les jeunes patriciens dont la bonne mine et l'adresse annonçaient d'heureuses dispositions pouvaient alors se faire

1. Incedunt pueri pariterque ante ora parentum
Frænatis lucent in æquis.
Énéide, livre V, vers. 563.

admirer. A leur ardeur et à leur maintien, on jugeait de leur caractère, on essayait de prévoir quel serait l'avenir de ceux qui avaient tant de gloire dans le passé. Le peuple trouvait ainsi l'occasion de témoigner à ces fils de famille l'affection ou l'indifférence que lui inspiraient les parents. Lucius Domitius, qui fut plus tard Néron et qui figurait dans ces jeux, avait onze ans à peine ; le fils de Claude et de Messaline, Britannicus, plus jeune de deux ans que Lucius son cousin, y jouait son rôle avec tout l'avantage que lui donnaient sa naissance et sa position d'unique héritier de César. Toutefois les applaudissements et la faveur populaires se déclarèrent pour Néron et même pour Agrippine ; soit que l'épouse de Claude entraînât son fils dans la réprobation dont elle était l'objet ; soit que les malheurs d'Agrippine qui arrivait de l'exil, et la mort récente de Julie, sa sœur, lui eussent concilié l'affection du peuple romain. La foule parut oublier qu'entre ces deux femmes il n'y avait pas à préférer celle qui venait d'empoisonner son mari à celle qui déshonorait le sien. Il est vrai que le crime d'Agrippine était secret, tandis que la honte de Messaline était publique. La gloire de Germanicus et sa mémoire, toujours chère aux Romains, fixèrent la faveur du peuple sur son petit-fils. A la mort de Germanicus, les Romains avaient lancé des pierres contre les temples et renversé les statues des dieux [1], quelques-uns jetèrent leurs pénates dans la rue, d'autres exposèrent leurs nouveau-nés. Ce qui restait de ce grand amour au fond des cœurs, se reporta sur les héritiers du héros.

Agrippine avait retiré de chez Lépida, pour le prendre avec elle, le jeune Domitius qui pouvait servir ses projets ; elle ne

1. SUÉTONE. *In Caligula*, ch. v.

négligea rien pour fixer sur lui les regards et les espérances des Romains. On disait secrètement dans le peuple, sans doute à l'instigation d'Agrippine, que Messaline et Claude avaient voulu faire assassiner Domitius. Ils voyaient dans ce jeune homme un rival de leur fils; mais les Dieux l'avaient protégé. Au moment où les meurtriers s'avançaient pour le frapper, un dragon, sorti de son lit, les avait effrayés et mis en fuite. Néron, que son esprit railleur mettait à l'abri de ces inventions, avouait volontiers qu'on n'avait jamais vu dans sa chambre qu'un serpent. Agrippine, au contraire, voulut donner de la consistance à ces bruits. Elevée dans le grand monde de la politique et des affaires, elle savait que le pouvoir est fort peu de chose par lui-même sans l'influence et sans l'autorité; elle comprenait que le prestige doit toujours s'allier à l'empire pour en faciliter l'exercice comme pour en garantir la durée.

Elle fit donc porter à Néron, dans un bracelet d'or, une peau de serpent trouvée près de son lit. Le jeune Domitius resta paré et muni de ce bijou comme d'un talisman jusqu'au jour où le remords d'avoir tué sa mère lui fit repousser tout ce qui réveillait cet horrible souvenir. Il le chercha plus tard aux jours de sa disgrâce; mais alors il ne le trouva plus [1].

Messaline comprit enfin qu'elle avait une rivale d'autant plus dangereuse que le fils de son ennemie se montrait déjà comme un prétendant à côté de Britannicus. La ruine d'Agrippine et du jeune Domitius fut alors résolue au fond de son cœur; mais elle portait en elle-même des dangers plus imminents, et des ennemis autrement redoutables : le poids de son infamie et la fatalité de ses passions. Dégoûtée des plaisirs par la facilité des adultères, elle voulut relever par le crime ses

1. Tristan de Saint-Amand, *Commentaires sur l'Histoire des Empereurs.* Tome Ier, au mot Agrippine, pag. 194.

débauches de chaque jour. Elle aima follement le beau Silius; et, profitant de l'absence de Claude, la femme de l'empereur épousa son amant à la face des Dieux et des hommes. Opinion publique viciée, mœurs corrompues, caractères amoindris, toutes les circonstances qui signalent la décadence d'un peuple, ont dû se produire à la fois pour qu'un tel scandale fût possible. Une sorte d'indifférence et de découragement universels protégeait Messaline; les vestales osèrent la défendre. Il fallut que Narcisse fît preuve d'habileté, de résolution et d'audace pour perdre des coupables que la seule réprobation publique devait accabler.

Au milieu d'une cour indécise, devant un public distrait et près d'un maître consterné, Narcisse osa commander et sut agir à propos. Il ramena Claude à Rome, éloigna Messaline, repoussa la grande vestale, et soutint l'indignation chancelante de César. Puis, voyant que ce faible mari, épuisé par l'effort, allait succomber à la douceur de rentrer dans la servitude et le repos accoutumés, il ordonna de tuer Messaline au moment même où Claude voulait que la malheureuse vînt se justifier.

On laissa dire César et on le mit à table. Claude se coucha tranquillement pour dîner; il but et mangea avec son intempérance ordinaire. Narcisse profita de ce moment pour lui annoncer que c'en était fait de Messaline. Il ne répondit rien, et sans demander aucune explication, il prit la coupe que lui présentait l'échanson. Bientôt, abruti par le vin et gorgé de pâture, il tomba sur le dos respirant à peine et dans un état d'ivresse complète. Un de ses esclaves vint alors introduire une plume dans son gosier pour provoquer les vomissements. On usait tous les jours du même moyen pour le soulager; après quoi, il recommençait bravement son repas; s'il était trop

faible, on l'emportait dans sa chambre et on le couchait.

A quelque temps de là, quand personne ne parlait plus de Messaline, Claude, au moment de se mettre à table, demanda pourquoi madame ne venait pas dîner. Depuis ce moment, la mémoire de Messaline parut entièrement effacée de son esprit.

Aussitôt la grande affaire dans Rome et au Palatin fut de savoir quelle femme, parmi les plus nobles matrones, aurait l'honneur d'épouser ce César ridicule et doux. Par la mort de Messaline, Claude restait privé de cette servitude intérieure qui était une nécessité de sa nature : il avait hâte de reprendre le joug. Aussitôt qu'Agrippine vit la place vide, avec cette justesse d'appréciation qui l'avait jusques-là tenue éloignée de la cour, elle comprit que son heure était venue; et tout à coup, sans hésitation, elle monta fièrement au Palatin pour s'emparer de la toute-puissance.

Toutefois, les obstacles qui s'élevaient devant son ambition étaient grands. Il n'y avait pas d'exemple qu'un oncle eût épousé sa nièce. Des rivales aussi considérables qu'elle, par la noblesse et par la beauté, lui disputaient, non pas le trône, car un reste de mœurs républicaines tenait les femmes éloignées des affaires, mais le lit impérial. Enfin, le plus influent des affranchis de Claude, Narcisse, qui venait de précipiter Messaline, recommandait Élia Pétina au choix du prince dont elle avait déjà gouverné la maison. L'odieux du divorce injuste qui l'avait éloignée de Claude, revenait tout à Messaline.

Quand les affranchis songèrent à marier César pour la quatrième fois, il était presque sexagénaire. Après le portrait que les philosophes, les poëtes et les historiens nous ont tracé de lui, Claude n'était pas un mari désirable. Cependant les plus belles et les plus nobles parmi les grandes dames de l'aristocratie romaine sollicitèrent l'honneur de sa couche.

Juvénal, qui nous représente la femme d'un patricien traversant plusieurs rangs de spectateurs pour aller, sur les hauts degrés du cirque, rejoindre un vieux gladiateur borgne et manchot, nous dit, comme désespérant d'expliquer cette démence : elles aiment le fer [1]. Qu'aimaient donc les illustres matrones qui intriguaient auprès des affranchis pour épouser leur débile César? La domination, sans doute : la domination et le fer c'est une et même chose.

Parmi celles qui briguèrent cet honneur dans les meilleures conditions pour l'obtenir, on en distinguait trois : elles méritaient qu'on débattît sérieusement leurs titres et leurs bonnes qualités. C'étaient Lollia Paulina, qui, pendant quelques jours seulement, avait été l'épouse de Caligula ; Élia Pétina, seconde épouse de Claude, répudiée par lui sans motif sérieux, et enfin la nièce de César, Agrippine, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Il en fut délibéré dans le conseil privé de l'empereur. Narcisse, qui avait déjà vu Élia dans la maison de Claude, parla pour elle le premier: Élia Pétina rentrait dans une position qu'elle avait occupée ; ni la famille ni le règne du prince n'en seraient troublés. Calliste fit valoir à son tour les avantages personnels de Lollia Paulina : elle n'avait pas d'enfant, et ceux du prince ne trouveraient pas en elle une marâtre. Dans les raisons produites par Narcisse et par Calliste on voit poindre le désir d'écarter Agrippine. Pallas parla pour elle : il soutint que sa fécondité éprouvée, son rang et sa naissance devaient fixer le choix du prince.

Les motifs qui avaient porté l'ambitieuse Agrippine à mettre Pallas dans ses intérêts ne sont pas douteux : elle devait aimer en lui sa manière haute et fière d'entendre le gouvernement ;

1. Ferrum est quod amant,
JUVÉNAL, *Satire* VI, vers. 112.

Pallas, d'ailleurs, n'était pas nouveau dans la maison des Césars. Antonia, la grand'mère d'Agrippine, avait envoyé l'affranchi vers Tibère pour lui révéler la perfidie de Séjan. S'adresser à Narcisse, le plus influent des trois et qui venait de renverser Messaline, c'eût été le grandir outre mesure et se donner un maître pour l'avenir. Toutes ces raisons déterminèrent Agrippine à se ménager le concours et le dévouement de Pallas.

Elle se l'attacha donc en se livrant à lui, estimant que cet adultère était moins une faiblesse et une honte pour elle qu'un honneur et une chaîne pour l'affranchi.

On ne dit pas quels ressorts firent jouer ses rivales ni quels sacrifices furent imposés à leur ambition; mais on ne peut augurer rien de légitime et d'honnête, ni de l'impudence des affranchis, ni de l'empressement de leurs clientes, ni des facilités que la licence publique laissait aux plus honteuses transactions. Les influences diverses des trois ministres s'agitaient autour de Claude et partant elles se neutralisaient. Chacun d'eux contre-balançait le crédit des deux autres, et César, vieillard débonnaire, restait inerte et irrésolu. Au milieu de ces fluctuations, Agrippine qui n'hésitait pas, prit son parti bravement et fit elle-même sa destinée. Pendant que le sénat et le peuple s'ingéniaient pour savoir si elle serait l'épouse de Claude, elle était déjà sa maîtresse, elle s'emparait de ce vieillard débile avec une force de volonté que rien ne pouvait fléchir [1]. La facilité qu'elle avait de le voir tous les jours, d'embrasser l'image vivante de Germanicus, son père, livrèrent Claude à l'audace césarienne de cette femme. Les sens, la volonté, le cœur du pauvre homme, étaient pris et souillés par l'inceste, que son esprit paraissait encore indécis. Les familiers de Claude

1. Per jus osculi et blanditiarum occasiones. SUÉTONE, *Vie de Claude*, chap. XXVI.

comprirent son embarras : Vitellius fut des premiers. Depuis longtemps il ne portait plus la pantoufle de Messaline sur son cœur. Il passa rapidement du côté d'Agrippine qui tenait Claude et l'empire, pendant que le vulgaire attendait l'issue du débat.

Vitellius se chargea de jouer cette honteuse et vieille comédie de la sédition officielle, qui réussit toujours sous les gouvernements absolus. Elle consiste à préparer une population et une assemblée, à les travailler de façon qu'elles demandent à grands cris ce que le prince n'ose pas demander lui-même. On lui impose ses projets, on lui fait violence avec sa propre volonté. Mais, de même que l'obéissance muette aux lois est, sous une apparence de servitude, le dernier mot de la liberté, cette révolte bruyante et servile est sous un aspect d'indépendance la dernière expression de l'esclavage. Le sénat vota un décret, la multitude fut préparée, et la démocratie romaine, cette fière servante des Césars, se souleva pour obliger Claude à épouser sa nièce comme il le souhaitait avec ardeur.

CHAPITRE V

DOMINATION D'AGRIPPINE

Changement dans l'administration. — Anicet placé auprès de Néron. — Néron est élevé au Palatin, ses compagnons d'étude. — Il ne rêve que théâtre, ses amusements avec Britannicus. — Cruauté d'Agrippine, elle se fait présenter la tête de Lollia Paulina et met son doigt dans la bouche. — Sénèque, précepteur du jeune Domitius. — Claude adopte le fils de sa femme, qui reçoit alors le nom de Néron. — Origine et sens de ce nom. — Britannicus est abandonné. — Prodiges. — Agrippine domine son fils. — Elle lui fait prendre avec éclat la robe virile à quinze ans. — Le caractère de Néron change. — Sa querelle avec Britanicus. — Agrippine fait nommer Burrhus préfet du prétoire. — Impertinence de Pallas. — Famine dans Rome. — Agrippine en profite pour hâter l'élévation de son fils. — Néron donne des jeux. — Importance toujours croissante d'Agrippine. — Sa politique, son caractère.

Aussitôt qu'Agrippine fut l'épouse de Claude, il y eut un maître au Palatin. La faction des affranchis tomba comme brisée, et toute l'influence vint se concentrer dans les mains viriles d'une femme. Tacite exprime à merveille cette transformation. « Dès ce moment, dit-il, la cité change, tout obéit à une » femme. Mais ce n'est plus comme sous Messaline se jouant » de la chose publique par impudence ou par lasciveté. Autour » d'Agrippine... l'administration fut grave et ferme : en pu- » blic la sévérité et le plus souvent la hauteur, au dedans » rien d'immoral, à moins que ce ne fût un moyen de gouver-

ner [1] ». Ainsi Rome et le monde avaient une impératrice, et la chose existait dans toute sa force bien avant que le mot fût connu.

C'est à peu près vers ce temps-là qu'Anicet, plus tard si important, fut placé auprès de Néron en qualité de pédagogue. Il était le client et peut-être l'affranchi de Lépida qui lui donna ce poste de confiance. Néron grandissait; les biens de son père venaient de lui être rendus, Agrippine devenait puissante. Il est vraisemblable que Lépida, après avoir recueilli chez elle le fils de son frère, voulut s'assurer de sa reconnaissance, et que dans ce but elle installa un homme tout dévoué à ses intérêts auprès de son neveu que tant d'heureuses circonstances préparaient à l'empire.

Les goûts de Néron et ses aptitudes se développaient avec une sorte d'éclat. Il aimait avec passion la danse et tous les exercices du corps, la peinture, la musique, la sculpture, la poésie et principalement le théâtre où tous les arts concourent pour ajouter à la pompe des spectacles. Quand Agrippine entra victorieusement au Palatin, son fils l'y suivit avec sa maison, qu'elle gouverna despotiquement; mais rien n'effaça les impressions qu'il avait déjà reçues et ses premiers penchants résistèrent à sa position nouvelle. La sollicitude d'une mère pouvait seule veiller sur Néron d'assez près pour tourner son esprit vers des études plus dignes d'un prince; mais Agrippine avait d'autres préoccupations. Elle ordonnait de haut et de loin, et, quand on s'inclinait avec respect, elle se tenait satisfaite. Au lieu d'envoyer son fils aux écoles publiques, ce qui répugnait à sa fierté, elle lui donna quelques compagnons d'étude pour exciter son émulation, et le fit instruire dans le

1. TACITE. *Ann.*, liv. XII, ch. VII.

Palatin : c'était la tradition impériale ; Auguste en avait usé de la sorte pour ses neveux [1].

Quels furent les jeunes patriciens admis à s'asseoir sur les mêmes bancs que Néron ? les historiens ne le disent pas ; mais on peut compter dans ce nombre les fils de Vespasien, Domitien et Titus, Salvius Othon, Pétrone et Sénécion, plus tard Lucain, sans compter Britannicus, fils de Claude, qui tomba sous l'autorité de sa marâtre. Toutefois, les leçons de ses maîtres ne pouvaient fixer l'esprit de Néron attentif aux bruits du dehors : enfant, les jeux du cirque avaient été ses premières émotions, adolescent, il se passionna pour les cochers qui se disputaient la faveur du peuple. Il voulut être de la faction verte, comme son oncle Caligula. Il paraît qu'Anicet, ou quelque autre de ses pédagogues, favorisait sa passion pour le théâtre et sortait secrètement avec lui. Quand il revenait, le soir, à ses études après avoir partagé les transports d'un peuple en délire, dans des spectacles émouvants jusqu'à l'horreur, il ne pouvait arrêter ses regards sur les livres ni prêter l'oreille aux leçons.

On raconte qu'un jour un de ses maîtres, qui le surveillait de près, il avait alors douze ans, le surprit annonçant à ses compagnons d'étude la mort du cocher le plus habile de la faction verte. Cet homme, tombé de son char pendant la course, et traîné par ses chevaux, était resté mort dans l'arène ; grande perte pour les verts ! Néron la déplorait. Le maître survint à ce moment et lui demanda ce qu'il disait. Néron répondit sans hésiter, qu'il racontait à ses camarades la fin tragique d'Hector, traîné par Achille autour des murailles de Troie [2].

1. Suétone. *Des Grammairiens illustres*, ch. XVII.
2. Suétone. *In Nero*, ch. XXII.

Il est juste de faire observer que dans les jeux du cirque Néron préférait déjà ceux qui développaient la grâce et la vigueur du corps. Les combats sanglants des gladiateurs lui ont toujours inspiré la plus grande répugnance, comme nous le verrons plus tard. Britannicus et lui, tous deux ignorant les rivalités implacables que leur réservait la politique, se livraient à des amusements puérils avec toute l'insouciance de leur âge. Leur grand plaisir était d'élever des oiseaux parleurs: On voyait dans l'appartement d'Agrippine une grive qui imitait la voix humaine[1]. Néron et Britannicus avaient un étourneau et deux rossignols apprenant à parler grec et latin; ils les excerçaient chaque jour à prononcer de nouveaux mots et même des phrases entières[2]. Certes, ils no prévoyaient pas alors que les haines et les crimes viendraient succéder brusquement à cette innocence et à ces jeux.

Cependant Agrippine, qui régnait même avant son installation au Palatin, se servit de Vitellius pour rompre le mariage projeté entre Silanus et Octavie, fille de Claude. On accusa ce jeune sénateur d'entretenir un commerce crimininel avec Calvina sa sœur. Après avoir abdiqué la préture, et le jour même où Claude épousait sa nièce, Silanus se tua, mourant du seul soupçon quand le flagrant délit était couronné. Pendant que Calvina partait pour l'exil, Octavie était fiancée à Néron. Rien n'échappe au regard d'Agrippine, rien de ce qui menace son autorité ne lui est indifférent. Claude rend hommage à la beauté do Calpurnia, par hasard, sans intention et comme en passant; le lendemain Calpurnia est exilée. Quant

1. Agrippina Claudii Cesaris turdum habuit (quod nunquam ante), imitantem sermones hominum quum hæc proderem. PLINE, *Hist. nat*, liv. X, ch. LIX, parag. 2.

2. PLINE. *Hist. nat.*, liv. X, ch. LIX.

à Lollia Paulina, fière de sa beauté, de sa naissance, de ses richesses, et qui portait dans une parure ordinaire pour huit millions quatre cent mille francs de pierres précieuses [1], sa prétention hautement avouée d'épouser Claude pour devenir la matrone du Palatin, fut un crime irrémissible aux yeux d'Agrippine, qui regardait le pouvoir et la grandeur comme un héritage de famille. Lollia fut accusée d'avoir consulté les astrologues et les magiciens. Le sénat confisqua ses biens et l'exila; quelques jours après, Agrippine la fit tuer. Quand on lui apporta la tête de sa rivale, la férocité de cette femme ne fut point désarmée en voyant la pâleur cadavéreuse de ce visage où tant de jeunesse et de beauté n'était plus qu'un objet hideux. A travers ces lèvres immobiles qui ne devaient plus sourire, Agrippine mit ses doigts dans la bouche ouverte pour vérifier une particularité des dents, et pour s'assurer aussi que c'était bien là sa victime. On disait que Lollia Paulina avait à la mâchoire supérieure une double dent canine; Agrippine voulait le savoir, parce qu'on regardait cette double dent comme un signe de bonheur quand elle était à droite [2].

Si la haine d'Agrippine atteignait partout ceux qu'elle croyait opposés à sa fortune, son intelligence allait chercher au loin ceux qui pouvaient la servir. Sénèque jouissait alors d'une grande réputation, et son exil, qu'il subissait en Corse avec assez peu de philosophie, l'avait rendu très-populaire. Agrippine obtint son rappel, le fit nommer préteur, et lui confia l'éducation de son fils. C'était avec raison qu'elle espérait trouver en lui un partisan dévoué pour elle, sa bienfaitrice,

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. IX, ch. LVIII.
2. PLINE. *Hist. nat.*, liv. VII, ch. XV. DION CASSIUS, liv. LX, ch. XXXII.

et un ennemi secret pour Claude qui l'avait oublié dans l'exil.

En entrant au Palatin pour diriger l'éducation du jeune Domitius, Sénèque amoindrit beaucoup Anicet qui avait auprès du jeune prince une position importante. De ce moment date la haine profonde de cet affranchi contre Agrippine qui l'avait relégué au second rang; elle en éprouva plus tard les effets. En attendant elle poursuivait avec ardeur l'exécution de ses projets et se fortifiait dans l'opinion publique ainsi qu'au Palatin. Le dévouement de Pallas et son habileté hâtèrent l'adoption du jeune Domitius. En entrant dans la famille Impériale, il reçut le nom de *Néro, Claudius César*. La *gens Claudia* était venue de chez les Sabins, qui comptaient au nombre de leurs divinités *Nério* ou *Nérienne*, épouse de Mars. Dans la langue primitive de ces peuples, ce nom de Néron, devenu si célèbre, veut dire fort et vaillant [1]. On se demande comment il fut possible d'amener Claude, dont le fils grandissait plein d'intelligence et de force, à recevoir dans sa famille un étranger; il s'en étonnait lui-même, disant à tout propos que depuis son origine jusqu'au siècle présent, la famille Claudia s'était perpétuée sans le secours de l'adoption... D'après le témoignage de Tacite, Néron, qui allait prendre dans la maison de Claude la place de l'héritier légitime, n'avait que deux ans de plus que Britannicus. L'influence victorieuse d'Agrippine explique tout.

Aussitôt Britannicus est abandonné : on éloigne de lui ses gouverneurs et ses amis les plus intimes, pour le livrer aux agents secrets d'Agrippine. La pitié publique se tourne alors vers ce prince, dernier rejeton d'une race illustre, livré

1. Aulu-Gelle, liv. XIII, ch. xxii.

par son père aux haines implacables d'une marâtre et déjà tout pâle du sort qui l'attend. Au reste, la volonté puissante qui tenait à l'écart Britannicus opprimait aussi Néron, et tous deux subissaient, sans pouvoir résister, l'un sa bonne fortune et l'autre sa disgrâce.

Nous aurons plus tard à protester contre certains historiens qui attribuent à Sénèque et à Burrhus tout ce que la vie de Néron a d'avouable et d'honnête. En attendant nous signalons l'injustice de ceux qui établissent une sorte de complicité entre Néron enfant et sa terrible mère. Agrippine avait dans les mains toute l'autorité : Dion Cassius nous apprend qu'elle faisait parler à son gré le sénat, les prétoriens et le peuple pour demander à Claude ce qu'elle désirait de lui. L'énergie de son caractère et son orgueil ajoutaient encore à sa puissance. Il y avait une telle fierté dans son maintien, une autorité si souveraine dans son geste, et tant de force dans son regard, parfois immobile comme celui de Caligula, que Néron, empereur, maître du monde et d'elle-même, ne put jamais dominer l'impression de frayeur dont elle avait frappé son enfance.

Le jour même où l'adoption rapprocha Néron de l'empire, le ciel parut tout en feu, comme pour annoncer les horreurs de son règne [1]. Zonare assure qu'au moment où ce même Néron prit la robe virile un tremblement de terre ébranla Rome, et que la nuit suivante la cité fut émue d'une terreur panique, profonde et mystérieuse [2]. Il serait trop long et futile peut-être de raconter tous les miracles que les écrivains les plus accrédités donnent comme des présages d'un avenir odieux et prochain. Ce sont des pluies de sang, des naissances

1. Dion Cassius, liv. LX, ch. xxxiii.
2. Zonare, *Annales*, liv. XI, ch. x.

monstrueuses, des famines; c'est la mort de plusieurs hauts fonctionnaires qui succombent à quelques jours de distance; tous prodiges qu'il faut mentionner, moins pour initier le lecteur à la vie criminelle de Néron, que pour le prémunir contre ses historiens.

Du moment où Agrippine eut tout le pouvoir dans ses mains, son fils, un enfant de quinze ans, qui la voyait gouverner Claude à sa fantaisie et recevoir les respects des consuls et du sénat, fut absolument dominé par cette autorité absolue et par cette habileté victorieuse. Tant de labeurs et d'efforts dans une grande conspiration organisée pour lui assurer l'empire, lui parurent être le miracle de l'amour maternel, et ceux qui l'entouraient durent lui conseiller l'admiration et la reconnaissance. Ainsi le jeune Néron, pénétré de gratitude et tremblant de crainte, était tenu et possédé par sa terrible mère, comme un esclave et comme un instrument; il dut accepter ses haines, entrer dans ses projets, et renoncer à l'enchantement des beaux-arts pour faire son métier de prince.

Anssitôt qu'Agrippine eut senti l'intelligence de son fils assez virile pour comprendre et servir sa politique, elle le poussa violemment dans les affaires. Excellent jnge en ces matières, si elle le prodnisit c'est qu'elle le jugea capable. Les effets répondirent à son attente. Néron approchait do sa quinzième année : on n'attendit pas plns longtemps pour lui faire quitter les insignes de l'enfance, la prétexte et la bulle d'or. Agrippine voulnt élever à la hauteur d'un événement ce qui pouvait n'être qu'une fête de famille. Elle dédaigna de suivre la politique honnête et les pratiques simples de Claude, naïf imitateur d'Auguste [1]. L'éclat, la solennité, les honnenrs

1. Sponsalia filiæ, natalemque geniti nepotis, silentio ac tantum domestica religione transegit. SUÉTONE, *In Claudio*, ch. XII.

furent prodigués à Néron par une main habile et puissante qui le proposait à Rome comme un futur empereur.

La cérémonie eut lieu le seize des kalendes d'avril, c'est-à-dire le dix-sept mars de l'an 51 de notre ère. La veille de ce jour, Néron s'était revêtu, selon la coutume, d'une tunique blanche rayée de safran, en signe d'heureux présage; il avait couché dans ces vêtements. Avant de quitter le Palatin, il consacra aux Pénates sa robe prétexte et pendit à leur cou la bulle d'or qui avait protégé son enfance. Un cortége impérial le conduisit au Capitole où il offrit des sacrifices, et fut revêtu de la toge libre qui le faisait homme. Du Capitole, il descendit au forum où l'attendaient les acclamations de la foule. La ville était dans la joie; on célébrait les fêtes de Bacchus : des troupes bruyantes d'enfants traversaient la ville, accompagnant ceux de leurs parents qui prenaient la toge en même temps que le prince ; les prêtresses du dieu couronnées de lierre, faisaient cuire, sur des réchauds dressés en plein vent, des gâteaux couverts de miel qu'elles vendaient à ces hommes nouveaux. On avait distribué du blé au peuple, de l'argent aux soldats [1], et le grand cirque, suprême volupté de Rome, ouvrait ses portes à cent mille spectateurs. Claude l'avait orné récemment de barrières en marbre et de bornes dorées. Néron alla s'asseoir dans la loge impériale en costume de triomphateur.

Ainsi ce même enfant, naguères privé de l'héritage paternel, abandonné dans la maison en ruine des Domitius par une mère impatiente d'une alliance nouvelle, fut alors déclaré prince de la jeunesse, capable d'être consul à vingt ans, investi hors de Rome du pouvoir proconsulaire, honoré même du

1. Le *donativum* aux soldats et le *congiarium* au peuple. Le congiaire tire son nom de *congius*, une mesure destinée aux liquides, comme on l'a dit.

titre d'imperator que Tibère et Claude n'avaient pris que bien rarement, et pour peu de temps. Il recevait tous ces honneurs sous le nom de Claudius, qu'au jour de sa naissance Caligula voulait lui infliger par dérision, et que sa mère avait repoussé par mépris.

A côté de Néron, qu'Agrippine entourait d'un si grand prestige, on voyait Britannicus humble, sans suite, et simplement vêtu; il était là, frêle monument de l'imbécillité paternelle, témoignant par sa tristesse qu'il avait le sentiment de son malheur.

Au lieu des vieux serviteurs de sa maison, il n'avait auprès de lui que des espions. On rendait un compte exact de ses colères et de ses plaintes à l'odieuse marâtre, et ses actions les plus innocentes lui étaient imputées à crime. Un jour, en abordant Néron, il cède à l'habitude et le salue en l'appelant Ænobarbus. Néron, autrefois doux et facile, a maintenant l'humeur de sa mère; il se trouve insulté. Agrippine en fureur va se plaindre à Claude : on méprise l'adoption, les saintes lois de la famille sont violées. Le faible empereur trouva plus facile de s'emporter avec elle que d'accorder à son fils la protection qu'il devait au dernier des citoyens.

Agrippine profita de l'occasion pour ruiner le parti de Britannicus. La mort et l'exil enlevèrent au malheureux enfant ses derniers amis. Son précepteur lui-même, Sosibius, fut compris dans la disgrâce commune; la marâtre le fit mourir. bientôt après, pour couronner son œuvre et rendre plus facile le changement de règne qu'elle préparait, Agrippine enleva le commandement des prétoriens à Crispinus et à Géta, qui n'étaient point ses créatures, et concentra l'autorité qu'ils se partageaient, dans les mains d'un seul homme tout à sa dévotion : c'était Afranius Burrhus, rude soldat, bon capitaine,

et grand partisan de la discipline. La droiture de son cœur le rendait capable de reconnaissance, et son esprit tout militaire ne discutait pas les maîtres une fois qu'ils avaient reçu son serment.

On ne saurait trop admirer le coup d'œil sûr et l'esprit politique d'Agrippine dans le choix qu'elle fit des deux hommes qui devaient être ses ministres et ceux de son fils : Burrhus avait toutes les qualités nécessaires pour maintenir les prétoriens dans la discipline, pour les conserver au maître fermes et fidèles comme lui ; Sénèque, de son côté, déjà célèbre par son éloquence, par son exil, par les fonctions qu'il avait remplies, pouvait parler au sénat avec autorité, savait les affaires, et né d'une famille nouvelle à Rome, devait servir fidèlement César : le prince ne lui était pas odieux ainsi qu'aux vieux patriciens.

Cette même année, Agrippine sut prouver une fois de plus qu'elle connaissait bien la politique des gouvernements absolus ; elle osa honorer de sa protection et défendre ouvertement ceux qui la servaient, fussent-ils méprisables et perdus d'honneur. C'était proclamer hautement qu'il n'y avait pas de si grand mérite qui pût s'élever sans la faveur du prince, ni de si grande infamie que cette faveur n'eût la vertu de dissimuler. De tous les Romains de ce temps, aucun n'était plus décrié que Vitellius le père, flatteur servile de Messaline : Agrippine le sauva pourtant d'une accusation capitale et de Claude lui-même, qui l'aurait sacrifié pour l'édification des honnêtes gens. A sa mort, qui suivit de près, elle obligea le sénat à honorer sa mémoire d'un hommage public. Ce Vitellius avait favorisé les débauches de Messaline, adoré la démence de Caligula, et servi la politique qui poussait Néron à l'empire. Grâce à la protection d'Agrippine, cette servilité soutenue, ce

long abaissement furent qualifiés par le sénat de piété immuable envers le prince.

Quant à Pallas, l'amant d'Agrippine, l'avantage qu'il avait d'être intime jusqu'à l'adultère dans la famille des Césars, et le profond dédain que lui inspiraient les sénateurs, s'étalaient dans une magnifique impudence. Il osa, dans sa position, rédiger un projet de règlement pour punir les relations coupables des femmes libres avec leurs esclaves. Après l'avoir fait accepter par le sénat, Claude déclare que Pallas en est l'auteur. Aussitôt un consul désigné propose de donner à Pallas les ornements de la préture et quinze millions de sesterces. Un Scipion veut qu'on lui rende des actions de grâces au nom de l'empire, parce qu'oubliant son origine royale, il consent à servir le prince. Claude répond pour son affranchi que celui-ci n'accepte de tout ce qu'on lui offre que les honneurs, et qu'il veut rester pauvre. Un sénatus-consulte, gravé sur l'airain, transmet à la postérité le désintéressement de Pallas, qui possédait alors trois cents millions de sesterces, quelque chose comme soixante millions de notre monnaie.

Ces fortunes extraordinaires et rapides se font toujours aux dépens du grand nombre, et une misère générale suit d'ordinaire les scandaleux profits et l'enrichissement inique de quelques-uns. On le vit bien à Rome, où le peuple vivait de peu, tandis que les affranchis de Claude étaient comblés de faveurs et se pavanaient dans leur opulence. Une disette survint qui alarma le peuple, et l'envie qu'inspiraient tous ces esclaves enrichis fut exaltée jusqu'à la fureur. Agrippine en profita; on pourrait même supposer sans lui faire injure qu'elle ne fut pas étrangère aux mouvements séditieux de la foule dans le forum. L'année était mauvaise et les approvisionnements s'effectuaient difficilement. Depuis longtemps déjà l'Italie ne

pouvait nourrir ses habitants; les grandes propriétés, abandonnées aux esclaves, se changeaient en solitudes[1] On eût dit que le travail servile rendait la terre inféconde, et le désert se faisait autour de Rome comme dans les provinces. On n'avait pas de nouvelles de la flotte d'Alexandrie; les greniers publics étaient vides, et les vaisseaux de Carthage ne paraissaient pas : la vie du peuple romain était livrée au hasard des tempêtes.

Pendant que cette anxiété pesait sur les esprits, Claude vint au forum, selon sa coutume, s'asseoir à son tribunal et rendre la justice. Le peuple, qui attribue toujours au souverain ses biens et ses maux, s'ameuta tout à coup contre le vieil empereur. On l'entoure, on l'accable d'injures; les plus irrités s'oublièrent jusqu'à lui jeter à la tête les dernières croûtes du pain noir qu'ils avaient à manger. Heureusement pour Claude une cohorte prétorienne vint le secourir, elle dégagea César, le conduisit vers une porte secrète et le fit rentrer au Palatin.

Ces débris de pain jetés à Claude prouvent que la disette n'était pas extrême et qu'il y avait, dans cette multitude, moins de famine que de sédition. Le bon empereur négligea les outrages qu'il avait reçus pour s'occuper des approvisionnements : l'agitation ne se calmait pas, Agrippine la prolongeait. Cette émotion populaire lui servit de prétexte pour conseiller à son faible mari d'écrire au sénat afin de le rassurer. Les circonstances étaient graves, mais on ne devait pas s'alarmer : si malheur arrivait, Néron était d'âge et de caractère à pouvoir gérer la chose publique. Claude était malade, Agrippine envoya son fils au sénat déclarer, par un vœu solennel, qu'il

1. Latifundia perdidere Italiam, jam vero et provincias. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XVIII, ch. VII.

célèbrerait des jeux au cirque si son père adoptif recouvrait la santé. Claude se rétablit et Néron dut tenir sa promesse. Grâce à l'habileté de sa mère, il put faire au peuple un *présent de gladiateur*[1]. C'était un sûr moyen de popularité que se réservaient les Césars; le fils d'Agrippine aurait ainsi l'occasion de se montrer en prince, car il présiderait les jeux en costume de triomphateur, et quand il entrerait au cirque cent mille spectateurs se lèveraient pour le recevoir. Pendant cette crise, Claude qui avait porté remède au mal à force de patience et de soins, fut odieux et ridicule, tandis que Néron apparut au moment favorable comme un dieu vainqueur du fléau, et fit succéder à l'inquiétude les réjouissances publiques..

Ce n'était pas assez pour Agrippine d'avoir la puissance de perdre à son gré ses ennemis et de proposer son fils pour l'empire; elle aimait aussi l'ostentation du pouvoir et voulait que son grand crédit fût mis en appareil. Elle donna l'idée à Claude de triompher d'un roi des Silures, peuple d'Angleterre, et de le faire venir à Rome avec sa famille. Caractacus parut chargé de chaînes; mais, fier dans son malheur, il resta debout tandis que tous les autres captifs tombaient aux pieds de César. Agrippine reçut leurs hommages en présence des prétoriens et du peuple; elle représentait mieux que son faible mari la grandeur romaine et la majesté de l'empire. Rome était souvent éprouvée par des incendies : pendant qu'un de ces fléaux menaçait la ville, Claude sortit du Palatin pour aller au secours du peuple, il passa deux nuits dans le *diribitorium* [2], près du faubourg Emilien, dévoré par les flammes. On lui apportait là des paniers et des sacs pleins d'argent qu'il

1. Munus gladiatorium. SUÉTONE, *César* XXVIII

2. C'était un portique immense soutenu par plusieurs rangs de colonnes; on y distribuait la paie aux soldats.

distribuait aux plus malheureux. Au milieu de ce désordre, Agrippine voulut se montrer; elle resta près de son mari et partageâ ses fatigues pour lui dérober une part de sa popularité.

Jusque-là l'influence des femmes auprès des Césars s'était dissimulée dans l'ombre et le secret de la vie privée. Agrippine fut la première qui prit ostensiblement une part considérable dans l'administration des affaires et qui s'offrit aux respects du peuple et du sénat. L'imbécillité de Claude favorisa merveilleusement son orgueil; quand elle se montrait en public avec le débile vieillard, elle paraissait bien plus protéger son mari qu'être honorée par son empereur. C'est avec un sentiment d'admiration mêlée d'horreur qu'on s'arrête à considérer cette femme qui tient en son pouvoir Rome et les provinces. Dans l'exécution de ses projets, elle ne s'arrête jamais devant le crime. Elle est capable de toutes les audaces et même d'une bonne action : pour se fortifier ou pour s'agrandir elle use avec une parfaite indifférence du vice ou de la vertu. Contrairement à l'homme qui garde dans ses dérèglements quelque chose de sa force et de sa dignité, la femme s'altère vite et se flétrit aisément, sans doute parce qu'elle tombe de haut et que ses sentiments tout divins s'évaporent comme les parfums. Il n'en est pas de même d'Agrippine, le vice et le crime n'altèrent pas son intelligence et ne flétrissent pas sa beauté. Loin de se laisser égarer par la passion comme Messaline, elle est économe d'elle-même, elle administre sagement ses amours, sans entraînement comme sans pudeur; tout ce qui l'entoure est dominé, séduit ou corrompu par elle, et de ses nombreux adultères elle n'accepte que les résultats utiles du crime, jamais amoindrie et plus fortifiée que flétrie par ses dérèglements. Sénèque, Pallas, Fœnius et bien d'autres furent ses amants : que ce soit

leur gloire et leur plus beau souvenir, Agrippine ne s'en inquiète pas. Elle se place sur le trône auprès de Claude. Elle est complimentée comme César par les ambassadeurs des peuples alliés. Elle reçoit du sénat le nom d'Augusta. Elle établit sur le Rhin une colonie de vétérans qui porte son nom; elle monte au Capitole sur un char pareil à celui sur lequel on promène les statues des dieux *in carpento;* et le monde romain n'a jamais été plus vigoureusement régi que par cette femme qui réunit en elle la politique de Tibère au courage de Jules César.

CHAPITRE VI

COURAGE DE NARCISSE

Dessèchement du lac Fucin. — Narcisse dirige les travaux. — Fêtes et spectacles donnés par Claude sur le lac. — Combat naval dans lequel 18,000 condamnés doivent s'égorger. — Agrippine et son costume d'amazone. — Imbécillité de Claude. — Par deux fois on brise sans succès la digue pour l'écoulement des eaux. — La seconde tentative met Claude en danger. — Agrippine accuse Narcisse; Narcisse lui résiste et l'accuse à son tour. — Néron approuve en secret l'affranchi; il épouse Octavie, sa sœur par adoption. — Il prend de l'importance; Claude en gémit et veut réparer sa faute. — Narcisse se déclare pour Britannicus. — Agrippine est avertie du danger qui la menace, elle prend la résolution d'en finir avec ses ennemis.

Agrippine dominait tout : son fils, subjugué par elle, la considérait avec une sorte d'effroi. Narcisse seul, dévoué à son maître, luttait courageusement pour lui conserver la haute direction des affaires. Claude, indécis et hochant la tête, cherchait péniblement sa pensée à travers les intrigues qui s'agitaient autour de lui, et s'efforçait vainement de prendre une résolution. Il est utile de raconter avec quelques détails les fêtes qui furent alors célébrées sur le lac Fucin, parce qu'elles donnent une juste idée de la grandeur romaine et de ceux qui la servaient. Agrippine et Néron, Claude et Narcisse, peuvent

être étudiés utilement dans un de ces moments suprêmes où le fond des âmes se laisse entrevoir.

Au milieu des montagnes de l'ancien pays des Marses, aujourd'hui les Abruzzes, s'étend un grand lac qui laisserait à découvert quatorze mille hectares de terrain; c'est le lac Célano, autrefois lac Fucin [1]. Le projet de dessécher ce lac remontait au dictateur César. Ses meurtriers ne lui donnèrent pas le temps de l'exécuter; Auguste négligea l'entreprise, Claude résolut de l'exécuter.

Pour déverser toutes les eaux du lac Fucin dans le Liris et de là dans le Tibre, à l'embouchure duquel Claude venait de creuser un port, il fallait ouvrir un canal d'une lieue à travers les montagnes et les rochers. Trente mille hommes y travaillèrent, pendant onze ans, sous la direction de Narcisse. Dès qu'on put croire le canal assez large et assez profondément creusé, on résolut de rompre la digue. Claude voulut consacrer par une fête digne de lui le jour où l'on verrait ce lac paisible se précipiter comme un torrent, il convoqua l'Italie à ce spectacle.

Sur le versant des collines qui entouraient le lac de tout côté, une multitude immense vint s'asseoir comme dans un vaste amphithéâtre. Sous ses yeux manœuvraient deux flottes composées de galères à trois et à quatre rangs de rames. Dion affirme qu'on en comptait quatre-vingts. Elles étaient montées par des condamnés à mort qu'on avait fait venir de tous les coins de l'empire [2]. Divisées en deux escadres, Siciliens et Rhodiens, elles allaient simuler un combat naval pour l'amuse-

1. Pendant ces dernières années, en 1852, une compagnie, qui comptait quadrupler son capital par la vente des terrains, s'organisa dans le but d'opérer l'écoulement des eaux.

2. Dion Cassius, liv. LX. Suétone, *Vie de Claude*, ch. XII.

ment du peuple et de César. Tacite porte à dix-neuf mille hommes le nombre de ces malheureux. Toutefois, ce n'était pas sans danger qu'on les avait réunis. Après avoir posé leurs chaînes et pris des armes, s'ils se comptaient, ne pouvait-il pas se trouver là un Spartacus qu'on aurait mis imprudemment à la tête de son armée ?

Narcisse, intendant des travaux, dut être l'ordonnateur de la fête, et tout fut prévu. Les bords du lac étaient garnis de barques, de parapets, de tours munies de balistes et de catapultes; la garde prétorienne occupait les retranchements, prête à défendre les spectateurs contre les dix-neuf mille condamnés, si ces histrions d'un jour osaient combattre pour la liberté au lieu de jouer la mort.

Claude et Néron présidaient à la fête, vêtus tous deux de l'habit militaire des empereurs: la cotte d'armes et le manteau de pourpre. Auprès d'eux, sur une estrade, on voyait Agrippine en costume d'amazone. Parée d'une chlamyde d'or, elle brillait au milieu des femmes vêtues de blanc, qui s'étaient groupées autour d'elle. Claude et Néron étaient éclipsés. La fille de Germanicus, dans tout l'éclat de la puissance et de la beauté, attirait seule l'admiration et dominait de tout son ascendant le jeune prince et le vieil empereur. Pline l'Ancien avait conservé de ce jour et d'Agrippine un souvenir ineffaçable. « Nous avons vu, dit-il, Agrippine, femme de Claude, au spectacle qu'il donnait d'un combat naval, couverte d'un habit militaire d'or tissé sans autre matière [1]. Quant à Britannicus, était-il absent ou perdu dans la foule ; aucun écrivain ne daigne le nommer, et l'indifférence du peuple qui l'oublie se retrouve même dans l'histoire. »

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXIII, ch. XIX p. 4.

Aussitôt que chacun eut pris sa place, on vit tout à coup au milieu du lac sortir des eaux un triton d'argent qu'une machine avait porté jusque-là sans être aperçu. Il sonna de la conque pour annoncer au loin à cette multitude que le spectacle allait commencer. Ces légions de criminels qui allaient s'égorger pour amuser la foule, passèrent alors devant l'empereur pour lui adresser le salut d'usage: « César, ceux qui vont mourir te saluent. » Claude, ordinairement distrait, oublia la dignité impériale et répondit à ces malheureux: « Vous aussi, portez-vous bien. » Aussitôt ils s'écrièrent qu'ils avaient reçu leur grâce avec ce salut bienveillant, de la bouche même du prince, et ils refusèrent de combattre. A ce contre-temps qui menaçait de tout empêcher, Claude entra dans une telle fureur, qu'il eut un instant la pensée de faire égorger les rebelles par ses prétoriens. Toutefois il se ravise, descend de son tribunal, et, chancelant, branlant la tête, il court au bord du lac, conjure, menace et finit par obtenir des condamnés qu'ils combattront pour faire leur devoir.

Ce débile empereur, soulevé par le souffle de la grandeur romaine, ayant comprimé la sédition, le spectacle commença. Les escadres se heurtèrent avec violence, la lutte fut acharnée, soutenue, et des flots de sang rougirent la surface de ce lac naguère paisible et pur; on dut arrêter la fureur des combattants et l'on fit grâce à ceux que le fer avait épargnés.

Le combat fini, on ouvrit la digue pour l'écoulement du lac; mais les vices de l'œuvre apparurent alors. Les eaux, engagées dans un canal qui n'avait pas la pente nécessaire, atteignirent bien vite le niveau de celles qui étaient restées immobiles; il fallut ajourner la fête et recommencer les travaux.

Aussitôt qu'on eut donné plus de profondeur au canal, on voulut en faire l'essai avec une solennité pareille à la pre-

mière tentative. Claude donna sur des pontons un combat de gladiateurs. On avait disposé au-dessus de l'Émissoire une grande salle pour un festin; lorsqu'on ouvrit la digue, les eaux se précipitèrent cette fois avec une telle violence, qu'elles emportèrent les bords du canal et une partie de l'édifice où Claude faisait son repas. Une frayeur indicible s'empara de César et de ses convives qui, dans le fracas et la chute de cette masse d'eau, sentaient trembler le sol sous leurs pas et voyaient les terrains s'effondrer.

Agrippine, incapable de crainte, profita de la frayeur du prince pour accuser de déprédation et d'avarice Narcisse, qui avait l'intendance des travaux; Narcisse, de son côté, avec autant d'emportement et plus de courage, osa reprocher à la princesse son omnipotence et ses projets ambitieux.

Il importe peu de savoir si Narcisse, coupable de plusieurs crimes et riche d'une fortune évaluée à soixante millions de notre monnaie, réalisa frauduleusement quelques bénéfices dans l'intendance des travaux; nous savons de Suétone que plusieurs particuliers s'étaient chargés d'exécuter l'entreprise à leurs frais à condition qu'ils auraient la propriété des terrains mis à sec, et ceux-là ne se plaignirent point. Ce qui nous paraît digne de remarque, c'est qu'à Rome et dans les provinces, c'est que dans le peuple et dans le sénat, tout se prosternait devant Agrippine, et que Narcisse osait braver sa puissance et soutenir son regard [1].

Un témoin intéressé de cette scène violente, âgé bientôt de dix-sept ans, doué d'une remarquable intelligence, Néron, dut mieux apprécier que son père adoptif ce courage que personne n'avait, ni César, ni lui-même. Sa mère le poussait vers le

1. TACITE. *Ann.*, liv. XII, ch. LVII.

trône avec une violence irrésistible et l'entraînait à l'empire avec une habileté scélérate qui devaient l'épouvanter. Au commencement de l'année 53 il épousa Octavie, sa fiancée, qu'on dut faire passer de sa maison dans une famille étrangère par le moyen d'une adoption, pour qu'il ne parût pas se marier avec sa sœur. C'était annoncer à Rome que Néron était un homme. Sa mère recherchait toutes les occasions de le produire à son avantage. Il plaida devant l'empereur trois causes populaires habilement choisies pour lui concilier l'affection du peuple. Les habitants de l'ancienne Ilion demandaient à être exemptés des tributs et des charges publiques, en considération de l'ancienneté de leur ville qui était comme la mère-patrie des Romains, et de leur constance dans cette alliance de famille principalement pendant les guerres d'Antiochus. Néron parla pour eux en grec avec un tel succès qu'il obtint le maintien de tous leurs priviléges. Il plaida aussi en latin pour les habitants de Bologne, victimes d'un incendie, et, sur ses instances, une gratification considérable leur fut accordée. Les Rhodiens durent à son éloquence de recouvrer la liberté, et les habitants d'Appamée, en Syrie, d'être exemptés de tout impôt pendant cinq ans; un tremblement de terre avait mis leur ville en ruines.

On profita des féries latines pour donner à Néron encore plus d'importance. Pendant ces fêtes, dont le jour était fixé par un sénatus-consulte, tous les magistrats en fonction quittaient Rome pour aller aux monts Albains sacrifier à Jupiter Latiar, protecteur de la confédération latine. Cette solennité durait trois jours et l'empereur nommait ordinairement un préfet de Rome, magistrat temporaire, pour veiller sur la ville et rendre la justice à la place des consuls et des préteurs absents. Pendant ce court espace de temps, tous les pouvoirs ad-

ministratifs et judiciaires étaient concentrés dans les mains du préfet. Claude investit Néron de cette dignité à la sollicitation de sa femme; toutefois, il ordonna qu'on ne portât au tribunal du jeune prince que des affaires de peu d'importance. C'était l'usage; mais Agrippine ne l'entendait pas ainsi; les plus grands avocats plaidèrent devant Néron; il eut à se prononcer sur les questions les plus délicates et à régler les plus graves intérêts.

Claude exerçait avec plaisir ses fonctions de juge, il entrait volontiers dans le détail des affaires privées, il aimait à retrouver autour de son tribunal l'animation et les rumeurs du menu peuple qu'il fréquentait dans sa jeunesse, quand on le tenait éloigné de la cour. Il croyait donc que juger était son fort, parce que juger était son plaisir. Le succès de Néron pendant les féries latines, augmenté par une usurpation d'influence, dut certainement le blesser et fut pour beaucoup dans le mécontentement qu'il fit éclater.

Comme les caractères faibles qui se plaignent quand il faudrait agir et qui agissent quand l'occasion est perdue, Claude parut se souvenir qu'il avait un fils, on l'entendit murmurer contre Agrippine, flétrir les relations de sa femme avec Pallas, accuser son ambition et témoigner le désir de réparer le mal qu'il avait fait. Britannicus était séquestré si durement par sa marâtre, que plusieurs ignoraient qu'il fût encor vivant, d'autres le croyaient malade et débile comme son père.

Narcisse vit Britannicus, releva son courage, et l'assura de son dévouement. Rentré chez lui, il déclara formellement à ses amis les plus sûrs, son projet de lutter contre l'ambition d'Agrippine, d'affranchir son maître de la tyrannie de cette femme, et de rendre à Britannicus la place que Néron avait usurpée. Narcisse était un homme habile et résolu, fidèle à

César qu'il servit toujours avec courage; le ministre qui avait osé punir Messaline, protégée par la lâcheté publique, par les vestales et par la faiblesse du prince, pouvait humilier Agrippine et briser son orgueil pour peu qu'il fût secondé; mais il n'y avait rien à espérer de Claude. Ce prince distrait, dont les bonnes intentions n'arrivaient jamais à la consistance d'une solide volonté, offrait dans sa faiblesse de caractère de grands dangers à ceux qui prétendaient le servir. Il était incapable de mûrir un projet en silence, d'en préparer l'exécution, et, le moment venu, d'agir résolument, toutes choses auxquelles s'appliquait le genie viril d'Agrippine avec une merveilleuse supériorité.

On vit Claude prendre son fils à l'écart et l'embrasser avec émotion : il lui promettait de réparer le passé, il livrait à l'indiscrétion d'un enfant le secret qui devait les perdre tous deux. Pendant un de ses repas, où le vin ajoutait toujours au désordre de ses idées, il s'oublia jusqu'à dire qu'il était dans sa destinée de voir l'inconduite de ses femmes et de les punir après. Il laissa percer l'intention de faire prendre à Britannicus la robe virile et de présenter bientôt le jeune prince au peuple qui aurait, enfin, un vrai César.

Agrippine, que la seule ambition poussait à tous les excès et mettait au-dessus de toutes les lois, n'avait pas besoin d'être excitée au crime par la nécessité de se défendre. Aussitôt qu'elle eut pressenti les intentions de Claude, elle résolut d'en finir avec les dangers qui la menacaient.

CHAPITRE VII

MORT DE CLAUDE — FIDÉLITÉ DE NARCISSE

Priviléges exagérés des intendants du prince. — Agrippine poursuit son but. — Néron forcé d'accuser Lépida, sa tante. — Il était déjà flétri par sa mère. — Dévouement de Narcisse pour Claude. — On éloigne l'affranchi. — Néron voit Locuste, il est initié aux crimes de sa mère, Claude est empoisonné. — Sénèque et Burrhus complices muets d'Agrippine. — Néron proclamé César. — Agrippine prêtresse de Claude qu'elle fait mettre au rang des Dieux. — Lâcheté générale, vertu exceptionnelle de Narcisse. — Tacite et Racine l'ont mal jugé. — Agrippine exerce la dictature.

Claude avait beaucoup ajouté aux priviléges des intendants, qu'il envoyait gérer ses biens dans les provinces et percevoir les droits du fisc. Ils furent alors investis du pouvoir de juger en matière civile; Claude rendit leurs sentences obligatoires ainsi que celles du prince, et ne craignit pas de les égaler aux jugements des préteurs. L'importance de ces hommes nouveaux rendait les patriciens ennemis de l'Empire, et les haines se fortifiaient ainsi chaque jour entre les sénateurs et les césars.

Au milieu des sourdes rumeurs et à travers ces dissentiments, Agrippine marchait résolument à son but. Elle en fut distraite un instant par sa cupidité, qui lui fit convoiter les grandes richesses et les somptueux jardins de Statilius Taurus, ancien procureur d'Afrique; Priscus, son lieutenant, l'ayant

accusé, Statilius se tua. N'insistons pas sur ces faits : ce sont, dans la vie d'Agrippine, menus crimes, iniquités de détail et simples préparations à de plus grands forfaits. Son attention était fixée sur Domitia Lépida, tante paternelle de Néron. Cette dame cultivait alors avec trop de soins l'affection qu'elle avait su inspirer à son neveu.

Il se souvenait d'avoir été recueilli par elle dans son enfance et Domitia entretenait la reconnaissance du jeune prince par des caresses, par des présents, témoignages d'une amitié qui s'était manifestée dans les mauvais jours. Chez Agrippine, au contraire, l'amour maternel était mêlé d'ambition personnelle, d'égoïsme et d'orgueil. Malheureusement pour Domitia Néron répondait cordialement à l'affection de sa tante et la mère comprit qu'il y avait là pour elle un danger.

Domitia Lépida descendait d'Auguste comme Agrippine; cousine-germaine de Germanicus, elle touchait de près à la famille des césars. Des armées d'esclaves indisciplinés étaient nourris dans ses domaines de la Calabre, elle rivalisait presque de richesses, d'influence et de beauté avec la mère de Néron. La vraie cause de sa ruine fut qu'Agrippine la savait aussi perdue de mœurs, aussi capable d'un crime qu'elle-même. Cette Lépida, qu'on avait accusée d'inceste avec son frère, était femme à s'emparer de son neveu par le même moyen, et personne plus qu'Agrippine n'était disposé à croire à des abominations qui lui étaient familières. Elle fit donc accuser Domitia de sortilèges et de magie, on lui reprocha de troubler la paix des provinces avec ses armées d'esclaves. Néron lui-même, ainsi que l'honnête et savant Tillemont le reconnaît, fut contraint à l'abandonner et à parler contre elle [1].

1. Le Nain de Tillemont. *Histoire des Empereurs. Claude*, ch. xxviii.

Les historiens qui accusent à ce propos Néron d'ingratitude, oublient qu'Agrippine avait déjà souillé son fils par des caresses incestueuses. Tacite accuse formellement Agrippine d'avoir voulu séduire Néron, et Suétone fait remonter les commencements de ce commerce criminel à l'époque où Domitia fut condamnée [1]. Il est donc certain que Néron, tenu par le pouvoir d'Agrippine, dominé par son caractère et déjà lié par l'inceste, a dû subir toutes les exigences de sa mère.

C'est avec un sentiment d'horreur qu'on pénètre dans ces cryptes obscures de la décadence romaine outrée par le paganisme; on est forcé de comprendre qu'entre la mère et la tante s'éleva, au sujet de Néron, une rivalité monstrueuse, et qu'Agrippine l'ayant emporté, ce jeune prince, honteux et bouleversé, dut abandonner la sœur de son père, cette même Domitia qui l'avait recueilli dans sa maison. Pas une protestation ne s'éleva contre Agrippine, pas une voix ne se fit entendre en faveur de la victime : je me trompe; Narcisse osa parler pour elle et se montrer résolu à la sauver, Narcisse lui seul.

On doit à cet affranchi la justice de dire qu'il fut assez intelligent pour pénétrer le secret des ressorts qu'Agrippine faisait mouvoir, et assez courageux pour lui faire obstacle. Alors que les personnages les plus considérables dans l'État étaient les complices de cette usurpation, il n'hésita pas à se dévouer au salut du prince. La fidélité de Narcisse et son courage étaient d'autant plus dignes d'être appréciés, que s'il parvenait à donner l'empire à Britannicus, celui-ci vengerait plus tard la mort de sa mère que Narcisse avait ordonnée.

Agrippine, qui le connaissait bien, lui fit l'honneur de le

1. Olim etiam quoties lectica cum matre veheretur, libidinatum inceste ac maculis vestis proditum affirmant. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XXVIII.

craindre; elle n'osa frapper le dernier coup qu'après l'avoir éloigné. Narcisse souffrait de la goutte; on l'envoya prendre les eaux chaudes en Campanie. Lui présent, impossible d'attenter à la vie de l'empereur, dont il était un gardien très-attentif et très-fidèle [1]. Claude avait laissé voir son intention de donner avec éclat la robe prétexte à Britannicus, il fit même un testament pour lui assurer l'empire et tous les magistrats le signèrent : vaines précautions; Agrippine était instruite de tout. Le souvenir de ce qu'elle avait osé la pressait de chercher un abri dans le pouvoir suprême. L'audace de Narcisse pouvait lui susciter quelque délateur, et le sort de Messaline était un avertissement : elle sentit qu'il fallait assurer, par un dernier crime, le trône à son fils et l'impunité à elle-même.

La mort de Claude une fois arrêtée, vu l'urgence des circonstances et l'opportunité du moment, Agrippine entreprit résolument de perpétrer ce dernier attentat. Ce qui étonne dans cette femme et mêle une sorte d'admiration à l'horreur qu'elle inspire, c'est le calme, l'assurance, la sérénité d'esprit qu'elle conserve au milieu des crimes et des dangers. Elle choisit le poison pour attenter aux jours de son mari. La gloutonnerie de Claude et ses excès de table journaliers en rendraient l'emploi plus facile et moins dangereux. Au milieu de ses indigestions et de ses vomissements ordinaires, les effets du poison n'auraient en apparence rien que de naturel. Toutefois on délibéra sur la question de savoir s'il valait mieux foudroyer Claude que de le tuer doucement. La violence des moyens laissait trop voir le crime, la lenteur donnait à la victime le temps de se venger. On fit venir une empoison-

1. Dion Cassius, *Hist. Rom.*, liv. LX, ch xxxiv.

neuse déjà célèbre nommée Locuste, certains disent Lucuste, artiste consommée en ces matières et sous le coup d'une récente condamnation. Son habileté à préparer les poisons parut alors plus digne d'être utilisée que punie; on la conservait, dit Tacite, comme un instrument de règne.

Néron vit Locuste à cette occasion : soit qu'on allât consulter l'empoisonneuse chez Pollion, qui en avait la garde et qui en répondait, soit qu'on la fit sortir secrètement de prison, toute cette odieuse affaire se déroula devant lui. Il est incontestable que Burrhus et Sénèque connaissaient les projets d'Agrippine et qu'ils voyaient aussi bien que Narcisse le but de son ambition. Mais il serait injuste de prétendre qu'ils ont approuvé ou conseillé le crime. Sans doute ils ne l'ont pas ignoré, car Agrippine leur était connue. Liés par les bienfaits déjà reçus et par les espérances, ils suivirent sa fortune et aucun d'eux n'osa lui refuser la complicité du silence.

Le côté le plus odieux dans la conduite de cette femme, c'est d'avoir associé son fils au parricide. Elle fit à Néron sa part dans ce crime pour lui prouver qu'elle seule avait le courage de lui assurer l'empire, et parce que les plus saintes lois étant déjà violées, il n'y avait plus entre eux à rougir de rien.

Narcisse écarté, rien de plus facile que de faire prendre à Claude le poison. Agrippine soupait avec son mari; elle avait gagné Halotus, l'affranchi qui goûtait les mets avant de les présenter au maître. Xénophon, médecin du prince, était aussi du complot. On apporta un plat de champignons, des morilles, que l'empereur aimait beaucoup. Agrippine en mangea la première et réserva pour Claude le champignon le plus beau; c'était là qu'était le poison. Animé par l'exemple et n'ayant aucun soupçon, Claude mangea avec avidité ce qu'on lui pré-

sentait. L'effet du poison fut rapide; il fallut emporter César; mais cela ne surprit personne, tous ses repas se terminaient ainsi.

Dans ce corps plein de viandes et de vin, la violence du poison parut d'abord s'être perdue et ne produire que de fortes évacuations. Claude ne se plaignait pas; on le crut sauvé. Agrippine, impatiente, dut recourir à Xénophon. Ce scélérat, qui dernièrement encore avait été honoré des éloges et des faveurs du prince, introduisit une plume dans le gosier du malade comme pour provoquer des vomissements, c'était une nouvelle dose du poison, et Claude expira; son médecin lui avait administré la mort : cet homme savait que s'il y a quelque péril à tenter un grand crime, il y a tout bénéfice à l'achever.

Agrippine cacha la mort de Claude : elle laissa continuer les sacrifices que tous les magistrats faisaient pour sa guérison; cependant elle prenait des mesures avec ses complices pour annoncer l'avènement de Néron au peuple et aux soldats. C'était un jour néfaste au matin; on crut devoir attendre le moment favorable marqué par les astrologues. La curiosité publique était amusée par de faux bruits, on disait que l'empereur allait mieux, et des pantomimes furent mandés au Palatin comme s'il en eût désiré le divertissement.

Une odieuse comédie se jouait autour du cadavre. L'austère Burrhus se préparait a présenter aux prétoriens le nouveau prince. Agrippine, baignée de larmes, embrassait Britannicus pour le retenir dans le palais. Sénèque faisait réciter à Néron les discours qu'il devait prononcer au camp et au sénat. Au dehors cependant, rien de changé dans l'aspect du Palatin; les prétoriens étaient à leur poste, la couronne civique d'Auguste et la couronne navale de Claude ornaient le frontis-

pice du palais. Les portes s'ouvrirent enfin, et Néron, accompagné de Burrhus, fut présenté à la cohorte prétorienne qui était de garde. Sur un signe de leur chef, les soldats saluèrent Néron empereur. Quelques-uns, étonnés, demandèrent Britannicus; voix faibles, voix perdues dans ce triomphe bruyant de l'iniquité.

Néron monte en litière, on le conduit au camp; là il harangue les cohortes et fait largesse aux soldats qui le proclament. Même succès au sénat : dès qu'il se présenta, cette illustre compagnie, admirablement préparée par Sénèque, déféra tous les titres de la souveraine puissance, même celui de père de la patrie, à ce jeune homme de dix-sept ans. Il refusa modestement ce dernier honneur, puis il rentra maître du monde au Palatin, grâce au crime et à l'habileté de sa mère.

Celle-ci se hâta d'en finir avec Claude : on lui rendit les honneurs divins comme à Auguste : Néron prononça l'éloge funèbre de son père adoptif. Dans cette pièce oratoire, dont Sénèque était l'auteur, ce philosophe avait exagéré le mérite de Claude pour provoquer les railleries du sénat; il y réussit. En lui attribuant des vertus que le défunt n'avait pas, Sénèque préludait à la satire qu'il écrivit plus tard contre ce prince, outrageant à la fois son âge, sa dignité et son malheur. Après avoir fait un dieu de son pauvre mari, qui n'était pas un homme, Agrippine poussa l'audace jusqu'à vouloir être la prêtresse de celui qu'elle avait empoisonné. L'apothéose de Claude fut une odieuse moquerie; on le traîna dans l'Olympe comme aux gémonies, au milieu des huées et tiré par un croc; un plaisant de Rome en fit la remarque. Rien n'est plus lamentable dans le spectacle de cette mort que de voir les sénateurs et les personnages les plus considérables indifférents ou railleurs. L'odieux de l'attentat semble n'être compris de personne.

En outrageant ainsi toutes les lois divines et humaines, Agrippine ne se vit entourée que de complices, les uns servant son ambition, les autres se moquant de sa victime.

Le seul homme d'une conduite droite et digne en ces tristes circonstances, ce fut Narcisse. Malgré ses crimes il reste fidèle à son maître, fidèle jusqu'au bout. Veillant à la sûreté de César avec une extrême vigilance, il eût donné sa vie pour le sauver. Agrippine se hâta d'ordonner l'arrestation et la mort de Narcisse; son empressement témoigne en faveur de cet affranchi qu'elle estimait seul assez courageux pour venger son maître, comme elle l'avait éprouvé seul assez dévoué pour le défendre. Narcisse se tua, dit-on, près du tombeau de Messaline, dont lui-même avait ordonné la mort; mais avant il eut soin de brûler les papiers de Claude qui étaient en son pouvoir, et dont Agrippino aurait usé pour proscrire ceux qui se plaignaient de sa tyrannie. Cette générosité suprême de l'affranchi envers des inconnus dont il ne pouvait rien attendre, annonce une élévation de sentiment que l'origine de cet homme et la prostration commune font étrangement ressortir. On peut regretter que Racine, au lieu do respecter cette figure, ait prolongé de quelques années la vie de Narcisse pour lui faire jouer un rôle de traître dans une tragédie dont l'affranchi aurait changé le dénoûment. Le grand Corneille, maître historien en ses poëmes, n'eût pas commis cette faute, qui est une injustice. A l'exemple de Pline-le-Jeune et de Tacite, l'auteur de *Britannicus* a cru qu'il n'y avait pas à se gêner envers un homme d'origine servile. Telle est la puissance des historiens et des poëtes de l'antiquité, que ces grands enchanteurs nous imposent leurs préjugés avec l'admiration de leurs œuvres.

Narcisse fut sacrifié contre le gré de Néron qui exprima le désir de le sauver, mais Agrippine ne tint pas compte des

intentions de son fils. Tacite et les historiens que son autorité dispense d'aller au fond des choses, attribuent à la dépravation précoce de Néron sa sympathie pour un scélérat qui aurait été son digne ministre. Sous cette apparence de profondeur il n'y a rien.

Au milieu des affranchis qui s'agitaient en foule autour des césars, on comptait bon nombre d'hommes distingués, qu'on avait employés dans les grandes affaires et qui avaient servi Tibère, Caïus et Claude, comme intendants des biens de l'empereur et comme gouverneurs de province. A qui persuadera-t-on que les sympathies de Néron et ses mauvais instincts se soient arrêtés de préférence sur Narcisse, ennemi particulier d'Agrippine, sur Narcisse dont le projet avoué était de rétablir les affaires de Britannicus? Les prodigalités, les débauches et la rapacité des ministres de Claude étaient les vices ordinaires des affranchis, et Néron n'a pas pu distinguer Narcisse par ce qu'il avait de commun avec tous les autres.

Bientôt nous le verrons avoir pour complaisants et pour serviteurs de toutes ses fantaisies, ses amis, sa mère et Sénèque lui-même. Dans cette époque d'abaissement le mérite saillant de Narcisse ne pouvait pas être sa perversité que le prince retrouvait partout autour de lui. Il est plus vrai de dire que Néron, dont Pline-le-Naturaliste, Suétone et Dion attestent l'intelligence et la vivacité d'esprit, fut étonné du courage avec lequel Narcisse luttait seul contre sa mère dont la domination lui pesa dès le commencement. Il se souvint que Narcisse avait bravement défendu sa tante Lépida, que lui-même s'était vu forcé d'accuser. De tous les affranchis de Claude, le seul Narcisse lui était resté fidèle et on avait dû l'éloigner. Il s'offrait à Néron comme un secours unique contre la tyrannie d'Agrippine qui s'annonçait par des

violences et des crimes. Il est donc évident que dans cette foule d'affranchis, Narcisse était l'homme exceptionnellement courageux et fidèle, et qu'il faut dire absolument le contraire de ce qu'affirme Tacite pour être dans la vérité.

N'oublions pas que Narcisse eut le mérite de comprendre et de protéger Vespasien. Il le fit nommer lieutenant dans une légion, et l'un des plus grands empereurs qui gouvernèrent le monde romain lui dut le commencement de sa fortune[1].

Le premier acte d'Agrippine après la mort de Claude fut de proscrire Silanus, personnage important. Issu du sang d'Auguste et proconsul d'Asie, il était ouvertement reconnu par le grand nombre plus digne de l'empire que le fils des Domitius. Le chevalier romain Céler et l'affranchi Hélius furent chargés de l'empoisonner. Agrippine crut devoir prendre cette mesure sans en informer Néron. Elle l'avait initié à tous ses crimes quand il était son fils, à peine fut-il son empereur qu'elle dédaigna de le consulter. *La brebis d'or*, c'est ainsi que Caligula nommait Silanus à cause de sa douceur, fut immolée à l'ambition d'Agrippine. A la façon dont sa terrible mère en usait avec lui, Néron dut comprendre qu'elle avait usurpé l'empire pour elle-même et qu'il deviendrait sa première victime s'il n'était pas son premier sujet.

1. Claudio principe, Narcissi gratia, legatus legionis in Germaniam missus est. Suétone. *In Vespas.*, ch. iv.

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE Ier

COMMENCEMENT DE NÉRON

Domination d'Agrippine. — Premiers plaisirs de Néron empereur. — Terpnus le musicien. — Petits chars en ivoire. — Néron inauguro au sénat la politique d'Auguste. — Joie sincèro des sénateurs. — Néron résiste à sa mère. — Son entourage. — Chacun veut abuser de son inexpérience et de son pouvoir. — Il a tout le mérite des heureux commencements de son règne. — Ses amis lui conseillont de se souvenir qu'il est César.

Le premier soin de Néron à peine investi de la suprême puissance fut de se montrer reconnaissant envers sa mère. Il oublia par quels moyens elle lui avait assuré l'empire pour ne considérer que le résultat. Il fut aisé de voir alors qu'Agrippine n'avait travaillé que pour elle. Les bons sentiments de son fils et tous les témoignages de sa reconnaissance, qui devaient combler l'ambition d'une mère, lui fournirent l'occasion d'étendre son influence et de fortifier son pouvoir.

La première fois qu'on vint demander le mot d'ordre à Néron, il donna celui-ci : « A la meilleure des mères. Agrip-

pine, prêtresse de Claude, marcha précédée de deux licteurs; Le sénat vint au Palatin tenir ses séances pour qu'elle pût y assister; cachée derrière une tenture, elle entendait et voyait tout sans être aperçue. Une cohorte prétorienne veillait près d'elle comme chez l'empereur, sans compter la garde germaine, si connue par son dévouement aux Césars et mêlée à leur fortune depuis longtemps. Agrippine la conservait à ses côtés par politique et par orgueil, comme un monument de la gloire paternelle. De quelque intelligence que Néron fût doué, l'exercice officiel du pouvoir, l'éblouissement que durent causer à ce jeune homme de dix-sept ans ces honneurs suprêmes et cette gloire inattendue, ne lui permirent pas de se dégager brusquement des mains d'Agrippine. Au lieu d'entraver le mauvais génie de sa mère, il dut se livrer aux conseils de Sénèque et préparer avec soin ses discours et son attitude au sénat. Agrippine jouissait d'une autorité souveraine, par ses clients établis dans tous les emplois, par la reconnaissance de son fils, par le succès de son entreprise qui fortifiait autour d'elle l'habitude d'obéir. Quant à Néron, intelligent, bien intentionné, mais un peu troublé par sa haute fortune, il fut moins impatient d'exercer sa puissance que d'en comprendre l'étendue et de se rendre compte de sa position. L'empire ne fut d'abord pour lui que l'indépendance et longtemps il se tint satisfait du bonheur d'être libre sans goûter le plaisir de commander. Agrippine, au contraire, savourait toutes les joies de la puissance et ne mettait aucun frein à sa volonté; ainsi, pendant les premiers jours du règne, le fils et la mère purent s'abandonner à leurs vrais sentiments. Les passions les plus vives, les désirs secrets et contenus se manifestèrent à cette occasion, et si l'on veut avoir une révélation exacte de ces deux caractères, il faut la chercher dans les souhaits expri-

més et dans les premiers actes accomplis par Néron, libre enfin, et par Agrippine, souveraine.

La nuit venue, pendant qu'Agrippine établissait son autorité sur la ville et sur le monde, Néron fit appeler Terpnus, le joueur de harpe le plus renommé de son temps. Il l'écouta plusieurs jours de suite à la même heure sans pouvoir se lasser de l'entendre.

Après le repas du soir, Terpnus était introduit; il chantait en s'accompagnant de la harpe, et Néron, assis auprès de lui, passait à l'écouter une grande partie de la nuit sans épuiser son admiration [1]. Partisan enthousiaste des courses du grand cirque et de la faction des verts, ses camarades, il fit confectionner aux couleurs des quatre factions de petits chars d'ivoire. Il les lançait sur un échiquier en forme d'hippodrome pour imiter les jeux publics et se représenter les rivalités des cochers qui avaient passionné son enfance [2].

Voilà quels plaisirs enfantins demandait à la puissance impériale ce Néron qui, dès le ventre de sa mère, était un monstre exécrable, au dire de quelques historiens; mais des soins plus importants vinrent contrarier ses goûts. Il fallut parler au sénat pour annoncer au monde quelle serait sa politique. Néron entra franchement dans les bonnes intentions de Burrhus et de Sénèque. Le gouvernement humain et libéral d'Auguste fut inauguré avec une sincérité et un abandon sans réserve. Le jeune César annonça même que, rendant au sénat ses prérogatives, il ne jugerait point les grandes affaires criminelles dans un tribunal secret et domestique, comme l'avait fait son prédécesseur gouverné par ses affranchis. Ce blâme, qui tom-

1. Suétone. *Vie de Néron*, ch. xx.
2. Inter initia imperii eburneis quadrigis quotidie in abaco luderet. Suétone. *Néron*, ch. xxii.

8

lait de si haut sur Pallas, dont l'orgueil et la fortune provoquaient l'envie, prouve qu'Agrippine n'était pour rien dans la nouvelle impulsion donnée aux affaires. Elle dut être profondément blessée de voir Néron se montrer si sévère pour l'homme qui était son complice, son ministre, et son amant. Le sénat accueillit avec un véritable enthousiasme ce discours prononcé par un jeune prince, petit-fils et image vivante de Germanicus; on y retrouvait la sagesse et la modération d'Auguste : ce n'était plus la politique de Claude, prenant ses ministres en dehors de la considération publique; le prince acceptait, au contraire, les candidats proposés par l'opinion ; et, ce qui est un grand bien sous tous les régimes, son choix s'arrêtait sur ceux qu'avait recommandés l'estime des honnêtes gens.

Les sénateurs voulurent que ce discours, gravé sur le marbre en lettres d'or, fût lu tous les ans au mois de janvier, et restât comme un pacte entre la république et le prince.

On se tromperait fort, en ne voyant dans la joie des sénateurs et dans les honneurs décernés à Néron que l'empressement servile d'hommes oublieux de leur dignité pour être agréables au maître. C'était l'expression sincère d'un contentement très-légitime; c'était le désir de rendre définitives les mesures libérales du jeune César; c'était l'appréciation exacte d'une politique qui était un retour à la justice. Depuis la loi *Sempronia*, les sénateurs n'étaient plus les seuls juges des grandes affaires, ils partageaient avec les chevaliers le droit de siéger dans les tribunaux. Pendant les règnes de Claude et de Caligula, l'importance extrême des affranchis les avait diminués encore et presque entièrement privés de leur importance et de leur pouvoir.

Ce fut donc avec reconnaissance qu'ils se virent rétablis dans les honneurs et dans l'exercice de leurs droits. La

direction des affaires, retirée aux affranchis pour être confiée à des hommes considérables tels que Burrhus et Sénèque, fut acceptée par eux comme une satisfaction donnée à la dignité du sénat et du peuple romain.

La conduite de Néron répondit à ces prémices. Le sénat usa de l'autorité qu'on lui avait rendue, et tous ses règlements eurent force de loi : Il défendit aux avocats de recevoir de leurs clients ni présents ni salaire; les questeurs furent dispensés de faire au peuple des présents de gladiateurs. Agrippine s'y opposa vainement. Sénèque fut autorisé par Néron à maintenir les décisions du sénat. Ainsi se formait spontanément, contre cette femme criminelle, une entente, de tout point honnête et profitable à la chose publique, entre César et ses ministres. C'est à Néron surtout que revient l'honneur de ce changement, car Sénèque et Burrhus, qui jusqu'à ce moment avaient servilement obéi, auraient continué sans doute, si, contre toute prévision, la confiance et le caractère du prince ne leur avaient pas offert un appui.

Ainsi Néron trouva dans ces deux personnages le concours utile et sûr que le seul Narcisse lui avait fait entrevoir. Dans l'accord parfait qui régnait entre Burrhus et Sénèque il ne faut pas voir seulement un indice de leurs bonnes intentions, mais encore une preuve des dangers que leur faisaient courir Agrippine et Pallas : leur union était une nécessité. S'il leur fut possible d'inaugurer un gouvernement sage, humain, protecteur de tous les intérêts, ce fut grâce à Néron, qui était libre de suivre une autre voie en passant du côté de sa mère. Le prince voulut rester fidèle à la promesse faite au sénat de revenir franchement à la politique d'Auguste, et Tacite lui-même rend justice à sa bonne foi[1].

1. Nec defuit fides TACITE, *Ann.*, liv. XIII, ch. V.

Il eut d'autant plus de mérite à se prononcer pour la bonne cause et pour le bon droit, que Sénèque, avec sa philosophie et son autorité de pédagogue, continuait à régenter son élève, et n'avait rien de fort attrayant. Il pria Néron de l'excuser s'il mangeait seul, chez lui, pour donner plus de temps aux affaires, au lieu de paraître à la table de l'empereur; il l'avertit même de n'avoir plus à l'embrasser quand ils seraient en public[1]. Burrhus, de son côté, était d'une franchise un peu rude. Néron eut à lui présenter une affaire importante dans un sens qu'il désirait faire prévaloir; il trouva le préfet du prétoire tout à fait contraire à son opinion et il n'insista pas. A quelque temps de là, croyant le moment favorable, le prince fit une seconde tentative auprès de Burrhus; celui-ci l'arrêta tout court : « Quand j'ai donné mon avis sur une question, lui dit-il, inutile de m'en parler une seconde fois. »

Tels étaient les hommes que Néron, jeune, entouré de flatteurs et de séductions, secondait et maintenait contre l'ambition féroce d'Agrippine, pour faire prévaloir une bonne administration[2].

Parfois il eut à défendre la majesté de l'empire que sa mère foulait aux pieds. Un jour que César, assis sur son trône, recevait les ambassadeurs du roi d'Arménie, on vit arriver de loin en grande pompe Agrippine qui venait prendre place auprès de Néron. Pour sauver de cet outrage la dignité impériale qui allait être avilie devant ces étrangers, Sénèque se pencha vers le prince et lui dit quelques mots à voix basse : Il fut compris. Néron se leva tout à coup et, feignant d'aller au-

1. Dion Cassius dit : liv. LXI, ch. x, qu'il ne comprend pas pourquoi Sénèque voulait échapper aux soupçons qui avaient poursuivi Socrate, à propos d'Alcibiade.

2. Certamen utrique unum erat contra ferociam Agrippinæ. Tacite. Ann., liv. XIII, ch. ii.

devant de sa mère pour l'embrasser, il l'éloigna respectueusement du trône où elle prétendait s'asseoir.

Une entente si prompte et dans un pareil moment contre une personne du caractère d'Agrippine, prouve que César et ses ministres s'étaient déjà concertés pour réduire dans de justes limites l'influence de cet esprit dominateur.

C'est ainsi que Néron, après avoir sauvé l'État et lui-même de la tyrannie maternelle, donna la prépondérance à des hommes plus capables d'exercer l'empire que d'être agréables à l'empereur. Autour de lui, cependant, s'agitaient en grand nombre les flatteurs et les ambitieux qui auraient voulu l'affranchir de ses ministres et d'Agrippine à la fois. Non-seulement il sut résister aux influences de ses amis, mais il maintint aux affaires Sénèque et Burrhus qui gouvernèrent dans l'intérêt public. « Néron avait naturellement de la grandeur d'âme, » de la libéralité jusqu'à la profusion, il ne manquait ni de » cœur, ni de vivacité d'esprit, ni de capacité pour apprendre. » L'historien recommandable par sa vaste érudition et sa haute probité, qui juge ainsi Néron après avoir recueilli et pesé tous les témoignages[1], l'accuse en même temps d'aimer les plaisirs et de s'y livrer avec toute la fougue de son tempérament et de son âge. Pouvait-il en être autrement ? Néron était placé de manière à n'avoir près de lui pour régler sa conduite ni l'exemple, ni les leçons, ni le frein.

Burrhus et Sénèque ne trouvaient pas mauvais que le prince vécût avec ses intimes dans une licence secrète et contenue qui l'éloignait de plus grands excès. Agrippine seule, indignée de voir diminuer son crédit, blâmait une conduite légère qui échappait à son influence, elle qui aurait approuvé des

1. Le Nain de Tillemont. *Histoire des Empereurs Romains, Néron.* tom. I[er], pag. 281.

crimes commis sous sa direction. Sollicité par ses joyeux amis, encouragé par la faveur du peuple, enivré de sa gloire et de son pouvoir, Néron se laissait entraîner sur une pente irrésistible.

Il n'était pas entouré de ce que la jeunesse romaine avait de plus considérable dans les grandes familles patriciennes : les héritiers des vieilles races, débris des proscriptions et négligés par l'empire, se tenaient à l'écart, silencieux, inutiles et mécontents; des hommes nouveaux, des familles d'une illustration récente, formaient la jeune cour de Néron, et comme il s'était vu, dès l'origine, abandonné à des subalternes et pour ainsi dire jeté dans la foule, les nécessités politiques qui éloignaient de lui la haute aristocratie romaine ne blessaient ni sa fierté ni ses goûts. Ses amis d'enfance, plus tard adolescents associés à ses études, devinrent les familiers du prince. Jeunesse intelligente, instruite, passionnée; mais ayant plus d'éclat et de fougue que de noblesse et de gravité.

Quand Agrippine ou Sénèque, chacun à son heure et pour des motifs différents, venait troubler Néron dans ses plaisirs, les amis du jeune prince n'oubliaient rien de ce qui devait l'exciter à secouer le joug. « Pourquoi souffrez-vous ces reproches? lui disaient-ils; les craignez-vous? ignorez-vous » que vous êtes César? [1] » Rien de plus facile pour Néron que d'affirmer sa puissance et de faire prévaloir sa volonté. Burrhus et Sénèque l'avaient affranchi de sa mère, Agrippine et Pallas auraient, sur un signe de lui, brisé Sénèque et Burrhus; ses amis impatients l'auraient, s'il l'eût voulu, sauvé de ses ministres et de sa mère. C'est donc une opinion fausse, énergiquement repoussée par les faits, que de montrer Néron

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. iv.

tout à fait étranger aux améliorations et à l'esprit nouveau qui signalèrent le commencement de son règne. Agrippine, qui dominait tout, eût absorbé le règne si Néron n'avait pas imposé ses volontés.

Telle est la pensée de Tacite, qui laisse ordinairement à Néron la responsabilité de ses actes; telle est l'appréciation de Trajan qui, dans l'éloge presque exagéré qu'il faisait des premières années de Néron, en attribuait tout le mérite à Néron lui-même. La vérité qui ressort des faits est celle-ci : du jour où Néron fut empereur, Néron fut le maître. Nous allons le voir frapper des coups terribles sans prendre conseil que des circonstances et de son intérêt, tandis que sa mère, Sénèque et Burrhus, resteront impuissants, inutiles, et témoins épouvantés de son audace.

Quand les familiers de Néron, irrités des grands airs d'Agrippine et de l'austérité de Burrhus, lui disaient pour l'exciter contre son ministre et contre sa mère : Ignorez-vous que vous êtes César?... c'était une parole d'une grande portée. Il faut donc expliquer cette parole; avant de raconter le règne d'un empereur de dix-sept ans, il convient de faire connaître le pouvoir dont il était revêtu et les circonstances dans lesquelles il eut à l'exercer. On manquerait de justice envers lui si on négligeait de dire les exigences de sa position, l'étendue de sa puissance et d'exposer clairement ce que c'était alors qu'être César.

CHAPITRE II

CE QUE C'ÉTAIT QU'ÊTRE CÉSAR

Des diverses magistratures en vigueur chez les Romains. — Le jeu de ces institutions les rend maîtres du monde. — César usurpe tous les pouvoirs. Son intolérable fierté. — Dix ans de guerre chez les barbares, lui donnent l'idée de s'inféoder le peuple et les soldats. — Clémence de César plus coupable que la cruauté de Sylla. — César pouvait prolonger la république. — Les étrangers le pleurèrent. — Sa cruauté basse à l'égard de Vercingétorix. — Qu'il faut juger sévèrement ces sortes de héros. — Dernières défaillances de César. — Pouvoir exorbitant de ses successeurs. — Hypocrisie d'Auguste et de Tibère. — Franchise et bonté de Néron. — Il règne libéralement et sans arrière-pensée,

De toutes les grandes magistratures créées par les Romains pour gérer la chose publique, celle qui tient la place la plus importante dans leur histoire, c'est le consulat. Après la chute des Tarquins, ce fut la continuation du pouvoir royal. Deux consuls, nommés par le peuple pour un an, administraient alternativement et rendaient la justice dans Rome. Hors de Rome ils ajoutaient la hache aux faisceaux des licteurs, et commandaient despotiquement les armées. Ils avaient droit de vie et de mort sur leurs soldats qu'ils pouvaient faire décimer.

Plus tard vinrent les tribuns, institués pour défendre les droits du peuple et des particuliers. Leurs maisons étaient ouvertes nuit et jour aux citoyens qui pouvaient à toute heure

leur demander secours. Les tribuns surveillaient le sénat et leur personne était sacrée. Ils avaient le droit de s'opposer à la promulgation des lois et de tenir en échec le sénat et le peuple lui-même. Le veto des tribuns appliqué aux jugements du sénat et du peuple en matière criminelle, équivalait au droit de grâce et sauvait les condamnés.

Entre les consuls et les tribuns, revêtus de pouvoirs tout politiques, se placent les censeurs, exerçant une autorité morale sur les particuliers de toutes les classes et de tous les ordres de l'État. Ils surveillaient les mœurs publiques et la vie privée de chacun; le dénombrement des citoyens, forcés de comparaître à leur tribunal, était fait par eux tous les cinq ans. Les censeurs examinaient la conduite des sénateurs; et tel chevalier qui ne soignait pas son cheval, tel jeune patricien qui prolongeait son célibat, était censuré, exclu de son ordre, et relégué dans les tribus les plus infimes : de citoyen il devenait tributaire, *ærarius*. L'importance du Romain, dans la république, se mesurait à sa moralité, et les censeurs, juges suprêmes en cette matière, avaient le droit de désigner, parmi les hommes les plus recommandables, le prince du sénat.

Aucun privilége, aucun pouvoir n'étaient attachés à ce titr purement honorifique; mais on regardait ce prince comme le chef de l'aristocratie romaine; il n'avait d'autre avantage que de parler le premier dans le sénat, où son opinion était toujours d'un grand poids dans la discussion des affaires. Tels étaient la considération et le respect attachés à cette dignité, que les premiers Césars se contentèrent presque toujours de cette appellation de prince, la préférant au titre trop éclatant et trop glorieux d'*imperator*. Les triomphateurs seuls, et les généraux victorieux, étaient proclamés empereurs par leurs soldats.

Au nombre des personnages les plus importants de la République, il faut compter le souverain-pontife, ordinairement choisi par le collége des prêtres. Tout ce qui regarde les cérémonies religieuses, publiques ou privées, était réglementé par lui. Il habitait près du forum un palais nommé la Régia. On y voyait des tables de marbre, où, par ses soins, les événements importants de chaque année étaient relatés en peu de mots. Le grand pontife choisissait les vestales, surveillait leur conduite, et avait seul le droit de les châtier de sa main. Sa personne était sacrée et les censeurs eux-mêmes ne pouvaient le blâmer en quoi que ce fût. Seul, dans la République, il échappait à leur contrôle.

Au-dessus de toutes ces dignités était la dictature, magistrature suprême, réservée pour les grandes occasions et pour les extrêmes périls. Avertis par le sénat, les consuls se démettaient de leurs fonctions et nommaient un dictateur. Son pouvoir était absolu. Tous les emplois devenaient vacants, toutes les charges, sauf le tribunat, étaient supprimées : le dictateur, seul, gouvernait la chose publique. Cette puissance extraordinaire n'était déléguée que pour six mois.

Ce fractionnement de la puissance publique et ces divers modes de l'exercer selon les circonstances, permirent aux différentes classes dont se composait la cité romaine, d'être dignement représentées et servies. Par cette division des pouvoirs, tous les membres de ce corps vigoureux avaient la faculté de se mouvoir à la fois; l'action entretenait les forces, la rivalité les augmentait, et Rome, incessamment renouvelée par le jeu de ses institutions, put suffire à la conquête du monde.

Elle atteignait son plus haut degré de puissance et de gloire quand César parut. Il sortait vainqueur d'une guerre formi-

dable pendant laquelle toutes les lois divines et humaines venaient d'être violées. Hors de Rome et dans Rome il avait anéanti tout ce qui lui était contraire. Le soin qu'il prenait de répéter sans cesse que tous les crimes sont permis pour arriver à l'empire, nous autorise à croire que son ambition n'a jamais reculé devant rien [1].

Pendant son consulat il déroba dans le capitole trois mille pesants d'or qu'il remplaça par du cuivre doré, d'un poids égal. Aucun général romain n'abusait comme lui, pour amasser des richesses, du commandement des armées et des magistratures. Dans l'Espagne ultérieure, il rançonna celui qu'il venait remplacer et les alliés du peuple romain se virent extorquer par lui des sommes considérables. Dans la Lusitanie, il pilla comme un barbare des villes qui lui avaient ouvert leurs portes; dans les Gaules, il démolit des cités entières pour en retirer plus de butin. Il spolia les temples et les sanctuaires remplis d'offrandes et de dons. De cette manière, dit Suétone, il ramassa de l'or en abondance; mais il fit plus encore : il vendit aux peuples et aux rois l'alliance du peuple romain. Ces immenses richesses servirent à gagner ses lieutenants et ses soldats, à corrompre dans Rome les sénateurs et les chevaliers; il étendait ses largesses jusque sur les esclaves de ceux qu'il voulait associer à sa fortune. Marcellus et Caton, qui se préparaient à l'accuser, l'auraient fait condamner à l'exil; César n'osa pas rentrer dans la vie privée. Il n'avait qu'un moyen de se soustraire à l'indignation des honnêtes gens et à la vindicte des lois, c'était de se sauver dans le pouvoir absolu et de couvrir toutes ces iniquités par une dernière usurpation. Les amis de César, les tribuns Clodius et

1. Suétone. *Vie de César*, ch. xxx.

Curion, avaient préparé Rome à la tyrannie, et dès qu'il fut le maître, le sénat et le peuple le comblèrent de titres et d'honneurs. Non-seulement il concentra dans ses mains la plus grande somme de puissance et de dignités, mais les Romains y ajoutèrent l'amour, que la patrie seule pouvait exiger, et les adorations qui n'étaient dues qu'aux dieux [1].

La dictature perpétuelle assurait l'empire à César. La puissance tribunitienne lui conférait le droit de grâce. La censure l'autorisait à changer à son gré la condition des citoyens, le souverain-pontificat le rendait maître des consciences. On fit plus. Le pouvoir exorbitant des consuls sur leurs soldats, qu'ils pouvaient faire décimer, passa des camps dans la cité. Le sénat et le peuple prêtèrent à César le serment militaire comme les soldats au consul, et chaque citoyen s'engagea solennellement à défendre le divin Jules, à lui servir de garde, à poursuivre quiconque attenterait à ses jours. On déclara cette puissance héréditaire dans sa famille, pour tous ses descendants par nature ou par adoption, et le peuple romain ne l'entendit jamais autrement. Dans son opinion, le prince qu'il nommait César avait le pouvoir le plus absolu.

Jules César accepta tout avec une avidité insatiable qui fait ressortir son audace bien plus que son génie. Au mépris des lois et d'un passé glorieux il osa constituer dans la République une autorité plus monstrueuse que le despotisme oriental. La malice de ses ennemis, complice de l'admiration des soldats, le poussa vers cette position si haute qui devait le rendre odieux. Quelques sénateurs osèrent exagérer la flatterie ou la haine jusqu'à proposer une loi pour donner à César le droit de

1. SUÉTONE. *Vie de César*, ch. LXXVI.

posséder parmi toutes les femmes celles qui lui plairaient [1]. S'il faut en croire Dion, en concentrant sur sa tête les honneurs de l'Olympe et tous les pouvoirs de la cité, le grand homme se rendait ridicule; il autorisait les honnêtes gens et les hommes de cœur à le haïr; mais il dédaigna le danger, il l'augmenta même en ajoutant à son despotisme la fierté de son attitude et l'arrogance de ses discours. A l'entendre, la République n'était qu'un vain mot et ses paroles seules avaient force de loi. L'abdication de Sylla n'était pas un exemple qu'il voulût suivre [2] ; qu'on prît garde à la façon dont il fallait en user avec lui.

Dix ans passés dans les camps au milieu des Gaulois, des Bretons et des Germains avaient étrangement modifié les mœurs et les idées de César. Les hommes libres de ces nations nomades et guerrières choisissaient leur chef, s'attachaient à sa personne par des liens indissolubles, et pour le suivre oubliaient tout, dieux, familles et patrie. Les soldats de César, instruits par cet exemple, livrés aux exigences d'une longue guerre, séduits par les bienfaits et l'ascendant irrésistible de leur général, ne connurent bientôt que lui. Il admit alors dans ses cohortes et dans ses légions les aventuriers gaulois comme il les reçut plus tard dans le sénat, et substituant avec une joie secrète l'inféodation germaine au patronage romain, il fonda victorieusement son empire d'origine barbare. Aussitôt que les légions, qui obéissaient au consul, furent acquises à César, il put offrir impunément à Pompée et au sénat de licencier des soldats qui étaient des hommes à lui, et se donner

1. DION CASSIUS, liv. XLIV, ch. VII.

2. Nihil esse rempublicam appellationem modo sine corpore ac specie. Syllam nescire litteras, qui dictaturam deposuerit. SUÉTONE, *Vie de César*, ch. LXXVII.

les apparences d'une modération qui ne lui faisait courir aucun danger.

Il est vrai de dire que César était clément et magnanime. Oubliant les injures, épargnant les vaincus, il comblait de ses bienfaits amis et ennemis. Il semblait que dans sa pensée la haine fût une distinction : son orgueil se refusait à honorer en les proscrivant ses adversaires les plus redoutables, et comme il n'estimait aucun de ses ennemis assez pour le craindre, il leur infligeait à tous la clémence de son dédain. Toutefois les Romains, habitués par la vie publique à bien juger les hommes éminents qu'ils voyaient agir sous leurs yeux, furent plus effrayés de ses vices que rassurés par ses vertus. Ils trouvèrent dans la cruauté de Sylla moins d'égoïsme que dans la générosité de César. Si le premier était implacable pour sa cause, le second était magnanime à son profit, et après avoir pardonné à Sylla l'exercice d'une magistrature respectable jusque dans ses rigueurs, ils punirent César d'une tyrannie odieuse jusque dans ses bienfaits.

Quand des citoyens comme Cicéron, Lucullus, Caton, Marcellus, Scipion, Varron, Labiénus le Parménion du nouvel Alexandre, Pompée et tant d'autres honoraient Rome et l'humanité, César n'avait pas le droit de désespérer de la République. Son projet de dominer le monde, qui fut dès le commencement la pensée de toute sa vie, est mal justifié par la corruption romaine, qu'il exagéra plus que personne pour en profiter. Il fut le souteneur des Paulus, des Clodius et des Curions qui précipitèrent la démocratie romaine dans les derniers excès. Paulus eut de lui en sesterces une somme évaluée à cinq millions de francs; Curion reçut douze millions à peu près pour payer ses dettes. Ce Curion avait d'abord fait admirer son respect pour les lois avant que d'être corrompu

par les dépouilles de la Gaule et par l'or de César [1]. César pouvait prolonger d'un siècle la République et le règne des lois, s'il avait mis au service de sa patrie l'âpreté d'ambition dont il poussait sa fortune.

César a donc commis un grand crime en usurpant le pouvoir suprême, et sa cause est mauvaise comme l'affirme Quintilien [2]. Pour juger de la moralité de son œuvre, il suffit de voir quels sont parmi ses successeurs les princes qui s'autorisent de ses exemples. Les Caligula, les Néron et les Domitien invoquent César pour justifier leurs actions les plus condamnables; c'est au nom de César qu'on les sollicite à la tyrannie. Le divin Jules réunit tous les peuples dans une commune servitude et l'on a pu dire avec raison que le genre humain tout entier était comme un mendiant à ses pieds [3]. En remplaçant ainsi les lois et la constitution de son pays par les jeux de la force; en substituant partout sa personne aux dieux et à la patrie, objet de tous les dévouements, César abolit la justice et la vertu dans le monde; il devint le type des tyrans, et fut le corrupteur du genre humain; ce n'était pas son dessein, mais ce fut son œuvre.

Immédiatement après la mort de César, on eut dans l'aspect de la cité et dans l'émotion populaire l'expression exacte des nouveaux rapports établis dans Rome entre les divers corps de l'État et hors de Rome entre la ville et les provinces. Tandis que le peuple et le sénat, les amis et les assassins du dictateur, restaient immobiles et consternés, les uns aussi embarrassés de leur succès que les autres de leur douleur, les étrangers témoi-

1. Gallorum captus spoliis et Cæsaris auro.
LUCAIN. *La Pharsale*, chant IV, vers 821.

2. *De l'Institut. Orat.*, liv. III, ch. VIII. — *Id.*, liv. IX, ch. II.

3. *Les Césars*, par le comte FRANZ DE CHAMPAGNY. T. Ier, p. 191, 3e édit.

gnèrent par leur affliction, leurs regrets et leurs plaintes, qu'ils avaient l'intelligence de la révolution accomplie par César : Pendant que les pontifes refusaient de recevoir au Capitole le corps du dictateur, on les vit pleurer et se lamenter dans le Forum autour de son bûcher et veiller plusieurs nuits de suite auprès de ses cendres. Ces Germains et ces Grecs, ces Africains et ces Juifs comprenaient qu'ils avaient perdu leur protecteur. Le premier de tous les Romains, il n'avait pas sacrifié l'humanité à la patrie, et ces nations poursuivaient de leurs justes regrets le vainqueur assez grand pour faire peser sur Rome et sur les provinces une égale domination.

Nous seuls, Gaulois de Vercingétorix, étions en droit de maudire la gloire de César et sa cruauté basse envers le héros de notre indépendance. Paul-Émile avait usé de toute son influence pour adoucir le sort de Persée; Scipion l'Africain avait traité Syphax avec douceur. Vercingétorix ne méritait pas d'être étranglé dans l'ombre au fond de ce Tullianum que César aurait connu peut-être, si on avait puni tous les complices de Catilina.

On se demande pourquoi César, dont l'âme héroïque inclinait à la générosité, fut cruel cette fois envers un si noble ennemi. Dans une si belle occasion de se montrer clément, pourquoi l'avons-nous éprouvé si étrangement impitoyable?... C'est au fond de son cœur qu'il faut chercher l'explication du mystère. On pourrait dire que sa clémence était un procédé politique plutôt qu'un sentiment, une vertu d'imitation que lui imposait son désir d'égaler Alexandre, et que la cruauté de Marius était dans son âme. C'est dans les replis les plus cachés du cœur humain qu'on doit chercher les raisons de cette haine qui ne fut pas désarmée par la victoire. Nos aïeux

étaient l'éternel effroi du peuple romain ; aux jours des extrêmes périls, un Gaulois et une Gauloise étaient enterrés vivants dans le Forum pour apaiser les dieux. L'homme qui représentait la fière indépendance des Gaules, dut exercer une égale fascination sur celui qui personnifiait le génie romain. Vercingétorix fut le plus grand obstacle à la fortune de César, l'adversaire assez redoutable pour l'arrêter dans ses projets; trois cent mille hommes s'étaient levés à sa voix; à ce moment, César douta peut-être de sa fortune et ressentit une impression de crainte. Voilà ce que la férocité de l'orgueil ne saurait pardonner. L'homme qui avait tenu en échec la destinée de César et fait arriver le péril si près de son cœur, celui-là était le rival de nature, l'ennemi de race, il devait mourir. Au lieu de s'honorer lui-même dans un si noble adversaire, César fut vulgairement haineux et se vengea lâchement de notre héros avec tout le cynisme de la cruauté romaine.

Le souvenir de Vercingétorix proteste énergiquement dans notre esprit contre l'admiration que la générosité de César inspire. Cette mort prouve qu'il n'y avait pas ombre de vertu dans les brillantes qualités du Romain. Il était clément par goût et magnanime par plaisir; que son humeur change, vous le verrez suivant la circonstance, le plus féroce des Romains contre l'humanité, le plus hardi des barbares contre Rome. César, comme le dit Plutarque, n'a jamais su se commander à lui même ; la grandeur morale lui a manqué. Entre le paganisme épuisé et le christianisme naissant, il apparut; il établit, sur les ruines des religions, des mœurs et des lois, un pouvoir de fait formidable; mais pour qu'un homme ait pu s'élever à ce haut point de puissance politique, il a fallu que l'humanité fût descendue au degré moral le plus bas.

La paix universelle, la fin des discordes civiles, la trève entre les nationalités rivales sont, il est vrai, le bienfait immédiat de l'Empire romain; mais cet heureux résultat fut suivi d'une prostration générale, d'un affaissement universel qui livra le vieux monde à l'invasion dn christiarisme et des barbares. Tout ce que Rome nous a transmis de bon et de vivant, nous vient de la République. Les colonies qu'on essaya de fonder sous les empereurs, s'établissaient péniblement pour disparaître aussitôt : Tacite nous en dit les raisons [1]. Ce fut le vieil esprit romain conservé dans les municipes de l'Italie et fondu avec l'élément chrétien, qui donná naissance à ces grandes Républiques dn moyen-âge, si vivantes et si glorieuses pendant plusieurs siècles. Estimons-nous heureux à notre tour, que l'amour de l'indépendance, l'esprit gaulois et la bravoure des aïeux, aient survécu à la conquête de César et à l'influence de l'Empire romain.

Ni la gloire ni le génie des hommes exceptionnels ne doivent nous rendre indulgents pour les scélératesses et les vices que lenr supériorité fait ressortir au lieu de les voiler. Il ne faût pas que cette supériorité nous impose; dans un temps où la libre pensée de chacun peut nier impnnément et diminuer Dieu, il n'y a pas à se gêner avec les grands hommes. Ouvriers aveugles de la Providence qui les pousse, ils n'ont jamais le mot de leur destinée. Ils ignorent absolument l'excellence de l'œuvre qn'ils accomplissent. Dieu fait travailler et marcher devant lui les conquérants comme des serfs attachés à la glèbe des champs de bataille, et quand ils ont fait leur journée, il les renvoie, les humilie, et brise parfois comme verre ces grands ambitieux qui le servaient à leur insu. César

1. Tacite. *Annales*, livre XIV, chap. 27.

est sans contredit celui d'entre eux qui tient le plus de place dans l'histoire. Son action et son autorité se firent sentir sur tous les points du monde civilisé, et sa fortune fut la grande émotion du siècle. Après avoir clos magnifiquement les destinées de Rome païenne, il prépare l'avenir de l'humanité. En né reconnaissant qu'un maître les nations se préparent à n'adorer qu'un dieu. Jésus-Christ est précédé par Jules-César. Toutes les nationalités brisées viennent se confondre dans l'unité de l'Empire romain, et c'est par une commune servitude qu'elles sont préparées à la fraternité humaine.

Qui oserait faire honneur à César de ces résultats si étrangers à ses vues? qui oserait prétendre qu'il en eut le plus vague pressentiment! La gloire et la vertu de César sont dans la franchise de son ambition qu'il ne dissimula jamais, dans son courage indomptable à poursuivre les projets conçus, dans son génie à comprendre que l'empire était nécessaire pour contenir Rome et le monde et que lui César devait le fonder.

Mais quand on considère que ce génie prodigieux, cette audace inouïe et cette fortune si haute sont restés inaccessibles à toutes les ambitions, on comprend qu'il ne faut glorifier qu'avec une extrême réserve ces hommes dont on ne peut s'approprier par l'imitation que la dépravation et les crimes. Le succès de César dépassa de beaucoup ses espérances, et rien ne peut être comparé à sa gloire que son étonnement après le succès. Le peu de satisfaction qu'il eut à se voir le maître du monde le rendit presque indifférent à Rome et à lui-même. L'ardent génie de cet ambitieux infatigable pour qui vouloir et agir étaient une et même chose, s'évanouit dans une vanité ridicule que rien ne pouvait satisfaire et dans une défaillance que rien ne pouvait stimuler. Ce fut le châtiment de ce sublime égoïste, qui n'avait combattu que pour lui.

Aussitôt qu'il n'a plus à s'occuper que du bien public, il n'a de goût à rien. Sa vie l'importune, il n'attend que la mort, il la désire presque, on dirait que c'est pour éviter le suicide qu'il se livre à ses meurtriers.

César avait laissé toute son énergie dans son œuvre; l'empire tel qu'il l'avait établi constituait une concentration de puissance et de gloire que rien ne put affaiblir, ni les révolutions, ni les crimes, ni la défaillance de ceux qui vinrent après lui. Aucun d'eux n'eut à passer le Rubicon une seconde fois : bien au contraire Auguste et Tibère, ses successeurs immédiats, deux princes si divers de politique et d'humeur, s'accordèrent en ce point qu'il fallait dissimuler avec soin le pouvoir exorbitant que le nom de César portait avec lui. Ils firent des prodiges d'astuce et le règne de ces empereurs ne fut qu'une longue hypocrisie. Auguste l'avouait à son lit de mort.

Quant à Néron, il accepta la puissance impériale dans toute son étendue, avec l'entraînement et l'inexpérience de son âge. Il pratiqua franchement et sans arrière-pensée, la politique libérale qu'Auguste avait inaugurée par calcul. Ce ne fut pas, comme on a voulu le persuader, la docilité d'un élève qui a reçu quelques leçons de vertu, mais bien l'expansion libre d'un caractère loyal et le développement spontané d'une excellente nature. Généreux, libéral, confiant, il suivit avec courage toutes ses bonnes inspirations sans se préoccuper des passions féroces, des appétits insatiables et des vieilles haines qui rugissaient autour de lui.

Il témoigna d'abord de sa piété filiale envers son père Domitius en lui faisant élever une statue. Son tuteur, Ascanius Labeo, fut décoré des ornements consulaires. Le sénat ayant témoigné le désir de lui élever une statue et de com-

mencer l'année au mois de décembre qui était celui de sa naissance, il s'y opposa résolûment et dit avec beaucoup de sens qu'avant d'accepter ces honneurs il attendrait de les avoir mérités. Il intervint avec à-propos pour défendre un sénateur dénoncé par son esclave; il prit généreusement la défense d'un chevalier romain à qui l'on reprochait d'être dévoué à Britannicus. La pente de son cœur était à la clémence et à la justice. Ce qu'il faut surtout noter à l'avantage de Néron, c'est d'être venu en aide aux sénateurs pauvres et de les avoir rétablis dans une position honorable et digne en leur donnant des pensions [1]. La politique des empereurs hostiles au sénat, dont il fallait surveiller les haines, admettait peu cette générosité, et c'est un grand mérite pour Néron d'avoir rompu par bonté, avec les traditions sévères du Palatin.

Il y avait dans la clémence, dans la facilité d'humeur du jeune prince et dans ses manières, une grâce et un naturel qui le faisaient aimer. Ce n'était plus le silence contraint et le maintien composé de Tibère, fuyant les familiarités insolentes de la multitude; ni les terreurs de Claude ordonnant de fouiller tous ceux qui se présentaient à son audience, même les femmes et les enfants [2]; ni la démence de Caligula, éclatant de rire au nez des consuls qu'il recevait à sa table, parce que l'idée de les envoyer au supplice lui traversait l'esprit. C'était l'entier abandon et la bonté courageuse d'un empereur de dix-sept ans se livrant au peuple qu'il aime et résolu de s'en faire aimer. Les déclamations et les lectures publiques étaient alors fort en usage. Néron lut des vers de sa composition devant une assemblée d'élite convoquée au Palatin. Bérylle, son secrétaire, avait d'abord été son précepteur pour les lettres grecques,

1. Suétone. *Vie de Néron*, ch. x.
2. Suétone. *Vie de Claude*, ch. xxxv.

comme Sénèque pour la philosophie et l'éloquence latine; les essais poétiques de Néron, ses plaidoyers devant Claude et ses discours au sénat, prouvent qu'il profita de leur enseignement. On a accusé Sénèque de l'avoir éloigné de l'étude des anciens. C'était pour se conformer aux idées d'Agrippine, qui jugeait l'étude de la philosophie tout à fait indigne d'un souverain ; c'était aussi pour concentrer sur sa doctrine et sur ses œuvres toute l'admiration du prince.

Le génie du philosophe donna sans doute beaucoup d'étendue à l'intelligence de Néron ; mais Sénèque, esprit brillant qui étonne et séduit sans jamais émouvoir, n'a pas développé la sensibilité de son élève. Il n'était pour rien dans la répugnance du jeune César à signer la première sentence de mort qu'on lui présenta. Le préfet du prétoire, forcé par les devoirs de sa charge de faire exécuter deux malfaiteurs, le pria selon l'usage d'écrire le nom des coupables et les motifs de leur condamnation. Néron s'y refusa; il fallut insister à plusieurs reprises pour vaincre sa répugnance. Burrhus dut enfin le presser une dernière fois avec toute l'autorité de ses fonctions et de son âge. Voyant alors qu'il fallait céder, mais se résignant avec peine à signer un arrêt de mort, il dit, en prenant le roseau qu'on lui présentait : « Je voudrais ne savoir pas écrire [1]. Ni Sénèque, ni Agrippine, ni les mœurs du temps ne l'avaient instruit à tant d'humanité, et ces paroles simples et touchantes étaient tombées de son cœur.

1. Exclamasti : Vellem nescire litteras. SÉNÈQUE, *De la Clémence*, liv. II, ch. 1er.

CHAPITRE III

PREMIER AMOUR DE NÉRON

Raisons qu'avait Agrippine pour faire épouser Octavie à Néron. — Répugnance de Néron pour Octavie. — Il aime Acté avec passion. — L'austère Sénèque favorise cet amour. — Colère d'Agrippine. — Néron veut abdiquer et se réfugier à Rhodes; Sénèque le retient. — Agrippine passe de l'aigreur à la complaisance. — Néron lui fait voir qu'il est le maître. — Agrippine, indignée, se déclare pour Britannicus. — Néron comprend le danger qui le menace. — Les conseils flatteurs de Sénèque, l'obéissance de l'univers l'égarent. — La mort de Britannicus est résolue.

Quand Agrippine donnait pour femme à son fils la fille de son mari, elle s'applaudissait de son adresse à éluder les lois pour le succès de sa politique, mais en réalité elle préparait de ses mains le piége où son habileté viendrait bientôt se prendre. Néron avait épousé Octavie avec répugnance, il la négligea dès le commencement de leur union. Ses amis le lui reprochaient quelquefois, et Néron répondait plaisamment que les ornements matrimoniaux devaient lui suffire. Il la comparait aux généraux qui, n'ayant vaincu qu'à demi, obtenaient seulement les ornements du triomphe. Les historiens ne disent pas qu'Octavie fût belle, ils ne parlent que de sa vertu; mais à ne considérer que l'éloignement de Néron pour le lit

conjugal, on pourrait supposer qu'elle avait quelque chose des infirmités et de l'imbécillité paternelle. Agrippine, d'ailleurs, était femme à tenir compte du peu de beauté de sa bru pour n'avoir pas à craindre une rivale. La présence d'Octavie, qu'elle gardait près d'elle comme un otage, fut pour Néron un nouveau motif de les fuir pour échapper à ce double ennui.

Il y avait alors à Rome une jeune affranchie d'une beauté remarquable; elle était originaire de l'Asie où des marchands d'esclaves l'avaient achetée. Néron la vit et l'aima éperdument. Elle se nommait Acté. Le premier amour du jeune César, dont la générosité ne s'arrêtait pas aux préjugés et à la coutume, parut si véhément qu'on n'osa pas y faire obstacle. Sénèque favorisa même cette première inclination et joua dans cette affaire un assez vilain rôle. Burrhus et lui pensèrent qu'en tolérant ces distractions prévues et cette immoralité vulgaire, ils préviendraient de plus grands excès. A la sollicitation de Sénèque, un de ses amis consentit à se dire amoureux d'Acté pour aider au bonheur du jeune prince et à prêter sa maison pour favoriser les rendez-vous des deux amants[1]. « Voilà un sage précepteur que ce Sénèque! » s'écrie Voltaire, « quel philosophe!...[2] »

Le bon naturel de Néron se fit voir dans cette circonstance. Son amour pour Acté fut loyal et courageux. Ainsi que tous les grands cœurs l'ont rêvé, il voulut placer sur le trône l'objet de ses adorations, et se l'attacher par un légitime mariage. Des amis obligeants préparèrent une généalogie pour démontrer qu'Acté descendait des anciens rois de Pergame; Néron ne se contentait pas de la préparer aux splendeurs de l'empire, il voulait rattacher la famille d'Acté aux origines de

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XIII.
2. VOLTAIRE, *Du Pyrrhonnisme de l'Histoire*, ch. XIII.

Rome pour faire accepter plus facilement par le peuple celle dont les parents remonteraient ainsi que les Césars à des auteurs communs. Un vague souvenir des impressions de son enfance passée au milieu des affranchis et des esclaves, un entier oubli des exigences sévères qui entouraient le prince, se trouvent réunis dans ce premier amour de Néron pour en faire ressortir toute la sincérité.

Satisfait de la sage administration de Sénèque et confiant dans la probité de Burrhus, le jeune César abandonnait à ses ministres l'entière direction des affaires. Il était tout à sa passion et la musique même était abandonnée. Agrippine, qui voyait avec dépit tomber son influence, apprit alors le secret amour de Néron. On peut dire sans la calomnier qu'elle le faisait surveiller par ses espions. On lui donna les renseignements les plus exacts sur la conduite de son fils : il négligeait sa femme, il diminuait sa mère, et toutes deux avaient une rivale qui possédait seule l'empereur. A cette révélation inattendue, l'indignation et le dépit d'Agrippine éclatèrent en menaces et en reproches blessants pour le prince ; sa colère, longtemps contenue, fit éruption publiquement avec un tel oubli de la dignité impériale, que Néron se retira d'elle et se jeta résolument du côté de Sénèque et de Burrhus.

Les intérêts et les passions dont il était l'objet ne l'avaient pas encore serré d'assez près pour lui faire sentir son importance. Il était tout à l'ivresse du bonheur qui le retenait près d'Acté, et plus impatient de vivre que de régner, il ne demandait pas mieux que d'abandonner le gouvernement à des représentants fidèles de ses bonnes intentions. Les clameurs injurieuses d'Agrippine et les luttes intérieures, renouvelées chaque jour, firent prendre à Néron l'empire en dégoût. Il perdait toute la joie de son premier amour sans goûter le plai-

sir de commander, et son cœur parut se fermer à l'ambition dont il n'avait connu que les servitudes et les crimes. Ce Néron, que la nécessité de défendre son pouvoir et sa vie devait pousser à tant d'excès, eut comme un pressentiment de son avenir. Il voulut sincèrement renoncer à la gloire de régner sur le monde et, préférant son amour à l'empire, il déclara devant sa mère qu'il allait abdiquer. Son intention formelle était de s'éloigner de Rome, de se retirer à Rhodes et d'y vivre en simple particulier.

Agrippine ne crut pas que Néron fût sincère; elle ne prit pas garde au projet d'abdication et de retraite qu'il avait annoncé; Sénèque, au contraire, qui craignait de retomber sous le pouvoir d'une femme dont il avait heurté l'ambition, fut effrayé des intentions du prince. Le croyant très-résolu à partir parce qu'il le voyait entièrement livré à sa passion, il ne voulut pas courir l'aventure d'un nouveau règne. Sa haute intelligence s'imposa victorieusement à Néron pour lui faire comprendre qu'il est des positions élevées dont on ne peut descendre qu'en tombant; que dans son abdication il n'y avait de sécurité ni pour ses ennemis ni pour lui-même, et qu'en un mot les haines et le dévouement dont il était l'objet lui faisaient de l'empire une fatalité.

Pendant que Néron se rendait aux observations de Sénèque, Agrippine comprenait que la violence était le pire moyen de ramener son fils et le plus sûr de fortifier ses ennemis. Le bruit courut alors qu'il allait répudier Octavie pour épouser Acté, et subitement, sans préparation aucune, Agrippine changea de conduite. Passant du soir au matin, des récriminations aux caresses et des reproches à l'approbation, elle s'accusait elle-même d'injustice et de rigueur envers Néron, tant était violente son envie de ressaisir l'autorité. Elle lui ouvrit son

trésor, plus considérable que celui du prince, elle lui permit d'y puiser à pleines mains pour satisfaire à tous ses caprices; on ne parla plus d'Octavie ni de ses droits; Agrippine offrit ses appartements à Néron pour favoriser son amour; elle lui aurait offert son sein; mais ces complaisances inattendues parurent encore plus odieuses et plus criminelles que les reproches. Les amis et les ministres du prince l'avertissaient de se défier d'une femme qui avait l'expérience du crime. Sa dissimulation était plus à redouter que ses colères, et Néron, qui la connaissait mieux que personne, resta froid et réservé.

Agrippine avait forcé par ses violences son fils qui l'aimait, à la juger; il put l'apprécier alors. Si tant de biens, de respects et d'honneurs, si la reconnaissance de son fils ne pouvaient lui suffire, que voulait donc cette femme intraitable qui donnait à Rome le spectacle de son mécontentement? On voyait bien que l'ambition seule avait été le mobile de ses longs efforts et de sa politique, qu'elle donnait comme le miracle de l'amour maternel. De honteux souvenirs vinrent encore augmenter la défiance et la sévérité de Néron, il ne pouvait oublier que sa mère avait souillé son enfance avant de tourmenter sa jeunesse. Aussitôt qu'Agrippine eut compris que le cœur de son fils était fermé pour elle et qu'il ne fallait plus en attendre que des respects forcés, elle revint à ses premiers emportements avec un surcroît de fureur. Son empressement à profiter d'une occasion puérile pour rentrer dans ce rôle violent, prouve bien qu'elle ne pouvait plus se contenir.

On conservait avec soin dans le trésor du Palatin, les parures et les bijoux qu'avaient portés les femmes des empereurs. Néron fut curieux de voir ces merveilles; et choisissant ce qu'il trouva de plus remarquable, une robe et des pierreries, il en fit présent à sa mère. Au lieu d'être touchée de sa bonne

grâce, Agrippine s'emporta contre Néron : toutes ces richesses lui appartenaient, et son fils, en la réduisant à ces seuls objets, lui faisait tort de tout le reste.

Peut-être qu'Agrippine, avec ce tact féminin qui se joue de notre supériorité virile, sentit que Néron était allé puiser dans le trésor impérial pour d'autres que pour elle. Malgré son mépris pour Acté, Agrippine voulut la voir, sans doute, au théâtre ou sous les portiques, sans paraître l'honorer de son attention. Si elle reconnut dans la parure de l'affranchie le collier de perles ou le bracelet dont elle-même, fille et mère des Césars, s'était parée autrefois, quel ne fut pas son dépit! Elle se plaignit donc avec une aigreur très-offensante pour le prince. Les subalternes, toujours empressés à glisser leur importance entre les dissensions des grands, portèrent à Néron les plaintes les plus offensantes de sa mère, il en fut très-vivement blessé et résolut de lui faire sentir qu'il était le maître. Tant qu'elle s'était bornée à exagérer son influence et à dérober la plus grande part d'autorité au prince et à ses ministres, Néron avait bien voulu ignorer les prétentions de sa mère; mais quand elle osa s'attaquer à l'objet de ses premières affections et l'humilier dans son amour, il se sentit profondément blessé, l'homme ne put pas tolérer ce que le fils avait souffert, et l'amant réveilla l'empereur.

On soupçonnait Pallas, depuis longtemps lié à la fortune d'Agrippine par l'adultère et par les complots, d'entretenir son irritation et sa fierté. Pallas fut disgracié. Néron lui enleva brusquement l'intendance du trésor impérial et l'administration des finances. Ce coup fut d'autant plus rude pour Agrippine que son orgueil lui permettait moins de le prévoir. Cette femme, dont les aïeux avaient des temples, ne voyait rien dans le monde de plus illustre qu'elle; tous les hommes

importants dans l'État et César lui-même étaient ses clients et ses créatures, elle n'admettait autour d'elle que l'obéissance et les respects. A la disgrace de Pallas, Agrippine bondit comme une bête fauve. On la blessait dans ses intérêts, dans sa dignité, et ce qui est plus outrageant encore, dans ses vices. Sa colère et ses emportements étaient de la démence. Elle osa, cette fois, attaquer en face et provoquer Néron; elle le menaça de Britannicus, qui grandissait, digne héritier de son père; fille de Germanicus, elle irait elle-même présenter aux légions l'héritier légitime de Claude, elle les entraînerait à se déclarer pour lui. Ces provocations, où l'âme d'Agrippine se dévoilait tout entière, étaient accompagnées d'injures et de gestes menaçants qu'elle jetait sans pudeur à son fils et sans crainte à son empereur. Ce fut l'arrêt de mort de Britannicus.

La mère de Néron n'était que trop disposée à passer brusquement des paroles aux actions et de réaliser ses menaces. Son fils, qui l'avait vue à l'œuvre, se tint pour averti; il se souvint de Claude et comprit que sa mère aurait moins de peine à se venger qu'à se contenir. Britannicus était le dernier rejeton de cette grande famille Claudia qui, après avoir suivi la fortune de la république dans ses glorieuses vicissitudes, venait de donner à Rome trois empereurs. Bien des espérances étaient liées à son avenir : un peuple de clients, d'affranchis et d'esclaves, s'agitait autour de lui; dans les légions, dans les provinces, au sénat et dans les magistratures, beaucoup d'hommes nouveaux devaient à Claude leur élévation. Or, tous ces éléments gouvernés par le dépit d'une femme qui avait elle-même une grande influence, qui savait les affaires et qui osait avec à-propos, constituaient un parti redoutable.

Britannicus fut égaré par ses flatteurs et par les promesses d'Agrippine qui l'engagea dans le jeu terrible des conspira-

tions, sans pitié pour son inexpérience. Son malheur l'avait rendu populaire, Néron l'ignorait peut-être ; mais grâce à une circonstance où Britannicus se laissa pénétrer, il put mesurer dans toute son étendue le péril qui le menaçait.

Le 16 des kalendes de janvier, an de Rome 806, 17 décembre de l'an 53 de notre ère, on célébra les saturnales : pendant ces jours, dont le nombre venait d'être augmenté, les patrons rendaient la liberté de l'âge d'or aux esclaves qui devenaient les maîtres de la maison. C'était une joie universelle aux champs, à la ville et jusque dans les armées. Quelques patriciens d'humeur difficile s'éloignaient pour n'avoir pas le spectacle de la licence servile; d'autres, plus débonnaires, entraient dans l'esprit de l'institution jusqu'à devenir les esclaves de ces maîtres d'un jour. Ainsi la justice et la vérité gagnaient quelque chose à ce changement des positions, les maîtres pouvant démontrer par l'exemple comment ils voulaient être servis, et les esclaves comment ils voulaient être gouvernés.

Pendant ces jours d'orgie, la plupart des maîtres se réunissaient à l'écart avec leurs amis pour s'amuser aux mêmes jeux que leurs esclaves. Leur premier soin était de nommer un roi pour régler les divertissements et présider à la réunion. Néron et ses familiers se conformèrent à l'usage, et les fils des grandes maisons en faveur vinrent au Palatin se réjouir avec le prince. Britannicus était là portant la bulle encore et la prétexte, mais déjà grand et prêt à revêtir la robe virile. Le sort donna la royauté à Néron, et chacun reçut de lui un ordre qu'il dut exécuter. Quand ce fut le tour de Britannicus, son frère lui ordonna de se lever, de s'avancer au milieu de l'assemblée et de chanter. Cette épreuve n'avait rien de bien redoutable pour un jeune homme dont l'éducation était parfaite et qui se trouvait là au milieu de ses compagnons. Tacite pré-

tend que Néron tendait un piège à Britannicus et qu'il voulait l'embarrasser; mais s'il est vrai, comme l'affirme Suétone, que Britannicus eût une belle voix et que Néron en fût jaloux, pourquoi le prier de chanter?

Malheureusement pour Britannicus, l'appui d'Agrippine et les espérances qu'elle lui donnait avaient relevé son courage. Il oublia que les saturnales étaient inventées pour instruire les maîtres des sentiments de leurs esclaves, pour découvrir pendant leur ivresse d'un jour les complots qu'ils pouvaient former contre la République. Britannicus laissa voir le fond de son cœur où se cachait un vif sentiment de son humiliation.

Les vers qu'il chanta renfermaient une allusion facile à saisir. Il rappelait à ses auditeurs que son père avait exercé le pouvoir suprême, et que lui-même, trahi par la fortune, avait dû céder le trône à un étranger. L'isolement où le jeune prince était réduit, ses plaintes dans un palais qu'il avait dû habiter en maître, le sentiment de sa détresse vivement exprimé, tout jusqu'à ce costume, emblème de sa faiblesse, produisit une impression profonde sur l'assemblée. Il est aisé de comprendre qu'en ces jours de licence, des jeunes gens n'aient pas dissimulé leurs impressions, Néron sentit tout ce qu'il y aurait de force dans la position de Britannicus, quand l'émotion produite au Palatin se serait répandue dans la ville. Son frère lui apparut comme un rival redoutable que le génie d'Agrippine allait grandir et que la faveur du peuple pouvait adopter. Ses craintes étaient fondées : si Agrippine, entourée de sa garde germaine, eût voulu profiter de la disposition des esprits et de son influence servie par de nombreux clients pour provoquer une émotion populaire, il est probable qu'un nouveau crime aurait renversé l'état de choses que ses crimes avaient établi; mais elle savait trop le mouvement des passions, et les condi-

tions fatales imposées à toutes les causes politiques, pour ne pas comprendre qu'il y aurait encore moins de sûreté pour elle sous le règne de Britannicus que sous l'empire de Néron. Elle crut devoir se borner à mettre en évidence le fils de Claude, à faire résonner son nom, à l'opposer comme un rival à Néron qu'elle voulait ramener au devoir. D'autant plus menaçante qu'elle voulait moins frapper, elle exagéra sa colère et ses ressentiments pour paraître redoutable, épouvanter ses ennemis et forcer son fils à se réfugier dans ses bras.

Néron et ses amis furent très-effrayés des sympathies dont Britannicus était l'objet; ils le furent surtout des emportements d'Agrippine qu'ils voyaient encore puissante et dont ils connaissaient le génie audacieux. Néron avait annoncé l'intention de se retirer à Rhodes pour y vivre en simple particulier. Ce projet de retraite dut s'offrir à lui pour la seconde fois; mais il ne s'y arrêta plus. L'implacable affection de ceux qui régnaient avec lui, l'impossibilité d'être obscur après tant de gloire, la consécration de son autorité par la religion et par les serments, en un mot tous les dévouements et tous les services dont il était le but, l'avaient comme emprisonné dans sa grandeur; l'empire le tenait, il fallait régner ou mourir [1].

A la nécessité de se défendre et de sauver sa vie avec l'empire, il faut ajouter les excitations de l'orgueil. L'obéissance des peuples, la fidélité des légions, le silence de l'univers, lui avaient déjà inspiré la plus haute idée de ses droits, et l'enseignement de Sénèque, son précepteur, l'autorisait au despotisme le plus absolu. Voici comment le philosophe parle au jeune César : « Une lumière éclatante t'environne et tous » les yeux sont tournés vers elle ; tu crois sortir et tu te lèves

1. Fastigio tuo affixus es. SÉNÈQUE. *De la Clémence*, liv. I, ch. VIII.

» à l'horizon..... On brave pour le prince le glaive des conspirateurs; on fait un rempart de son corps, on immole des victimes humaines pour le sauver..... Quoi de plus remarquable que de voir celui dont la colère ne rencontre aucun obstacle, et dont les arrêts les plus terribles sont acceptés par ceux mêmes qui périssent. Personne ne peut lui demander compte de ses actes, personne n'a le droit de le fléchir..... Il n'y a que César qui puisse se dire à lui-même : moi seul je peux tuer un homme, moi seul je peux le sauver sans violer la loi [1]. »

Néron est l'élu entre tous les mortels pour représenter les dieux sur la terre : parmi les nations du monde, il est le suprême arbitre de la vie et de la mort. Il peut à son gré anéantir les peuples, fonder ou supprimer les cités [2].

Cette immense multitude, dit-il ailleurs, animée par un seul esprit, est gouvernée par son souffle et modérée par sa raison : elle succomberait brisée par ses propres forces si elle n'était soutenue par ce patronage [3].

C'était donc, après l'avoir revêtu d'un pouvoir surhumain, instruit et convaincu de sa souveraineté divine, qu'on opposait un rival à Néron. Il avait connu les joies de la popularité, l'orgueil du commandement, les enivrements d'un premier amour, et on le menaçait de lui ravir tous ces biens avec la vie. Aussi violemment troublé par la crainte qu'entraîné par la passion, cet empereur de dix-sept ans, placé entre ces deux précipices, n'hésita pas à se défendre. Armé qu'il était de la puissance la plus absolue, et contraint par la plus dure néces-

1. SÉNÈQUE. *De la Clémence*, liv. I, ch. V.
2. SÉNÈQUE. *De la Clémence*, liv. I, ch. Ier.
3. SÉNÈQUE. *De la Clémence*, liv. I, ch. III.

sité, il dut comprendre alors ce qu'était le pouvoir suprême, et combien il y avait de profondeur dans le mot de Tibère, reprochant à ses amis de ne savoir pas que l'empire était une bête féroce[1]. La mort de Britannicus fut résolue.

1. Nunc adhortantes amicos increpans, ut ignaros, quanta bellua esset imperium. SUÉTONE. *Vie de Tibère*, ch. XXIV.

CHAPITRE IV

MORT DE BRITANNICUS — DISGRACE D'AGRIPPINE

Locuste établit son laboratoire au Palatin. — Grand repas donné par Néron. — De quelle manière Britannicus est empoisonné. — Devouement de Titus, consternation d'Agrippine. — Funérailles de Britannicus. — Les politiques approuvent Néron. — Agrippine conspire contre son fils. — Néron relègue sa mère dans la maison d'Antonia. — Isolement d'Agrippine. — Dénonciation de l'acteur Pâris. — Néron ordonne de tuer sa mère. — Sénèque et Burrhus le calment. — Fierté d'Agrippine sommée de se justifier. — Elle voit Néron et obtient tout de lui. — Burrhus objet d'une délation. — Néron, grand pontife, purifie la ville.

Après la mort de Claude, Locuste l'empoisonneuse était restée sous la garde de Pollion, tribun d'une cohorte prétorienne. Néron l'avait vue à l'œuvre, et sa mère, en l'initiant à toutes ses scélératesses, avait mis les instruments du crime dans les mains d'un enfant. Il fit venir secrètement Locuste et Pollion : on tint conseil, et la mort de Britannicus étant déjà résolue, on discuta sur les moyens à prendre pour l'exécution. Les leçons et les exemples qu'Agrippine avait donnés à son fils, les dangers qu'elle lui faisait courir, les nécessités politiques qui l'entouraient, la haute opinion que Sénèque lui donnait de sa puissance, avaient conduit jusque-là Néron, cinq mois après qu'il était monté sur le trône. Le jeune

prince, qui s'amusait naguère à élever des oiseaux, à lancer sur le marbre de petits chars d'ivoire, et qui refusait de signer un arrêt de mort, maintenant retiré dans une chambre secrète du Palatin, délibérait la nuit, en compagnie d'une empoisonneuse célèbre, sur la manière dont il fallait empoisonner son frère. La dissimulation et le secret les plus absolus étaient nécessaires pour frapper ce coup terrible sans éveiller les soupçons d'Agrippine attentive et irritée. Les mêmes hommes qu'elle avait placés auprès de Britannicus pour le surveiller, servirent d'agents à Néron pour attenter à la vie de son frère.

On fit une première tentative chez Britannicus pour qu'il parût mourir victime d'un crime domestique; mais il n'en ressentit qu'une indisposition légère et se rétablit si promptement que Néron se crut trahi. Dans la frayeur que lui inspirait la conspiration de sa mère en faveur de Britannicus, il devint implacable, il avait hâte d'être en sûreté. Locuste comparut devant lui; Néron s'oublia jusqu'à la frapper, il l'accusait de trahison et la menaçait de l'envoyer au supplice. Celle-ci se justifiait par l'intention qu'elle avait eu d'éloigner tout soupçon de César en dissimulant la force du poison. « Je crains peut-être la loi Julia ! répondit Néron en colère. » Sénèque lui avait appris qu'il était au-dessus des lois, et Rome partageait l'opinion de Sénèque.

Cette fois Locuste établit son laboratoire dans l'appartement même de Néron; elle concentra les poisons, et les travailla de manière à les pousser jusqu'à leur plus grande puissance. Après plusieurs essais sur des animaux qui mouraient trop lentement, on en fit un dernier dont l'effet terrible et soudain parut satisfaire Néron. Il décida qu'on donnerait ce poison à Britannicus, dans le palais même et sous ses yeux.

Il était d'usage que les princes de la famille impériale fus-

sent admis à la table de l'empereur avec les enfants de noble maison dont les parents avaient la faveur du prince. Un de ces grands festins fut ordonné, Agrippine et Octavie y assistèrent, assises à côté de Néron.

Couché lui-même sur ces tapis de Babylone, il était entouré de ses familiers, de son frère, de leurs amis communs placés à de petites tables. A côté de Britannicus on voyait le fils aîné de Vespasien, que la gloire naissante de son père et sa propre valeur signalaient à l'attention publique; on admirait déjà dans Titus sa bonne mine, son adresse aux exercices du corps, l'agrément de son entretien et le charme de ses manières, mélange d'affabilité et de distinction ; mais ce qu'il y avait de plus exquis dans ce cœur généreux, c'était l'amitié fidèle dont il honorait la détresse de Britannicus. Plus tard, quand il fut empereur, il se souvint du malheureux prince qui était mort dans ses bras, et lui fit élever une statue.

Agrippine et Néron, encore sous l'impression de la scène violente provoquée par la disgrâce de Pallas, étaient tourmentés d'ambition et de crainte. Ils devaient s'observer; et ceux qu'ils avaient mis dans la confidence de leurs projets, partageaient, sans doute, leurs préoccupations. Élevé par sa mère à l'école du crime, et forcé de dissimuler pour frapper sûrement, Néron ne laissa voir sur son visage rien qui pût faire pressentir sa vengeance. Octavie, son frère, Agrippine elle-même étaient sans défiance, et la bonne chère, le service des esclaves autour des tables, la conversation des convives avaient leur train et leur aspect ordinaires. Cependant l'ordre fatal allait s'exécuter. On prépare pour Britannicus un breuvage trop chaud. Un des misérables qu'Agrippine avait placés auprès de lui, consent à se brûler en goûtant d'abord la boisson comme il était d'usage, puis il la présente au prince, qui, ne

pouvant la supporter, rend sa coupe à l'échanson. Celui-ci verse alors de l'eau fraîche dans le breuvage pour le refroidir : c'était là qu'était le poison. Si Britannicus eût obligé l'esclave à faire l'épreuve une seconde fois, il était sauvé; mais jeune, sans défiance, abandonné à la joie, il but ce qu'on lui présentait. A l'instant même il tomba foudroyé. Il perdit à la fois la parole, le souffle et le mouvement.

A ce coup inattendu, les uns se lèvent et prennent la fuite en poussant des cris, les autres s'empressent autour de Britannicus; mais les habiles se taisent et restent immobiles en regardant Néron. On dit que Titus, entraîné par son dévouement, approcha de ses lèvres la coupe renversée pour donner vite le remède s'il parvenait à connaître le poison; il en but quelques gouttes, et pendant plusieurs mois il resta pâle et mourant[1].

Calme au milieu de ce tumulte, Néron reste couché sur son lit et rassure ses convives. « Ce n'est là qu'un évanouissement, une indisposition passagère, à laquelle Britannicus est sujet depuis l'enfance. Il va reprendre ses sens, que le repas continue. »

Pendant qu'on emporte Britannicus, les convives essaient en vain de se rassurer. Au désordre succède un silence de terreur. Octavie se tait, Agrippine est consternée! Ce fut alors que cette femme, dont l'orgueil et la volonté n'avaient jamais fléchi, comprit pour la première fois qu'elle était déchue et qu'elle avait un maître, maître d'autant plus terrible que ses leçons et ses exemples l'avaient formé. Elle dut se souvenir alors de la prédiction des astrologues, lui annonçant que son fils règnerait et qu'il lui donnerait la mort. Si Néron pouvait dire que Britan-

1. SUÉTONE. *Vie de Titus*, ch. II.

nicus était épileptique, c'est qu'Agrippine avait fait courir ce bruit; s'il employait Locuste, c'est qu'Agrippine l'avait introduite au Palatin; si des traîtres, capables de verser le poison, étaient là, c'est qu'Agrippine les y avait placés; elle se retrouvait ainsi tout entière dans le premier crime de son fils, et sa propre scélératesse remontait vers elle pour la punir.

Le bûcher de Britannicus fut à l'instant préparé. On se hâta de lui rendre les derniers devoirs le soir même, sans attendre au lendemain. La violence du poison avait produit des taches noires sur la peau; il fallait faire disparaître au plus tôt ces preuves du crime.

Les images de ses aïeux ne parurent pas aux funérailles; on ne vit pas ce long cortège d'ombres illustres accompagner au sépulcre le dernier de leur race, que tant de gloire n'avait pu sauver. Les gémissements des pleureuses pénétrèrent la foule muette d'une longue émotion de pitié; le ciel lui-même parut s'associer au deuil public. Pendant qu'on portait le corps au Champ-de-Mars, où le bûcher s'élevait près du tombeau de Claude, la pluie tomba par torrents, et comme on avait fardé de blanc le cadavre décomposé par le poison, l'eau fit couler cette peinture et des taches noires furent aperçues[1]. On brûla pendant la nuit le corps de Britannicus, Néron ne vit pas même du Palatin la flamme du bûcher qui s'élevait derrière le Capitole, et le lendemain il ne resta plus de ce malheureux prince rien qu'un peu de cendre dans une tombe et qu'un souvenir dans le cœur de Titus[2].

On aimerait à laisser en paix dans son innocence et dans son malheur la mémoire de cette victime, sans rien ajouter qui

1. DION CASSIUS, liv. LXI, ch. VII.

2. Voir dans la *Revue Britannique*, n° du 10 octobre 1864, un article où il est démontré que les preuves des crimes imputés à Néron sont défectueuses et se réduisent à des soupçons absurdes. Pag. 396.

affaiblit le charme de la pitié. Mais l'autorité de Tacite ne permet pas d'omettre un fait odieux qu'il mentionne sans l'affirmer. Parmi les historiens anciens et modernes, ni Suétone, ni Zonare, ni l'honnête Crevier n'ont reproduit l'accusation; et l'on ne peut qu'approuver leur silence, car il est des abominations telles qu'il faut les taire ou les prouver.

Toutefois, on n'imitera pas ici la discrétion de ces auteurs, parce qu'on mentirait à la vérité si on épargnait au lecteur le dégoût et l'horreur qui sont le grand côté du sujet qu'on prétend lui faire connaître. Si Tacite accuse Néron et flétrit Britannicus, c'est que la dépravation générale donnait à cette époque une grande vraisemblance à son récit, et l'on doit compléter le tableau de la perversité païenne en dénonçant la partialité cruelle de l'historien.

Sur la foi de plusieurs écrivains qu'il évite de nommer, Tacite accuse Néron d'avoir abusé de Britannicus quelques jours avant sa mort. L'infamie précéda le poison. Par un raffinement de cruauté, Néron l'avait souillé d'un outrage qui rappelle le supplice des filles de Séjan prostituées au bourreau avant leur exécution. Voilà ce que Tacite raconte comme un fait douteux, sans nous dire qu'il l'admet, sans nous indiquer les sources où il l'a puisé.

Néron expliqua dans un édit affiché par son ordre la précipitation qui avait présidé aux funérailles de Britannicus; il allégua pour se justifier l'antique usage de dérober aux regards la pompe funèbre des morts dont la perte était trop douloureuse, et son hypocrisie ajouta quelque chose d'odieux à l'atrocité du crime qu'il venait de commettre. C'était prendre d'ailleurs un soin bien inutile que de se justifier. Depuis longtemps Rome était faite à ces lugubres tragédies et bien des gens, sachant de quels périls Néron était menacé, trouvèrent naturel

et juste qu'il eût fait tuer son frère. Tacite nous apprend que ces politiques donnaient pour raison les rivalités trop communes entre les frères, ainsi que la nature du pouvoir absolu qui n'admet point de partage; il semble apprécier leurs motifs [1]. Ainsi se prolongeaient dans l'empire, l'esprit et la haine des proscriptions républicaines, adoucies toutefois et réduites à la nécessité politique.

De tous les grands personnages qui entouraient César, ministres, sénateurs et magistrats, pas un n'osa le blâmer ni le soupçonner d'être coupable, pas une voix ne s'éleva pour donner un regret à la victime. Tous ceux à qui Néron distribua la dépouille de Britannicus, Burrhus et Sénèque aussi bien que Locuste, se hâtèrent, en acceptant ses dons, d'entrer en complicité avec lui. Mais Agrippine, Agrippine seule resta inflexible.

Les présents et les caresses de Néron n'apaisèrent point cette âme ulcérée, elle se sentait mortellement atteinte, et, se repliant sur elle-même, peu touchée des périls qu'elle devait prévoir, elle marcha d'un pas résolu vers le but fatal qui l'attendait.

C'est alors qu'on la vit amasser par tous les moyens et de toutes parts des sommes d'argent considérables, comme pour se préparer à quelque grande entreprise. Elle entretenait ses amis en secret, les gens de guerre négligés et les mécontents, fort nombreux auprès de ceux qui peuvent tout donner, étaient bien accueillis par elle. Octavie ne la quittait pas, Agrippine veillait sur elle avec soin, on pouvait croire qu'elle la réservait pour l'exécution d'un grand dessein. En même temps elle étendait ses témoignages de considération sur les

1. Cui plerique etiam hominum ignoscebant, antiquas fratrum discordias et insociabile regnum estimantes. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XVII.

descendants des vieilles familles patriciennes. La fille de Claude avait apporté l'empire en dot à Néron, et ce mariage était l'ouvrage d'Agrippine : Elle parut alors chercher un prétendant parmi les grandes maisons de Rome pour lui assurer le trône par le même moyen et préparer secrètement la chute de Néron.

Celui-ci fut exactement informé des projets et des menées de sa mère ; sa violence la rendait facile à surveiller. Il résolut de la réduire à l'impuissance Agrippine dut quitter le palais des Césars pour aller habiter la maison de son aïeule Antonia. On lui retira la garde prétorienne qu'on lui avait donnée. Les fidèles Germains, souvenir de la gloire paternelle qui avait entouré son berceau, n'allèrent plus veiller auprès d'elle et le prince sépara complétement sa maison de la sienne. Néron la visitait rarement, toujours acompagné de ses gardes pour lui laisser voir sa défiance, et sans dissimuler sa froideur, il la quittait après un court entretien.

Aussitôt l'isolement se fit autour d'Agrippine : le silence et la solitude habitèrent sa maison et chacun se détourna d'elle sans hésiter. Elle était négligée par son fils, et son fils était le maître. On la voyait aller par la ville, sans gardes et sans cortége, et ses anciens clients évitaient de la rencontrer pour n'avoir pas de salutations à lui faire [1]. Il n'était pas dans le caractère de cette femme, si avant engagée dans le crime, de profiter de l'expérience et de refaire, par la modération, une autorité que la violence avait perdue. Je me persuade au contraire que sa disgrâce la rendit pire en ajoutant la dissimulation à ses vices ; et sa haine, dont elle supprima les emportements, devint plus terrible en se repliant sur elle-même. Ce fut

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. viii.

par des projets ténébrenx et par des résolutions implacables, qu'elle fit patienter sa colère et son orgueil : elle épiait, du fond de sa retraite, l'occasion favorable de rentrer dans le mouvement des affaires par une vengeance.

La société de quelques femmes qui venaient lui rendre visite n'avait rien qui dût la calmer. Les unes la fatignaient par la sincérité de leurs doléances en lui racontant son malheur qn'elle ne sentait quo trop; les autres l'irritaient par l'hypocrisie de leur amitié qui se réjouissait au spectacle de sa disgrâce. Parmi ces dernières était Julia Silana : elle s'était crue d'abord étroitement unie avec Agrippine par leur haine commune pour Messaline, qui avait engagé le beau Silius à la répudier; mais plus tard, quand Sextius Afranins, jeune homme de haute naissance, voulut épouser cette même Silana, Agrippine parvint à l'en dissuader en se moquant de son amie, fort déréglée dans ses mœurs et déjà sur le déclin de l'âge.

Silana fut si vivement blessée de la trahison, qu'elle ent la force de dissimuler son ressentiment; quand Agrippine, disgraciée, perdit ses amis et ses clients, la haine secrète de Silana lui resta fidèle. Ce fut alors que les rivales et les ennemis d'Agrippine, ceux que son ambition avait écrasés, ceux qu'avait dépouillés son avarice, formèrent une conspiration pour achever sa rnine. Le moment était favorable.

Silana s'ouvrit de son projet à deux de ses clients; ils se concertèrent avec un affranchi de Domitia, nommé Atimétns. Atimétus fit entrer dans le complot le pantomime Pâris, autre affranchi do la même Domitia et familier de Néron. Il est à croire que ces deux derniers agissaient avec l'agrément de leur maitresse, tante paternelle de Néron, implacable ennemie d'Agrippine et fort impatiente de venger la mort de Lépida sa sœur. Ils devaient accuser Agrippino d'outrager le prince

par le regret dont elle honorait Britannicus; par ses doléances en faveur d'Octavie; enfin, ils dénonceraient son projet de conspiration en faveur de Rubellius Plautus qu'elle voulait élever à l'empire. C'était là, peut-être, sa pensée. Elle l'avait peut-être laissé entrevoir aux confidentes de ses haines, et ses ennemis, persuadés que leur témoignage suffirait pour assurer sa perte, résolurent de l'attaqner ouvertement. Elle était disgraciée, suspecte; rien de plus facile que de persnader à Néron qu'elle méditait une vengeance, et s'il ordonnait sa mort dans un premier transport de colère, on exécuterait l'ordre à l'instant.

Ce plan, habilement conçu, fut adroitement exécuté. On se servit du talent de Pâris pour impressionner Néron. La nuit était avancée; le prince, entouré de ses jeunes amis, soupait gaiement, et Tacite a beau dire, la débauche seule ne prolongeait pas le festin. L'amour des arts, sa grande passion, était chez lni l'âme de toutes les discussions et le sujet ordinaire de ses entretiens. Pâris venait, à cette heure, au palais, amuser le prince qui goûtait fort son talent de mime et de danseur. Cette fois l'histrion compose son maintien; sa figure exprime l'abattement et la crainte. Il raconte les menées d'Agrippine et les dangers qni entourent César avec un tel accent de vérité, qu'il saisit d'une terreur indicible tous ceux qui l'écoutent. Néron, troublé, se lève; il veut faire mourir à l'instant Plautus et sa mère, Burrhus lui-même lui devient suspect comme créature d'Agrippine. Le commandement de la garde prétorienne allait être donné par Néron à Cécina Tnscus, son frère de lait; Sénèque s'y opposa, Burrhus fut maintenu. Quoique suspect, le préfet du prétoire fit son devoir. Il défendit Agrippine contre César qui avait hâte de pourvoir à sa sûreté. Il dit avec autant d'à-propos que de courage, que l'accusation reposait sur un

seul témoignage, qu'elle venait d'une maison ennemie; qu'en tout état de cause il fallait donner à une mère ce qu'on ne refusait pas au dernier des accusés, la faculté de se défendre; que les ténèbres de la nuit et le désordre d'un festin rendaient une surprise trop facile. Il réussit enfin à calmer l'impatience de Néron en lui promettant la mort de sa mère si elle était reconnue coupable.

Néron se calma, la droiture de Burrhus, l'autorité de ses paroles, la sincérité de son dévouement lui imposèrent, il revint à des sentiments plus dignes de la majesté impériale, de la justice et de l'humanité. Ici le caractère de Néron se dévoile : à son premier mouvement de crainte suivi d'un transport de colère, succède un sentiment d'équité. Il chargea ce même Burrhus, qui tout à l'heure lui était suspect, et ce même Sénèque qui lui avait résisté, d'aller le lendemain s'assurer de sa mère avant qu'elle ne pût être avertie, de la surprendre, de l'interroger et de la punir si on la trouvait coupable.

Le lendemain, dès la première heure, on se rendit chez Agrippine; Burrhus avec son escorte, Sénèque avec sa suite d'affranchis dévoués à César. Les ministres étaient résolus à juger Agrippine et à la punir si on la trouvait coupable; les subalternes se proposaient d'observer attentivement et de surveiller les ministres. La maison d'Agrippine fut donc envahie; elle-même se vit tout à coup entourée de personnages dont l'importance, le nombre et l'apparition subite, devaient la pénétrer de terreur. Burrhus l'interrogea d'un ton menaçant avant qu'elle pût se reconnaître. Sans être informée de la terrible promesse que le préfet du prétoire avait faite à Néron, Agrippine dut comprendre que ce n'était plus sa puissance et son crédit, mais sa vie qui était menacée. Toute autre, même innocente, se voyant

entourée d'ennemis, se fût embarrassée dans sa justification; Agrippine, au contraire, domina ses ennemis et les périls de la situation par la hauteur de son caractère. Sa vive intelligence, à qui son courage laissait tout son jeu, lui fit voir soudain que les délateurs s'étaient trop hâtés, que les procédés ordinaires de la justice n'étaient pas faits pour des criminels de son importance, parce qu'il est plus facile de les punir que de les juger; que dès lors elle n'avait rien à craindre puisqu'on la sommait de se justifier. Burrhus finissait à peine de parler, qu'Agrippine, soulevée tout à coup par un mouvement de fierté féroce, se déchaîna contre ses ennemis avec une indignation qui dédaignait de se défendre; elle étonna par la violence de ses colères ceux qui venaient pour la juger; elle prouva son innocence par la hauteur de ses mépris. Rien, dans tout ce qu'elle répondit, qui eût l'air d'une justification; mais elle invectiva contre ses accusateurs avec une ironie amère, disant de Silana et d'elle-même, qu'une mère ne changeait pas de fils aussi facilement qu'une courtisane change d'amant; d'Antonia, qu'elle inventait un complot maintenant et composait une fable tragique avec le concours de l'histrion Pâris, mais qu'autrefois elle se contentait de construire des piscines à Baïa, tandis qu'Agrippine travaillait péniblement à la fortune de Néron; enfin, par une de ces audaces qui demandent autant de scélératesse que de génie, elle se couvrit de toutes ses iniquités comme d'une égide, pour démontrer victorieusement qu'il n'y avait de sécurité pour elle que sous le règne d'un prince dont l'élévation lui avait coûté des crimes que lui seul pouvait pardonner. Ceux qui l'entouraient furent saisis de respect et restèrent silencieux sous l'autorité de ce grand caractère. Elle parla si haut et si juste qu'on essaya de la calmer. On crut devoir apaiser cette même Agrippine,

qu'on menaçait la veille, et cependant sa justification n'était que dans sa fierté. Elle voulut voir Néron. Pendant son entretien avec lui, pas un mot de son innocence : elle ne daignait pas se défendre ; pas un mot de ses bienfaits : elle ne voulait pas blesser [1]. Elle demanda sans préambule le châtiment de ses ennemis : l'exil de Silana, la déportation des délateurs, la mort d'Antimétus. Elle exigea qu'on gratifiât ses amis. Elle demanda pour Fœnius l'intendance des vivres, pour Aruntius Stella la direction des jeux que préparait le prince, la préfecture de l'Égypte pour Babilus, et pour Antéius le gouvernement de la Syrie. Néron ne lui refusa rien, si ce n'est la mort de Pâris dont il aimait le talent et qu'il eût été dur d'envoyer au supplice après l'avoir admis dans sa familiarité.

Cette affaire était à peine oubliée, que Burrhus et Pallas furent accusés de conspirer pour donner l'empire à Sylla. Cette accusation, dénuée de vraisemblance, mérite d'être notée cependant, pour donner une idée de l'avidité et de l'envie incessantes qui poussaient tant de misérables à machiner la perte de ceux dont ils convoitaient les richesses.

Vers la fin de cette année 806e de Rome et 55 de Jésus-Christ, Néron, grand pontife, purifia la ville par la cérémonie de la lustration. Le tonnerre était tombé sur le temple de Minerve et de Jupiter. Le sénat et le peuple s'en étant émus, le collége des prêtres, présidé par Néron, jugea qu'on devait apaiser les dieux et rassurer le peuple par cette imposante cérémonie. On ne peut s'empêcher de reconnaître que, si ces motifs de frayeur étaient futiles, la crainte elle-même et la préoccupation de satisfaire aux dieux protecteurs de l'empire avaient un grand caractère de moralité. Le peuple romain, divisé par centuries et par escadrons de chevaliers, se ras-

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XXI.

sembla donc au Champ-de-Mars qui pouvait seul le contenir. Les trois victimes immolées dans ces sortes de sacrifices : un porc, un taureau et une brebis, furent conduites près de l'autel par les servants des prêtres; les popes, nus jusqu'à la ceinture et le reste du corps couvert d'un tablier en toile, étaient chargés de préparer l'eau lustrale et les couteaux sacrés. Néron, escorté du collége des prêtres, parut dans son costume de grand pontife : il était vêtu d'une toge blanche bordée de pourpre, et coiffé d'une mitre ronde surmontée d'une corne en bois d'olivier. Avant d'être immolées sur l'autel, les victimes furent promenées, à la suite du grand pontife et des prêtres, autour des temples, des bois sacrés et des centuries. L'encens fumait, l'eau lustrale tombait en aspersions sur la foule, et le sang des victimes coulait sur les autels. Le peuple se retira satisfait et pénétré d'une foi nouvelle dans l'immortalité de l'empire.

Quand on oppose l'importance de ces faits et l'impression qu'ils produisaient à Rome, au peu de place qu'ils occupent dans nos souvenirs et dans l'appréciation des historiens, on ne peut s'abstenir d'admirer la puissance d'émotion et la force vitale des Romains de la décadence. Ces grandes solennités et ces fêtes, manifestation de la vie publique, enlevaient souvent le citoyen à ses intérêts particuliers pour le retremper dans les passions généreuses et le fortifier par une émotion nationale. On peut regretter avec raison que dans un peuple comme le nôtre, réduit en poussière individuelle, rien ne soit venu remplacer les antiques usages et les fêtes traditionnelles qui rompaient autrefois la monotonie de l'existence. La vie privée de chacun de nous, terne et réduite, n'aura bientôt plus que deux époques, la naissance et la mort, comme ces voies ferrées dont nous sommes si fiers et qui n'ont que deux points, le départ et l'arrivée.

CHAPITRE V

BONHEUR DU MONDE — FAITS DIVERS

Gouvernement libéral de Néron. — Il se déguise pour courir les tavernes la nuit. — Le sénateur Montan le frappe sans le connaître. — Amphithéâtre bâti par Néron. — Dédain de Tacite pour ces matières. — Rare humanité de Néron.— Ses efforts pour inspirer l'urbanité grecque aux Romains. — Néron promoteur d'un grand siècle littéraire. — Générosité de Néron, qui vent abolir tous les impôts. — Il rend au Sénat et au peuple tous leurs droits. — Image de la république. — Paix profonde dont Tacite s'indigne. Silence des historiens, bonheur des peuples.— Absence d'événements, faits isolés. — Gouverneurs des provinces plus tenus par l'empire que par la république. — Esprit de justice de Néron. — Majesté de la paix romaine, complot de Sylla. — Faits divers.

Par la disgrâce de sa mère, Néron avait conquis sa liberté, il avait assuré son pouvoir par la mort de son frère, et le crime, prélude nécessaire de ce despotisme, l'ayant initié à l'empire, il régna. On eût dit, à le voir s'abandonner à ses bons instincts et revenir aux inspirations libérales des premiers jours, qu'il voulait effacer le souvenir du fratricide, et par l'exercice généreux de la toute-puissance, faire oublier l'iniquité des moyens qui l'avaient affermie dans ses mains.

Néron avait dix-neuf ans; l'imagination charmée par les plus belles espérances, le cœur ouvert, loyal dans ses amours, sûr dans ses amitiés, admirateur passionné des œuvres d'art,

et préférant la gloire des lettres à celle des armes, il brûlait de se dévouer avec éclat au bonheur du peuple qu'il aimait. Nous allons le voir gouverner en artiste et rechercher les progrès les plus inattendus sans consulter la raison d'État. On dirait que le prince veut associer la ville et le monde aux joies de sa jeunesse, convier le peuple à son bonheur et faire des aspirations généreuses de son cœur les lois politiques de l'empire.

Sa volonté souveraine intervient dans l'administration des affaires, et tout à coup, comme par enchantement, les jeux publics se multiplient avec une magnificence inconnue jusqu'à lui. Dans les distributions de vivres, faites au peuple à des époques plus rapprochées, il consulte sa munificence bien plus que les ressources du trésor. Le public est admis à voir ses exercices dans le stade du Palatin ; il veut que la plus entière liberté règne au théâtre, et les prétoriens chargés de veiller à l'ordre pendant les spectacles sont renvoyés au camp. On l'avait confié pendant son enfance à deux esclaves qui le traînaient sur les gradins du cirque et dans les tavernes; les impressions qu'il en reçut alors et les goûts qu'on lui donna, ne s'effacèrent jamais de son esprit. Dès qu'il fut le maître, il voulut se retrouver au milieu de la foule, soit pour apprendre ce qu'on pensait de lui, soit pour retrouver les plaisirs et la gaieté dont il conservait le souvenir.

La nuit venue, il se déguisait en esclave, et, suivi d'Othon, son ami, de Sénécion et de Pétrone, sans gardes pour le défendre, il courait les rues, les tavernes et les mauvais lieux. Ses familiers et lui pillaient les boutiques, attaquaient les gardes de nuit, et bernaient, sur des couvertures, les sénateurs attardés; toutes distractions indignes d'un prince, mais qui paraissent presque innocentes auprès des mœurs infâmes

de ce temps. Au théâtre il allait aussi prendre sa place dans la foule, il se passionnait pour les pantomimes qui se disputaient la faveur du peuple ; payant de sa personne dans les rixes qu'excitaient ces rivalités, il s'emportait jusqu'à jeter des pierres aux magistrats.

Parfois, dans ces excursions nocturnes, il rencontrait de rudes adversaires qui le traitaient comme un simple malfaiteur. Il rentrait au palais contusionné, le visage meurtri ; l'embarras était grand alors quand il fallait le lendemain siéger au sénat ou recevoir les ambassadeurs du roi de Perse. Heureusement qu'il avait pour ces occasions un onguent particulier qui le guérissait presque subitement, lui permettait de se montrer et l'autorisait à démentir les bruits qui couraient sur son compte [1]. Quoiqu'on doive blâmer Néron de pareils excès, il faut tenir compte de sa jeunesse et lui savoir gré de n'avoir pas fait intervenir les prétoriens dans ces divertissements de mauvais goût. Le sénateur Montan, dont il avait voulu embrasser la femme, l'assomma bel et bien et le laissa pour mort sur la place [2]. Néron se tint pour battu et l'idée ne lui vint pas de se venger. Malheureusement on apprit au sénateur que l'homme frappé par lui et renversé dans le ruisseau était Néron lui-même. Il eut l'imprudence d'écrire à l'empereur pour lui demander pardon des coups de bâton qu'il avait eu le malheur de lui administrer. L'excuse parut une offense : Eh quoi ! dit Néron, cet homme a frappé César et il vit encore ! Le mot revint à Montan qui se tua. Tacite affirme qu'il fut contraint de se donner la mort ; Dion n'en dit

1. Thapsia, Nero Cæsar claritudinem ei dedit initio imperii. Nocturnis grassationibus, converberatam faciem illinens sibi cum thure cera que, et sequenti die contra famam cutem sinceram circumferens. PLINE. *Hist. nat.* liv. XIII, ch. XLIII.

2. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XXVI.

rien [1]. Je doute que Néron ait cru devoir, sans nécessité, sacrifier Montan à la majesté impériale. Nous le verrons bientôt se contenter d'exiler à Marseille Sylla, qu'on accusait d'avoir voulu attenter à sa vie; c'était pourtant la seconde fois qu'il se voyait menacé de ce prétendant. Quoi qu'il en soit, il est juste de constater l'humanité de Néron, quand on sait que pour lui, l'existence d'un sénateur n'était pas plus sacrée que la vie d'un homme, et que pour les stoïciens du sénat la vie d'un homme n'était rien.

Néron fit élever dans le Champ-de-Mars un amphithâtre en bois qui servit de modèle au colysée des flaviens. Pline-le-Naturaliste ne dédaigne pas de nous apprendre qu'on utilisa, dans la construction de cet édifice, le plus grand arbre qui ait jamais existé. C'était une poutre de mélèze de cent vingt pieds de long et d'une grosseur uniforme de deux pieds [2]. Tacite, au contraire, estime que ces détails sont tout au plus dignes d'occuper les journaux. Aurait-il ignoré que ce qui touche aux mœurs d'un peuple a souvent plus d'importance que les événements politiques et la forme des gouvernements?

Les journaux et les spectacles surtout étaient la vie même du peuple romain. Le grand code des solennités religieuses et politiques, ce furent les spectacles, passion capitale et premier besoin de la multitude. Par eux se maintenaient l'ascendant des Césars sur le peuple et la suprématie de Rome sur le monde. Quant aux journaux, bien que leur action fût restreinte aux classes élevées, parce qu'il ne sortait des ateliers de copistes qu'un petit nombre de ces feuilles, il n'y avait pas

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. ix.
2. Amplissima arborum ad hoc ævi existimatur Romæ visa,...... Duravit ad Neronis principis amphitheatrum. Pline, *Hist. nat.*, liv. XVI, ch. lxxvi.

d'homme un peu considérable qui ne les lût avec soin. Cicéron, éloigné de Rome, se plaint de n'avoir pas reçu les journaux, et nous savons de Juvénal, que les dames romaines passaient des heures à les lire[1].

Ce qui devait surtout arrêter l'attention de Tacite sur la construction de l'amphithéâtre, c'est que pendant les premiers jeux qui furent célébrés dans cet édifice, Néron fit preuve d'une bonté qui est le fait exceptionnel de l'histoire romaine. Aucun de ceux qui parurent pour combattre, soit bestiaire, soit criminel, soit gladiateur, ne fut condamné à mourir. Néron le voulut ainsi [2]. Cette pensée d'humanité, que les Scipions et César n'avaient pas trouvée au fond de leur cœur généreux, naquit dans l'âme de Néron. Il osa l'imposer à la multitude, dont il blessait les instincts féroces, et qui faisait des égorgements du cirque ses spectacles de tous les jours. On regrette que l'auteur des Annales ait assez méprisé la vie des hommes pour passer sous silence ce trait de générosité qui honore Néron; mais l'admiration de Trajan, excellent juge en ces matières, contre-balance l'injustice de Tacite, qui est trop souvent le grand historien de sa mauvaise humeur.

Néron donna dans son amphithéâtre du Champ-de-Mars des combats de taureaux que Suétone et Dion nous décrivent tels que l'Espagne les a conservés. Jules César fut le premier qui les fit connaître à Rome après Pharsale : il les avait reçus des Thessaliens, grands chasseurs et fort habiles cavaliers. Néron les remit en vogue pour épargner le sang humain. Des taureaux sauvages lancés dans le cirque étaient harcelés par des Thessaliens à cheval. Après qu'il avait fatigué ces animaux, le cavalier mettait pied à terre, marchait au taureau,

1. JUVÉNAL. *Satire contre les Femmes*, satire VI, vers. 481 et suiv.
2. Neminem occidit, ne noxiorum quidem. SUÉTONE. *Néron*, ch. XII.

et, le saisissant par les cornes, il le terrassait [1]. L'amphithéâtre était construit de manière à pouvoir se transformer subitement en naumachie. De grands réservoirs se déversaient dans l'arène par des conduits souterrains, et, sur ce lac improvisé, des flottes, cachées dans les cavités de l'édifice, apparaissaient tout à coup. Les vaisseaux luttaient de vitesse; puis, rangés en escadres, représentant les Athéniens et les Perses, ils se livraient un grand combat. Néron fit plus encore; il remplit son théâtre d'eau de mer, et le peuple étonné vit des poissons monstrueux, retirés des profondeurs de l'Océan, nager et combattre dans cet espace étroit. Tout à coup les écluses s'ouvrent, l'eau se précipite dans les aqueducs, les gladiateurs paraissent de nouveau et marchent à pied sec dans l'arène desséchée.

On n'est pas juste envers Néron si on ne lui tient pas compte de ses efforts soutenus pour détourner la férocité romaine des combats sanglants du cirque. Il voulut avec persévérance inspirer aux hommes de son temps le goût des exercices et des études qui avaient développé l'urbanité grecque dans les gymnases et dans les académies. Ce fut une heureuse inspiration que d'affranchir le pantomime Pâris. Néron déclarait hautement, par cet acte de justice, que sous son règne un grand talent conduisait à la liberté et que le droit de cité était dû au mérite.

La protection et les faveurs que les lettrés et les artistes trouvèrent auprès de Néron dès le commencement, sont la plus belle page de son règne. Il en sera parlé plus longuement ailleurs. Mais on peut déjà mentionner ici la portée morale et le côté généreux où la droiture du caractère et la

1. Præterea Thessalos equites, qui feros Tauros per spatia circi agunt, insiliuntque defessos, et ad terram cornibus detrahunt. SUÉT. *Claud.* ch. XXI.

libéralité des intentions se font voir. Après un demi-siècle de nuit littéraire, comme dit M. Nisard [1], Néron fut le premier qui osa faire un retour courageux vers les traditions, l'urbanité grecque et les goûts littéraires d'Auguste. Tibère, défiant et désillusionné, préoccupé d'astrologie et de conspirations, ne voyait de la vie que les périls et les mécomptes; il ne voulait pas être charmé. Caïus détestait Homère et Virgile dont il rêvait d'anéantir la gloire. Claude, érudit et grammairien, n'avait dans son esprit rien de ce qui fait aimer les œuvres d'art: ni la pénétration, ni le goût, ni l'élan, ni la distinction nécessaires; à peine dans ses meilleurs moments pouvait-il s'élever jusqu'au sens commun. Néron lui seul, ayant à gouverner une société bouleversée par les haines et dégradée par la servitude, eut assez d'élévation dans le cœur et assez d'audace dans l'esprit, pour vouloir imposer aux rivalités des partis et aux goûts dépravés de son siècle, la trêve des nobles travaux et des plaisirs distingués. Le peuple et le sénat, rentrés dans l'exercice de leurs prérogatives et de leurs droits, offrent à Tacite une certaine image de la République; les provinces, c'est-à-dire l'univers, sont administrées sagement par des magistrats qu'on surveille de Rome. Enfin tout ce que la cité compte dans la jeunesse de talents naissants et de généreuses ambitions est convié à seconder le prince dans ses projets de régénération.

En même temps qu'il honorait les lettres et les arts, Néron étendait sa protection sur les particuliers qu'il savait être victimes d'une injustice. Dans le procès de l'orateur Suilius, qui fut condamné à l'exil par l'influence de Sénèque, Néron inter-

1. Je soupçonne M. Nisard de n'avoir pas dit de Néron tout le bien qu'il en pense. Voir son remarquable travail sur les poëtes latins de la décadence. Tom. Ier, pag. 51 à 55.

vint pour sauver le fils que le philosophe voulait envelopper dans la disgrâce du père. Il déclara qu'on avait poussé la vengeance assez loin, et l'innocent fut épargné. Il est bon de noter à propos des reproches sanglants adressées par Suilius à son ennemi, que Tacite nous les a transmis avec une exactitude et une complaisance qui donnent une faible idée de son admiration pour Sénèque [1]. La clémence de Néron intervint en faveur du vieux Celer qui méritait la honte d'une condamnation ; il sut faire traîner la cause jusqu'à la mort de l'accusé.

Ce même Néron ordonna que le public fût initié aux questions de finance et que chacun pût connaître les ressources et les dépenses du trésor, ce qui était d'une nouveauté fort inattendue. Les accusations et les plaintes incessantes du peuple, contre les fermiers des deniers publics, lui donnèrent l'idée la plus étrangement généreuse qu'ait jamais conçue un souverain. Sa politique étant de ne pas agrandir l'empire et de supprimer les guerres, il crut que Rome, en paix avec elle-même et avec le monde, lui permettait d'abolir tous les impôts. Il en fit la proposition au sénat. On exalta la magnanimité du prince, mais on lui fit comprendre que l'empire privé de ses revenus ne pourrait pas se soutenir [2].

Néron dut se contenter de rendre une ordonnance pour exiger que les tarifs de chaque impôt fussent affichés. Il abolit le droit du quarantième et du cinquantième, indument perçus par les traitants sur les marchandises. Le trésor dut abandonner aussi le vingt-cinquième du prix sur la vente des esclaves. Néron le voulut ainsi, et pour assurer l'exécution de toutes ces mesures, il confia l'inspection des finances aux an-

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XLII. Dion Cassius est encore plus sévère contre Sénèque, liv. LXI, ch. X.
2. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. L.

ciens prêteurs dont on avait éprouvé l'intelligence et la probité. Ce n'est pas un médiocre service, ni un hommage insignifiant rendus à la morale, que d'avoir diminué des trois quarts les récompenses assignées aux délateurs par la loi [1]. Néron voulut qu'on prît contre les faussaires les plus grandes précautions [2]; que les procès des particuliers avec le fisc fussent portés devant les juges ordinaires [3]. Il substitua les distributions à domicile et les sportules, aux repas publics qui étaient des causes de désordre [4]. On vit sous son règne le commerce de la droguerie accuser et faire condamner par les consuls, Démétrius comme accapareur [5]. Ces règlements utiles, et d'autres encore établis dans le même esprit, subsistèrent longtemps après sa chute; ils prouvent de quelles bonnes intentions Néron était animé.

Ce n'est pas que l'honneur de cette administration honnête doive être attribué à lui seul, ainsi que Dion Cassius semblerait vouloir le faire entendre : il affirme qu'après la mort de Britannicus, Burrhus et Sénèque, découragés et contenus par un tel maître, se retirèrent des affaires publiques pour ne veiller qu'à leur sûreté [6]. Ce qu'il y a d'étrange et d'inattendu dans les bienfaits qui signalèrent les premières années de Néron, annonce il est vrai l'inexpérience et l'emportement d'un jeune homme qui consulte son cœur plus que la raison d'État; mais tout démontre qu'il sut longtemps encore apprécier ses deux ministres et leur continuer sa confiance.

Le sénat reprit son importance; les magistrats, librement

1. Suétone. *Néron*, ch. x.
2. Suétone. *Néron*, ch. xvii
3. Suétone. *Néron*, ch. xvii.
4. Suétone. *Néron*, ch. xvi.
5. Pline. *Hist. nat.*, liv. XXXIII, ch. lvii.
6. Dion Cassius, liv. LXI, ch. vii.

élus, rentrèrent dans le libre exercice de leurs fonctions. Aux désordres du théâtre, aux mouvements du forum, aux rivalités des magistrats on pouvait se croire en République. Le préteur Vibullius fait traîner en prison quelques séditieux : Antistius, tribun du peuple, les met en liberté ; vive contestation entre ces deux magistrats. L'affaire est portée devant le sénat, il se prononce contre le tribun, et le consul Pison rend plusieurs ordonnances pour restreindre le pouvoir des tribuns et des édiles. A quel propos cependant cette agitation et ces luttes?... Les plébéiens veulent-ils être admis aux grandes magistratures de la République? Non : il était question de savoir quel pantomime parmi ceux qui étaient en vogue méritait le plus la faveur populaire et les récompenses des magistrats. Il n'y avait plus qu'une liberté à protéger dans Rome, celle des plaisirs. La jeunesse et la bonté de Néron transforment la dictature impériale en autorité paternelle. Sa politique est de maintenir la paix. Sa seule préoccupation est de réjouir et de nourrir son peuple. L'intendant de ses biens en Afrique, voulant faire sa cour et lui donner l'assurance d'une abondante récolte, lui envoya trois cent soixante tiges de blé qui provenaient d'un seul grain [1]. Tel était le bonheur du monde, qu'un de ces astres chevelus qui annoncent les calamités publiques, ayant brillé dans le ciel pendant une si grande félicité, Sénèque dit que cette apparition avait réhabilité les comètes [2].

Une affaire d'importance fut alors soumise au sénat. Les patrons se plaignaient de l'ingratitude des affranchis : On se souvenait d'avoir vu Calliste, ministre de Claude, laisser se morfondre à sa porte le patron devenu son client [3]. Les

1. Pline. *Hist. nat.*, liv. XVIII, ch. xxi.
2. Sénèque. *Quest. nat.*, liv. VII, ch. xvii.
3. Sénèque. xlviie épît. à Lucilius.

partisans des anciennes lois voulaient qu'on fît retomber en servitude tout affranchi qui méconnaîtrait son maître. Après qu'on eut débattu la question dans le sénat, l'empereur en fut saisi et son conseil en délibéra. La plus grande ressource de la cité romaine qu'on voyait se rajeunir et se fortifier incessamment était dans la famille. Chaque maison un peu considérable augmentait tous les ans la cité d'un grand nombre de citoyens, en donnant à la patrie non-seulement les fils qu'elle avait élevés, mais les esclaves qui méritaient d'être affranchis ; la supériorité des Romains fut de n'être pas exclusifs comme les Grecs, et d'admettre aisément les étrangers et les esclaves aux droits et aux bénéfices de la cité. Tacite nous apprend qu'on voyait de son temps même des sénateurs, petits-fils d'affranchis. Nous savons d'ailleurs que les enfants des grandes familles étrangères étaient placés comme esclaves chez les patriciens pour arriver à la liberté romaine par l'affranchissement. L'esclavage et la manumission étaient donc les divers degrés du mouvement ascensionnel à suivre pour l'homme qui aspirait à devenir citoyen. Faire la condition des affranchis plus mauvaise aurait contrarié cette impulsion salutaire. Néron donna au débat une solution aussi favorable à la dignité humaine qu'à la prospérité de l'État : On fit comprendre aux sénateurs que, sans prendre une mesure générale contre une classe importante de citoyens, il fallait se borner à réprimer les désordres particuliers à mesure qu'on les verrait se produire.

Ce fut à peu près vers ce même temps que le sénat crut devoir assurer la vie des maîtres et les armer contre l'esclave d'une loi draconienne dont la cruauté passe la vraisemblance. Cette loi impitoyable condamnait à mort, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les esclaves présents dans la maison au moment

où le maître était assassiné. On ne peut se défendre d'un sentiment d'horreur quand on pense que tout patricien d'un peu d'importance avait autour de lui quatre ou cinq cents esclaves, et que dans l'opinion de Crassus un homme n'était pas riche qui ne pouvait pas mettre une armée d'esclaves sur pied. Nous verrons bientôt appliquer cette loi dans toute sa sévérité. Maintenant il suffit de constater que le sénat et le peuple agissent dans le plein exercice de leurs droits; et que le sénat surtout ne négligeait rien de ce qui devait rétablir ou fortifier dans Rome la vieille influence des patriciens.

Cette autorité du sénat en vigueur, le rétablissement des comices populaires supprimés par Tibère, l'honnête administration de la fortune publique et le sage gouvernement des provinces, font dire à Tacite, qu'on voyait sous Néron une certaine image de la République [1]; faible image sans doute. car l'apparence des choses était aussi changée que leur réalité. Il ne restait rien à Rome de l'ancienne République qui s'était imposée au monde par ses vertus et par son courage, rien de la grande époque des discordes civiles, dont les proscriptions et les guerres avaient rempli le monde de ruines et d'horreur. Les plus grandes nationalités, livrées autrefois aux déprédations des proconsuls, respiraient maintenant sous l'autorité des préfets surveillés par César. Rome voyait accourir dans son sein tous ceux qu'une admiration sincère lui avait conquis. Les plus belles intelligences, artistes, grammairiens et philosophes, abandonnaient leur pays et leur langue maternelle pour se mettre au service du génie romain. César était le maître du monde, et Rome la commune patrie des nations [2], qui préludaient à la fraternité humaine par cette grande unité politique.

1. Tacite. *Ann.*, liv. XIII, ch. VIII.
2. Sénèque. *Consolation à Helvia*, ch. VI.

Des cinq premières années du règne de Néron, il n'y a rien à raconter que les bienfaits du prince. Pas de guerre au dehors, au dedans pas de complots, partout une paix profonde; fait immense qu'il faut longuement admirer et qu'on expose en peu de mots. Retranchez la mort de Britannicus, que Tacite explique au lieu de s'en étonner, et que Trajan regarde comme non-avenue dans son éloge de Néron; le crime rendu nécessaire au point de vue de la politique païenne et si facile à commettre pour César omnipotent; il ne reste que des faits isolés, des aventures sans intérêt général, des accidents vulgaires, ordinairement négligés par les historiens.

Tacite en murmure et renvoie dédaigneusement aux journaux ces détails de peu d'importance [1]. Ailleurs, il signale l'inaction des généraux qui semblent avoir perdu le droit de conduire leurs soldats à l'ennemi [2]. On croirait qu'il va demander aux dieux quelque grande calamité publique pour avoir le thème d'un beau récit. Quand les historiens, qui se plaisent à raconter des révolutions et des guerres n'ont rien d'extraordinaire à nous apprendre, leur silence est de bon augure, et l'on peut y voir un indice certain du bonheur des peuples. Il faut donc se résigner à suivre de courts récits sans importance, se contenter d'anecdotes, et diviser son attention sur divers objets qui n'excitent ni pitié ni terreur.

Les colonies de Capoue et de Nucerie, appauvries et dépeuplées, furent fortifiées par un envoi de vétérans et par un secours d'argent que Néron leur accorda. Le sénat intervint à Pouzzoles qui était en guerre civile, et rétablit l'ordre dans

1. TACITE. *Ann*, liv. XIII, ch. XXXI.
2. Continuo exercituum otio fama incessit ereptum jus legatis ducendi in hostem. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. LIV.

cette colonie. Cossianus Capito, qui avait dévasté la Cilicie, fut accusé par les habitants de cette province et, déclaré coupable, malgré le crédit de ses protecteurs, il subit son châtiment. On défendit aux préfets et aux gouverneurs de province de donner des spectacles de gladiateurs, et de lever des contributions pour subvenir aux frais de ces solennités. L'importance de Rome, qui n'admettait pas de cité rivale, l'humanité de l'empereur ennemi de ces scènes sanglantes, et l'intérêt des peuples, déjà trop imposés, motivaient à la fois ces sages mesures. Les préfets et les gouverneurs, les proconsuls et les intendants ne voyaient plus dans le sénat, comme au temps de la République, des juges plus impatients de les imiter que de les punir. Sous l'autorité des Césars, ils furent obligés de rendre compte, au maître qu'ils représentaient, de leur gestion qui pouvait faire aimer ou maudire son pouvoir. Néron voulut aussi que les provinces éloignées, qui fournissaient de blé Rome et l'Italie, fussent allégées des impôts qui leur rendaient ces transports trop onéreux [1].

Dans un ordre d'idées et de faits plus élevés, le jeune empereur prouva qu'il avait le sentiment de la grandeur romaine et des devoirs qui lui étaient imposés. Il comprit que la gloire et le pouvoir presque divin de César l'élevaient au-dessus de l'envie, et lui permettaient de rendre justice au mérite. La guerre contre les Parthes étant résolue, il en donna la direction à l'homme de guerre le plus expérimenté, à Corbulon, déjà célèbre par ses succès en Germanie. Tandis que les aigles romaines volaient vers l'Orient à de nouveaux triomphes, elles arrêtaient en Occident les hordes des barbares, déjà frémissantes au bord du Rhin. Avitus les forçait à se soumettre, et

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. LI.

Néron, vainqueur aux deux extrémités du monde connu, reçut le titre d'Impérator et ferma les portes du temple de Janus. Il put considérer alors avec fierté cet ordre et cet apaisement de la race humaine, admirer le génie du peuple qui avait élevé ce monument, et sentir l'immense majesté de la paix romaine dans ce repos universel[1].

C'est à peu près dans ce même temps que les historiens placent l'aventure du pont Milvius, que la sombre défiance de Tibère et la démence de Caïus auraient dénouée soudain par la mort de Sylla. A un mille de Rome au nord-ouest, Émilius Scaurus avait fait jeter sur le Tibre ce pont Milvius qui sous le nom de pont Mollé, subsiste encore aujourd'hui. Sur ces rives, maintenant désertes, s'étendait alors un faubourg de Rome, où des bains, des tavernes et des jardins recevaient le soir les élégants de la cité. C'était un lieu de débauches et de rendez-vous nocturnes; Néron le fréquentait avec ses amis. Pendant une de ces excursions que le plaisir d'être affranchi de toute contrainte lui faisait aimer avec passion, il y vint avec ses compagnons de plaisir. Les esclaves de Sylla se prirent de querelle avec les gens du prince. On accusa leur patron d'avoir tendu à l'empereur un piége où il devait tomber à son retour et périr inévitablement; son bon génie l'avait sauvé. Au lieu de suivre les bords du fleuve, Néron et ses amis étaient rentrés par les jardins de Salluste, tandis que les hommes de leur suite revenaient par le Champ de-Mars où ils avaient rencontré la gens Cornelia. Sylla était innocent; mais l'accusation portée contre lui par Graptus, affranchi de Tibère et vieilli dans les intrigues du palais, empruntait à l'expérience de cet homme un caractère de gravité. Ce nom de

1. Immensæ Romanæ pacis majestate. PLINE. *Hist. nat.* liv. XXVII, ch. 1er.

Sylla d'ailleurs, cher à l'aristocratie romaine, la pauvreté du prévenu qui pouvait être le stimulant de son ambition, son air stupide qu'on disait joué à la façon du premier Brutus, étaient autant de circonstances bien faites pour épouvanter Néron. Toutefois il se contenta de l'exiler à Marseille; modération d'autant plus digne d'éloges, qu'elle était moins dans le génie romain et qu'elle égarait l'empire hors des conditions de sévérité qui faisaient la sécurité du prince. Sylla n'était pas innocent puisqu'il était dangereux.

Pomponia Græcina, femme de distinction, fut alors traduite devant un tribunal domestique, présidé par le mari : on l'accusait de s'adonner à une superstition étrangère. Il en sera parlé plus tard. Le patricien Volusius, honoré du consulat, opulent et considéré, mourut chez lui dans une extrême vieillesse. Tacite fait à Néron l'injure de s'en étonner.

De cette même époque est l'aventure d'Octavius Sagitta : ce tribun qui poignarda sa maîtresse, parce qu'elle refusait de l'épouser. On a déjà noté ce fait sans mentionner toutefois le dévouement de l'affranchi qui, pour sauver son maître, s'accusa lui-même d'avoir commis le crime. Exemple de dévouement caractéristique d'un siècle où les vertus, l'intelligence et les vices semblent vouloir se déplacer. Le tribun fut condamné à l'exil, car les lois romaines étaient aussi douces que le Romain était impitoyable, contrairement à ce que nous voyons chez nous, où le juge est ordinairement plus doux que la loi.

Au sein de cette paix profonde, les moindres accidents attirent l'attention tout autant que des événements. On croirait lire dans Tacite les faits divers d'un de nos grands journaux.

Les ambassadeurs d'une tribu germaine, envoyés à Rome pour solliciter de Néron la libre possession d'une province,

étaient alors l'objet de la curiosité publique. On conduisit ces barbares au théâtre Pompée. Ils ne comprirent rien au spectacle, et l'action dramatique leur échappait. En revanche, la construction de la salle, l'émotion des spectateurs, et les places réservées aux divers ordres de l'État, occupaient leur attention. Pendant qu'ils observaient curieusement la multitude dont ils étaient entourés, ils virent à l'orchestre, des hommes autrement vêtus que les Romains, assis avec les sénateurs. Les barbares s'étonnent et demandent l'explication de ce fait. Il leur fut répondu que ces places d'honneur étaient réservées aux ambassadeurs des peuples les plus braves et les plus fidèles au peuple romain. A ces mots, les Germains se lèvent et vont s'asseoir fièrement avec les sénateurs aux places qui leur sont dues.

Le phénix, qui ne s'était pas montré depuis un siècle, reparut en Arabie. A Rome, le figuier ruminal, qu'on voyait dans le Forum depuis huit cent quarante ans, perdit ses branches et se dessécha, ce qui parut sinistre; mais bientôt l'arbre sacré qui avait ombragé Romulus enfant, poussa de nouvelles tiges et Rome fut dans la joie. C'est Tacite qui nous raconte gravement ces faits. Il doute de la Providence et de la vie future, mais les origines fabuleuses de Rome lui sont sacrés. Comment ne pas aimer dans ce grand génie cet amour aveugle de tout ce qui touche à la sainteté de la patrie. Les objets consacrés par la vénération des siècles, inspirent justement le respect, et l'exagération des nobles sentiments est louable à cause des grands caractères qu'elle produit. Le patriotisme de Tacite est superstitieux comme l'amour et la piété; on admire ce grand esprit, si naturellement injuste et si fortement passionné. Le grand charme, l'attrait irrésistible, et pour ainsi dire le fait important de son histoire, c'est l'émotion de l'historien. Sa

12

voix puissante nous arrive à travers les siècles, comme les vibrations prolongées de l'airain. La vie et les passions des générations disparues, frémissent encore dans cette parole, et je redoute au milieu des récits que je fais, le moment où je ne ne l'entendrai plus.

CHAPITRE VI

AGRIPPINE ET POPPÉE

Poppea Sabina. — Néron l'aime avec passion. — Il n'ose répudier Octavie. — Salvius Othon vient en aide à César son ami. — Pacte singulier. — César est trompé. — Patience inexplicable de Néron. — On envoie Othon gouverner la Lusitanie. — Néron reste seul possesseur de Poppée. — Elle le tourmente pour se faire épouser. — Dépit d'Agrippine. — Elle pense à l'inceste pour ressaisir le pouvoir. — Ses fureurs secrètes et ses projets. — Néron songe au parricide pour se défendre.

Les événements lugubres que nous avons à raconter s'offrent à l'esprit comme une voûte obscure et basse qui conduirait à l'initiation des mystères les plus terribles. C'est la lutte de l'inceste et du parricide détruisant la famille impériale par le fer et par le poison. Elle nous révèle une telle perversité dans l'humaine nature, elle entr'ouvre l'abîme de notre dépravation à de telles profondeurs, qu'au moment d'y descendre on s'arrête saisi d'une horreur indicible, prêt à s'écrier comme le poëte latin[1] : « Dieu, qui avez l'empire des âmes, » qu'il me soit permis de produire à la clarté du jour les

1. Di quibus imperium est animarum, umbræque silentes
Et chaos.....

VIRGILE. *Énéide*, liv. VI. vers. 264 et suiv.

» monstres cachés dans les ténèbres du cœur humain. »

Parmi les plus jeunes et les plus belles femmes qu'on admirait alors dans le grand monde de l'aristocratie romaine, brillait au-dessus de ses rivales Lollia Poppea, fille de Lollius, ami de Séjan. Sa mère, Poppea Sabina, la plus belle femme de son temps, avait péri sous Claude, victime de la jalousie de Messaline. La fille, mariée à Crispinus, chevalier romain, préfet des cohortes prétoriennes, avait abandonné le nom de Lollius, son père, pour prendre celui de son aïeul maternel, Poppeus Sabinus, personnage consulaire honoré des ornements du triomphe. Elle était alors connue à Rome, comme elle l'est dans l'histoire, sous le nom de Poppée.

Les rares avantages et les qualités exquises qu'on voyait réunis en sa personne rendirent Poppée bientôt célèbre et fixèrent sur elle tous les regards. Elle avait l'attrait de la jeunesse, une naissance illustre et de grandes richesses, pour entourer de luxe son extrême beauté. Son éducation parfaite et son esprit délicat donnaient un tour facile et une pente agréable à son entretien, elle ajoutait enfin au charme et à l'instinct de séduction qui attirent les cœurs, le génie féminin qui sait les retenir dans l'invisible réseau des fascinations.

Les mœurs rigides du foyer n'existaient déjà plus et la discipline domestique des vieilles familles romaines s'était affaiblie. Avec la femme autorisée à plus de licence, de nouveaux désordres s'étaient introduits dans la cité; les divorces, toujours la cause, le moyen ou le prix du crime, devenaient chaque jour plus fréquents; et les excitations du paganisme que les lois ne contrariaient plus, décomposaient vite cette société.

Poppée, que Tacite et d'autres historiens nous donnent comme une femme impudique et méchante, avait néanmoins

quelque chose des délicatesses et des vertus de son sexe[1]. Elle appréciait le charme de la modestie, elle savait le charme de la pudeur. Quand elle se montrait en public, au théâtre, au Champ-de-Mars, sous les portiques et dans les basiliques, elle était toujours voilée[2], peut-être par respect pour sa beauté qu'elle cachait au vulgaire, peut-être parce qu'il y avait plus de séduction à se laisser entrevoir. L'historien des Juifs, Josèphe, nous la représente comme une femme compatissante et pieuse. Il faut tenir compte de son témoignage, et dire que Poppée appréciait la vertu comme un ornement, en usait comme d'une parure et s'embellissait parfois de larmes et de pitié [3]. Cette opinion s'accorde avec le témoignage de toute sa vie, passée dans un long culte d'elle-même. Les soins qu'elle donnait à sa personne ressemblaient à des travaux, et par cette froide adoration d'elle-même qui la garantissait de tout autre sentiment, elle était redoutable à ceux qu'elle voulait séduire.

Quand Agrippine avait consulté les astrologues pour connaître l'avenir de son fils : Il régnera, lui dirent-ils, mais il attentera aux jours de sa mère. Eh bien ! qu'il me tue, et qu'il règne ! répondit-elle. Poppée eut aussi sa démence : le désir unique et absolu de conserver ses charmes. La seule prière qu'elle adressait aux dieux, c'était de perdre la vie plutôt que la beauté. Le ciel les exauça toutes deux. Entre ces femmes nées pour la domination, la rivalité devait être terrible, sans pudeur, sans trêve, sans pitié, et bientôt Agrippine regretterait de n'avoir pas fixé Néron près d'Acté l'affranchie qui lui

1. Hinc mulieri cuncta alia fuere præter honestum animum. TACITE. *Ann.* liv. XIII, ch. XLV.

2. Rarus in publicum egressus, idque velata parte oris, ne satiaret aspectum, vel quia sic decebat. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XLV.

3. JOSÈPHE. *Histoire des Juifs*, liv. XX, ch. VII.

aurait abandonné l'empereur pour ne conserver que l'amant.

On se demande pourquoi Néron, qui avait aimé assez passionnément Acté pour vouloir la placer sur le trône, fut si violemment entraîné vers Poppée qui prit alors la première place dans son cœur. L'amour est comme un parfum subtil qui s'évapore vite au grand air des vulgarités humaines. Pour se conserver longtemps, il demande à être renfermé dans le pur cristal des âmes innocentes, il veut être entouré d'ombre mystérieuse et de voiles silencieux. Si généreuse que fût la passion de Néron pour Acté, de quelque trame solide d'idées et de sentiment que fût tissu cet amour, après avoir traîné à travers les divisions d'Agrippine et de son fils, l'empoisonnement de Britannicus, et les désordres où ses amis conviaient le jeune César, le lambeau de pourpre n'était plus qu'un haillon.

Acté n'en resta pas moins fidèle et dévouée à Néron, elle ne fut jamais indifférente, ni à sa gloire ni à ses revers, et c'est justice de dire que le mérite de cette amitié constante qui survécut à la passion, revient surtout à César retenu près de cette affranchie par un lien plus noble que le plaisir. Il se souvint toujours qu'il lui devait d'avoir éprouvé la joie triomphante d'un premier amour et d'avoir goûté le charme inouï de ce printemps intérieur qui fait s'exhaler du cœur et de l'esprit de l'homme tout ce qu'ils renferment de divin. Auprès de Poppée, au contraire, Néron va subir la servitude des sens et connaître la fatalité des passions.

Ce qui prouve combien le nouvel amour de Néron était moins généreux que le premier, c'est qu'il tenait compte des obstacles qui le séparaient de Poppée. Excité par l'orgueil et poussé par le désir, ce César tout-puissant n'osait pas être heureux. Agrippine était là, disgracieuse et menaçante, Burrhus

et Sénèque le surveillaient. Il se faisait obstacle à lui-même par les heureux débuts de son règne, et n'osait pas suivre son penchant. Caligula, son oncle, n'y faisait pas tant de façons; quand une femme lui plaisait, fût-elle de la plus ancienne noblesse, il la faisait venir. Elle rougissait devant lui, baissant la tête sans oser dire un mot; alors il lui prenait le menton, la forçait à relever la tête pour la regarder dans les yeux, et, sa passion satisfaite, il la renvoyait après [1].

Néron, qui ne voulait pas être un tyran, sentait mieux que personne la force des principes et savait ce qu'il faut respecter. Pour arriver à Poppée, il prit des précautions, il usa de ménagements, il organisa presque une conspiration. Les grands hommes de la République au temps de la décadence, et les Césars qui leur succédèrent, dénouaient violemment par le divorce les difficultés de ce genre. Néron ne voulut pas en user ainsi, et Salvius Othon, son ami, fut prié d'intervenir pour mener cette affaire délicate, sans scandale et sans bruit. Dès que Poppée se vit recherchée par le prince, elle se servit de tous ses artifices pour développer cette passion naissante. D'abord elle feignit une émotion mêlée d'étonnement, c'était le trouble et l'épouvante d'une femme surprise par un amour involontaire; elle ne veut plus se retrouver en face de Néron, si elle le revoit, elle est perdue. Depuis ce moment, elle affecta d'éviter sa présence, même en public. Dans les rencontres qu'il pouvait croire imprévues, il avait le plaisir de la voir interdite et déconcertée. Après bien des hésitations, bien des refus et bien des imprudences préméditées, ils se retrouvèrent enfin, et, cette fois, la pâleur et les larmes de Poppée prouvèrent à Néron de quel amour violent il était l'objet. Néron

1. SUÉTONE, *Caligula*, ch. XXXVI.

fut-il dès ce moment l'heureux amant de Poppée? on ne saurait le dire. Mais l'ambition et la coquetterie de cette courtisane impériale, autorise à penser qu'elle a plus irrité que satisfait sa passion ; elle voulait qu'un prompt divorce lui assurât la place d'Octavie, et Néron lui devait de commettre ce crime qu'elle acceptait comme un hommage rendu à sa beauté. Néron n'en eut pas le courage. Déjà formé par l'habitude du gouvernement à tenir compte des circonstances et à ménager les grands intérêts, il opposa aux désirs de Poppée les droits d'Octavie, qui lui avait porté en dot l'empire du monde, les égards dus à sa mère, qui avait si habilement préparé cette union ; le danger d'irriter une femme qu'un long exercice du pouvoir rendait redoutable ; raisons excellentes, motifs puissants, que la vanité d'une maîtresse dédaigne ou que son amour ne saurait comprendre. Les hésitations de Néron blessèrent Poppée. Elle se tint sur la réserve, et comme les refus et la sévérité sont plus faciles pour la femme qui sait le prix des plaisirs qu'elle donne que pour celle qui rêve du bonheur qu'elle attend, Néron fut violemment arrêté au moment même où il se croyait le plus heureux. Fière de ses avantages et sûre de son empire, Poppée déclara qu'elle ne sortirait de chez Crispinus, son mari, qu'au moment où elle verrait s'ouvrir pour elle une maison patricienne dont elle serait la matrone vénérée.

Néron était au désespoir : Salvius Othon vint à son aide. Il avait si bien éprouvé le cœur de César par une longue familiarité, qu'il prétendait être traité par Néron, comme s'il était César lui-même et que César ne fût que Salvius. Voici quelle convention ils firent entre eux : Othon devait persuader à Poppée de quitter son mari, et dès qu'elle serait libre par le divorce, elle épouserait Salvius, qui ne deviendrait son mari que de

nom. Il était entendu qu'Othon recevrait chez lui Poppée et qu'il la garderait intacte pour César. Ces amitiés exclusives et violentes qui prétendent s'élever à des prodiges de fidélité, se manifestent d'ordinaire dans les sociétés en décadence où il n'y a plus de sûreté dans les rapports ordinaires de la vie : des pactes étranges remplacent les lois. La confiance absolue que Néron accorde à son ami pour une affaire si délicate, est l'indice d'une grande passion et d'un bon naturel ; dans cette circonstance, du reste, ce terrible Néron fut joué et traité comme un enfant [1].

Aussitôt que Salvius eut reçu chez lui Poppée, il la traita comme sa femme et ne tint plus aucun compte de ses conventions avec César. Il est aisé de comprendre qu'Othon, ayant admis dans sa maison une femme aussi belle que Poppée, forcé qu'il était d'y vivre en apparence comme son mari, se soit bientôt délié du pacte secret qu'il avait conclu avec Néron. Il est probable que Poppée elle-même se tint pour outragée par les hésitations du prince qui n'osait pas braver sa mère pour l'obtenir. Elle était blessée de voir qu'il prétendit posséder dans l'ombre et ravir secrètement comme un larron une beauté qui méritait d'être conquise au grand jour. Elle se servit adroitement de Salvius pour provoquer la jalousie de Néron et pour lui en faire un tourment. Othon, naturellement fastueux, déploya tous les raffinements du luxe autour de Poppée. Le commerce de l'univers aboutissait à Rome et l'immense fortune d'Othon lui permettait de réaliser des prodiges. Grâce à lui, Poppée put se produire devant César dans un état de maison splendide, couverte de perles et de diamants, entourée de soins exquis, et traitée de manière à lui faire comprendre que l'empire n'ajouterait rien à son bonheur.

1. Suétone, *Vie d'Othon*, ch. III.

Quand Salvius était convié à la table de César, au lieu de prolonger dans la nuit, comme de coutume, le repas, l'entretien, et les divertissements, il se levait pour rentrer chez lui [1]. Néron cherchait en vain à le retenir. Il ne pouvait rester plus longtemps loin de sa chère Poppée, trop de bonheur l'attendait près d'elle pour qu'il lui fût possible de s'arrêter au Palatin un instant de plus. Parfois il donnait à César des leçons d'élégance et de savoir-vivre, il lui faisait part de ses innovations, et ne craignait pas de l'éclipser. Un jour il apprit à Néron à parfumer ses pieds avant de se coucher sur son lit de festin. César avait cru lui être agréable en jetant sur ses habits quelques gouttes d'un parfum précieux; le lendemain Salvius invita Néron à dîner, et, dès qu'il entra dans la salle du festin, ce même parfum, abondamment versé par des tuyaux en argent, coula autour des convives sur le marbre des mosaïques [2].

Cependant, Néron, de plus en plus amoureux de Poppée, pressait Salvius de tenir sa promesse; mais Salvius était heureux, il ne se croyait plus lié par ses engagements. César, dont tous les droits étaient dans un pacte secret qu'il ne pouvait faire valoir qu'auprès d'Othon, vit son ami devenir son rival et tromper indignement sa confiance. En l'absence d'Othon, Poppée refusait de recevoir le prince, il obtenait bien rarement la faveur de voir sa maîtresse, Salvius en avait fait sa femme. Outré de cette perfidie, égaré par son amour, Néron oublia sa dignité; il alla frapper à la porte de son heureux rival, il le fit appeler au milieu de la nuit et le somma d'exécuter leurs conventions. Non-seulement Salvius refusa de livrer Poppée à Néron, mais il ne voulut pas lui permettre de la voir. Il laissa l'empereur se morfondre au seuil de son palais; et ce terrible

1. Tacite. *Ann.*, liv. XIII, ch. lxvi.
2. Plutarque. *Vie de Galba*, ch. xxiii.

Néron, dont la seule mémoire inspire encore tant d'effroi, fut traité comme un Georges Dandin. Il eut beau prier, menacer et se plaindre, on fut sans respect pour son rang et sans pitié pour sa douleur.

Est-ce bien là ce Néron qui fut, au dire de quelques historiens, un monstre de cruauté dès le ventre de sa mère? Sa patience nous étonne à cette occasion beaucoup moins que la témérité de son rival; l'audace de ce dernier prouve à quel point on pouvait abuser de la mansuétude de César. On rencontre à toutes les époques de sa vie des traits semblables, qui prouvent son bon naturel. A mesure qu'ils se présenteront, on n'oubliera pas de s'y arrêter, car l'humanité de Néron et sa douceur, sa facilité même à pardonner les injures personnelles, sont des faits assez généralement ignorés pour qu'on doive les mettre en lumière.

Après avoir subi une si cruelle déception et s'être vu trahir par son ami d'enfance, quel homme n'eût tiré vengeance de cette perfidie?... Tout frémissant qu'il était d'indignation et de jalousie, Néron se souvint des relations intimes qui l'unissait naguère avec Salvius, Sénèque intercéda pour ce dernier; le mariage qui l'unissait avec Poppée fut déclaré nul, et l'homme, qui sous un autre règne aurait reçu l'ordre de mourir, fut éloigné de Rome sous un prétexte honorable. Le prince crut devoir respecter en lui le souvenir de leurs premières relations, il fut nommé gouverneur de la Lusitanie. Le départ d'Othon laissa Néron seul possesseur de Poppée ou plutôt le livra seul à l'influence fatale et aux fascinations de cette femme. Avec le bonheur et l'amour de Néron, s'accrut en même temps l'empire de Poppée sur lui. Elle comprenait bien que la protection d'Agrippine maintiendrait Octavie au Palatin et qu'elle n'arriverait au lit impérial qu'en éloignant la mère

de César. Dès ce moment il fut aisé de voir que tous ses efforts tendaient uniquement à ruiner Agrippine. Elle n'eut plus pour Néron que des plaintes, des récriminations et des larmes; si bien qu'il ne trouva que des chagrins cuisants dans un amour où il avait cherché tout le bonheur de sa vie. Poppée lui reprochait d'être encore sous la tutelle d'Agrippine qui protégeait surtout dans Octavie l'ennemie de Néron; tandis qu'une femme dévouée comme elle et prête à combattre la tyrannie d'une mère ambitieuse, serait éloignée de César par celle qui voulait tout dominer. Après avoir irrité Néron contre Agrippine, Poppée le tourmentait avec le souvenir d'Othon. Le dévouement et la munificence de l'exilé se trouvaient avec éloge dans tous ses discours. Les ennuis de sa position présente semblaient la rejeter vers un bonheur digne de tous ses regrets; si Néron refusait de la placer au rang où sa naissance lui permettait de prétendre, qu'il la renvoyât vers Othon. Cet ami sûr méritait bien par son amour généreux qu'on le suivît aux extrémités de la terre.

Ce n'était pas encore assez : après avoir parlé à son orgueil et à sa jalousie, l'artificieuse Poppée faisait appel à la pitié de César. Elle implorait sa protection contre Agrippine qui tramait sa perte, elle le savait; si on l'abandonnait à la haine de son ennemie, la seule femme qui eût aimé Néron irait rejoindre toutes les victimes d'une ambition implacable; et alors, les terreurs feintes, les évanouissements et les larmes, épouvantaient un amant depuis longtemps autorisé à craindre et à mépriser sa mère. Malheureusement pour Néron, quand Poppée accusait Agrippine, pas une voix ne s'élevait pour la défendre. La cruauté, l'orgueil de cette femme et ses machinations l'avaient rendue odieuse à ceux qui servaient le prince par intérêt ou par devoir. Tout concourait à faire entrer dans le cœur du

fils les mauvais sentiments qu'inspirait la mère. Elle-même, par un de ces excès qu'il est impossible de passer sous silence et qu'on ose à peine raconter, vint mettre le comble à l'horreur dont elle était l'objet.

Cette épouvantable pensée lui vint à l'esprit de reconquérir par l'inceste son influence perdue, pensée bien digne d'une femme que son frère Caligula avait livrée enfant à Lépidus après l'avoir flétrie; qui avait épousé son oncle au mépris des lois divines et humaines, et que l'innocence de son fils n'avait pu fléchir. Tous les historiens s'accordent à dire qu'en plein jour, au moment où Néron était dans le vin, Agrippine, en costume de courtisane, osa prostituer sa beauté aux regards de son fils. Les amis du prince voyaient déjà les caresses et les baisers précurseurs du crime, Sénèque en fut épouvanté.

Dans l'entreprise abominable d'Agrippine, ce ministre craignait beaucoup plus le succès que le crime; il combattit le mauvais génie de la mère par une autre influence, et fit intervenir Acté, la première maîtresse de Néron. Cette affranchie, abandonnée pour Poppée, était restée fidèle à Néron. Elle lui découvrit les intentions d'Agrippine, qui se croyait certaine du triomphe, elle lui fit entrevoir l'opprobre qui allait souiller sa gloire et l'indignation des soldats qui refuseraient de lui obéir.

Néron eut horreur du danger qu'il avait couru : de honteux souvenirs vinrent ajouter à l'indignation que lui inspirait sa mère. Après avoir rompu brusquement avec elle, il admit au nombre de ses concubines, une femme qui était le portrait vivant d'Agrippine, prouvant ainsi par cette odieuse image de l'inceste, qu'il n'avait pas besoin de recourir à la réalité [1]. En

1. Meretricem quam fama erat Agrippinæ simillimam inter concubinas recepit. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XXVIII.

même temps il rechercha soigneusement tout ce qui devait éloigner sa mère. Quand elle partait pour la campagne, il la félicitait d'aimer la retraite; quand elle revenait à Rome, il ne négligeait rien de ce qui devait lui en rendre le séjour insupportable : on lui suscitait des procès; on chantait des vers injurieux pour elle autour des jardins et des maisons qu'elle habitait [1]. Les amis de Poppée ne mettaient point de mesure dans les outrages dont ils poursuivaient incessamment la mère de César. Les nombreux partisans des victimes immolées à son ambition, laissèrent éclater leur haine quand ils connurent sa disgrâce; enfin sa dernière tentative pour ressaisir l'empire par l'inceste, mit le comble à l'exécration et au mépris publics.

Plus Agrippine voyait s'affaiblir l'influence qu'elle avait eue sur Néron et tomber son autorité, plus son orgueil réagissait contre la position infime où elle était descendue. A quel ténébreux projet, à quelle infernale conjuration eut-elle recours? On l'ignore. Mais il n'est pas douteux que vers ce même temps, Néron s'arrêta à l'épouvantable projet d'un parricide pour se préserver des complots de sa mère.

Agrippine, outragée dans sa dignité, dédaignée comme femme, chassée du Palatin et livrée aux railleries de la multitude, a-t-elle subi patiemment ces humiliations, après avoir conquis par le crime l'empire qu'elle possédait comme son bien? On ne peut pas le supposer. Ce qu'Agrippine avait fièrement annoncé qu'elle ferait, quand elle n'avait aucun sujet de plainte, elle dut le comploter résolument dans le silence, quand elle se vit sans pouvoir et sans honneur. L'impérieux besoin de la vengeance dut l'entraîner à tous les excès. Quel complot a-t-elle tramé contre son fils? A-t-elle offert l'empire à Cor-

1. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XXXIV.

bulon, à Virginius, à Galba, à ceux des patriciens dont on la vit se rapprocher après la mort de Britannicus? Il est impossible d'en douter. On découvrit alors ses menées secrètes, et comme il était également difficile de la contenir et de la juger, Néron et ses ministres résolurent sa mort. Dion affirme que Sénèque excita Néron contre Agrippine. Plus tard, il écrivit au sénat pour accuser la victime, et s'il justifia le parricide, il avait pu le conseiller [1]. A la réprobation générale dont Agrippine était l'objet, au souvenir de tant de crimes, au danger qu'elle faisait courir à son fils, ajoutez les obsessions de Poppée, ses prières, ses larmes, et peut-être pourrez-vous comprendre que Néron se soit arrêté au projet de tuer sa mère.

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. xii.

CHAPITRE VII

MORT D'AGRIPPINE

Néron rêve au moyen de tuer sa mère. — Une machine de théâtre lui donne l'idée qu'il cherchait. — Néron annonce qu'il veut se réconcilier avec Agrippine. — Il l'invite à venir à Baïa. — Golfe de Baïa. — Néron donne un festin à sa mère. — Elle est avertie du danger qui la menace. — Néron la reçoit cordialement. — Leurs derniers embrassements. — Agrippine part, son vaisseau s'entr'ouvre, elle se sauve à la nage. — Burrhus et Sénèque mandés chez l'empereur. — Leur silence. — Anicet se charge de finir ce qu'il a commencé. — Arrivée d'Agérinus, envoyé vers Néron par sa mère. — Agrippine reste seule et abandonnée. — Son courage à l'aspect des assassins. — Sa dernière parole est un cri sublime. — Funérailles d'Agrippine.

La lutte depuis longtemps engagée entre Agrippine et Néron touche enfin à son terme, et ce drame horrible, qui dès le début n'est qu'un enchaînement de crimes où la mère ose recourir à l'inceste pour usurper le pouvoir, va être dénoué par le fils qui ne recule pas devant le parricide pour conserver l'empire. L'odieux projet une fois arrêté, Néron n'hésita plus. Le souvenir de tout ce qu'il devait à sa mère, si coupable qu'elle fût, et la piété filiale qui n'était pas étrangère à son cœur, ne le ramenèrent pas à une résolution moins inhumaine. D'abord il essaya du poison et à plusieurs reprises; mais Agrippine en fut préservée par Locuste qui l'avait munie

d'un antidote. Néron parut alors inquiet et préoccupé; il assistait au théâtre d'un air distrait et comme attentif à des objets placés hors de ses regards. César, maître du monde, poursuit en rêve une chimère qui semble lui échapper, une espérance... Le parricide. Un jour qu'il donnait au peuple des jeux nautiques, parmi les machines que les Romains, nos maîtres en ces sortes de spectacles, faisaient mouvoir sur la scène, on lança un vaisseau qui, s'entr'ouvrant tout à coup, fit sortir de ses flancs quelques bêtes féroces, et, par le jeu des ressorts, reprit à l'instant sa première forme[1]. Néron reste étonné. Ce vaisseau qui s'entr'ouvre, voilà le moyen sûr de faire disparaître Agrippine sans être soupçonné. S'il pouvait, en effet, l'engager dans un voyage le long des côtes de l'Italie, d'Antium à Baïa où elle possédait des villas magnifiques, les écueils et les orages, périls de la mer, seraient responsables du malheur, et les flots absorberaient le crime.

Néron s'arrête à cet expédient, il fait part de son projet au préfet de la flotte de Misène, à son ancien pédagogue Anicétus, et l'ordre est donné de construire une galère liburnienne, en s'inspirant du vaisseau qui avait fonctionné dans la naumachie. Dans une représentation théâtrale digne d'un grand peuple, l'inspiration d'un vrai poëte aurait inspiré des remords à Néron en élevant son cœur et son esprit; mais ces spectacles de la décadence, dont les machines grossières et les obscénités souillaient les imaginations et les regards, étaient les complices obligés d'un tel crime.

Anicétus se souvenait d'avoir vu Néron, d'abord abandonné par sa mère et tyrannisé plus tard; il détestait cordialement Agrippine, ainsi que tous les affranchis de la gens Domitia. Il

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. xii.

s'engagea dans le complot, il poussa l'entreprise avec tout son dévouement pour le fils et toute sa haine contre la mère.

La galère liburnienne fut construite à Misène, avec le plus grand soin, Néron en fit une merveille pour l'offrir à sa mère, avec laquelle il méditait de se réconcilior; les sculptures, les bois de senteur, les draps d'Orient, l'or et la soie, furent prodigués pour dissimuler l'instrument du mort. Cette galère, de forme allongée, dont la proue et la poupe se terminaient en pointe, avait plusieurs rangs de rames, un grand mât au milieu avec une voile levantine au lieu de la voile carrée des Latins.

Ces préparatifs achevés Néron quitta Rome pour aller à Baïa célébrer les fêtes de Minerve qui devaient durer cinq jours. Il annonçait publiquement son intention de se réconcilier avec Agrippine, et il exposait les raisons qui devaient les réunir. Quelquo grave dissentiment qui séparât le fils et la mère, la piété filiale, disait-il, les rapprocherait tôt ou tard. Il savait que ces paroles seraient exactement répétées à sa mère. Quand il put croire qu'elles avaient produit leur effet, il lui écrivit pour l'engager à venir le joindre à Baïa. La solennité des fêtes qu'on allait y célébrer consacrerait leur réconciliation. Les femmes, dit Tacite, so persuadent aisément ce qui les flatte. Agrippine vint à Baïa. Veut-on admettre qu'elle y soit venue sans défiance?... Il faut alors repousser l'accusation portée contro Néron soupçonné d'avoir tenté par trois fois de la faire mourir par le poison. Après tant de preuves de haine et tant d'injures, après les efforts d'une lutte secrète ajoutés aux affronts publics, quelle confiance pouvait renaître entre de tels ennemis?...

Soit curiosité, soit mépris du péril, Agrippine osa venir à Baïa. Néron s'avança pour la recevoir jusqu'aux bords de la mer vers le cap de Misène. Quand elle descendit de son vais-

seau, il la reçut dans ses bras, et ils allèrent ensemble jusqu'à Baules où la villa d'Agrippine était située. Néron invita sa mère à un grand repas qu'il donnait lé soir même pour fêter leur réconciliation; puis il se retira discrètement et la laissa se reposer.

Déjà sous la république les plus grands personnages avaient établi leurs habitations sur les coteaux qui dominaient le golfe, de Pouzzoles au cap de Misène, dont le double port renfermait la flotte de la Méditerranée. La vogue des eaux chaudes ne fit qu'augmenter sous l'empire. La jeunesse éléganto dé Rome et les plus belles courtisanes de tous les pays aimaient ces rivages consacrés au plaisir. Il était de mode dans lo grand monde de l'aristocratie romaine, d'aller à Baïa au-devant du printemps. Mais ce n'était pas sans danger pour les jeunes matrones vouées à la pudeur patricienne. Plus d'une, au dire de Martial, arrivait Pénélope et revenait Helène[1] On se disputait les terrains sur les coteaux couverts de maisons particulières, de théâtres, de palais, de temples et de bains, si rapprochés les uns des autres qu'ils avaient l'aspect d'une villo. Sur le rivage on exécutait de grands travaux, soit pour construire des piscines d'eau salée, soit pour jeter dans la mer des promontoires couronnés de terrasses et de galeries où l'agitation des vagues rendait l'air fortifiant et pur. Horace et Virgile lui-même nous en ont conservé le souvenir[2].

Du haut de la colline où s'élevait son palais, Agrippino voyait manœuvrer dans le golfe de nombreux vaisseaux au milieu desquels se faisait remarquer, par sa magnificence, la

1. Incidit in flammas, juvenem que secuta, relicto
Conjuge; Penelope venit, abit Helene.
MARTIAL, livre I, *épigramme* 63.

2. VIRGILE. *Énéide*, liv. IX, vers. 710.

galère liburnienne qu'on venait de lancer. C'était la nouvelle du jour, et l'on disait que Néron voulait en faire présent à sa mère. Elle parcourait du regard les monuments qui proclamaient la gloire de son nom. Le port de Misène était l'ouvrage d'Agrippa, son aïeul. Il avait réuni le lac Lucrin à l'Averne par un canal creusé par vingt mille esclaves. La grande jetée qui séparait le lac Lucrin de la mer, la voie souterraine qui allait de l'Averne à la ville de Cumes étaient au nombre de ses travaux, sans compter les théâtres, les temples et les bains. Agrippine retrouvait la gloire et les souvenirs de sa famille partout autour d'elle, jusque dans les piscines où tant de curieux venaient admirer une murène parée de boucles d'oreille attachées par son aïeule Antonia, fille de Drusus[1]. Sur la colline, au-dessus de Baules, la villa du divin Jules s'élevait comme une forteresse, et dans la pensée d'Agrippine, la fortune de César protégeait son audace et justifiait son ambition. Séduite par le bon accueil de Néron, elle put se croire au moment de ressaisir sa première influence.

Au moment où elle se disposait à partir pour se rendre à l'invitation de son fils, on vint la prévenir en secret du danger qui la menaçait; elle ne témoigna ni crainte ni surprise; seulement au lieu de monter sur la galère qu'on lui avait préparée, elle se fit porter en litière à Baïa, curieuse de voir par elle-même quelles étaient les intentions de ses ennemis; calme par l'habitude d'affronter ces sortes d'épreuves et cédant à la séduction provocante que les grandes âmes trouvent dans le danger.

Son cortége nombreux, où se faisaient remarquer Agérinus

1. In eadem villa, Antonia Drusi, murænæ quam diligebat inaures addidit, cujus propter famam nonnulli Baulos videre concupiverunt. Pline. *Histoire nat.*, liv. IX, ch. LXXXI.

et Mnester, deux do ses affranchis prêts à mourir pour elle, traversa la foule émue de joie par la fête de Minerve. On la célébrait dans ce pays de civilisation grecque avec plus de pompe qu'en tout autre lieu de l'Italie. Quatre jours de vacances étaient donnés aux écoliers en l'honnour de la déesse; les maîtres recevaient leur salaire, et tous les enfants se livraient loin de leurs pédagogues à ces petites saturnales de la jeunesse. L'affluence et l'animation étaient accrues par les négociants étrangers qui venaient à Pouzzoles, où l'on voyait les costumes de tous les pays, et par les soldats do la flotto de Misène qui s'exerçaient sur le miliscole ou qui manœuvraient dans le port. Au milieu de la foule joyeuse, et dans le tumulte de la fête, Agrippine n'était pas femme à se souvenir que la déesse, fille de Pallas, avait tué son père qui voulait la souiller par l'inceste, et que Minerve Athénienno présidait au jugement de l'aréopage quand le parricide Oreste fut absous. Si sa bannière blanche brodée d'or, où les actions mémorables de la déesse étaient représentées passa sous ses yeux, elle no fut pas étonnée d'y voir glorifier le châtiment du crime qu'elle avait commis, et le pardon de celui qui la menaçait.

Néron reçut sa mère avec la pompe et les respects qui devaient plaire à sa fierté. Il lui prodigua les caresses les plus tendres pour écarter de son esprit tous les soupçons. Dans la salle du festin, où ils étaient seuls assis à la même table, il lui donna la place d'honneur, le lit du milieu, et lui-même, se couchant à ses pieds, se mit au-dessous. Après les premières dispositions prises pour rendre la réconciliation plus facile, Néron demanda conseil à sa mère sur des affaires de la plus grande importance et parut recourir à son expérience. Il lui confia même des secrets d'État pour lui prouver qu'elle allait reprendre son autorité. A cetto déférence qui flattait l'orgueil

d'Agrippine, succédèrent les épanchements et les plus douces confidences. A mesure que la joie du festin gagnait les convives, Agrippine prenait confiance. Son fils semblait retrouver près d'elle quelque chose des naïves familiarités de l'enfance. Il la comblait de faveurs et la défiait d'épuiser sa générosité.

Pourquoi cette odieuse et basse hypocrisie? pourquoi cette dissimulation féroce contre sa mère? elle était en son pouvoir : Néron voulait peut-être tenter un dernier effort pour la ramener; au moment de commettre un si grand crime il dut hésiter, et s'il pouvait provoquer l'expression d'un regret, s'il avait la preuve d'un retour sincère, s'il retrouvait quelque chose de l'amour maternel, il pouvait s'arrêter.

Quand il dévoile à sa mère, dont il connaissait les complots, les secrets d'État connus de lui seul, ne semble-t-il pas lui dire : « Vous-même n'avez-vous rien à m'apprendre? Ses plus tendres caresses et ses témoignages d'affection la rassuraient en même temps contre les suites de pareils aveux; mais Agrippine, qui ne craignait rien et qui eût peut-être pardonné, ne voulut pas subir la honte d'un pardon. Soit défiance, soit fierté, soit fidélité envers ceux qui la servaient, elle se tut, et les séductions de son fils la trouvèrent inflexible. Rien de loyal et rien d'humain n'attendrit leurs embrassements; ils ne s'étaient rapprochés que pour sentir la haine qui les séparait.

Cependant la galère fatale s'avançait dans l'ombre; Burrhus et Sénèque observaient Néron en silence. Tandis que le repas se prolongeait dans la nuit et que les esclaves renouvelaient l'huile parfumée des lampes, Anicet donnait au dehors les dernières instructions aux meurtriers; l'instrument du crime, dissimulé sous la forme d'un vaisseau, abordait sans bruit au

ond des grands escaliers de marbre qui descendaient vers la mer.

Agrippine se leva pour se retirer : elle était séduite par les caresses de son fils, ou du moins elle feignait de l'être. César reconduisit sa mère ; ils sortirent ensemble, la nuit était splendide. Une population joyeuse répandue dans les tavernes, sur les terrasses et les jardins qui s'avançaient dans la mer, entourait le golfe d'une ceinture de lumières. Il était sillonné de barques qui se croisaient en tous sens, avec des formes et des couleurs différentes; une atmosphère tiède et parfumée résonnait de chants voluptueux dont les molles cadences se mariaient aux balancements des flots. De joyeux convives et des amants silencieux jetaient les roses du banquet dans ces vagues languissantes qui roulaient sans cesse des couronnes de fleurs. Ainsi, la sérénité du ciel, le calme de la mer et la joie de la fête allaient être comme souillés par un parricide dont cette nature clémente faisait ressortir l'horreur.

Quand vint le moment de se quitter, Néron fit à sa mère les derniers adieux avec un redoublement de tendresse : il baisait son front, ses yeux et son sein; il la tenait serrée contre son cœur. « Je vis en vous, ma mère, lui disait-il[1], et c'est par vous que je règne. » Il semblait ne pouvoir pas s'en séparer, soit par un mouvement involontaire de piété filiale, soit par la curiosité féroce d'une âme dépravée qui veut expérimenter toutes les émotions du crime. Impossible de rien voir distinctement à cette profondeur dans l'abîme du cœur humain.

Agrippine s'éloigna du rivage par cette belle nuit, la mer paisible, le ciel étoilé : deux de ses familiers étaient près d'elle ; Gallus à son côté, Acéronia, une de ses femmes, assise à ses

1. Dion Cassius, liv. LVI, ch. xiii.

pieds. On s'entretenait de l'accueil qu'elle avait reçu de César et de son crédit renaissant; la galère arrivait à peine au milieu de la rade. Tout à coup, au-dessus d'Agrippine, étendue sur un lit de repos, le plancher qu'on avait chargé de plomb, s'écroule avec fracas. L'homme est écrasé; mais le dais qui couronnait le lit préserve les deux femmes. Cependant le vaisseau ne s'entr'ouvrait pas, et c'était un grand désordre parmi les matelots et les rameurs; le plus grand nombre ne comprenait pas et contrariait les ordres donnés à ceux qui étaient dans le secret; tandis que les uns pèsent d'un côté, pour faire sombrer le vaisseau, les autres font contre-poids et rendent la chute des naufragés plus douce. Acéronia appelle au secours, et s'écrie qu'elle est Agrippine, pour qu'on se hâte de sauver la mère de César. Elle est aussitôt assommée à coups de croc et de bâtons, elle disparaît; mais Agrippine, qui a tout compris, s'éloigne et nage en silence; elle reçoit un violent coup de rame à l'épaule, et rien ne défaille dans cette virile nature, ni le courage ni la force : elle se dissimule et s'échappe du naufrage. Aux cris des matelots et à la nouvelle de l'événement, des barques s'avancèrent de tous côtés; Agrippine fut recueillie dans l'une de ces barques et se fit conduire au fond du golfe, vers le lac Lucrin. Aux bords de la mer s'agitait la multitude, éclairant le rivage avec des torches. Agrippine fut reconnue et accueillie par la foule, toujours accessible aux nobles émotions, elle se fit porter en litière à sa villa de Baules. Le piége où Néron l'avait attirée par ses lettres pressantes était dévoilé, le crime dissimulé d'abord par des caresses était devenu flagrant. Toutefois, cette femme intrépide n'en fut aucunement troublée; mais administrant ses dangers et ses revers comme elle aurait pris soin des intérêts les plus vulgaires, elle fit dire à son fils que la fortune de l'empereur l'avait sauvée

d'un grand péril et qu'elle le priait d'ajourner sa visite parce qu'elle avait besoin de repos. Elle fit mettre un appareil sur sa blessure, réchauffa son corps par des fomentations, et ordonna de mettre les scellés sur le bien d'Acéronia.

Néron attendait à Baïa des nouvelles de l'événement. Le bourreau, plus troublé que la victime, était impatient et agité; on vint lui annoncer qu'Agrippine avait échappé au danger, de façon à reconnaître l'auteur de l'attentat. Néron n'avait rien à craindre d'une femme qui était en son pouvoir et que ses crimes rendaient odieuse, mais il redoutait l'opinion publique. Il se hâta de faire appeler ceux qui connaissaient les intentions et les complots de sa mère, Burrhus et Sénèque, qui l'avaient encouragé à sévir contre elle; il voulait donner à chacun sa part de responsabilité, et n'être pas seul à porter le fardeau. Ils arrivent et la situation leur est exposée. Aucun de ces deux hommes, qui devaient leur élévation à la mère de César, ne dit un mot pour sa défense ni pour conseiller la pitié. Il suffisait de la reléguer dans une île. Néron, populaire, pouvait impunément contre la seconde Agrippine, si détestée, ce que l'odieux Tibère avait osé contre la première, objet de vénération.

Après un long silence, Sénèque regarda Burrhus et lui demanda s'il ne fallait pas en finir et ordonner le meurtre aux prétoriens. Burrhus répondit en homme exclusivement préoccupé de l'honneur du soldat : ses cohortes étaient trop dévouées à toute la famille des Césars, trop fidèles à la mémoire de Germanicus pour attenter à la vie de sa fille : qu'Anicet achevât ce qu'il avait commencé. Celui-ci s'offre sans hésiter, et Néron accepte, s'écriant qu'il règne enfin, et qu'un affranchi lui a donné l'empire. Sur l'ordre de César, Anicet prend avec lui les hommes les plus résolus et marche vers Baulés

pour accomplir le parricide. En même temps on annonce à Néron qu'un affranchi de sa mère vient lui porter des nouvelles. La grande préoccupation de Néron était d'échapper à la responsabilité du crime, et de paraître se défendre contre Agrippine dont il avait ordonné la mort. Il reçoit Agérinus et paraît l'écouter attentivement; mais pendant que l'affranchi lui parle, il lui jette un poignard dans les jambes, se lève et s'écrie qu'Agérinus est envoyé par sa mère pour l'assassiner. Cet homme est saisi et tué à l'instant. Toutefois il faut ajouter, pour être juste, que Néron doit être écouté quand il accuse sa mère d'avoir armé contre lui cet Agérinus. Elle était femme à tenter ce dernier coup, et sa maison se composait d'esclaves dévoués, prêts à commettre les plus grands crimes pour la servir.

Tandis que, à Baïa, Néron accusait sa mère, à Baules un grand concours de peuple l'entourait; ceux qu'avait attirés le bruit de sa faveur renaissante, et ceux qu'une vie oisive rend les spectateurs curieux de la fortune des grands, étaient là, réunis, recueillant avec avidité tout ce qu'on racontait du naufrage d'Agrippine et de sa blessure. Mais quand ils virent arriver Anicet avec sa troupe, l'air menaçant et la démarche résolue des soldats qui n'exprimaient rien que de sinistre, cette foule inconstante se dissipa comme la fumée.

Pendant que les meurtriers prenaient leurs précautions au dehors, Agrippine, entourée de ses gens, était restée couchée sur son lit : elle attendait avec impatience le retour d'Agérinus et des nouvelles de son fils. Les rumeurs et les cris de la foule, qu'elle entendait s'agiter autour de sa maison, ne la rassuraient pas. Tout à coup le bruit cesse; ceux qui la servaient la quittent sous divers prétextes, le silence et l'isolement se font autour d'elle; une seule esclave était restée près

d'elle et celle-là s'éloigne à son tour. « Toi aussi, tu m'abandonnes, » lui dit-elle; et la mère de César, qui avait dominé Rome et le monde, resta seule dans sa chambre à peine éclairée par une lampe.

Agrippine pouvait fuir, sans doute, mais cette idée ne lui vint pas : Anicet parut à la porte, deux hommes armés le suivaient : un triérarque et un centurion de la flotte; il les avait choisis. L'aspect féroce de ces hommes, conduits par son ennemi mortel, ne troubla pas Agrippine. Elle parla la première : « Si tu viens pour me voir, dit-elle, annonce à César mon rétablissement. Si tu viens pour le crime, je ne croirai jamais que mon fils ait ordonné le parricide. » Les meurtriers entourent son lit; le triérarque la frappe à la tête d'un coup de bâton, et le centurion tire son épée; c'est alors que cette femme, bien digne d'admiration et d'horreur, prouva que malgré tous ses crimes l'héroïsme était le fond de son âme. Elle se dresse, découvre ses flancs, et sans pitié pour elle comme sans pudeur : « Le ventre ! dit-elle, frappe au ventre ! » et elle expira percée de plusieurs coups [1].

La nuit même, son corps fut brûlé à la hâte, étendu sur un lit de festin, sans respect et sans pompe; on avait hâte d'en finir avec ce souvenir redoutable. Mnester, un de ses affranchis, ne voulut pas lui survivre, il se poignarda sur son bûcher, témoignant ainsi par sa fidélité envers Agrippine de la puissance qu'ont les grands caractères pour provoquer le dévouement. Ses cendres restèrent à la même place, cachées pour ainsi dire sous un tumulus sans nom, pendant le règne de son fils. Plus tard, les gens de sa maison honorèrent d'une sépulture plus digne ses restes oubliés. Le monument qu'ils lui

1. Ventrem feri exclamavit, multis que vulneribus confecta est. TACITE. *Ann.*, liv. XIV, ch. VIII.

élevèrent était situé sur le chemin de Misène, près de la villa de Jules César. C'est là qu'on visite encore aujourd'hui quelques ruines désignées sous le nom de tombeau d'Agrippine.

Ainsi finit la fille de Germanicus, dans toute la vigueur de son caractère, dans tout l'éclat de sa beauté, que le vice et le crime n'avaient pu flétrir. Son audace, sa fierté, son besoin de domination la rendaient redoutable. Son fils fut toujours tremblant devant elle, et toujours obsédé par son souvenir. Elle fut le type le plus complet de ces femmes supérieurement perverses et belles qui propagent et rendent irrésistible l'empire du mal sur terre. L'ascendant de leur caractère joint aux fascinations de leur sexe les entoure d'esclaves qui adorent leur servitude. C'est aux époques de décadence que ces reines de scélératesse et de beauté apparaissent entourées d'un éclat sinistre comme la lumière des astres malfaisants. Aussitôt l'idôlatrie renaît autour de ces déesses : elles usurpent la prééminence abandonnée par les hommes, se rient de leur supériorité illusoire, et, les jugeant indignes, brisent à chaque pas un de ces cœurs dégénérés.

CHAPITRE VIII

REMORDS DE NÉRON

Horrible accusation portée contre Néron. — Ses remords, ses frayeurs, il quitte Baïa. — Sénèque écrit au sénat au nom du prince. — Néron rappelle les exilés. — Le peuple est impatient de le revoir. — Le sénat flétrit la mémoire d'Agrippine. — Néron craint l'opinion publique. — Ses amis le ramènent à Rome. — Son triomphe. — Thraséas seul proteste. — Comment juger Néron? — Parallèle entre Titus et lui. — Bonté naturelle de Néron. — Ce qu'elle était. — Comment elle est sortie de son cœur. — Titus et Néron dans des circonstances semblables se sont fait une destinée différente.

Dès qu'un homme est convaincu d'avoir fait tuer son frère et sa mère, de quoi ne peut-on pas l'accuser avec succès?... Les historiens ennemis de Néron ont écrit que la nuit même de l'attentat il était venu à Baules pour voir sa mère morte; qu'il avait découvert le corps d'Agrippine, violé de ses regards la sainteté maternelle, outragé la majesté de la mort. Comptant les blessures, jugeant les formes : « Je ne savais pas, aurait-il dit, que ma mère était si belle; qu'on me donne à boire. » Tacite ne se prononce pas, d'autres historiens nient le fait; il faut les croire.

Ce qui est absolument certain et garanti par tous les témoignages, c'est qu'après la mort d'Agrippine, le peuple, qui

l'exécrait, témoigna de sa joie; c'est que Néron fut cruellement tourmenté par ses remords au milieu de cette allégresse générale. Le jour même du crime il en sentit toute l'horreur. Tremblant dans les ténèbres, il craignait de voir paraître le jour; la nuit avait des fantômes, le jour aurait des témoins. Tantôt silencieux et morne, tantôt saisi de frayeurs subites, il se levait brusquement de son lit. Agrippine était morte, et l'ombre était plus redoutable que la réalité. Quand il revit au matin ce même rivage où la veille il avait accueilli et embrassé la victime, au lieu de la foule joyeuse, quelques rares passants inquiets et silencieux, et du côté de Misène, un peu de fumée au-dessus des coteaux, il lui sembla que ces bords, ces collines et cette mer se soulevaient à la fois pour lui demander ce qu'il avait fait de sa mère.

Après les agitations de la nuit il tomba dans un profond abattement, dans cette morne stupéfaction où se pétrifie le criminel, quand la passion qui le poussait ayant disparu, il n'a plus devant lui que le sang versé. Il fallut que Burrhus en eût pitié. Il fit venir autour de lui les tribuns des cohortes et les prétoriens, pour le réconcilier avec lui-même. Ils lui baisaient les mains; ils le félicitaient d'avoir échappé aux embûches de sa mère; ils le rassuraient contre son crime. En même temps ses amis se répandent dans les temples pour rendre grâces aux dieux qui ont protégé César. Ce mouvement de reconnaissance et de joie se répand dans les villes voisines; mais comme l'aspect des lieux ne change pas ainsi que le visage des hommes[1], et que la nature est incapable de notre hypocrisie, il fut impossible à Néron de retrouver à Baïa le repos qu'il avait perdu. Tout lui rappelait sa mère; on croyait avoir entendu la trom-

1. Quia tamen non, ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur... Neapolino concessit. TACITE. *Ann.*, liv. XIV, ch. x.

pette des funérailles au-dessus des collines, et des gémissements autour du tombeau; il s'épouvanta et prit la fuite comme un condamné.

Sénèque écrivit alors au nom de l'empereur pour expliquer au sénat le lugubre événement de Baïa. Après avoir raconté le complot d'Agérinus, il disait qu'Agrippine, voyant sa conspiration découverte, s'était donné la mort. Il dévoilait après, son projet de renverser Néron et de soumettre à l'empire d'une femme le peuple et le sénat romains. En un mot, Sénèque flétrit la mémoire d'Agrippine avec l'acharnement d'un homme qui voulait être justifié d'avoir conseillé sa mort. Dans cette lettre, où Néron laisse à son ministre le soin de parler en son nom, Quintilien cite ce trait comme une beauté de style. « Suis-je sauvé? je ne puis ni le croire, ni m'en réjouir [1]. »

Néron fit grâce de l'exil à quelques bannis relégués dans les îles de la Méditerranée. Ils revinrent à Rome témoigner contre sa mère et prouver qu'elle seule avait arrêté le cours de sa clémence. C'est Tacite qui lui prête cette pensée et qui accuse ses intentions, quand il est déjà si difficile de connaître les faits. Agrippine tombait aux applaudissements du sénat et du peuple; quel besoin Néron avait-il de flétrir cette mémoire odieuse que lui seul respectait au fond de son cœur? L'historien qui nous a raconté les remords de Néron, est cette fois dupe de son génie; car il les peint avec une puissance qui nous force à les croire sincères.

Le sénat avait décrété des prières et des actions de grâce dans tous les temples, des jeux annuels en l'honneur de Minerve dont la protection venait de sauver César, et une statue élevée à la déesse dans la curie. Le jour natal d'Agrippine avait

1. Salvum me esse nec credo, nec gaudeo. QUINTILIEN, liv. VIII, ch. V.

été déclaré néfaste; le peuple enfin demandait à grands cris le retour du jeune empereur qui était son idole. Les provinces elles-mêmes étaient emportées par ce grand mouvement d'affection vers le prince. Un de ses préfets les plus dévoués, lui écrivit en ces termes pour le féliciter : « Votre province des Gaules vous supplie, César, de supporter courageusement votre bonheur »[1]. Les amis de Néron se portaient garants de l'affection du peuple et des respects du sénat. La mémoire abhorrée d'Agrippine avait augmenté la popularité de son fils et lui-même serait étonné de l'accueil enthousiaste qu'il allait recevoir. Mais on avait beau le rassurer, il ne retrouvait plus le repos et n'avait pas le courage de rentrer dans Rome. Néron ne pouvait se persuader que la conscience publique parlât moins haut que la sienne, ni qu'il eût pu si bien tromper le peuple quand il ne pouvait se tromper lui-même.

Enfin, quand il craignit de donner à penser par une trop longue absence, qu'il n'osait pas se montrer, il se dirigea vers Rome. Sa marche fut un triomphe. Les peuples accouraient au-devant de lui. Les tribus allèrent à sa rencontre. Le sénat en habit de fête vint le recevoir. Des troupes de femmes et d'enfants étaient rangés sur son passage, partout on avait élevé des amphithéâtres et des arcs de triomphe en son honneur. Il fut complimenté, chanté, fêté avec enthousiasme, et comme il est certain que la populace romaine ne se gênait pas avec ses empereurs, on peut affirmer qu'elle attendait Néron avec impatience et qu'elle fut heureuse de le revoir. Au milieu de l'allégresse commune, le coupable lui seul avait horreur du crime quand tout le peuple en était joyeux.

Néron n'était pas seul, je me trompe, à comprendre l'odieux

1. Rogant te, Cesar, Galliæ tuæ ut felicitatem tuam fortiter feras. QUINTILIEN, liv. VIII, ch. V.

d'une lutte commencée par l'inceste et dénouée par le parricide. Thraséas avait déjà protesté. Au moment où le sénat, après avoir reçu le message du prince, flétrissait de toute son autorité la mémoire d'Agrippine, Thraséas se leva et sortit de l'assemblée ; il accusait à la fois par cette abstention éclatante, César de parricide et le sénat de complicité. Constance merveilleuse, admirable courage, qu'il faut bien se garder de croire inutile, quand il proclame les droits imprescriptibles de la justice et de l'humanité.

Il est impossible de ne pas se prononcer comme Thraséas et comme Néron lui-même; mais on doit aller plus avant, il est nécessaire de regarder jusqu'au fond des cœurs le mouvement des passions, et de voir par quel travail intérieur le crime et la vertu se produisent dans les âmes. Comparez la conduite de Néron quand il punit sa mère, à celle que suivit dans des circonstances pareilles un prince qui régna bientôt après lui, je veux parler de Titus. Titus était encore plus menacé par l'ambition de Domitien son frère, que Néron par l'ambition d'Agrippine. Vespasien, leur père, qui connaissait ce fils indigne, l'avait tenu soumis et tremblant sous l'autorité de ses regards. Il l'aurait puni de ses trahisons si Titus n'avait pas intercédé pour lui. Titus espéra fléchir l'âme sombre et farouche de Domitien. Il assiégea ce cœur inaccessible avec tout l'élan de sa magnanimité, sans pouvoir y pénétrer jamais. Après l'avoir défendu contre Vespasien, leur père, Titus le protégea contre lui-même, sacrifiant à l'amitié fraternelle ses droits et ses devoirs d'empereur. Quand on le surprenait en flagrant délit de conspiration, il prenait à part Domitien, il le suppliait avec larmes d'attendre sa mort, de considérer que l'empire lui reviendrait inévitablement, puisque n'ayant pas de fils, il le considérait comme son héritier; il poussa l'affection jusqu'à lui

offrir sa fille en mariage pour le rapprocher de l'empire et de lui-même : rien n'adoucit ce cœur implacable et bas, que sa dépravation condamnait fatalement à détester la magnanimité de son frère.

Pendant les cent jours de fêtes qui furent consacrés à l'inauguration du Colysée, les mauvais instincts de Domitien, dignes d'être mêlés à ces égorgements, se manifestèrent avec un nouveau caractère de perversité. Titus en eut la preuve; la haine de ce frère scélérat avait triomphé de son amitié. Prévoyant alors que Domitien règnerait bientôt sur ce peuple joyeux, dont le bonheur l'avait uniquement préoccupé, cette âme généreuse fut comme vaincue par la douleur. Pendant le dernier jour de cette longue fête, Titus pleura longtemps, et il fut vu de cent mille spectateurs [1]. Lui, soldat, patricien, empereur, il pleura sans pouvoir se consoler, et dans cet adieu silencieux et suprême qu'il adressait au peuple romain, ses regrets étaient moins à la vie et à l'empire, qu'à sa générosité perdue. Il pouvait, il devait prévenir un règne abominable, il n'en eut pas la force, et par un de ces mouvements héroïques auxquels l'avait habitué sa vie de soldat, il aima mieux mourir que d'entrer dans la voie de Néron qui s'ouvrait devant lui.

Quant à Néron, qui ne connaissait de la vie romaine, ni les luttes du forum, ni les travaux de la guerre, ni les mœurs austères du foyer domestique, il était homme et prince. Il jugea sa mère avec toutes les ressources d'intelligence dont Sénèque avait muni son esprit. La femme qui avait abandonné son enfance, flétri sa jeunesse, tenté de lui enlever l'empire, n'était pas une mère, mais un fléau, un ennemi

1. Spectaculis absolutis, in quorum fine populo coram uberius fleverat, Sabinos petit. SUÉTONE. *Vie de Titus*, ch. X.

public. L'amour de la patrio et la raison d'État, qui avaient autorisé le premier Brutus à sauver une bourgade en sacrifiant ses fils, l'autorisaient à défendre contre sa mère sa vie et son pouvoir qui maintenaient la paix du monde : tels furent les raisonnements de Néron. Mais comme la justice et l'honneur nous pressent avec moins d'énergie que nos passions, si Néron n'avait fait que son devoir, Agrippine ne l'aurait pas trouvé si cruel. En réalité, il sacrifia sa mère à son amour pour Poppée, au besoin d'assurer ses plaisirs et sa vie, et les raisons légitimes que fit valoir Sénèque pour justifier son crime, lui donnèrent le courage qui lui manquait.

Il ne suffit pas, pour être juste, d'affirmer que Néron avait de la bonté ; il faut dire que la bonté fut le grand côté de son caractère. Malheureusement, c'était chez lui une qualité plutôt qu'une vertu, c'était une générosité d'instinct, uno douceur de tempérament sans principe et sans règle, conditions de la durée. Pendant que sa cordialité riante n'avait encore subi aucune épreuve, personne auprès de lui pour le préparer aux déceptions de l'avenir. Aussi, dès que les périls et les mécomptes vinrent troubler son bonheur et son pouvoir, la facilité d'humeur et la mollesse de caractèro qui l'avaient d'abord livré à ses instincts généreux, l'abandonnèrent aussi complétement à la cruauté. L'avarice, l'ambition, l'amour de la guerre qui n'avaient pas contrarié ces bons mouvements, ne firent pas obstacle aux mauvais ; et la haine vint, à son heure, régner dans son âme aussi absolument qu'autrefois la bonté. Maîtrisé par le mal comme il l'avait été par le bien, Néron fut le pire des hommes après être né le meilleur, et ses passions l'emportèrent au loin, si facile à l'entraînement, que tout lui devint une fatalité, même le parricide.

Il est certain que si Néron fût mort à propos, il aurait

laissé une mémoire encore plus chère à l'humanité que celle de Titus. On a dit aussi de Titus, que s'il avait voulu vivre et régner, il aurait fini comme Néron, tant il y avait dans l'empire de dangers inévitables et de dures nécessités, tant la bête féroce, connue de Tibère, absorbait de victimes sans calmer ses appétits. Pour Titus comme pour Néron les circonstances furent également difficiles, c'est dans leurs caractères que la différence se fait voir. A travers les hasards et les accidents, chacun d'eux fit sa destinée par sa faiblesse ou par son courage. Titus, en s'éloignant de Bérénice; Néron, en se rapprochant de Poppée.

La mort d'Agrippine fut une sorte d'affranchissement pour son fils, qu'elle avait dominé de toute la supériorité de son caractère. Mais tandis que le peuple romain, le sénat et le monde se taisaient devant lui, le cri de sa conscience protestait contre sa fortune. Lui-même ne le dissimulait pas, et nous ne connaissons que par les aveux du coupable, ses remords, ses frayeurs et les apparitions de cette ombre terrible, que la mort même n'avait pas domptée. Quelques protestations obscures, quelques injures anonymes, recueillies par les historiens, osèrent s'élever contre César. Une de ses statues fut trouvée le matin, avec le sac des parricides noué autour du cou. Un enfant fut exposé dans le vélabre avec cet écriteau : « Je ne t'élève pas, de peur que tu ne sois l'assassin de ta mère. » On écrivit çà et là, sur les murs, un vers où les noms de Néron et d'Oreste étaient réunis. Parmi ceux qui eurent l'imprudence de dire que Néron avait tué sa mère, quelques-uns furent accusés et poursuivis par les ennemis du prince, qui voulaient constater le crime en paraissant flétrir la calomnie. Néron supporta toutes ces injures sans se venger, et subit en silence ces outrages [1].

1. SUÉTONE, *Vie de Néron*, ch. XXXIX.

Par un esprit de justice qui se manifesta souvent chez lui, Néron crut devoir se résigner à des accusations qui se reproduisaient au fond de son cœur. Il fut assez sage pour ne pas rendre ces bruits plus importants par son attention.

Les historiens nous assurent que la nature et les dieux protestèrent contre son crime, par les prodiges les plus inouïs : une femme accoucha d'un serpent. Le tonnerre tomba sur les quatorze régions de Rome. Un tremblement de terre des plus violents épouvanta la ville éternelle. Le 30 avril, pendant les sacrifices d'actions de grâce que le sénat offrait aux dieux, à l'occasion de la mort d'Agrippine, le soleil s'éclipsa si complètement, qu'à la grande stupeur des Romains, les étoiles apparurent au ciel dans cette obscurité. Si disposé qu'on soit à croire à des miracles attestés par tous les historiens, l'impression profonde du règne de Néron sur les esprits ressort de ces témoignages bien plus que l'authenticité des faits merveilleux.

Quelques jours après l'éclipse et le tremblement de terre du 30 avril, la fête des Morts célébrée le sept des ides, c'est-à-dire le 9 mai, vint redoubler les remords et la terreur du parricide. Néron eut souvent recours à la magie pour fléchir les mânes irrités de sa mère, qui le tourmentait à travers la pierre du sépulcre; mais avant, il se soumit aux pratiques mystérieuses recommandées par les curions pendant les nocturnes lémures. Vers minuit, à l'heure du sommeil profond, quand les aboiements des chiens ont cessé, le Romain sortait de sa chambre, nu-pieds, et faisait claquer les doigts de sa main pour effrayer les ombres [1]. Il lavait trois fois ses mains à l'eau d'une fontaine, puis il rentrait en jetant une à une derrière lui des fèves

1. Nox ubi jam media est, somnoque silentia præbet;
Et canis, et variæ conticuistis aves.
OVIDE. *Les Fastes*, liv. V, vers. 429 et suiv.

noires qu'il avait dans sa bouche. La croyance était que l'ombre familière le suivait sans être aperçue et ramassait les fèves pendant qu'il prononçait par neuf fois des paroles consacrées. Il plongeait une dernière fois ses mains dans l'eau, frappait sur un tympan d'airain pour épouvanter le fantôme, et le conjurait de quitter son toit. Il se tournait alors, et celui qui ne voyait rien devant lui pensait avoir conjuré les apparitions. Mais Néron, s'il osa regarder derrière lui quand toutes ses pratiques furent achevées, vit sans doute apparaître l'ombre menaçante d'Agrippine, agrandie et consacrée par la mort.

Ce fut après avoir inutilement employé les moyens conseillés par les curions que Néron descendit dans les arcanes de la magie, pour se soustraire aux obsessions qui troublaient ses nuits. Efforts inutiles : des frayeurs et des remords incessants furent le supplice de toute sa vie. Nous le verrons, au dernier jour de son règne, redemander le bracelet que sa mère lui avait donné comme un talisman. Ce souvenir ineffaçable et ces regrets prouvent que sa bonté native ne fut jamais entièrement étouffée et qu'elle resta toujours opprimée, captive, mais gémissante au fond de son cœur.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE Ier

GOUVERNEMENT DE NÉRON

Néron veut effacer son crime. — Ennemi de la guerre, il cherche l'éclat de son règne dans les arts. — Les hommes de mérite en tout genre sont appelés au Palatin. — Néron travaille avec les lettrés. — Il compose des pièces de vers. — Quels poëtes furent admis dans sa familiarité. — Néron chansonnier. — Mérite du poëte incertain. — Qualités du prince incontestables. — Philosophes admis à sa cour.

Par deux fois dans des circonstances analogues, après l'empoisonnement de Britannicus et après le meurtre d'Agrippine, Néron témoigna le désir sincère de faire oublier ses crimes et de prouver par le noble usage de son pouvoir le droit qu'il avait eu de le défendre contre toutes les rivalités. Vainqueur en Occident et en Orient, maître absolu de Rome et des Provinces, il voulut donner au monde une paix dont il ne jouissait pas lui-même ; et ses remords lui furent un motif de plus

de poursuivro avec une nouvelle ardeur l'application de ses idées au gouvernement des hommes.

En même temps que Néron avait au plus haut degré l'amour de la gloire et le besoin le plus impérieux de popularité, il détestait la guerre autant par humanité que par mépris pour ces jeux de la force brutale si inférieurs aux purs travaux de l'esprit. On ne le vit jamais céder au plaisir d'agrandir l'empire; il fut même tenté de retirer ses légions de la Grande-Bretagne, quand cette province se révolta contre Suédonius [1]. Il était donc forcé de chercher l'éclat de son règne dans le maintien de la paix universelle, dans la splendeur des arts, dans les merveilles de la civilisation; projet d'autant plus admirable qu'il lui était inspiré par un vif sentiment d'humanité, et qu'il proposait à son ambition la gloire la plus difficile à conquérir. Ces idées et ces sentiments étaient une tradition de famille; son aïeul Agrippa, ministre laborieux d'Auguste, les avait exprimés dans son magnifique discours sur les expositions publiques [2]. Après tant de guerres et de triomphes, l'univers conquis et apaisé, quel autre système pouvait se présenter à la pensée des Césars? Le génie romain avait accompli sa tâche et nous voyons les plus grands esprits languir sans espérance et se replier vers le passé. Tacite lui-même, n'ayant pas d'avenir auquel il aspire, célèbre l'égalité primitivo et se retourne vers l'âge d'or [3]. Néron obéissait donc autant à sa nature qu'aux exigences de sa situation quand il prétendait régénérer le monde par les travaux pacifiques de l'intelligence. Lui seul pouvait conduire dans cetto voie la société païenne si elle avait assez de force pour accomplir de nouveaux

1. Suétone. *Néron*, ch. xviii.
2. Pline. *Hist. nat.*, liv. XXXV, ch. ix.
3. Tacite. *Annales*, liv. III, ch. xxvi.

progrès. C'était chez lui une pensée bien arrêtée d'ajouter quelque chose au bonheur du peuple et à la gloire de l'empire; s'il est resté le plus populaire des Césars et s'il a frappé si vivement les imaginations, c'est pour avoir poursuivi son projet avec une ardeur et une passion qui se trouvent rarement dans une société vieillie.

Le seul progrès que Rome pût accomplir en effet après sa domination si bien assise, c'était d'égaler, de surpasser peut-être la politesse des Grecs, et de corriger, par l'élégance, la dépravation de ses mœurs. Néron eut la force de s'imposer les soins et les travaux nécessaires à la réalisation de son œuvre; il sacrifia son repos et son plaisir par amour de la gloire et de la popularité. Au lieu de s'oublier avec quelques amis dans l'ivresse et dans les jouissances que donne le pouvoir, au lieu de s'isoler dans l'orgueil puéril et superbe d'une mystérieuse majesté, il appela tous les hommes de talent auprès de lui, dans le but de stimuler leur ardeur; ses entretiens et ses exemples donnaient ainsi la plus vive impulsion aux travaux de l'esprit. Musiciens, sculpteurs, pantomimes, cochers du cirque, danseurs et philosophes, allaient par troupes au Palatin faire connaître leurs talents, donner des leçons, recevoir des encouragements. Néron leur partageait les heures de sa journée, se passionnait pour leurs travaux et vivait avec eux, comme avec la foule, dans une familiarité de tous les jours. Son ardeur les pénétrait, son exemple excitait l'émulation : appelant chacun par son nom, ce qui était fort goûté des Romains et prouvant à chacun l'excellence de son art, il jetait une telle animation au milieu de tous ces talents réunis, que le Palatin semblait être le forum des beaux-arts.

Une de ses espérances était d'enlever les jeunes gens aux souvenirs austères de la République et aux rudes leçons du

stoïcisme, pour en faire les compagnons de ses travaux. Ils ajouteraient ainsi à la gloire de la cité, sans compromettre son repos. Ce but avait fixé l'ambition distinguée d'Auguste quand il admettait les génies de son temps dans cette familiarité supérieure qui est le côté le plus pur de sa gloire et le plus inaccessible à l'imitation ; Néron le rechercha d'une ardeur peu commune avec cette préoccupation passionnée des choses de l'esprit qui est le caractère distinctif et tout à fait princier des Césars.

Les littérateurs et les poëtes étaient admis dans son intimité, ceux même qui n'étaient pas encore bien connus. Il s'entretenait avec eux et ne dédaignait pas d'être initié au secret de leurs productions. Richelieu en usait de même avec les beaux-esprits de son temps. Tacite dit que ces jeunes gens s'amusaient à coudre ensemble des lambeaux de vers que Néron avait composés ou qu'il improvisait[1]. Suétone, au contraire, prétend avoir sous les yeux des manuscrits de Néron dont les ratures et les corrections annoncent un plan et un travail soutenu. Il composa sans peine, dit-il, quelques pièces de vers, sans jamais donner pour siennes les productions d'autrui [2]. Sénèque, si jaloux de sa gloire littéraire, et qui n'aurait pas voulu se couvrir de ridicule, cite avec honneur un vers pris dans les poésies de Néron [3].

Vossius va plus loin, et de quelques vers qui nous restent, il conclut que Néron était un bon poëte [4].

1. Tacite. *Ann.*, liv. XIV, ch. xvi.
2. Suétone. *Néron*, ch. lii.
3. Colla Cytheriacæ splendent agitata columbæ. *Quest. nat.*, liv. I, ch. v.
4. Vossius a pris dans la première satire de Perse quelques lambeaux de vers détachés des poésies de Néron, et qui ne lui semblent pas mériter le mépris du jeune stoïcien.

Vossius. *De Origine et Progressu Idolatriæ*, liv. II, ch. lii.

Perse lui reproche son goût pour le gigantesque et l'emploi des grands mots. Toutes les fois, néanmoins, que Néron lut des vers de sa composition, soit chez lui, soit au théâtre, la joie publique en fut si vive qu'on décréta des remerciements aux dieux, et que ces vers, gravés en lettres d'or, furent dédiés à Jupiter Capitolin[1].

Quoiqu'on puisse reprocher à Néron d'avoir aimé l'enflure et de viser au gigantesque, le succès qu'eut auprès de lui Labéon, avec son *Iliade travestie*, prouve qu'il n'était pas exclusif et qu'une grande liberté d'esprit régnait autour de lui[2]. Parmi les jeunes poëtes admis dans sa familiarité pour prendre part à ses travaux littéraires, il en est qu'on peut nommer avec certitude, il en est d'autres qu'on ne peut citer qu'avec une extrême réserve.

Perse composa un poëme sur l'expédition de Corbulon contre les Parthes, et s'il faut en croire ses traducteurs, il fit remonter jusqu'au prince l'honneur de ces victoires. Peut-être est-il permis de supposer qu'on l'avait assez bien accueilli au Palatin pour qu'il se plût à célébrer les gloires de l'empire et le mérite de l'empereur. Juvénal lui-même, qui composa sa première satire contre Pâris et contre le poëte aimé de Néron[3], les avait sans doute vus de près l'un et l'autre quand il flétrit leurs intrigues et leur influence usurpée. Martial enfin, qui vint à Rome pendant le règne de Néron, a dû profiter de la facilité qu'avaient les jeunes poëtes d'arriver à César, leur protecteur; et s'il l'a ménagé, comme M. Nisard[4] l'observe judi-

1. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. x.
2. PERSE. satire I, vers 4.
3. SUÉTONE. *Vie de Juvénal*. Quel est ce poëte aimé de Néron? Est-ce Lucain, Labéon ou Pétrone?... Ils étaient nombreux.
4. D. NISARD. *Poëtes de la Décadence*, tom. I, pag. 342.

cieusement, c'est qu'il se souvenait sans doute d'avoir obtenu de ce prince un patronage qu'il ne retrouva plus.

Quant à Pétrone, Lucain, Titus et Labéon, ils firent certainement partie de la société littéraire organisée par Néron. Cette société devait être fort nombreuse; l'empereur eut la pensée de faire écrire une histoire romaine en vers : projet ridicule peut-être, mais du moins national et motivé par la nécessité d'occuper et de réunir tous ces divers talents en les appliquant à une œuvre commune. C'est sans doute à cette pensée de Néron que nous devons *la Pharsale* de Lucain. L'intérêt actuel du sujet et sa grandeur fixèrent sur ce siècle l'attention et les travaux du poëte. Son œuvre, où l'histoire, la philosophie et la politique occupent la plus grande place au détriment des fictions et de l'invention poétique, est tout à fait selon le plan de Néron.

Il s'exerçait lui-même dans des genres différents. Les vers légers, les chansons et les petits poëmes qu'il composait étaient chantés dans les quartiers populeux, dans les tavernes et aux bains [1].

Quand Apollonius de Tyane vint à Rome avec ses amis, le jour même de son arrivée, pendant qu'il prenait son repas dans une taverne, un homme aviné, mais d'une voix agréable, se posa fièrement devant lui. « Cet homme faisait le tour de » Rome en chantant les vers de Néron; il vivait de cette in» dustrie, et quand on l'écoutait avec négligence il vous pour» suivait pour crime de lèse-majesté.... Il portait dans une » petite boîte une corde usée à force de servir, qu'il disait » venir de la cithare même de Néron..... Il préluda par un » hymne du maître, puis il déclama des morceaux de l'*Orestie*

1. M. Castil-Blaze, dans un article de la *Revue de Paris*, attribue l'air de *la Boulangère* à Néron.

» et d'*Antigone*, vocalisant et imitant toutes les intonations » hasardées de l'empereur.[1] »

Il est absolument impossible de se faire une idée juste du talent de Néron, comme versificateur, sur ces données incomplètes, aucune citation un peu importante ne venant à l'appui. Mais la bienveillance de César pour les lettres de son temps est manifeste, et son intention bien formelle d'atteindre un but élevé ressort victorieusement des faits. On peut affirmer de Néron qu'il a connu et encouragé tous les hommes distingués de son temps, et ce n'est pas un mince éloge qu'on puisse faire d'un souverain ; il faut donc reconnaître, pour être juste, qu'il fut le promoteur de cette grande époque de la littérature latine qui compte Sénèque, Juvénal, Lucain et Tacite, moins pure sans doute que le siècle d'Auguste, mais plus énergique, plus originale, et par cela même supérieure peut-être.

Les maîtres de la sagesse vinrent à leur tour proposer à Néron leurs enseignements. Il consacrait aux philosophes les loisirs du soir après le repas. Il aimait à entendre exposer et discuter les systèmes. Il pouvait compléter ainsi son éducation philosophique, fort négligée par son précepteur. Sénèque ne lui avait fait lire que ses ouvrages. Tacite cependant aurait pu rendre justice aux intentions libérales du jeune prince qui ouvre son esprit à la vérité, honore ceux qui font profession de la dire, les reçoit à sa table et les écoute avec une bienveillance parfaite ; mais l'âpre historien se contente de nous dire à ce propos qu'on vit alors des gens de mine et de morale austères, heureux de se faire voir dans les splendeurs de la cour[2]. La politique libérale de Néron n'en est pas moins certaine ; son

1. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. IV, ch. xxxix.
2. Nec deerant qui, ore vultuque tristi, inter oblectamenta regia spectari cuperent. Tacite, *Ann.*, liv. XIV, ch. xvi.

projet de régénérer Rome par les arts n'en est pas moins glorieux, et la postérité doit reconnaître que ce prince, d'odieuse mémoire, a voulu clore définitivement la période sanglante des haines et des proscriptions, pour engager l'humanité dans une voie toute d'intelligence et de paix.

CHAPITRE II

SPECTACLES ET JEUX DU CIRQUE

Mort de Domitia. — Néron faussement accusé. — Attrait des spectacles. — Rome et les provinces se passionnent pour les jeux du Cirque. — Origine de ces jeux. — Pompe triomphale de la procession sacrée. — Sacrifices, signal donné par l'édile. — Courses des chars. — Gladiateurs. — Combats d'animaux venus de tous les points du monde. — Entr'actes, rafraîchissements offerts par l'empereur. — Loteries, dépenses faites par César. — Gladiateurs attirés par les récompenses.

Avant d'aborder l'importante question des spectacles chez les Romains, il est juste de défendre en peu de mots Néron d'une accusation portée contre lui. Il s'agit de Domitia, sa tante, que Suétone et Dion nous affirment avoir été empoisonnée par son ordre. Voici les faits : Quelques jours avant de quitter sa première barbe, Néron alla faire visite à sa tante Domitia, déjà fort vieille et très-malade. L'honneur qu'elle recevait et l'intérêt que lui témoignait l'empereur l'émurent vivement, et dans la joie qu'elle en éprouvait, touchant le menton de son neveu avec une familiarité toute maternelle, aussitôt que j'aurai vu tomber cette barbe, dit-elle, je pourrai mourir. — C'est bien, reprit Néron en se tournant vers ses amis, je vais me faire raser en sortant.

Certes il y a loin de cet homme à celui qui aurait voulu ne savoir pas écrire pour ne pas signer un arrêt de mort; mais cette parole de Néron près de Domitia malade n'est pas l'expression d'un mauvais sentiment, c'est l'intempérance d'un esprit railleur qui ne résiste pas au plaisir de se produire. La présence de ses joyeux compagnons entraîna Néron plus loin qu'il ne voulait aller. En sortant, il s'entretint de la malade avec les médecins et leur conseilla de la purger : voilà sur quoi repose l'opinion de ceux qui l'accusent d'avoir fait empoisonner sa tante. Il était, disent-ils, impatient de s'emparer de ses biens. Pourquoi impatient, puisque le besoin d'argent ne s'était pas encore fait sentir? Puisque Domitia était vieille et mourante? Puisque cet héritage ne pouvait lui échapper?... De toute sa famille, Domitia seule lui restait; il n'est pas possible d'admettre que Néron se soit rendu, sans motif, coupable d'un second parricide quand l'horreur du premier troublait encore toutes ses nuits. Croyons avec Tacite, qui ne lui a pas imputé ce crime, qu'il faut ranger cette accusation au nombre des calomnies dont la haine a poursuivi les Césars après leur mort. Néron, le plus populaire, a dû être le plus flétri, et l'on serait en droit de reconnaître dans Suétone, l'historien que Martial accuse d'écrire une fausse histoire de Néron [1].

Il est d'autant plus important de constater l'innocence de Néron, que trois ans se passent après la mort de sa mère sans qu'on ait à lui reprocher la moindre injustice, ni de nouvelles cruautés. Ce serait donc trois ans qu'il faudrait ajouter aux cinq premières années qui motivaient l'admiration de Trajan.

La puissance et l'attrait des spectacles étaient si grands à Rome, — que les Grecs et les Barbares, les nations voisines et

1. An quæ Neroni falsus astruit scriptor.
MARTIAL, livre III, *Epigramme* 20°.

les peuples éloignés, restaient avides et curieux de tout ce qu'on racontait du cirque et de l'amphithéâtre. Ce qu'ils voyaient des forces de l'empire, ce qu'ils apprenaient de la grande cité, de son peuple, de ses monuments et de ses plaisirs, la leur faisait accepter pour capitale et pour commune patrie. Tout homme né pour sortir de la foule aspirait à devenir citoyen romain. Voyons donc quels étaient ces spectacles et ces jeux.

Les spectacles des Romains, déjà grands et terribles sous la république, arrivèrent sous les Césars au plus haut degré de leur splendeur. Les émotions du cirque avaient remplacé les débats du Forum et l'enivrement des triomphes. Le peuple s'y portait avec une telle ardeur, que la veille de ces grandes solennités il allait prendre ses places et passait la nuit sur les gradins[1]; du pain et le cirque voilà sa vie. Le plus dur côté de l'exil ou d'un long voyage c'était d'être privé de spectacles pendant toute l'année[2]. Chaque province voulut avoir des théâtres où seraient reproduites les splendides horreurs du cirque romain. On essaya de contrarier cette tendance, mais elles s'y livrèrent avec une fureur toujours croissante, et dans telle ville assiégée, le peuple abandonnait pour aller au spectacle la défense des murs qui tombaient alors au pouvoir de l'ennemi[3].

Au reste, les jeux romains consacrés par la religion remontaient aux origines nationales. Institués par Romulus, ils avaient reçu de Tarquin une pompe nouvelle imitée des Étrusques. Plus tard le sénat décréta que la République en ferait les frais. Les premiers magistrats veillaient à la célébration des

1. Inquietatus fremitu gratuita in circo loca de media nocte occupantium, omnes fustibus abegit. SUÉTONE. *Caligula*, ch. XXVI.

2. JUVÉNAL. *Satire* XI. vers 52.

3. En 439, les habitants de Carthage étaient au théâtre quand Genseric s'empara de leur ville.

jeux : les uns en avaient l'intendance pour les préparer, les autres étaient chargés d'inspecter les préparatifs, d'autres en réglaient l'ordonnance et l'édile présidait à la fête en costume de triomphateur. Les grands dieux conviés à la solennité descendaient du Capitole pour venir prendre place au milieu du peuple ; avant d'entrer au cirque la procession sacrée traversait le Forum. Elle était conduite par l'édile curule, monté sur un char traîné par quatre chevaux blancs ; les sénateurs et tous les magistrats accompagnaient la pompe triomphale. Un jour qu'Auguste était malade, il n'en suivit pas moins le cortége ; on l'y porta couché dans sa litière [1].

Après les sénateurs venaient les jeunes gens de quatorze à quinze ans jugés dignes d'assister à la cérémonie : les uns à cheval, rangés par escadrons, les autres par compagnies et à pied ; tous dans un si bel ordre qu'ils semblaient se rendre à leurs exercices. Spectacle admirable qui pénétrait de respect les étrangers en leur faisant voir quelles ressources la république trouverait bientôt dans ces jeunes gens, qui allaient être des hommes [2]. Les cochers suivaient en costume de guerre, conduisant des chars attelés de deux et de trois chevaux. Il n'y avait jamais moins de cent chars, appartenant aux quatre factions, dont les cochers se distinguaient à la couleur particulière de leur tunique, si bien que la beauté des chevaux et l'élégance des costumes, faisaient de leur marche seule un spectacle attrayant. On voyait à la suite une troupe d'athlètes vigoureux, nus et prêts au combat ; puis trois groupes de danseurs d'âges différents, hommes, jeunes gens et enfants ; des chœurs de musiciens les accompagnaient. Le costume des danseurs était une tunique écarlate, serrée avec une ceinture de cuivre ; ils

1. SUÉTONE, *Vie d'Octave*, ch. XLIII.
2. DENYS D'HALICARNASSE, liv. VIII, ch. XIII, parag. 4.

portaient une épée au côté, une lance courte à la main : les hommes avaient des casques d'airain ornés d'aigrettes; ainsi vêtus ils dansaient la Pyrrhique ; chaque troupe était conduite par un chorège qui marquait la cadence.

Des chœurs de Satyres et de Silènes venaient après; les Satyres couverts de peaux de bouc et coiffés d'aigrettes en poil, les Silènes vêtus de tuniques grossières et velues. Ils parodiaient d'une façon grotesque les danses sérieuses, au son d'une musique adaptée à leurs gestes plaisants et à leurs contorsions. Les dieux s'avançaient les derniers, précédés d'un grand nombre de ministres subalternes employés dans les temples. Les statues étaient portées dans des litières ou sur des chars attelés de quatre chevaux que des enfants nobles conduisaient par la bride. Ces jeunes écuyers, couronnés d'une branche de chêne ornée de perles, étaient vêtus de robes de pourpre et d'or. Les quatre collèges de pontifes fermaient la marche. Le cortège s'avançait dans les rues jonchées de fleurs, couvertes de grands voiles, entre les temples et les maisons ornées de tentures, au milieu des parfums brûlés dans des cassolettes d'argent.

Tandis que la pompe triomphale traverse le Forum et le Velabre, tout un peuple enfermé dans le grand cirque attend avec impatience. De l'Euripe [1], qui la sépare de l'arène, à la colonnade qui couronne le monument, la multitude assise sur les gradins de pierre s'agite dans l'immense pourtour; le tonnerre des vociférations gronde dans la vallée Murcia au-dessous du Palatin calme et dominateur. Le moment est solennel. Tous les regards sont ramenés vers l'arène que la poudre de

1. L'Euripe était un canal assez large qui entourait l'arène du grand cirque pour mettre les rangs les plus bas des spectateurs, hors de l'atteinte des animaux.

pierre spéculaire fait briller comme une prairie couverte de neige. Sur cette grande scène et sur ce sol uni, qu'aucun pas, aucune goutte de sang n'ont encore tachés, se développe la pompe triomphale et apparaît enfin la statue d'or de la Victoire aux ailes d'or. Cent cinquante mille spectateurs se lèvent à la fois; ils accueillent avec des cris d'enthousiasme la compagne fidèle de leurs longs travaux, la complice séculaire de leur empire.

Aussitôt que la procession sacrée a fait le tour de l'arène, on offre un sacrifice aux dieux, leurs statues sont placées ou sur la Spina, large mur à hauteur d'appui qui sépare l'arène dans sa longueur en deux parties égales, ou dans le Pulvinar, petit temple qui leur est destiné. Les magistrats, les sénateurs et les vestales montent sur la plate-forme qui s'étend au-dessus des carcères. Les jeux vont commencer.

L'édile curule tient une pièce d'étoffe rouge roulée dans sa main. Il lance vers l'arène ce lambeau de pourpre qui se déploie dans toute sa longuenr, comme le jet de sang d'une blessure; c'est le signal. Les trompettes sonnent et quatre chars, renfermés dans les carcères, s'élancent dans l'arène d'un seul mouvement.

La première journée suffisait à peine à la course des chars: les jeux qu'on donnait au peuple duraient parfois trente, quarante, jusqu'à cent jours. Impossible de décrire avec détails ces divers genres de spectacles, les rivalités des cochers, les courses des sauteurs qui voltigeaient sur plusieurs chevaux, les luttes des athlètes, les combats sanglants des gladiateurs, par couples et par troupes, à pied et à cheval. Deux champions s'élancent sur les écailles d'airain de la tortue que trente de leurs compagnons forment au-dessus de leurs têtes en joignant leurs boucliers. Leurs pas font retentir ce terrain mobile et dur tout

composé d'armures, et leur sang arrose bientôt ceux qui ont porté le combat. A ces duels succédaient de vraies batailles et de longs égorgements entre des troupes de gladiateurs. Les bestiaires combattaient les animaux féroces; les Thraces à cheval venaient chasser les taureaux sauvages; les éléphants, chargés de tours garnies de soldats, étaient assiégés comme des citadelles. On prodiguait au peuple romain les douleurs et l'agonie, on le rassasiait de sang. De moments en moments des pigeons enfermés dans des cages étaient mis en liberté: ils s'élevaient dans le ciel à une grande hauteur, hésitaient un instant pour s'orienter, puis ils partaient comme un trait vers un point de l'horizon. Ils allaient au delà des mers annoncer au patricien retenu loin de Rome la victoire de son esclave ou de son cheval.

De tous les coins de l'univers les bêtes les plus féroces et les plus grands criminels étaient envoyés dans la ville éternelle pour s'y livrer un dernier combat. L'océan était dépeuplé de ses monstres ainsi que le désert, car la naumachie avait ses batailles navales et ses luttes sanglantes qui ne le cédaient en rien aux horreurs du cirque. Ce sont en Orient, dans les sables qui entourent l'Égypte dans les déserts de la Mauritanie, des chasses continuelles pour alimenter les viviers. On épuise la nature pour assouvir l'insatiable cruauté des Romains qui, sous un ciel clément, passent au théâtre les plus belles journées à voir engorger des hommes et des animaux.

Il est vrai que dans les entr'actes, pendant qu'Ovide vient s'asseoir près d'une belle jeune fille plus curieuse des courses que de sa galanterie[1], et que Martial médite dans un coin une épigramme qui fera peut-être sourire le sombre Domitien, une

1. Ovide. *Les Amours*, liv. III, *Eleg.* II.

armée d'esclaves distribue des rafraîchissements aux frais de l'empereur et se répand dans la foule avec des corbeilles pleines de fruits et de pâtisseries. De grands voiles tendus au-dessus des spectateurs couvrent d'ombre cette multitude. De nombreux tuyaux lancent des eaux parfumées qui retombent en pluie fine et odorante; par intervalles on arrose l'arène pour abattre la poussière, et dans une infinité de petits canaux, pratiqués derrière chaque ligne de gradins, on fait couler des eaux vives qui répandent la fraîcheur. Quelquefois on mettait le comble à la joie populaire par une loterie. L'édile traversait la foule par la précinction du milieu, sorte de couloir qui courait entre les gradins, et, comme un laboureur qui ensemence son champ, il jetait autour de lui, par grandes poignées, de petites boules qui portaient chacune un numéro. Ceux qui étaient assez adroits ou assez heureux pour saisir une de ces boules, allaient se présenter chez les intendants du prince et le lot correspondant à leur numéro leur était délivré. C'était des meubles, des objets d'art, vases, statues, tableaux; c'était une somme d'argent, un esclave, des armes de prix; c'était même des maisons et une villa : la fortune et ses hasards étaient toujours pour quelque chose dans la vie du peuple romain.

Il est donc aisé de comprendre pourquoi les gladiateurs les plus braves, les athlètes les plus renommés, les cochers et les écuyers les plus habiles, venaient de toutes parts à Rome où les attendaient les plus belles récompenses sur le plus grand théâtre de l'univers. Martial célèbre dans ses vers la force herculéenne de Carpophore, qui a tué vingt bêtes féroces dans un seul jour [1]. Il est vrai que le plus grand nombre des bestiaires

1. Herculeæ laudis numeretur gloria : plus est
Bis denas pariter perdomuisse feras.
MARTIAL. *Des Spectacles*, ch. XXX.

et des gladiateurs sortaient de l'arène par la porte de Libitine, déesse des funérailles, traînés morts avec des crocs; et que d'autres étaient portés mourants sous les voûtes du spoliaire où les jeunes apprentis les achevaient. Là quelque épileptique, espérant retrouver la santé, venait boire le sang à ces coupes vivantes[1]. Ceux que le héraut proclamaient vainqueurs, recevaient des palmes, des couronnes, la liberté, une grosse somme d'argent, et sortaient par la porte triomphale, couverts d'applaudissements.

La société romaine, qui avait commencé par le brigandage et s'était fortifiée par des luttes séculaires au dedans et au dehors, recherchait les égorgements du cirque dont l'horreur était le prolongement de la guerre. Ces combats sanglants résumaient la vie humaine comme la comprenait le peuple-roi: avoir la force de vaincre ou le courage de mourir.

1. Sanguinem quoque gladiatorum bibunt, ut viventibus poculis, comitiales morbi. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXVIII, ch. II.

CHAPITRE III

JEUX SCÉNIQUES. — ART THÉATRAL

Commencements de l'art dramatique à Rome. — Danses des histrions venus de l'Étrurie. — La jeunesse romaine ajoute des vers libres à ces danses. — Origine des Satires et des Atellanes. — Acteurs de tragédie et de comédie méprisés comme esclaves. — Les Romains initiés en 514 à l'art des Grecs par l'esclave Andronicus. — Cirque permanent, théâtres provisoires. — Construction du Théâtre Pompée. — Grands comédiens honorés. — Les auteurs en relation avec les magistrats d'un ordre élevé. — Société des auteurs à Rome. — Son esprit d'indépendance. — Fierté du poëte Accius devant César. — Abaissement de l'art dramatique accommodé aux goûts des Romains. — Aspect de la scène aussi repoussant que le cirque. — Le théâtre moyen rapide de démoralisation s'il n'est bien dirigé.

Après les jeux du cirque où brillaient la force physique, le courage et l'adresse, on célébrait les jeux scéniques consacrés aux exercices de l'esprit. Ces plaisirs, qui depuis plus d'un siècle faisaient la gloire des Grecs et leurs délices, n'avaient aucun attrait pour les Romains. La nécessité seule put les leur imposer et ce fut la peste qui les introduisit dans leur cité. Rome était ravagée par une épidemie, c'était en l'an 391 de sa fondation. Ni les prières ni les sacrifices n'avaient désarmé la colère des dieux; le fléau ne s'arrêtait pas. Poussés par la superstition, avertis par un oracle, et n'ayant pas d'autre

moyen pour fléchir la colère céleste, les Romains inventèrent de célébrer des jeux scéniques.

Rien n'était moins en rapport que ces jeux avec le caractère d'un peuple guerrier. Il ne connaissait d'autre amusement que les courses de chariots et les combats du cirque. Ni la poésie ni l'action dramatique ne furent pour quelque chose dans ces premiers essais. Des histrions venue de l'Étrurie exécutèrent des danses au son de la flûte avec des poses et des mouvements gracieux à la mode de leur pays[1]. La jeunesse romaine imita ces danses qui l'avaient charmée. Elles furent son divertissement le plus agréable aux fêtes des champs que les Romains, peuple agriculteur par excellence, célébraient avec passion. Dans la joie d'une riche moisson serrée à propos dans les granges, animés par les vapeurs du vin, ils improvisaient des vers libres[2]; ils s'abandonnaient à leur franche inspiration, essais rustiques où les gestes grotesques, les poses lascives et les railleries grossières se mêlaient avec plus d'entrain que de goût. Ces premiers rudiments de poésie furent appelés vers fescennins[3].

Les danses étrusques, ainsi accommodées à la romaine, constituèrent les Satires et les Atellanes; ces prodigieuses bouffonneries devinrent un amusement national. Rome les préféra toujours à la tragedie et à la comédie qui étaient d'origine grecque. Dans les entr'actes des grandes pièces jouées par les comédiens de profession, presque toujours esclaves et méprisés comme tels, les citoyens libres se réservaient le droit de venir

1. Tite-Live, liv. VII, ch. I et II.

2. Libertas que recurrentes accepta per annos
Lusit amabiliter.

Horace, livre II, *Epit.* I, vers 147.

3. De Fescennia, ville d'Étrurie.

improviser les farces vigoureuses où revivaient la gaieté rustique et l'humeur gaillarde des vieux Romains ; ce qu'ils faisaient sans rien perdre de leur considération [1].

L'an de Rome 514, plus d'un siècle après la mort d'Euripide, et cinquante-deux ans après Ménandre, les Romains furent initiés à l'art scénique des Hellènes par un esclave de Livius Salnitor, Andronicus, poëte et Grec de naissance. Mais leur caractère national avait un côté pratique et arrêté peu en rapport avec l'esprit ingénieux des Grecs, amoureux de fictions. Sur les cinq jours consacrés d'abord aux grands jeux, quatre furent donnés aux combats du cirque, et le cinquième aux divertissements de la scène. Le cirque était en permanence depuis les Tarquins; mais le théâtre fut provisoire, les jeux célébrés, on le démolissait. Le grand Pompée, au moment de sa toute-puissance, fit bâtir le premier théâtre permanent. Il trompa le sénat, disant qu'il élevait à Vénus un temple au-dessous duquel on avait pratiqué quelques gradins pour les spectacles ; or, les gradins contenaient vingt-sept mille spectateurs, et le temple qui s'élevait au-dessus, n'était pas plus grand que la loge impériale du cirque.

La forme extérieure du monument était un hémisphère de cinq cent cinquante pieds de diamètre, dont la façade arrondie se composait d'arcades superposées avec une statue dans chacune d'elles ; entre les arcades on voyait devant des pilastres, de grandes colonnes en marbre rose. A l'intérieur du théâtre des gradins en pierre entouraient, à une hauteur de cinq pieds, l'orchestre en hémicycle, et se développaient en autant de lignes concentriques et superposées, s'élargissant jusqu'à la galerie du haut. Elle était soutenue par des colonnes du côté

1. Nam neque tribu moretur, neque a militaribus stipendiis repellitur. VALÈRE MAXIME, liv. II, ch. IV.

do la scène et fermée au dehors par le mur extérieur. Cette montagne de pierre posée sur des voûtes était percée, à des distances régulières, d'escaliers et de portes donnant sur les gradins en face des spectateurs; immédiatement après l'orchestre, s'étendait la scène, ornée de colonnes, de statues, et de toutes les splendeurs de l'architecture. Trois grandes portes s'ouvraient au fond et laissaient la perspective fuir dans le ciel. De ce côté l'édifice était entouré de jardins, de portiques, de bois sombres, pour éloigner les bruits et les rumeurs vulgaires du sanctuaire des beaux-arts.

A côté du théâtre Pompée s'élevèrent, dans les mêmes conditions, ceux de Balbus et de Marcellus : les chefs-d'œuvre de Plaute et de Térence, qu'on avait joués sur des scènes splendides mais provisoires, prirent possession de ces monuments. Ce fut des Scipions à Auguste, la grande époque de la littérature dramatique chez les Romains. Les comédiens en renom étaient honorés et comblés de richesses. Roscius recevait du trésor public mille deniers par jour, sans compter ce qu'il gagnait ailleurs. Le tragédien Esopus, un prodigue effréné, qui se faisait servir des plats estimés dix-huit mille francs de notre monnaie, laissa pour héritage à son fils vingt millions de sesterces après une vie de dissipation. L'importance qu'ont aujourd'hui les hommes d'argent, les hommes de talent l'avaient alors. Roscius vivait dans la familiarité de Sylla, qui le décora de l'anneau d'or des chevaliers. Il fut l'ami et le maître de Cicéron, dont il perfectionna l'action oratoire. L'orateur romain osa reprocher un jour au peuple-roi qui l'écoutait, d'avoir poussé des cris et troublé Roscius pendant qu'il était en scène. Le discours de Cicéron est perdu, mais le fait de l'admonestation est certain[1].

1. Macrobe. *Saturnales*, liv. III, ch. XIV.

Quant aux auteurs de quelque mérite qui, dans les grandes solennités, prétendaient faire jouer leurs poëmes sur le théâtre Pompée, aussi important chez les Romains que le Théâtre-Français parmi nous, ils avaient l'honneur de se mettre en rapport avec l'édile patricien. On sait l'accueil bienveillant que Térence, inconnu et pauvre, reçut de Cérius quand il lui présenta l'*Andrienne* [1].

Les magistrats d'un ordre élevé appréciaient, censuraient et récompensaient les auteurs. Cette idée ne leur vint jamais à l'esprit de prendre la place de ceux qu'ils devaient encourager et d'abuser de leur influence pour produire leurs œuvres. Les empereurs suivirent cet exemple et l'*Œdipe* de Jules César, ainsi que l'*Ajax* d'Auguste ne furent jamais représentés [2].

Ce qu'il faut noter à la louange de César Octave, c'est la protection spéciale dont il honora les lettrés de son temps. Il dut à ce retour aux usages et aux mœurs républicaines pendant sa longue édilité impériale, d'être le promoteur d'un grand siècle et de faire oublier les proscriptions du triumvir. Dans cette république des lettres qui survivait à la République romaine, l'esprit d'indépendance s'était conservé. Les poëtes et les littérateurs, constitués en société, maintenaient les droits de l'intelligence. Les idées et les sentiments qui animaient autrefois le peuple dans le Forum restaient vivaces et puissants au milieu d'eux, et les comédiens eux-mêmes osaient faire entendre au théâtre de courageuses paroles [3]. La tribune était muette; mais l'enseignement stoïque des philoso-

1. Suétone. *Vie de Térence*, ch. II.
2. Suétone. *J. César*, ch. LVI. — Suétone. *Octave*, ch. LXXXV.
3. Suétone. *Tibère*, ch. XLV. — Suétone. *Néron*, ch. XXXIX. — Suétone. *Galba*, ch. XIII.

phes et l'enthousiasme des poëtes réveillaient par des lectures publiques l'esprit de la République et ses généreuses passions. Quand César au comble de sa gloire honorait de sa présence les réunions des lettrés, le poëte tragique Accius ne se levait jamais devant le dictateur : il croyait que dans la république des lettres la prééminence est due au talent plutôt qu'à la dignité [1]. Nous n'avons rien d'Accius dont Quintilien admire les conceptions énergiques et le noble caractère ; mais d'après ce qui nous reste de César, il faut croire que le poëte tragique aurait accordé au grand écrivain et à l'orateur l'hommage qu'il refusait au tyran. Bientôt Lucain conspirera contre Néron avec une témérité qui tient de la démence. [2]

Malheureusement pour les lettrés et pour les philosophes de ce temps, ils n'avaient pas un ensemble d'idées et de sentiments qui dût impressionner la foule. Le peuple qu'ils auraient voulu passionner n'était pas soumis à un de ces grands mouvements d'opinion qui emportent les hommes de génie jusqu'aux astres et qui grandissent les plus médiocres : c'était comme une décrépitude sociale vide d'espérances et toute chargée de souvenirs. Lucain et Sénèque, Tacite et Juvénal s'épuisent vainement en indignations généreuses. Ces grands esprits, que soutient un reste de vigueur républicaine, sont tourmentés par une sorte de désespoir. Ils maudissent la tyrannie des Césars, ils flétrissent les mœurs dépravées de leur siècle ; mais c'est en vain : hostile à leurs idées, indifférent à leurs travaux, le peuple romain ne revint ni à la liberté, ni à la vertu, et cette grande littérature stoïcienne passa sur Rome avec beaucoup d'éclat et de bruit, comme un orage sec qui garde dans ses flancs les pluies et le tonnerre.

1. VALÈRE MAXIME, liv. III, ch. VII.
2. SUÉTONE. *Vie de Lucain.*

Jusque dans les jeux scéniques, sous les grands voiles bleus semés d'étoiles dont Néron couvrait le théâtre Pompée, les Romains étaient toujours les durs réalistes du cirque. Ils préféraient aux œuvres littéraires, les pantomimes et leurs ballets, et les poëtes eux-mêmes étaient forcés de composer des mélodrames et des farces, comme Juvénal nous l'apprend à propos de Catulle, son ami[1]. Dans *Hercule furieux*, l'acteur Pilade lançait des flèches contre les spectateurs, même chez Auguste[2]. Pour représenter un incendie, on brûle une maison avec tous ses meubles dont on abandonne le pillage aux acteurs[3]. Les Romains préfèrent voir couler du sang que de fausses larmes, et quand l'action d'un drame languit, ils demandent à grands cris les gladiateurs et les ours[4]. Un acteur, représentant un personnage écrasé par la chute d'une maison, vomit le sang en sortant de dessous les décombres et le peuple fut ravi[5]. La littérature dramatique des Romains sous la domination des Césars est caractérisée par ce fait : la scène avait alors l'aspect repoussant de l'arène. Ajoutez à ces détails les grosses plaisanteries des Atellanes et les obscénités des mimes qui faisaient se pâmer Apula[6], vous aurez une idée juste de ce qu'étaient les spectacles des Romains quand Néron parvint à l'empire.

Au reste, un des plus sûrs moyens d'apprécier une nation à toutes les époques de son histoire, c'est de l'étudier pendant ses

1. Juvénal. *Satire* VIII, v. 185.
2. Macrobe. *Saturnales*, liv. II, ch. VII.
3. Suétone. *Néron*, ch. XI.
4. Media inter carmina poscunt
Aut ursum, aut pugiles : his nam plebecula gaudet.
Horace, livre II, *Epit.* I vers 185.
5. Suétone. *Caligula*, ch LVII.
6. Juvénal. *Satire* VI, vers 64.

fêtes et dans ses jeux ; la politiquo, les affaires, les constitutions sont entachées de fictions légales et de mensonges, tandis qu'un peuple est toujours sincère dans ses plaisirs. Voulez-vous savoir où il en est de son intelligence et de sa moralité, voyez-le dans les théâtres. Une nation est au spectaclo comme uno femme devant son miroir, elle se regarde et s'étudie avec plaisir, parfois elle se reconnaît et s'approuve dans sa beauté, souvent par dépravation elle se complaît dans ses vices et elle applaudit sa laideur. Il n'y a pas de fonctions plus délicates et plus sérieuses pour un gouvernement que de donner au peuple des spectacles où ce qu'il doit admirer et ce qu'il doit haïr lui soit fidèlement exposé. Rien ne précipite en effet la décadence des mœurs comme l'expression impudente et publique des erreurs et des mauvais sentiments. En produisant sur la scène des caractères abjects et des passions viles dans le langage qui leur est propre, on illustre ce qui devrait rester dans l'ombre, on donne en quelque sorto le droit de cité à des immondices intellectuelles qu'il faudrait balayer avec soin. Que de fois la puissance du théâtre met en vogue une sottise ou une obscénité qui s'emparent de la ville et passent à travers toutes les intelligences. Ainsi, le sens commun se fausse insensiblement, la langue s'altère et l'esprit public se pervertit au point de préférer d'immondes inepties à tout ce qui est honnête et sain.

Il est vrai que le propre de la perversité humaine est de goûter une âcre satisfaction au mépris de ce qui est respectable, à la révolte contre tous les devoirs, à la négation de tout ce qui est juste et vrai. Les intelligences perverses se plaisent à ce brigandage intellectuel qui les entoure d'un certain prestige; elles entraînent et charment les multitudes en leur faisant goûter les mauvaises joies de l'esprit qui faussent la raison et dessèchent le cœur; mais plus tard, après qu'on a

dégradé les peuples de leurs croyances et de leur générosité par un travail de tous les instants, le jour fatal arrive, et pour subir les grandes épreuves on ne trouve plus au lieu d'héroïsme, que l'expression ridicule des utopies sur toutes les bouches et les calculs grossiers de l'égoïsme dans les cœurs.

CHAPITRE IV

POURQUOI NÉRON SE FIT COMÉDIEN

Lenteurs et précautions de Néron avant de se produire en public. Hippodrome du Vatican. — Néron se décide à monter sur la scène. Il engage les jeunes patriciens à paraître sur le théâtre. — Applaudisseurs organisés. — Néron se met à l'étude et même au régime. — Fêtes de la jeunesse à propos de sa première barbe. — Jeux célébrés dans le bois de César, près de la naumachie d'Auguste. Néron débute devant un public choisi, son succès. — Mensonges de Dion Cassius. — Néron a cherché la popularité où elle était. — Omnipotence de la foule à Rome. — César n'avait pas une force militaire suffisante pour la contenir.

Dans la manière toute mesurée, pleine de temporisations et de tâtonnements dont procéda Néron avant de se montrer au cirque et sur la scène, on reconnaît l'homme qui suit un système et non le fou qui se laisse emporter à sa passion. Son projet bien arrêté d'effacer le côté barbare des spectacles romains avait assez d'importance à ses yeux pour qu'il n'en compromît pas le succès par une exécution incomplète ou précipitée.

Sénèque et Burrhus se crurent fort habiles en acceptant, dans les prétentions du prince, ce qu'elles avaient de moins contraire à sa dignité. Ils lui firent bâtir un cirque dans la vallée du Vatican, sur la rive droite du Tibre; ces graves personnages n'ont jamais rien empêché de ce qu'a voulu Néron ni rien fait que ce qu'il a permis. C'est dans cet hippodrome

du Vatican qu'il s'exerçait à conduire des chars et à dresser des chevaux sous les yeux de quelques spectateurs privilégiés. Son cheval de prédilection était des Asturies et se nommait Asturçon. Bientôt le bruit de ces exercices se répandit dans Rome. La popularité du prince et l'amour de l'inconnu attirèrent la foule. Elle vint pousser des acclamations et solliciter aux portes; elle fut admise. Les applaudissements de la multitude enivrèrent Néron. Il retrouvait, avec bonheur, la faveur populairé qui avait accueilli son enfance dans les jeux troyens. Les respects du sénat, la fidélité des légions, la soumission des provinces ne pouvaient lui suffire; il voulut se donner lui-même en spectacle, solliciter les applaudissements et devenir l'idole de ce peuple violent.

Sénèque et Burrhus durent lui opposer la majesté de l'empire, et le danger certain d'avilir sa personne par l'exercice d'une profession que les Romains méprisaient souverainement. Mais Néron avait assez de ressources dans l'esprit pour répondre à toutes leurs considérations et assez de résolution pour ne pas s'arrêter à leur avis. Au sentiment des Romains il opposa l'opinion des Grecs. Les Grecs honoraient les comédiens : Sophocle jouait dans ses tragédies, cependant il avait obtenu des ambassades et le commandement des armées. Simon, fils de Miltiade, aimait à chanter dans les festins. Les héros et les grands capitaines de l'antiquité cultivaient la musique et suivaient en cela l'exemple des dieux; à Rome même les citoyens libres jouaient dans les atellanes sans en être moins estimés. Les histrions étaient méprisés uniquement comme esclaves et comme débauchés : il aurait pu ajouter que le préjugé, si puissant sur la seule aristocratie, allait s'affaiblissant chaque jour; en quoi il aurait eu raison, car on verrait bientôt Thraséas, l'honneur des stoïciens, et Pison, l'espoir de

l'aristocratie, monter sur un théâtre pour jouer des rôles tragiques.

Néron voulut être précédé sur la scène et accompagné par les descendants des grandes familles patriciennes et par les personnages les plus recommandables de l'ordre des chevaliers. Il leur fit les promesses les plus séduisantes pour les enrôler dans sa milice et les entraîner sur la scène : par ce moyen il paraissait suivre leur exemple tandis que son influence les conduisait. Il fit plus, il organisa un corps de chevaliers nommés Augustaux, hommes d'Auguste. Cette légion, composée de tous ceux qui aimaient son talent et sa voix, devait préparer ses succès et protéger ses débuts. Parmi les jeunes gens de Rome, les plus beaux, les plus intelligents, les plus enthousiastes, formèrent autour de lui plusieurs cohortes d'artistes. C'était comme les prétoriens de son talent. Ce moyen efficace de faire apprécier ses œuvres et sa personne, inventé par Néron, est arrivé jusqu'à nous. Il est fort en usage dans notre siècle, qui en a fait une institution, et nous ne pouvons pas en conscience blâmer César d'avoir protégé la majesté impériale comme nous défendons nos vaudevilles. La jeunesse fut divisée par lui en deux troupes : l'une engagée sur la scène avec lui, pour le seconder, l'autre assise à l'orchestre pour l'applaudir.

Il ne suffit pas de ces précautions pour rassurer cet homme d'esprit qui voulait faire ses débuts dans les meilleures conditions. Un plat de champignons, servi à propos, lui avait donné l'empire ; mais il savait que les succès de l'intelligence, autrement inaccessibles, ne s'obtiennent que par l'exercice laborieux des plus hautes facultés. Il travailla longtemps sous les plus grands maîtres ; il reçut leurs leçons avec une persévérante docilité. Les soins indispensables à la conservation et au

développement de sa voix l'obligèrent à des privations que s'imposent difficilement ceux qui cherchent avant tout leurs plaisirs. Pendant quelques jours du mois il ne prenait d'autre nourriture que des poireaux à l'huile; et s'abstenait même de pain. Il préférait à tout autre le poireau d'Aricia [1]; Jamais il ne chantait sans mettre sur sa poitrine une plaque de plomb pour fortifier sa voix [2]. Après tant de préparatifs, il voulut faire l'épreuve de son talent.

Les jeunes Romains laissaient croître leur barbe jusqu'à l'âge de vingt ans, ils la coupaient alors et la consacraient aux dieux. C'était une fête de famille et les amis de l'homme nouveau lui envoyaient des présents. Auguste avait gratifié d'un repas le peuple romain pour la cérémonie de sa première barbe. Néron suivit son exemple; la barbe du prince fut enfermée dans une boîte d'or, ornée de pierreries; il alla lui-même la consacrer à Jupiter Capitolin, et il donna des jeux nommés fêtes de la jeunesse: *Juvenales*. Cette occasion lui parut favorable pour faire l'essai de son talent; mais il ne voulut d'abord se produire que devant un auditoire choisi : on décida que le gros public, qui se forme au hasard dans la cité comme l'orage dans le ciel, ne serait pas admis à juger l'empereur.

Rien de plus facile que de comprendre à ce propos les intentions de Néron et la générosité soutenue de ses sentiments. Par deux fois il avait témoigné de sa répugnance pour les massacres du cirque, d'abord en plaçant son hippodrome dans la vallée du Vatican, où pas une goutte de sang ne fut versée, et

1. PLINE. *Histoire natur.*, liv. XIX, ch. XXXIII.
2. Nero (quoniam ita diis placuit), princeps, lamina pectori imposita, sub ea cantica exclamans, alendis vocibus demonstravit rationem. PLINE. *Histoire nat.*, liv. XXXIV, ch. L.

puis en ordonnant qu'on épargnât la vie de tous les gladiateurs qui combattraient dans son amphithéâtre du Champ-de-Mars. Le voici qui s'éloigne pour la troisième fois du cirque et de ses égorgements, tant la vue du sang lui fait horreur. Il célébra les jeux de la jeunesse dans les bois de César, sur la naumachie d'Auguste, aux pieds du Janicule. Les chants et les danses, les récitations et les comédies furent les seuls amusements de la fête : il est probable que la férocité romaine en murmura. Ce qui n'est pas douteux, c'est que parmi les historiens, les philosophes et les lettrés du temps qui reprochent à Néron de s'être prostitué sur la scène, pas un ne rend justice à son humanité. On dirait que les princes doivent partager les passions mauvaises et les goûts dépravés des peuples, pour s'assurer une grande popularité.

Néron parut enfin sur la scène, entouré de sa maison, suivi de ses ministres, escorté des prétoriens. Il chanta devant un public d'élite, en s'accompagnant de la harpe, des morceaux travaillés avec soin. A ses côtés Burrhus et Sénèque donnaient, en agitant leur toge, le signal des applaudissements. Les Augustaux et les amis du prince y répondaient par des acclamations enthousiastes; Néron obtint un véritable succès et nous sommes autorisés à le croire, pour cette bonne raison que toutes les assemblées sont peuple et qu'elles s'abandonnent à leurs impressions.

Néron avait choisi ses invités dans toutes les classes; de grandes salles et des boutiques construites dans le bois d'Auguste, autour de la naumachie, offraient tout ce que le luxe a de plus attrayant; on distribuait de l'argent à chacun pour acheter les objets qui étaient le plus à son gré. Ce mélange de toutes les classes fut un scandale et occasionna de grands désordres, au dire de Tacite, dont la fierté patricienne est blessée.

Les amis des bonnes mœurs et de l'austérité républicaine, gémirent de voir des magistrats, des chevaliers rivaliser avec des pantomimes; des femmes de distinction et des sénateurs, chanter dans les chœurs quand ils étaient incapables de jouer un rôle. Une vieille matrone de quatre-vingts ans, osa se montrer et danser sur la scène. On peut le déplorer, mais rendre le seul Néron responsable de ces misères, c'est oublier que depuis longtemps les vertus romaines avaient disparu et qu'à cette époque de décadence les amusements préparés par cet empereur de vingt ans, furent acceptés avec plus d'empressement encore qu'ils n'étaient offerts.

Dion Cassius, que l'honnête Crevier nomme quelque part l'éternel calomniateur des Romains, nous donne, à propos de la fête célébrée dans le bois d'Auguste, des détails tels qu'on doit les reproduire pour le convaincre de partialité. Au dire de cet historien, ce fut à l'occasion de la mort d'Agrippine que Néron donna ces jeux, lui qui redoutait et repoussait ce terrible souvenir. On vit alors un éléphant extraordinaire monter dans les combles de l'amphithéâtre et de là, sur un câble qu'on avait tendu, se risquer et courir en portant son cornac. Les plus grands noms de Rome, s'il faut en croire l'historien grec, furent alors traînés dans l'arène par la volonté du prince ou du consentement de ceux qui les portaient. Là se trouvaient en même temps les représentants des peuples vaincus, qui voyaient avec joie, réduits à cette humiliation, les petits-fils des consuls qui avaient détruit leur nationalité. C'étaient les Furius, les Fabius, les Porcius, dégradés dans la personne de leurs descendants: Voici, disaient les Macédoniens, un petit-fils de Paul-Émile; voici un Mommius, disaient les Grecs. Les Siciliens montraient du doigt un Appius, les Épirotes un Appius, les Asiatiques un Lucius, les Carthaginois un Africain. A

merveille! ceci ferait très-bien dans un roman; mais l'histoire ne comporte pas une si belle symétrie[1].

Dion poursuit et s'abandonne à son imagination: Il nous raconte que Néron força les premiers du Sénat à figurer dans les chœurs pendant les *Juvenales*. Ils espéraient du moins rester inconnus à la faveur du masque, mais voilà que ce public d'élite reçu par César, manifeste le désir de les connaître et devient aussi exigeant que la populace du cirque. Sur sa demande, Néron va sans ménagement arracher le masque de tous ces visages. On ne faisait subir un pareil outrage qu'aux histrions de condition servile quand on voulait les punir d'avoir mal joué leur rôle. Ces malheureux patriciens, ainsi livrés à la risée publique regrettent de n'avoir pas subi le sort de leurs amis. Ces amis sont quelques sénateurs que Néron a fait lapider par les prétoriens parce qu'ils refusaient de concourir à ses jeux. Ceci est un mensonge grossier. L'historien ajoute que Néron, pour couronner la fête, donne au peuple un grand festin et monte sur une galère dans la naumachie d'Auguste; il passe de la naumachie dans un grand canal creusé au travers d'un quartier de Rome pour joindre le théâtre au fleuve, puis il traverse le Tibre et rentre au Palatin.

Quand on invente avec cette largeur, on devrait ne pas négliger la vraisemblance. Tacite et Suétone, si malintentionnés contre les Césars, ne disent rien des faits que Dion nous raconte, ni du grand canal creusé, ni de quelques sénateurs écrasés sous un tas de pierres. Or, des événements de cette étrangeté et de cette importance, n'ont pas pu être omis dans l'histoire d'un règne vide de faits, par des écrivains haineux jusqu'à l'injustice et exacts jusqu'à la minutie.

1. Dion Cassius, liv. LXI, ch. xvii.

Au lieu d'insister, il est à propos de juger la conduite de Néron et de pénétrer les motifs qui ont poussé le jeune empereur sur la scène. Après les guerres séculaires, les conquêtes accumulées et les guerres civiles, le peuple romain fut saturé de gloire militaire, de triomphes et de combats. Bientôt il préféra ses mimes à ses généraux. Eutique et Spiculus le préoccupaient beaucoup plus que Suétonius et Corbulon. Même avant cette époque des Césars, les villes de la grande Grèce avaient témoigné de leur aversion pour la guerre et pour les agitations politiques; leurs habitants, adoucis par le climat, préféraient les plaisirs de la paix aux joies de la domination et à la gloire des armes; les Tarentins surtout. Ils négligeaient d'écrire leur histoire pour perdre le souvenir des malheurs et des crimes de la cité. Le nom des princes qui les avaient gouvernés était resté dans l'oubli; mais ils avaient gardé la mémoire des comédiens et des chanteurs éminents, persuadés que nous devons plus de reconnaissance à l'artiste qui nous charme qu'au tyran qui nous effraie. Les Romanis de l'empire étaient à ce propos de véritables Tarentins. Caligula s'indignait de les voir se passionner pour un gladiateur, au point d'oublier la présence de César et de lui manquer de respect[1]. Sous Néron les cabales des pantomimes avaient divisé le Sénat et le peuple, ensanglanté le théâtre, et motivé le bannissement de ces comédiens. Néron chercha le bruit et la gloire où ils étaient alors. Il eut quelque raison de croire que la vogue du comédien ajouterait à la popularité de l'empereur.

Aujourd'hui c'est un grand avantage pour les souverains qui ont l'honneur de commander aux nations chrétiennes, de n'avoir qu'à s'élever pour être populaires, et d'augmenter leur

1. SUÉTONE. *Vie de Caligula*, ch. XXXV.

influence avec l'idée qu'on a de leur courage et de leur vertu ; les Césars, au contraire, furent souvent forcés de transiger avec les instincts grossiers de la multitude païenne et de subir ses exigences au mépris de la justice et de leur dignité. Il faut se rendre bien compte de tout co qu'avait d'énergie la démocratie romaine sous les Césars, pour juger sainement la conduite de Néron. Ce peuple était toujours debout et assemblé. Au cirque il votait par acclamations la mort des gladiateurs, ou leur accordait la vie. Ses vociférations intimaient à César des ordres qu'ordinairement il se hâtait d'exécuter. On vit sous Tibère le peuple punir do mort un cordonnier coupable d'avoir tué un corbeau savant, instruit à voler sur la tribune aux harangues, d'où il saluait César et les citoyens. Les Romains exerçaient tous les jours leur souveraineté, tous les jours ils s'assemblaient dans le grand cirque au nombre de cent cinquante millo spectateurs; ce n'était pas avec dix mille prétoriens que Néron pouvait contenir cette démocratie dans une ville qui comptait trois millions d'habitants. Proposez au souverain le plus populaire du monde, de croire à la souveraineté nationale et do laisser le peuple libre se mouvoir à sa fantaisie dans uno capitale de quelques millions d'habitants; chargez-le d'amuser et de nourrir quatre cent mille citoyens, et de contenir cette démocratie turbulente avec dix mille hommes de troupe; il est douteux quo dans de telles circonstances, il puisse gouverner quinze jours comme Néron a gouverné quatorze ans. Le princo romain vivait au jour le jour et se tenait en face de son peuple comme un orateur en présence d'une assemblée. Il fallait surveiller la louve comme le dompteur de lions, qui ne perd jamais de vue ses animaux. Il fallait charmer, dominer la multitude, entrer dans ce peuple comme dans sa famille et le tenir par les entrailles; voilà pourquoi Néron so fit comédien.

CHAPITRE V

DE LA PERSONNE DE NÉRON, SA BEAUTÉ, SA VOIX, SON TALENT.

Opinions diverses sur la personne de Néron, sur sa beauté. — Bustes de Néron qu'on voit à Florence, on retrouve les pareils au musée Napoléon III. — Le lorgnon de Néron au Cirque. — Voix de Néron; ce qu'en ont dit Tacite et Lucien. — Récits de Philostrate sur Néron. — Chanteur, chansonnier et comédien. — Acteur tragique en représentation en Espagne, et imitant Néron. — Opinions du comte de Caylus. — Néron, seul homme de progrès dans la cité romaine. — Il institue les jeux quinquennaux, dits Néroniens. — Leur caractère. — Spectacles de nuit inaugurés et inventés par Néron. — Retour des pantomimes à Rome. — Succès prodigieux d'un de ces artistes; munificence et générosité de Néron.

Puisque Néron est monté sur la scène, il faut examiner en lui le comédien et faire connaître tout ce qui peut donner une idée des succès qu'il obtint. D'après Suétone, il était de taille médiocre, il avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la vue faible et le visage plutôt beau qu'agréable. Le ventre était proéminent, les jambes grêles et le corps fétide et taché; mais il jouissait d'une santé parfaite [1]. Tacite parle à son tour d'un faux Néron, qui fut tué par ordre de Galba dans l'île de Cythne; il assure que l'imposteur avait, en effet, les yeux de Néron, sa chevelure et la férocité de sa physionomie.

1. SUÉTONE. *Néron*, ch. LI.

On aura plus d'une fois à constater, dans le cours de cette histoire, que Tacite rend justice à Néron, par hasard, à propos d'un autre personnage et comme à son insu. Ainsi, quand il raconte la mauvaise impression que fit sur le peuple l'arrivée de Galba : « L'âge même de Galba, dit-il, était un objet de raillerie et de dégoût pour des hommes accoutumés à la jeunesse de Néron, et jugeant comme le vulgaire, ses princes d'après leur bonne grâce et leur beauté.[1] »

Pline l'Ancien, contemporain de Néron, fortifie le témoignage de Tacite. Il affirme que Néron n'avait rien de défectueux dans les membres[2]. En acceptant comme vrai le portrait que Suétone a fait de cet Empereur, on doit l'entendre seulement des dernières années de son règne, quand la débauche et le crime l'avaient dégradé ; mais s'il faut en croire Sénèque, Néron dans sa jeunesse avait la beauté d'Apollon[3].

Dans une des galeries qui entourent la tribune de Florence, on voit plusieurs bustes de Néron qui correspondent aux diverses époques de sa vie. C'est d'abord un enfant doux et riant, dont l'innocence et la beauté se fondent avec un grand charme dans une expression de bonheur; après, vient un adolescent au regard pur et confiant; il s'avance et se livre croyant la vie bonne et les hommes généreux. La barbe tombe, et vous voyez une figure virile qui rayonne de grandes pensées et de fierté impériale, mais en s'irritant déjà contre les obstacles. Enfin, c'est une face dégradée par le vice, par la

1. Ipsa ætas Galbæ et irrisui ac fastidio erat, assuetis juventæ Neronis, et imperatoribus forma ac decore corporis comparantibus. TACITE. *Hist.*, liv. Ier chap. VII.

2. Nihil membris defuit. PLINE. *Histoire nat.*, liv. XXX, ch. VI.

3. Phœbus ait :
Ille mihi similis vultu, similisque decore.
SÉNÈQUE. *L'Apokolokyntose* ch. IV.

haine, par l'embonpoint; fière et hautaine, toutefois, et respirant un mépris si profond qu'il pourrait servir d'excuse à la cruauté.

On retrouve dans le musée Napoléon III, les bustes et les statues qui nous représentent ces divers Néron à toutes les époques; l'image de ce César est aussi changeante que sa vie, et sa figure a successivement tous les aspects de son règne qui va de la beauté parfaite à l'extrême l'aideur [1]. Un trait particulier de cette physionomie singulière, c'est que Néron ne voyait bien que de près en clignant les yeux, il avait cela de commun avec le grand comédien qui a su le faire revivre parmi nous. Quand il venait au cirque présider les jeux, il se servait d'une émeraude pour regarder les combats des gladiateurs [2]. Cette pierre précieuse, d'un vert doux et brillant, était fort estimée des Latins et des Orientaux; elle conservait la vue, elle guérissait la morsure des serpents et c'était comme une profanation de la graver. Toutes les fois que Néron présidait aux jeux du cirque, il se servait d'une de ces pierres précieuses comme d'un miroir, pour s'épargner la vue du sang qui lui faisait horreur et pour ménager ses yeux.

L'embarras augmente quand on veut donner une idée juste de la voix de Néron, de son talent et de ses succès. L'histoire se tait là-dessus ou ne fournit que des contradictions violentes au sujet de cet empereur éternellement débattu entre l'adoration et la haine.

1. Voir au Musée Campana un buste de Néron enfant, n° 172; une belle statue de Néron jeune, n° 410; un autre buste du même, n° 339, et derrière ce dernier, un autre marbre, n° 334, presque effacé. Il reproduit assez exactement le buste en bronze qu'on voit à la tribune de Florence, et la dégradation morale de Néron s'y trouve énergiquement exprimée.

2. Nero princeps gladiatorum pugnas spectabat in smaragdo. PLINE. *Histoire natur.*, liv. XXXVII, ch. XVI.

Tacite nous apprend qu'une des graves accusations portées contre Thraséas par les délateurs, c'était de n'avoir pas sacrifié pour la voix divine de Néron : Dion et Suétone nous disent que cette voix était faible et sourde; mais le grand feuilletonniste de l'antiquité, Lucien de Samosate, nous renseigne un peu mieux. C'était un maître en l'art d'écrire, abondamment pourvu d'érudition, de malice et d'esprit. « Musonius, quelle » voix a donc ce tyran qui se montre si passionné pour la » musique? parmi ceux que j'ai vus aborder à Lesbos, les uns » admiraient son talent, les autres s'en moquaient. » Voici ce que repond Musonius : « Néron n'est à cet égard ni admi» rable ni ridicule : la nature lui a donné une voix passable » et ordinaire, le son en est creux et rauque parce qu'il con» tracte le gosier, ce qui fait de son chant un bourdonnement » désagréable; cependant il a des notes qui en adoucissent le » timbre quand il ne lance pas sa voix avec trop d'assurance; » mais, en somme, exceller dans les nuances de la gamme, » dans la mélopée, la roulade, l'accompagnement précis de la » cithare; savoir marcher à temps, s'arrêter, se déplacer et » régler ses mouvements sur la mesure, n'est-ce pas une honte » pour un empereur[1]? »

Ceci tendrait à prouver que Néron possédait ces talents divers d'un comédien accompli; Lucien se hâte d'ajouter qu'il était ridicule quand il se tenait sur la pointe des pieds, remuant la tête et retenant sa respiration pour imiter les grands artistes. N'oublions pas que c'est un Grec, et le plus moqueur des Grecs, qui juge un Romain. On sait de quels dédains, de quelle jalousie aveugle, de quelle envie ridicule, la race hellénique a poursuivi le génie latin, dans l'antiquité, dans le moyen-âge et jusque dans les temps modernes.

1. Lucien de Samosate, ch. lxxviii, *Néron, ou le Percement de l'Isthme.*

Philostrate, dans son roman d'Apollonius, explique ainsi le bonheur qu'eut un philosophe cynique d'échapper à la mort, que ses injures contre César avaient méritée. Démétrius, dit-il, aurait sur-le-champ payé de sa vie son audace, si Néron, ce jour-là, n'avait ressenti la joie de s'être surpassé lui-même en chantant [1]. Ce même Philostrate, fort peu digne de confiance du reste et dont je ne reproduis les paroles qu'à défaut de tout autre document, nous raconte que son héros voyageait en Espagne lorsqu'on apprit, dans cette province, les victoires de Néron, victoires remportées en Grèce dans des concours de cithare et de tragédie.

« Comme les sacrifices se multipliaient dans les villes, un » comédien, qui n'osait pas concourir à Rome contre Néron, » parcourait les villes d'Occident pour y faire quelques pro- » fits. Son talent lui avait acquis de la réputation dans les vil- » lages qui n'étaient pas trop barbares, d'abord, parce que » les peuples chez lesquels il voyageait n'avaient jamais en- » tendu de tragédie, ensuite parce qu'il se vantait de repro- » duire exactement les intonations de Néron. Quand il vint » chez les habitants d'Hispola, avant même qu'il eût prononcé » une parole, ils étaient tout émus. Quand ils le virent mar- » cher à grands pas, se dresser sur ses cothurnes, ouvrir une » large bouche, et se draper dans une robe démesurément » large, ils ne purent se défendre d'une sorte d'effroi ; mais » lorsqu'il se fit entendre et se mit à déclamer, la plupart » crurent que c'était un démon qui hurlait à leurs oreilles et » ils prirent la fuite [2]. »

Voilà ce qu'ont écrit sur la voix de Néron et sur son talent de comédien, Philostrate et Lucien de Samosate, qui vivaient

1. Philostrate. *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. IV, ch. xlii.
2. Philostrate. *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. V, ch. ix.

sous le règne des Antonins. Parmi les savants du dernier siècle, qui ont mêlé de tant d'agrément leur érudition profonde, un homme d'esprit et de goût a contesté l'aptitude de Néron pour les beaux-arts, lui déniant même le mérite de s'être élevé, sur divers points, jusqu'à la médiocrité. L'éloge qu'en a fait Suétone quand il lui accorde de peindre et de sculpter avec une application remarquable, semble exagéré au savant critique. La discussion sur un tel sujet serait longue, ardue et peut-être inutile : on peut se contenter de faire cette simple observation : Néron avait de grandes ressources d'intelligence; à peine âgé de dix-sept ans il plaida le même jour, et avec succès, en grec et en latin; il jugea convenablement les affaires les plus graves portées à son tribunal pendant les féries latines; il était doué d'une si prodigieuse mémoire qu'il saluait tous les citoyens par leur nom dans l'ordre où ils se présentaient devant lui [1]; On sait d'ailleurs de quelle ardeur enthousiaste il cultivait les beaux-arts. Est-il possible d'admettre qu'un esprit si ouvert, fortifié par la passion, n'ait pas obtenu quelques résultats?

La pensée de Néron, dès les premières années de son règne, fut, comme on l'a dit, de donner à l'empire et à la cité souveraine cette dernière gloire de l'admiration du monde justement conquise. Pour atteindre ce but, il porta dans toutes les branches du travail intellectuel la force de son exemple, le stimulant de ses regards; il sut donner une légitime espérance à toutes les ambitions. Vespasien et Trajan sont des hommes du passé, des consuls de la vieille Rome égarés dans l'empire; mais Néron est l'homme nouveau, qui a voulu engager la société païenne dans le seul progrès qu'elle

1. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. x.

le recueillement nécessaires au spectateur qui juge n'étaient pas dans les habitudes de ce peuple toujours violemment agité. Le mouvement des affaires, la lumière et le bruit du jour avaient quelque chose de brusque, de précis et de vulgaire peu favorable aux plaisirs délicats de l'intelligence et aux douces émotions. Il parut à Néron que la lueur tempérée des lampes et le calme des premières veilles disposeraient mieux les spectateurs à goûter les jeux de l'esprit et à suivre l'imagination des poëtes dans les profondeurs féeriques du monde idéal; il changea donc l'heure du spectacle du jour à la nuit, et cette grande révolution dans les plaisirs de l'humanité, qui ne sont pas une petite affaire, dure encore de nos jours. .

On se plaignit alors beaucoup, comme on se plaint toujours, des nouveautés. Les gymnases et les théâtres de nuit parurent devoir être des écoles d'immoralité et des excitations à la débauche. Il n'en fut rien toutefois, et Tacite, qui nous a transmis les plaintes, avoue qu'il n'y eut point de scandales à signaler; soit que la quantité de lumières fit obstacle aux désordres, soit que la nouveauté des spectacles absorbât toute l'attention. Néron disputa le prix de l'éloquence et de la poésie latines et tous ses rivaux s'effacèrent devant lui. Ceux qui furent déclarés vainqueurs dans les concours de musique et dans les luttes gymnastiques, reçurent les couronnes et obtinrent les prix qu'on leur avait proposés.

A l'occasion des jeux quinquennaux, les pantomimes reparurent à Rome. Néron lui-même s'était vu forcé de les bannir pour rétablir la paix sur le théâtre et dans la ville; leur retour fut un bonheur public. Le talent prodigieux de ces artistes exaltait jusqu'à la frénésie l'admiration des Romains. Lucien nous a raconté les succès d'un danseur fort

habile qui, pendant la célébration des jeux Néroniens, obtint les suffrages les plus concluants et les plus inattendus. C'est de ce pantomime que Pétrone célèbre la gloire et décrit l'action dramatique dans un style qui nous donne à la fois l'esprit du poëte et la réalité des objets[1]. On regrette en citant ces vers, d'être impuissant à les traduire et d'ignorer le nom de l'artiste éminent qui les a inspirés.

Tout le public romain se précipitait en masse dans la vogue des pantomimes : c'était le fol enthousiasme d'un peuple déchu qui adorerait ses comédiens après avoir sifflé ses dieux ; c'était un mouvement irrésistible qui emportait le patricien et le plébéien, le citoyen et l'étranger. Démétrius seul résistait à l'entraînement. Ce Démétrius, philosophe cynique, dédaignait de se ranger à l'opinion commune et s'applaudissait de fuir le vulgaire fût-il dans le vrai. Il poursuivait de ses diatribes le pantomime et sa profession avec la verve déréglée d'un homme qui veut flétrir et réformer dans son siècle tout ce qui n'est pas lui. Le comédien, qui était homme d'esprit, ne répondit rien pour défendre sa personne, rien en faveur de son art : « Venez me voir danser, dit-il à Démétrius, » et la discussion fut close. Le cynique accepte l'invitation, et se rend au théâtre. Le pantomime dansa le ballet de Mars et Vénus, sans accompagnement de flûte ni de voix, comme il avait promis de le faire, et seul, par son geste et ses attitudes, il exposa toute l'aventure : le soleil révélant l'intrigue, le piége de Vulcain, la honte de Vénus et l'embarras de Mars. Démétrius fut à ce point ravi de ce spectacle qu'il ne put se contenir. « J'entends ce que

1. Pugnat, ludit, amat, bacchatur, vertitur, adstat;
Illustrat verum, cuncta decore replet.
Tot linguæ, tot membra viro; mirabilis ars est
Quæ facit articulos, ore silente, loqui.
PÉTRONE. *De Pantomimo*, fragments poétiques.

tu fais, danseur, s'écria-t-il, je comprends, je te vois parler avec tes mains[1] !

Un prince barbare, venu à la cour de Néron, vit ce même comédien danser avec une expression si nette qu'il ne perdit rien de la pièce jouée devant lui. Comme il était au moment de retourner dans son royaume, Néron, qui recevait ses adieux, le pria de demander en partant ce qu'il désirait le plus ardemment obtenir de lui, promettant de le satisfaire. « Vous me rendrez bien heureux, dit le prince, si vous me donnez le danseur. » A quoi vous servirait-il dans votre pays ? reprit Néron. « J'ai pour voisins, ajouta l'étranger, des barbares qui ne parlent pas notre langue, et je ne saurais trouver d'interprète pour traiter avec eux ; voici un homme dont les gestes me serviraient à faire comprendre mes volontés ».

A la manière dont le jeune César reçoit les adieux du roi barbare, aux offres qu'il lui fait, on peut juger combien il était soigneux de répandre au loin la haute opinion qu'il voulait donner de lui-même. Dès les premiers jours de son règne il fut prince : sa mère, qui le régentait volontiers, essaya souvent de modérer sa générosité excessive. Un jour qu'elle lui reprochait d'avoir trop bien gratifié un de ses affranchis, Néron, qui l'avait oublié, demanda ce qu'il avait fait donner à cet homme, et, sur la réponse qu'on lui fit : « Je ne me croyais pas si avare, » dit-il à l'instant, et il ordonna de doubler la somme.

1. Lucien. *De la Danse.* Dialogue entre Lycinus et Craton, livre XXXIII, chap. LXIII.

CHAPITRE VI

VERTUS ET BIENFAITS INUTILES

Ordre des faits interverti. — Sage administration de Néron. — Sédition de Pouzzoles. — Condamnation de Blésus. — Équité de Néron. — Mort calme et honorée de D. Afer et M. Servilius. — Secours envoyés aux colonies. — Néron ajoute à l'autorité du sénat. — Il laisse condamner son intendant Vibius. — Bonté de Néron pour les candidats malheureux. — Conspiration permanente contre Néron. — Les moindres accidents interprétés contre Néron. — Il conseille à R. Plautus de se retirer en Asie. — Néron se baigne dans la fontaine de l'eau Murcia. — Indignation de Tacite. — Néron est en danger de mort. — Il désigne son successeur. — Ambition des patriciens entretenue par les astrologues. — Néron a pu compter à son audience huit ou neuf personnages qui régnèrent après lui.

Pendant que Néron frappait les esprits, fixait sur lui l'attention publique et jetait dans les cœurs les germes d'une popularité qui dure encore, l'administration de l'Empire suivait son cours régulier. Burrhus et Sénèque exerçaient sagement le pouvoir du prince, et Rome dominait le monde sans l'opprimer. En suivant l'ordre chronologique des faits, on raconterait ici les guerres qui signalèrent en Occident et en Orient les heureux commencements de Néron ; mais on a cru devoir placer ailleurs le récit de ces expéditions si vigoureusement poussées hors des frontières de l'Empire, sans en troubler la paix et la prospérité. Ainsi, la juste appréciation de la

politique sage du prince est plus facile et sa bonne administration est évidente. S'il était possible, quand on entreprend de juger Néron, d'oublier les crimes cachés dans le secret du palais, et de se persuader que le repos public ne saurait être trop chèrement acheté, rien ne serait comparable aux huit premières années de ce règne passées dans un calme majestueux et profond.

Voici quels faits succédèrent aux grandes révolutions qui changeaient la face du monde : Les habitants de Pompéi célébraient des jeux auxquels assistèrent leurs voisins de Nucérie : Une vive discussion soulevée entre eux dégénéra bien vite en combats sanglants; plusieurs Nucériens périrent. Les parents des victimes vinrent se plaindre à Rome. L'affaire, portée au tribunal du prince, fut renvoyée au sénat. Les Pompéiens furent condamnés avec interdiction pendant dix ans des spectacles de gladiateurs. Sur la plainte des habitants de Cyrène, Blésus, leur gouverneur, fut reconnu coupable d'avoir pillé le trésor d'Esculape; on le chassa du sénat. Les mêmes Cyrénéens accusaient faussement Strabon de les avoir mal jugés: Ils s'étaient d'abord emparés, sans aucun droit, de quelques terres à leur convenance; or, ces terres faisaient partie du domaine privé du roi de Cyrène, Ptolémée Apion, lequel avait institué le peuple romain son héritier : Les Cyrénéens invoquaient la prescription contre les arrêts d'Acilius Strabon, envoyé par Claude avec les pouvoirs de prêteur. Le sénat jugea que le prince pouvait seul poursuivre une affaire entamée par son prédécesseur; Néron se prononça avec une équité et une douceur remarquables : il maintint les justes décisions d'Acilius qui revendiquait les droits de l'État; mais, en considération de l'alliance des Cyrénéens avec Rome, il leur abandonna les terres usurpées.

Parmi les hommes éminents qui jouissaient en paix, sous Néron, de leurs richesses et d'une considération justement acquise, il faut compter l'orateur Domitius Afer, dont Quintilien et Tacite admirent le génie. Les avocats célèbres faisaient alors, de leur action oratoire, une sorte de représentation théâtrale, ornaient leur main d'une pierre précieuse qui brillait dans leur geste, et se faisaient accompagner d'une longue suite de clients, chargés de les applaudir. Au lieu de suivre leur exemple, Domitius condamnait ces abus et flétrissait ces ridicules. A côté de Domitius, Tacite mentionne Marcus Servilius, orateur, historien et surtout homme d'honneur; il n'avait qu'un travers, c'était de porter au cou, sur un papier renfermé dans un linge, deux caractères de l'alphabet grec pour se préserver du mal d'yeux. Tibère et Claude avaient honoré son caractère et ses talents. La vieillesse de ces deux grands orateurs s'éteignit paisible et respectée pendant la septième année du règne de Néron.

La faveur et la sollicitude du prince s'étendirent particulièrement sur quelques villes d'Italie. Pouzzoles obtint avec une augmentation de privilége le titre de colonie impériale; Antimme et Tarente, qui dépérissaient, reçurent dans leurs murs de nouveaux habitants, des légionnaires qui avaient leur congé; mais ces vétérans, tirés de diverses cohortes et forcés au célibat pendant qu'ils étaient sous les drapeaux, ne purent se faire au régime honnête et laborieux de la famille, ni se former en corps de cité avec des voisins inconnus. Les colonies prospéraient autrefois, parce que la légion tout entière, installée dans un campement avec ses chefs, se transformait aisément en municipe; la discipline et l'esprit de corps les préparant à merveille aux mœurs de la cité.

Néron augmenta la dignité du sénat et son influence, en

rendant l'appel à cette compagnie aussi important que l'appel au prince; il laissa condamner son intendant pour la Mauritanie, Vibius Secundus, accusé de concussion par les peuples de cette province. Enfin, il poussa la condescendance jusqu'à donner des consolations aux candidats qui avaient échoué en briguant des magistratures. Il les nommait tribuns des légions.

Mais ni la paix, ni les intentions libérales du prince, ni son administration irréprochable, ni les encouragements proposés au mérite, ne désarmaient les vieilles rancunes des patriciens. Les guerres civiles et les proscriptions avaient laissé dans le caractère romain comme un besoin de haïr et de conspirer; et ceux qui auraient trouvé des chances de fortune dans les agitations républicaines, les cherchaient avec obstination dans un changement de règne. Néron perdit vite le fruit de ses efforts tentés pour entraîner les esprits dans les régions calmes et sereines de l'intelligence; on avait adopté l'habit grec pendant les jeux Néroniens, on avait fréquenté les gymnases et discuté pendant quelques jours sur la peinture et sur la poésie; mais, bientôt les idées et les costumes des Grecs passèrent de mode; le gros bon sens romain revint aux idées pratiques de pouvoir et de liberté. Les vaines spéculations et les discussions inutiles n'étaient pas une pâture suffisante pour ces hommes d'action habitués aux plus grands projets, avides de réalité, et passant avec les allures simples de la force, des paroles à l'action.

Les regards tournés vers le passé, inutiles et mécontents d'eux-mêmes, tourmentés par un long regret de la liberté perdue, ces patriciens traînaient chaque jour leur oisiveté du Forum au Capitole, à travers les monuments de leur gloire évanouie, devant la tribune muette et dans la voie sacrée où ne passaient plus des triomphes; ils se demandaient pourquoi

Rome, maîtresse du monde, n'était plus maîtresse d'elle-même, et comment des siècles de gloire et de vertu pouvaient aboutir à la servitude. Les uns, irrités par les leçons du stoïcisme, qui leur apprenait à vénérer dans le secret de leurs maisons les images de Cassius et de Brutus, nourrissaient leur orgueil d'espérances coupables et de projets insensés ; les autres, cherchant dans les excès de toute sorte l'oubli d'eux-mêmes et de la patrie, ne croyaient plus aux dieux ni à rien, et se consolaient par ce suprême désespoir. Violemment ramenés au sentiment de leur décadence, ils portaient tous, comme un fardeau, les souvenirs et le spectacle de cette Rome monumentale et asservie. Un peuple muet de statues, des ombres de marbre et d'airain, semblaient regarder avec mépris ces indignes neveux comme pour les provoquer à suivre leurs exemples; l'héroïque nation des aïeux immobile et debout dans sa gloire, opposait à l'infamie présente la mémoire inflexible de ses vertus.

Au milieu de ce repos inquiet, la nouvelle se répand que la fortune abandonne Néron. Pendant qu'il soupait à Soubiaco, la foudre a renversé la table et brisé la coupe dans sa main ; une comète apparaît en même temps; plus de doute, c'est un changement de règne. Les Romains, d'autant plus superstitieux qu'ils ont moins de religion, regardent Néron comme déjà renversé du trône. Une seule question les préoccupe : quel sera son successeur?... La rumeur publique désignait Rubellius Plautus, il tenait par sa mère à la famille Julia, et la gravité de ses mœurs, le recueillement où il cachait sa vie, ajoutaient à la bonne opinion qu'on avait de lui; ses aïeux étaient originaires de Tivoli où venait de tomber la foudre; on le crut désigné par le sort pour remplacer Néron. Tout à coup, ce candidat de l'opinion publique fut entouré d'une cour, composée de ces hommes qu'une

ambition ardente précipite dans toutes les nouveautés. Tel était le caractère de cette démocratie romaine qui, du soir au matin, par un mouvement des esprits si peu motivé, opposait à César un prétendant autour duquel un parti se formait comme par enchantement.

Ces rumeurs et ces émotions soudaines épouvantèrent Néron qui en comprenait le danger. La faveur publique pouvait entraîner Plautus plus loin qu'il ne voulait aller, et forcer Néron à le traiter en ennemi; il lui conseilla de se retirer en Orient, où les richesses et le crédit de sa famille lui assuraient une position honorable; et Plautus se rendit aux désirs de Néron dont l'exigence n'excédait pas ce qu'il devait à la sûreté publique et à lui-même.

Tacite ne dit rien de la modération de César, sans doute, parce qu'il n'y croit pas; mais, en revanche, il signale et flétrit ce qu'il appelle l'infamie et la débauche raffinées de Néron. Néron osa se baigner dans la fontaine Marcia, dont les eaux venaient à Rome dans un aqueduc des hauteurs de Subiaco. Le médecin Charmis, de Marseille, était alors dans toute sa vogue; il avait condamné les étuves et l'eau chaude, pour ordonner les bains froids même en hiver[1]. L'imprudence de Néron, que Tacite appelle un sacrilége, fut suivie d'une maladie grave qui mit ses jours en danger. N'oublions pas que ce même Tacite accuse ailleurs les dieux, doute de leur providence, ne croit pas à la vie future, et que cette grande dévotion aux sources sacrées aurait figuré avec plus d'à-propos dans son volume de Facéties[2] que dans les Annales.

1. Hi regebant fata, quum repente civitatem Charmis ex eadem Massilia invasit...... Frigidaque etiam hibernis algoribus lavari persuasit. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XXIX, ch. V.

2. Le grand historien composa en effet un volume de facéties qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Fulgence Planciadès le déclare auteur de ce livre.

Pendant la maladie qui mit en danger les jours de Néron, ses amis et ses ministres, réunis autour de son lit, attendaient avec anxiété son rétablissement.

La mort est une épreuve même pour le héros et pour le sage; il est donc intéressant d'étudier Néron à ce moment solennel. D'après les idées le plus généralement admises sur son compte, il semble que ses flatteurs ont dû le distraire du danger qui le menaçait, tromper sa frayeur et l'amuser par des espérances. Il n'en est rien cependant; Néron a vu la mort sans se troubler, l'avenir de la République l'a préoccupé, et l'entretien n'aurait pas eu plus de gravité au lit de mort de Trajan ou de Marc-Aurèle. On agitait devant lui la question de savoir à qui reviendrait l'Empire après sa mort. Cette éventualité menaçante fut prévue et discutée comme une affaire. La famille des Césars, péniblement prolongée par des adoptions successives, allait s'éteindre avec Néron et l'avenir n'offrait qu'incertitudes et dangers. C'est alors que Néron rassura ses amis, et leur fit voir que la République avait encore de grandes ressources. Ils le prièrent de s'expliquer et de nommer celui qu'il semblait vouloir désigner pour son successeur : c'est, dit-il, Mummius Régulus. Consul sous Tibère, Régulus avait été chargé par ce prince d'exécuter ses ordres contre Séjan. La probité de cet homme surpassait ses honneurs, et sa vertu était si bien établie, que de tous les Césars dont il vit le règne, pas un ne regarda son élévation comme un danger.

Quand Tacite raconte la maladie de Néron, il ne dit rien de ce calme et de cet esprit de justice; c'est à la mort de Régulus seulement qu'il mentionne l'opinion de César, si honorable pour ce personnage consulaire. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a quelque vertu dans ce tyran qui ose employer et désigner pour son successeur, l'homme de son

temps le plus vénérable. Que penser, cependant, de l'évidente partialité du grand historien qui nous laisserait ignorer la vérité sur Néron, s'il n'avait occasion de la dire en faveur de Régulus[1].

On ne saurait donner une plus juste idée de la position difficile faite au dernier César, qu'en nommant tous ceux qui étaient appelés à lui succéder. Pas de sénateur d'un peu d'importance, à qui son astrologue n'eût prédit qu'il arriverait à l'Empire.

Les enfants jouaient à qui serait César et les jeunes gens rêvaient d'imiter Brutus. Ni une mauvaise réputation, ni un aspect repoussant, ni des mœurs ignobles ne décourageaient les faiseurs d'horoscope. Ils annoncèrent à Vitellius lui-même qu'il serait empereur. Cette prédiction égaya Néron et blessa Vitellius, qui resta convaincu de la fourberie des astrologues; elle se réalisa cependant, parce que dans toutes les époques de décadence, tandis que les honnêtes gens s'étonnent de leur détresse, les misérables sont émerveillés de leur fortune.

Sénèque calma d'un mot l'inquiétude de Néron, qui cherchait le prétendant mystérieux annoncé par des prodiges et attendu par ses ennemis. Vous avez beau faire, lui dit-il, vous ne pourrez jamais atteindre votre successeur. Au moment où Sénèque parlait ainsi à Néron, celui-ci aurait pu admettre à son audience dans l'atrium du Palatin sept ou huit personnages, tous appelés à lui succéder. Étrange position dans laquelle aucun souverain peut-être ne s'est jamais trouvé. Ainsi, sans parler de Nymphidius dont l'ambition fut vite étouffée, Galba, le jeune Pison, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIV, ch. XLVII.

et Nerva qui arrivèrent successivement à l'Empire, furent tous admis dans la familiarité du prince. On peut même supposer que le père de Trajan, tribun d'une cohorte et logé dans le prétoire, conduisait par la main dans les péristyles du Palatin l'enfant qui devait être un si grand empereur.

CHAPITRE VII

GUERRE EN ORIENT — CORBULON

Motifs de la guerre contre les Parthes. — Néron en confie la conduite à Corbulon. — Quel était ce général? — Sa conduite à la tête des légions. — Il entre en Arménie. — Tactique des Parthes. — Elle échoue contre Corbulon. — Il s'empare de l'Arménie. — Néron donne cette province à Tigrane. — Corbulon presque disgracié. — Pétus est envoyé de Rome avec des pouvoirs égaux à ceux de Corbulon. — Les Parthes reprennent Tigranocerte. — Courses inutiles de Pétus dans l'Arménie. — Les Parthes se jettent sur Pétus. — Corbulon vient à son secours. — Il arrête les Parthes. — Erreur où l'on était à Rome. — Lettre de Néron à Pétus. — Corbulon chargé seul de faire la guerre. — Vologèse et Tiridate traitent avec lui. — Il décide Tiridate à aller jusqu'à Rome demander la couronne d'Arménie.

Nous sommes arrivés à la huitième année du règne de Néron, an de Jésus-Christ 61, après avoir négligé les affaires du dehors et fui la question de guerre à l'exemple de Néron lui-même, grand ennemi de la gloire des armes et des lauriers teints de sang; mais comme il eut le mérite rare de n'entreprendre que des guerres utiles et inévitables et d'en confier la conduite aux hommes les plus éminents, on ne saurait négliger ces faits sans être injuste pour lui. Rien d'ailleurs ne donne une idée plus exacte de l'Empire romain que de raconter les mouvements de ces grands corps et les expéditions militaires victorieusement poussées à de telles distances.

La fierté romaine était restée humiliée en Orient depuis que

les Parthes avaient anéanti Crassus et repoussé Marc-Antoine. C'était donc un devoir de défendre l'influence et les frontières de l'Empire qui étaient menacées. A côté de cette obligation à subir, les Romains avaient encore à protéger leur commerce avec l'extrême Orient. Aussitôt qu'ils s'étaient vus maîtres de l'Égypte, ils avaient poursuivi et multiplié les relations des Grecs avec les Grandes-Indes. Strabon nous apprend que dès le règne de Tibère, cent vingt vaisseaux partaient chaque année de Myos-hormos, un port de la mer Rouge, pour aller trafiquer dans l'extrême Orient. Au nord c'était par la voie de terre qu'on se dirigeait vers le pays des Sèress dans le centre de l'Asie, où se faisait le commerce de la soie[1]. Il est certain que les Chinois ont connu les Romains et les Parthes; leurs historiens parlent d'un peuple dont le territoire est arrosé par l'Oxus qui se jette dans la mer Caspienne. Les habitants de ce pays, disent-ils, se servent de chariots et de navires pour négocier avec leurs voisins. Ils écrivent sur des peaux et tracent des lignes horizontales; ils ajoutent que les Parthes, jaloux d'être seuls en relations d'affaires avec les Chinois pour acheter leurs riches étoffes, n'ont jamais voulu permettre aux Romains de traverser leurs provinces pour pénétrer dans l'intérieur de l'Asie.

Les Romains avaient donc un devoir d'honneur et des raisons d'intérêt qui les forçaient à porter la guerre chez les Parthes. Ces peuples guerriers leur disputaient l'Arménie; leur roi Vologèse, de la puissante race des Arsacides, voulait établir son frère Tiridate roi de ce pays. L'Arménie était presque en sa puissance et ses succès diminuaient l'influence romaine en Orient, quand Néron résolut de faire prévaloir contre de tels

1. Pline. *Hist. nat.*, liv. VI, ch. xx.

ennemis les forces et la majesté de l'Empire. Domitius Corbulon fut chargé de conduire cette guerre importante. Le sénat, le peuple et les légions approuvèrent ce choix.

Corbulon était un homme né pour le dur métier des armes, d'une stature et d'une force herculéennes, sobre et rigide, expérimenté dans la guerre et magnifique dans le commandement. Il eut, comme tous les hommes supérieurs, à dégager sa fortune des rivalités vulgaires qui l'entravaient; après quoi il lui fallut encore rendre ceux qui combattaient sous lui capables de le seconder. Il croyait avec Marius que l'ennemi doit être vaincu plutôt par la hache, c'est-à-dire par les travaux, que par l'épée; aussi sa principale et première application fut de recomposer et de refaire par la discipline l'âme et le corps du soldat. Ces légionnaires, amollis par un long séjour dans les villes d'Orient, durent passer l'hiver sous les toiles, soumis à de longues marches, à des exercices, à des travaux. Corbulon les dirigeait lui-même, tête nue, par un froid qui tuait les soldats. Ceux qui osèrent déserter furent punis de mort. Cette armée, tremblante sous l'autorité de son chef, fit bientôt trembler l'ennemi, et l'an de Rome 809 la guerre commença vigoureusement contre les Parthes, tout fiers de Crassus anéanti et de Marc-Antoine repoussé.

Corbulon pénètre dans l'Arménie au moment où Tiridate, à la tête de ses cavaliers innombrables, ravage les terres de ceux qui tiennent le parti des Romains. Partout insaisissable et partout présent, là même où il ne porte pas la dévastation, ce prince jette la terreur et se montre victorieux par la renommée plus que par le combat. Au milieu de cette formidable cavalerie des Parthes, toujours en mouvement, s'avançait l'armée romaine, lourde et menaçante, entourée d'un ennemi qui cherchait sa victoire dans la fuite.

Corbulon ne voulut pas rester impuissant et immobile devant un adversaire qui avait déjà fait connaître les maux de la guerre à ses ennemis : Il divisa son armée en plusieurs corps assez considérables pour n'avoir pas à craindre d'être surpris, et assez voisins l'un de l'autre pour se porter secours. Trois châteaux-forts furent pris sous les yeux de Tiridate. Après avoir ainsi prouvé la vigueur des légions, Corbulon les réunit et se dirigea vers Artaxate. Tiridate essaya de l'arrêter : il employa contre lui les manœuvres et les ruses de guerre de Suréna contre Crassus et de Phraate contre Antoine. Toutes ses forces étaient en troupes de cavaliers; les uns, légèrement armés et montés sur des chevaux rapides, n'avaient en main qu'un grand arc et des flèches. Ils combattaient en fuyant. C'était d'eux que les soldats de Crassus avaient dit qu'on ne pouvait ni leur échapper, ni les atteindre. Leurs traits, inconnus aux Romains, étaient lancés avec tant de force qu'on se sentait frappé sans les avoir vus; les autres, nommés Cataphractes, étaient entièrement couverts de cuirasses faites d'écailles en fer battu, semblables au dos du crocodile. Tous leurs mouvements étaient libres; ils pouvaient se tourner en tous sens sur leurs chevaux, les longues piques dont ils étaient armés les rendaient formidables aux légions dont ils pouvaient briser les rangs. Quand on voulait serrer de près ces ennemis, ils fuyaient si vite qu'on les perdait de vue; quand on se croyait hors de leurs atteintes, ils apparaissaient soudain et par milliers. Ils volaient comme un essaim d'abeilles guerrières autour des légions, poussant des cris sauvages, lançant des traits, animant leur courage au son des profondes timbales qui retentissaient comme des monstres aboyants.

Parfois ils dirigeaient leurs manœuvres et le galop de leurs escadrons de manière à soulever des nuages de poussière que

le vent poussait sur leurs ennemis; ils les mettaient en désordre, les tenaient comme enfermés dans une fournaise, et leur formidable cavalerie les attaquait dans cette obscurité soudaine en les criblant de traits.

Tiridate vint entourer Corbulon avec ses hordes innombrables. Il espérait faire sur lui l'épreuve du courage, des forces et de l'habileté des Parthes, si funestes aux Romains. Ses troupes se développèrent dans les plaines, elles s'agitaient de toutes parts, courant et tourbillonnant, elles s'amoncelaient à l'horizon comme un orage qui va tout briser. A travers ces évolutions et ces piéges, l'armée romaine s'avança dans un ordre imposant, inébranlable et majestueuse comme une citadelle qui aurait roulé sur ses fondements. Les rangs étaient si compactes, et les soldats si bien tenus par la discipline, que pendant une longue marche on ne vit qu'un seul homme sortir de son poste. Il fut à l'instant percé de mille coups. Artaxate est prise et brulée; Corbulon dirige sa marche vers Tigranocerte; mais à l'approche des légions, cette grande ville ouvre ses portes, et l'Arménie, entièrement soumise, est occupée par le vainqueur.

Un fantôme de roi, Tigrane, fut envoyé de Rome par Néron pour régner sur l'Arménie. Corbulon, qui pouvait seul le maintenir contre les Parthes, dut passer en Syrie. Le gouvernement de cette province venait de lui être assigné.

Néron voulait-il amoindrir Corbulon en l'éloignant des peuples soumis et des lieux marqués par ses victoires? avait-on déjà essayé de nuire à ce grand homme dans l'esprit du prince ainsi que Tacite nous l'apprend [1]? Corbulon lui-même parut le comprendre et s'accommoder aux intentions de l'em-

1. Arrius Varus... strenuus bello... secretis apud Neronem sermonibus crebatur Corbulis virtutes criminatus. TACITE. *Histoire*, liv. III, ch. VI.

pereur. Il écrivit à Rome que le maintien de Tigrane sur le trône d'Arménie était une œuvre difficile et qu'on devait confier ce département à un général spécialement chargé de repousser les Parthes.

Vologèse et Tiridate, provoqués par Tigrane, que la protection des Romains enflait d'orgueil, envoyèrent Monésès, leur plus habile lieutenant, assiéger Tigranocerte. Corbulon se contenta de ne rien compromettre pendant qu'il avait seul toute la responsabilité des affaires d'Orient. Deux de ses tribuns militaires, chacun à la tête d'une légion, allèrent au secours des Arméniens. D'après les instructions de leur général, ils devaient se borner à arrêter les progrès des Parthes. Corbulon s'établit lui-même dans une position formidable aux bords de l'Euphrate. Il lui suffit de se tenir sur la défensive pour vaincre les ennemis et les forcer à lever le siége de Tigranocerte.

Cependant Césennius Pétus était arrivé de Rome, investi d'une autorité égale à celle de Corbulon ; ils partagèrent les légions et les cohortes. Pétus, plein d'arrogance, ignorait les dangers et les obstacles qui l'entouraient. Il croyait à son génie parce qu'il osait blâmer Corbulon, à sa haute fortune parce qu'il aimait la gloire, à son courage invincible parce qu'il était impatient d'agir. Dans ce dur métier des armes, au milieu des innombrables difficultés d'une entreprise ardue, il avait la folle présomption des impuissants qui se font un mérite de leur facilité à dédaigner les hommes supérieurs.

Les Parthes s'étaient emparés de Tigranocerte : il s'avance dans l'Arménie sans magasin, ravage çà et là le pays, néglige ses campements et, satisfait d'avoir montré les armes romaines dont il ne sait pas se servir, il rentre dans la Cappadoce après des courses inutiles.

Corbulon, au contraire, comme un athlète qui se ramasse, concentre ses forces et se raidit, ajoute à ses retranchements établis sur les bords de l'Euphrate, essaie de jeter un grand pont sur le fleuve pour opérer librement sur les deux rives, et poursuit son entreprise sous les yeux des Parthes qui viennent en forces inquiéter ses travailleurs. L'ouvrage achevé, il passe sur la rive opposée. Il développe alors son armée dans une si magnifique ordonnance que le seul aspect de ses forces épouvanta les ennemis. Vologèse et Tiridate se tournèrent alors vers Pétus, adversaire moins redoutable. Corbulon, immobile dans les retranchements qui couvraient sa province, put voir le collègue indigne qu'on lui avait donné étaler son insuffisance sur ce théâtre où lui-même avait fait preuve d'une si haute capacité.

Pétus est surpris par Vologèse qui tombe avec une puissante armée au milieu de ses cantonnements; ses légions, affaiblies par des congés, hivernaient loin du camp, il ne put réunir toutes ses forces. Dans cette position difficile, où une grande vigueur de caractère pouvait seule conjurer le danger, il fut incertain dans ses résolutions et flottant du découragement à l'audace. Mais les fuyards, qui venaient de tous côtés raconter leur défaite, donnaient aux armées de Vologèse des proportions redoutables et faisaient partager leur frayeur au général qui aurait dû leur inspirer son courage.

Pétus implora les secours de Corbulon : celui-ci s'ébranla lentement pour sauver l'armée romaine; on l'accusa d'avoir donné aux Parthes le temps d'écraser l'ennemi qu'ils avaient battu. La retraite de Pétus fut une déroute, et le traité qu'il essaya de conclure avec Vologèse une honte ineffaçable. On lui imposa les conditions les plus humiliantes, comme de construire un pont qui servirait à l'armée des Parthes, puis on pilla le

camp romain; les soldats furent désarmés et dépouillés; on les aurait massacrés sans doute si Corbulon n'eût arrêté les barbares par le bruit de son arrivée. Les lenteurs de Corbulon en cette circonstance lui furent reprochées avec assez d'amertume pour qu'il ait cru devoir se justifier dans des Mémoires. On l'accusait d'avoir voulu se venger de Pétus; Corbulon répondit que son collègue, abondamment pourvu d'armes et de vivres, pouvait facilement résister trois jours de plus dans son camp; que lui-même arrivait, et que les Parthes, sans provisions ni sans fourrages, dans un pays ravagé par les sauterelles, allaient être forcés de s'éloigner.

Après avoir surpris Corbulon par son arrogance, Pétus l'étonna par sa lâcheté. Les débris de cette armée vaincue et son ridicule général furent recueillis par les légions de Syrie. Corbulon obtint de Vologèse qu'il sortirait de l'Arménie tandis que de son côté il démolirait les forts élevés par les Romains au delà de l'Euphrate.

A Rome cependant on croyait aux victoires annoncées par le présomptueux Pétus. On élevait sur le Capitole des arcs de triomphe pour célébrer les succès obtenus sur les Parthes, au moment où les aigles romaines étaient humiliées par eux.

La vérité fut connue quand les ambassadeurs de Vologèse vinrent à Rome pour traiter de la paix. Néron en délibéra avec les principaux de la République, et ce que la gloire de l'empire exigeait fut résolu. On répondit aux propositions de Vologèse que Tiridate, son frère, n'avait qu'un moyen de régner sur l'Arménie, c'était de venir à Rome solliciter de César cette puissance et cette gloire. On leur faisait entendre que ce prince ne serait pas rebuté; mais en même temps on donnait à Corbulon les pouvoirs les plus étendus sur tout l'Orient pour préparer et pousser vigoureusement la guerre.

Lorsque Pétus revint à Rome, honteux et tremblant après tant de jactance et tant de lâcheté, Néron se contenta de lui écrire en ces termes. « Je me hâte de vous pardonner, car » peureux comme vous l'êtes, le moindre retard vous rendrait » malade. »

Corbulon se prépara sans retard à la guerre avec sa prudence accoutumée; les légions humiliées de Pétus furent renvoyées en Syrie; il ne composa son armée que de troupes exercées par la guerre et honorées par la victoire. Il se mit en marche et, prenant cette fois le chemin suivi jadis par Lucullus, il entra dans l'Arménie. A peine avait-il fait sentir la puissance de ses armes aux ennemis du nom romain, que Tiridate et ses Parthes, désespérant de le vaincre, demandèrent à traiter avec lui. La confiance que leur inspirait sa droiture égalait l'admiration qu'ils avaient pour son génie. Tiridate et Corbulon eurent ensemble une entrevue où les conditions de la paix furent franchement débattues et arrêtées. Le fier descendant des Arsacides, d'une race guerrière redoutée en Orient et illustrée par de grandes victoires, consentit à reconnaître la suprématie do César, à déposer son diadème aux pieds de sa statue et à venir lui-même à Rome le reprendre des mains de l'empereur. Le lendemain, en présence des deux armées en ordre de bataille, Tiridate, ceint de son épée, s'approcha du trône où l'on avait placé la statue du prince; puis, ôtant de son front le diadème que le chef de sa dynastie ne pouvait lui conserver, il le déposa devant l'image de l'Empereur.

Jamais hommage plus éclatant n'avait été rendu à la suprématie romaine par des ennemis plus redoutables et dans des circonstances aussi solennelles. On devait ce triomphe au génie militaire et aux vertus de Corbulon. De tous les généraux romains qui eurent à combattre les Parthes, lui seul, par

son austérité, fit revivre, sous le règne des Césars, les mœurs de l'ancienne République, tandis que, en pleine République, des consuls avaient anticipé la décadence des derniers Césars. Il traita Tiridate sous sa tente avec tous les honneurs dus au puissant allié de César. On raconte que ce prince, curieux des mœurs et des coutumes romaines, s'étonnait de voir les centurions avertir le général toutes les fois qu'on venait relever la garde, et d'entendre sonner la trompette pour annoncer la fin du repas. Il regardait avec surprise l'autel qui s'élevait près de l'augural et les feux qu'on y tenait allumés. Corbulon lui expliquait les usages de la vie religieuse et militaire du soldat de façon à lui faire comprendre la grandeur du caractère romain. Ses paroles et ses actions eurent assez d'autorité sur Tiridate pour que ce barbare fier et rusé prît confiance, consentît à se livrer aux Romains, et partît pour Rome avec sa famille. Ce fut le plus beau résultat des victoires et de la noble conduite de Corbulon.

CHAPITRE VIII

GUERRE EN OCCIDENT

Projets d'Avitus dans les Gaules. — Sa conduite odieuse envers les Ansibares. — Héroïsme de leur roi. — Réputation de Suétonius. — On l'oppose à Corbulon dans les cercles de Rome. — Suétonius veut frapper un grand coup. — Il attaque l'île de Mona, dernier sanctuaire des Druides. — Aspect sauvage des barbares. — Ils sont battus. — La Bretagne entière se soulève. — Causes de cette révolte. — Rage des Bretons. — Courage et activité de Suétonius. — Les barbares viennent l'attaquer au nombre de cent mille hommes. — Héroïsme de la reine Bodicéo. — Elle harangue ses soldats. — Les Bretons sont battus. Suétonius est implacable dans la victoire. — Néron est prêt à abandonner la Grande-Bretagne. — Il envoie un successeur à Suétonius. — Usure de Sénèque. — Cause de ces désastres. — Équité de Néron. — Grandeur de sa politique.

La gloire de Corbulon, agrandie par la perspective de ses victoires plus éclatantes dans le lointain, excitait au plus haut point l'émulation des généraux qui combattaient les barbares à l'autre extrémité de l'empire. Sur les bords du Rhin, les lieutenants de Néron, qui n'avaient pas à repousser l'invasion des Germains, occupaient leurs soldats à des travaux dignes de la grandeur romaine. Vétus, l'un d'eux conçut alors le projet d'unir par un canal la Saône à la Moselle, assez rapprochées à leur source, et qui se jetant la première dans le Rhône et la seconde dans le Rhin, mettraient en rapport l'océan Sep-

tentrional avec la Méditerranée. La jalousie d'Ælius Gracilis, qui gouvernait la Belgique, fit échouer ce projet.

Vers ce même temps, les Frisons étant venus s'établir sur des terres incultes et vagues, abandonuées aux soldats pour faire paître leurs chevaux et les troupeaux des légions, Avitus les menaça des armes romaines s'ils n'obtenaient de l'empereur l'autorisation de s'établir sur les terrains qu'ils avaient occupés. Les chefs de cette tribu partirent pour Rome avec l'espérance d'obteuir cette autorisation. Ce sont les ambassadeurs que nous avons déjà vus au théâtre Pompée, s'installer fièrement dans les places réservées aux sénateurs. Néron les traita avec honneur : mais il ne crut pas devoir leur accorder ce qu'ils étaient venus demander. Aussitôt qu'il en fut informé, Avitus força ces peuples à repasser le Rhin.

A peine les Frisons se furent éloignés, qu'une autre de ces nations Germaines toujours errantes au bord des fleuves et dans les bois, vint prendre possession des terres abandonnées. C'étaient les Ansibares. Leur chef, vieil allié de Rome, se flattait après cinquante ans de fidélité qu'on respecterait en lui le frère d'armes de Germanicus. Avitus se refusa obstinément à reconnaître ses droits ; mais pendant qu'il ordonnait à la nation de repasser le Rhin, il offrit au prince de reconnaître ses services en lui cédant des terres pour sa famille et pour lui. Le barbare regarda comme une insulte qu'on le crût capable de séparer son destin des malheurs de son peuple ; il refusa les offres d'Avitus et répondit fièrement que si la terre lui manquait pour vivre elle ne lui manquerait pas pour mourir.

Ici les vertus se déplacent et la vraie grandeur est du côté des barbares. L'héroïsme chevaleresque d'une nouvelle race s'annonce. Ces hordes nomades, injustement traitées, iront poursuivre leurs longues migrations jusqu'au fond de la Ger-

manie et raconter à leurs frères les injures qu'elles ont reçues. La haine de Rome va se répandre au loin. Les mêmes peuples reviendront plus tard. Ils fouleront à leurs pieds comme une chose vile l'orgueilleuse cité ; ils lui feront passer leurs chevaux sur le corps.

Parmi les hommes de mérite qui avaient le droit d'ambitionner la gloire de Corbulon, il faut compter Suétonius Paulinus, lieutenant de l'empereur dans l'île de Bretagne. Suétonius prétendait justifier l'opinion des Romains, qui dans leur estime l'égalaient au vainqueur des Parthes. Il résolut de soumettre les Bretons et de se signaler par une de ces victoires qui changent la face des choses. Pour obtenir un pareil résultat. Il pensait qu'en brisant dans leurs mains les armes des barbares, il fallait aussi briser toute force morale dans leurs cœurs. S'il parvenait à détruire le culte des dieux protecteurs de leur indépendance, il comptait leur enlever l'espoir et la force de résister à ses légions. L'île de Mona, aujourd'hui anglaise, au nord du pays de Galles, était alors l'asile et le sanctuaire où se réfugiaient les dieux et les proscrits de ces peuples opprimés. Couverte de bois sombres, séparée de la Bretagne par un détroit, elle avait été choisie et disposée comme dernière citadelle de la religion et de la liberté.

Suétonius ayant résolu de pénétrer dans l'île, fit passer à gué sa cavalerie, et son infanterie sur des bateaux plats.

Les Bretons l'attendaient sur la rive opposée pour en disputer le passage ; leurs forces étaient là réunies et disposées en ordre de bataille dans un appareil formidable ; les barbares, couverts de peaux de bête et le visage peint, agitaient leurs armes étranges en poussant des cris féroces ; dans leurs rangs, couraient les femmes, les cheveux épars, armées de torches, terribles comme des furies ; autour de l'armée, les druides le-

vant au ciel leurs mains encore sanglantes et souillées de sacrifices humains, proféraient contre l'ennemi des imprécations horribles.

Cet aspect épouvanta l'armée romaine; elle restait immobile et comme saisie d'effroi; Suétonius, ranimant le courage de ses soldats, parvint à les entraîner et dispersa cette multitude qui avait épuisé ses forces en transports de fureur. On détruisit les forêts obscures où coulait le sang humain; la terrible religion des druides fut chassée de son sanctuaire, et, sur cette terre sauvage, un château romain s'éleva pour maintenir l'empire des Césars.

Pendant que Suétonius achevait cette expédition, les plus redoutables parmi les peuples qu'il avait laissés derrière lui, profitèrent de son absence et formèrent une ligue pour la conquête de leur indépendance. Les divers éléments de cette révolte fermentaient dans l'ombre et depuis longtemps; depuis longtemps les Bretons se plaignaient d'être doublement opprimés par le lieutenant de l'empereur et par son intendant : le premier vexant les personnes, le second pillant les biens. Le roi des Icéniens avait cru mettre sa famille et son peuple à l'abri de ces violences en instituant Néron son héritier, conjointement avec ses deux filles; mais l'avidité des vétérans installés dans la province, trompa son espoir. A peine la mort avait fermé ses yeux, que les Romains entrèrent tumultueusement dans son palais et traitèrent son royaume en pays conquis; la reine Bodicée, sa veuve, est battue de verges, ses filles éprouvent la brutalité du soldat, et les plus riches de la tribu sont dépouillés de leurs biens.

Près de Comulodunum, dans le comté d'Essex, sur une colline aujourd'hui connue sous le nom de Sterbury-hill, s'élevait un temple dédié à Claude; les Bretons, qu'on avait forcés

d'être les pontifes d'un dieu ridicule, épuisaient leurs fortunes pour entretenir ce culte étranger. C'était le monument de leur servitude et tout l'effort de la révolte fut d'abord tourné contre lui. Les Icéniens et les Trinobantes, peuples du sud-est, s'étaient unis en secret avec les Silures et tous se levèrent à la fois contre les Romains, pendant que Suétonius était retenu dans l'île de Mona. Ils s'armaient par besoin de vengeance encore plus que par amour de la liberté. Les vétérans établis à Comulodunum et qui s'étaient retranchés dans le temple de Claude, furent les premières victimes de leur haine; la colonie fut brûlée, le temple fut détruit; une légion, commandée par Cérialis, essaya d'arrêter les barbares; ils le battirent et détruisirent toute son infanterie. A ces nouvelles Suétonius accourut, et presque seul, traversa bravement un pays en pleine révolte. Tandis que le général romain réunissait tout ce qui avait échappé aux Bretons pour se faire une armée capable de tenir la campagne, les rebelles prirent et saccagèrent Londres, déjà riche et commerçante, puis Verulanium, colonie romaine près de Saint-Albans; on évalue à soixante-dix mille hommes, le nombre de ceux qui périrent alors par le fer des ennemis, soit Romains, soit alliés. Il y avait dans la cruauté des Bretons, comme un pressentiment de leur défaite qui les poussait à se venger pour l'avenir autant que pour le passé.

Aussitôt que Suétonius eut réuni dix mille soldats, il ne craignit pas de livrer bataille à une armée de cent vingt mille hommes. Son habileté fut d'amener l'ennemi à l'attaquer dans une position avantageuse. Il choisit pour s'y établir une gorge étroite entourée de forêts impénétrables, qui rendaient une surprise impossible sur les flancs et sur les derrières. Certain alors de n'avoir à combattre que les adversaires rangés

devant lui, il attendit les barbares dans cet ordre de bataille, connu depuis Marathon.

Devant les collines entre lesquelles Suétonins était posté, s'étendait uno immense plaine où vint se développer la multitude innombrable et confuse des Bretons. Turbulents et présomptueux après le succès, dédaignant le petit nombre de leurs adversaires, ils se préparaient moins à combattre qu'à égorger co reste des légions. Leurs femmes étaient venues avec eux pour être témoins de ce dernier triomphe. Tandis que lenrs rangs tumultueux se pressaient devant la petite armée romaine, on voyait derrière cette foule hurlante et agitée, uno longne ligno de bagages et de chariots où les enfants, les femmes et les vieillards se tenaient debout comme des spectateurs.

La reine Bodicée conduisait cette multitude, elle était accompagnée de ces deux filles, outragées comme elle par les centurions. C'était une femme de haute taille, à l'aspect féroce, au regard audacieux, à la voix froide. — Dion la peint comme une reine des amazones : sa chevelure abondante et fauve descendait au-dessous des reins ; elle s'était placée sur un tribunal formé de terre et de gazons taillés dans les marécages. Un grand collier d'or brillait à son cou ; elle était vêtue d'une longue robe de diverses couleurs dont les plis couvraient son sein, et au-dessus était jetée sa chlamyde d'étoffe grossière retenue sur l'épaule par une agrafe.

Cette reine héroïque, tenant en main une lance, harangua ses hommes avec une fierté sauvage; le souvenir des affronts subis et le désir de la vengeance outraient ses haines jusqu'à la férocité. Elle raconta les malheurs et l'opprobre de la domination romaino : « Que les lâches se résignent à supporter cette honte ; elle ne la subira pas. N'est-elle pas assuréo do

la victoire quand elle va combattre devant ces vieilles forêts et au bord de ces fleuves? Elle les regarde comme ses alliés, tandis que cette terre natale des Bretons est hostile aux Romains, qui l'ont souillée de leurs crimes. »

En finissant sa harangue, elle prit dans les plis de sa robe un lièvre qu'elle y tenait caché, mit en liberté cet animal que les barbares regardaient comme sacré, et le voyant courir avec la plus grande vitesse, elle et ses sujets en tirèrent un bon augure. Dion ajoute qu'elle étendit la main vers le ciel pour invoquer Astarté, la Vénus des Phéniciens; elle la nomma sa patronne, elle mit sa famille et son peuple sous sa protection.

Cette reine courageuse opposait aux brutalités de l'occupation romaine, ce souvenir des premiers navigateurs qui avaient apporté d'Orient une civilisation plus douce. Elle ne prévoyait pas que l'avenir réservait à son pays cet empire des mers que les Phéniciens croyaient avoir reçu de la même Astarté.

Les Bretons furent taillés en pièces et restèrent comme écrasés sous le poids de leur défaite. La reine Bodicée se tua. Quant à Suétonius, il se montra féroce dans sa victoire. Les terres et les villages de bois, habitations des vaincus, furent détruits et ravagés par le fer et par le feu. La famine suivit de près la guerre, et les vainqueurs purent appeler du nom de paix cette dévastation et cette solitude. Quand Julius, le nouvel intendant de Néron, vit la désolation de ces provinces où de rares habitants erraient fugitifs comme des bêtes fauves, il se plaignit des cruautés inutiles qui rendaient la domination romaine intolérable. Aux récits des vengeances exercées contre les Bretons, l'humanité de Néron se révolta. Il voulut retirer ses légions et revenir à la politique d'Auguste qui avait refusé d'occuper cette province; mais la fierté romaine et la gloire de l'empire

ne lui permirent pas d'écouter ce bon mouvement. Néanmoins, ce peuple malheureux éprouva les effets de sa générosité. L'affranchi Policlète fut envoyé sur les lieux avec des pouvoirs extraordinaires et un appareil formidable, qui fit trembler les vainqueurs. Suétonius ayant perdu quelques vaisseaux, Néron profita de cet échec pour le rappeler. Pétronius, qui vint le remplacer, eut ordre de laisser en paix les barbares et de réparer les maux de la guerre; il se conforma aux ordres de Néron et s'assura d'un long repos avec la gloire rapide de son prédécesseur.

Ce n'est pas sans étonnement et sans regret qu'on voit Sénèque justement accusé d'être pour beaucoup dans la révolte et dans les malheurs des Bretons. Son égoïsme et la dureté de son cœur ressortent misérablement à côté de la noble conduite et des bons sentiments du prince, son élève. S'il faut en croire Dion, Sénèque aurait prêté à ces peuples dans la détresse, quarante millions de sesterces; des intérêts usuraires énormes augmentèrent prodigieusement la somme; si Sénèque avait attendu, sa créance devenait excessive, ridicule et inexigible. Il voulut être payé sur-le-champ. Les malheureux furent alors réduits à la plus extrême misère et de cette misère sortirent la révolte et le désespoir.

La guerre des Juifs, qu'on n'a pas à raconter ici, est de l'année 67 de J.-C., la quatorzième du règne de Néron, Titus la termina plus tard par la prise de Jérusalem et par la ruine du Temple. Mais il est juste de la mentionner ici, parce que Néron eut le mérite de confier la conduite de cette terrible guerre à Vespasien, quoique Vespasien fût alors en disgrâce. Néron n'a pas aimé la guerre, c'est à cause de cela peut être que toutes les expéditions où furent engagées les armes romaines, se terminèrent glorieusement sous son règne : grâce à l'esprit de justice

qui lui faisait toujours choisir les hommes éminents, des victoires décicives maintinrent partout la prédominance de l'empire. En Asie, les Parthes s'élevaient comme une barrière entre le monde romain, et la civilisation de l'extrême Orient, ils furent humiliés et vaincus. En Occident, les barbares frémissaient aux frontières, impatients d'envahir de riches provinces, et ils furent contenus : c'était remplir à la fois deux nobles missions.

Le sang de Britannicus et d'Agrippine crie contre Néron, je le sais, et notre compassion s'émeut facilement pour une seule victime, surtout quand un grand historien nous raconte ses tortures et sa pâleur. La paix du monde, au contraire, et des nations entières secourues dans leur détresse, n'ont rien qui incline le cœur à cette pitié facile qui naît de la sensation ; mais il faut reconnaître qu'un esprit juste doit être satisfait par ce spectacle de plusieurs milliers d'hommes sauvés du désespoir et de la faim, surtout en réfléchissant que chacun d'eux pris à part, serait assez malheureux pour faire couler nos larmes.

CHAPITRE IX

DÉFECTION DE SÉNÈQUE — FORTUNE DE TIGELLIN

Une longue paix a augmenté la corruption. — Rapacité de quelques grands personnages. — Faux testament. — Innocents exécutés au nombre de quatre cents. — Rigueurs du sénat. Néron le modère. Aveuglement des sénateurs. — Bonne administration de l'empire. — Diverses condamnations. — Fabricius Veiento. — Son attelage de chiens. — Son libelle. — Néron évoque l'affaire. — Sa manière de juger. Antistius diffame Néron. — Loi de la république contre les auteurs de vers injurieux. — Néron a l'intention de faire acte de clémence. — Thraséas déjoue ce plan. — Antistius exilé. — Position violente de César. — Défection de Sénèque. — Néron se sent abandonné. — Cette défection fait la fortune de Tigellin. — Quel était Tigellin.

Pendant huit ans d'une paix profonde, des victoires lointaines avaient augmenté la sécurité publique au lieu de la troubler; l'amour du luxe et de l'or, la soif des plaisirs et tous les rêves de l'ambition se développaient fatalement dans cette prospérité inouïe. Ceux que les hasards de la fortune ou de la naissance avaient placés dans les hautes positions, poursuivaient avec une âpreté rare les richesses et les emplois; et le grand nombre, perverti par leur exemple, se laissait entraîner aux actes les plus honteux. La délation, la prostitution et le vol étaient pour le menu peuple les moyens les plus usités de gagner un salaire.

Parmi les personnages les plus éminents de la république siégeant au sénat et remplissant les premières magistratures, sept hommes se rencontrèrent assez pauvres de conscience, assez perdus d'honneur, pour apposer comme témoins leur sceau sur un faux testament. Valérius Fabianus, qui s'était institué lui-même héritier du vieux Balbus, devait partager avec ses complices d'immenses richesses extorquées par la fraude, mais leur crime fut découvert. Ils furent déclarés faussaires, chassés du sénat et privés de leurs emplois. De ce nombre était Antonius Primus de Toulouse, un grand homme de guerre, et Marcellus, qui traînait dans son infamie une longue suite d'aïeux. Néron, dont la générosité se fait voir dans tout le cours de sa vie, intercéda vivement pour ce dernier, sans pouvoir lui épargner la honte; il ne le sauva que du châtiment.

A peu près vers ce même temps, Pédanius Secundus, préfet de Rome, fut victime d'un assassinat. On le trouva dans sa maison étendu mort et baigné dans son sang. Rien ne peut donner une idée plus exacte de la civilisation romaine, que cet événement extraordinaire où la répression du crime fut plus horrible et plus criminelle que le crime même. Le meurtrier était un esclave du préfet à qui son maître refusait de donner la liberté qu'il lui avait promise pour une certaine somme d'argent; à ce motif on ajoute une cause plus grave; il y avait entre le maître et l'esclave une jalousie honteuse et secrète au sujet d'un autre esclave, et comme le patron devait l'emporter, son rival le poignarda. Or, il existait une loi cruelle, en vigueur déjà sous la république et qui venait d'être promulguée de nouveau par un sénatus-consulte; elle déclarait coupables et dignes de mort tous les esclaves présents dans la maison au moment où le maître était tué. S'il y en avait d'é-

trangers au crime, on ne les admettait pas à prouver leur innocence : ils devaient tous mourir.

L'affaire fut portée devant le sénat. Quelques voix s'élevèrent en faveur des innocents. Parmi les quatre cents accusés il y avait des femmes, des enfants, des esclaves dévoués au maître; la pitié parlait haut pour eux et l'équité murmurait contre la loi. Pendant que ces malheureux étaient jugés par le sénat, le peuple s'émut pour eux jusqu'à la sédition.

L'orateur Cassius, partisan des mesures sévères, réclama l'exécution de la loi dans un discours dont Tacite nous a conservé la substance. Il établit que le premier devoir des esclaves était de veiller sur leur maître; que le meurtrier n'avait pas formé son projet sans laisser échapper quelque mot ou quelque geste menaçant; qu'il n'avait pu l'exécuter sans donner l'éveil à la famille. « Nos ancêtres, dit-il, redoutaient déjà » leurs esclaves dans le temps où ceux-ci, nés sous le même » toit, étaient élevés dans l'affection du maître; mais depuis » que nous avons dans nos foyers toutes les nations ensemble, sans mœurs et sans religion, ce vil ramas de barbares ne » peut être contenu que par la crainte. »

Cassius était dans la vérité sociale et politique du moment : le parti de la rigueur l'emporta. Mais ceux qui avaient entendu la voix de la pitié, impuissants et dominés dans le sénat, étaient ardents et nombreux au dehors. La multitude indignée s'armait de pierres et de torches; elle voulait sauver les condamnés. Néron qui dans cette affaire penchait pour l'indulgence, dut maintenir l'arrêt du sénat et prendre des mesures pour en assurer l'exécution. Ces quatre cents malheureux, presque tous innocents, furent conduits au supplice et moururent avec le coupable.

Cette répression terrible ne suffisait pas à la rigidité de

quelques sénateurs : ils voulaient qu'on exilât les affranchis de Pédanius. Néron s'y opposa. Quelque temps après, les consuls proposèrent la loi Pétronia qui améliorait le sort des esclaves en restreignant considérablement le pouvoir des maîtres. Cette loi Pétronia, si favorable aux esclaves, est la dernière qu'on ait portée selon la formule ancienne, par l'autorité des consuls et par les suffrages du peuple. Il faut reconnaître que Néron, en faisant sanctionner par la liberté romaine une loi que son humanité lui inspirait, a justifié le peuple d'être resté fidèle à sa mémoire.

Nous entendrons bientôt ces mêmes sénateurs, qui, pour la sûreté personnelle d'un maître, livraient au bourreau quatre cents innocents, pousser des cris d'horreur quand Néron fera tomber une de leurs têtes pour défendre son pouvoir et pour assurer le repos de l'empire. Tacite et les stoïciens du sénat n'ont jamais voulu comprendre qu'en donnant à César une autorité d'empereur égale à leur pouvoir de pères de famille, on l'autorisait par cela même à se montrer implacable dans la cité comme chacun d'eux l'était dans sa maison. Dans ce rapprochement d'ailleurs, en fait comme en théorie, tout l'avantage est du côté du prince. Il a de plus grands dangers à courir et à remplir de plus grands devoirs que les patriciens; jamais il ne réprima les attentats commis contre sa personne aussi cruellement que ceux-ci punissent les fautes les plus légères.

Cependant l'administration des Provinces était toujours surveillée avec le même soin et les abus du pouvoir réprimés avec la même justice. Le proconsul de Bithynie, Priscus, fut accusé et convaincu de concussion : une prompte condamnation vengea la province. On envoya dans la Gaule trois hommes importants pour faire le dénombrement des personnes et pour établir le

cens. Néron fit construire à Rome de nouveaux gymnases pour les exercices du corps; en les dédiant, il distribua gracieusement aux sénateurs et aux chevaliers l'huile dont ils faisaient usage dans ces sortes d'exercices. Il eut à condamner un certain Fabricius Veiento, accusé d'avoir publié, sous forme de codicille, un libelle dans lequel il diffamait quelques sénateurs et tous les collèges des prêtres. Ce même Veiento s'était avisé pendant sa préture d'introduire dans les jeux du cirque une innovation singulière pour humilier l'orgueil des cochers qui composaient les quatre factions. Le grand jour venu il fit courir plusieurs attelages de chiens qu'il avait dressés à traîner des chariots. La foule en rit beaucoup, mais les cochers ne goûtèrent pas le divertissement. Ils se trouvèrent offensés et deux factions refusèrent de courir : il fallut que Néron intervînt et promît aux cochers de payer lui-même les prix qu'ils pensaient leur être dus. Alors seulement les courses commencèrent.

Parmi les accusations que Geminus articulait contre Veiento, il lui reprochait d'avoir abusé de son crédit auprès du prince pour vendre des audiences et se faire payer les faveurs obtenues par sa protection. Néron dut évoquer l'affaire. Fabricius Veiento fut reconnu coupable. Le prince l'exila de l'Italie et son libelle fut brûlé. A ce propos, voici d'après Suétone comment Néron rendait la justice. Il n'avait rien en lui des façons plaisantes et de la bonhomie de Claude siégeant dans son tribunal. Au lieu de prononcer son arrêt aussitôt qu'une cause était entendue, Néron attendait jusqu'au lendemain. Il ne voulait juger qu'après mûre réflexion. A ses audiences les longues plaidoiries étaient supprimées.

Il interrogeait les parties et les faisait s'expliquer sur le point en litige; quand il se retirait pour en délibérer, il n'opinait ni

en commun avec les juges, ni en public. Il lisait à l'écart les opinions écrites par chaque magistrat et il prononçait la sentence qui lui semblait la plus juste comme étant l'expression de la majorité. Ces soins, ces retards et cette application annoncent un amour sincère de la justice. Quand un juge est prévenu il n'a pas besoin de chercher. La passion sait toujours ce qu'elle veut; mais l'équité se recueille, hésite et ne prononce qu'après mûr examen [1]. On est parfois surpris, il faut le dire, de ce qu'on découvre de droiture dans l'intelligence et dans le cœur de ce Néron exécré.

Mais voici un fait où sa modération est aussi manifeste que la mauvaise volonté de ses ennemis. Nous ne changerons rien à l'exposé que nous a laissé Tacite. Le préteur Antistius, qui s'était fait remarquer par sa turbulence dans l'exercice du tribunat, ne craignit pas de composer une satire contre Néron; il osa la réciter dans un grand repas chez Ostorius Scapula, son ami. Capito, gendre de Tigellin, en fut instruit, et l'accusa devant le sénat. On invoqua contre Antistius la loi de lèse-majesté, quoique Néron eût longtemps négligé cette arme terrible.

Le crime fut prouvé par les débats et le consul Marulus opina le premier. Il déclara que le coupable, dégradé de la préture, devait être puni suivant l'ancien usage et qu'il fallait lui appliquer la loi [2]. D'après un texte formel des douze tables, Antistius devait être étranglé dans la prison. Tels étaient les Romains de la grande époque; l'honneur était pour eux le plus précieux des biens, et toucher à la réputation d'un homme leur paraissait aussi criminel que d'attenter à sa vie.

1. SUÉTONE. *Néron*, chap. XV.
2. Si quis occentassit malum carmen, sive condidissit quod infamiam axit, flagitium ve alteri, capital esto. (*Loi des Douze Tables.*)

Le public était persuadé que dans l'affaire d'Antistius on avait moins cherché à perdre le coupable qu'à ménager au prince la gloire de lui pardonner. C'est l'opinion de Tacite, et quand on réfléchit au pouvoir excessif des Césars qui leur donnait toute facilité pour se venger secrètement, on voit bien que Néron ne faisait tant de bruit autour de cette affaire que dans l'intention de produire sa clémence avec plus d'éclat. Dion affirme que les Romains avaient donné à l'empereur Auguste le droit d'intervenir dans tous les tribunaux par le suffrage de Minerve; c'est-à-dire de gracier les coupables. Plus tard, à la sollicitation de Tibère, le sénat ordonna que les sénatus-consultes ne s'exécuteraient que dix jours après avoir été prononcés; on voulait donner au prince le temps d'exercer sa puissance tribunitienne en faveur des condamnés. C'était en vertu de ce pouvoir que Néron eut fait grâce au prêteur Antistius si le sénat l'avait traité selon la rigueur des anciennes lois. Mais ce plan de conduite tracé par Néron à ses familiers fut contrarié par Thraséas. Il crut devoir enlever au prince la gloire et le plaisir de la clémence. Grâce à l'éloge respectueux qu'il fit de Néron, éloge considérable dans la bouche d'un homme qui n'était pas un flatteur, Thraséas rangea le sénat à son avis. On se contenta de reléguer Antistius dans une île après avoir confisqué ses biens. Avant de rédiger le décret du sénat, les consuls firent connaître ce vote au prince. Il fut doublement blessé et qu'on n'eût pas vengé la dignité de l'empereur et qu'on eût contrarié sa clémence. Il répondit cependant que malgré le sanglant outrage qu'il avait reçu d'Antistius, il ne s'opposait pas à l'indulgence puisqu'il avait résolu de l'épargner. Le sénat pouvait même l'absoudre sans réserve s'il le trouvait à propos.

Malgré cette réponse où Néron laissait voir son dépit, le

sénat, encouragé par Thraséas, osa maintenir son jugement, et malgré ce déni de justice, dont il se tenait offensé, Néron persista dans sa modération. Nous ne voyons pas qu'il se soit autrement vengé d'Antistius. Dans une occasion toute semblable, Caligula, blessé par les allusions injurieuses qu'on avait glissées contre lui dans une atellane, ordonna de saisir l'auteur et le fit brûler vivant en présence du peuple, qui accepta cette atrocité comme un surcroît de spectacle [1].

Huit ans de règne ont révélé à Néron combien sa position est périlleuse. Les inexorables fatalités de l'empire le retiennent captif et tout-puissant, ayant tout à craindre parce qu'il peut tout oser. En face de lui, dans une fière attitude, sont les stoïciens qui entourent Thraséas leur chef; Thraséas qui n'hésite pas à rendre justice à Néron dans ses discours au sénat, mais qui dans son intérieur, s'il faut en croire Juvénal, célèbre la naissance de Cassius et de Brutus [2].

A côté de Néron est Sénèque, important par ses richesses, par ses talents, par son crédit; redoutable par son égoïsme et par son ambition. Après avoir été le complice de Néron, il penche vers Thraséas dont il professe les doctrines. Il inspire à Lucain, son neveu, le poëme où Caton est glorifié aux dépens de César, quand il sait que ce nom de César fait la gloire et le pouvoir de son maître; après avoir reçu du prince tout ce que l'empire peut donner à ceux qui le servent, il veut aller dans le camp opposé se parer d'honneur stoïque et se dégager de

1. Atellanæ poëtam, ob ambigui joci versiculum, media amphitheatri arena igni cremavit. Suétone. *Vie de Caligula*, chap. XXVII.

2. Cras bibet albanis aliquid de Montibus. . . . . .

. . . .

Quale Coronati Thrasea Helvidius que bibebant
Brutorum et Crassi natalibus.

Juvénal. *Satire* V, vers 33.

toute reconnaissance. Quand on juge Sénèque avec impartialité, on ne lui pardonne pas de n'avoir rien aimé sincèrement, ni son prince, ni la vertu.

La défection latente de Sénèque, plus tard suivie d'une trahison, eut ce déplorable résultat de livrer Néron aux intrigants vulgaires et aux ambitieux subalternes. Les services de ces misérables furent une nécessité pour lui quand les haines de l'aristocratie le forcèrent à exagérer la raison d'État. Il crut pouvoir se défendre comme il était attaqué. De la conduite incertaine de Sénèque, dont le caractère n'offrait à Néron aucune sécurité, naquit l'importance de Tigellin, un des scélérats les plus complets qu'ait enfantés la dépravation humaine. C'était une âme basse, perfide et cruelle, qui se jouait dans sa perversité. Souillé dès l'enfance, il entra dans la voie du crime par un adultère avec Agrippine; on ne pouvait mieux commencer, et fut exilé par Caligula. Il passa tristement sa jeunesse à Scyllacium, dans la Calabre ultérieure, réduit au métier de pêcheur. Une succession lui échut qui lui permit d'acheter des pâturages dans la Pouille et dans les Abruzzes. L'ambition de cet homme se tournait vers Rome, digne théâtre de sa dépravation. Il éleva des chevaux de prix pour les courses du cirque, et reparut enfin au milieu de cette immonde population de gladiateurs et de cochers; il prit part aux rivalités des quatre factions sur cette scène faite pour lui et dans cette forteresse de tous les vices. C'est là que le maquignonnage avec les patriciens engagés dans les courses, l'habitude des cruautés par la fréquentation des hommes qui se préparaient à tuer et à mourir, la prostitution universelle qui passait comme un égout sous les arcades du grand cirque, le préparèrent à toutes les abominations. De l'extrême misère à l'opulence, il traversa successivement les diverses épreuves qui

devaient irriter sa mauvaise nature et compléter son infamie. De la solitude à la cour il marcha recueillant sur son passage les vices de toutes les classes, les scélératesses de tous les états, pour en former son caractère et constituer une perversité rare même dans un siècle qui fut le dernier mot de la corruption. Il vendit à Néron d'excellents chevaux pour les courses et par ce moyen il entra dans la familiarité de l'empereur. Bientôt les passions du prince, ses projets et ses cruautés lui furent connus; il les excita pour avoir à les servir, il les servit en ne s'inquiétant que du salaire; sa fortune, qui va d'Agrippine à Néron, après avoir commencé par l'adultère avec la mère, se poursuivit dans une série de crimes jusqu'à la trahison envers le fils. Il partagea bientôt avec Poppée l'entière confiance du maître, et Néron va être réduit à cette condition misérable d'être heureux par l'amour d'une courtisane et puissant par la cruauté d'un scélérat.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE Ier

PIERRE A ROME — PREMIERS CHRÉTIENS

Retour vers le passé. — Fondateurs de la société moderne. — Arrivée de Pierre à Rome. — Obstacles à sa prédication. — On ignore par quelle porte Pierre entra dans Rome. — Il a dû arriver à Ostie et remonter le Tibre. — Étrange assertion de ceux qui disent que Pierre n'est jamais venu à Rome. — Motifs de son voyage; sa suite; assemblée tenue chez Pudens. — Chaise curule du sénateur. — Portrait de Pierre. — Il constitue l'Église et recommence ses voyages. — Prémiers chrétiens. — Leurs doctrines, leurs mœurs. — Évangile de saint Marc. — Simon le Magicien. — Auteur présumé de la première persécution. — Ignorance de Suétone au sujet des chrétiens. — Les chrétiens se cachent dans les grottes du Vatican.

Nous voici maintenant arrivés à ce moment solennel où l'humanité défaillante va se transformer dans un nouvel ordre de choses. Les nationalités tombent, les institutions vieillissent, les mœurs se corrompent. Il n'y a sur la terre ni famillle, ni patrie, ni dieux, et le monde n'est plus qu'une grande confusion d'individus et de races juxta-posés, sans autre lien que leur commune servitude. Ce fut au milieu de cette détresse générale que se manifestèrent les premiers symptômes de ré-

génération. Étrange destinée du réformateur attendu et méconnu; l'humanité le désire et le repousse. Elle le désire parce qu'elle se sent mourir, elle le repousse parce qu'il lui révèle sa misère.

Une grande vérité sort éclatante de ces événements : c'est que la société païenne ne s'est pas ainsi transformée par sa propre force, en vertu de son organisation naturelle. Le secours qu'elle reçut alors, était aussi loin d'elle que la nécessité du secours était présente. La façon toute particulière dont s'opéra la transformation prouve assez que ce changement n'avait rien de commun avec les révolutions accomplies dans les conditions normales de l'humanité. Avant cette rénovation, qui est un fait unique au milieu des siècles, les nationalités étaient constituées ou perdues par les conquêtes brillantes, par les guerres civiles, par les invasions; et les empires tombaient avec fracas par les révolutions et par les batailles. Cette fois, au contraire, l'infusion latente d'une force nouvelle ranime l'humanité déjà couchée dans la tombe. Rien n'est changé en apparence, ni le règne, ni les lois, et la vie pénètre mystérieusement dans cette décrépitude comme à l'insu de l'humanité.

Aujourd'hui, la vie intérieure, la vie privée, est le meilleur de notre existence, et nous voulons qu'elle soit respectée comme un sanctuaire où s'abrite ce que nous avons de plus précieux. A Rome, au contraire, surtout pendant le règne de Néron, la vie de famille et les mœurs du foyer n'existaient plus; les Romains de ce temps allaient par troupes d'esclaves et d'hommes libres, par factions et par tribus. La foule était toujours en permanence au Champ-de-Mars, au Cirque ou au Forum. La grande question, éternellement agitée dans cette démocratie, c'était de savoir si l'on aurait bientôt une distribution de blé, des jeux et des repas publics; César n'avait pas

de préoccupation plus grande que d'amuser et de nourrir ce peuple, dont l'oisiveté féroce était affamée de pain et de sang; dans nos sociétés modernes, au contraire, l'existence des hommes et leur bonheur sont assurés par des mœurs honnêtes et par l'amour du travail. La paix domestique suffit au plus grand nombre, qui resterait étranger à la politique s'il n'était pas surexcité. La prospérité des nations se développe et les grands mouvements de la vie humaine s'opèrent en dehors des gouvernements; ils ne font plus l'ordre aujourd'hui et les plus sages se contentent de le maintenir.

Au moment où César, magistrat unique dans Rome et seul dieu tout-puissant, était à la fois l'objet des haines aristocratiques et des espérances populaires, il se formait secrètement dans les faubourgs et les quartiers populeux une association d'hommes qui n'avaient absolument rien à demander à César, et de qui César n'avait rien à craindre. Ces hommes étaient les fondateurs de la société moderne, et ils méritent bien à ce titre qu'on tienne compte de leurs travaux et de leurs douleurs.

L'aspect du monde et les dehors de la société étaient restés les mêmes pendant que s'opérait le travail silencieux de la régénération; on a pu se croire autorisé à négliger dans son récit ces événements mystérieux. Mais dès que les premiers symptômes de rénovation s'élèvent à l'importance historique, on doit les mettre en lumière et rendre hommage à la vérité. Nous remonterons le passé de quelques années seulement pour exposer les faits dans leur ordre naturel et les rapprocher de leurs causes.

Au commencement de l'année 793 de la fondation de Rome, la seconde du règne de Claude, un homme sans lettres et sans naissance, vulgaire d'aspect, faible, pauvre et sans génie, arriva d'Orient au mois de janvier. Honni des Juifs qui avaient cru-

cifié son maître; méprisé des païens qui n'estimaient que la richesse et le pouvoir, il se présentait à Rome sans patronage et dans les plus mauvaises conditions pour faire son chemin. Ses compagnons peu nombreux, hommes et femmes, aussi pauvres que lui, se résignaient au travail comme des gens de condition servile; ils vivaient de peu et Pierre lui-même se contentait, pour toute nourriture, d'un sou de lupins par jour [1].

Le plus grand obstacle au succès de ce misérable Juif près des Romains, si fiers d'obéir aux grands dieux, c'est qu'il proposait à leur adoration un homme obscur, né dans une étable et mort sur un gibet. A cette première démence, il ajoutait la prétention ridicule de soumettre un peuple déjà révolté contre l'austérité de Caton, à des lois morales encore plus sévères. L'épouse de Claude, Messaline, scandalisait Rome païenne par ses débauches, Agrippine préparait déjà les crimes qui devaient tout réduire en son pouvoir; Sénèque le philosophe, supportant son exil avec peu de courage, prodiguait ses prières mêlées de flatterie aux affranchis de Claude et à ce Claude lui-même qu'il devait outrager plus tard. La révolte de Camillus se préparait en Illyrie; les stoïciens du sénat, indignés d'obéir à Claude, conspiraient ouvertement contre ce tyran débonnaire.

La haine, l'ambition, la débauche, la cruauté se livraient chaque jour des combats à outrance, et ce Juif, prêtre d'un dieu mort comme un malfaiteur, venait ordonner aux stoïciens l'humilité, la chasteté à Messaline, à l'implacable Agrippine la charité, le travail à la populace romaine oisive, et la fraternité humaine à ceux qui s'amusaient tous les jours

1. Grégoire de Naziance. *Oratio* 16, *Discours* 140.

de voir égorger dans le cirque leurs semblables par milliers.

Il est déjà bien difficile de comprendre que cet homme, sans autorité, ait osé dire le premier mot de sa morale insolente et de son dieu sans gloire, en pleine civilisation grecque et romaine, qu'il outrageait; et cependant, il faut croire qu'il a parlé, qu'il a persuadé, qu'il a vaincu. Ce n'est plus le Vatican, c'est le Palatin des Césars qui est la colline déserte, et depuis deux mille ans les successeurs de Pierre tiennent la place des empereurs.

Une circonstance singulière dans ces faits qui semblent empruntés aux temps fabuleux, c'est qu'on ignore par quelle porte ce vainqueur obscur entra dans sa conquête, la plus définitive et la plus éclatante qui fut jamais. Nous connaissons la place occupée par le camp d'Annibal. Nous savons où dressèrent leurs tentes Alaric, Bélisaire et Bourbon. Rome, possédée par eux, fut pillée pendant plusieurs jours; et celui qui, après avoir saccagé ses mœurs et ses lois, aboli ses plaisirs et ses passions, devait l'occuper à jamais, entra dans la ville éternelle comme un voleur, plus impatient d'assurer sa conquête que de proclamer sa gloire.

Pierre était parti d'Antioche, dans l'intention d'aller annoncer l'Évangile à l'Occident; c'était une ancienne tradition de l'Église d'Amasée, dans l'Asie-Mineure, que l'apôtre, se dirigeant vers Rome, avait prêché dans cette ville[1]. On doit tenir compte de la tradition orale même la plus incertaine, parce qu'elle emporte toujours avec elle un peu de vérité[2]. Par trois fois au moins, d'après le témoignage de l'antiquité chrétienne, Pierre vint à Rome, y séjourna pendant des années et fonda cette Église souveraine, mère et tutrice de toutes les autres.

1. Bollandus, 26 avril.
2. Ampère, *Histoire romaine à Rome*. Introduction, page 30.

De là, comme d'un point élevé, surveillant les provinces de l'Empire romain, il envoyait ses disciples avec le flambeau divin vers les nations qui marchaient dans les ténèbres, et bientôt il put voir les mille feux de la lumière céleste s'allumer à la fois dans la nuit du paganisme.

Les traces diverses et les nombreux souvenirs de ces trois voyages, conservés dans les écrits des Pères et dans la tradition des Églises, sont cause de la difficulté qu'on éprouve à préciser quelle voie Pierre a suivie en venant à Rome pour la première fois. Pise et Naples se disputaient l'honneur de l'avoir reçu à son arrivée d'Orient. La méditation des grandes vérités chrétiennes est, sans doute, préférable à ces recherches inutiles, et peut-être faudrait-il subir comme une leçon l'impossibilité où nous sommes de satisfaire une vaine curiosité. Après mûre réflexion, il paraît vraisemblable que, dans son impatience d'arriver à Rome, Pierre n'a pas quitté la voie de mer. Il est entré dans le port d'Ostie et il a remonté le Tibre. Le souvenir de ses premières années l'a peut-être conduit vers les pêcheurs qui approvisionnaient les marchés de Rome. Il n'a pas dédaigné de les aider dans leurs travaux, car il vivait du travail de ses mains, et peut-être a-t-il renouvelé dans les eaux du fleuve la pêche miraculeuse du lac de Génésareth.

On se le représente entrant dans la cité des Césars, porté sur une méchante barque, et perdu dans le grand mouvement du commerce établi sur ces deux larges voies qui, à droite et à gauche du Tibre, facilitaient les communications entre Rome et la mer. Les jardins, les palais, les ateliers et les temples, les magasins et les villas, les fermes et les villages s'élevaient en si grand nombre et si rapprochés, principalement sur la rive gauche du fleuve, que Rome paraissait s'étendre jusqu'au port d'Ostie.

En arrivant près des jardins de Servilius, là où l'Almon se perd dans le Tibre, Pierre vit se développer devant lui les splendeurs de la ville éternelle. A sa droite, les chantiers de construction, les magasins immenses, les entrepôts de l'*Imporium*, et au-dessus les temples et les monuments qui couronnaient l'Aventin; à gauche, les jardins et le grand bois de César, dominés par la forteresse du Janicule. Les pêcheurs remontèrent le fleuve juqu'au Vélabre, à la hauteur du marché aux poissons, où le voyageur mystérieux les quitta.

Ce sont là des probabilités plus ou moins acceptables. De notre ignorance sur ce point précis et restreint, on a conclu que les voyages de Pierre en Italie étaient douteux, on a osé dire qu'il n'était jamais entré dans Rome. Ainsi le témoignage de toute l'antiquité chrétienne est non avenu, ainsi l'existence de l'œuvre ne prouve pas celle de l'ouvrier; on ne discute pas de telles assertions. Exiger qu'un homme agissant dans un ordre de faits tout divins, procède avec des apparences et des façons purement humaines, c'est une grande erreur. L'arrivée de Pierre à Rome ne doit avoir rien de commun avec l'entrée d'Alexandre à Babylone. Ce Juif, qui travaille humblement et sans bruit, n'a d'autre préoccupation que d'obéir à Dieu, le grand spectateur de notre petit monde. Par cet oubli de la gloire si contraire aux prétentions des conquérants, il a une grandeur morale qui étend démesurément la portée de ses actions et qui projette dans l'infini le résultat de ses travaux. Rien de commun dans la conduite de cet homme modeste avec la fière attitude de ceux qui marchent au son des trompettes; de ces derniers, le nom est grand, l'œuvre est petite et passagère; dans la destinée de l'apôtre, au contraire, l'œuvre est immortelle, gigantesque et plus éclatante que le nom.

Pierre alla s'établir dans le quartier des Juifs, entre le Jani-

cule et le Vatican. Ses disciples l'y suivirent ainsi que les saintes femmes de sa famille et d'autres encore, compagnes de son apostolat. Toutes lui étaient d'un grand secours dans l'exercice de son ministère[1]; au nombre des premiers coopérateurs venus d'Orient avec Pierre, on mentionne Rufus évêque de Capoue, Pancrace évêque de Termina, Marcien évêque de Syracuse, Appolinaire à qui l'apôtre confia l'Église de Ravenne, et Martial qu'il envoya dans les Gaules. Martial était, dit-on, l'enfant désigné à J.-C. par un de ses apôtres, lui disant : Il y a là un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons[2]. Mais quand on réfléchit à l'existence séculaire de toutes ces Églises de l'Occident, qui, dans les Gaules, dans les Espagnes, en Afrique et en Italie, ont supporté des persécutions, élevé des temples où sont conservés les restes de leurs fondateurs, supporté l'épreuve des révolutions et le poids du temps, et qui, chaque année dans un jour solennel, protestent et proclament que Pierre les a instituées lui-même ou par ses disciples envoyés de Rome, on reste saisi de respect devant l'unanimité de ces témoignages imposants.

Pierre vint à Rome, cette première fois, pour s'opposer à Simon le Magicien. Il vit alors le savant docteur juif Philon, et saint Jean Chrysostôme assure qu'ils se lièrent d'une étroite amitié : ce fut comme le prélude de la protection spéciale que les papes ont toujours accordée aux Israélites. Pierre se mit aussi en rapport avec les Orientaux établis sur l'Esquilin et sur le Viminal. C'est là qu'il connut et convertit à la religion nouvelle le sénateur Pudens, Claudia sa femme, et toute sa famille. Le sénateur offrit à Pierre l'hospitalité dans sa maison et Pierre l'accepta, soit pour s'éloigner des Juifs, dont les plus

1. Saint Paul. Ire *Épître aux Corinthiens*, ch. IX, vers. 5.
2. *Esquisse de Rome chrétienne*, L'abbé Gerbet, tom. Ier pag. 432.

violents étaient ses ennemis, soit pour se rapprocher des Orientaux mieux disposés à l'entendre.

La célébration des mystères fut plus convenablement placée dans une maison patricienne, et le concours des chrétiens n'eut rien d'extraordinaire chez un sénateur entouré d'esclaves et de nombreux clients. Ce Pudens et cette Claudia sont bien les mêmes chrétiens dont saint Paul parlera plus tard à Timothée[1]. Nous les retrouvons aussi dans plusieurs épigrammes de Martial, qui vint à Rome pendant le règne de Néron[2].

L'apôtre s'assit dans la chaise curule du patricien en instruisant et en délibérant; pour présider les assemblées et pour administrer les sacrements. Dès ce moment le siége de son hôte fut un objet de vénération pour l'Église. Il est maintenant à Saint-Pierre du Vatican, dans l'enveloppe de bronze où le pape Alexandre VII le fit placer[3]. On peut aisément se faire une idée de ces premières réunions tenues chez Pudens. A côté de Pierre, assis sur la chaise curule du sénateur, étaient les trois coadjuteurs Lin, Clet et Clément, chargés d'administrer en son absence l'Église de Rome. Autour d'eux se rangeaient les prêtres et les diaconesses, les vierges ornées du voile et les diacres couverts du manteau des Dalmates. L'assemblée se composait d'hommes pris dans toutes les classes et venus de tous les climats, l'ouvrier en simple tunique près du sénateur orné du laticlave, l'esclave et le chevalier, le Gaulois et l'Égyptien, l'Arménien et le Numide, toutes les langues et tous les costumes.

Quant à celui qui présidait à ces réunions, il n'avait rien de

1. Saint Paul. *Seconde épître à Timothée*, ch. IV. vers. 21.
2. Martial, liv. IV, *épigr.* 13.
3. *Esquisse de Rome chrétienne*, l'abbé Gerbet, t. I, p. 290.

ce qui attire les regards et les respects, ni la noblesse, ni le génie. Nous savons par la tradition que l'extérieur de Pierre était simple et presque rustique ; cet homme qui avait dans la main tous les cœurs et tous les trésors, qui représentait Dieu sur la terre et qui guérissait les malades en les touchant de son ombre[1], fuyant la gloire, ignorant le repos, accomplissait les plus grandes choses simplement et sans bruit, comme un manœuvre fait sa journée. En prêchant l'Évangile, lui et ses disciples s'occupaient à divers métiers, les uns à travailler la terre, les autres à pêcher, d'autres comme saint Paul à faire des tentes, car ils ne voulaient ni rester oisifs ni être à charge à leurs frères[2], ils servaient et n'étaient point servis; saint Jean Chrysostôme affirme qu'ils avaient donné la liberté à leurs esclaves. Pierre était vêtu d'une simple tunique et d'une sorte de blouse *pénula*, par-dessus il portait un manteau, *pallium*. Ses cheveux crêpus ainsi que sa barbe formaient une couronne autour de sa tête chauve. Le visage pâle et grave de l'apôtre avait une ineffable expression de bonté; mais ses yeux, toujours pleins de larmes, trahissaient une profonde douleur. Ni le temps, ni le repentir, ni les travaux n'avaient pu l'en distraire. Il se souvenait d'avoir renié son maître et il ne pouvait se consoler.

Dès que la famille chrétienne fut constituée à Rome, Pierre en abandonna la direction à ses coadjuteurs pour aller ailleurs continuer son œuvre. Il parcourt l'Italie et les provinces occidentales de l'empire, revient en Orient et passe sans éveiller l'attention comme s'il ne voyageait que de nuit. Cependant la

1. On apportait les malades dans les rues... pour que Pierre venant à passer, son ombre du moins touchât quelques-uns d'entre eux et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies. *Actes des apôtres*, ch. v, verset 15.

2. *Constitutions apostoliques*, liv. II, ch. LXIII.

divine semence qu'il avait jetée fructifiait dans Rome sur les sept collines. Ses coadjuteurs, humbles comme lui, ne cherchaient pas à se faire admirer; modestes témoins d'un maître méconnu par les Juifs, ils livraient au jugement des hommes leurs personnes et leur conduite. On ne les voyait pas s'insinuer chez les grands pour courir après les héritages, le menu peuple, les infirmes et les pauvres étaient l'objet de leur prédication. Ils disaient que l'esclave et le patricien sont frères et enfants du même Dieu.

Ils annonçaient la résurrection des corps et l'immortalité de l'homme tout entier. Ils disaient le travail saint et les épreuves de la douleur salutaires. Ils apprenaient au dernier des esclaves des vérités sublimes, à peine entrevues par le génie de Platon, et leurs exemples le conviaient à des vertus ignorées des héros et des sages. Ces vérités et ces vertus n'étaient pas la conquête de leur intelligence, mais le testament du maître qui les avait instruits. Le maître se disait fils de Dieu, opérait des miracles et parlait comme ayant la puissance. Crucifié par les Juifs, il était sorti de sa tombe le troisième jour et il était monté aux cieux. Ils avaient mission d'annoncer par tout le monde la bonne nouvelle, de souffrir la persécution jusqu'à la mort pour ce maître absent, et de lui constituer sur la terre un royaume encore plus vaste que l'empire romain.

Quand ils avaient annoncé ces vérités, blessantes pour l'esprit comme pour le cœur des païens, et dénuées de toute vraisemblance, ils en précisaient le sens dans leur conduite en rapprochant l'exemple du précepte. Ils substituaient à la doctrine aride l'attrait irrésistible des bonnes actions; et par la pratique facile des plus sublimes vertus, après avoir nspiré le désir de les croire, ils donnaient la force de les miter. On les voyait départir à tous les vérités nouvelles,

sans jamais exiger le prix de leur enseignement, ce que faisaient les grammairiens et les philosophes. Ils distribuaient, au contraire, leurs deniers aux pauvres et donnaient aux malades leurs soins assidus. La vie de ces étranges sectaires était irréprochable. Les curieux qui cherchaient à connaître le mystère de leurs réunions secrètes, ne trouvaient rien de répréhensible dans leurs mœurs, comme il arriva plus tard à Pline le Jeune, quand il voulut être renseigné sur leur compte[1].

La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme; ils vendaient leurs terres et leurs biens pour en distribuer le prix aux frères selon les besoins de chacun[2]. Nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant exclusivement à soi, et toutes choses leur étaient communes[3]. Ils se réjouissaient en abandonnant leurs trésors parce qu'ils en recevaient de plus grands. Quel plus grand bonheur, en effet, que de vivre dans une société d'amis et de frères où personne ne craint ni l'envie, ni la haine, ni les reproches, ni le dédain! Ils se laissaient conduire comme des enfants : Point de duplicité, point de malice, point de débats intéressés. Pendant le repas, pendant la prière, pendant les travaux, la charité leur inspirait une douce joie; chacun regardant comme à lui ce qui était à son frère, le riche était sans faste et le pauvre sans confusion[4]. On les voyait vivre et se réjouir comme dans un rayon de la félicité céleste. Ces mœurs pures, des miracles de dévouement, le don de prophétie et les illuminations de la foi, faisaient de la

1. Nihil aliud inveni quam superstitionem pravam et immodicam. PLINE LE JEUNE, liv. X, ch. XCIII.
2. *Actes des apôtres*, ch. II, verset 45.
3. *Actes des apôtres*, ch. IV, verset 32.
4. LUCIEN. *Mort de Peregrinus*, ch. LXVIII, § 13.

vie chrétienne un long enchantement. Le bonheur d'espérer, de ne plus haïr, d'aimer et d'ajouter l'immortalité à tous les nobles sentiments faisait passer des visions divines devant leurs yeux. Là s'ouvraient, pour ces esprits purifiés, des perspectives inattendues dans les profondeurs de l'infini. Leurs âmes s'abandonnaient aux premières émotions de la fraternité humaine, aux ravissements de l'extase, aux enivrements mystiques de l'amour de Dieu, passion nouvelle aux cœurs des hommes jusqu'alors tremblants sous un ciel irrité. Au moment où tous les déshérités de la famille humaine rentraient en possession de leurs droits, quel spectacle que cette vie commune toute de nobles sentiments et de généreuses émotions! quel charme d'étudier cette rénovation sociale et de voir dans les attitudes et dans le langage les premières lueurs de la beauté idéale qu'allait revêtir l'humanité!

Les diacres et les diaconesses furent institués à Rome comme à Jérusalem, pour instruire les néophytes et assister les malheureux. C'était comme une légion armée contre la misère et contre la douleur qui s'engageait chaque jour dans la mêlée furieuse de la vie païenne. Ils allaient secourir des inconnus. Dans le choix des personnes chargées de ces emplois tout d'humanité, on tenait grand compte de la condition, du sexe et de l'âge pour rendre leur intervention plus douce aux malheureux. Les diaconesses étaient envoyées vers les jeunes filles; les enfants, recueillis avec soin, étaient confiés aux vierges consacrées, qu'attirait cette maternité sans hymen; les jeunes diacres servaient les infirmes et les vieillards; la vérité se faisait belle et la charité devenait séduisante pour les charmer. Grâce aux préceptes de la loi nouvelle, qui ordonnait de proportionner le secours à la détresse et les consolations aux douleurs, les plus misérables étaient le plus recherchés, et de tout cet

immonde rebut de la société païenne, l'Église faisait son plus cher trésor; la richesse de saint Laurent.

Dès le commencement de la République on avait divisé chaque tribu en plusieurs curies, on en comptait dix par tribu. Elles avaient des édifices particuliers destinés au culte et à la célébration des solemnités religieuses; les habitants du quartier étaient tenus d'assister à ces fêtes et d'honorer les dieux de la curie. Les prêtres qui desservaient ces paroisses païennes se nommaient curions, d'où nous avons fait nos cures et nos curés. A côté de ce culte spécial étaient les temples des grands dieux protecteurs de Rome, et que tout le peuple adorait aux grands jours.

Pierre et ses coadjuteurs acceptèrent cette organisation : ils choisirent dans les divers quartiers de Rome des lieux de réunion destinés à la célébration des saints mystères et aux repas de charité. La curie romaine avait aussi ses repas solennels institués par Romulus pour maintenir l'union et qu'on nommait *Charistia*. Ainsi l'Église s'accommodait partout aux usages et aux mœurs des peuples, acceptant de leur organisation civile et religieuse tout ce qui ne blessait point la vérité. A Rome comme à Jérusalem elle conservait tout ce qui devait rendre facile le passage de l'ancien au nouveau culte; elle se substituait à l'erreur, sans brusque changement et sans révolution, elle pénétrait partout insensiblement comme la lumière et la vie sans trop modifier l'apparence des choses, et ces détails avaient sans doute bien peu d'importance quand elle renouvelait l'esprit et l'âme de l'humanité.

Ce fut pendant le premier séjour de Pierre à Rome que Marc, son disciple, écrivit son Évangile. Parmi les nouveaux convertis, quelques-uns, affligés des absences fréquentes de Pierre, prièrent Marc de renfermer dans un document le té-

moignage et l'enseignement de son maître. Il céda à leurs instances, et son Évangile, écrit conformément à la doctrine de Pierre, émane de son autorité souveraine dans la forme simple et précise qui caractérise le prince des apôtres. Le côté merveilleux de cette histoire, c'est qu'elle semble composée pour mettre en lumière les fautes et les défaillances de Pierre qui l'inspira. Rien n'y est raconté plus au long que son reniement et ses faiblesses. Cette loyauté d'historien dans Marc l'évangéliste, et l'affection de Pierre pour le juif Philon, sont les effets d'une vertu exceptionnelle que nous ne retrouvons pas ailleurs.

Philon était venu à Rome plaider devant César la cause des Juifs d'Alexandrie. Quand il revint en Orient, Pierre fit partir avec lui Marc, son disciple, qu'il envoyait en Égypte fonder l'Église d'Alexandrie. Cette Église fut aussitôt avec Jérusalem et Antioche, un des grands siéges de l'Orient [1].

L'hérésie de Simon le Magicien avait, comme on l'a dit, attiré le grand apôtre en Italie. Le soin de préserver l'Église de cette mauvaise influence dut le ramener à Rome et l'y retenir. Il avait déjà rencontré l'hérésiarque en Orient, dans

1. On s'explique difficilement dans le système de nos frères schismatiques et protestants, comment les grands siéges de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome, reçurent de Pierre, leur fondateur, une suprématie qu'il n'avait pas lui-même. On devrait se demander pourquoi Paul, Jean, Matthieu, aussi grands que Pierre par la doctrine et plus recommandables peut-être par le génie, ne donnèrent pas aux Églises fondées par eux une importance égale aux prérogatives des chaires instituées par Pierre. Si on veut enfin justement apprécier l'autorité et l'assurance avec lesquelles saint Léon réprima plus tard les prétentions de l'Église de Constantinople, irrégulièrement manifestées au quatrième concile de Calcédoine, rien ne paraîtra plus évident que la divine puissance du souverain-pontife. Il fallait que le monde chrétien fût aussi convaincu de la suprématie du pape que saint Léon lui-même, pour qu'un prélat ambitieux subît une décision qui s'opposait à la fois aux volontés de l'empereur, à l'avis des pères du concile, à l'esprit envieux des Grecs, éternels ennemis du génie latin.

la ville de Samarie. Simon, étonné des progrès de la religion nouvelle, embrassa d'abord le christianisme; mais bientôt, égaré par l'ambition et voyant les prodiges accomplis par Philippe, un des sept diacres, il inventa le crime qui a gardé son nom, en offrant de l'argent pour obtenir les dons du Saint-Esprit par l'imposition des mains. Pierre l'ayant repoussé avec horreur, Simon, blessé dans son orgueil, résolut de disputer à l'apôtre l'empire des âmes. Cet homme, qui est l'aïeul et comme le patriarche de tous les hérésiarques, comprit que le genre humain allait devenir chrétien. Il voulut être le chef de cette révolution religieuse et il courut à Rome pour y établir son autorité.

C'est aux intrigues de Simon, ainsi qu'à la haine des Juifs, qu'il faut attribuer la première persécution dont les chrétiens furent l'objet pendant le règne de Claude. Les chrétiens et les Juifs sont réunis dans une même appellation par les historiens latins qui les méprisent trop pour les connaître assez. Certains quartiers de Rome furent troublés par des querelles et des séditions, dont les magistrats durent s'émouvoir. Entre les Juifs et les disciples de Pierre s'agitait la question de savoir si ce Jésus qu'on avait crucifié était le Messie attendu par les nations. Claude, qui fut instruit de ce tumulte, condamna les perturbateurs à sortir de Rome. A cette occasion, les chrétiens, Juifs de nation, furent recherchés pour être expulsés de la ville. Claude et ses ministres ne semblent pas s'être fort inquiétés de savoir quel était le sujet de la querelle, ni d'établir une distinction entre les séditieux. L'ignorance et le dédain du gouvernement impérial se retrouvent dans Suétone qui note, en passant, la mesure rigoureuse dont les chrétiens furent l'objet.

« Claude, dit-il, chassa de Rome les Juifs qui, par l'impul-» sion de Chrest, excitaient des tumultes. » Ainsi, Suétone

lui-même, cet historien précis, exact et minutieux, ne distingue pas les Juifs des chrétiens et altère le nom de Jésus-Christ. Il parle même du Dieu nouveau comme s'il était là, dans Rome, excitant lui-même le tumulte, erreur qu'il faut attribuer, soit à son ignorance des faits, soit à une fausse interprétation du dogme de la présence réelle.

Cette croyance en la présence réelle de la divinité fut toujours le fondement des religions et comme la condition nécessaire de tous les cultes. Si les philosophes ont éloigné autant qu'il leur a été possible les hommes de l'être suprême relégué dans les profondeurs du ciel, les grands peuples et leurs législateurs ont partout obéi à l'instinct naturel qui nous pousse à nous rapprocher du père commun. Les païens regardaient les statues des dieux comme les dieux eux-mêmes ; ils les enchaînaient au besoin ; ils les faisaient asseoir à des festins. Les dieux se cachaient dans leurs sanctuaires sous la forme d'un serpent ou de tout autre animal, tant le besoin est violent pour l'humaine nature d'habiter avec l'être supérieur qui est son principe et sa fin. Il ne faut donc pas s'étonner que la présence réelle soit le grand mystère et le fait principal du christianisme, qui est la religion par excellence, et que cette présence soit constatée dès l'origine même par ses ennemis. Nous retrouvons l'expression de cette vérité dans les invectives des païens reproduites par Minucius Félix. « Le pouvoir de ce Dieu est si » peu de chose, dit Cécilius en parlant de Jésus-Christ, qu'il » est maintenant captif des Romains avec tous ses peuples[1]. » Suétone ne parle pas autrement; et Suidas nous représente Néron cherchant à découvrir parmi les chrétiens qui l'entourent quel pourrait bien être le Christ[2].

1. Minucius Félix, trad. de Perrot d'Ablancourt. Paris, 1660, p. 27.
2. Suidæ, *Historiæ*, verbo Néron.

Pierre s'éloigna pour fuir la persécution et continuer ses longs voyages à travers l'empire. Il allait d'Orient en Occident revoir les églises qu'il avait fondées, opérer de nouvelles conversions, et pousser ses conquêtes jusque chez les barbares. Quels travaux a dû s'imposer pendant les vingt-quatre ans de son apostolat ce rude ouvrier, cet homme du peuple simple et sublime, maintenu dans son héroïsme par le doux souvenir de Jésus! Les chrétiens de Rome, sortis de la gentilité pour entrer dans l'Église, se bornèrent alors à mettre plus de secret dans leurs réunions. La célébration des saints mystères, les assemblées nombreuses, les funérailles, furent dérobées aux regards des païens. Le peuple nouveau chercha le silence et la nuit des catacombes et les grottes abandonnées du Vatican lui furent d'abord un asile assuré.

Une sorte de terreur religieuse éloignait les Romains de cette colline où la maladie décima plus tard les soldats de Vitellius campés dans ces lieux malsains[1]. Sous le règne de Claude, un serpent énorme s'était caché dans cette caverne, et l'on trouva, quand il fut tué, le corps entier d'un enfant dans le ventre du monstre[2]. L'entrée du souterrain était peut-être ombragée par le grand chêne dont Pline nous a conservé le souvenir; on le disait plus ancien que Rome; une inscription gravée sur une plaque d'airain en caractères étrusques attestait que l'arbre séculaire était de temps immémorial un objet de vénération[3]. Les chants et l'inspiration des prêtres qui rendaient là des oracles avaient fait donner à cette colline déserte le nom de Vatican, *vatis cantus*[4]. Ainsi par une de ces coïncidences qu'on

1. Tacite. *Hist*, liv. II, ch. xciii.
2. Pline. *Hist. nat.*, liv. VIII, ch. xiv.
3. Vetustior autem urbe in Vaticano ilex. Pline. *Hist. nat.*, liv. XVI, ch. lxxxvii.
4. Aulu-Gelle. Liv. XVI, ch. xvii.

aime mieux attribuer à la Providence qu'au hasard, du haut de la montagne où les augures avaient prédit le premier empire de Rome dont le nom veut dire force, les prêtres de la loi nouvelle annonçaient la seconde domination de la ville éternelle dont le nom mystérieux était amour, *Roma, Amor.*

CHAPITRE II

PREMIERS SYMPTÔMES DU CHRISTIANISME

Progrès du christianisme. — Paul en appelle à César. — Union de Paul et de Pierre. — Paul entre dans Rome. — Il est livré à Burrhus. — Son logement et son gardien. — Sa vie et sa prédication. — Epître à Philémon en faveur d'un esclave. — Conduite de Cicéron et de Néron à propos de leurs esclaves. — Chrétiens de la maison de César. — Paul connu dans tout le prétoire. — Christianisme philosophique de Sénèque et d'Épictète. — Symptômes de christianisme dans les œuvres des lettrés. — Les femmes de Martial. — Pline l'ancien. — Échanson et courtisane de Néron convertis par Paul. — Pomponia Græcina.

Les progrès du christianisme dans Rome furent immenses et prompts. A cette foule innombrable venue de tous les coins du monde, et qui n'avait plus désormais ni dieux, ni famille, ni patrie, la loi nouvelle donnait la vie et l'avenir, le respect de soi même et l'amour du prochain; à des malheureux opprimés par l'orgueil des Césars qui se faisaient dieux, elle offrait le dévoûment d'un dieu qui s'était fait homme. Étonnés de cette morale sublime, touchés de ces vertus nouvelles, ils se précipitèrent dans la voie large qui s'ouvrait devant eux. Le règne paisible de Claude et l'enchantement des premières années de Néron favorisèrent la diffusion de la lumière dans les classes infimes de la société. C'était l'ouvrage de Pierre et de

ses coadjuteurs; mais cette première conquête de la multitude à peine achevée, le moment approchait où il faudrait l'annoncer au monde, donner des explications aux philosophes, opposer aux puissants une foi inébranlable, et produire devant la civilisation païenne les titres divins de la seconde révélation. L'humanité païenne, fière de ses conquêtes et de ses monuments, de son urbanité et de ses chefs-d'œuvre, repoussait le scandale d'une religion nouvelle qui outrageait son passé et qui niait son avenir.

De quel génie, de quelle audace, de quelle vertu devait être animé l'homme qui oserait prédire à l'ancien monde sa fin prochaine. Dieu suscita cet homme extraordinaire; Paul, de Tarse, d'abord persécuteur des chrétiens, fut le héros de cette entreprise insensée.

Le disciple, autrefois ardent et présomptueux, qui frappait Malchus avec l'épée, était devenu circonspect et timide; il était allé par le monde, semant le bon grain dans les champs préparés par la culture romaine, sans éveiller l'attention des grands; cet homme modeste distribuait la vérité aux plus petits, évitant les obstacles et fuyant le martyre. Paul, au contraire, agitait la torche divine, bravait ce que le paganisme et l'empire avaient de plus redoutable, le fanatisme des Juifs et les railleries des Grecs. Impatient de livrer un dernier combat, il en appelait à César comme à son plus grand adversaire, il poussait la folie de la croix jusqu'à l'espérance de dominer la ville qui dominait le monde.

Ses travaux et ses longs voyages dans les provinces l'avaient déjà rendu célèbre dans tout l'Orient. Quelque temps avant que d'être conduit à Rome, chargé de chaînes pour comparaître devant Néron, il écrivait aux chrétiens de Corinthe. « Je me suis souvent vu tout près de la mort : j'ai reçu des Juifs,

cinq différentes fois, trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent, durant mes voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur mer, dans les périls entre les faux frères. J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. Outre ces maux, le soin de toutes les Églises m'attire de nombreuses affaires, dont je suis tous les jours accablé. Qui est malade sans que je souffre? Qui est scandalisé sans que je brûle?... A Damas, le gouverneur voulait me tenir prisonnier; on me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille et je me sauvai de ses mains. »

Saint Paul omet ici trois ans passés dans les déserts de l'Arabie, pour se préparer aux travaux de l'apostolat par les austérités de l'ascétisme. C'est là, qu'au fond des solitudes où l'ombre et le silence tombent de si loin, au milieu des plaines de sable étendues devant lui comme une mer immobile, son intelligence vit s'entr'ouvrir dans l'extase les sublimes révélations de la foi. Pendant ce tête-à-tête avec Dieu, il expérimentait, à la fois, son esprit et son corps éprouvés par la solitude et par le désert, magnifique théâtre de la lutte qu'il livrait à ses passions. A l'aspect des solitudes mornes et désolées et sous l'implacable sérénité du ciel, il supportait avec courage le dénuement de la faiblesse humaine réduite à elle-même, l'épreuve d'une vie monotone, n'offrant d'autres accidents au dehors que des successions d'ombre et de lumière, au dedans d'autres émotions que les pensées d'une âme accablée sous le poids du

temps. Saint Paul connaissait donc sa force et sa faiblesse, la perversité humaine et le remède à cette perversité, les périls de sa mission et le prix des âmes à conquérir, quand il fut chargé de chaînes pour être conduit au tribunal de César.

Ce fut en l'an 61 de notre Seigneur J.-C., quelque temps avant la mort de Burrhus, que le grand apôtre vint à Rome. Après être parti de Césarée en Palestine, Paul avait supporté pendant plusieurs jours toutes les fatigues d'une tempête et d'un naufrage. Le vaisseau qui le portait s'était englouti. Il dut passer trois mois d'hiver dans l'île de Malte. Aussitôt qu'on put reprendre la mer, le centurion Jules qui le conduisait à Rome, monta sur un navire d'Alexandrie avec tous ses prisonniers. De Malte il vint à Syracuse, où il passa trois jours; puis à Reggio, où il attendit le vent un jour, et de là au golfe de Pouzzoles où il quitta la mer. Paul trouva dans les villes d'Italie les convertis de Pierre et toutes les Églises qu'il avait fondées. Les chrétiens de Pouzzoles, instruits des combats et de la gloire de Paul, le retinrent sept jours au milieu d'eux. Le centurion accorda cette faveur à son prisonnier, dont la conduite et les discours l'avaient pénétré de vénération. Quand ils partirent pour Rome, Paul était chargé de chaînes. A ses côtés, marchaient Aristarque et Luc, ses disciples, qui avaient voulu le suivre et l'assister et qui ne rougissaient pas de ses fers. Pierre et ses coadjuteurs avaient déjà fait connaître aux chrétiens de Rome l'éminente vertu et le génie de Paul. « Ils vinrent » au-devant de nous, dit saint Luc, jusqu'au Forum d'Appius, » aux Trois Tavernes[1]. » Ce Forum d'Appius était à vingt lieues de Rome; rien ne prouve mieux l'union parfaite qui régnait entre les chrétiens et les apôtres, que cet hommage rendu par le plus puissant au plus glorieux.

1. *Actes des Apôtres*, ch. XXVIII, verset 15.

Paul traversa les montagnes latines près du lac de Némi que dominait le temple de Diane, protectrice de ces vieilles forêts, et près d'Aricia, dont les collines étaient couvertes d'oliviers, de chênes-verts et de vignes arborées. Plus loin, à droite, sur les monts albains, lui apparut le temple de Jupiter, sanctuaire de la confédération latine. De Bovilles, berceau des Jules, il put admirer, des deux côtés de la voie jusqu'à Rome, des temples, des théâtres, des villas, une grande allée de monuments. De longs aqueducs, posés sur des milliers d'arcades, couraient vers Rome de tous les points de l'horizon, et conduisaient à la ville, du haut des montagnes, des fontaines captives et des fleuves détournés de leurs cours. S'il arriva le 6 juillet, comme on le pense, pendant les fêtes d'Apollon, il put voir les sacrifices et la joie des Romains couronnés de lauriers; mais, l'homme divin qui allait donner une vie nouvelle à l'éloquence et réchauffer sur sa poitrine le cœur humain presque glacé, passa silencieux et recueilli devant toutes ces merveilles, il ne voulait savoir qu'une chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Le centurion Jules, qui avait conduit Paul de l'Orient en Italie, remit en arrivant à Rome son prisonnier aux mains du préfet du prétoire. C'était Burrhus. On rendit à ce dernier si bon témoignage de la vertu de Paul, qu'on avait pu juger dans les périls du voyage, qu'il lui épargna la honte de la prison. Il fut permis à Paul d'habiter en son particulier avec un garde auquel il était attaché par une chaîne. Ce soldat était remplacé chaque jour par un de ses camarades du prétoire, qui venait à son tour faire la même faction. Ainsi, les magistrats n'avaient pas à craindre que le prisonnier prît la fuite, et Paul avait dans ce prétorien un défenseur contre les Juifs.

Ceux-ci étaient alors les ennemis déclarés du christianisme, qu'ils appelaient la nouvelle secte et qu'ils combattaient avec

ardeur par tout l'univers, où leurs synagogues étaient répandues. Mais ces adversaires du christianisme en étaient aussi les témoins; car, en affirmant leur propre histoire et leur religion, ils mettaient à découvert les fondements mêmes du nouveau culte.

Trois jours après son arrivée, Paul pria les principaux d'entre les Juifs de passer chez lui pour recevoir des explitions sur sa conduite en Judée. Il n'y eut point de récriminations; Paul raconta sa conversion, exposa sa mission spéciale, et parla du matin jusqu'au soir, prouvant par Moïse et par les prophètes la divinité de J.-C.

Il avait choisi son logement dans un des quartiers de Rome les plus fréquentés, entre le Forum et le Champ-de-Mars alors couverts de monuments; saint Jérôme et saint Luc, dans les Actes des apôtres, disent qu'il garda pendant deux ans le logis pris dans une auberge de la voie large[1] *in via lata;* c'est aujourd'hui le Corso, et l'église de Sainte-Marie, attenante au palais Doria, marque la place consacrée par le séjour de Paul.

C'est là que pendant deux ans, il professa son enseignement sublime en toute liberté devant ceux qui vinrent le visiter. Il tressait des nattes et confectionnait des tentes pour vivre; unissant ainsi le travail patient de l'ouvrier à l'inspiration du prophète, il remplissait de ses pensées et de ses actions la vie humaine jusqu'aux deux extrémités, et donnait à chacun, quelle que fût sa condition, les leçons et l'exemple. Rien de plus admirable que le courage de ce captif qui combat la corruption païenne, ose nier ses dieux, flétrir ses cruautés, et braver, lui chétif, l'esprit et la grande âme de l'empire

1. *Actes des Apôtres*, ch. XXVIII, verset 30.

romain. Chaque jour, un soldat du prétoire vient le garder, et, s'il sort par la ville, Paul est lié par une chaîne avec le légionnaire qui veille sur lui; chaque jour, un nouveau gardien entend ses paroles et devient le témoin de sa vie. Que de natures féroces, que de caractères dégradés, furent en contact avec l'apôtre, hideux compagnons marchant à ses côtés, couchant sur son grabat! et dans ce supplice de Mézence, où tous ces cadavres païens furent attachés avec l'homme des sublimes révélations, combien durent ouvrir les yeux à la lumière et renaître à la vie. Dans le premier étonnement que causèrent des doctrines si nouvelles annoncées avec un tel courage, Paul eut toute liberté de se faire écouter partout et toujours; il l'annonce avec joie aux chrétiens de Philippes. Ses liens manifestent J.-C. dans tout le prétoire et donnent à plusieurs la force de l'annoncer [1].

De toutes les épîtres que Paul écrivit dans sa prison, la plus divine, la plus touchante est celle qu'il adresse à son ami Philémon, en faveur d'un esclave fugitif. Toutes les sociétés antiques furent basées sur l'esclavage et le dévoûment évangélique opposé dès l'origine à l'orgueil féroce du maître, est le fait important et nouveau qui doit arrêter ici notre attention.

L'esclave fugitif, nommé Onésime, vint se réfugier à Rome après avoir volé Philémon, son maître. Il y vécut pendant quelque temps de l'argent dérobé au patron; mais, ses ressources épuisées, il fut bientôt réduit à la plus extrême détresse dans une ville où il était étranger. C'est alors qu'il eut recours à Paul. Plus d'une fois, sans doute, il avait entendu son maître exalter la vertu de l'homme divin, dont le nom remplissait la Macédoine. Les voyages de Paul, ses malheurs,

1 *Épître de Paul aux Philippiens*, ch. I, versets 12, 13.

la haine des Juifs qui le persécutaient à outrance étaient alors l'entretien de ces provinces. Onésime connaissait l'ardente charité de Paul, il eut donc recours à lui, quand il se trouva seul perdu dans Rome, sans asile et sans pain.

Paul le consola, le secourut, le convertit à la religion nouvelle, et fit un dignitaire de l'Église de cet Onésime qui, pour la société païenne, était à peine un homme. Cependant, les droits du maître étaient clairement définis et protégés par les lois : Paul les respecte, il renvoie Onésime vers Philémon, lui ordonnant d'aller se mettre à sa discrétion. L'esclave fugitif qui avait dérobé sa personne et de l'argent à son maître, pouvait être marqué au front d'un fer rouge, condamné au fouet, à la fourche, au supplice de la croix. Si, par hasard, il échappait à la mort, un surcroît d'esclavage était du moins inévitable. Pour Onésime, au contraire, la charité de Paul conjura tous les dangers. L'esclave qu'il rend à son maître est un homme nouveau : Il le nomme l'enfant de ses entrailles et son collaborateur dans l'œuvre divine, il offre de rendre la somme volée, il emploie toutes les séductions de la charité pour désarmer Philémon, et ce maître qui pouvait envoyer au supplice l'esclave fugitif, le reçoit comme un frère et lui ouvre ses bras. Voilà le grand fait, voilà le grand miracle mille fois plus divin que les prodiges qui frappent les yeux.

L'abolition de l'esclavage antique, un des grands bienfaits du christianisme, se trouve en germe dans l'épître à Philémon. Par le procédé moderne qui consiste à donner brusquement la liberté à des hommes incapables d'en faire un bon usage, on les pousse inévitablement à leur perte; les chrétiens des premiers siècles en usaient autrement; ils aimaient l'esclave, ils faisaient de lui un homme avant de l'affranchir. Les meilleurs d'entre les païens, il est vrai, traitaient avec douceur les malheu-

reux flétris par la servitude; mais ils les croyaient inférieurs par nature à l'homme libre. Cicéron se reproche de donner des regrets à l'esclave qu'il a perdu; Néron, au contraire, apprécie ceux qui le servent fidèlement; il disait d'un méchant esclave, que personne ne lui paraissait plus digne de confiance que ce serviteur, et qu'il n'avait rien de clos ni de scellé pour lui[1].

L'acte de douceur et d'humanité, inspiré par Paul à Philémon, est de la même année que l'arrêt injuste qui condamna les quatre cents esclaves du préfet de Rome à périr à la fois, pour expier le meurtre dont ils étaient innocents.

Cette profession publique de l'égalité fraternelle des hommes, suivie d'exemples éclatants et courageusement pratiquée par les chrétiens, causa dans Rome une sorte d'étonnement et de stupeur. C'était une miséricorde violente qui enlevait au maître son esclave, et qui lui arrachait la haine du cœur contre tous les usages et contre toutes les lois. De grandes conquêtes signalèrent la prédication de Paul. Pierre avait déjà répandu le christianisme dans le monde; Paul le produisit au grand jour de l'opinion publique et le fit entrer de force dans l'histoire romaine où Néron devait, à son insu, lui faire une si grande part.

L'apôtre des gentils termine ainsi son épître aux Philippiens : « Les frères qui sont avec moi vous saluent, tous les » saints vous saluent aussi, principalement ceux qui sont de » la maison de César[2]. » On s'est demandé quels pouvaient être les nouveaux convertis et les saints placés à côté de Néron, et sur ce terrain vague où tout ce qu'on a le droit de pressentir

1. Quintilien. *De l'instit. orat.*, liv. VI, ch. III.
2. *Épître de Paul aux Philippiens*, ch. IV, verset 22.

est bien difficile à prouver, le doute et la foi ont ouvert un débat qui dure encore. Il est certain que les soldats et les gens du prétoire eurent à se préoccuper de leur prisonnier, que celui-ci leur prêcha sa doctrine, et que Burrhus, ayant à juger son appel à César, dut en connaître et arrêter son attention sur ce point. Saint Paul nous avertit lui-même qu'il eut toute liberté pour professer la doctrine nouvelle, et que ceux qui l'entouraient suivirent son exemple, les uns par conviction, les autres par malice pour aggraver ses chaînes.

Il est aisé de reconnaître dans ces derniers les Juifs, intéressés à faire ressortir ce que les vérités chrétiennes avaient de repoussant pour les païens. Ils comptaient provoquer ainsi la condamnation de Paul et justifier leurs frères de Jérusalem qui l'avaient persécuté. Qu'importe? s'écriait-il avec joie, pourvu que de toute façon, soit par hasard, soit avec intention, le nom de Jésus-Christ soit annoncé.

Quant aux relations d'amitié et à la correspondance épistolaire qui auraient existé entre Paul et Sénèque, bien que cette question soit encore agitée de nos jours, l'Église n'a jamais admis ces épîtres dans les livres canoniques; les Pères et les écrivains ecclésiastiques ne les ont jamais acceptées.

A l'avènement du christianisme, l'indépendance de l'esprit humain dut s'exercer en sens divers : les uns, y voyant la vérité, se soumirent et lui furent dévoués jusqu'à la mort; les autres le combattirent énergiquement comme un ennemi; d'autres enfin, les beaux-esprits, l'acceptèrent comme une doctrine philosophique digne d'être étudiée et classée parmi les systèmes. De ce nombre, furent, sans doute, Épictète et Sénèque; Épictète surtout qui, vers ce même temps, esclave inconnu d'Épaphrodite, secrétaire de Néron, était en position de goûter les maximes d'humanité qui faisaient tout le fonds de

la religion nouvelle. On retrouve, en effet, dans ces deux auteurs, des préceptes, des sentiments et jusqu'à des expressions qui n'existaient pas dans le langage philosophique avant l'apparition du christianisme.

Il est donc impossible de prétendre que toutes les écoles de morale et toutes les religions ayant attiré l'attention des philosophes et agité la pensée humaine, la plus grande de ces révolutions, celle qui a modifié la société jusque dans ses profondeurs, soit passée inaperçue, quand elle était si fièrement annoncée par Paul et si énergiquement pratiquée.

On reconnaît jusque dans les œuvres des savants et des poëtes les plus inaccessibles à l'influence de la doctrine nouvelle, les premières traces du travail secret qui transformait les esprits et les cœurs. Martial se plaint amèrement, il est contrarié dans ses plaisirs, un ennemi secret est venu troubler on foyer domestique. Admis aux petits soupers du lugubre Domitien[1], familiarisé avec tous les vices de son temps[2], il humilie sa femme par des préférences coupables; il la néglige et lui dit adieu : Domitien lui avait accordé le privilége des trois enfants. Plus tard, il revient à sa femme; mais la pureté du lit conjugal lui est insipide : c'est une courtisane et non pas une épouse qu'il lui faut. Que de reproches injustes et que d'injures! quel beau latin, et que de grossières pensées! on se sépare enfin. Trente-cinq ans après, nous retrouvons Martial dans son pays; calmé par la vieillesse, purifié par les champs, ému de son bonheur, il préfère aux jardins d'Alcinoüs, que lui offrirait Nausicaa elle-même, les eaux vives et le verger, la tour blanche et les colombes, les viviers et les champs,

1. Mica vocor. MARTIAL. *Épig.*, liv. II, ch. LIX.
2. Deprensum in puero. MARTIAL. Liv. XI, *épig.* 43.

petit royaume que sa chère Marcella lui a donné à son retour après trente-cinq ans d'absence.

> Munera sunt dominæ post septima lustra reverso :
> Has Marcella domos parva que regna dedit.

Quel doux et poétique dénouement d'une vie misérable et dégradée! Il y a deux femmes dans la même personne, et Martial fut bien heureux de retrouver pure et dévouée l'épouse dont il voulait faire une courtisane après l'avoir dédaignée [1].

Pline l'Ancien, si matérialiste et si honnête homme, nous donne aussi des renseignements précieux pour l'histoire des premiers siècles chrétiens : Voici ce qu'il nous dit des Esséniens, précurseurs du christianisme, convertis d'avance à la foi nouvelle, et qui furent les fondateurs des ordres monastiques dans les solitudes de la Judée.

« A l'Occident du lac Asphaltique, dit-il, mais loin du rivage, sont les Esséniens, nation seule, admirable parmi tous » les peuples du monde; sans femme, sans amours, sans argent, compagne des palmiers, elle se renouvelle tous les » jours, grâce aux étrangers, et le nombre est considérable » des hommes fatigués de la vie que le flot de la fortune » pousse à adopter ces mœurs. Ainsi, chose incroyable, cette » nation où depuis des siècles il ne naît personne, est cependant éternelle, tant est fécond pour son avenir le repentir » qu'ont les autres de leur vie passée [2]. »

Est-il possible d'admettre, après ces témoignages, que les philosophes et les grammairiens contemporains de Paul n'ont pas connu très-positivement les chrétiens qui se montraient à

1. Rapprochez l'épigramme 104 du liv. XI de l'épigramme 31 du liv. XII.
2. PLINE. *Hist. nat.*, liv. V, ch. XV.

Rome sans déguisement et sans crainte, quand ils nous décrivent avec tant d'exactitude les solitaires cachés dans les déserts? On ne saurait prétendre, néanmoins, que les ministres de Néron, Burrhus et Sénèque, se soient intéressés à Paul et que la justice de sa cause ou sa doctrine sublime les aient rapprochés de lui. Il faudrait connaître bien peu les hommes purement politiques pour le croire, et ne rien savoir de leur mépris profond pour tout ce qui ne sert pas leurs intérêts; que leur importe la justice et qu'ont-ils à faire de la vertu? Il faut que la vérité les prenne à la gorge et qu'elle devienne une affaire pour qu'ils daignent l'honorer de leur attention.

Mais, quels étaient ces chrétiens de la maison de César, qui saluaient leurs frères de Philippes par l'entremise de Paul?... Saint Jean Chrysostôme nous parle d'un échanson et d'une concubine de Néron que l'apôtre aurait comme dérobés au prince pour les élever à la dignité chrétienne[1]. La concubine est, peut-être, cette esclave achetée en Orient qui avait inspiré le premier amour de Néron, cette belle Acté qu'il voulut épouser d'abord et qu'il négligea plus tard. Elle fut absente des prospérités de son règne, et quand il devint l'objet de l'exécration publique, on la retrouva près de son bûcher. Ce dévoûment à la mémoire et au malheur d'un proscrit mérite bien qu'on la soupçonne d'avoir été chrétienne.

Pomponia Grœcina, dont la vertu étonne le stoïcisme de Tacite, nous est aussi donnée par tous les historiens ecclésiastiques comme le fruit des prédications de Pierre. On ne connaît pas de figure, entrevue dans le demi-jour de l'histoire, qui s'entoure d'un charme plus mystérieux et qui exprime une plus douce gravité. Elle était femme de Plautius, vainqueur des

1. Saint Chrysostome. Homélie 46, sur les *Actes des Apôtres*.

Bretons sous Auguste; on l'accusa de superstitions étrangères, et un tribunal de parents, présidé par le mari, eut à la juger selon les lois. Ici, la majesté romaine se retrouve jusque dans le foyer. L'affaire mûrement examinée, l'épouse fut renvoyée de la plainte et reconnue irréprochable par le mari. Julie, fille de Drusus, était liée avec Pomponia de la plus sincère amitié; elle mourut victime des embûches de Messaline : depuis ce jour, Pomponia porta le deuil et resta sous une impression de tristesse que rien ne put faire cesser. On la vit, pendant quarante ans, aussi recueillie dans sa douleur qu'au lendemain de la mort de Julie. Ce lui fut un danger, sous Claude, et plus tard une gloire. Il est naturel de penser que la superstition étrangère qu'on lui reprochait, sans avoir rien à blâmer dans sa conduite, était le christianisme. Là, seulement, elle avait pu trouver le charme inépuisable de sa tristesse et la consécration de sa douleur[1].

Les grands résultats, obtenus par la libre prédication de Paul, jusque dans le palais des Césars, sont hors de doute; mais il serait téméraire d'affirmer sans preuve quels furent parmi les grands personnages alors en évidence, ceux que l'apôtre conquit à la vérité. Les témoignages considérables qui s'élèvent en faveur du christianisme de Sénèque, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, nous feraient souhaiter d'être assez convaincu pour accepter ce fait en compagnie des plus grandes autorités. On oserait l'affirmer presque quand on considère avec quel à-propos et dans quelles circonstances favorables la vérité lui apparut; ce qu'on dit ici de Sénèque peut s'appliquer à Burrhus, aux stoïciens, à Thraséas lui-même et à ses amis, surtout à cette malheureuse Octavie, seule et délaissée

1. Tacite. *Ann.*, liv. XIII, ch. xxxii.

après tant de crimes, traînant dans les splendeurs du Palatin le pressentiment de sa mort prochaine. Il est permis de concevoir pour elle une espérance, en songeant que Poppée, protectrice avouée des Juifs, comme la reconnaissance de Josèphe le prouve, favorisait peut-être les ennemis des chrétiens, pour s'opposer en toute chose à cette malheureuse Octavie dont elle convoitait les honneurs.

Les nobles caractères et les grands esprits de la société païenne se réfugièrent dans le nouvel asile de la religion chrétienne avec d'autant plus de joie qu'étrangers aux prospérités de l'empire, ils n'avaient autour d'eux rien qui pût captiver leur cœur. La résignation est plus facile aujourd'hui : notre croyance dans la vie future amoindrit l'importance des choses humaines, revers ou prospérités; mais alors que les plus grands génies doutaient, comme Tacite, de l'immortalité de l'âme ou s'arrêtaient au matérialisme de Pline l'Ancien, qui perdait le présent avait tout perdu : de là cette avidité implacable et cette rage désespérée avec lesquelles on se disputait les honneurs, les richesses et le pouvoir. Dans cette lutte les plus indignes étaient les plus heureux ; mais, en infligeant à tous les proscrits les rigueurs d'un siècle de fer, le dieu des chrétiens sut les réduire à la douce nécessité de se jeter dans ses bras.

CHAPITRE III

BURRHUS — SÉNÈQUE — TIGELLIN

Mort de Burrhus. — Est-il mort empoisonné? — Deux préfets du prétoire : Fœnius et Tigellin sont nommés. — Sénèque affaibli par la mort de Burrhus. — Accusation portée contre Sénèque. — Il veut se retirer de la cour et rendre à Néron tout ce qu'il a reçu de lui. — Néron refuse. — Sénèque vit dans la retraite. — Néron entièrement livré à Tigellin. — Sylla et Plautus sont condamnés. — On apporte leurs têtes à Néron. — Le sénat approuve tout. — Poids accablant de l'autorité impériale. — Ascendant subi même par les victimes.

Ni les trésors, ni la gloire, ne pouvaient défendre Sénèque contre le désenchantement que traîne après soi la vieillesse; le crédit toujours croissant de Tigellin le menaçait d'une disgrâce inévitable, dans un état de choses où l'on n'avait de sécurité que par la faveur du prince. Tout secondait l'ambition de son rival : les artifices de Poppée que Tigellin servait contre Octavie; l'attitude hostile des stoïciens qui donnaient à ses délations le mérite du dévouement, l'impatience que Néron éprouvait de s'affranchir d'une générosité ridicule, pour veiller à sa sûreté.

Burrhus n'était plus là pour appuyer Sénèque, pour maintenir leur commune influence par l'autorité de son nom et par

la rude franchise de son caractère. Un violent mal de gorge retenait le préfet du prétoire loin de Néron qui avait l'habitude d'accorder beaucoup à son expérience et à sa probité. Cette position accidentellement fâcheuse, devint définitive par la mort de Burrhus. Son mal de gorge provoqua dans le gosier un abcès qui l'étouffa. On dit que Néron l'avait fait empoisonner. Tacite ne l'affirme pas malgré la haine vigoureuse que César lui inspire, et quand on considère les services de Burrhus, sa fidélité bien connue, et sa mort à peu près certaine qui rendait le crime inutile, on reste persuadé que Néron en est innocent. Néanmoins, Tacite semble avoir l'intention de faire croire ce que lui-même ne croit pas. « Plusieurs, dit-il, » assuraient que sous prétexte de soulager Burrhus, on lui » avait frotté le gosier d'une drogue empoisonnée ; que Burrhus s'en était aperçu ; que Néron étant venu lui rendre » visite et lui demander comment il allait, le malade avait dé» tourné la tête en répondant qu'il allait bien. »

Suétone et Dion accusent formellement Néron d'avoir commis le crime, mais la réserve de Tacite à ce sujet doit impressionner plus que leur témoignage. Nous savons par Josèphe et par Tacite lui-même, que la haine après la mort des Césars, les a noircis autant que la servilité les avait adulés de leur vivant. C'est ici surtout que leur témoignage trouve son application la plus légitime. Souvenons-nous d'ailleurs, que l'odieux Tigellin a commis, au nom de Néron et à son insu, bien des crimes attribués au maître [1], et qu'au moment de recueillir l'héritage de Burrhus qu'il attendait depuis longtemps, sa scélératesse n'a pas hésité devant un si grand intérêt.

Pour remplacer Burrhus dans la préfecture du prétoire, Né-

1. Corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro ausus, ac postremo ejusdem desertor ac proditor. TACITE. *Histoires*, liv. I, ch. LXXII.

ron n'avait pas auprès de lui, d'homme assez important et assez dévoué; Fœnius Ruffus, client de sa mère, et Tigellin, son favori, furent appelés à exercer simultanément cet emploi; Fœnius jouissait de l'estime publique pour sa probité dans l'intendance des vivres; Tigellin était haï et méprisé de tous, moins encore qu'il ne méritait de l'être.

Néron nomma deux préfets du prétoire pour n'avoir pas à côté de l'autorité souveraine un pouvoir trop redoutable dans les mains d'un seul. Deux grandes forces étaient en présence : il voulut satisfaire à l'opinion publique en nommant un honnête homme et pourvoir aux nécessités politiques en choisissant un scélérat. La mort de Burrhus avait affaibli Sénèque, l'élévation de Tigellin le mit en danger. Il y avait autour de Néron une tourbe composée d'Augustaux et de gens de théâtre mêlés aux amis de Tigellin et aux clients de Poppée, une cohue d'affranchis, d'esclaves et de délateurs affamés. Les intérêts et les passions de cet entourage nouveau étaient contraires aux idées de bonne administration, de justice et de clémence qui avaient signalé le commencement du règne. Le but de tous ces parvenus de la corruption était d'éloigner Néron des hommes qui l'avaient honorablement servi. Leurs efforts, habilement dirigés par Tigellin, se tournèrent contre Sénèque. Il est vrai que lui-même autorisait par sa conduite les accusations dont il était l'objet.

On lui reprochait avec quelque raison d'augmenter chaque jour ses richesses déjà trop considérables pour un particulier; on signalait aux envieux la magnificence de ses jardins et la somptuosité de ses maisons qui égalaient celles du prince. Il pouvait tout dans Rome et l'attention publique était fixée sur lui. On l'accusait de s'attribuer à lui seul le mérite de l'éloquence et de faire des vers avec plus d'ardeur, depuis que

Néron s'adonnait à la poésie. Néron fut indigné d'apprendre que son ancien ministre, qui l'avait d'abord proclamé l'égal d'Apollon pour sa voix et pour sa beauté, se moquait dans son intérieur de César chanteur et de César cocher. Vers ce même temps, Sénèque se rapprocha des stoïciens du sénat et des philosophes. Pendant que son neveu Lucain chantait dans sa *Pharsale* ce fier Caton qui mourait libre en bravant les dieux et les hommes, Sénèque professait la plus vive admiration pour Démétrius le Cynique, qui avait refusé les gratifications de Caligula et blâmé hautement le prince. Démétrius vint à Rome pendant que Néron inaugurait un gymnase splendide qu'il avait fait construire et qui excitait l'admiration publique. Le philosophe, qui n'avait garde de partager l'opinion commune, déclama hautement pour flétrir les dépenses inutiles et les mœurs efféminées, au risque de soulever le peuple contre César; on le fit venir au Palatin et le prince lui fit comprendre à quel danger une telle insolence l'exposait. « Tu me menaces de la mort, dit fièrement Démétrius, la nature t'en menace aussi. » Ce même Démétrius insulta plus tard l'empereur Vespasien qui passait dans la rue. Vespasien l'exila; Néron, au contraire, ne voulut pas se venger de l'injure.

Quant à Sénèque, aussitôt qu'il cessa d'être l'homme important du règne, il devint opposant et prétendit se dégager de la responsabilité qui l'attachait à Néron. Tout l'odieux de sa conduite fut mis en relief sous les yeux de César, déjà irrité par les périls de sa position. Sénèque fut instruit des mauvais services qu'on lui rendait.

Au ton et aux manières du maître, dont le caractère lui était connu, il comprit qu'il avait perdu son amitié. Non-seulement il vit bien que sa carrière au Palatin était finie, mais il sentit que la haine d'un prince formé à la dissimulation par

Agrippine, constituait un danger imminent pour un ministre disgracié : Tigellin et ses amis, fortifiés par la mort de Burrhus, travailleraient bientôt à sa perte pour s'emparer de ses dépouilles. Aucun refuge pour lui contre la haine de Néron, ni à Rome, ni dans l'univers; que sont d'ailleurs l'opulence et la gloire, pour qui n'a pas la sécurité? Sénèque jugea sa position avec une grande hauteur d'intelligence et de courage : s'il eut dans cette disposition d'esprit le spectacle de Paul, plein de constance et de joie dans les fers, s'il put entendre un de ses entretiens, il s'inspira de sa grande âme et dut se fixer résolument à ce qu'il avait prémédité.

Il demande une audience, et l'ayant obtenue, il prie César, dans un discours habilement préparé, de trouver bon qu'il se retire des affaires et qu'il remettre entre ses mains tout ce qu'il a reçu de lui, ses honneurs, ses biens et ses emplois. Les travaux n'étaient plus de son âge et l'opulence cadrait mal avec la philosophie. A tous les points de vue, ce discours hardi était d'une rare prudence; il désarmait à la fois les haines et l'envie, justifiait le passé du philosophe et le séparait d'un règne qui devenait odieux. En même temps, Sénèque assurait sa popularité pour l'avenir. La gloire d'un tel désintéressement lui rendrait plus tard ses honneurs et ses biens. Il se mettait en sûreté en forçant le prince à la reconnaissance.

Sénèque n'a pas craint de voir ses offres acceptées par Néron, peut-être même l'a-t-il souhaité; mais comme il est à peu près certain qu'il entra plus tard dans la conspiration de Pison, nous sommes autorisés à croire qu'il abandonnait ses richesses dans le but de se fortifier contre son prince et avec l'espoir de le rendre odieux. Néron sentit le piége, car il connaissait son précepteur et il était assez bien informé pour savoir que ces beaux dehors cachaient des projets ambitieux. Il dut trouver

étrange que l'amant de Julie, sa tante, et le complice de sa mère, après avoir partagé les dépouilles de Britannicus et conseillé le meurtre d'Agrippine, prétendit se retirer de la cour et se faire une position redoutable dans les rangs des stoïciens. Le prince noya l'habileté de Sénèque dans une éloquence de rhéteur, qu'il tenait du philosophe, et il l'accabla de caresses et de protestations : il le laissa troublé et confondu par la chaleur de ses embrassements d'autant plus expressifs qu'ils ne coûtaient rien à sa dissimulation. L'audience finit par les actions de grâce de Sénèque à l'empereur, comme se terminent tous les entretiens avec les maîtres du monde, qui nous comblent toujours par le seul honneur qu'ils nous font de nous recevoir.

Sénèque persista dans son projet. Il vécut pauvrement au milieu des richesses, il ferma sa porte aux solliciteurs, et ne se montra que très-rarement à Rome On le disait malade ou plongé dans l'étude, il sortait sans suite, tout son temps était consacré à écrire, à corriger ses œuvres, à les fortifier des vérités extraordinaires dont se composait la doctrine nouvelle. Dès ce moment, Tigellin seul posséda toute la confiance de Néron : Il eut l'adresse de rendre suspect à l'empereur Fœnius, son collègue. L'attachement de ce dernier pour Agrippine ne s'était jamais démenti; Tigellin fut assez habile pour le reconnaître alors coupable d'un crime commis autrefois, et feignant de craindre que Fœnius n'eût conservé l'espoir de venger Agrippine, il fit entrer dans l'esprit de Néron des soupçons et des frayeurs que lui-même n'avait pas. Il détruisait ainsi toute influence qui aurait contre-balancé son crédit auprès de l'empereur, et ses machinations poussaient dans les partis ennemis du prince les hommes qui, livrés à eux-mêmes, auraient servi avec le plus de fidélité. Fœnius se voyant préférer l'infâme

Tigellin, en conçut contre Néron une haine secrète qu'on vit se manifester plus tard.

Tacite, ce grand esprit si bien fait pour saisir et pour exprimer toute vérité, s'arrête à nous faire comprendre l'action funeste que Tigellin exerça sur Néron. L'imagination vive du prince, son humeur facile le livraient à l'influence de ceux qui étaient assez habiles pour le tromper; d'ailleurs sa réputation d'artiste à établir, le secret de ses plaisirs à garder, et sa puissance à maintenir, l'obligeaient dans mille occasions délicates à demander ces sortes de services, qui mettent à la discrétion des intrigants la dignité de ceux qui les reçoivent. Dans sa position si haute et si difficile, Néron avait besoin de croire et de se confier. Il avait alors vingt-cinq ans. Tigellin l'observe, il étudie ses craintes et ses désirs : Néron lui paraît préoccupé de Plautus et de Sylla, tous deux exilés. Aussitôt il se montre encore plus alarmé que Néron : Plautus a près de lui, en Orient, les légions qui contiennent les Parthes; Sylla, relégué à Marseille, peut se mettre en communication avec les légions qu'on oppose aux Germains.

Il tremble que ce grand nom de Sylla ne soulève les Gaules, et que Plautus, petit-fils d'Auguste, ne passionne les peuples d'Asie. Il ne considère que la sûreté du prince, lui Tigellin; il n'a rien de commun avec Burrhus son prédécesseur, qui ménageait tous les partis. La présence de Néron le rassure à peine contre les complots qui se trament à Rome; mais comment déjouer les conspirations qui se forment en Orient?... Que de périls, que de mystères, dans le caractère ardent de Plautus et dans l'humeur sombre de Sylla!...

Tacite poursuit, et c'est justice à lui d'insister pour faire comprendre l'influence de Tigellin sur Néron. Voici comment s'exprimait l'odieux ministre dans les entretiens qui servaient

de préambule et comme de préparation au crime. « Sylla est » pauvre, et de là lui vient son audace; son inertie est une » feinte qui lui permet d'attendre l'occasion favorable. Quant » à Plautus, il ne daigne pas même simuler la résignation; en- » touré d'immenses richesses, il imite les Romains des pre- » miers temps, et son arrogance est celle d'un stoïcien. Il est » d'une secte qui fait les tribuns, les ambitieux et même les » meurtriers de César [1]. »

Après avoir médité ce passage important de Tacite, on voit bien qu'il a dû entendre, dans sa jeunesse, les imprécations qui s'élevaient au théâtre contre Tigellin, quand le peuple demandait sa mort à grands cris, l'accusant d'avoir corrompu et trahi Néron. Galba se perdit, en refusant d'apaiser par son supplice l'indignation de la foule, et pour l'avoir ordonné, Othon se rendit populaire. Tacite était sous l'impression de ces souvenirs.

Ainsi travaillé tous les jours par son conseiller intime, Néron consentit à la mort de Sylla et de Plautus, croyant les sacrifier à sa sûreté. Sylla fut égorgé à Marseille, chez lui, au moment de se mettre à table. On apporta sa tête à Néron. Il s'en moqua, parce que Sylla avait des cheveux blancs avant l'âge. De graves historiens l'affirment. Comment oser en douter? Mais comment oser le croire? Cette cruauté qui s'amuse, cette ironie froide et lâche devant ce pâle visage, dépassent les proportions de la perversité humaine.

Depuis ce moment, le règne de Néron n'est plus qu'une longue série de crimes, Tigellin l'irrite, l'épouvante, l'entraîne et le pervertit à son gré.

L'ordre de tuer Plautus fut connu quelques jours avant l'exécution, car la délation et les traîtres allaient sans cesse des

1. Tacite. *Ann.*, liv. XIV, ch. lvii.

patriciens à César et de César à ses victimes. Un des affranchis de Plautus gagna de vitesse le centurion chargé d'exécuter la sentence. Ses amis de Rome conseillaient à Plautus de se défendre avec courage. Déjà le bruit courait par la ville qu'il allait se réfugier auprès de Corbulon; son beau-père lui avait écrit pour l'exhorter à chercher dans la guerre civile une voie de salut.

Mais toutes ces excitations furent inutiles. Il y avait dans la puissance des Césars une sombre et fatale majesté qui pétrifiait les victimes: l'obéissance de l'univers pesait sur elles de tout son poids. Plautus, qui avait le courage de mourir, n'eut pas la force de se révolter. On le tua sous les yeux de Pélagon, l'eunuque de l'empereur qu'on avait envoyé pour présider à l'exécution. Quand la tête de Plautus fut apportée à César, il la regarda avec une sorte d'étonnement : « Quel nez! s'écria-t-il ; je ne savais pas qu'il eût un si beau nez! » Voilà l'homme nouveau, tel que l'ont fait la dépravation de Tigellin et les artifices de Poppée, secondés puissamment par la défection de Sénèque et le stoïcisme de Thraséas. Thraséas n'aura plus à déjouer les plans combinés par Néron, pour faire briller sa clémence; désormais César sera tout à l'orgueil, à la haine, à la débauche, à l'implacable dédain de sa puérile bonté.

Tacite ne dit rien de l'atroce plaisanterie que Dion Cassius attribue à Néron quand on lui présenta la tête de Plautus; d'après le grand historien, voici les paroles que Néron aurait prononcées : « Maintenant qui empêche César, libre de toute » crainte, de répudier Octavie malgré sa vertu, et de célébrer » son mariage avec Poppée? »

On peut conclure de ces paroles, que Néron avait soupçonné dans Plautus et dans Sylla, l'intention d'épouser Octavie s'il la répudiait et d'acquérir ainsi de nouveaux droits à l'empire.

Néron, délivré de cette crainte par la mort de ces deux prétendants, eut grandement raison de compter sur la patience et sur les respects du sénat. Cette illustre compagnie poussa la condescendance jusque au ridicule. Elle répondit à la lettre de Néron, qui lui dénonçait les complots de Plautus et de Sylla, par un arrêt où le sénat rendait grâce aux dieux et chassait de son sein ces deux grands coupables, que Néron avait déjà chassés de la vie.

Rien n'est comparable à la facilité qu'a César pour faire exécuter une sentence de mort. Sur un ordre, sur un signe de lui, soixante soldats, pris au hasard, vont annoncer au chef d'une grande famille qu'il doit mourir. Le condamné livre sa tête, le sénat approuve et Rome se tait. Quel crime a donc commis Sylla? Quel crime Plautus? on l'ignore. Ils sont coupables puisque César les a condamnés.

Ce pouvoir exorbitant de vie et de mort, déjà si terrible sous la tente, quand le consul décimait ses soldats, était monstrueux quand il s'exerçait une dans ville en paix. Fussent-ils mille fois coupables, les hommes exécutés sans qu'on les juge deviennent innocents; mais que dire de ces têtes coupées, souvenir des proscriptions, trophées de la haine offerts à César! Il fallait donc les préparer pour les apporter de Marseille et du fond de l'Asie; il fallait les remplir d'aromates pour empêcher la putréfaction, les accommoder et les peindre pour conserver la ressemblance et une certaine image de la vie! Y a-t-il quelque vraisemblance à ces horreurs? Et ne vaut-il pas mieux s'arrêter à ce passage de Tacite, quand il nous assure que Néron, moins cruel que Domitien, ordonnait des supplices, mais qu'il détournait les regards[1].

1. Nero tamen subtraxit oculos, jussit scelera non spectavit. TACITE. *Vie d'Agricola*, ch. XLV.

CHAPITRE IV

MORT D'OCTAVIE

Néron répudie Octavie. — Douze jours après il épouse Poppée. — Le peuple s'émeut en faveur d'Octavie. — Elle est éloignée. — Émotion populaire. — Position difficile des Césars. — L'opinion publique oblige Néron à rappeler Octavie. — On renverse les statues de Poppée. — Le peuple envahit le Palatin. — Néron le fait chasser par ses soldats. — Raison puissante et secrète qui précipite la ruine d'Octavie. — On l'accuse d'adultère; Anicet reparaît à la cour; Octavie est exilée dans l'île Pandataria, sa mort. — De tous les crimes de Néron, c'est le plus odieux.

En donnant toute sa confiance à Tigellin et tout son amour à Poppée, Néron avait pris pour conseillers intimes la haine et la volupté qui devaient le rendre également impitoyable. Depuis longtemps, il méditait de répudier Octavie, qui lui avait toujours inspiré de la répugnance; rien n'était plus commun ni plus accepté que le divorce dans les mœurs corrompues de ce temps, et Néron avait souvent exprimé devant Burrhus son envie de recourir à cette extrémité. Burrhus lui avait répondu avec sa franchise ordinaire : « Si vous répudiez Octavie, rendez-lui sa dot. » La dot, ici, c'était l'empire; et Néron, à qui on pouvait dire la vérité, dut se résigner et attendre.

La mort de Burrhus, l'éloignement de Sénèque, les obses-

sions de Poppée l'emportèrent enfin et, Tigellin aidant, il fut résolu qu'Octavie serait chassée du lit de l'empereur. Dans l'opinion de Tacite, c'est à Poppée que revient l'odieux de ce complot, Poppée seule inventa la machination qui devait perdre sa rivale. Néron, qui pouvait tout, ne se hâtait pas de la rapprocher de lui; elle aima mieux devoir à son habileté féminine ce qu'elle avait trop attendu de l'affection de son amant. Un homme de la maison d'Octavie fut acquis à Poppée qui l'acheta. Ce traître accusa sa maîtresse d'un commerce criminel avec un joueur de flûte d'Alexandrie, un certain Eucerus, homme distingué du reste, et de bonne maison. C'est ainsi que les choses se passaient avec Néron : Il n'avait presque jamais l'initiative de ses crimes, on les lui préparait avec soin, on disposait avec adresse tout ce qui devait le tromper, puis, dans un mouvement de passion qu'il était facile de provoquer en lui, on sollicitait un ordre, et l'ordre obtenu, on agissait.

Les femmes d'Octavie furent jetées dans les cachots et mises à la question; quelques-unes, vaincues par la douleur, déposèrent contre elle; mais la plupart persistèrent à soutenir son innocence et supportèrent la torture avec courage. Une de ces dernières, que Dion nomme Pythias, apostropha Tigellin qui la pressait d'accuser sa maîtresse, et s'indigna jusqu'à lui cracher au visage [1]. Néanmoins, Octavie fut répudiée, mais on n'ajouta rien à cette honte. On lui donna pour demeure la maison de Burrhus, qu'on disait mort empoisonné, et pour son entretien les biens de Plautus qui venait d'être égorgé par ordre du prince. Ces présents funestes firent mal augurer de son avenir.

1. Mundiora sunt, inquit, Tigelline, muliebria dominæ meæ quam os tuum. Dion Cassius. Liv. LXII, ch. XIII.

Octavie sortait à peine du Palatin, et douze jours après, s'il faut en croire Suétone, Néron épousait Poppée qui était sa concubine depuis deux ans. La fortune de cette femme qui, malgré sa jeunesse, en était à son troisième mari, et que des divorces successifs avaient conduite dans le lit impérial, blessa profondément dans toutes les consciences le sentiment de la justice. Le peuple romain, facile aux émotions généreuses, parce qu'il avait conservé la vie publique, vit à regret la fille des Claudiens chassée de la cour avec mépris. La douceur et la résignation de la victime ajoutaient encore à l'indignation générale et faisaient ressortir dans toute sa laideur l'ingratitude de Néron qui lui devait l'empire. Octavie était restée modeste dans les grandeurs, innocente au milieu des crimes, et son malheur avait quelque chose d'outrageant pour l'honnêteté publique. Il était dangereux de laisser plus longtemps au peuple le spectacle de cette illustre et pauvre fille répudiée à vingt ans, et chassée d'un palais où trois empereurs pris dans sa famille, avaient régné successivement. On fit sortir Octavie de Rome; elle fut reléguée au fond de la Campanie et dans cet exil gardée par des soldats. Ce surcroît de rigueur augmenta la pitié du peuple déjà très-émue. Ces sentiments généreux se manifestèrent par des murmures, et assez énergiquement pour que Néron en fût épouvanté.

Il faut se souvenir des relations intimes et journalières qui existaient à Rome entre les Césars et la foule, pour se faire une idée de la position intolérable où Néron et Poppée durent être réduits. Devant la majesté impériale la fierté du peuple-roi s'était maintenue à une égale hauteur. Le sénat était irréconciliable et servile, le peuple était insolent et dévoué. Il ne voyait dans César qu'un tribun couronné, chargé de le nourrir et de lui donner des spectacles. Chaque jour, l'empereur

présidait aux jeux du cirque, jugeait au Forum, priait dans les temples; et la foule l'acclamait, lui parlait : c'était entre eux un continuel entretien. De là pour les Césars la nécessité d'être toujours populaires et l'impossibilité de vivre à Rome, s'ils n'étaient l'objet de continuelles ovations[1]. Comment Poppée osera-t-elle se montrer au théâtre dans la loge impériale, si cent mille spectateurs font retentir le nom d'Octavie? La voix de la foule qui remplit le grand cirque aux pieds du Palatin, ira retentir comme un tonnerre jusqu'au fond de son appartement. Néron craignit l'émotion populaire : l'ordre fut donné de ramener Octavie et la nouvelle s'en répandit de toutes parts.

Aussitôt éclatèrent dans Rome les transports d'une joie immodérée.

Le peuple se hâta de croire à ce qu'il désirait avec ardeur; il exagéra le prétendu retour de Néron à la justice et à la vertu. Octavie, digne d'intérêt pour tous, était particulièrement chère aux nombreux clients de sa famille; au peuple d'affranchis et d'esclaves qui avaient composé la maison impériale des Claude; elle représentait au Palatin ceux qui touchaient à Britannicus, à la fière Agrippine, à Burrhus, à Sénèque, à toute l'ancienne cour. Poppée, au contraire, était un objet d'envie, et ses relations avec Tigellin la rendaient

1. Le dictateur César s'étant permis au cirque d'écrire quelques lettres qu'il était urgent d'envoyer, le peuple l'obligea par ses cris à laisser là les affaires pour se divertir avec lui.

Auguste avait un jour spécial dans l'année où il se mêlait à la foule pour mendier; les plus pauvres d'entre le peuple déposaient un denier dans le creux de sa main.

Tibère ayant cédé à la tentation de placer dans sa chambre une statue de Lysippe, le peuple la lui redemanda au théâtre avec de telles vociférations, qu'il la fit replacer devant les thermes d'Agrippa où il l'avait prise. On pourrait citer encore mille traits pour prouver dans quelle familiarité vivaient le peuple et les Césars.

odieuse à tous ceux qui méprisaient son complice. Ajoutez à ces causes les haines éternelles et le mécontement des stoïciens, des sénateurs, des ambitieux errants autour des statues de la fortune, et vous comprendrez la puissance du mouvement d'opinion qui se prononça pour Octavie.

Le peuple courut en foule au Capitole rendre grâce aux dieux et proclamer leur justice. On porte en triomphe les statues d'Octavie, on les couvre de fleurs, on les place dans les temples sous la protection des dieux, et au Forum comme pour lui rendre ses honneurs dans la cité. Enfin, la multitude monte au palais en célébrant les vertus du prince et demande à le féliciter de sa noble conduite. Ils avaient déjà pénétré dans les cours intérieures, quand ils virent venir contre eux quelques cohortes prétoriennes, dont les soldats, armés de fouets, leur montraient aussi la pointe de leurs armes. La foule se dispersa aussitôt et les partisans de Poppée allèrent relever ses statues.

Cette émotion populaire perdit Octavie; elle parut redoutable à Poppée et à Néron lui-même. Elle l'était, en effet; dans une ville où la politique libérale du prince laissait régner la licence, deux ou trois cent mille citoyens, sans compter les étrangers et les esclaves, pouvaient se lever à la fois animés d'un même sentiment; et dix mille prétoriens ne les arrêteraient pas si quelque hasard de fortune leur offrait un nouveau César à proclamer. Dans cette occasion décisive pour son avenir, Poppée eut assez de tact et d'adresse pour agir puissamment sur l'esprit de Néron. Il ne fallait pas lui donner le temps de comprendre que le retour d'Octavie au Palatin était un moyen de popularité qui eût en quelque sorte renouvelé son règne. Elle savait, d'ailleurs, qu'après les rivalités qui passionnaient et divisaient Rome entre elle et Octavie, celle qui succombe-

rait, perdrait la vie et le trône à la fois. Elle courut se jeter aux pieds de Néron, et donnant à sa douleur des expressions et une façon théâtrales qui agissaient puissamment sur l'imagination du prince, elle s'écria que ce n'était plus sa position, mais ses jours qui étaient menacés. Les esclaves et les clients d'Octavie usurpaient les droits et le nom du peuple; ils s'armaient et leurs premiers excès étaient un commencement de guerre civile. Que leur avait-il manqué pour réussir? un chef: Il peut se présenter demain. Si sa rivale absente a sur le peuple un tel pouvoir; qu'arrivera-t-il quand elle rentrera dans Rome?... Qu'elle revienne donc pour introduire dans la famille impériale la race d'un joueur de flûte d'Alexandrie. Cette race est préférable, sans doute, aux héritiers légitimes Poppée aurait donnés au prince. « Cédez, dit-elle, ou vengez-vous. Ce premier mouvement de révolte que vous réprimez aujourd'hui vous dominera demain. Si Néron hésite à reprendre la fille de Claude, ce peuple qui se passionne en sa faveur pourra demain lui trouver un mari. »

Néron était jaloux de sa puissance et très-amoureux de Poppée; lui faire entrevoir qu'il allait tout perdre à la fois, et qu'Octavie, son ennui le plus mortel, devenait son plus grand danger, c'était le rendre féroce : la mort d'Octavie fut résolue. Un autre motif, le plus puissant de tous, quoique les historiens ne l'indiquent pas, dut le pousser violemment à ce dernier parti. La naissance de l'enfant que Poppée donna bientôt à Néron fait coïncider avec l'époque dont nous parlons les premiers indices de la grossesse. Ce fut entre eux un grand secret, ce fut un indissoluble lien. Néron était enivré de joie par ce premier espoir d'un héritier; il fallait, à tout prix, soustraire l'enfant à la honte d'une naissance illégitime. Cette malheureuse Octavie, à peine âgée de vingt ans, pouvait aussi lui

donner des héritiers ; tout à coup, sans motif apparent, il la renvoie ; douze jours après, il épouse Poppée et dès qu'une émotion populaire la menace, on emploie le fouet et les armes pour chasser la foule du Palatin. Il fallait que Néron fût animé d'une passion bien forte pour maltraiter ainsi sa chère populace qu'il ménageait toujours avec tant de soin.

Le calme rétabli dans la ville et la mort d'Octavie résolue, Poppée partit pour Antium. On ne pouvait la laisser dans son état exposée aux outrages de la multitude, aux troubles des séditions, ni compromettre le précieux dépôt que la nature lui avait confié. Loin de Rome, au contraire, elle saurait, dans cette résidence de famille, tout disposer à son gré comme l'exigeait son honneur, et annoncer sa délivrance le jour où elle aurait le droit d'être mère. On peut ajouter comme preuve du secret motif qui poussait Néron, l'inanité de la délation portée contre Octavie. Elle fut accusée d'avoir séduit Anicet, le commandant de la flotte de Misène, pour l'engager à mettre à sa disposition les forces navales de l'empire ; imputation ridicule, invention grossière d'un homme à qui ses passions et la nécessité ne donnaient pas le temps d'être habile.

Ce même Anicet, qu'on avait employé dans le meurtre d'Agrippine comme complice et comme agent principal, reparut alors pour travailler à la perpétration d'un nouveau crime. On l'avait tenu éloigné, presque en disgrâce, pour écarter un horrible souvenir : son aspect était odieux, mais ses services étaient indispensables : c'était le ministre des grandes scélératesses. Néron obtint de ce misérable qu'il se reconnaîtrait coupable d'adultère avec Octavie, moyennant quoi il serait disgracié publiquement et secrètement récompensé. Néron n'eut pas honte de lui rappeler qu'il avait déjà fait preuve de dévoûment en prenant sa défense contre une

mère rebelle à son empereur. Il retrouvait cette mère odieuse dans Octavie, qu'elle lui avait imposée, et puisque Octavie lui faisait courir les mêmes périls, Anicet devait lui rendre le même service.

Ainsi, Néron réveilla dans ce cœur vil l'émulation du crime pour l'accomplissement d'un forfait qui était comme le prolongement du parricide. Anicet comparut devant le conseil privé. On reçut sa déclaration contre Octavie. Elle fut ample, précise et claire ; il calomnia largement, on le paya de même, puis il fut exilé dans l'île de Sardaigne, où il vécut en paix et mourut de sa belle mort.

Après ce semblant d'instruction, Néron publia un édit dans lequel il accusait Octavie d'avoir commis l'adultère pour aboutir à la révolte. Il ne craignit pas de souiller sa victime : il disait qu'Octavie s'était fait avorter pour cacher ses déréglements, cette même Octavie qu'il venait de répudier comme stérile ; après quoi elle fut reléguée dans l'île de Pandataria où des soldats la gardèrent à vue. Quelques jours après, on lui ordonna de mourir.

Cette existence, qui ne se composait que de malheurs, allait ainsi finir. Dans un âge où on ne goûte de la vie que les douceurs, Octavie en avait seulement connu les amertumes. La mort tragique de sa mère était son premier souvenir; puis Agrippine l'avait opprimée en lui faisant épouser Néron : c'était au préjudice de son frère qu'elle assurait l'empire à un Domitius. Elle avait vu l'isolement et l'abandon où était réduit ce frère, victime d'une marâtre; son père joué, humilié, trahi par cette femme, qui livrait aux poisons de Locuste la vie de son époux, et la mémoire de son empereur aux railleries de Sénèque. Elle avait vu Britannicus sacrifié à son tour, et le dernier de cette grande famille Claudia, dont les honneurs

remplissaient l'histoire de Rome, périr dans le palais où il devait régner. Elle venait enfin, dernière victime, combler tant de malheurs par sa propre infortune. Oubliée d'abord et dédaignée pour des esclaves, répudiée ensuite et persécutée, calomniée enfin, et reléguée dans une île, elle n'avait plus rien à perdre que la vie.

Ces malheurs accumulés avaient brisé cette frêle nature : Octavie essaya de fléchir les prétoriens qui l'entouraient; elle s'écria qu'elle n'était plus que la veuve et la sœur du prince ; elle invoqua leurs aïeux communs, Germanicus et même cette fatale Agrippine qui, du moins, était sûre dans ses amitiés. Pleurs inutiles : elle fut liée par ses bourreaux; on lui ouvrit les veines et comme son sang, glacé par la crainte, coulait trop lentement, on la jeta dans un bain chaud où elle mourut étouffée. On coupa sa tête pour l'offrir à Poppée qui voulut la voir. Pendant que la digne épouse de Néron jouissait de ce spectacle, on rendait aux dieux des actions de grâce et des offrandes étaient déposées sur leurs autels.

De tous les crimes que Néron a commis, il n'en est pas de plus atroce par la faiblesse de la victime et par son innocence, par l'ingratitude du bourreau, par l'odieuse lâcheté des moyens, par la cruauté du supplice. Néron, qui connaissait la vertu d'Octavie, osa la calomnier après l'avoir chassée; il livra la fille des Césars, celle qui avait été sa sœur et sa femme, à des prétoriens grossiers qui l'égorgèrent et qui purent l'outrager. L'horreur qu'il inspire à l'humanité depuis tant de siècles, s'explique cette fois et se trouve justifiée par ce crime.

On aime à voir Tacite, ému de pitié, pour cette illustre victime, évoquer autour d'Octavie mourante les grandes ombres des aïeux; mais on s'attriste et on s'indigne presque du silence qui se fit au moment du crime dans les rangs de ceux qui mur-

muraient toujours contre César. Pourquoi ces patriciens fatigués du despotisme, et les stoïciens, leurs amis, qui rêvaient un retour à la République, n'ont-ils pas donné au peuple ému ce chef que Poppée craignait avec raison? Dans ces questions morales, quand les lois de la famille violées remplissent d'indignation tous les cœurs, un si grand intérêt à défendre pouvait soutenir l'indignation populaire, et même entraîner les soldats. Mais le sénat resta calme pendant que la multitude était indignée. Ne pas s'associer au grand mouvement de passion qui soulevait le peuple, était pour les patriciens le moyen le plus sûr de s'amoindrir. Les sénateurs, qui avaient servi la tyrannie par leur silence, furent mal venus plus tard à se plaindre par vanité. Leurs déclamations ne touchèrent personne et le peuple comprit que les plus ambitieux convoitaient l'empire bien plus qu'ils ne détestaient l'empereur.

Cette même année, dit Tacite, moururent Doriphore, Pallas et Romanus, trois affranchis de César. On pense que Néron les avait fait empoisonner pour s'emparer de leurs biens. Il ne faut pas s'étonner que cette opinion se soit répandue. Toutes les accusations paraissent fondées quand on les dirige contre Néron, et tous les crimes qu'on lui attribue sont vraisemblables; mais en bonne justice, on ne saurait conclure de la vraisemblance à la vérité.

CHAPITRE V

ROME ET LES PROVINCES — NÉRON EST PÈRE

Omnipotence de Néron. — Secours qu'il accorde au trésor public — Ordonnance de police, lois somptuaires. — Abondance des grains maintenue. — Les adoptions frauduleuses sont punies. — Affaire de Timarchus le Crétois. — Rapports des gouverneurs de provinces avec leurs administrés. — Politique libérale de Néron. — Thraséas en murmure et Tacite l'approuve. — Faits divers, seule matière de l'histoire à ce moment. — Couches de Poppée à Antium. — Néron père d'une fille; sa joie immodérée. — L'enfant meurt; désespoir de Néron. — Disgrâce de Thraséas; mot de Néron.

La bonne administration de la ville et des provinces se poursuivait cependant malgré les crimes intérieurs dont le Palatin et la famille impériale étaient le théâtre et la victime. L'omnipotence de Néron qui s'était substitué aux dieux avec les encouragements de son précepteur et aux applaudissements du peuple, l'audace de cet empereur de vingt-cinq ans qui s'élevait au-dessus de toutes les lois, pour tout oser dans le bien et dans le mal, pour contenter ses passions comme pour faire le bonheur du peuple, avaient une grandeur extraordinaire et un prestige infernal qui pénétrait ses ennemis eux-mêmes d'une admiration épouvantée.

Le dieu Néron a pouvoir de vie et de mort sur tous les hom-

mes. Trois de ses affranchis, couverts de crimes et comblés de biens, prolongent trop longtemps le scandale de leur haute fortune; il ordonne d'empoisonner les affranchis. Tacite l'a dit sans l'affirmer. Pour le grand historien et pour les Romains de son temps, rien de plus simple que cet ordre; rien de plus naturel que d'y croire. Vers ce même temps six propriétaires possédaient seuls la moitié de l'Afrique; l'empereur Néron les fit tuer [1], pour cette raison que les grandes propriétés, véritables déserts, avaient perdu l'Italie et les provinces. Néron fait ce qu'il veut. Il frappe sans jugement, et de là vient l'innocence présumée de toutes ses victimes qu'on aurait peut-être trouvées coupables si elles avaient paru devant un tribunal. A lui seul la responsabilité des crimes commis, à lui seul tout le mérite des sages mesures qu'il a prises cette fois en l'absence de Burrhus et de Sénèque que la mort ou la disgrâce avaient éloignés. Néron confia l'administration des finances à trois consulaires, témoignant ainsi, par l'importance de ceux qu'il employait, son intention de régulariser ce service et de relever ces fonctions. Il prouva qu'il maintenait le trésor public par un secours annuel de soixante millions de sesterces pris dans son épargne. Exemple rare que bien peu de souverains ont suivi [2].

Ce fut alors, s'il faut en croire Dion, qu'on défendit aux taverniers de vendre autre chose que des légumes à l'huile et de la bouillie. Néron voulait prévenir les rixes et les désordres qu'entraînaient trop souvent les excès de table entre gens du peuple [3]. Il assura l'abondance des grains dont le prix

1. Latifundia perdidere Italiam jam vero et provincias : sex domini semissem Africæ possidebant, quum interfecit eos Nero princeps. PLINE. *Hist nat.*, liv. XVIII, ch. 7.
2. TACITE. *Ann.*, liv. XV, ch. XVIII.
3. DION CASSIUS, liv. LXII, ch. XV.

ne fut pas augmenté malgré plusieurs causes de disette. Il eut en cela quelque mérite, car on avait dû jeter dans le Tibre les blés qui s'étaient gâtés dans les magasins, et trois cents vaisseaux chargés de froment avaient péri, les uns par le naufrage en entrant au port, les autres par l'incendie.

De son côté, le sénat, libre d'exercer sa haute magistrature, réprima par un décret l'abus des adoptions. Les empereurs avaient combattu le célibat par leurs édits et voulu rendre la condition des pères de famille meilleure au moment où ils auraient à briguer des emplois. Les célibataires s'avisèrent alors d'adopter des enfants pour avoir le privilége des pères de famille à l'époque où l'on distribuait les préfectures. Leur ambition satisfaite, ces adoptions étaient non avenues. Le sénat décréta la nullité de ces contrats frauduleux et déclara ceux qui s'en rendaient coupables, non-seulement indignes de remplir les charges publiques, mais encore inhabiles à succéder.

Après ce décret du sénat, qui écartait les intrigants des emplois publics, l'affaire de Timarchus le Crétois, vint prouver combien les Césars exerçaient sagement l'empire, hors de Rome du moins. Tout ce que le sénat et le peuple romain avaient perdu d'influence et de liberté, les provinces l'avaient acquis par la protection des empereurs, et les provinces étaient le monde. On accusait ce Timarchus de violenter ses compatriotes; on lui reprochait aussi d'avoir offensé le sénat. Il s'était vanté de pouvoir à son gré faire accorder ou refuser au proconsul des actions de grâce par les habitants de la province. Au sortir de leur charge, ces magistrats provoquaient des assemblées qui, après en avoir délibéré, envoyaient des ambassadeurs à Rome; ces ambassadeurs étaient reçus dans le sénat et rendaient grâce aux proconsuls et aux prêteurs de leur bonne administration.

Thraséas parla dans cette affaire : il généralisa la question, et nous devons au disconrs que lui prête Tacite, de comprendre mieux les rapports nouveaux entre Rome et les provinces. Pendant les dernières années de la république, les agitations du Forum et la lutte gigantesque des partis qui se disputaient le pouvoir, remplissaient le monde entraîné dans les destinées du peuple romain. Les provinces dépendaient de César ou de Pompée qui les mettaient à la disposition de leurs amis. Également pressurées dans la paix comme dans la guerre, elles ne pouvaient faire entendre à Rome leurs cris de douleur, si quelque sénateur important ne se déclarait leur patron. L'empire, au contraire, ayant établi au-dessus des gouverneurs, des prêteurs et des rois alliés, l'autorité d'un seul, ils furent contenus par ce frein et les provinces respirèrent.

En même temps que Rome se répandait sur le monde par ses colonies, elle se laissait pénétrer par les étrangers venus d'Orient ou d'Occident, elle les admettait aux droits et aux honneurs de la cité. De victorieuse et de maîtresse qu'elle était, Rome devint capitale, et les provinces qui faisaient corps avec l'empire eurent alors leur importance et leurs droits. La grande préoccupation des lieutenants de l'empereur fut alors de prouver au maître qu'ils avaient bien gouverné les peuples soumis à son autorité; aussi rien ne leur coûtait à la fin de leur gestion pour obtenir des provinces ce témoignage de satisfaction, qu'elles venaient rendre en leur faveur devant le sénat.

Il est bon de s'arrêter à ces détails et d'y réfléchir, parce qu'ils accusent nettement la révolution accomplie dans le monde par le gouvernement des Césars. Le pouvoir impérial changea pour ainsi dire de base pendant le règne de Néron, et sa politique libérale laissa respirer les provinces qu'on avait opprimées.

Jusqu'à lui l'obéissance de Rome avait entraîné la soumission de l'univers; mais après Néron, à partir de Vespasien son véritable successeur, la soumission de l'univers entraîna l'obéissance de Rome.

Le crédit et l'importance des provinces parurent à Thraséas avoir quelque chose de blessant pour la grandeur romaine: « Autrefois, dit-il, on envoyait de simples particuliers visiter les provinces pour rendre compte de l'obéissance de chacun, et les nations tremblaient dans l'attente du jugement d'un seul; maintenant c'est nous qui portons nos hommages et nos adulations à l'étranger. » Le sénat se prononça contre cet usage, selon l'avis de Thraséas; mais Néron s'opposa, par les consuls, à ce qu'il en fût délibéré, et il abolit lui-même par un décret l'abus qu'on avait signalé. Son opinion était qu'il appartenait à César, dont le pouvoir faisait la sécurité des provinces, de veiller aussi à la dignité des magistrats.

Au milieu de la paix universelle, inappréciable bienfait, Tacite n'a que des événements de peu d'importance à nous signaler. Le tonnerre tomba sur le gymnase de Néron et le consuma; l'airain de sa statue se liquéfia sous l'action du feu et perdit sa forme au point de ne plus offrir l'image du prince. Je ne vois dans ce fait, de très-mauvais augure pour Tacite, que l'image exacte de la décomposition morale du prince, dont le caractère s'altérait dans la corruption comme sa statue dans l'incendie. La ville de Pompéi fut détruite par un tremblement de terre; Lélia la vestale étant morte, on choisit pour la remplacer une Cornélia.

A peine a-t-il nommé les consuls de la nouvelle année, de Rome 814 et 63 de Jésus-Christ, que Tacite mentionne les couches de Poppée; elle donne une fille à Néron. La date de cette naissance, ainsi placée dans les premiers jours de l'an

63, autorise l'opinion qu'on a cru devoir exprimer sur l'empressement de Néron à répudier Octavie et sur la cruauté avec laquelle il précipita sa perte.

L'enfant de Poppée naquit à Antium. Néron lui donna le titre d'Augusta ainsi qu'à la mère. Le sénat avait fait des vœux pour la grossesse de Poppée, il en fit de nouveaux pour sa délivrance. On décréta deux statues d'or pour la Fortune, des prières publiques, un temple à la Fécondité, des combats comme ceux d'Actium, des jeux annuels en l'honneur des familles Domitia et Claudia; on célébrerait ces jeux à Antium comme on en célébrait à Bovilles pour les Jules. Le contentement de Néron fut immodéré; il le poussa hors des proportions de la joie humaine. C'était, après de si grands crimes, comme une bonne fortune qui le réconciliait avec les dieux. Après tant de sentiments amers et mauvais, c'était une douce émotion. Il put croire que son existence ainsi purifiée par l'éclosion d'une âme innocente au sein de sa famille, il en avait fini avec ses frayeurs et avec ses remords.

Son illusion ne fut pas de longue durée. Quatre mois après le jour de sa naissance, l'enfant mourut. Néron exagéra la douleur comme il avait exagéré la joie. Il retomba du haut de son bonheur dans une rage désespérée. Quand un malheur ramène violemment les puissants de la terre à la destinée commune, il y a dans leur prospérité comme une amère dérision qui révèle aux plus glorieux tout le néant des grandeurs. Au lieu de la piété qui se résigne et de l'innocence qui se console dans ses peines, Néron avait dans le cœur l'orgueil qui se révolte contre le châtiment, le remords qui désespère, et la haine qui s'aigrit; sa douleur le rendit pire et lui fit prendre en aversion suprême tout ce qui l'entourait. Cependant les adulations recommencèrent aux funérailles de l'enfant; un édicule fut bâti,

un prêtre fut institué aux autels de la nouvelle déesse. Néron gratifia de l'immortalité la frêle créature dont il n'avait pas même pu assurer la vie. Ces violences de sentiment, les seules qu'on puisse excuser et comprendre, servent du moins à nous faire voir Néron dans toute la vérité de son caractère, excessif et désordonné dans toutes ses passions.

Quand le sénat était venu, après l'heureuse délivrance de Poppée, le féliciter à sa villa d'Antium, il n'avait pas voulu que la présence d'un ennemi troublât son bonheur. Thraséas, qui allait aussi rendre ses devoirs au prince, reçut ordre de se retirer; on lui défendit de paraître devant l'empereur. Quel motif avait donc César de craindre ou de haïr Thraséas? En quoi Néron se trouve-t-il lésé par le stoïque sénateur? Le même prince qui, se croyant près de mourir, avait désigné Régulus pour son successeur, à cause de son intégrité reconnue, ne pouvait-il rendre justice à Thraséas, que Tacite nous dit avoir été la vertu même? Entre Régulus et Néron quel lien? L'intelligence et l'impartialité de Néron. Entre Néron et Thraséas quel obstacle? le stoïcisme.

CHAPITRE VI

THRASÉAS ET SON STOICISME

Néron aussi méchant qu'il a été bon. — Le stoïcisme. — Doctrine chez les Grecs, vertu chez les Romains. — Cette philosophie placée entre le paganisme et le christianisme. — Le stoïcisme ne peut être compris des masses. — Caton d'Utique cesse d'être Romain pour devenir philosophe. — Thraséas bien supérieur à Caton l'Ancien. — Famille de Thraséas; rôle des femmes sous l'empire. — Modération de Thraséas.

Néron, qui voulait d'abord le bien avec l'impétuosité de son caractère et l'impatience de son âge, exagérait sa générosité jusqu'à dédaigner la raison d'État que lui opposaient les sénateurs; mais irrité plus tard de voir méconnaître ses bonnes intentions et d'apprendre qu'on menaçait son pouvoir, il exagéra bientôt la raison d'État jusqu'à blesser la justice et l'humanité. Au moment même où le tyran foulait aux pieds les mœurs et les lois, usant de son autorité sans pudeur et sans frein, les patriciens affirmaient leur liberté aussi énergiquement que César proclamait sa puissance, et ils opposaient la philosophie inflexible de la dignité humaine à la politique du pouvoir absolu.

Cette philosophie, c'était le stoïcisme; religion des âmes hautaines, qui n'est pas seulement interdite au vulgaire, mais qui inspire l'envie de le fuir et le courage de le braver. Voie

difficile, étroite et rude, que les esprits aventureux et fiers ont seuls l'audace de tenter. Qui aime les plaisirs et la vie, qui n'a pas en souverain mépris la douleur et la mort, ne doit pas s'engager dans ce chemin abrupt et montant. Il ne conduit que les âmes fortes à travers les précipices, vers les points escarpés de l'héroïsme, sur les hauts lieux de la contemplation. Rien d'humain ni de vivant, pas de repos ni d'émotions douces sur les cimes inaccessibles que la lumière froide des vérités éternelles éclaire des profondeurs de l'infini. L'âme stoïque, ainsi suspendue au-dessus des abîmes, goûte une volupté virile dans la magnificence du spectacle qui lui est donné. Elle s'isole dans la domination d'elle-même, elle s'arrête au plaisir supérieur de se sentir immortelle et libre, elle se plaît dans la sérénité d'un courage qui l'élève au-dessus de tout danger. Sa vertu, qui porte en elle-même sa récompense et sa joie, lui fait dédaigner ce que les hommes appellent revers ou bonheur. Elle se détourne de toutes les choses qui changent et qui finissent, de la fortune et de ses hasards, des tyrans et de leurs complices; et voyant que l'homme ne peut rien conserver de tout ce qu'il poursuit avec amour, elle s'élance vers le ciel d'un bond généreux et libre, pour aller chercher le secret de sa destinée.

Les Grecs, qui inventèrent le stoïcisme, le pratiquèrent peu. La société romaine pouvait seule produire des âmes assez bien trempées pour pratiquer les maximes de Zénon. Quintilien l'observe judicieusement : « Autant les Grecs, dit-il, brillent par le précepte; autant, ce qui est mieux, les Romains valent par l'exemple [1]. » A Rome le stoïcisme était plutôt une vertu qu'une doctrine, et l'on recherchait dans les adeptes,

1. Quantum enim Græci preceptis valent, tantum Romani, quod est majus exemplis. QUINTILIEN. *De l'Inst. orat.* Liv. XII, ch. II.

beaucoup moins l'intelligence que la vigueur du caractère. Un panthéisme vague et des notions générales prises à tous les systèmes de philosophie, formaient le corps de doctrine des stoïciens : L'homme est une parcelle divine détachée de la suprême intelligence. Il se réunit à Dieu par la mort, qui lui fait perdre son individualité. Toutefois, il doit honorer dans sa vie le grand Être, dont il est une émanation, et, par une sorte de fatalité divine, se vouer à la vertu, sans mérite et sans récompense. C'était fier; mais c'était vain.

Pour le grand nombre, qui a besoin de patience, de travail et d'espoir dans les rudes épreuves de la vie, le Portique n'avait rien de ce qui console et soutient les malheureux; pour ceux au contraire à qui la naissance, la richesse et l'éducation faisaient une position meilleure dans la cité, le stoïcisme avait un double avantage : ils étaient d'abord affranchis des pratiques vulgaires, ils s'élevaient au-dessus des mœurs et des préjugés du siècle; ils échappaient à l'assujettissement religieux du peuple, toutes choses que recherchent avec affectation les bourgeoisies triomphantes et les aristocraties en déclin; grâce au stoïcisme enfin, qui affirmait la nature divine de l'homme avec plus de preuves et de vigueur que la théologie païenne, les patriciens, diminués par l'empire, osaient relever la tête; ils pouvaient se croire autorisés à mépriser les vices de César, à résister à sa puissance et même à le punir de ses crimes. Le malheur et le défaut de ces énergiques rêveurs, qui furent les protestants du paganisme, c'est de n'avoir affirmé la vérité qu'en luttant contre César; c'est de n'avoir pas admis au bénéfice de la dignité humaine, la multitude placée au-dessous d'eux.

Au reste, cette doctrine vint à propos : le paganisme avait fait son temps, le christianisme apparaissait à peine dans le

monde, et cette noble philosophie d'aimer et de pratiquer la vertu pour elle-même, remplit justement l'intervalle entre les deux religions. On ne peut refuser son admiration à ces âmes d'élite qui, placées sous un ciel désert avec des regrets stériles et sans espérances, n'ont pas renoncé à l'honneur, ont écouté leur conscience, aimé la justice pour sa seule beauté et se sont écriées avec Sénèque : qu'aucun prix digne de la vertu ne se trouve hors de la vertu même [1].

Toutefois, un grand vice accompagne toujours les plus belles doctrines, nées de l'indépendance de l'esprit humain; c'est que chacun les comprenant à sa manière et les pratiquant à sa façon, elles ne sauraient être ni un moyen efficace de rapprocher les hommes, ni une règle certaine pour les gouverner. La vertu solide de Thraséas, qui nous occupe en ce moment, diffère essentiellement de l'austère férocité du dernier Caton, qui est encore le grand saint et le héros de la secte. Caton fut le martyr de l'orgueil; il cessa d'être Romain et d'être homme, pour devenir philosophe. Il désespéra de sa patrie, ce que les consuls les plus vulgaires de la République n'avaient point fait. Il aima la liberté plus que Rome. Sa patrie réduite à l'esclavage, lui parut indigne de lui, et il crut pouvoir la renier comme s'il était permis à un fils d'abandonner sa mère au moment où ses infirmités l'accablent. Que n'était-il à Munda lorsque César, perdu dans la bataille, sentit son génie se troubler et vit son étoile pâlir !... Si Caton avait eu le courage d'attendre et de vivre, il pouvait à ce moment vaincre justement son ennemi; mais en déclarant par son suicide qu'il fallait se résigner à la servitude ou à la mort, il fortifia César par cet hommage désespéré qu'il ne devait pas lui rendre.

1. SÉNÈQUE. *De la Clémence*, liv. I, ch. 1er.

Thraséas, au contraire, accommoda le stoïcisme aux nécessités de son temps, plia la raideur philosophique à d'utiles transactions, et fit entrer dans le mouvement des affaires humaines ces âpres caractères qui répugnaient au commerce de la vie. Il faut attribuer cette sagesse à l'admiration involontaire que devaient lui inspirer l'ordre parfait et la paix romaine, répandus sur tout l'univers, spectacle magnifique et nouveau; l'honneur en revient aussi à son bon naturel qui, par son impuissance d'être implacable contre les hommes, même dégradés par le vice, retint cet esprit honnête dans une douce résignation. Quand les amis de Thraséas l'avertissaient qu'il avait tout à craindre de Néron : Néron peut me faire mourir, répondait-il, mais il ne saurait me faire de mal; courage admirable en ce qu'il vient de l'intelligence et non de la vigueur du sang. Quand on essayait de provoquer Thraséas à l'indignation contre la perversité flagrante de son époque, il disait avec raison : Qu'il ne faut pas trop détester les vices, de peur de détester aussi les hommes; précieux sentiment de mansuétude dans un homme assez vertueux pour avoir le droit d'être intolérant [1].

On ne comprend pas trop ce que pouvait être la vertu de Caton l'Ancien, ivrogne à se faire ramasser dans la rue, usurier, cynique, approuvant les jeunes gens de fréquenter les mauvais lieux, nourrissant mal ses esclaves, qu'il excitait à se haïr entre eux [2]; calomniateur de Socrate et délateur de Scipion; mais en revanche on goûte et l'on aime la douce gravité de Thraséas et son humanité, on l'admire d'avoir subi Néron sans révolte et sans flatterie. Sa constance stoïque, tempérée par sa douceur,

1. Thraséas crebro dicere solebat qui vitia odit, homines odit. PLINE LE JEUNE. Liv. VIII, épit. 22.

2. PLUTARQUE. *Vie de Caton le Censeur*, chap. XXXII.

a d'autant plus de mérite et d'éclat, qu'il se trouve placé dans sa famille entre deux générations courageuses qui ne purent s'élever à la hauteur de sa vertu : la génération qui le précédait ne lui ayant pas donné l'exemple de la mesure dans la résistance aux tyrans, et celle qui vint après n'ayant pas suivi cet exemple quand il l'eut donné. Une de ses préoccupations les plus généreuses, était de ne pas irriter la tyrannie, par égard pour les malheureux qui avaient à supporter ses rigueurs.

Thraséas était déjà connu sous le règne de Claude. Il avait épousé la fille de Cecina Petus et de la célèbre Arria. Elle portait le nom, elle avait le courage de sa mère. Cecina Petus fut compromis dans la révolte des légions d'Illyrie. Quand on le conduisit à Rome tout chargé de chaînes, sa femme Arria le suivit pour le servir et pour le défendre. Quand elle eut perdu l'espoir de le sauver, elle essaya de se donner la mort ; quand elle vit approcher l'heure de son supplice, elle se tua pour lui donner la force de mourir. — Prends, lui dit-elle, en lui présentant le fer dont elle venait de se frapper, Petus, ça ne fait pas de mal. *Pete, non dolet*. Sublime destinée d'une femme qui, après avoir fait le bonheur de son mari, eut assez de courage pour lui inspirer sa vertu.

Telles étaient ces fières dames de l'empire, plus grandes que celles de la République. La République avait exclu les femmes des affaires et le patricien devait garder chez lui le silence le plus absolu sur les délibérations du sénat; mais sous l'empire, ces mêmes patriciens, humiliés et amoindris, durent chercher dans la famille une consolation à leurs chagrins. La vie du foyer s'agrandit de tout ce qu'avait perdu la vie publique; ils devenaient un peu plus hommes à mesure qu'ils cessaient d'être Romains.

Ce fut alors que la femme reprit son influence naturelle,

soit comme amante, soit comme épouse, et qu'on la vit compter pour beaucoup dans l'existence des plus grands personnages. Aussitôt que par sa dictature, César a fait trêve à la vie de la République et à la liberté, Cléopâtre s'empare d'Antoine qui commande à l'Orient et le sépare de sa famille autant que de sa patrie. La première Agrippine suit Germanicus aux armées. Nous trouvons en Illyrie, près de Petus le consulaire, Arria sollicitant la faveur de le suivre et de le servir. Partout où elle se produit, l'influence nouvelle des femmes est d'un grand secours pour le vice ou pour la vertu. Leur rôle est des plus importants au Palatin; elles troublent le maître du monde, et telle est leur puissance, qu'elles eurent pour complices ou pour victimes presque tous les Césars.

Le grand malheur de cette époque fut que les obstacles manquèrent au crime et les règles à la vertu. Thraséas trouva la mesure dans la droiture de son cœur. L'héroïsme d'Arria, sa belle-mère, et le courage emporté d'Helvidius, son gendre, le placèrent contre son gré dans une position hostile en face de César; mais il corrigea par sa bonté naturelle la fatalité des circonstances. Il avait grand soin d'écarter ses amis et sa famille des dangers qui le menaçaient, et sa constance dans la modération força Néron lui-même à l'amer regret de ne l'avoir pas pour ami.

Thraséas supporta avec une constance admirable l'affront qu'il avait reçu de César, lui ordonnant de se retirer quand il allait féliciter le prince sur la naissance de sa fille. Tacite raconte que Néron se vanta quelque temps après chez Sénèque, qu'il était venu visiter, de s'être reconcilié avec Thraséas et que Sénèque lui en fit compliment. On peut croire que Néron était sincère et qu'il exprimait à cette heure les sentiments d'estime involontaire que lui inspirait l'austère sénateur;

mais on ne saurait pardonner au grand historien de confondre dans son admiration le stoïcien Thraséas et le rhéteur Sénèque, l'homme qui avait flétri publiquement le meurtre d'Agrippine, avec celui qui osa justifier le parricide après l'avoir conseillé.

CHAPITRE VII

AMIS DE THRASÉAS

Thraséas chef d'opposition malgré lui. — Sa réputation et son influence. — Ses amis et ses clients : Cornutus, Perse et Lucain. — Lectures publiques. — Néron les permet et les encourage. — Applaudissements de Lucain à Néron et à Perse. — Perse goûte peu Sénèque. — Talent et caractère de Perse. — Vertus extraordinaires dans l'entourage de Thraséas. — Néron l'estime ; son mot à un solliciteur. — César se tourne vers le peuple. — Mesures qu'il prend. — Fureur des spectacles indépendante de Néron.

Les mauvaises passions surexcitées par le paganisme remplissaient Rome de mécontents. Tourmentés par le désir du changement, ils cherchaient de toutes parts le chef qui pourrait les affranchir d'abord de la tyrannie présente, et plus tard en constituer une nouvelle à leur profit. Quand ils croyaient avoir découvert le César de leur avenir, ils s'en emparaient sans le consulter, ils lui prêtaient une ambition que souvent il n'avait pas; et leurs louanges exagérées, qui retombaient en blâme sur le prince, faisaient du héros qu'ils s'étaient choisi l'instrument involontaire de leurs passions. C'est ainsi que Thraséas fut adopté et reconnu chef de parti par un mouvement d'opinion qu'il n'avait pas même prévu.

A Rome et dans les provinces, on ne s'informait que de lui :

ses paroles et son silence, ce qu'il faisait et ce qu'il ne faisait pas, tout ce qni venait de Thraséas avait l'autorité d'nn exemple. Chaque jour, par une conspiration tacite de ses amis et de ses ennemis, voyait s'augmenter dans des proportions effrayantes la popularité qui devait le perdre. Tont ce qu'on ponvait compter à Rome ou dans l'empire d'honnêtes gens qui se croyaient dignes de la liberté, se tournaient vers Thraséas comme vers l'espérance. Au nombre des hommes distingués qui fréquentaient chez lui, on comptait des lettrés et des philosophes. Le stoïcien Cornutus était le plns célèbre et le plus digne de cette illustre amitié. On y voyait aussi cette portion de la jeunesse romaine que l'élévation de ses idées et la noblesse de ses sentiments tenaient éloignée des grossièretés payennes. C'était Cœsins Bassns, fort goûté par Quintilien comme poëte lyrique ; Perse et Lncain, tons denx disciples de Cornutus ; mais plus unis par leur amour des lettres que par la conformité des mœurs ; c'étaient deux étrangers, Pétronius et Agathémère, tous jennes gens gronpés antour de Thraséas, comme les clients de sa vertu.

Sous les yenx du grave sénatenr et près des stoïciens dont l'enseignement armait les âmes de conrage, ces adolescents devenaient hommes et s'élevaient à une hauteur morale que l'antiqnité payenne n'avait pas connue. De tous ces jeunes gens, le poëte satirique Perse était celni qui reproduisait le plus fidèlement en sa personne le mérite des maîtres et la vertn du patron. Ses œuvres, ses mœurs pures et l'amitié de Thraséas recommandent Perse à l'admiration de la postérité. L'illustre sénateur lui servait de père, il le voyait chaque jour et l'emmenait avec lui dans ses voyages[1]. Le poëte et ses

1. Suétone. *Vie de Perse.*

24

sœurs, privés fort jeunes de leur père, trouvèrent un asile sûr dans la maison de Thraséas où les avait attirés leur parente Arria. Dans cette douce atmosphère de la famille, où toutes les vertus domestiques s'épanouissaient comme des fleurs choisies, et qu'un souffle de stoïcisme épurait encore, l'âme du jeune lettré se forma sous ce climat sain et fortifiant.

« Perse avait des mœurs fort douces, une pudeur en quelque sorte virginale, une beauté remarquable, et pour sa mère, pour ses sœurs, ainsi que pour sa tante Arria, une affection qu'on proposait en exemple. Il fut sobre et chaste[1]. » Tel est le témoignage de Suétone; on sait avec quelle froide exactitude ce greffier de l'histoire rédige son procès-verbal, et nous pouvons tenir pour certain que Perse resta étranger aux vices de son temps.

Cornutus, son maître, lui fit connaître Lucain. Perse et Lucain, tous deux poëtes, à peu près du même âge, assidus tous les deux aux leçons du philosophe, se lièrent d'une étroite amitié. La faveur du prince, le crédit et la gloire de Sénèque, son oncle, et ses premiers succès en poésie, faisaient de Lucain un personnage; mais la réserve de Perse, sa circonspection, et surtout la défiance qu'un favori de Néron devait inspirer à un admirateur de Thraséas, nous autorisent à croire que dans ce rapprochement Lucain fit les premiers pas et se montra le plus empressé.

Les lectures publiques étaient alors fort en usage: le besoin de se réunir, de s'émouvoir en commun, d'ouvrir une voie nouvelle et des horizons inconnus aux imaginations que la conquête de l'univers et le pouvoir impérial avaient brusquement arrêtées, tourmentaient ce que la société romaine avait

1. Suétone, *Vie de Perse.*

de plus distingué dans le monde de l'intelligence et de la politique. Les perspectives glorieuses et profondes du passé ne se retrouvaient pas dans l'avenir. Les générations, entraînées comme sur une pente rapide par les passions et par les mœurs républicaines, reculaient épouvantées devant l'obscur avenir qui s'entr'ouvrait tout à coup devant elles comme un abîme. Les premiers Césars, dont il faut reconnaître la position difficile, essayèrent d'occuper l'activité de ce peuple oisif, et de contenir les passions violentes qui l'agitaient, même au sein de la paix. Spectacles, plaisirs, largesses, disputations philosophiques, concours de poésie, lectures publiques et déclamations, tout ce qui ne mettait pas leur pouvoir en péril, ils l'accordèrent aux Romains, comme une indemnité de la gloire et de la liberté perdues.

Non-seulement Néron permit les lectures publiques, à l'exemple d'Auguste et de Claude, qui venaient comme de simples spectateurs écouter les récitations des poëtes[1], non-seulement il favorisa les lettrés et les philosophes qui parlaient aux Romains dans les basiliques et dans les bibliothèques; mais il ne dédaignait pas d'assister à ces réunions, ni d'y jouer un rôle, ni de soumettre ses productions à l'appréciation d'un public d'élite, et il se trouvait honoré d'obtenir ses applaudissements[2].

Les applaudissements de Lucain ne manquèrent point à Néron; mais c'est Perse surtout que le neveu de Sénèque poursuivait de son admiration passionnée. C'était à chaque vers des exclamations enthousiastes. La poésie de Perse était au-dessus de tout éloge. « Voilà de vrais poëmes! s'écriait-il[3]; »

1. Pline le jeune, liv. I, épit.. xiii.
2. Pline le jeune, liv. I, épit. xiii.
3. Suétone. *Vie de Perse.*

Bien que l'éloge dont Quintilien honore l'ami de Thraséas, nous dispose en faveur de ce dernier et nous autorise à croire que ses satires obtenaient le plus grand succès [1], on connaît trop la haute opinion qu'avait de lui-même le jeune Lucain, qui osait se comparer à Virgile, pour être impressionné par l'emphase espagnole de ses applaudissements [2].

On ne serait pas loin de la vérité en disant que Lucain, entraîné vers les stoïciens par l'influence de Sénèque, qui se détachait de la cour, cherchait surtout dans les louanges exagérées qu'il adressait à Perse, une justification des applaudissements prodigués à Néron. Sous cette admiration bruyante pour un rival qu'il ne craignait pas d'élever à son niveau, on sent le besoin et le désir secret d'être honoré de l'estime du jeune homme austère qui touchait de près à Thraséas. Mais Lucain eut beau s'ingénier pour se rapprocher de Perse et pour l'attirer à lui; leur caractère ainsi que leur conduite, leurs talents et leurs destinées, n'eurent jamais rien de commun.

Perse fit assez tard la connaissance de Sénèque, sans doute par l'intermédiaire de Lucain, mais il ne fut pas séduit par son esprit [3]; Cornutus et Thraséas l'avaient accoutumé à une nourriture intellectuelle plus virile. Le contraste était trop blessant entre le passé coupable de Sénèque, l'éclat de sa fortune et l'austérité de ses déclamations; le jeune poëte comprit bientôt le vide de cette philosophie et l'inanité de cette vertu. Les travaux littéraires de Perse absorbèrent toute sa vie. Sa phrase concise, et tourmentée comme un oracle, emprisonne la pensée dans quelques mots avec une précision violente qui

1. Multum et veræ gloriæ, quamvis uno libro Persius meruit. QUINTILIEN. *Inst. orato.*, liv. X, ch. I.

2. SUÉTONE. *Vie de Lucain.*

3. Sero cognovit Senecam sed non ut caperetur ejus ingenio. SUÉTONE. *Vie de Perse.*

reproduit le génie sombre et mystérieux de l'Étrurie, son pays natal. Il ne connut de la vie que l'innocence et les généreuses indignations de la jeunesse. Le cœur plein de haine pour le vice et d'enthousiasme pour la vertu, prêtre de la poésie, traversant la foule sans s'arrêter, il marcha vers l'autel, et là, dans une longue extase, la vertu lui apparut si belle, qu'il ne souhaita d'autre supplice aux méchants que de la bien connaître, pour subir l'immortel regret de l'avoir perdue [1].

Voilà quel était l'entourage de Thraséas, sa famille et ses amis. L'austère maison du sénateur, que la dépravation croissante environne de toutes parts, est comme une île fortunée au milieu de l'immense amertume de l'océan. Comment ces femmes héroïques et pures, comment ces hommes irréprochables et courageux se sont-ils élevés à une perfection morale ignorée jusqu'alors? Quelle force, quel instinct les ont poussés, quand ils inventaient des vertus nouvelles? Soixante-deux ans après la mort de Jésus-Christ, Pierre et Paul, ayant librement annoncé l'évangile à Rome et dans le monde, la chasteté de Perse et la douceur stoïque de Thraséas peuvent être un commencement de christianisme et comme une diffusion de sa lumière divine jusque sur ceux qui ne la reconnaissent pas. Dans l'ignorance des causes, on ne peut se lasser d'admirer ces merveilleux résultats, soit que la Providence, avant de nous imposer une loi plus parfaite, ait voulu se justifier elle-même par le témoignage de ces âmes d'élite; soit que, toujours présente au cœur de l'homme, elle le gouverne à son gré par des inspirations particulières dont elle garde le secret.

Il s'était formé autour de Néron entre les affidés qui tenaient

1. Virtutem videant intabescant que relicta. PERSE. *Satire* III, vers 37.

la place de Burrhus et de Sénèque une conspiration contre Thraséas. Du jour où le prince lui avait interdit de paraître devant lui, les amis de l'illustre stoïcien durent prévoir que sa mort suivrait de près sa disgrâce. Toutefois, il fut protégé pendant quelques années encore, contre les haines dont il était l'objet, par l'opinion publique et de plus par l'estime involontaire qu'il inspirait à Néron lui-même. Tigellin et les affranchis devaient craindre de voir le prince faire un retour vers Sénèque, vers Thraséas, vers la gloire des premières années, et leurs délations travaillèrent si habilement son esprit, que Néron ne vit plus dans ces deux personnages que d'irréconciliables ennemis. Nous en avons la preuve dans sa réponse à un solliciteur mal avisé, qui dénonçait devant lui l'austère sénateur. Thraséas, qui siégeait au sénat, jugeait, administrait et servait son pays, avait condamné cet homme dans une affaire portée à son tribunal. Celui-ci, croyant faire sa cour au prince, vint se plaindre à lui de ce qu'il appelait une injustice ; mais Néron l'arrêta tout court. « Plût aux dieux, lui dit-il avec un sentiment de regret, que Thraséas fût pour moi un ami dévoué autant qu'il a été bon juge. »

Forcé de se résigner à la haine des patriciens, Néron mit toute son application à conserver sa popularité et à maintenir sa puissance par l'éclat des spectacles, par les distributions de vivres, par toutes sortes de faveurs accordées aux soldats. Les jeux et les combats de gladiateurs furent splendides. Notons en passant qu'il donna le *droit du Latium* aux habitants des Alpes maritimes : c'était une préparation au droit de cité. Vers ce même temps les Alpes Cottiennes, dont la capitale était Suze, furent déclarées provinces romaines aussitôt après la mort du roi Cottus, qui leur a donné son nom. Il serait injuste d'oublier que les consuls de cette année, 63 de Jésus-Christ, Mem-

mius Régulus, et Virginius Rufus qui plus tard refusa l'empire, étaient des hommes irréprochables. Néron ne craignait donc pas de mettre en crédit et en lumière les honnêtes gens; il les employait volontiers, et nous devons signaler en lui cette vertu qui suffirait pour recommander un grand prince à nos respects.

Les chevaliers obtinrent de lui qu'on leur assignât au cirque et au théâtre des places réservées; il voulut honorer cet ordre et l'élever aux dépens des sénateurs dont il croyait devoir se défier.

La rage des spectacles était alors plus violente que jamais; assister à ces jeux infâmes, dont la débauche et la cruauté faisaient tous les frais, était une honte pour les moralistes païens, pour les chrétiens c'était un crime; et cependant cette honte et ce crime ne suffisaient plus aux appétits effrénés de l'aristocratie romaine. Des sénateurs et des femmes de haute condition, préférant l'infamie à l'obscurité, osèrent se donner en spectacle et combattirent dans l'arène. Suétone compte quatre cents sénateurs et six cents chevaliers qui poussèrent l'oubli de leur dignité jusqu'à faire le métier de bestiaires et de gladiateurs. On ne sait vraiment pas où Néron aurait pu choisir son point d'appui, s'il eût voulu s'opposer au mouvement de décadence qui emportait le peuple et le sénat; l'accuser d'avoir fait monter sur la scène les héritiers des plus grands noms de Rome dans le but de les avilir, est un reproche entièrement injuste. Ils n'avaient pas besoin d'être excités, et Néron ne pouvait les entraîner au théâtre avec l'intention de les flétrir, quand il y montait lui-même pour y chercher la gloire et la popularité.

Ce fut avec ses vices et ses débordements, que Néron parvint à gouverner un peuple en décadence au moment de sa plus

grande corruption. Il semblait résumer en lui tout le paganisme dont il fut la dernière et la plus complète expression. Livré à la superstition et à la magie comme les Orientaux, artiste moqueur et sceptique comme un Grec; violent et fougueux comme un Romain, le dernier César, en maintenant Rome attentive et charmée, donnait la paix au monde païen qui se personnifiait en lui.

CHAPITRE VIII

DÉBUT DE NÉRON A NAPLES — ORGIE DU LAC D'AGRIPPA

Néron débute à Naples. — Tremblement de terre. — Réorganisation des Augustaux; leurs diverses manières d'applaudir. — Le théâtre s'écroule après que Néron a chanté. — Néron forme le projet de visiter l'Orient. — Mort de Silanus. — Fortune étrange d'un garçon cordonnier. — Néron revient à Rome. — Sa résolution de jouer devant un vrai public. — Émotion du peuple à cette nouvelle. — Il chante et joue la tragédie. — Néron plus populaire que jamais. — Il revient à son projet de voyage en Orient. — Il s'évanouit devant l'autel de Vesta. — Nouveaux succès de Néron. — Il veut être artiste de profession. — Néron use de Rome comme de sa maison. — Orgie du lac d'Agrippa, la plus immorale et la plus célèbre qui fût jamais.

Depuis que les hommes les plus pervers et les plus vils avaient remplacé les honnêtes gens auprès de Néron, son unique préoccupation était de se maintenir dans la faveur du peuple par quelque moyen que ce pût être. Ce désir et les flatteries de ses familiers lui donnèrent enfin l'affreux courage de prostituer devant un public la majesté impériale. Toutefois, n'osant pas se produire à Rome, il choisit pour théâtre de ses débuts Naples qui lui offrait plus de chances de succès.

Les Grecs venaient dans cette ville de tous les points de l'Orient, surtout d'Alexandrie. Par eux se faisait tout le commerce entre Rome et les peuples du Levant. Néron accepta

les Grecs pour juges parce qu'il les avait reconnus doués d'un goût pur qu'il ne trouvait pas chez ses Romains; il le disait du moins; mais en réalité, s'il voulait débuter devant eux, c'est qu'une longue servitude sous les successeurs d'Alexandre leur avait donné un sentiment plus précis des égards dus à un prince qui daignait se faire artiste. Ces Grecs d'Alexandrie, qui avaient tout intérêt à lui plaire pour s'assurer de gros bénéfices en lui vendant leurs blés, les habitants de Naples et des campagnes voisines, les Augustaux, les soldats du prétoire et les gens de sa maison formèrent un public devant lequel Néron osa se risquer. Il chanta donc, mais avec tant de passion et d'entraînement, que malgré le tremblement de terre qui se fit sentir pendant la représentation, il poursuivit son rôle et acheva son grand air sans s'arrêter. Néron eut un vrai succès; les habitants d'Alexandrie l'applaudirent avec un à-propos et un entraînement dont sa vanité eut tout lieu d'être satisfaite, et comme ce roi de théâtre retrouvait en quittant la scène une réalité plus grande que la fiction, il put leur en témoigner sa reconnaissance. A cette occasion, s'il faut en croire Suétone, il compléta l'organisation des compagnies d'élite chargées de l'applaudir, et qui formaient la légion de ces bons Augustaux dont nous avons parlé. Ils tiennent une grande place dans la vie de Néron, et leur importance réclame encore une fois notre attention. Cinq cents chevaliers et mille plébéiens disciplinés et divisés par cohortes furent exercés à toutes les manœuvres de leur profession. Il faut croire que cette industrie, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, n'est pas seulement un secours accordé à la vanité des poëtes, mais encore un moyen d'échauffer le public et de rassurer le comédien.

Les chefs des diverses compagnies de ces applaudisseurs impériaux avaient quarante mille sesterces de traitement, huit

mille francs à peu près; les simples légionnaires étaient payés en proportion. On les distinguait aisément à l'élégance de leur costume, à leurs cheveux flottants et à l'anneau qu'ils portaient à la main gauche. Quant à leurs exercices, ils consistaient dans les diverses façons d'exprimer la gaieté, la satisfaction, l'enthousiasme. Ces modes particuliers d'applaudir avaient chacun leur nom et leur application spéciale : c'étaient les bourdonnements, les trilles, les castagnettes [1].

Néron ayant organisé ses admirateurs, poursuivit ses débuts avec assurance ; on le vit un jour, au sortir du bain, paraître au théâtre et se faire servir à manger dans l'orchestre devant un public nombreux. — Quand j'aurai bu, dit-il en grec à la foule qui l'entendait parfaitement, je filerai des sons exquis. Un fait remarquable qu'a négligé Suétone et que Tacite nous a transmis, c'est qu'à la fin des jeux, le théâtre sur lequel Néron avait paru s'écroula sans qu'il en coûtât la vie à personne. L'effet du tremblement de terre, qui pouvait occasionner la mort de quelques mille spectateurs, se produisit après la représentation avec un à-propos que Néron accepta comme une faveur signalée des dieux. Il fit des vers et composa des chants pour leur rendre des actions de grâce, faible retour aux bons sentiments des premières années.

Quoique Néron fût satisfait de ses débuts à Naples, il jugea nécessaire de consacrer son talent par le suffrage des grandes villes de la Grèce. Demander à ce peuple dispensateur de la gloire, de le reconnaître pour le premier des artistes, c'était dans l'esprit de Néron, comme nous l'avons dit, augmenter à Rome son influence, ajouter la vogue du comédien à la popularité du prince; c'était réaliser sa grande pensée de substituer à la force des armes, la paix et l'empire des arts.

1. Suétone. *Vie de Néron*, ch. xx.

Mais au moment où il se préparait à passer en Grèce, il fut arrêté par un obstacle imprévu. Les historiens attribuent à tort ce changement à la versatilité de Néron. Néron fut toujours fidèle à cette pensée et toujours constant dans ce projet qu'il finit par exécuter.

Pendant qu'il séjournait à Bénévent, où l'un de ses favoris lui donnait une fête, à Rome, Torquatus-Junius Silanus était poursuivi comme coupable de lèse-majesté; mais sa haute naissance, l'honneur d'être petit-neveu d'Auguste, et surtout un train de maison à éclipser le prince, étaient ses véritables crimes. On fit croire à Néron qu'il aspirait à régner. Silanus vit arrêter et charger de chaînes ses affranchis les plus dévoués, et comprenant alors où tendaient ces poursuites, il se fit ouvrir les veines. Néron écrivit au sénat que tout coupable qu'était Silanus, sa clémence l'aurait épargné.

Le courtisan qui faisait à César et au peuple de Bénévent un présent de gladiateurs avec une magnificence extraordinaire, était un garçon cordonnier que la fortune avait trouvé plaisant de rendre considérable. Être abject, bouffon grossier, ses obscènes plaisanteries réjouissaient les tavernes; Néron l'avait sans doute rencontré dans ses excursions nocturnes. La méchanceté noire, les gros mots, l'allure grotesque et la laideur exceptionnelle du personnage avaient attiré l'attention de César. On le fit venir au Palatin pour s'en amuser, mais il sut bientôt se rendre utile; il s'enrichit et se fit redouter par ses délations. Les plus honnêtes gens, devenus ses victimes, firent à sa fortune une libation de leur sang généreux. Les maisons et les jardins qu'on voyait ornés de tableaux, de statues, d'armes et de trophées, monuments des vertus antiques, ce Vatinius les posséda. Ces vénérables restes de plusieurs triomphes tombèrent aux mains d'un savetier, qui

osa s'installer dans une gloire étrangère dont l'éclat illuminait son abjection.

Vatinius fut quelque chose de plus bas et de plus vil encore que Tigellin. C'était, au dire de Tacite, ce qu'il y avait de plus souillé à la cour de Néron [1]. A mesure qu'il descendait dans la dépravation, ce malheureux prince rapprochait de lui les êtres pervers et dégradés qui étaient le plus en rapport avec ses vices. Il passa de Sénèque à ses affranchis, de ses affranchis à Tigellin, de Tigellin à Vatinius et de Vatinius à un singe qu'il aima passionnément [2].

Vatinius et sa laideur suprême représentaient auprès de Néron la plèbe hideuse dont la faveur charmait César. Il se faisait un mérite de haïr le sénat; il mêlait ses flatteries d'insolence et de grossièreté, sentant bien que sa force était dans son infamie. Il lui arrivait quelquefois de dire à Néron: « Je vous hais, César. — Et pourquoi? — Parce que vous êtes sénateur. »

Ainsi, le crédit, les influences et les richesses se déplaçaient brusquement, et la faveur du prince les faisait passer des meilleurs aux pires. Épaphrodite, secrétaire de Néron, avait un esclave nommé Félicion, autre garçon savetier qu'il vendit parce qu'il n'était bon à rien. Un intendant de l'empereur, l'ayant acheté par hasard, ce même esclave devint cordonnier de Néron. « Il fallait voir alors, nous dit Épictète, les hon-
» neurs que lui rendait son premier maître et les égards qu'il
» avait pour lui. Hé! je te prie, comment se porte Félicion,
» ce brave homme?... Si quelqu'un de nous allait demander
» où était le maître, il est avec Félicion, il délibère avec lui

1. Vatinius inter fœdissima ejus aulæ ostenta fuit. Sutrinæ tabernæ alumnus, corpore detorto. TACITE. *Ann.*, liv. XV, ch. XXXIV.

2. CREVIER. *Histoire des empereurs romains* : Néron, liv. XI, § 2.

» sur quelque grande affaire. Une sorte d'association s'était formée entre tous ces hommes de race servile pour exploiter l'autorité du prince et pour remplacer les patriciens. On eût dit que les dignités, le rang et les grands biens des sénateurs leur étaient dus. Tout ce qui n'est pas l'extrême opulence n'est que misère et médiocrité pour eux. « Je vis un jour, dit » encore Epictète, un homme pleurer aux pieds d'Épaphro- » dite et déplorer sa misère en embrassant ses genoux. Il ne » lui restait plus pour vivre que quinze cent mille drachmes, » (un million et demi). Épaphrodite, touché de compassion, » admirait la résignation de son ami. — Et tu n'as rien dit, et » tu as supporté ton malheur sans te plaindre!... »

Voilà de quelle ardeur et avec quelle impudence les derniers des hommes aspiraient aux richesses et au pouvoir, encouragés qu'ils étaient par la protection de César et par les défaillances de l'aristocratie. Néron fut détourné de son voyage en Orient par la prétendue conspiration de Silanus : il revint à Rome. Le besoin d'occuper les esprits lui fit célébrer les jeux Néroniens qu'il avait institués. Plein de confiance en lui-même, depuis ses heureux débuts, il résolut enfin de se proposer aux applaudissements de ses concitoyens. Les intimes du prince en répandirent le bruit avec des airs de mystère qui stimulèrent la curiosité.

A cette grande nouvelle, les quatre factions du cirque, les gladiateurs, les bestiaires, les athlètes qui remplissaient les gymnases, les mimes, les comédiens, les danseurs, les chanteurs et tous ceux qui vivaient autour d'eux dans les divers théâtres, furent émus d'enthousiasme et tourmentés d'impatience. De tous ces éléments se formait une immense multitude au milieu de laquelle il n'était question que de César et de son prodigieux talent. Dans tous les lieux publics, aux bains, sous

les portiques, dans les tavernes, dans les gymnases, dans les basiliques, au Forum et au Champ-de-Mars, dans les établissements de boissons chaudes, qui ressemblaient à nos cafés, le peuple, exalté par les éloges des Augustaux et des prétoriens, n'avait d'attention et de faveur que pour son cher Néron. C'était là un vrai César, tout pour le peuple; il lui prodiguait ses soins, ses trésors, ses talents, sa personne même, et le divin Jules, lui-même, avec tout son génie, s'il avait pu revivre et prétendre à l'empire, aurait vu sa gloire écrasée sous la popularité de Néron.

Cependant les jeux commencèrent, et Néron vint les présider; à le voir prendre place dans la loge impériale, on put croire qu'il avait renoncé à son projet. Après l'avoir salué, vingt-mille spectateurs se levèrent à la fois et le prièrent de faire entendre sa voix céleste. Il répondit au peuple qu'il chanterait dans ses jardins. La foule ne se tint pas pour satisfaite, elle insista plus énergiquement encore pour obtenir ce qu'elle demandait; César devait céder aux volontés du peuple souverain. Il résista néanmoins et refusa de se rendre. Les prétoriens qui étaient de garde au théâtre et près de l'empereur, joignirent alors leurs prières aux instances du peuple. C'était là justement ce que Néron attendait; il était de la plus grande importance pour lui de ne pas blesser les prétoriens et de leur faire partager la responsabilité de sa conduite. Cet accord des soldats et de la foule constituait une force irrésistible : César n'avait qu'à se soumettre, et il promit que, le jour même, il chanterait. Par son habileté à obtenir du peuple et des soldats, qu'on l'obligeât à faire ce qu'il désirait le plus, Néron crut les associer à son projet et prévenir le blâme; l'avenir lui prouva qu'il se trompait, et que la multitude échappe si bien à tout engagement et à toute responsabi-

lité, qu'elle proscrit le lendemain ceux qu'elle adorait la veille.

Aussitôt que Néron eut annoncé qu'il disputerait le prix, on inscrivit sur la liste des concurrents son nom qui fut jeté dans l'urne, et quand vint son tour de chanter, il monta sur la scène. A l'exemple de Burrhus et de Sénèque qui l'avaient assisté quand il s'était produit sur son théâtre, Fœnius et Tigellin parurent à ses côtés. Ils portaient sa harpe, les tribuns des soldats et ses amis intimes se tenaient près de lui. Néron chanta, peut-être avec succès; il récita des vers, il joua des rôles tragiques. Les émotions de la scène le charmèrent, l'ivresse des applaudissements l'entraîna, et Néron fut comédien. Il représenta successivement Atrée, Hercule furieux, Œdipe et Oreste.

On s'explique difficilement quelle sorte d'impression devait produire ce terrible comédien dans ces rôles de héros moins criminels que lui. Une confusion étrange devait se faire dans l'esprit du spectateur entre ces personnages et sa personne. Au lieu d'écouter l'artiste jouant Oreste, on étudiait l'homme qui l'avait imité. Toutes ses intentions et ses paroles étaient des aveux; à la place de la fiction tragique, on avait sous les yeux la hideuse réalité. S'il ordonnait des supplices, dans un rôle de tyran, on tremblait que l'histrion n'eût trahi la pensée secrète de l'empereur; et quand il exprimait des transports de haine furieuse, le charme du théâtre n'était plus de prendre la fiction pour une réalité, mais de se souvenir que cette odieuse réalité n'était à ce moment qu'une fiction.

Bien que la différence des proportions modifie la nature des choses, ou du moins l'impression qu'on en reçoit, il y avait entre la majesté impériale et les jeux de la scène un violent contraste qui dégradait César sans honorer le comédien. Toute-

fois, il ne faudrait pas croire que la multitude en fut blessée. La joie de la fête, l'étrangeté du spectacle, la popularité de Néron, exaltèrent la foule jusqu'à l'enthousiasme. Il est certain que les effets répondirent à l'attente du prince, qu'il sortit vainqueur de l'épreuve, et que le succès fut au niveau de son espérance. Depuis ce moment, il s'éleva et se maintint à un si haut degré de popularité, qu'avant et après lui aucun prince n'a pu s'en approcher. Néron, prince adoré, acteur applaudi, poëte et chansonnier en vogue, s'établit invinciblement dans le cœur des Romains, et pénétra jusqu'au fond des entrailles du peuple où il est resté. Tacite, lui-même, n'a pas pu se dissimuler l'immense résultat obtenu par le succès de Néron, et il explique son projet de voyager en Grèce par l'intention qu'il lui suppose d'attirer à lui l'affection de tous les citoyens par un surcroît de renommée[1].

Tout l'Orient, c'est-à-dire l'Asie occidentale, était animé par la civilisation grecque; et, si toutes les grandes frayeurs venaient à Rome du côté du Nord, tous ses souvenirs étaient tournés vers l'Orient. L'Égypte surtout avait fixé l'attention des empereurs : ses blés alimentaient les greniers de Rome, sa religion mystérieuse et ses mœurs préoccupaient les esprits. Par son commerce, qui mettait en communication l'Asie et l'Europe, Alexandrie était le centre du monde. Son port et le phare, une des sept merveilles, sa bibliothèque trésor unique, le tombeau d'Alexandre, l'école de philosophie, les inondations du Nil dont les sources n'étaient pas connues; les mœurs et le climat de l'Égypte, son histoire et ses monuments, tout en elle agitait à Rome les imaginations. Mais, pour Néron, la mémoire de Ptolémée Au-

1. Inde initium fore, ut... majore fama studia civium eliceret. Tacite. liv. XV, ch. xxxiii.

lettes, artiste comme lui, et le souvenir de Marc-Antoine, son aïeul, donnaient à cette contrée un irrésistible attrait.

Il crut devoir préparer le peuple à son absence, et il annonça par un édit son prochain départ pour Alexandrie. On le vit monter au Capitole pour prendre congé de Jupiter et lui demander un heureux retour. Il descendit après au Forum pour aller faire ses dévotions dans le temple de Vesta. C'était là que le feu sacré était entretenu par des vierges pures comme lui. Au fond de ce sanctuaire mystérieux, où le grand-pontife et les seules vestales pouvaient pénétrer, on cachait les choses sacrées, gages de la perpétuité de l'empire, et que les premiers magistrats eux-mêmes ne connaissaient point. L'intempéranco de son esprit porta Néron à pénétrer le secret du temple de Vesta; c'était son droit : le prince recevait avec l'empire les priviléges et le titre de souverain-pontife. On ignore ce que Néron trouva dans le sanctuairo de Vesta; mais on sait qu'il y porta le crime. La vestalo Rubria lui plut, et Néron lui fit violence[1]. Quand il vint prier la déesse, avant son départ, il fut saisi d'une frayeur involontaire. Au moment où il se levait pour sortir, un pan de sa robe s'accrocha et le retint; on le vit trembler de tous ses membres et s'évanouir à je ne sais quello apparition, car le souvenir do ses crimes ne lui laissait pas un jour de repos. Si Suétone mettait un peu plus d'ordre dans ce qu'il raconte, peut-être trouverait-on quelque rapport entre la frayeur do Néron et l'attentat dont Rubria avait été victime.

Le projet de voyage fut abandonné. Le prince avait vu la douleur des citoyens; comment le peuple, affligé par les plus courtes absences, supporterait-il l'ennui d'une si longue séparation?

1. Vestali virgini Rubriæ vim intulit. Suétone. *Néron*, ch. xxviii.

L'amour de la patrie, disait-il, l'emportait dans son cœur sur tous les autres sentiments. Deux centurions furent envoyés en Égypte pour remonter jusqu'aux sources du Nil, et Néron resta. Sa grande préoccupation fut alors d'assurer la subsistance du peuple romain et d'amuser par des jeux et des spectacles ce grand désœuvré, que son orgueil rendait si exigeant. L'affection très-sincère que les Romains lui avaient témoignée pour le retenir avait touché Néron; il résolut de la reconnaître d'une manière digne de lui.

On avait remis à l'année suivante le concours de musique et de poésie. Le prince se ménageait ainsi l'occasion toute naturelle de se montrer au peuple, dont les applaudissements l'avaient enivré. Mais son impatience ne put se contenir, sa passion fut la plus forte et il reparut sur la scène avant l'époque fixée pour un nouveau concours. Dion Chrysostôme traite de fureur le goût de Néron pour la musique et le théâtre; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que la position fatale de Néron le poussait aussi violemment que sa manie; ses succès étaient un moyen d'influence, et pendant que le comédien était applaudi, il n'y avait rien à craindre pour l'empereur. Si cette heureuse condescendance envers la multitude n'avait blessé que les honnêtes gens, presque toujours inoffensifs, Néron aurait pu ne pas s'en inquiéter; mais les officiers du prétoire rougissaient de lui, les soldats entendaient les murmures de leurs chefs, et tous ceux qui avaient prêté serment de fidélité à César, ne comprenaient pas que l'objet de leurs respects fût prostitué à l'amusement de la foule. On raconte qu'un soldat de sa garde, pendant la représentation d'*Hercule furieux*, voyant passer le prince couvert de chaînes, courut à son secours et se précipita pour le sauver, tant il était loin de pen-

ser que la dignité impériale pût se prêter aux fictions du théâtre.

Pendant que ce légionnaire ne considérait que la majesté du prince, le prince ne prenait au sérieux que sa profession. Rien ne le flattait plus que d'être traité comme un artiste distingué. S'il était assuré de conserver sa voix et son talent, il se consolait de prévoir sa chute. Quoiqu'il fût dans toute la force de sa popularité, des astrologues osèrent lui annoncer qu'un jour la fortune lui enlèverait l'empire. A cette fâcheuse prédiction, il répondit gaiement par ce mot devenu célèbre : « L'artiste vit partout. » L'histoire nous fait voir rarement les meilleurs princes conserver une si belle humeur en écoutant de dures vérités. Néron se prêtait volontiers à jouer chez les particuliers en compagnie des comédiens célèbres de son temps. Un consulaire le flatta beaucoup en lui offrant une somme assez ronde pour obtenir qu'il vînt chanter sur son théâtre. On n'avait pas à le presser longtemps dans ces occasions, tant il recherchait avec empressement les émotions de la scène. Seulement, il exigeait que son masque fût la reproduction exacte de son visage, quelque personnage qu'il eût à représenter; il voulait aussi retrouver l'image de la femme qu'il aimait dans les déesses et dans les héroïnes qui figuraient près de lui.

Cette année, 64 de Jésus-Christ et 815 de Rome, fut une longue fête pour Néron et pour le peuple, heureux de posséder son jeune empereur. Il vivait en public, usant de la ville entière comme de sa maison. On lui servait à manger au théâtre, au gymnase, au Champ-de-Mars, dans le Forum, sous les yeux de la multitude ravie. Pendant un de ces repas, dans la loge du grand cirque ou dans une des salles de la maison d'or qui donnait sur la vallée Murcia, il entendit, au moment

où les jeux allaient commencer, les vociférations de la foule qu'on irritait par de trop longs retards. Néron, impatienté, se lève de son lit, et sans attendre le lambeau de pourpre qu'il était d'usage de lancer sur l'arène, il fit jeter par la fenêtre sa serviette au-dessus de la foule qui se tournait vers le Palatin pour demander le signal. A cette saillie de Néron, le peuple applaudit avec frénésie, et ce fait insignifiant est resté dans la mémoire des hommes [1].

Il renouvela dans son amphithéâtre du Champ-de-Mars les jeux qu'il avait donnés au peuple une première fois. Inutile de les raconter de nouveau. Il suffira de dire que Néron s'efforça de relever, par une extrême magnificence, l'uniformité de ces jeux. A ces spectacles, dont il n'est pas facile de comprendre l'attrait, et qui n'auraient pour nous que la monotonie de l'horreur, succédèrent d'autres plaisirs; mais quels plaisirs pouvaient succéder à ces spectacles de sang et de violentes agonies. Les délicatesses de la vie et la distinction, la pureté des sentiments et les innocentes joies restaient étrangères à ces natures trivialement énergiques. Entre nos idées et nos sensations, il est un enchaînement fatal; il est entre nos facultés des rapports nécessaires qui donnent à l'esprit la puissance de pervertir les sens, et à nos sens la force d'obscurcir l'intelligence. Les jeux sanglants de l'arène ne pouvaient être suivis que de monstrueuses voluptés. L'homme qui sortait du cirque, après avoir senti frémir ses instincts cruels, avait besoin d'ivresse, d'émotions brutales et d'amours féroces pour prolonger ses jouissances dans un pareil

1. Cum Nero prandium protenderet, et celeritatem, ut assolet, avidus spectandi, populus flagitaret, ille mappam, qua tergendis manibus utebatur, jussit objici per fenestram, ut libertatem daret certaminis postulati.

CASSIODORI. *Variarum. epist.*, liv. III, épît. 51. Traduit par J. GARET, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur.

abaissement. On regrette de donner le nom de plaisirs aux monstrueuses débauches dont le souvenir a fait passer comme une traînée de scandale à travers les siècles. Il faut cependant raconter la célèbre orgie dont le lac d'Agrippa fut le théâtre dans l'enceinte de Rome, en plein Champ-de-Mars. Tigellin était l'amphitryon de cette fête qu'il donnait à César, elle devait être à la hauteur de son infamie. Il en régla l'ordonnance avec son cynisme éprouvé; il en fit les frais avec le prix de ses dilapidations.

Au centre de la neuvième région, qui comprenait le Champ-de-Mars, assemblage de monuments, près du Panthéon et du théâtre de Pompée, s'étendait l'étang d'Agrippa, alimenté par le trop-plein de plusieurs aqueducs. La rivière et le lac du bois de Boulogne peuvent nous donnner, sur des proportions plus grandes, mais avec moins d'éclat, une idée de cette pièce d'eau, entourée de jardins, de temples et de bois sacrés. On construisit sur l'étang un immense radeau fait de poutres et de planches jointes et chevillées, de manière à former un plancher solide. Il était soutenu par des amphores et des tonneaux vides, par des outres gonflées, attachés au radeau et liés ensemble par des chaînes.

Là, sous des tentes dont les toiles de couleur et de formes diverses représentaient des pavillons et des portiques, le festin impérial fut préparé. L'univers entier, les terres et les mers avaient fourni les productions de tous les climats. A leur chevelure flottante et parfumée, à leur tunique serrée à la taille par une ceinture de pourpre, aux bracelets d'or qui ornaient leurs jambes et leurs bras, surtout à leur impudence efféminée, on reconnaissait les ministres et les victimes des voluptés de Néron. Sur ces bords s'élevaient des maisons où les plus illustres Romaines, conviées à la fête, n'ignoraient pas ce qu'elles

venaient y chercher, et des berceaux de verdure où des courtisanes nues, couchées autour des tables, abandonnaient leur beauté à tous les regards [1]. On y voyait même des jeunes filles innocentes et d'honnêtes femmes attirées dans un piége, et qui sauraient trop tard le danger qu'elles avaient couru.

On égaya d'abord le repas par des danses et des pantomimes obscènes, excitation et prélude aux débauches de la nuit. La nuit venue, les maisons, les jardins et les bois sacrés qui entouraient le lac, furent illuminés, et des chants voluptueux se firent entendre. Des chœurs de musiciens, cachés dans des massifs de verdure, se répondaient l'un l'autre. Le repas à peine achevé, les danses commencèrent ; et bientôt les convives de César, ardents et jeunes comme lui, excités d'ailleurs par le vin, encouragés par le maître et protégés par l'ombre, se livrèrent à l'entraînement des cadences efféminées. Plus d'obstacles à ces natures brutales et emportées. Ici comment se taire sans blesser la justice, comment parler sans offenser la pudeur. Tout ce que peut rêver d'abominations un esprit dépravé s'accomplit dans ce chaos de l'orgie. L'esclave posséda sa maîtresse, le gladiateur outragea la fille noble en présence de son père; enfin, Néron se livra lui-même à je ne sais quel misérable, nommé Pythagore. Il profana dans cette infamie les rites sacrés du mariage, il entoura des cérémonies les plus saintes une pareille monstruosité.

Bientôt après, il partit pour Antium. Il avait besoin de cacher sa honte et de se reposer de ses excès. Suétone nous raconte que toutes les fois qu'il se rendait à Ostie par le Tibre et qu'il naviguait le long des côtes, on établissait de distance en distance, sur ces rivages et dans les cités les plus agréa-

1. Tacite. Ann., liv. XV, ch. xxxvii.

bles, de petites hôtelleries et des lieux de débauche. Là, des dames romaines, déguisées en femmes d'auberge, imitaient les façons de servantes et l'engageaient à s'arrêter. Ainsi, pas une heure, pas un moment de trêve, n'était imposé à la dépravation du prince qui allait se développant chaque jour. Il rendait à la société romaine tout ce qu'il en avait reçu de vices et de corruption. Elle avait jeté dans cette nature tous les germes du mal; elle en recueillit la plus ample moisson.

Où s'arrêteront ces excès? Quelle force les réprimera? Néron, entouré de périls et d'ennemis, peut-il s'abstenir de frapper? Encouragé dans toutes ses passions, peut-il se contenir? Dans les crimes qu'il commet et dans ces monstrueuses débauches, quelle est la part de son temps? les circonstances sont-elles plus fortes que lui? Pouvait-il échapper à la dépravation de son siècle? En quoi l'a-t-il subie? En quoi l'a-t-il exagérée? Quel est le point précis où sa responsabilité commence? Il est difficile de le condamner absolument; il est impossible de l'absoudre.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE Ier

CONSPIRATIONS — INCENDIE DE ROME

Néron en spectacle à ses nombreux ennemis. — La société païenne divisée en deux peuples bien distincts. — Projet de détruire Rome. — Terrible incendie qui dure sept jours. — Les deux tiers de la ville sont consumés. — Tout un peuple sans asile et sans pain. — Néron accusé d'avoir brûlé Rome. — Preuves de son innocence. — Partialité de Tacite. — Néron reconstruit Rome sur un nouveau plan. — Son projet de bâtir un palais digne de lui. — On s'obstine à l'accuser. — Néron cherche quels peuvent être les coupables.

Pendant que Néron s'abandonnait à l'orgie sur l'étang d'Agrippa, profanant sa dignité personnelle et la majesté impériale, des hommes, immobiles sur les collines du Vatican et du Janicule, contemplaient cette dépravation, sans haine contre le prince, sans envie pour ses plaisirs, mais avec une profonde horreur de ces vices monstrueux. A ces débordements, qui semblaient devoir attirer le feu du ciel sur la Nouvelle-Sodome, ils opposaient le spectacle de leur vie fraternelle; le pur encens de leurs prières montait vers le ciel pour le désarmer.

Sur la rive opposée, du haut du Quirinal et de la colline des jardins couronnés de palais, des patriciens stoïques proféraient les longues imprécations de leur haine contre César qui ajoutait aux malheurs de la servitude les souillures de la débauche et qui flétrissait Rome après l'avoir asservie. Une double conspiration venait de se former presque tacitement entre des sénateurs qui voulaient élever Pison à l'empire et quelques tribuns qui lui préféraient Sénèque; les uns et les autres heureux de se réunir dans le but commun de punir le tyran. Pison, faussement accusé, avait quelque raison de se croire suspect. Il prétendait se sauver, et prévenir Néron dont la haine le menaçait : la frayeur le poussait à la révolte. Quant à Sénèque, qui se tenait loin de la cour, il acceptait la conspiration comme un hommage rendu à son génie. Il avait souhaité, par ambition, d'être le précepteur, le ministre du prince, et maintenant il s'emportait par orgueil jusqu'à devenir son ennemi.

Dans la vallée du Champ-de-Mars, près du jardin d'Agrippa et sur l'étang devenu le théâtre de l'orgie impériale, errait une foule immense composée d'esclaves, d'étrangers, de débris humains broyés par le mouvement d'une civilisation violente. Cette foule, curieuse et affamée, fourmillait autour de l'enceinte où s'ébattait Néron avec ses complices, ses victimes et ses favoris. Dans une cité de trois ou quatre millions d'habitants, cette vile multitude formait l'immense majorité, et pullulait au-dessous de quatre cent mille citoyens libres qui étaient le vrai peuple romain. Cette plèbe infime n'avait ni famille, ni dieux, ni patrie : restes de peuples, fils des vaincus, ces hommes ne conservaient de leurs pays que les traditions de la haine et les souvenirs de la ruine nationale qui leur rendaient intolérable le spectacle des prospérités romaines. Ils

voyaient, avec une rage secrète, les plaisirs et les largesses prodigués à un petit nombre, tandis qu'ils étaient exclus des distributions de blé; et leur misère incurable irritait la haine de ces malheureux pour qui Rome n'avait qu'un dédain superbe après avoir détruit leur patrie.

Deux peuples se formèrent alors dans la même cité, divers d'idée et de sentiment, opposés d'intérêt et de croyances, ennemis de conviction et d'instinct. Tous ceux qui avaient un cœur droit et une âme élevée, se séparèrent du paganisme pour s'engager dans la voie de la régénération chrétienne; ils formèrent une famille à part, loin des temples, des théâtres, dans une entière abstinence des voluptés païennes dont ils s'interdisaient même la vue. De son côté l'immense multitude venue à Rome de toutes parts, pervertie par l'adoration des Césars et par l'exemple des dieux, se trouva dégagée de tous les bons éléments qui tempéraient sa corruption. Il faut, sans aucun doute, attribuer à cette brusque division de la cité romaine en deux peuples, la dépravation excessive qui souilla la ville éternelle du règne de Néron à celui de Vespasien. Toute pudeur et toute justice s'étant retirées et mises à l'écart avec le christianisme, il ne resta au cirque et au Forum, dans les tavernes et dans les théâtres, que les pires et les plus dégradés parmi les scélérats. C'est alors que dans les bas-fonds de cette société, où l'esclave, le proscrit et l'étranger associaient en secret leurs vieilles haines, se forma naturellement le projet d'incendier et de détruire la ville qui avait saccagé toutes les autres. Ce désastre, un des plus épouvantables dont l'histoire ait fait mention, éclata le 13 juillet de l'an 64 de J.-C., quatre cent cinquante ans depuis la prise de Rome par les Gaulois et le même jour où ils l'avaient brûlée. Cette coïncidence donnerait

à penser que le désir d'une vengeance n'est pas étranger à l'attentat.

Le feu se déclara dans la partie du grand cirque contiguë au Cœlius et au Palatin. Les boutiques et les tavernes de ce quartier, remplies de matières inflammables, lni donnèrent un ample aliment, et le vent qui souffla tout à coup redoubla son intensité. Rome se vit menacée d'une entière destruction. L'immense pourtour du grand cirque qui remplissait la vallée Murtia fut entouré rapidement par les flammes; elles dévorèrent les magasins, les écuries, le matériel considérable qui servait aux jenx ainsi que les tavernes fréquentées par le menu penple et par l'armée nombreuse des employés.

L'incendie, poussé par le vent contre le Palatin, alla se jeter sur la façade orientale de cette colline formée de larges murs et de grands escaliers babyloniens posés sur des assises pélagiques, mais il ne put l'escalader. Les flammes se propagèrent vite à droite et à gauche, entre les collines au fond des vallées : à gauche, en suivant la voie nouvelle vers le Forum; à droite par la voie triomphale en attaquant le Cœlius. De ce côté, le feu envahit rapidement cette colline, traversa le quartier populeux de la Subure et, s'élançant de nouveau sur les hauteurs, il poussa jnsqu'aux Esquilies. Pendant six jours et sept nuits consécutifs, le fléau fit des ravages sans qu'on pût le contenir ni lui échapper. Dès le premier jour il sévit avec une telle violence que les dangers, partout irrésistibles, décourageaient cenx qui auraient vouln le maîtriser. Dans ces quartiers populeux, coupés de rues étroites et formés de maisons à plusieurs étages, les palais, entourés de jardins et de cours, n'arrêtaient pas l'incendie qui dévora rapidement tout ce qui était de niveau. Bientôt la troisième, la seconde et la cinquième région ne formèrent qu'un immense

bûcher d'où s'échappait la multitude composée surtout d'Orientaux, groupés autour d'Isis et de Sérapis, dont les temples brûlaient avec leurs maisons. Dans ce désordre, les lamentations des femmes et des enfants, l'empressement aveugle de ceux qui se sauvaient et de ceux qui allaient porter secours, les uns s'arrêtant pour attendre ou pour entraîner les infirmes, les autres se hâtant d'emporter les vieillards, au milieu d'une foule où chacun trouvait partout des obstacles et devenait un obstacle lui-même; les maisons s'écroulant avec un fracas épouvantable; le cri suprême des victimes écrasées sous les ruines; les flots d'une fumée noire couvrant soudain la foule qui se heurtait dans cette fournaise, et quand le vent chassait la fumée, l'aspect inattendu des mourants qui se tordaient dans les flammes, tout concourait pour accabler du malheur public, ceux que leur infortune particulière avait déjà brisés. Ajoutez, dans ce chaos de désespoir et d'épouvante, la joie féroce des malfaiteurs, heureux de regarder en pitié ceux qu'ils enviaient naguères; les bonnes et les mauvaises passions, surexcitées à la fois par le péril, s'exagérant jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au crime. Le maître injuste est assassiné sur l'autel des dieux domestiques par ses esclaves qui pillent sa maison; les enfants abandonnent leur père et prennent la fuite en emportant son trésor; les haines implacables et la cupidité couronnent, par le vol et par l'assassinat, les calamités de Rome que l'incendie gigantesque étouffe dans ses bras.

On entendit des voix menaçantes s'élever contre ceux qui essayaient d'éteindre le feu; on vit même des gens lancer des torches contre les maisons en disant tout haut qu'ils avaient reçu des ordres. L'incendie favorisait le pillage, et les malfaiteurs favorisaient l'incendie. Au milieu de ce désordre, la stu-

péfaction de ceux qui, ayant tout perdu, restaient insensibles et mornes, et l'empressement furieux de ceux qui voulaient sauver ce qu'ils avaient de plus cher, concouraient également à rendre la fuite impossible aussi bien que le secours. Les malheureux, qui croyaient s'être mis en sûreté, retrouvaient plus loin le fléau qu'ils avaient fui. Pendant qu'ils regardaient derrière eux, devant eux ou à côté l'incendie brillait tout à coup et fermait le passage. L'immense multitude, livrée au fléau dont la puissance dépassait les forces humaines, était comme renfermée dans une arène de feu, victime à son tour et livrée aux flammes plus dévorantes que les lions.

Avec les deux tiers de la ville, disparaissaient successivement les monuments les plus précieux de l'histoire et de la religion : le temple de Tullius élevé à la Lune; celui de Jupiter Stator voué par Romulus; le grand autel et le temple qu'Évandre avait consacrés à Hercule, son hôte, et le palais de Numa; les pénates du peuple romain; enfin le temple de Vesta, qui fut réduit en cendres avec les gages mystérieux de la grandeur romaine cachés au fond du sanctuaire, et les grands arbres du cloître qui portaient, suspendues à leurs branches, les chevelures des vierges. Les flammes entouraient le Capitole comme pour l'assiéger, et semblaient vouloir s'élancer pour s'attaquer à Jupiter lui-même. A ce spectacle, les plus désespérés parmi ceux qui avaient tout perdu, crurent que c'en était fait de Rome : ils se précipitèrent au milieu des flammes pour ne pas survivre à leur patrie.

Rome était comme l'abrégé de l'univers : elle contenait en elle toutes les autres villes, et l'on pouvait reconnaître dans son enceinte Alexandrie l'opulente, Antioche la belle, et Athènes la splendide[1]. Que de richesses entassées, que de dépouil-

1. *Athénée*, liv. I, ch. xxiv.

les accumulées par tant de triomphes périrent dans ce désastre et méritaient d'éternels regrets! Mais la perte irréparable fut la destruction des chefs-d'œuvre de l'art grec, des tableaux, des statues, et surtout des manuscrits, où le génie des anciens et toute leur science étaient conservés. Le sixième jour, enfin, l'incendie s'arrêta au pied des Esquilies où l'on fit le vide autour du feu en abattant un grand nombre de maisons. La foule, ne sachant plus où était le danger ni où était le secours, restait entassée dans les rues et couchée dans les champs.

Rien de plus fréquent à Rome que les incendies. La première nouvelle que Néron eut de celui-ci ne pouvait l'étonner ni lui en faire pressentir les résultats. Il était alors dans sa villa d'Antium. Les proportions effrayantes que prenait le fléau ne lui furent connues que le second jour. Il partit aussitôt. Dès qu'il arriva, les travaux commencèrent et l'on n'entendit plus la voix de ceux qui disaient avoir reçu l'ordre de brûler Rome. Après bien des efforts on se rendit maître des flammes qui s'éteignirent faute d'aliment.

Ce fut alors qu'on put juger cette calamité publique et la mesurer dans toute son étendue. Trois ou quatre cent mille hommes sans vêtements, sans asile et sans pain étaient là, regardant ces vastes ruines; les uns, accroupis par troupes immobiles, restaient couchés dans l'abrutissement de la douleur; les autres, debout autour d'un amas de cendres, erraient par multitudes silencieuses et consternées. Ils regardaient d'un œil morne les grands espaces vides où s'élevaient hier leurs maisons et leurs monuments, et l'image de tous ces biens perdus quand ils cherchaient à la ressaisir, fuyait de leur esprit et s'évanouissait comme la fumée. Il fallait abriter au plus tôt ce peuple de malheureux. Nous ne voyons pas que les stoïciens et les conspi-

rateurs du Sénat, que les amis de Sénèque et les partisans de Pison, se soient mis en frais et en mouvement pour lui. Néron seul ouvrit à la foule ses jardins, le Champ-de-Mars et les monuments d'Agrippa. Il fit construire à la hâte des hangars pour les plus indigents. Sur son ordre, les villes voisines envoyèrent des vivres et des vêtements qui leur furent distribués, et le blé fut réduit au plus bas prix. Tous les efforts, tous les soins et tous les sacrifices, Néron se les imposa pour adoucir le sort des incendiés. Sa grande préoccupation dans les jours prospères étant de nourrir le peuple et de veiller sur lui, n'est-il pas absurde de prétendre que, dans une telle calamité, il a pu négliger un si grand intérêt pour admirer l'incendie de Rome du haut de la tour de Mécènes, ou pour chanter sur son théâtre l'embrasement de Troie en habit de tragédien?...

Toutefois le bruit s'en répandit, et deux jours après, quand un second incendie se déclara dans les édifices Émiliens, que Tigellin occupait, on accusa hautement Néron d'avoir brûlé Rome. Les historiens qui ont reproduit ces calomnies et qui ne s'accordent guères dans leur récit, auraient dû nous apprendre que la conspiration de Pison était en permanence et que Néron devait fatalement être accusé par ses ennemis. D'après les maximes de droit les plus vulgaires, il ne fallait pas détourner les soupçons de ceux qui avaient tous les bénéfices du crime, pour les reporter uniquement sur celui qui devait en subir les fâcheux résultats. Les ennemis de César étaient sûrs de le perdre en disant qu'il avait ordonné de mettre le feu à la ville. Ils n'hésitèrent pas à l'accuser; et comme toute responsabilité remonte naturellement vers celui qui a tout pouvoir, le peuple, égaré par sa douleur, n'hésita pas à les croire.

Néron a brûlé Rome, disent ses détracteurs, pour avoir l'occasion de la rebâtir plus belle et se donner un grand espace où il étendrait les jardins de son palais. Si telle avait été l'intention du prince, il n'eût pas commencé par mettre le feu au grand cirque; ce monument lui devenait indispensable pour distraire le peuple après l'accomplissement du crime qu'il méditait. Cet édifice immense était déjà si remarquable par sa magnificence, qu'il fut impossible de le rétablir sur de plus grandes proportions, ni avec plus de luxe. La Maison du Passage, que Néron avait déjà construite et somptueusement ornée, couronnait le Palatin, et par des terrasses jetées sur des arcades, allait rejoindre le Nymphœum de Claude et de là s'étendait vers les Esquilies jusqu'aux jardins de Mécènes. Il suffit de jeter les yeux sur un plan de Rome antique pour voir que l'espace ne manquait pas à Néron. Son empressement à partir pour Rome dès qu'il apprit que ce palais magnifique, à peine achevé, allait être la proie des flammes, et ses efforts inouïs pour sauver les chefs-d'œuvre entassés dans ce vaste édifice, prouvent qu'il n'avait pas l'idée préconçue de construire, sur ces ruines, la trop célèbre Maison d'or.

Après avoir brûlé la Maison du Passage, les conspirateurs mirent le feu à la demeure de Tigellin et l'incendie se déclara chez le préfet du prétoire. Il est naturel de penser, il est vraisemblable, qu'après s'être vengé du maître, les malfaiteurs voulurent se venger du ministre. Tacite nous dit au contraire qu'en voyant le feu se rallumer chez Tigellin, le peuple de Rome fixa tous ses soupçons sur l'empereur; mais les motifs qu'on prête à Néron pour motiver ce crime sont inadmissibles et tout à fait contraires à la vérité. Les édifices Émiliens, où le feu prit le septième jour, étaient situés entre la

colline des jardins et le Champ-de-Mars, couvert de bois sacrés, de temples et de portiques : c'était le seul quartier de Rome qui n'eût pas besoin d'être reconstruit, et le grand vide fait par le second incendie était si éloigné du Palatin, que les jardins de la Maison d'or n'ont jamais dû ni pu s'étendre jusques-là.

Suétone raconte que des magasins, situés près du palais, furent alors attaqués et détruits avec des machines de guerre parce que Néron avait besoin de ce terrain. C'est prêter à Néron une intention que l'anxiété d'un pareil moment rend invraisemblable. Le fait s'explique bien plus naturellement par la précipitation avec laquelle on démolissait tout au-devant du feu pour l'enfermer dans le vide. Tacite affirme, nous l'avons déjà dit, qu'on vit des gens lancer des torches contre les maisons et dire à haute voix qu'ils en avaient reçu l'ordre. Il est bien difficile de croire à des serviteurs de César qui le dénoncent publiquement à la haine du peuple. On doit se souvenir que pour commettre ses plus grands crimes, le prince a trouvé des complices dévoués et discrets. Comment supposer qu'il se soit laissé deviner dans cette occasion, où il s'exposait à perdre, sans retour, une popularité si nécessaire et si chèrement achetée?

Suétone va plus loin que Tacite. Il assure que des personnages consulaires ont surpris les esclaves familiers du prince, jetant dans leurs maisons des étoupes enflammées[1]. Il serait donc certain, d'après ce témoignage, que Néron, bien que renseigné sur les haines dont il était l'objet, se serait entièrement découvert en faisant agir des esclaves de sa maison, ainsi que les agents dont parle Tacite, lesquels étaient autorisés à dire

1. Suétone, *Vie de Neron*. ch. xxxviii.

hautement qu'ils avaient reçu des ordres. C'est ici que la calomnie se dévoile en s'exagérant.

Si le crime de Néron était si notoire que le prétendent les écrivains, flatteurs et créatures des Flaviens, pourquoi Néron, à la première nouvelle d'un désastre extraordinaire, se serait-il hâté de venir à Rome où il était sûr d'être mis en lambeaux par une populace furieuse et désespérée? Il aurait dû se tenir enfermé dans son palais, après avoir réuni autour de sa personne, ses amis et ses prétoriens. Cependant que fait Néron à ce moment suprême où, d'après Suétone, il a conscience du crime qu'il a ordonné, et quand ce peuple sait à n'en pas douter qu'il est l'auteur du désastre?... Il erre toute la nuit sans garde au milieu d'une multitude où chacun voit, reconnaît et coudoie l'empereur[1]. C'est Tacite qui nous l'apprend; malheureusement pour le grand historien, il ne mentionne pas le fait quand il devait nous être raconté. Ce n'est ni à propos de Néron, ni à l'occasion du grand incendie, qu'il nous donne ce renseignement important, c'est plus tard, quand il expose le complot de Pison et qu'il s'efforce de mettre en relief le courage d'un conspirateur. « Subrius, dit-il, avait été déjà tenté » d'attaquer Néron pendant qu'il chantait sur le théâtre, et » pendant l'incendie du palais, quand le prince errait çà et là » sans gardes au milieu de la nuit. » Le désir de l'impunité l'arrêta.

Ainsi, pendant que Néron, homme d'impression et de premier mouvement, comme l'atteste sa vie entière, est tout à son devoir d'empereur et perd tout sentiment de sa sûreté personnelle dans la douleur d'un si grand désastre, l'aspect de

1. Et cepisse impetum Subrius Flavius ferebatur in scena canentem Neronem aggrediendi, aut quum ardente domo per noctem huc illuc cursaret incustoditus. TACITE. *Ann.*, liv. XV, ch. L.

Rome en cendres n'a pas distrait Subrius de son odieux projet d'assassinat. Ni l'historien, ni son héros, ne furent saisis par le grand côté des calamités publiques, qui invitent chaque homme à négliger ses intérêts particuliers pour s'associer à l'effort commun qu'exige une grande épreuve à subir. Il semble que Subrius ne devait pas hésiter à frapper, au milieu d'une foule si bien préparée par les accusations portées contre le tyran. Il lui fallait un autre prix de son crime que la gloire et la liberté de sonpays. Tacite appelle cet homme une très-belle âme, *pulcherrimum animum,* par cette manie ridicule qu'ont toutes les factions de se faire un héros du premier venu.

Les poëtes et les peintres ne continueront pas moins à nous représenter Néron en costume de théâtre, chantant la ruine de Troie du haut de la tour de Mécènes, pendant qu'un océan de feu s'étend à ses pieds sur la ville éternelle qui s'écroule. Ce qui frappe l'imagination des hommes se conserve dans leur esprit, mais ce qui est confié à leur raison se perd. Celui-là serait plus près de la vérité qui verrait, après une nuit épouvantable, Néron les cheveux en désordre, les vêtement souillés, la voix brisée, et qui le peindrait, vaincu par l'incendie, au moment où, des hautes terrasses du Palatin, il jette ses derniers regards sur Rome dévorée par les flammes.

Quant à la version généralement admise, elle ne supporte pas un examen attentif. Néron qui, dans les temps ordinaires, se met au régime, mange des poireaux d'Aricia, tient un mouchoir sur ses lèvres pour tempérer l'action de l'air, et fait prononcer par un consulaire ses discours aux soldats et au sénat, dans le seul but de ménager sa voix; Néron, après avoir respiré pendant toute une nuit la fumée noire et l'air brûlant de l'incendie, serait monté sur la tour de Mécènes

pour filer des sons avec une voix déjà brisée? Il aurait paru sur son théâtre pour chanter l'embrasement de Troie, quand Rome entière n'était plus qu'un immense bûcher? Comment aurait-il pu se composer un public, cet homme qui errait seul, çà et là, sans gardes, comme le dernier des prolétaires, dans l'écrasante égalité de ce malheur public?

Qui pourrait croire qu'un admirateur passionné des merveilles de l'art, ait pu livrer aux flammes les chefs-d'œuvre de la Grèce et sacrifier ainsi la plus énergique de ses passions? Démétrius, preneur de villes, s'abstint de mettre le feu aux murailles de Rhodes, dans la crainte de détériorer un tableau de Protogène [1] placé du côté des remparts qu'il voulait attaquer; et Néron, l'amoureux enthousiaste des belles productions, au point d'emporter dans tous ses voyages l'Amazone de Strongylion, parce qu'il ne pouvait pas vivre un seul jour sans la contempler, [2] Néron, artiste lui-même et sculpteur appliqué, aurait ordonné l'incendie qui détruisit tant de chefs-d'œuvre, sans prendre des mesures pour les sauver? La supposition n'est pas acceptable; et l'on est en droit de prétendre, après mûr examen, que loin d'être coupable du crime, Néron est le seul qui ne puisse pas en être soupçonné.

Après un malheur si grand, que les secours humains ne pouvaient le réparer, on essaya de fléchir par des expiations la colère des dieux. Les livre sybillins consultés, on adressa des prières à Vulcain, à Cérès et à Proserpine. Les dames romaine allèrent invoquer Junon, d'abord au Capitole, puis

1. PLINE *Hist. nat.*, liv. XXXV, ch. XXXVI, parag. 18.
2. Strongylion amazonem, quam ab excellentia crurum eucnemon appellant, ob id in comitatu Neronis principis circumlatam. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXIV, ch. XIX, parag. 32.

au bord de la mer. On y puisa de l'eau pour arroser le temple et pour laver la statue de la déesse. On ignore si la colère de Junon fut apaisée; mais la haine des ennemis du prince ne le fut pas. Les secours nécessaires, libéralement donnés aux victimes de l'incendie, dont le nombre était aussi grand que leur misère était profonde, touchèrent peu les fiers patriciens élevés dans le mépris de la vile multitude; mais Néron avait fait son devoir et franchement obéi à son instinct.

Il s'occupa de reconstruire Rome sur un nouveau plan. Les rues furent élargies et alignées, on fixa l'élévation des maisons, on obligea les propriétaires à les bâtir en pierres, à les isoler, à construire des réservoirs dans la prévision d'un nouveau désastre. Néron voulut aussi que le devant des maisons fût orné d'un péristyle où l'on pût se mettre à l'abri du soleil et du mauvais temps. Il se chargea des frais énormes qu'exigeraient ces embellissements. Pour hâter la reconstruction il stimula les propriétaires en promettant des gratifications à ceux qui auraient rebâti leur maison dans un temps donné. Les vaisseaux qui portaient à Rome les grains de l'Égypte et de l'Afrique, servirent au déblaiement des décombres qui furent entassés dans les marais d'Ostie. De nouveaux inspecteurs des eaux furent nommés, pour empêcher les propriétaires de les détourner furtivement à leur usage. On fit une répartition plus juste et mieux entendue des sources abondantes qui affluaient à Rome de tous les points de l'horizon : tous les citoyens participèrent à ce grand bienfait. On blâma néanmoins ces mesures, on désapprouva ces améliorations qui prouvaient la sollicitude du prince pour le bien-être du peuple; et Tacite nous dit qu'après l'incendie de Rome, Néron s'établit sur les ruines de sa patrie [1].

1. TACITE. *Ann.*, liv. XV, ch. XLII.

La vue des grands espaces vides et ce vaste amas de ruines lui donnèrent, il est vrai, l'idée de reprendre la construction de la Maison du Passage. Ce palais détruit par l'incendie allait du Palatin au Cœlius par-dessus la voie triomphale, et, comme nous l'avons déjà dit, Néron l'avait construit pour joindre les jardins de Mécènes à sa maison du Palatin : il revint à son premier projet.

Les constructions et les jardins du palais de Néron occupèrent une surface égale à l'emplacement des Tuileries et du Louvre réunis. A côté de la petite maison d'Auguste c'était beaucoup, sans doute; mais la grandeur de l'empire romain et la puissance de César semblaient justifier cette magnificence.

L'incendie avait dévoré plus des deux tiers de la ville. Impossible de retrouver sous ces immenses décombres la délimitation certaine des rues étroites et des petites maisons qui composaient ces quartiers populeux. Un grand nombre de propriétaires, dont l'héritage revenait à l'État ou au prince, avaient péri victime du désastre.

Dans une société vouée au célibat, composée d'affranchis qui ne tenaient à rien, et d'individus isolés venus de tous les coins du monde, César recevait la plus grosse part dans la succession de ces sortes de gens. L'impossibilité de diviser justement ce chaos de ruines entre les intéressés, et la difficulté de reconnaître les ayants-droit, obligèrent Néron à s'en emparer pour faire la part de chacun.

Il avait à reconstruire la Maison du Passage qui s'étendait, comme nous l'avons dit, jusqu'aux jardins de Mécènes, et le grand vide fait par l'incendie lui permit d'ajouter quelque chose à son premier plan. Du Palatin aux Esquilies ce n'était qu'un amas de cendres et de ruines. C'est alors seulement, à la vue de l'espace immense où ce qu'il occupait déjà était

confondu avec tant d'autres débris, que Néron conçut le projet d'étendre les proportions de son palais et de bâtir la Maison d'or. Les frais énormes qu'il s'imposa pour la reconstruction de Rome sur un nouveau plan, pour les embellissements des nouveaux quartiers; les gratifications et les secours, si libéralement accordés aux propriétaires qui se hâtaient de relever leurs maisons, nous autorisent à penser que ceux dont il usurpa les terrains pour agrandir sa demeure, furent largement indemnisés par lui.

Toutefois, rien ne put dissiper les préventions, rien n'adoucit les haines. Les deux conspirations unies de Pison et de Sénèque fonctionnaient secrètement comme une administration occulte des malheurs publics. César fut accusé, partout et chaque jour, d'avoiror donné l'incendie de Rome. Les premiers travaux de déblaiement et de clôture ayant dessiné l'emplacement que devait occuper la Maison d'or, on dit au peuple étonné de la nouvelle configuration des quartiers : « Voilà pourquoi Néron a brûlé la ville, c'était pour agrandir ses jardins. » Et l'irritation de tant de malheureux ayant accueilli ce mensonge, la calomnie se répandit au loin pour se perpétuer jusqu'à nous.

Néron désespéra de fléchir l'opinion publique, qui s'acharnait à le poursuivre; et comme il était certain de son innocence, il s'indignait et cherchait obstinément quels pouvaient être les coupables. S'il parvenait à les découvrir, il les jetterait en pâture à la haine du peuple et leur supplice serait sa justification. Néron ne demandait que des criminels; ses conseillers lui donnèrent des victimes, ils désignèrent les chrétiens. Les lettrés, les historiens et les philosophes du paganisme, unis en communauté de haine avec les agents de Néron, furent les délateurs de ce peuple innocent; mais avant

de raconter cette première persécution, la plus inique et la plus horrible qui fut jamais, nous avons à décrire la Maison d'or et ses merveilles. Ce fut une telle accumulation de richesses, de magnificence et de prodiges, que les ministres de César, au milieu de tant de cruautés et d'infamies, se crurent autorisés à regarder son règne comme le point culminant de l'humanité.

CHAPITRE II

LA MAISON D'OR — LUXE DE NÉRON

Statue colossale de Néron. — Zénodore le sculpteur. — La Maison d'or. — Mosaïque et peintures murales. — Tableaux et marbres coloriés. — Statoes peintes et habillées. — Vénus de Milo. — Bains de la Maison d'or. — Chambre de Néron. — Objets précieux. — Vases murrhins, argenterie. — Salle merveilleuse représentant le ciel et l'empire romaio. — Jardins de Néron. — Forêts et solitudes. — Asturcon, palais du singe, monstres. — Prodigalités de Néron.—Luxe de Poppée.— Troupeau d'ânesses.—Onguent de Poppée. — Ses cheveux d'ambre, sa toilette, son costume. — Néron donne des jeux et fait des entreprises gigantesques. — Efforts ioutiles. — Néron revient à son projet de persécuter les chrétiens.

Il était dans la nature de Néron de viser au prodigieux et d'aller toujours aux extrêmes. La gloire et le pouvoir, accumulés sur sa tête par l'obéissance du monde et par le règne de ses prédécesseurs, lui créaient une situation en rapport avec son caractère. Il résolut donc d'avoir pour demeure un palais digne de l'empire, de Rome et de lui-même. Dans son intention, le monument qu'il se proposait d'élever serait assez remarquable par les proportions gigantesques, par la magnificence, par l'originalité, par l'assemblage des merveilles de l'art, pour faire oublier le passé et pour décourager l'avenir.

Sévérus et Céler, deux architectes renommés, furent chargés

de dresser les plans de la demeure impériale et d'en diriger les travaux. Pour obtenir de la nature tout ce que l'art peut lui demander et pour réaliser des prodiges tels que les exigeaient les désirs effrénés du maître, ils avaient dans les mains, comme instruments, les trésors du monde et la force de l'empire.

Devant la Maison d'or, comme devant les maisons patriciennes, s'étendait une grande place, une cour extérieure que les Romains nommaient l'aire, *area*. Sur l'aire de la Maison d'or s'élevait la statue colossale de Néron, composée des plus riches métaux, haute de cent vingt pieds, ouvrage du célèbre Zénodore. Il venait d'exécuter avec succès, pour la cité gauloise des Arvernes, une statue de Mercure sur des proportions gigantesques, et Néron l'avait mandé. « Nous admirions dans son atelier, dit Pline le Naturaliste, la ressemblance parfaite, non-seulement du modèle d'argile, mais encore des essais de moindre dimension [1] ». Plus tard cette statue, qui ne fut pas détruite par les Flaviens, resta debout devant leur grand amphithéâtre, et les Romains qui se souvenaient toujours de Néron, disaient alors quand ils se rendaient aux jeux publics : « Allons au Colosse », — d'où l'on a fait Colysée.

Après la statue se développaient dans les constructions néroniennes, des péristyles de mille pas à trois rangs de colonnes. La Maison d'or se composait d'une suite de palais, d'un entassement d'édifices qui avaient l'aspect d'une ville. Ils s'élevaient autour d'une pièce d'eau si vaste qu'on la nommait la mer et que des flottes pouvaient y manœuvrer aisément. Le pavé de ces longs péristyles était formé de mosaïques dont les marbres, de couleurs variées, entouraient la base des colonnes, tandis que leurs chapiteaux d'airain, ornés de filets d'or, s'harmonisaient

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXIV, ch. XVIII, parag. 6.

avec les peintures des voûtes. Parmi les artistes nombreux qui couvraient les murs de leurs imaginations graves ou riantes, on nomme le majestueux Fabulus. Il travaillait toujours vêtu de sa toge, exerçant avec une dignité sénatoriale sa profession, que les Romains ont particulièrement honorée. La Maison d'or fut la prison de ses œuvres et de son talent [1]. Parmi les peintures découvertes dans les ruines des thermes de Titus, celle qui représentait Phèdre prête à se pendre de désespoir après les dédains d'Hippolyte, et celle où l'on voyait Coriolan désarmé par sa mère, peuvent être attribuées au grave Fabulus. Ludius, qui avait composé sous Auguste des marines et des sujets agrestes, et Pyrœicus le rhyparographe, c'est-à-dire qui représente des objets bas, avaient sans doute laissé des élèves dont le prince utilisa le talent pour varier les décorations de son palais. Une armée d'artistes et d'ouvriers en tout genre préparaient la demeure de Néron, qui stimulait leur ardeur en honorant le mérite et en payant largement le travail de chacun.

L'art de peindre la pierre et de colorer le marbre venait d'être inventé : il fut d'un grand secours pour l'ornementation de ces parquets immenses et de ces longues murailles [2]. On dut l'employer utilement dans la composition des mosaïques, qui exigeait une grande variété de couleurs, ainsi que dans la décoration des chambres et des galeries où l'emploi d'une teinte uniforme devait ajouter à l'effet et varier selon la destination des lieux. Sous les portiques et dans les péristyles, de grandes peintures murales reproduisaient les faits importants de l'histoire et de la mythologie ; on employait pour ces tableaux des couleurs fondues avec la cire de Carthage et séchées au

1. Pline. *Hist. nat.*, liv. XXXV, ch. xxxvii, parag. 7.
2. Pline. *Hist. nat.*, liv. XXX, ch. i, parag. 3.

moyen d'un fer chaud immédiatement après qu'on les avait étendues. Cette composition était à l'épreuve de l'air extérieur, et ce qui nous en reste n'est pas encore altéré après tant de siècles [1]. Dans quelques galeries les colonnes étaient reliées à leur base par un mur à hauteur d'appui; ce mur était creusé en forme de canal, de manière à recevoir assez de terre végétale pour nourrir des arbustes et des fleurs rares. Pendant les jours d'été, quand les grandes tentures tombaient entre les colonnes, les fleurs parfumaient l'ombre, et leur vue réjouissait les promeneurs.

C'était beaucoup sans doute que d'avoir élevé la Maison d'or et dessiné ses jardins magnifiques, mais il fallait encore meubler dignement les salles, les portiques, les bains; il fallait peupler les appartements et les jardins, de bronzes et de marbres représentant les héros et les dieux, hôtes muets d'un prince qui donnait l'hospitalité à toutes les gloires. Mais comme César ne voulait être entouré que d'ouvrages remarquables dus au génie des grands artistes, pour ne pas faire attendre ce maître exigeant, on dut aller demander à la Grèce et à l'Asie tout ce qui était digne de lui être offert. Acratus, un affranchi de Néron, et le philosophe grec Carinas, furent chargés d'exécuter les ordres du prince. Ils fouillèrent la Grèce jusques dans les derniers villages. Le seul temple de Delphes fournit cinq cents statues; mais les peuples se soulevèrent pour défendre leurs dieux et leurs héros, marbres sacrés dont le génie des sculpteurs avait fait des chefs-d'œuvre. On dut employer souvent la violence pour réduire à l'obéissance les populations indignées. Il est probable que notre Vénus de Milo, mutilée dans un de ces combats où les soldats de Néron la

1. C'est la peinture à l'encaustique. Voir dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* les travaux du comte de Caylus.

disputaient au peuple, fut cachée par ses adorateurs, morts avec leur secret. Deux mille ans après, le hasard se plut à lui rendre, dans une Grèce nouvelle, le culte et les honneurs qu'elle avait perdus?...

Quelques marbres antiques dus aux grands sculpteurs de la Grèce et de Rome sont arrivés jusqu'à nous. Mais parmi toutes les statues de femme qu'on admire dans les musées de l'Europe, la Vénus de Milo est la seule déesse que le paganisme nous ait léguée. Non-seulement elle l'explique, mais elle le justifie presque par l'éclat olympien de sa beauté.

Qu'on se représente donc quelques milliers de statues disposées avec art pour peupler les galeries, les péristyles et les jardins. Une multitude d'hôtes silencieux et immobiles entonrait le prince artiste qui voulait être l'amphitryon de tous les héros et de tous les dieux. On demandait un jour à Praxitèle quelle était la plus belle de ses statues. Celle qu'a peinte Nicias, dit-il. On voit par cette réponse que les anciens coloraient les marbres travaillés par les sculpteurs, soit avec le pinceau, soit avec des procédés particuliers. Ils poussaient l'art jusqu'à imprimer une rougeur pudique sur les joues de la statue qui représentait une jeune fille. Nous savons aussi que les Romains avaient la coutume de vêtir magnifiquement, à certains jours, les héros et les dieux de marbre et d'airain qu'ils honoraient d'un culte particulier. On peut donc se faire une idée de l'éclat et de la variété que ces milliers de statues, peintes ou habillées, donnaient à la décoration du palais.

Néron avait déployé encore plus de luxe dans les thermes. L'eau de la mer et les eaux sulfureuses d'Albula venaient par des conduits particuliers remplir divers bassins; toutes sortes de bains étaient préparés par des esclaves intelli-

gents. En hiver on chauffait les réservoirs; en été on rafraîchissait l'eau des bains en y jetant de la neige. Les murs et le pavé des salles étaient ornés de mosaïques et couverts de marbres précieux. La nacre, les pierreries et ce que la nature produit de plus rare, avaient été prodigués dans la chambre et dans les appartements du prince. Sur les lits de repos en bois de senteur, incrustés d'or, brillaient les tapis d'Orient relevés de franges et de perles de la mer Rouge dessinant des arabesques. Des lambris faits de tablettes mobiles en ivoire, tournaient sur des pivots et présentaient à chaque mouvement des peintures nouvelles. Ces lambris étaient disposés de manière à jeter des fleurs. Des machines invisibles versaient, quand on les faisait mouvoir, des parfums sur les mosaïques, et, par des conduits habilement distribués, lançaient au-dessus des convives une pluie fine et odorante [1].

Dans ce palais, la chambre à coucher de Néron était un assemblage de merveilles, une collection des objets les plus précieux. À côté des tableaux, chefs-d'œuvre des grands maîtres, on voyait la statue d'or de la Victoire, compagne fidèle et complice des Césars, et l'Amazone aux belles jambes que l'artiste impérial emportait dans tous ses voyages. Le lit était orné de perles et de pierreries, couvert de riches broderies d'or, de pourpre et de soie. Néron, qui avait l'esprit tourné aux superstitions, croyait, comme les Orientaux, à la vertu magique des pierres précieuses; il est probable que son lit et les parois de l'alcôve impériale étaient incrustés de ces sortes de talismans. C'était la corne d'Hammon, une pierre couleur d'or, qui procurait des rêves prophétiques; le jaspe, favorable à ceux qui doivent prononcer une harangue; l'améthyste, qui empêche

1. SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XXXI.

l'ivresse en écartant les maléfices, et l'agathe sacrée de l'île de Crète, qui prévient la morsure des araignées et des serpents. Malheureusement on peut croire qu'une main ennemie glissa furtivement dans l'écrin de Néron la pierre noire avec des teintes de sang, le baroptène, qui inspire les monstruosités.

A côté de ces talismans, la dactyliothèque de Néron devait être le plus rare et le plus riche trésor qui fut jamais, surtout après qu'il eut dépouillé les temples de Rome et ceux de la Grèce pour orner ses appartements. Il n'hésita pas à puiser dans la collection de pierreries du roi Mithridate, consacrée dans le Capitole par le grand Pompée, et dans celle de Jules César. Sur des consoles en marbre et sur des tables en bois de cèdre, des perles, des diamants et des pierres précieuses étaient posés dans des coupes d'albâtre. Néron possédait sans doute la célèbre opale d'Antoine, son aïeul, qui avait proscrit le sénateur Nonius pour s'emparer de cette pierre; et la sardoine de Polycarpe, tyran de Samos, enlevée du temple de la Concorde où Livie l'avait consacrée dans une corne d'or; et l'agathe de Pyrrhus, l'ennemi des Romains, où la nature, dit Pline, avait gravé spontanément Apollon et les neuf sœurs avec leurs attributs [1]; la belle émeraude dont il se servait lui-même pour regarder comme dans un miroir les combats de gladiateurs; enfin la pierre unique, la merveille découverte dans les mines d'or de Lamsaque: Alexandre le Grand avait été jugé seul digne de la posséder. Ajoutez à ces trésors ce qu'on avait pu se procurer de statuettes en airain de Corinthe, posées sur des tables de marbre, et les premières porcelaines de la Chine, que les caravanes du pays des Parthes allaient chercher au fond de l'Asie; — on les

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. III.

nommaient vases murrhins. Néron possédait une coupe de cette matière, achetée par lui trois cents talents, c'est-à-dire (1,470,000 fr.), et deux petites coupes de cristal blanc et transparent aussi délicates que nos verres de mousseline [1]. Sur un socle de marbre précieux était posée une statue de quinze pouces de haut, en jaspe enfumé, et représentant Néron portant une cuirasse. On y voyait aussi, probablement, le Sérapis taillé dans une seule émeraude et la statue en topaze offerte à la reine Arsinoë. Dans cette même chambre la lyre d'or du prince était précieusement renfermée au milieu des couronnes que le grand artiste avait obtenues dans les concours de musique, d'éloquence et de poésie.

Au centre de ces appartements somptueux s'élevait à une grande hauteur un dôme représentant le Ciel. C'était la salle à manger de Néron, et ses architectes en avaient fait la pièce la plus remarquable de son palais. A cette coupole, qui figurait la voûte céleste, des astres d'or et de diamant se levaient, se couchaient et suivaient une marche reglée. Fixés à des lambris tournants, ils faisaient le jour et la nuit et reproduisaient le cours du soleil et des astres avec tous les accidents d'ombre et de lumière [2]. Des indications précises, mais incomplètes, fournies par Suétone, il est permis de conclure que Néron, artiste éminent et prince magnifique, avait convenablement disposé toute la salle pour la mettre en harmonie avec cette voûte merveilleuse. Tandis que le ciel roulait sur sa tête, à ses pieds s'étendait l'image de l'enfer, les noires grenouilles du Styx et tout le royaume de Pluton. C'était une vaste composition se développant comme un poëme dans le goût de la

1. Pline. *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. vii, parag. 3.
2. Suétone. *Néron*, ch. xxxi.

grande mosaïque du temple de la Fortune à Preneste[1]. Les plans topographiques étaient déjà connus à Rome sous Claude et même du temps de Jules César. Il est probable que Néron, à qui l'on avait présenté une carte de l'Éthiopie[2], fit peindre sur les murs de la salle à manger, les terres et les mers des trois parties du monde connu, le cours des fleuves et les grandes cités. Ainsi placé au milieu de ces tabeaux, où chaque province était représentée, avec les produits du sol, les animaux, les habitants et leurs costumes particuliers, il parcourait d'un regard son immense empire; et toutes ces contrées lointaines, rapprochées de lui par la magie des arts, il les avait sous la main comme un dieu.

Toutefois il faut bien se garder de croire que Néron fût émerveillé de ces prodiges et qu'il s'arrêtât avec satisfaction à contempler son œuvre. Son imagination fuyait la réalité et ses désirs allaient toujours plus loin que ses regards. La première fois qu'il entra dans la Maison d'or, il se contenta de dire après avoir tout vu : « Me voilà logé comme un homme[3]. »

Au milieu du parc et des jardins s'étendaient des lacs d'eau salée où nageaient des poissons de mer. Plus loin, tous les monstres de l'Inde et de l'Afrique, renfermés dans de grandes ménageries, attendaient les combats du cirque. Les vieux chevaux de Néron, ceux qui avaient remporté le prix dans les courses, étaient pensionnés et nourris dans des écuries magnifiques; ils avaient des couvertures ornées

1. *Explication de la Mosaïque de Preneste*, par l'abbé Barthélemy. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*
2. Pline. *Hist. nat.*, liv. XII, ch. viii, parag. 2.
3. Suétone. *Néron*, ch. xxxi.

de pourpre comme la toge des sénateurs. Au milieu des prairies, s'élevaient des volières aussi grandes que des maisons, pour les oiseaux rares venus des pays éloignés. On y voyait le palais d'un singe que Néron aimait passionnément et qui avait des esclaves à lui pour le servir. A côté s'étendaient les appartements d'Asturcon, le cheval favori du prince; mais ce qu'il y avait de plus nouveau et de plus singulier parmi tant d'inventions, c'était d'avoir enfermé dans les jardins et dans l'enceinte d'une ville, des champs, des forêts obscures et des solitudes peuplées de bêtes fauves. L'art de teindre la toison sur l'animal vivant était alors connu, et Néron dut se plaire à voir des moutons de diverses couleurs errer par troupeaux dans ses prairies [1]. Des cours d'eau avec des moulins, des vignes et des moissons offraient leur aspect agreste et inattendu, et ce contraste donnait plus de prix aux merveilles de l'art et aux œuvres de la nature ainsi rapprochées. Là, s'élevait dans une campagne le temple de Séïa, qui préside aux moissons. Il était construit avec une pierre extraordinaire qu'on venait de découvrir et qu'on n'a pas retrouvée depuis. « Sous le règne de Néron, dit » Pline, on porta de la Cappadoce à Rome, une pierre blanche, » dure comme le marbre, et transparente même dans ses veines » colorées. Néron construisit avec cette pierre le temple de » Seïa. La porte et les fenêtres fermées, on avait dans ce » temple le jour du dehors, non comme avec la pierre spécu- » laire, car ici la lumière au lieu d'être transmise paraissait » être renfermée [2]. »

On retrouvait dans la disposition des jardins de Néron

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. VIII, ch. LXXIV, parag. 3.

2. Tanquam inclusa luce non transmissa. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. XLVI.

quelque chose de son caractère, mélange inouï de vice et de vertu; les objets les plus hideux à côté des paysages riants. Il nourrissait des mules hermaphrodites et trouvait du plaisir à se faire traîner par ces monstres. On lui avait envoyé d'Égypte un anthropophage qu'il nourrissait de chair crue. Suétone affirme que Néron voulut lui donner des hommes vivants à dévorer [1]. Qui donc aurait pu l'empêcher de satisfaire son désir? La vie entière de Néron prouve que la vue du sang et le spectacle des douleurs physiques lui étaient insupportables; Tacite nous l'atteste dans la vie d'Agricola et Suétone ici ment à plaisir [2].

Dans la vie ordinaire comme dans les circonstances solennelles, Néron avait des prodigalités et un luxe excessifs. Pour être magnifique à ses yeux il fallait courir à sa ruine. Le strict nécessaire était pour lui dans l'extrême profusion. Aucune proportion entre le mérite et la récompense dans les personnes qu'il honorait de ses gratifications. Le gladiateur Spiculus obtint de lui des maisons et des terres qu'avaient possédés des consuls illustrés par un triomphe. Il ordonna, pour l'usurier Panéros, des funérailles dignes d'un roi. Il jouait aux dés à quatre cents grands sesterces le point (77,500 fr.). Jamais il ne mit deux fois le même habit. Ses filets pour pécher dans les étangs étaient d'or avec des mailles de pourpre [3].

Dans ses voyages Néron avait une suite aussi nombreuse qu'une armée. Mille voitures portaient ses bagages. Les coureurs qui le précédaient, montés sur de beaux chevaux, étaient

1. Suétone. *Néron*, ch. xxxvii.
2. Nero tamen subtraxit oculos, jussitque scelera, non spectavit. Tacite. *Vie d'Agricola*, ch. xlv.
3. Suétone. *Néron*, ch. xxx.

de grands nègres portant des colliers et des anneaux aux jambes et aux bras. Les mules qui traînaient ses voitures étaient ferrées d'argent, et les cochers qui les conduisaient marchaient vêtus de pure laine du Caucase[1].

On retrouvait chez Poppée les prodigalités et le luxe de Néron poussés jusqu'à la recherche minutieuse et à la délicatesse extrême. Jamais femme n'a porté plus loin l'admiration et le culte de sa beauté. De chez Othon, le fastueux qui lui avait inspiré l'adoration d'elle-même, elle vint dominer au Palatin. Là sa nouvelle position à défendre et la gloire de l'empire à soutenir, lui furent un prétexte pour ajouter encore aux travaux de sa toilette des précautions et des soins. Néron, qui l'aima passionnément, même après sa mort, composa des vers en son honneur et chanta sa divine beauté. Elle était d'une blancheur marmoréenne, entretenue par des bains de lait dans sa fraîcheur et dans tout son éclat. Elle se faisait suivre dans ses voyages par un troupeau de quatre cents ânesses pour suffire à ce luxe insensé[2]. Salvius Othon portait de faux cheveux, si artistement arrangés que le fait ne fut connu qu'après sa mort : Juvénal lui reproche de couvrir son visage d'un masque de pâte pour le préserver du contact de l'air[3]. Poppée avait pris cette habitude chez Othon, son second mari. Elle se servait d'une espèce de fard onctueux qu'on étendait sur sa figure et qui formait une croûte en se fixant sur la peau. Elle gardait nuit et jour cet emplâtre, et quand il était enlevé, son visage, d'une blancheur éclatante, se colorait à la plus légère émotion.

Au sortir du bain, Poppée s'abandonnait aux mains de ses

1. Suétone. *Néron*, ch. xxx.
2. Pline. *Hist. nat.*, liv. XI, ch. xcvi, parag. 2.
3. Juvénal. *Sat.* ii, vers 107.

femmes choisies qui rivalisaient de soins autour de sa personne. Elles étaient nombreuses et classées d'après les services qu'elles devaient rendre : les unes préposées à la chevelure et aux parfums, les autres aux vêtements, certaines gardant les bijoux dans les boîtes de senteur, et d'autres veillant à la chaussure; les plus expérimentées, réservées pour le conseil, se tenaient immobiles pendant que leur maîtresse, enveloppée de sa robe de chambre et assise devant son miroir, étudiait ses poses et ses mouvements de tête.

Les cheveux de Poppée, les plus beaux du monde, étaient d'un blond doux et brillant comme l'ambre, la couleur la plus estimée des Romains. Les patriciennes que la nature n'avait pas favorisées, employaient pour obtenir cette nuance la poudre de safran, un savon de Germanie et des onguents dont Martial et Ovide nous ont conservé la recette. Néron a chanté dans ses vers les cheveux de Poppée qu'il appelle des cheveux d'ambre [1], et l'illusion fut complète si les parfumeurs du quartier toscan fournirent à Poppée un cosmétique à l'ambre gris qui exhalait une odeur suave. D'après les rares médailles conservées jusqu'à nous, voici quelle était sa coiffure : autour du front et jusqu'au-dessous des oreilles, ses cheveux, frisés à l'aiguille de fer chauffée dans les cendres, formaient trois rangs de petites boucles égales et symétriques; le reste de la chevelure, troussé et roulé derrière la tête, était fixé par des chaînes et des anneaux d'or. Des rubans blancs, garnis de pierreries, servaient parfois à les nouer. Elle y plantait aussi des poinçons ornés de perles ou des aiguilles d'or en forme de javelot. On préférait

1. Domitius Nero in cæteris vitæ suæ portentis, capillos quoque conjugis suæ Poppeæ, in hoc nomen adoptaverat, quodam etiam carmine succina appellando. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. XII, parag. 3.

généralement les perles de la mer Rouge à cause de leur extrême blancheur. Ses boucles d'oreilles étaient des crotales de trois diamants, dont le cliquetis la charmait, et, par les mouvements de tête les plus légers, servait d'accompagnement à ses paroles.

La chaussure ordinaire de Poppée, les brodequins de Sycione, était d'un cuir blanc avec des semelles en feuilles d'or, de façon à faire ressortir l'élégance de son pied sur le marbre des mosaïques et sous les franges brodées de sa robe. Ces brodequins montaient aussi haut que les nôtres; ils étaient ornés de perles et serrés sur le coude-pied avec des lacets en fil d'or et de soie. Une boucle, en forme d'aigle ou de croissant, les maintenait aussi quelquefois. Avant de chausser leur maîtresse, les femmes de Poppée enveloppaient dans des bandelettes d'un linge fin ses pieds et ses jambes jusqu'à la hauteur du genou. Ces bandelettes étaient fixées par des jarretières aussi riches qu'un diadème, et telles que les portait le grand Pompée lorsqu'un tribun lui reprochait de cacher le bandeau royal sous sa toge. Par-dessus la première tunique, de lin ou de laine légère, les dames romaines avaient un corsage brodé dont l'étoffe était un tissu de laine, d'or et de soie qui se fabriquait en Orient. C'était la pièce la plus brillante de leur costume, et la stole, une longue robe qu'elles passaient sur ce corsage, devait le laisser entrevoir, quoiqu'elle fût serrée à la taille par une ceinture. Le bras droit et la gorge restaient nus pour recevoir les colliers de perles et les bracelets.

Jalouse d'un empire qu'elle devait à sa beauté, Poppée ne négligeait rien de ce qui devait charmer et captiver Néron. Elle avait lu sans doute et médité le troisième chant de l'*Art d'aimer* d'Ovide, et son instinct de femme avait dû beaucoup ajouter aux préceptes du maître. Elle savait mieux que lui ce

qu'on gagné à faire attendre ses faveurs, comment on éloigne une rivale, et ce que les soins ajoutent à la beauté. Elle avait perfectionné l'art de régler sa démarche sous les ombrages du théâtre Pompée, d'ajouter un attrait à ses défauts même, et de faire résonner dans son sourire je ne sais quoi de féminin et de léger [1]. Poppée fut la première à porter des étoffes de soie pure sans mélange aucun, et la seule à s'envelopper de longs voiles pour cacher son visage aux profanes. Elle poussa la science de la coquetterie jusqu'à faire un retour vers la pudeur native de la femme; et nous devons lui savoir gré d'avoir compris, bien qu'elle fût sans vertu, ce que la vertu a de puissance et de charmes.

Misérable condition des femmes romaines dont le bonheur, le repos et l'honneur dépendent d'un caprice! A tout prix il faut plaire, il faut satisfaire le maître, et le mariage n'est pour elle qu'une sorte de prostitution. Combien plus admirable et plus digne est la femme chrétienne, dont les devoirs n'excèdent pas le respect de soi-même, et qui peut plaire sans provoquer, réglant son élégance sur les sentiments d'estime et de respect qu'il lui suffit d'inspirer!

Le luxe excessif de Néron et de Poppée exigeait d'énormes dépenses : L'incendie de Rome en fit ressortir l'exagération. Ce fut, comme on l'a déjà dit, le gouffre où s'abîmèrent à la fois la popularité, les trésors et la fortune de Néron. Pour reconquérir l'affection du peuple, qu'on lui avait aliéné par la calomnie, le prince dut revenir aux combats des gladiateurs et en augmenter la pompe. Julianus, son entrepreneur des jeux, porta le luxe jusqu'à fixer à des boutons d'ambre les filets

1. Nec sua perpetuo contendant ilia risu,
Sed leve nescio quid femineumque sonent.
OVIDE, *Art d'aimer*, chant III, vers 285.

tendus au cirque entre l'arène et les spectateurs. Il fit confectionner en cette précieuse substance tout le matériel d'un seul jour, y compris les armes et les bières pour les morts [1].

Les combats de l'amphithéâtre, les courses de l'hippodrome, les chasses dans le cirque se multiplièrent ainsi que les distributions de vivres et de blé, sans oublier les loteries qui donnaient à tous les joies de l'espérance et la richesse à quelques-uns. On est souvent forcé de revenir sur un pareil sujet en racontant la vie de cet empereur où les plaisirs du peuple, la paix du monde et les largesses faites à la multitude occupent la plus grande place. Malgré l'épuisement des finances, Néron conçut alors des entreprises gigantesques auprès desquelles s'effacent les travaux de ses successeurs. Il voulut réunir dans une même enceinte le port et la ville d'Ostie avec les sept collines et les faubourgs de Rome, qui s'étendaient jusqu'au pont Milvius. On commença le tracé d'un canal assez large pour porter des vaisseaux du lac d'Averne au Tibre dans un trajet de cinquante lieues. Un autre canal creusé parallèlement au Tibre devait conduire l'eau de la mer, d'Ostie aux pieds du Capitole. Dans toutes les provinces de l'empire les criminels furent requis pour exécuter ces travaux, ce qui était plus humain que de les exposer aux bêtes.

Néron fut obligé de faire attendre leur solde aux prétoriens, ses vrais appuis, pour suffire aux premières dépenses qu'exigeait ses entreprises. Les historiens s'en étonnent et ils taxent Néron de folie. Toutefois on découvre aisément, après un moment de réflexion, ce qu'avaient de juste et de forcé ces travaux extraordinaires. On y voit l'effort d'un prince qui veut reconquérir sa popularité, faire oublier les calomnies dont il

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. XI, parag. 13.

est l'objet, détruire la tristesse qui séjournait dans les cœurs en absorbant l'attention publique par des prodiges, et jeter les imaginations dans des ravissements tels que l'esprit public, ne se souvenant plus du fatal incendie, se reposât entièrement sur ces dernières impressions.

On regrette que Tacite et Suétone au lieu de se renfermer, celui-ci dans les faits et celui-là dans sa politique aristocratique et stoïcienne, ne nous aient pas signalé les modifications profondes que la population romaine subit alors inévitablement. L'affluence des étrangers qui arrivaient de tous pays, après avoir acquis le droit de cité, les affranchissements nombreux provoqués par le christianisme, durent augmenter dans une proportion énorme la multitude dont César avait à se préoccuper. Certainement il n'était pas facile à Néron de se dégager brusquement de tous les malheureux qu'il eut à nourrir, à vêtir et à loger le lendemain de l'incendie. Comment licencier du soir au matin cette armée formidable de la misère? Là peut-être est l'explication des travaux qu'il dut entreprendre. Il serait juste d'ajouter que les naufrages, très-fréquents à la hauteur du cap de Misène, autorisaient Néron à creuser un canal dans les Marais Pontins, pour que les flottes chargées de grains n'eussent pas à franchir ce mauvais pas. Il préservait ainsi, par des arrivages réglés et certains, la vie du peuple romain des hasards de la mer, et l'autorité de César des colères de la multitude.

Tout ce que les beaux-esprits du temps ont vu dans les entreprises de Néron, c'est qu'après lui personne n'osa les poursuivre, c'est que les travaux exécutés dans les Marais pontins gâtèrent les vignes qui produisaient le Cécube [1], et que la

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XIV, ch. VIII, parag. 2.

qualité de ce vin fut irrévocablement perdue. Ainsi, malgré ces grands projets, Néron ne retira aucun profit ni de son dévouement au peuple, ni de ses prodigieux efforts pour le secourir. La conspiration de Pison, toujours en permanence, s'étendait insensiblement à toutes les classes, pénétrait jusque dans le prétoire et entretenait les calomnies répandues contre le prince. Ainsi placé entre les prétoriens mécontents, les sénateurs stoïciens irrévocablement hostiles, et l'immense multitude des chrétiens étrangers à sa fortune, Néron ressentit les premiers frissons de l'isolement. Les souverains en éprouvent de pareils quand les nations se retirent d'eux, et que dans leurs palais, encombrés de richesses, règne cette misère morale que Tacite appelle la disette de la vérité, *inopia veri*[1]. L'empereur revint alors avec un nouvel acharnement à son projet de découvrir les incendiaires et de se justifier par leur châtiment. Les chrétiens lui furent désignés, et tout à coup prêtres et philosophes, sénateurs et lettrés, étrangers et citoyens, se levèrent à la fois pour accuser, pour maudire et pour lui livrer un peuple innocent.

1. TACITE. *Hist.*, liv. I, ch. XXXV.

CHAPITRE III

PREMIÈRE PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS

Première persécution des chrétiens. — Le monde païen est unanime contre eux. — Les pires scélérats et les plus grands génies accusent les chrétiens. — Une immense multitude est jetée dans les fers. — Christianisme violemment introduit dans l'Histoire romaine. — Divinité de Jésus-Christ. — Le genre humain attendait un Dieu. — Autorité de l'Église. — Premiers martyrs livrés aux bêtes et brûlés. — Les chrétiens des Catacombes recueillent leurs restes. — Néron se complaît dans sa toute-puissance.

Après avoir raconté l'incendie de Rome, il a fallu décrire la Maison d'Or. La nouvelle merveille avait ému les imaginations et fixé tous les regards. Les successeurs immédiats de Néron, Othon et Vitellius, crurent devoir ajouter quelque chose aux splendeurs de ce palais; mais pendant que les architectes Sévérus et Céler aiguillonnaient l'ardeur d'une armée d'artistes et de travailleurs, bien des événements s'étaient accomplis que nous n'avons pas encore mentionnés. Le plus considérable de ces événements, c'est sans contredit la première persécution des chrétiens. On la regarde généralement comme la plus terrible qui fut jamais. Elle éclata en l'année 64 de J.-C. et 817 de la fondation de Rome. Tout ce que le monde païen avait

de plus noble et de plus abject dans la ville éternelle se leva contre les chrétiens, et cette unanimité prouve en faveur de la loi nouvelle. La vérité absolue et la vertu suprême pouvaient seules blesser tous les cœurs dans une société, monstrueux assemblage de toutes les erreurs et de tous les vices. On peut assurer que Néron et ses complices persécutèrent les chrétiens beaucoup plus en haine du dieu nouveau que par dévotion envers les divinités du paganisme, auxquelles personne ne croyait plus.

Pline l'ancien, le plus honnête homme de son temps, était un pur matérialiste; Tacite, le plus grand des historiens, à peine un déiste incertain. Dans ce délabrement de la religion nationale, à laquelle les enfants eux-mêmes ne croyaient pas [1], et dans la cohue des systèmes philosophiques, quelle doctrine et quelle morale pouvaient s'imposer à l'esprit de Néron? Après bien des incertitudes il s'adonna au culte d'Astarté de Syrie; mais n'ayant pas obtenu de la déesse tout ce qu'il espérait, il la prit en souverain mépris et s'oublia jusqu'à souiller sa statue [2]. Il fut ensuite très-dévot à une sorte de poupée. C'était une image de jeune fille qu'un homme du peuple lui avait donnée en l'assurant qu'elle le sauverait de tous dangers. Il ne faut pas rire de ces défaillances et de ces ridicules inhérents à l'incertitude de notre condition et aux faiblesses de notre nature. On n'arrive, en ces sortes de matières, à la sécurité que par la supériorité de l'intelligence ou

1. Esse aliquos manes, et subterranea regna,
Et contum, et stygio ranas in gurgite nigras.
. . . .
Nec pueri credunt.
JUVÉNAL, *Satire*, II, vers 149.

2. Religionum cusquequaque contemtor, præter unius deæ Syriæ. Hanc mox ita sprevit, ut urina contaminaret. SUÉTONE. *Néron*, chap. LVI.

par la droiture du cœur. Il est encore un moyen d'obtenir un peu de calme, c'est l'ignorance profonde et l'entière dépravation qui donnent le repos de l'abrutissement.

La plupart des hommes en étaient là, quand les premiers éclairs de la révélation, déchirant les ténèbres du paganisme, apprirent aux nations leurs turpitudes et leurs crimes. Le christianisme avait pu se produire sans danger dans la confusion des systèmes de religion et do philosophie que les Césars voyaient avec indifférence. L'administration paternelle de Claude et la politique libérale de Néron permirent à Pierre, à Paul et à leurs coadjuteurs de convertir un peuple à la loi nouvelle. Jésus-Christ fut annoncé dans le prétoire et dans les quatorze régions; Rome et César ne pouvaient plus ignorer le nouveau dieu. Aussitôt toutes les erreurs se réunirent contre sa divinité et, dès qu'ils furent connus, les chrétiens n'eurent que des ennemis.

C'étaient d'abord les Juifs, accusés d'avoir crucifié le Juste. Ils étaient excités par leurs frères de Judée qui avaient déjà commencé la persécution en lapidant Étienne, et en décollant Jacques, premier évêque de Jérusalem. Poppée les protégeait spécialement : ils l'associèrent à leurs haines. Simon le Magicien, qui était alors en crédit à la cour de Néron, n'hésita pas à noircir de ses calomnies ceux qui l'avaient repoussé avec mépris. Ajoutez aux Juifs et aux hérétiques les apostats comme l'ouvrier en cuivre Alexandre, dont saint Paul se plaint amèrement [1]. Beaucoup d'entre les païens embrassaient le christianisme, par amour do la nouveauté, pour l'abandonner bientôt après. Rien n'était plus facile en effet que de se moquer des dieux et de leurs prêtres; mais rien n'exigeait plus

1. *Première Epître à Timothée*, ch. III, vers 20. — *Deuxième Epître à Timothee*, ch. IV, vers 4.

d'efforts et d'empire sur soi-même, que d'être humble, chaste et dévoué. Tous ceux qui se retiraient du christianisme par impuissance haïssaient mortellement une religion qui leur avait donné la mesure de leur lâcheté.

Il est amer de penser que dans cette grande circonstance le génie des philosophes et des historiens n'ait pas été plus clairvoyant que la cruauté des scélérats, et que Tacite ait écrit là-dessus pour la postérité comme Tigellin parlait à Néron. Quant à Sénèque, qui bien certainement a vu saint Paul et connu la religion nouvelle, il traita l'Église naissante comme le proconsul avait traité son divin fondateur : il fut le Pilate du christianisme. Mais s'il n'osa pas défendre les chrétiens, Tacite eut l'odieux courage de les attaquer. D'après lui les chrétiens sont des misérables abhorrés pour leurs infamies; leur culte est une superstition exécrable; ils sont convaincus de haïr l'humanité. On les reconnaît coupables de tous les crimes et dignes de tous les supplices[1].

A de telles accusations, Néron dut reconnaître les auteurs du grand incendie et il n'hésita pas à les punir. Le peuple apprit avec une joie féroce que les chrétiens allaient être livrés aux plus cruels supplices. Cette grande immolation de plusieurs milliers d'innocents fut un attentat tout romain qui enveloppa dans la même complicité le peuple et le sénat, les grands esprits et le vulgaire. A bien considérer le fond des choses, Néron est le seul dont la conduite puisse être expliquée. Il savait que la superstition nouvelle faisait des prosélytes, surtout parmi les classes infimes de la société. On lui dérobait sa chère populace qu'il aimait tant, on diminuait d'une

1. Ergo, abolendo rumori Nero subdidit reos, et quesitissimis pœnis affecit quos, per flagitia invisos, vulgus christianos appellabat. TACITE. *Hist.*, liv. XV, ch. XLIV.

immense multitude le nombre de ses partisans les plus dévoués.

Peut-être aussi fut-il instruit alors des conversions que Paul avait opérées jusque dans son palais. Les chrétiens de la maison de César, dont l'apôtre envoyait les salutations aux habitants de Philippes, furent livrés sans doute par quelque délateur et Néron vit son palais et sa famille envahis par la contagion. Il poursuivit donc les chrétiens avec l'empressement d'un homme heureux de se justifier et de donner satisfaction à l'opinion publique. On les arrêtait par troupes pour les jeter dans les cachots, et les prisons de Rome en étaient remplies. Il n'y avait pas là de procès à instruire pour savoir s'ils étaient coupables d'un crime. L'esprit public était contre eux; on leur appliquait cet odieux jugement par l'opinion, éternel instrument des scélérats contre les plus irréprochables. Rien n'était plus facile que de se justifier en adorant les dieux; mais la primitive Église compta bien plus de fidèles que d'apostats. Ils se vantèrent d'être chrétiens, et ce mot suffit à la condamnation du plus grand nombre. On allait donc largement pourvoir aux jeux cruels du cirque et la curiosité du peuple aurait un aliment nouveau. On réservait une si riche proie aux griffes des lions et des tigres, qu'on ne savait pas si les bêtes pourraient suffire à l'immolation. Ce fut au Palatin et dans Rome une grande question de savoir comment on s'amuserait à voir mourir ces quelques milliers d'hommes, et l'on attendit avec impatience le jour où Néron disposerait de leur sort, en artiste, pour faire de leurs tortures un plaisir digne du peuple-roi.

Voilà donc le christianisme violemment introduit dans l'histoire romaine pour en être, depuis cette époque jusqu'au temps présent, le côté le plus pur et le plus grand intérêt.

Mais quel est ce dieu nouveau qui provoque le dévouement et qui fait descendre l'héroïsme dans la foule? Quelle est cette religion née la première en dehors du cadre de la nationalité? Quelle est cette association d'un ordre étrange qui admet au droit de cité l'esclave avec le maître et le barbare ainsi que le Romain. Il serait imprudent de promettre une démonstration : en pareille matière exposer et raconter suffit. La vérité seule, par son poids, descend au fond des consciences et gagne par sa propre vertu les hommes de bonne volonté.

La divinité de Jésus-Christ, si légèrement niée de nos jours, fut reconnue d'abord par les païens eux-mêmes. Quelques empereurs, Tibère le premier, virent dans le crucifié quelque chose de plus qu'un homme. Pour tous les chrétiens des premiers siècles Jésus était Dieu, comme le témoignage de Lucien le prouve [1]. Il l'était pour Simon le Magicien lui-même, qui affirmait la Trinité et qui reconnaissait l'incarnation du Verbe. Philostrate, qui voulut opposer Apollonius de Tyane à J.-C., fit aussi de son héros un dieu opérant des prodiges. Après Alexandre et César l'humanité n'attendait rien des héros. Elle n'espérait rien des sages après Socrate. Ses défaillances et sa dégradation, qu'elle sentait mieux que nous ne savons les comprendre, lui faisaient désirer et pressentir le rédempteur. Les poëtes et les sibylles, les philosophes et les prophètes partageaient l'instinct populaire : c'était un dieu que le monde attendait. Ce fut un dieu qu'il reconnut dans le crucifié, et tous ceux auxquels sa vie et sa mort furent racontées par des hommes qui mouraient pour confirmer leur témoignage, dirent comme le centurion du sépulcre : En vérité, cet homme est fils de Dieu.

1. Eusèbe, liv. II, ch. II, *de son histoire*. Lucien, ch. LXVIII, parag 13. *Mort de Pérégrinus*.

Comme il s'est donné pour tel, si on découvrait jamais que Jésus n'est pas Dieu, il serait démontré qu'il ne fut pas même un honnête homme. Rapprochez de sa vie humble, obscure et resserrée, les épopées historiques où se déploie le génie des Alexandre, des Napoléon et des César. Avec les moyens d'action d'un maître d'école, Jésus opère une révolution plus étendue, plus profonde et plus durable que les conquêtes et les changements de règne accomplis par l'épée. Il fut donc plus puissant, plus grand que ces immortels génies. Mais comme on ne peut pas dire qu'il fut un d'entre eux, puisqu'il est tout autre, qu'était-il donc ?...

Rien n'est plus grand dans l'homme que la faculté d'aimer et de haïr ; l'amour et le dévouement sont le côté divin de notre nature : ils furent toujours le mobile des plus sublimes actions. Eh bien, je le demande, qui aima et qui fut aimé comme Jésus-Christ, de Madeleine à sainte Thérèse et de Pierre à Pie IX ? La grande pensée sortie du cœur humain, c'est la divinité de Jésus-Christ ; la plus éclatante manifestation de la bonté divine, c'est la rédemption, et l'on ne saurait admettre que le mensonge entre pour quelque chose dans ces grands mouvements d'amour. Au moment où Dieu s'incline vers sa créature pour la sauver, au moment où l'homme s'élève à Dieu par la reconnaissance et le dévouement, ils s'affirment et se manifestent tous deux dans leur vérité la plus absolue.

Quand l'étendard de la réhabilitation se leva sur le monde, quand les proscrits et les déshérités de la société païenne virent apparaître, au moment où ils étaient le plus accablés, ce Dieu fraternel qui s'était fait un supplice de toutes leurs douleurs, la race humaine poussa un grand cri de reconnaissance. Elle reconnut Dieu à son amour, et tous les malheureux se précipitèrent dans ces bras ouverts pour les rece-

voir. La croix est une folie pour les heureux du siècle qui épuisent toute leur âme à posséder les richesses, la gloire et le pouvoir; mais ceux qui souffrent et qui ont besoin d'espoir, ceux qui soutiennent le rude combat de la vie, auront toujours devant les yeux la douce image du crucifié, et l'agonie divine où dans un cri suprême il jetait au monde son dernier souffle pour le ranimer.

De l'incontestable divinité de Jésus-Christ découlent l'autorité de l'Église et la suprématie de Pierre. Les Évangiles et les témoignages des premiers siècles du christianisme donnent à ces faits la certitude historiquo la plus absolue. Pierre est établi chef des apôtres, les Églises patriarcales d'Orient sont fondées par lui, et Rome devient le siége de son autorité : jamais la papauté ne fut plus manifeste. Cela fut ainsi, et cela devait être. Un pouvoir divin s'exerçant sur les consciences était indispensable pour fonder une société spirituelle où la force matérielle ne devait pas maintenir l'unité.

Ceux qui n'acceptent d'autre règle de conduite que les saints Évangiles interprétés par eux-mêmes, oublient imprudemment que l'Église a précédé les saintes Écritures. L'évangile de saint Jean ne fut donné à l'Église d'Éphèse que soixante-trois ans après la mort de Jésus-Christ. Les épîtres, les actes des apôtres, les évangiles, ouvrages de Luc et de Marc, qui n'ont pas été disciples de Jésus, furent écrits dans des circonstances particulières qui réduisaient leur importance de beaucoup. C'est en les reconnaissant, c'est en les autorisant, c'est en les expliquant que l'infaillibilité de l'Église nous les rend utiles et sacrés. Ainsi que l'ont pensé tous les grands génies des premiers siècles chrétiens, à l'Église seule, qui a produit et conservé les livres saints, appartient le droit de les expliquer et d'en déterminer le sens. Nul no peut

être admis à interpréter à son gré une loi qu'il doit subir. Si les libres penseurs avaient pu, dès le commencement, modifier ou retrancher tout ce qui n'était pas à leur convenance dans les saintes Écritures, et si la témérité des hérésiarques avait complétement réussi, additionnez, depuis Simon le Magicien jusqu'à nos jours, toutes leurs erreurs et vous verrez qu'au moment où nous sommes il ne nous resterait pas un seul verset des évangiles.

C'est dans les mêmes sentiments d'obéissance et de foi qu'étaient unis les chrétiens entassés dans les prisons de César. Simon le Magicien et ses disciples se tinrent hors de l'Église où n'était pas le danger. Jésus-Christ et ses apôtres reçurent alors ce double hommage que la vérité seule peut mériter. De toutes les races et de tous les pays, de toutes les conditions et de toutes les classes se déchaînèrent à la fois les erreurs et les haines associées pour les proscrire, tandis quo les dévouements et la foi, venus aussi de toute part, se réunirent pour les servir jusqu'à la mort.

On avait saisi les chrétiens en masse, et ce fut en masse et par grandes troupes qu'ils furent exécutés. On les attachait en croix, on les livrait par centaines aux lions affamés. Bientôt on s'aperçut que ces criminels d'une nouvelle espèce ne luttaient pas contre la mort et se laissaient égorger avec une joie mystérieuse, aussi étrangère au courage qu'à l'épouvante. C'était une proie indigne du tigre et du lion. On les couvrit alors de peaux de bêtes pour les faire chasser et dévorer par des chiens. Mais ni les animaux du cirque, ni les chiens, ni le gibet ne pouvaient suffire à toutes ces victimes; et cependant les cachots étaient encore pleins. C'est alors que Néron, toujours persuadé qu'il tenait les auteurs de l'incendie, inventa pour eux un châtiment qui serait à la fois l'expiation et le souvenir de leur

crime. On annonça que César donnerait une fête de nuit dans ses jardins du Vatican, et que les chrétiens ajouteraient beaucoup à l'éclat de cette réjouissance par la nouveauté de leur supplice. Le cirque et les jardins de Néron s'étendaient de la colline du Vatican aux bords du Tibre. Caligula, sa sœur Agrippine, et Néron, fils de celle-ci, avaient successivement possédé, en vertu d'héritages ouverts par l'assassinat, ces champs sinistres, bien dignes d'être le théâtre de la fête. Dans ces jardins, ornés avec le plus grand luxe, s'élevaient des temples, des thermes et des portiques peuplés de statues. Là s'étendait le stade où Néron s'exerçait à conduire des chars attelés de deux et de quatre chevaux. Au milieu de cet hippodrome, Caligula avait érigé un obélisque, et ce témoin séculaire du supplice des chrétiens est encore debout, presque à la même place, devant Saint-Pierre de Rome.

Deux ou trois mille chrétiens, enveloppés de toiles imprégnées de bitume, étaient liés à des poteaux. Ces poteaux, terminés en pointes et fixés sous le menton du patient, avaient été plantés de distance en distance le long des sentiers qui couraient dans le parc, autour des massifs de verdure et des bois sacrés, devant les temples, près des statues, et dans le pourtour de l'hippodrome. A ces mille gibets, autant de victimes étaient attachées, roulées dans leur tunique de soufre, et formaient de longues allées dans les labyrinthes de ces vastes jardins. Au milieu de la foule joyeuse où marchent gravement quelques patriciens impatients de voir la chute de Néron, pas un mot de protestation, pas un mouvement de pitié pour tous ces malheureux qui vont mourir. Qu'un des stoïciens, affamés de justice et de liberté, aille demander à ces hommes dont on ignore le crime, pourquoi ils sont condamné, et chacun d'eux pourra lui faire une de ces ré-

ponses : « J'ai pardonné à mon ennemi; j'ai affranchi tous mes esclaves; j'ai refusé de conspirer contre César; j'ai traité comme frères le barbare et l'étranger; j'ai donné tous mes biens aux pauvres. Voilà pourquoi je meurs. » Mais ces vertus étaient si nouvelles qu'on ne pouvait pas y croire, et la vraisemblance était en faveur des bourreaux. Les chrétiens sont des ennemis publics! Pourquoi? personne ne s'en inquiète et ne s'en informe. Il y a fête de nuit au Vatican; Néron ouvre au peuple ses splendides jardins. Allons au Vatican, dit la foule, allons voir brûler ces infâmes chrétiens.

César a retrouvé sa popularité; il va gaiement en costume de cocher au milieu de la multitude qui l'adore. Il a donné des jeux au cirque; il conduira des chars dans ses jardins. Néron est innocent de l'incendie de Rome, et serait-il coupable, comment ne pas aimer un prince qui prodigue à son peuple des spectacles si beaux?...

Ce fut un spectacle magnifique, en effet. A peine la nuit s'est étendue sur les sept collines, que les nombreux esclaves de César mettent le feu aux grands rouleaux de toile dont les chrétiens sont enveloppés. Tout à coup ces mille flambeaux qui respirent s'allument à la fois et se dessinent en longues allées dans l'obscurité des jardins. Sous l'action du feu qui les enveloppe, les martyrs, liés à leurs poteaux, frémissent et se tordent en criant. Ces grandes torches brûlent et s'élancent vers le ciel comme des fantômes; l'huile de ces lampes est de chair et de sang humain. Des lueurs sinistres éclairent les bois sacrés, les thermes et les statues : ces dieux obscènes et ces nymphes riantes semblent partager la satisfaction de la multitude. La fumée noire qui s'élève de ces candélabres vivants, monte vers le ciel et se tord, comme pour exprimer leurs tortures. De chaque torche sort un long cri

de souffrance : ces mille voix mourantes forment la grande plainte d'un peuple de victimes, et la foule émerveillée se réjouit au milieu de cette immense douleur. Des chœurs de musique chantaient sous des berceaux, et faisaient résonner les bords du fleuve et la colline des refrains du Nil, tandis que les courtisanes d'Espagne et de Syrie voltigeaient par troupes et dansaient leurs pas gracieux.

Le plus beau moment de la fête, sans doute, fut le spectacle de César en costume d'Apollon, et traîné par des bacchantes nues, dans un char d'ivoire, sur le sable d'or des allées. Une troupe de nymphes brûlait de l'encens en son honneur et marchait devant lui, d'autres suivaient son char en lui jetant des fleurs. Au milieu des prostitutions dont il était l'objet et des supplices qu'il avait ordonnés, il s'avançait indifférent et peut-être accablé d'ennui.

Un des lettrés délicats ou des philosophes admis dans cette cour, a pu saisir l'occasion pour dire au maître en lui montrant ses victimes : « Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. Ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils sont tous frères... ils adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois; ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun, sur la foi qu'ils ont en ses paroles[1]. » C'est ainsi que les ennemis des chrétiens parlaient des martyrs, et il était juste de rapprocher la preuve de leurs crimes du récit de leurs tourments.

Pendant que la vallée du Vatican était inondée de lumière et de flammes, au-dessus s'ouvrait l'entrée des grottes dans

1. Lucien, ch. LXVIII. *Mort de Pérégrinus*, parag. 13.

les flancs de la colline. C'était là, dans une obscurité profonde, que priaient à genoux ceux de la famille chrétienne qui avaient échappé à la délation et aux satelilites de César. Les plus timides, retirés au fond des carrières, les plus ardents, groupés à l'entrée des souterrains. Ceux-ci considéraient en silence cette vallée des tortures où leurs frères étaient consumés par le feu; ils les entendaient gémir, et la joie de la multitude ajoutait à l'horreur du spectacle. Pierre et Paul étaient alors absents. L'importance de Pierre l'aurait dénoncé; Paul l'héroïque aurait été trahi par son courage. Les diacres et les évêques coadjuteurs consolaient l'Église éprouvée.

Aussitôt que le sang et la chair, qui alimentaient ces mille flambeaux, furent épuisés, César et la foule se retirèrent tumultueusement, et rentrèrent dans Rome par la Voie triomphale. Les chrétiens des catacombes descendirent dans les jardins de Néron, redevenus obscurs et silencieux. Ils recueillirent tout ce qui restait de cette légion de martyrs : les cendres, les ossements calcinés, les lambeaux. La nuit uffit à peine à l'accomplissement de ce devoir pieux. Les saintes reliques furent emportées dans les carrières, enfouies comme un trésor et cachées sous les autels. Pendant quatre siècles de persécutions et de luttes, l'Église a thésaurisé le sang et les ossements de ces héros. Voilà sur quels fondements Saint-Pierre de Rome est bâti.

L'année 64 se termine par des événements dont la préoccupation publique augmenta l'importance. Les gladiateurs élevés à l'école de Preneste essayèrent de se soulever. Le peuple de Rome, plein de souvenirs d'espérances et de frayeurs extraordinaires, s'imagina qu'un nouveau Spartacus allait revendiquer les droits de la dignité humaine. Une tempête détruisit, sur la côte de Toscane, la flotte de la

Méditerranée. Néron avait ordonné qu'elle fût rentrée à jour fixe dans le port de Misène, et le désastre lui fut reproché. Une comète apparaît; on constate la naissance d'un veau à deux têtes; des tonnerres fréquents ébranlent la ville. L'opinion publique n'a qu'une seule interprétation pour tous ces faits. C'est un changement de règne qui se prépare : c'est la colère des dieux qui murmure avant de foudroyer. Ainsi la politique de Néron tourne contre lui, les imaginations qu'il a surexcitées sont insatiables : il faut du prodigieux à ce peuple, même la chute et la mort tragique du prince qu'il aime, si ce spectacle doit l'émouvoir.

Néron est calme cependant. Il s'installe dans la Maison d'or. Il voit Rome sortir plus belle de ses ruines; il a puni les chrétiens; une paix profonde règne sur le monde, et cette prospérité, tout en spectacle, suffit à cet homme d'imagination. Il constate avec fierté que personne avant lui n'a su ce que c'était que l'empire : le premier il a pu faire tout ce qu'il a voulu; on le sert, on l'applaudit, on l'adore, il est dieu, c'est le Jupiter tragédien.

CHAPITRE IV

CONJURATION DE PISON

Complot permanent contre la vie de Néron. — Sénèque, Pison et Fœnius sont du complot. — But avoué de la conspiration. — Subrius et quelques officiers de la garde prétorienne. — Latéranus, consul désigné, conspire par vertu et Lucain par vanité. — Audace de Lucain. — Deux sénateurs et plusieurs chevaliers s'engagent dans l'entreprise. — Sénécion et Natalis. — Tigellin maître du complot. — Pusillanimité de Pison. — Courage de la comédienne Épicharis. — Elle est trahie par Volusius. — Néron l'interroge et la retient en prison. — Les conjurés prennent enfin la résolution d'agir.

Néron accusait à tort ses prédécesseurs de n'avoir pas su jusqu'où s'étendait le pouvoir impérial : ils le savaient si bien que les plus habiles l'avaient dissimulé avec une hypocrisie persévérante; mais ce qu'ils n'avaient pas ignoré non plus, les dangers de cette puissance, Néron les connut à son tour. Le peuple romain retombait fatalement dans son idolâtrie politique, et revenait toujours à César. Les ennemis du prince comprirent que pour rétablir la liberté et pour châtier le tyran, il n'y avait rien à espérer de la foule, et qu'il fallait recourir à la conspiration. Bien avant l'incendie de Rome, en l'an 64, il s'était formé contre Néron une conjuration tacite et spontanée entre les personnages les plus considé-

rables, pris dans les premiers ordres de l'État. Les plus nobles sentiments, ainsi que les passions les plus viles, servirent de mobile à ce complot. Sénèque lui-même l'approuva, et s'il faut en croire Dion, ne craignit pas d'associer ses vues aux espérances des conjurés.

Sénèque avait déjà voulu se séparer de Néron en lui abandonnant toutes ses richesses ; mais celui-ci avait pénétré l'intention du philosophe qui était d'échapper à la responsabilité du règne. Sénèque avait en effet plus d'éloignement pour son prince que d'amour pour la solitude. Les bruits injurieux et les calomnies dont César était l'objet depuis l'incendie de Rome, les spoliations d'Acratus et de Carinas envoyés en Orient pour dépouiller les temples, l'avaient fortifié dans son projet de retraite. Il pria de nouveau qu'on le laissât se retirer dans une de ses terres ; et, sur le refus de Néron, il feignit une maladie de nerfs pour garder la chambre et ne plus paraître à la cour[1]. Ainsi, dans le moment où il était le plus injustement poursuivi, Néron se voyait abandonné de son ministre, qui autorisait, par sa désertion, toutes les calomnies dont le prince était l'objet.

Il avait déjà vu Sénèque aduler Claude vivant et l'outrager mort, favoriser l'ambition criminelle d'Agrippine, partager les dépouilles de Britannicus, lui conseiller à lui-même le meurtre de sa mère, le justifier après le crime. La prétention qu'avait le philosophe de se soustraire à cette longue complicité lui parut une noire perfidie. Bientôt la conspiration de Pison lui prouva qu'il avait bien apprécié les plus secrètes intentions de Sénèque.

Dans cette époque de corruption et de haines violentes, tous

1. Ficta valetudine, quasi æger nervis, cubiculum non egressus. TACITE. *Ann.*, liv. XV, ch. XLV.

les mécontents prétendaient user du même moyen : les ambitieux pour arriver à l'empire, les honnêtes gens pour rétablir le gouvernement républicain. Ce moyen, c'était la mort de César. L'exemple de Cassius et de Brntus exaltait tous les conrages, et quand on cherche à découvrir, parmi ces hommes qui formaient le même projet, celui qui le premier essaya de se faire des complices, on ne peut s'arrêter à rien de certain. Ils ont tons assez d'ambition ou de haine pour que chacun puisse être l'auteur principal du complot. La différence des conditions leur interdit de recueillir également le fruit du crime ; mais ils s'y engagent et le poursuivent tous avec assez d'ardenr pour être également coupables. On avait déjà formellement accusé Pison et Sénèque de se visiter trop sonvent, de conférer longtemps ensemble et en secret ; Néron était inquiet et méfiant. Tigellin, jaloux de Fœnius son collègue, l'accusait en secret auprès de l'empereur d'aspirer à venger Agrippine ; il lni reprochait d'avoir été son amant. Depuis que l'affranchi Romanus avait accusé Pison, ce grand personnage et ses amis étaient agités de frayeurs continuelles. Être suspects aux yenx d'un maître qui avait ponvoir de vie et de mort, leur parnt un snpplice intolérable, et pour s'y soustraire ils s'engagèrent dans nne conjuration. Néron avait le droit de les surprendre et leur envoyer l'ordre de mourir ; ils résolurent de le prévenir et de le frapper.

Les conjurés avaient choisi Pison pour l'élever à l'empire, parce qu'il était d'une illnstre famille rattachée par des alliances aux plus grandes maisons de Rome. Ce Pison avait toutes les apparences d'un galant homme, facile dans ses relations, libéral avec ses amis et protecteur pour ses clients, d'agréable figure et de belle taille. Grâce à ces avantages, qui ne dénotent pas toujours un grand mérite, il jouissait d'une

popularité qui devait égarer son ambition. Sans gravité dans les mœurs, sans modération dans ses plaisirs, il était amoureux du luxe et de la mollesse. Ce qu'on voyait de ces déréglements le faisait souhaiter pour maître par le grand nombre, qui préfère trouver dans le rang suprême des vices aimables à exploiter, qu'une trop grande rigidité à subir.

Pison n'était pas un de ces hommes dominateurs et hardis qui, par l'autorité du caractère, justifient leur audace et tempèrent par la séduction ce que leur conduite a d'odieux. Concevoir un projet, en préparer l'exécution, choisir ses complices, les tenir dans la main et les lancer à propos était une œuvre au-dessus de son courage. Ses partisans l'avaient choisi et comme engagé dans leur entreprise en irritant, par l'âpreté de leurs haines, une si molle ambition. Subrius, le tribun d'une cohorte prétorienne, et le centurion Sulpicius Asper, seraient plutôt les auteurs du complot, à ne considérer que leur impatience à frapper et leur courage à mourir. Ils ne pardonnaient pas à Néron d'avoir avili sur la scène la dignité impériale et de s'être souillé par tant de crimes.

Latéranus, consul désigné, et le poëte Lucain entrèrent dans la conjuration, tous deux avec ardeur, mais par des motifs bien différents. Latéranus, par amour de la patrie et sans haine personnelle contre Néron; Lucain, au contraire, pour se venger de l'empereur, jaloux de sa gloire et contraire à ses succès. Un jour que Néron assistait à une lecture publique des vers de Lucain, l'éloge incessant des meurtriers de César, qu'il était obligé d'entendre, et la glorification de ses ennemis, provoquèrent en lui un mouvement d'impatience qu'il ne put contenir. Il se leva brusquement et convoqua le sénat dans le seul but d'interrompre la lecture; puis il sortit après avoir causé un grand désordre et en laissant un grand vide dans

l'auditoire. Plus tard il défendit à Lucain de lire des vers en public. L'auteur de *la Pharsale* ne lui pardonna point cette sévérité; il la subit comme une injure [1].

Après avoir adulé César, Lucain l'outragea par des satires : il témoignait très-hautement de sa haine contre lui dans les théâtres, au Champ-de-Mars et jusques dans les latrines publiques. Il se permit un jour de citer à haute voix quelques mots pris dans les vers de Néron qui étaient chantés par la ville, et de mêler un bruit ignoble à la citation. A cette audace qui, dans un pareil lieu, accompagnait d'une incongruité la poésie impériale, tous ceux qui l'entendaient prirent la fuite, tant ils furent épouvantés [2]. Lucain en usait partout de la sorte : il exaltait jusqu'aux nues le courage des tyrannicides, proférait des injures atroces contre Néron, contre ses ministres, et promettait au premier venu la tête du tyran.

Deux sénateurs, en qui la mollesse et la mauvaise réputation ne permettaient pas de soupçonner quelque vertu, entrèrent les premiers dans la conspiration. C'était Flavius Scévinus, dont les motifs ne sont pas connus, et Afranius Quintianus, contre qui Néron avait écrit une satire. Il était d'autant plus animé contre le prince que ces vers exprimaient l'exacte vérité. Tous ces conjurés, poussés par des motifs particuliers souvent peu honorables, ne parlaient dans leurs réunions que de bien public, d'empire à sauver et de crimes à punir. Ils entraînèrent Sénécion, Proculus, Natalis et quelques autres chevaliers romains. Sénécion, l'ami du prince et son compagnon d'enfance; Natalis, l'ami particulier de Pison, qui avait assez mal

1. SUÉTONE. *Vie de Lucain.*

2. In latrinis publicis, clariore strepitu ventris emisso, hemistichium Neronis magna concessorum fuga pronunciarit. « Sub terris intonuisse putes. » SUÉTONE. *Vie de Lucain.*

choisi l'homme de sa confiance et de ses terribles secrets. Tous ces chevaliers croyaient avoir quelque chose à gagner dans un changement de règne.

Le côté le plus alarmant du complot et le plus blessant pour Néron, c'est que la haine et le mépris de sa personne étaient arrivés jusqu'aux prétoriens, si dévoués au nom et à la famille des Césars. Sans compter Subrius et Sulpicius, que nous avons déjà nommés, deux tribuns militaires, Silvanius et Statius, deux centurions, Scaurus et Venetus, s'étaient associés aux ennemis du prince. Ils avaient à leur tête pour les justifier de leur crime et les guider dans l'entreprise, Fœnius, un des deux préfets du prétoire. Les récriminations et la délation persévérante de Tigellin avaient rendu Fœnius hostile à Néron qui lui manifestait sa défiance.

Aussitôt que les conjurés virent, à n'en pas douter, qu'ils pouvaient compter sur Fœnius, ils furent animés d'une telle confiance qu'on agita la question de savoir quand et comment on procéderait à l'exécution. Les uns parlaient de mettre le feu au palais et de profiter du désordre pour frapper le tyran; les autres voulaient attaquer Néron pendant qu'il chantait en plein théâtre. Subrius l'avait suivi avec l'intention de l'attaquer durant le grand incendie, quand Néron courait çà et là, sans gardes, pendant toute la nuit[1].

Cet héroïque Subrius n'avait pas cédé à sa noble envie, parce qu'en tuant Néron il prétendait surtout avoir le prix de son courage. Il y a dans le dévouement seul une volupté si supérieure et si divine qu'il se sert de récompense à lui-même;

1. Et cepisse impetum Subrius Flavius ferebatur, in scena canentem Neronem aggrediendi, aut quum ardente domo huc illuc per noctem cursaret incustoditus. Tacite. *Ann.*, liv. XV, ch. L.

mais la trahison, la cupidité, l'orgueil, tout ce qui est bas et pervers cherche exclusivement son salaire.

Toutes les fois qu'on agita la question de savoir quand et comment on agirait, les conspirateurs restèrent indécis et flottants dans une irrésolution sans fin. Elle prouvait leur pusillanimité et leur respect involontaire pour Néron; elle prouvait surtout que les ministres du prince. tenaient la conspiration dans leurs mains. Le complot, qui pouvait aboutir dès le premier jour, traîna longtemps et resta pendant plus d'une année comme un piége tendu aux aventureux et aux mécontents. Néron s'était abandonné souvent aux conjurés sur la scène et dans la foule. Son imprudence prouve donc qu'il n'était pour rien dans cette machination; mais, en y réfléchissant, on la jugera tout à fait digne de Tigellin qui avait à justifier ses accusations incessantes contre Sénèque et contre Fœnius. Après les avoir éloignés du prince, il devait craindre de les voir rentrer en faveur et reparaître dans le conseil privé.

Pendant que les mois se perdaient à discuter quelle occasion on choisirait parmi toutes celles que prodiguait la fortune, une courtisane, qui était du complot, fut à ce point dégoûtée par les hésitations des conjurés, que, ne pouvant plus en souffrir le spectacle, elle partit pour les eaux de Baïa. Elle se nommait Épicharis. Les désordres de sa vie passée ne faisaient pressentir rien d'héroïque dans cette femme. Après avoir provoqué, avec une ardeur toute virile, les conjurés à faire leur devoir, elle poursuivit à Baïa ce qu'elle avait commencé si bravement à Rome. Elle vit les officiers qui servaient sur la flotte de Misène avec l'intention de les gagner au projet de punir le tyran. Sur les côtes de la Campanie et dans le golfe de Baïa, l'exécution du projet lui semblait facile. Néron se plaisait à

voyager à petites journées, à s'arrêter çà et là dans des sites charmants, avec un abandon qui le livrerait à ses ennemis.

Volusius Proculus, qui avait un commandement sur la flotte, visita souvent Épicharis. Cet homme se plaignait de Néron, il le taxait d'ingratitude : Il se disait mal récompensé des services rendus à César à l'occasion du meurtre de sa mère ; s'il pouvait jamais se venger, il n'hésiterait pas à le faire. Malgré le peu d'estime et de confiance qu'un tel homme devait inspirer, Épicharis lui dévoila le complot sans toutefois lui faire connaître aucun de ses amis. Volusius, complice de Néron dans l'assassinat d'Agrippine, ne demandait qu'à servir pour gagner sa faveur. Il se hâta d'aller dévoiler à l'empereur tout ce qu'Épicharis lui avait appris. On la fit comparaître : elle fut confrontée avec le délateur ; heureusement pour elle ses entretiens avec Volusius n'avaient pas eu de témoins, elle put tout nier avec succès. Mais Néron crut devoir la retenir en prison, jugeant avec beaucoup de sens que bien des choses ne sont pas prouvées qui néanmoins peuvent être véritables.

Cette aventure troubla les conjurés : cédant à la crainte, le seul sentiment qui pût leur donner de l'audace, ils résolurent d'agir. On proposa de surprendre César dans la villa de Pison, près de Baïa ; l'empereur y venait souvent dîner en bon voisin sans se faire accompagner de ses gardes, il y prenait le bain et goûtait familièrement tous les plaisirs de ce séjour. Pison s'y refusa, disant qu'il ne pouvait surmonter l'horreur de l'hospitalité violée et de ses lares souillés par le meurtre du prince. Ces délicatesses et ces scrupules d'un homme qui en conspirant se mettait en dehors de toutes les lois, n'avaient rien de sincère. Pison, en se rendant odieux, craignait d'augmenter les chances qu'avaient d'obtenir l'empire à son détri-

ment, Silanus, petit-fils d'Auguste, et le consul Vestinus qu'il regardait comme deux rivaux.

On convint enfin, après bien des hésitations, de tenter l'entreprise pendant les jeux du cirque aux fêtes de Cérès, le 12 avril. Néron, qui se tenait ordinairement enfermé dans son palais ou dans ses jardins, viendrait au grand cirque : grâce à la joie de cette grande fête, il serait facile de l'aborder, soit pendant la procession magnifique des dames romaines qui portaient en grande pompe un œuf, symbole de la génération, soit pendant qu'on ferait la chasse des renards lancés par couple dans le cirque avec des torches enflammées attachées sur le dos. Montanus, qui était fort et courageux, devait se jeter aux pieds de Néron sous prétexte de demander un secours d'argent pour rétablir ses affaires, le saisir par les jambes, le renverser et le tenir à terre pendant que les tribuns et les centurions se précipiteraient sur lui pour le frapper. Scévinus sollicitait l'honneur du premier coup. Il devait être armé d'un poignard pris dans un temple et consacré à la vengeance. Il montrait parfois aux conjurés, ce poignard mystérieux qu'il portait sur lui. Pendant que les plus braves feraient le coup, Pison attendrait le résultat dans le temple de Cérès, près du Tibre. C'était là que les conjurés, guidés par Fœnius, viendraient le prendre pour le conduire au camp et le présenter aux prétoriens. On dit plus tard qu'Antonia, fille de Claude, avait promis d'épouser Pison pour fortifier sa cause des droits qu'elle croyait avoir à l'empire ; mais il n'y a rien de certain dans ce bruit, ni rien d'important s'il y avait quelque chose de certain.

On était donc à la veille de frapper, et le secret connu de tant de personnes si différentes de caractère et de condition, avait été gardé fidèlement pendant plus d'une année. Dans ce temps

de lâcheté et de corruption, parmi ces nombreux conjurés réunis pour l'accomplissement d'une œuvre ténébreuse, pas un traître pour recueillir sûrement par la délation tout ce qu'ils allaient demander aux hasards d'un complot. Pison et ses amis étaient émerveillés et ils se séparèrent pleins d'ardeur, d'espérance et de résolution.

CHAPITRE V

LA CONJURATION DE PISON EST DÉCOUVERTE — LES CHEFS DU COMPLOT SONT PUNIS

Scevinus se dispose à frapper Néron. — Milichus, son esclave, va le dénoncer. — Scévinus est arrêté. — La femme de Milichus dénonce Natalis. — Menacés de la torture, ils font des aveux. — Natalis dénonce les ennemis du prince, Pison et Sénèque. — Scévinus dénonce ses amis, Sénécion et Lucain. — Néron se souvient d'Épicharis. — Mort courageuse de cette comédienne. — Faiblesse de Pison. — Latéranus meurt bravement. — Son silence dédaigneux. — Néron se hâte de punir Sénèque. — Indices de la culpabilité du philosophe. — Projets de Subrius. — Fermeté de Sénèque devant l'envoyé de Néron. — Sa mort courageuse, ostentation de vertu. — Néron ordonne qu'on sauve Pauline. — Que faut-il penser de Sénèque?

Scévinus, le plus ardent des conjurés, était rentré chez lui après un long entretien avec Natalis. Un examen sérieux de cette affaire prouve que ce Natalis est le traître de la conspiration, l'agent secret de Tigellin, habilement placé près de Scévinus, homme d'imagination, pour l'écouter, et près de Pison pour surveiller sa conduite. Scévinus s'enferme et fait son testament, puis il dégaîne son fameux poignard et l'examine attentivement; la pointe lui en paraît émoussée. Il fait venir Milichus, son esclave de confiance, lui donne l'arme sacrée et lui recommande de la passer sur la pierre pour en faire briller la pointe. Il fait plus, ordre est donné à son in-

tendant de préparer un repas avec plus de soin et plus de frais que de coutume. Cela fait, il réunit ses esclaves et gratifie largement ceux qu'il aimait le plus, donnant aux uns de l'argent et aux autres la liberté. Sombre et mystérieux, cependant, il paraît obsédé par une pensée secrète d'autant plus apparente qu'il fait plus d'efforts pour la dissimuler. Enfin il achève de se trahir lui-même en recommandant à Milichus de préparer des bandages et tout ce qui est nécessaire pour arrêter le sang. Avec ces soins ridicules et ces préparations maladroites, Scévinus semblait dire à tous ses esclaves : trahissez-moi donc, je vous prie. Ce luxe de préparatifs dans une œuvre ténébreuse qui ne valait que par le secret et par le dénoûment, annonce un acteur médiocre, plus préoccupé de son rôle que du succès de la pièce. Milichus devina le secret de son maître, d'autant plus aisément que la conspiration contre la vie de César était la crainte ou l'espoir de chacun. Il fit part de ses soupçons à sa femme, celle-ci l'engagea vivement à dénoncer le patron ; elle lui fit entrevoir à la fois et les récompenses qui l'attendaient s'il sauvait l'empereur, et le danger qu'il y aurait pour lui à se laisser prévenir. Il était plus simple et plus prudent de se taire. Cette femme, à mon sens, entre trop bien dans la question ; elle la connaît depuis longtemps. On était à la veille de l'exécution ; elle presse son mari avec trop d'ardeur et d'à-propos pour n'être pas suspecte.

L'esclave n'hésita plus, et sitôt que le jour parut il sortit de chez son maître pour courir aux jardins de Servilius que Néron habitait alors. Ces jardins étaient situés sur la rive gauche du Tibre, du côté d'Ostie, au-dessous du port, à l'embouchure de l'Almon. Là, sous des ombrages séculaires, dans les grandes allées où les chefs-d'œuvre de la Grèce char-

maient ses regards, temples de verdure lentement élevés par le temps à ces dieux de marbre et d'airain, Néron goûtait le calme et la fraîcheur d'une retraite favorable à ses plaisirs. Milichus se présenta d'un air résolu, disant qu'il voulait parler à l'empereur; les gardiens le repoussèrent; mais il cria si fort et soûtint avec tant d'assurance qu'il avait à révéler au prince des secrets de la plus haute importance, qu'on le fit entrer chez Épaphrodite. C'était le secrétaire de César pour les lettres grecques. Épaphrodite, l'ayant écouté, le conduisit à Néron. Milichus lui déclara qu'une conspiration terrible était près d'éclater; il dénonça Scévinus, son maître, et raconta tout ce qui lui donnait à penser que le prince était menacé d'un grand péril.

Sur cette déposition, Scévinus est enlevé par des soldats et confronté avec son affranchi. Il se défend avec calme, explique assez heureusement tout ce qu'on allègue contre lui et traite Milichus de fourbe et de scélérat. Étonné de son indignation, le prince était près de le croire innocent et de le renvoyer; malheureusement pour Scévinus, la femme de son affranchi était là. Pourquoi? Comment? Qui l'avait introduite? D'où venait à cette esclave l'audace d'intervenir dans le débat en présence de l'empereur? Les esclaves délateurs et traîtres au patron mouraient dans les tortures et dans l'infamie : ces âmes viles ne trouvaient le courage d'affronter un si grand péril que dans la certitude de l'impunité jointe à l'espoir d'une récompense.

Cette femme avertit Néron de l'entretien secret et prolongé qu'avaient eu la veille Scévinus et Natalis, les deux amis de Pison. Aussitôt Natalis est mandé. Scévinus et lui sont questionnés séparément sur leur entretien de la veille; les réponses ne furent pas concordantes et les soupçons s'aggravèrent.

Alors on les menaça de la torture et leur constance s'évanouit au seul appareil des instruments de la question. Natalis céda le premier; il avoua le complot et nomma d'abord Pison, son ami. Puis il incrimina Sénèque, soit que le philosophe fût entré dans la conspiration, soit qu'il voulût être agréable à Néron qu'il savait haïr son ancien ministre. Tacite nous dit que Natalis trahit ses complices par lâcheté. La vérité, c'est qu'il livra ses dupes, et que dans cette affaire il fut le docile instrument de ceux qui voulaient perdre à la fois Sénèque, Fœnius et Pison.

A partir de ce moment, les défaillances et les trahisons se succédèrent. Scévinus, voyant que tout est perdu par les aveux de Natalis, nomme à son tour Sénécion, Quintianus et Lucain. Ceux-ci, après avoir fait d'abord assez bonne contenance, trahissent ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré: Sénécion et Quintianus livrent leurs meilleurs amis, Lucain dénonce sa mère.

Néron se souvint alors d'Épicharis que Volusius avait si indignement livrée et qu'on retenait toujours en prison. Il la fit mettre à la question, bien persuadé qu'une femme ne résisterait pas à des tortures dont la seule pensée avait abattu des hommes; mais cette femme couvrit de honte ses complices et ses bourreaux, dominant de tout son courage la cruauté des uns et la lâcheté des autres par sa constance. Les bourreaux se fatiguèrent à la tourmenter; ni le fouet, ni le feu, ni le fer ne purent lui arracher une parole. Le lendemain on voulut renouveler la question; ses membres étaient brisés; on la porta sur une chaise au lieu du supplice; mais, pour ne pas dégénérer de sa vertu et craignant d'être vaincue par de nouvelles douleurs, elle s'étrangla bravement avec son mouchoir attaché aux barreaux de la chaise.

Au moment où la vérité n'était pas encore bien connue, quand Scévinus s'obstinait encore à nier la déposition de Natalis, Pison fut sollicité par ses amis de tenter un coup de désespoir, d'en appeler au peuple du haut des rostres, et d'attaquer résolûment un tyran à demi-vaincu par le mépris public. Ce fut en vain ; on eut beau lui exposer les chances de succès qui lui restaient : cette âme énervée par la débauche fut incapable d'un mouvement énergique, il attendit lâchement l'ordre de mourir que Néron se hâta de lui envoyer. Il se fit couper les veines des bras. Son testament était plein d'adulations à l'adresse de Néron qu'il voulait rendre favorable à sa femme Arria. Il l'avait enlevée à Domitius Silius, son ami ; elle était fort déréglée dans ses mœurs, et ce débile Pison, qui n'osait pas donner son dernier jour à l'honneur de son nom et à la liberté, n'était que trop semblable à lui-même quand il consacrait son heure suprême au bonheur d'un femme indigne de son amour.

Immédiatement après Pison, Latéranus fut exécuté. Il était homme de courage, consul désigné, considérable par sa naissance, et Néron, qui le craignait, ne lui donna pas le temps d'embrasser ses enfants. Du tribunal il fut conduit pour être décapité dans le lieu où l'on exécutait les esclaves. Ce fut un des conjurés, le tribun Statius, qu'on n'avait pas encore dénoncé, qui reçut ordre de le tuer de sa main. Latéranus est resté célèbre par le silence obstiné qu'il garda jusqu'au bout devant le juge et devant la mort. Quand le jour se fit dans la conspiration de Pison, il vit avec une sorte de stupéfaction toutes ces trahisons, toutes ces lâchetés, et qu'il avait accepté pour compagnons, dans son projet de punir le tyran, ceux qui méritaient le plus d'avoir le tyran pour maître. Il fut pénétré d'un si profond mépris de la vie et des hommes, qu'il dédaigna

de répondre, de se plaindre et d'accuser le complice qui consentait à être son bourreau.

A la même place où s'étendaient les jardins et la demeure de Latéranus, un temple s'élève aujourd'hui, dont le fronton est couronné de hautes statues qui semblent regarder la plaine par-dessus les murailles. On voit de loin, quand on entre dans Rome, ces sentinelles séculaires qui veillent sur la ville. C'est la basilique de Saint-Jean de Latran, et l'on n'est pas blessé de rattacher au saint monument le nom et le souvenir de l'héroïque conspirateur.

La mort de Sénèque, qui suivit de près, n'est pas à cette hauteur et n'a point cette gravité. Ce Natalis qui, dans cette conspiration, fut fatal à tout le monde, avait raconté qu'il était allé de la part de Pison demander à Sénèque pourquoi l'on ne se voyait plus; à quoi Sénèque avait répondu qu'il n'était pas bon qu'on se vît, mais que Pison pouvait disposer de sa vie. On envoie demander là-dessus des explications à Sénèque. Malheureusement pour lui, le jour même où la conspiration devait éclater, il s'était rapproché de Rome et l'on put croire qu'il revenait pour profiter des événements. Subrius, le seul homme d'action de tous ces conjurés, avait réuni, du consentement de Sénèque, quelques centurions et tenu conseil avec eux. A côté du complot principal c'était une conspiration à part. Le tribun et ses amis voulaient assurer l'empire à Sénèque, et ils se concertaient pour renverser Pison avant même de lui avoir donné l'empire. Le nom patricien de ce dernier devait servir de drapeau; mais Subrius avait dit que ce n'était pas la peine de remplacer un joueur de flûte par un acteur, car Pison jouait aussi la tragédie en public. On devait se défaire de lui dès que Néron serait égorgé, après quoi on proclamerait Sénèque empereur.

Il serait également imprudent d'affirmer et de repousser entièrement cette version : toutefois il est certain que Néron crut aux mauvais desseins de Sénèque contre lui et qu'il fut bien aise d'y croire. Il le haïssait cordialement depuis que ce ministre, complice d'Agrippine contre Claude, et contre Agrippine complice de Néron, s'était éloigné de la cour pour prendre des attitudes de stoïcien.

Le tribun de la cohorte prétorienne envoyé vers Sénèque pour l'interroger, se nommait Granius Silvanus. Il était aussi du complot ; car dans cette étrange conspiration, odieux mélange de dupes, de lâches et de traîtres, on égorgeait ses amis et on servait ses adversaires selon les nécessités du moment. Sénèque soupait avec sa femme et quelques amis quand Granius se présenta chez lui. Il avoua la visite que Natalis lui avait faite de la part de Pison et rendit compte de leur entretien avec un calme parfait. Le tribun alla raconter au prince ce qu'il venait d'entendre et de voir chez Sénèque : « Se prépare-t-il à mourir? interrompit Néron. » Et Granius ayant répondu qu'il n'avait vu dans le philosophe aucun indice de crainte : « Retourne à l'instant, ajouta César, et dis-lui qu'il meure. » Quand Néron donna cet ordre, Poppée et Tigellin, conseillers de sa haine, étaient à ses côtés.

Au lieu d'obéir à la hâte aux ordres du maître, le tribun Granius alla prévenir le préfet du prétoire, qu'il savait être du complot; il lui demanda s'il devait exécuter la terrible sentence. On voit que le tribun voulait sauver Sénèque et qu'il ne demandait qu'à être encouragé dans cette généreuse envie. Fœnius répondit qu'il fallait obéir. Granius n'osa pas se présenter à Sénèque pour lui annoncer cette nouvelle ; il chargea le centurion de lui notifier la volonté de l'empereur. Sénèque reçut avec courage l'ordre de mourir. Il

demanda son testament pour y ajouter quelques dispositions en faveur de ses amis; mais le centurion ne lui en donna pas le temps. Alors se tournant vers les personnes restées fidèles à sa fortune: « Puisqu'on ne me permet pas, leur dit-il, de reconnaître vos services et de récompenser votre dévouement, je vous laisse le seul bien qui me reste: l'exemple de ma vie[1]. »

Les amis de Sénèque durent penser que son affection avait trop tardé à se mettre en règle avec eux, et considérant son âge, ils se demandèrent ce qu'avait attendu sa reconnaissance pour se manifester. Quant à l'exemple de sa vie pleine d'actions si condamnables, c'était un legs ridicule qui ne dut pas les indemniser de la perte de ses biens; ils pleurèrent cependant. Sénèque les consola. Il pleura lui-même en faisant ses adieux à Pauline. Elle protesta qu'elle voulait mourir avec lui. Il trouva que c'était glorieux et il la laissa faire sans avoir pitié de sa jeunesse. On leur ouvrit les veines à tous deux; mais comme Sénèque était affaibli par l'âge, son sang coulait très-lentement et il voulut qu'on lui coupât les veines des jambes et des jarrets. Éprouvé par d'atroces douleurs et craignant que le spectacle de ses souffrances n'affaiblît le courage de Pauline, dont les tourments troublaient d'ailleurs son énergie, il lui persuada de se faire porter dans une chambre voisine. Dès qu'il fut seul, reprenant toute sa fierté, il appela ses secrétaires, et, soutenu par son éloquence, il leur dicta ses dernières paroles, discours sublime qui était dans la mémoire de chacun quand Tacite écrivait sa mort.

Sénèque, fatigué de cette longue agonie, pria son médecin de lui donner du poison; il but la ciguë sans précipiter ses derniers moments. Alors il entra dans un bain chaud, et faisant

1. Quod unum jam et tamen pulcherrimum habeat, imaginem vitæ suæ relinquere testatur. TACITE, liv. XV, ch. LXII.

une aspersion sur les esclaves qui l'entouraient, il invoqua Jupiter libérateur. Enfin il se plongea dans une étuve où il fut étouffé par la vapeur. Le soir même il fut enseveli sans pompe ainsi qu'il l'avait ordonné dans son testament au temps de sa plus haute fortune. Sous le nom de Jupiter libérateur, Sénèque a-t-il imploré le Dieu vivant que Paul lui avait fait connaître? Ce soin d'arroser ses esclaves avec l'eau de son bain, teinte de sang, est-il un nouveau mode d'affranchissement et comme une imitation du baptême? On l'ignore.

Pendant que Sénèque se débattait courageusement dans son agonie, on étanchait le sang de Pauline, on fermait ses blessures. Son innocence et sa jeunesse réveillèrent la pitié dans l'âme de Néron. Il ordonna de la sauver, car il était incapable de haïr ceux qu'il savait n'être pas ses ennemis. Ainsi mourut Sénèque, intelligence brillante, gâtée par la prétention et l'effort, mais bien supérieure à son caractère. On désirerait avec Quintilien qu'il eût écrit avec son esprit, mais avec le goût d'un autre, et que ce beau génie fût servi par une conscience plus pure[1]. Envieux, avide de richesses, intempérant dans ses désirs, il thésaurisait par les moyens les plus criminels, pressurait les provinces par des usures énormes et partageait la dépouille des innocents. Traître à toutes ses amitiés, infidèle à tous ses devoirs, humble et flatteur dans l'exil autant que superbe et railleur dans la prospérité, Sénèque ne fut dévoué qu'à lui-même.

L'honnête Quintilien fut accusé de le haïr[2], et Tacite laisse voir qu'il le méprise quand il reproduit sans honorer sa philo-

1. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. QUINTILIEN. *De l'Instit. orat.*, liv. X, ch. I.

2. .... Damnare eum, et invisum quoque habere sum creditus. QUINTILIEN. *De l'Instit. orat.*, liv. X, ch. I.

sophie d'un mot de justification [1], les reproches sanglants que Suilius adresse aux ministres de Néron. Il connut la vérité par saint Paul ; mais sans daigner lui rendre hommage, et, la faisant servir de parure à son génie, il la traita comme une chose vaine, tout à fait indigne de son dévouement. Quel précepteur pour Néron et quel ministre ! Après avoir perverti son élève il trahit son empereur. Platon et lui ne furent pas heureux dans leur commerce avec les tyrans : tous deux apprirent que la vertu ne saurait être enseignée par les leçons, mais qu'elle doit être inspirée par des exemples.

On doit admirer dans les œuvres de Sénèque son esprit et sa haute intelligence ; on peut même, quand on regarde sa vie, tenir compte de la corruption du siècle pour expliquer la sienne. Mais que cet homme, après avoir pratiqué pendant sa longue carrière les rigueurs de la tyrannie, les haines stoïques de la liberté et la dépravation païenne, ose recommander sa vie à l'admiration de la postérité et se proposer lui-même à ses amis comme un modèle à suivre ! une telle présomption provoque l'indignation jusqu'au dédain. Au moment où l'épreuve suprême commande aux plus hardis la modération et le recueillement, cette emphase philosophique et cette ostentation de courage dans l'agonie gâtent l'infortune de Sénèque et compromettent sa mort.

1. TACITE. *Ann.*, liv. XIII, ch. XLII.

CHAPITRE VI

NOUVEAUX CONJURÉS DÉCOUVERTS ET PUNIS — AMIS DU PRINCE RÉCOMPENSÉS — NYMPHIDIUS

Néron siége entouré d'ennemis inconnus.— Scévinus indigné contre Fœnius, dénonce Fœnius en plein tribunal. — Fœnius est garrotté par le soldat Cassius. — Subrius parle librement à Néron. — Étonnement de Néron. — Mort courageuse de Subrius. — Lucain expire en récitant ses vers. — Néron fait tuer le consul Vestinus. — Verginius et Musonius exilés. — Néron récompense Natalis le traître, l'affranchi Milichus, les prétoriens, Tigellin et Nerva. — Élévation de Nymphidius. — Il se vante d'être le bâtard de Caligula.

Tout homme d'intelligence et de cœur doit tenir compte à Néron, dont le pouvoir et la vie étaient menacés, du bon mouvement qui lui fit sauver Pauline dont le salut ou la perte lui importaient peu. Grâce aux délations incessantes de Quintianus, de Lucain et de Sénécion, on voyait à chaque instant urgir autour du prince des ennemis imprévus, et des haines cachées jusque dans sa maison se dévoiler avec une effrayante soudaineté. Il avait doublé sa garde; mais la présence de ses prétoriens ne le rassurait pas. Le complot se développait, s'étendait incessamment, et Néron ne voyait pas le terme où ses frayeurs pourraient s'arrêter. On garnit de soldats les murs et les portes de la ville, le fleuve et le port, comme pour tenir

Rome assiégée. A chaque instant et de toutes parts, sur les places, dans les rues, même à travers les champs, passaient des compagnies de prétoriens traînant par troupes vers les jardins de Néron, des accusés qu'ils entassaient dans les tours. Ces prétoriens étaient ordinairement accompagnés des Germains de la garde qui inspiraient, seuls, une entière confiance à César.

Le grand malheur des souverains qui gouvernent tyranniquement, c'est d'être encore plus effrayés que ceux qu'ils épouvantent. La terreur qu'inspire le despote revient vers lui plus terrible comme un écho de sa voix. Néron se croyait d'autant plus menacé, au dire de Suétone, que l'apparition d'une comète, expliquée par l'astrologue Babilus, lui annonçait un changement de règne, et qu'il fallait prévenir ce malheur par l'immolation des plus grandes victimes. Troublé par la superstition et par la frayeur, Néron cherchait du moins à ne frapper que ses ennemis.

Devant son tribunal, où il avait pour assesseurs les deux préfets du prétoire, Tigellin, qui devait le trahir, et Fœnius, qui l'avait déjà trahi, Néron faisait comparaître les accusés couverts de triples chaînes. On venait de rappeler Scévinus, nature impressionnable et facile à l'emportement; les juges comprenaient qu'il n'avait pas tout dit. Au moment même où Néron se préparait à l'interroger, les complices de Scévinus étaient là, libres encore et ignorés, les uns armés, debout et immobiles au milieu des gardes; les autres tranquillement assis parmi les juges, et Néron dans son épouvante, si vive qu'elle fût, ne connaissait pas encore tout le danger. A ses côtés siégeait le préfet du prétoire Fœnius, engagé depuis longtemps dans la conspiration. Le tribun Subrius n'attendait de lui qu'un geste pour agir. Il tenait la main sur la garde de son épée, interrogeant des yeux son chef pour lui demander

si le moment de frapper était venu. Fœnius le contint du regard. Néron était entouré de soldats, de serviteurs dévoués, de Germains qui ne connaissaient que lui. Cassius, d'ailleurs, un simple prétorien d'une force herculéenne, se tenait près de César, qui l'avait fait venir par une de ces précautions qui rappellent les temps fabuleux de la tyrannie; le préfet du prétoire avait compris que si on parvenait à frapper le tyran, on courait grand risque d'être immédiatement égorgé par ses défenseurs. Son héroïsme recula comme avait hésité celui de Subrius dans la fameuse nuit de l'incendie. Sa lâcheté le sauvait, mais son habileté le perdit. Il crut devoir faire du zèle; il accusait et poursuivait avec acharnement ses complices, pour écarter de lui tout soupçon; il étonnait, de ses emportements, Néron et Tigellin lui-même, tous deux fort appliqués à rechercher les coupables. Tant d'audace irrita Scévinus. Il avait surpris sans doute les regards du préfet arrêtant Subrius, qui ne demandait pas mieux que de les sauver. L'accusé vit clairement que Fœnius n'avait pas d'arrière-pensée favorable à la conspiration, et qu'après avoir abandonné ses amis, il prétendait recueillir le prix de leur sang. Il ne put maîtriser son indignation, ou plutôt, cédant au plaisir d'être juste et sincère avec l'énergie d'un homme qui a fait le sacrifice de sa vie, il se dégagea de toute crainte envers le traître qui s'était dégagé de toute pudeur. Au moment où le préfet du prétoire le pressait de questions et de menaces, Scévinus changea subitement d'attitude et de ton. « Parlez vous-même, dit-il à Fœnius avec un sourire amer et un regard assuré, parlez, dévoilez à ce bon prince les détails d'une affaire que vous connaissez mieux que moi ! »

Ce fut un coup de foudre. A cette violente apostrophe, lancée d'une voix claire et d'un air menaçant, Fœnius se vit décou-

vert et se sentit perdu. Son trouble et sa pâleur le dénonçaient à Néron. Terrible moment d'anxiété pour César, qui découvrait la trahison si près de sa personne! Ceux qu'il estimait ses amis les plus sûrs et ses défenseurs les plus dévoués pouvaient être autant d'ennemis. Il se lève; il commande à Cassius de saisir et de lier fortement le préfet du prétoire. Le soldat obéit; et les ordres de César furent exécutés sur-le-champ.

Bientôt la délation arriva jusqu'à Subrius. Dans la honte qu'il éprouvait de s'être associé à tant de misérables, il se justifiait surtout par le mépris que lui inspirait leur lâcheté. Pressé toutefois d'accusations nouvelles et fatigué de chicaner sa vie, qu'il ne prisait guère, il avoua tout par impatience avant que d'être convaincu. Néron se sentit profondément atteint par la défection de ses prétoriens : il interrogeait curieusement ces conspirateurs imprévus. Il voulait savoir comment des gens de cœur en étaient arrivés à trahir leur serment. « Pourquoi conspirer contre moi? demanda-t-il au tribun Subrius. — Parce que je te haïssais. Personne ne te fut plus fidèle, tant que tu as mérité notre affection; mais cette affection s'est changée en haine quand je t'ai vu meurtrier de ta mère et de ta femme, cocher, incendiaire et comédien ! »

Rien n'étonna, rien ne blessa plus cruellement Néron, dit Tacite, que la réponse du tribun. La raison qu'il en donne, c'est que ces vérités lui étaient aussi nouvelles que les crimes lui étaient familiers[1]. Tacite nous trompe : la franchise républicaine, la rudesse et la liberté de parole se prolongèrent sous les empereurs, et ce fut un des dangers du nouveau régime, qu'il n'y eut point dans les mœurs et dans le langage l'expres-

1. TACITE. Ann., liv. XV, ch. LXVII.

sion des rapports nouveaux entre le prince et les citoyens. On n'entendait que deux tons : l'insolence ou la flatterie. N'avons-nous pas éprouvé nous-mêmes un égal embarras, au sortir de nos habitudes monarchiques, quand nous cherchions assez gauchement les formules de l'égalité républicaine?

De tous les Césars, Néron était celui qui supportait le mieux l'expression de la vérité; les historiens constatent sa patience exceptionnelle à souffrir [1] l'injure. Si la réponse de Subrius l'étonna, c'est qu'il croyait qu'en bonne justice on ne pouvait pas lui reprocher la mort de sa mère, son titre d'artiste, qui faisait sa gloire, et l'incendie de Rome dont il était innocent. Il pensait au contraire qu'on devait lui tenir compte de sa sollicitude envers le peuple et des secours qu'il lui avait prodigués.

Subrius mourut bravement. Spectateur impassible des apprêts de son supplice, il critiqua, au point de vue militaire, ceux qui creusaient sa tombe devant lui. Un do ses camarades, Niger, autre tribun, était là pour le tuer de sa main; il lui recommanda de tenir la tête ferme pour recevoir toute la force du coup. « Plaise aux dieux, répondit le patient, que ta main soit aussi sûre pour m'exécuter. » Niger était tremblant, en effet : il dut frapper un second coup pour décoller Subrius; puis il alla se vanter à Néron de l'avoir tué en un coup et demi.

Tous les officiers prétoriens moururent avec courage. Avant de marcher au supplice, Sulpicius Asper dit à Néron, qu'il avait conspiré sa mort par affection pour lui et dans l'unique

1. Mirum, et vel præcipue notabile inter hæc fuerit, nihil eum patientius, quam maledicta et convitia hominum tulisse..... Et quosdam per indicem delatos ad senatum, affici graviore pœna prohibuit. Suétone. *Vie de Néron*, ch. xxxix.

but d'arrêter le cours de ses crimes. Fœnius seul déshonora ses derniers moments par ses plaintes et par les larmes dont il mouilla son testament. Quintianus, Scévinus et Sénécion firent preuve, à leur dernière heure, de plus d'énergie que leur vie licencieuse n'en faisait espérer. A l'exemple de Sénèque, son oncle, le poëte Lucain, ouvrit ses quatre veines dans un bain chaud; puis se sentant faiblir à mesure qu'il perdait son sang, il se souvint d'un passage de la *Pharsale* où il a voulu peindre les douleurs d'un soldat mourant comme lui. Alors, par une préoccupation de poëte qui n'est pas sans courage et ne manque pas de grandeur, il rapprocha, des douleurs qu'il éprouvait, l'expression de celles qu'il avait racontées; il récita d'une voix éteinte six vers de son poëme [1], et son dernier refuge contre la mort, fut dans sa poésie qui lui promettait l'immortalité.

Néron profita de la circonstance et des facilités que donne la nécessité politique, pour envelopper dans la proscription le consul Vestinus qui lui était odieux. Vestinus avait épousé Statillia, quoique l'empereur fût un de ses amants, et Néron se souvenait des railleries mordantes que lui avait souvent adressées le consul au temps de leur intimité. Ce jour-là, Vestinus ayant rempli toutes les fonctions de sa charge, donnait un grand repas, comme s'il n'avait pas eu à s'inquiéter du complot. Néron, pour qui les formes de la justice sont trop lentes, lui reproche d'avoir pour maison une forteresse

1. Pars ultima trunci
Tradidit in letum vacuos vitalibus artus :
At tumidus quâ pulmo jacet, quâ viscera fervent,
Hæserunt ibi fata diu, luctataque multum
Hac cum parte viri vix omnia membra tulerunt.

LUCAIN *Pharsale*, chant III, vers 641.

qui domine le Forum, et une famille d'esclaves aussi nombreuse qu'une armée. On détache le tribun Gérulanus avec une cohorte pour prévenir les mauvais desseins du consul. Pendant que celui-ci préside gaiement le festin, des soldats pénètrent jusqu'à lui et le préviennent d'avoir à se mettre à la disposition du tribun. Il comprit son sort, dit adieu à ses convives tremblants, et se livra aux prétoriens. Un médecin l'attendait. Après lui avoir coupé les veines, on le plongea dans un bain chaud. Il mourut sans proférer une plainte. Cette monstrueuse iniquité s'accomplit comme un fait vulgaire, sans aucun étonnement des bourreaux ni du condamné : ajoutons à ces victimes, Statius et Silanus. Ils refusèrent la grâce que Néron leur avait accordée : ne voulant rien accepter de la tyrannie, qu'ils maudissaient jusques dans sa clémence ; ils se donnèrent la mort.

Quelques tribuns des soldats perdirent leurs emplois et furent cassés comme suspects. On exila les femmes et les amis des conjurés soupçonnés de partager leur sentiments. On peupla de ces malheureux les îles de la mer Égée, où ils émigraient comme des colonies. Le premier mari de Poppée, Crispinus, dut quitter Rome; Virginius, l'orateur, et Musonius, le philosophe, éprouvèrent le même traitement, parce qu'ils remplissaient d'exaltation la jeunesse par leur éloquence et par leurs enseignements.

Après la mort et le départ de tant de proscrits pendant que le deuil et la douleur remplissaient la ville, le Capitole était encombré de sacrifices offerts, par ceux-là même qui comptaient un frère ou un enfant parmi les victimes. Ils ornaient leurs maisons de lauriers, ils tombaient aux genoux de César, ils fatiguaient sa main de baisers. Aussitôt que Néron eut rendu à ses ennemis une justice mêlée de vengeance, ayant

retrouvé le calme, il récompensa dignement ceux qui l'avaient servi.

Il est juste de compter Natalis parmi ces derniers. Néron lui accorda sa grâce entière; on est même en droit de soupçonner que Tigellin ou César le récompensèrent secrètement de sa trahison. On l'avait comme installé au centre de la conspiration, entre Pison et Sénèque, pour surveiller les conjurés et pour les livrer au moment opportun. Milichus, l'affranchi, fut largement et ostensiblement gratifié : on lui permit de se donner à lui-même le surnom de Sauveur.

Néron fit assembler les prétoriens et leur distribua mille sesterces par tête (250 fr.). Il voulut qu'à l'avenir le blé leur fût distribué gratuitement et à ses frais; puis, ayant convoqué le sénat comme s'il avait eu quelque grande nouvelle à lui annoncer, il donna les ornements du triomphe à Pétronius, le consulaire, à Tigellin et à Nerva, préteur désigné. Nerva et Tigellin, qui avaient servi le prince avec le plus d'ardeur pour maîtriser et punir la conspiration, obtinrent de lui un surcroît d'honneur : il leur accorda des statues triomphales au Forum et dans le palais. Ce même Nerva, plus tard empereur, s'acquit des droits à la reconnaissance du monde par l'adoption de Trajan. Il resta fidèle à la mémoire du prince, qu'il avait loyalement servi, et c'est sur le témoignage de Nerva que reposait sans doute l'opinion favorable que Trajan avait de Néron.

Non content de ses harangues aux prétoriens et au sénat, l'empereur, voulant éclairer le peuple, fit publier un édit suivi d'un Mémoire qui contenait les aveux des conjurés. On crut alors qu'il trompait l'opinion publique pour justifier ses cruautés; mais Tacite nous avertit qu'après la chute de Néron, les exilés, une fois de retour, confirmèrent la vérité de ses

déclarations, et se vantèrent d'avoir conspiré. Le sénat clôtura ce triste événement par le scandale de ses adulations. Un certain Saliénus Clémens voulut profiter de l'occasion pour se déchaîner contre Gallion, frère de Sénèque; mais la pudeur publique arrêta le délateur. Quelques sénateurs lui firent comprendre qu'il n'y avait pas à s'engager dans do nouvelles rigueurs, ni à mêler aux malheurs publics des ressentiments particuliers; on ne devait rien ajouter à une affaire dont la clémence du prince était le dénouement. Après cela, ils décrétèrent des actions de grâce aux dieux, au Soleil, qu avait porté la lumière dans un complot ténébreux, à Cérès, qui n'avait pas voulu se faire la complice des conjurés. Il fut décidé qu'on élèverait un temple à la déesse *Salus* dans le lieu même où Scévinus avait prisson poignard, premier indice du crime. On avait déjà résolu de donner au mois d'avril le nom vénéré do l'empereur, et Cérialis proposa de bâtir un temple au dieu Néron. Nous ne voyons pas que ce projet ait reçu même un commencement d'exécution. Néron avait là-dessus l'opinion do Tibère qui refusa très-philosophiquement les honneurs divins; il préférait être un grand artiste qu'un dieu ridicule.

Les flatteries du sénat prosterné devant César n'étaient que puériles; mais le fâcheux résultat de la conspiration fut de mettre en évidence un certain Nymphidius et de le rendre important. Dans cette circonstance, il avait servi Néron et poursuivi les conjurés avec l'ardeur cynique d'une ambitieux qui veut à tout prix se frayer un chemin. C'était le fils d'une courtisane qui s'était prodiguée à tous les officiers du camp. Sa haute taille et un certain air de férocité le faisaient ressembler à Caligula; il en profitait pour prétendre que cet empereur était son père, et il se vantait d'être sorti de cette

prostitution. Ainsi, sa honte faisait son mérite, par un étrange effet de la vanité humaine, dont nous trouvons des exemples dans tous les siècles. Néron choisit ce bâtard impérial pour remplacer Fœnius, et ce fut un digne collègue de Tigellin.

Tels furent les résultats de la célèbre conspiration de Pison et de Sénèque, odieuse et criminelle même contre Néron, dont les excès semblent devoir justifier toutes les vengeances. Voici quel était, à l'époque de l'histoire romaine qui nous occupe, le sort de l'imprudent qui méditait de renverser César par amour de la liberté. Un ambitieux vulgaire l'engageait dans la conspiration, un traître le livrait, un de ses complices venait lui intimer l'ordre de mourir, et sa vie, sa famille, ses richesses, étaient perdus sans retour pour assurer la fortune de trois ou quatre scélérats.

CHAPITRE VII

VICTIMES DE NÉRON

Néron revient à ses plaisirs. — Les trésors de Didon. — Dépit de Poppée négligée par Néron. — Il la tue d'un coup de pied. — Désespoir de Néron. — Le seizième livre des *Annales* de Tacite. — Pitié aristocratique de cet historien. — Mort du jeune Silanus, exil de Cassius son oncle. — Antestius, proscrit, meurt avec sa fille et sa belle-mère. — Infâme trahison de Sosianus. — Proscription de Crispinus, d'Annæus Mella, du délateur Cérialis, du fils de Poppée. — Tigellin, auteur présumé de toutes ces cruautés. — Malheurs publics. — Le chevalier Cossianus, ami de Néron, est atteint du lichen. — Incendie de Lyon. — Pétrone, auteur du *Satyricon*, son goût et sa distinction. — Il est aimé de Néron. — Mort élégante et calme de Pétrone.

La conspiration de Pison à peine étouffée, Néron revint avec frénésie à ses travaux, à son amour du théâtre. Nous ajournerons le récit de ses nouveaux succès et nous substituerons l'ordre des matières à l'ordre des temps. Toutes les victimes que Néron crut devoir sacrifier à sa sûreté et celles que Tigellin osa frapper pour sa propre satisfaction sans daigner en prévenir le prince, seront réunies dans un seul cadre. Ainsi nous augmenterons l'horreur que ces cruautés inspirent et nous épargnerons un peu de fatigue à nos lecteurs.

Pendant que le sénat adulateur s'abaissait jusqu'à l'avilisse-

ment, l'orgueil de Néron s'égarait jusqu'à la démence. Il parut se persuader à lui-même qu'il s'était élevé au-dessus de la condition humaine et que la fortune lui avait ménagé des faveurs spéciales. Un chevalier romain, Bassius, de Carthage, crut, sur la foi d'un songe, qu'il découvrirait les trésors de Didon enfouis depuis des siècles dans une caverne profonde Il vint à Rome, donna quelqu'argent aux officiers de Néron, et ceux-ci ayant obtenu pour lui une audience, ce qui n'était pas facile depuis la conjuration de Pison, Bassius parut devant l'empereur. Néron, tout superstitieux qu'il était, a-t-il accepté la fable de ce trésor racontée par un inconnu? Il n'y a, sur ce point, que des incertitudes. Néron n'était pas convaincu de l'existence des richesses annoncées; mais peut-être il voulut le paraître. On mit ostensiblement une flotte à la disposition de Bassius. Dans cette société, retombée en enfance, la version du trésor fit grand bruit, et la poursuite de ce rêve insensé fut l'unique entretien de tous les cercles. Les orateurs et les poëtes célébrèrent la fortune qui allait mettre dans les mains du prince d'inépuisables richesses pour seconder sa munificence. Néron trouva dans cette chimère un prétexte pour s'engager dans les plus folles dépenses, et c'est là, sans doute, tout ce qu'il voulait. Bassius, accompagné de quelques soldats et d'une armée innombrable de travailleurs, fouilla le sol de Carthage où l'on croyait enfouies depuis des siècles les richesses de l'antique Orient. Après bien des efforts dirigés en tous sens, il ne découvrit rien et se tua de désespoir.

Néron était alors absorbé par la seconde célébration des jeux qu'il avait institués. Il allait pouvoir satisfaire sa grande passion pour le théâtre et prouver au peuple romain quel artiste était son empereur. Le sénat avait voulu prévenir sa honte en lui décernant, par avance, le prix de l'éloquence et de la poésie;

mais Néron se récria, disant qu'il n'avait pas besoin de faveur et que pour triompher l'équité des juges lui suffisait.

Il commença par déclamer sur la scène des vers de sa composition. La foule enthousiaste se souleva pour le solliciter de faire voir tous ses talents : *Ut omnia studia sua publicaret*. Telles furent les expressions dont le peuple se servit[1]. Aussitôt Néron entre dans le concours, fait inscrire son nom et se soumet à toutes les conditions imposées à ses rivaux. Cent mille spectateurs, citoyens libres que Tacite nomme la plèbe de Rome, applaudirent le prince avec l'entraînement et l'ardeur que provoquent les vrais comédiens. On les aurait crus transportés de joie, dit le grand historien, et peut-être l'étaient-ils en effet dans leur indifférence pour la chose publique[2]. Ils l'étaient sans doute, car cette démocratie souveraine n'avait politiquement rien, à côté ni au-dessus d'elle, qui pût la guider et lui faire honte de ses goûts dépravés. Le malheur de Néron fut d'avoir à s'avilir pour se rendre agréable à la multitude et de croire très-sincèrement qu'il trouverait la popularité et la gloire dans cette profanation de sa grandeur.

Pour assister à ces pectacle inouï d'un César comédien, il y eut un tel concours de peuple, que dans quelques étroits passages plusieurs chevaliers furent étouffés. Des inspecteurs publics et des agents secrets, distribués dans la salle avec un art que nous avons à peine égalé, surveillaient les spectateurs. Sur leur dénonciation quelques hommes du peuple furent condamnés à mort. Le spectacle commencé, il était défendu de sortir. Des femmes accouchèrent pendant la représentation. Quelques personnes feignirent de s'évanouir et se firent emporter comme

1. Tacite. *Ann.*, liv. XVI, ch. iv.
2. Tacite. *Ann.*, liv. XVI, ch. iv.

mortes. Vespasien, qui était replet, s'endormit bel et bien pendant que Néron chantait son grand air. Au milieu du plus grand silence, à l'instant même où le prince filait des sons doux et délicats, un ronflement énergique se fit entendre. Les voisins de Vespasien l'éveillèrent bien vite ; mais rien n'avait échappé à l'affranchi Phœbus. Pour sauver Vespasien, le consulaire et le futur empereur, il fallut les humbles prières des plus grands personnages auprès de ce domestique important [1]. Le vainqueur des Bretons dut se tenir éloigné de la cour. Quand Vespasien alla demander à Phœbus en quel lieu César lui ordonnait de se rendre, l'affranchi répondit par un mot aussi impertinent que notre : allez au diable! Avec de pareils agents, si zélés et si nombreux, Néron remporta tous les prix, et certes ils lui étaient bien dus.

En se couvrant de cette espèce de gloire, Néron s'enivrait aussi de popularité : il se livrait aux plaisirs avec tout l'emportement de son caractère et de son âge. Cependant Poppée, appesantie par une nouvelle grossesse, se voyait avec dépit délaissée par César. L'espoir de la maternité, la plus sainte joie que puisse éprouver une épouse, n'était pour elle qu'un embarras et qu'un ennui. Elle n'estimait de son sexe que la beauté et la séduction. Cette femme voulait qu'on l'aimât jusqu'à l'adoration et qu'on la servît jusqu'au crime. Elle ne pouvait supporter la solitude austère du foyer domestique quand elle n'y voyait plus que des devoirs à remplir. Avertie par son expérience de tout ce qu'on pouvait oser pour gagner le cœur du prince et devenir la grande divinité du Palatin, elle était inquiète et jalouse comme une maîtresse. La loi du divorce avait réduit les femmes à cette honteuse condition. Les débauches de Néron tenaient assez de place, et Poppée avait des esclaves

1. Suétone, *Vie de Vespasien*, ch. IV et XIV.

assez fidèles pour être bien renseignée sur les dangers qui la menaçaient. Les absences prolongées, les excursions nocturnes de César étaient pour elle de longues tortures. Où était-il? Que faisait-il? La troisième veille de la nuit allait commencer et Néron n'était pas encore rentré au Palatin. Les heures si lourdes pour elle passaient légères et riantes pour lui; mais près de quelles femmes, mais avec quels amis le jeune empereur allait-il oublier l'amour qu'il lui avait juré? Sans doute il avait découvert une Acté nouvelle, objet de toutes les séductions, peut-être se laissait-il prendre aux artifices d'une nouvelle Poppée?

Pendant qu'elle s'agitait ainsi dans son dépit, Néron rentra d'une course de chars: il s'était oublié sans doute dans les écuries du grand cirque à fêter les vainqueurs en compagnie des courtisanes en renom. Troublé par le vin, l'esprit noyé dans les fumées de l'orgie, et dégradé par la débauche, il s'avançait chancelant et soutenu par ses esclaves. A cette vue, Poppée ne put dissimuler ni son dégoût, ni sa colère. Elle s'emporta contre lui en reproches sanglants. Elle voulut lui faire honte de sa conduite, de son métier de cocher, de sa profession de comédien, de ses débordements monstrueux; et, pour comble d'imprudence, avec cet art infernal qu'ont les femmes de nous atteindre là même où doit frémir la plus vive douleur, elle lui parla d'Othon qu'elle avait aimé, opposant aux ennuis présents le souvenir de son bonheur passé. Pour exalter Néron, déjà dans l'ivresse, c'était assez d'irriter l'orgueil de César et de surexciter la vanité du comédien. En réveillant sa jalousie, Poppée le rendit furieux. Il frappa d'un coup de pied dans le ventre cette femme qu'il aimait et qui devait en ce moment lui être sacrée. Poppée en mourut. Dion ne sait pas si c'est volontairement ou par imprudence que

Néron tua Poppée[1]. De tous les historiens il est le plus sévère, et son opinion doit être mentionnée.

Les amours de Poppée et de Néron devaient finir ainsi; cette union, scellée par le crime, ne pouvait produire les pures satisfactions ni la sécurité des devoirs accomplis. Néron aimait Poppée d'un amour irrésistible et violent comme une fatalité. On s'accorde à dire qu'il eut un amer regret et une douleur véritable de sa mort. Quand il la revit après l'ivresse, pâle, immobile et froide, tout ce qu'il aimait en elle, la voix, le sourire et la grâce ayant à jamais disparu, et la femme qu'il avait idolâtrée n'étant plus qu'une chose, un objet insensible et sourd, son cœur se brisa dans un désespoir furieux.

De quelque sentiment qu'il fût animé, Néron le poussait à l'extrême et l'extrême était souvent le crime ou du moins la folie. Il voulut qu'au lieu d'être brûlé, selon la coutume romaine, le corps de Poppée fût embaumé à la façon des Égyptiens et qu'on célébrât pour elle des funérailles magnifiques comme pour les reines d'Orient. Il fit lui-même son éloge du haut de la tribune aux harangues. Il célébra cette beauté funeste, cause de tant de crimes; et donnant un souvenir à sa fille morte au berceau, il ne craignit pas de réveiller sa douleur et ses remords. Le deuil et la pompe de ces funérailles remplirent la ville; on brûla autour du cercueil autant de parfums que l'Arabie pouvait en produire dans une année, après quoi le corps fut enfermé dans le tombeau des Césars.

Néron pleura sincèrement Poppée qu'il aimait avec passion, dit Tacite; mais il la regretta surtout comme un plaisir perdu, comme une douce émotion qu'il ne retrouverait jamais. Ayant

1. Sabina (Poppea) tunc est a Nerone interfecta, quam prægnantem, seu volens, seu per imprudentiam, calce insultavit. DION CASSIUS, liv. LXII, ch. XXVII.

ouï parler d'une femme qui ressemblait parfaitement à Poppée, il la fit venir au Palatin, et il essaya de se passionner pour elle comme s'il était possible de retrouver un charme évanoui ou de tromper les mystérieuses jalousies de l'amour. Bientôt il éloigna cette image vaine qui ne lui donnait du passé que le souvenir, et l'amer regret du bonheur perdu.

Le seizième livre des annales de Tacite est exclusivement consacré à raconter la mort des victimes de Néron. Le grand historien craint de fatiguer ses lecteurs par ce long récit qui doit épuiser à la fois l'horreur et la pitié. Mais on ne tarde pas à reconnaître que sa compassion pour les victimes se fatigue plus vite que sa haine contre les tyrans. Parfois on le croirait prêt à s'indigner contre les malheureux dont il raconte là mort. Leur résignation servile le fatigue ; spectateur difficile il s'irrite de les voir se laisser égorger lâchement ; il prie le lecteur de pardonner à tant de faiblesse et l'on voit bien qu'il assiste aux révolutions comme aux jeux du cirque, pour exiger que le vaincu meure avec grâce après avoir combattu avec énergie.

La pitié de Tacite a un caractère aristocratique. Il détourne la tête de celui qui souffre et qui meurt, s'il n'a pas un grand nom et s'il n'ajoute pas, comme saint Paul : je suis citoyen romain. Plus elle est illustre et plus il orne la victime. Sa commisération s'affaiblit et diminue par degrés avec le rang de ceux qui meurent sous ses yeux, jusqu'à ce que n'ayant plus devant lui que des esclaves ou des étrangers, il reste parfaitement insensible à leur sort[1]. L'éclat qu'il jette sur les nobles victimes témoigne de sa partialité autant que de sa puis-

1. Quatre mille hommes, race d'affranchis, furent exilés en Sardaigne..... et si l'insalubrité de l'air les faisait périr, c'était un petit malheur et un médiocre dommage, *vile damnum*. Tacite. *Ann.*, liv. III, ch. lxxxv.

sance. Au lieu de s'arrêter devant les monuments élevés à ces infortunes patriciennes, il suffira, pour rester fidèle au dessein de ce livre, de lire en passant sur le fronton des mausolées, les noms qui seraient restés obscurs si le grand historien n'eût immortalisé tous les clients de son génie.

Le jeune Silanus était considérable par sa haute naissance et par ses richesses. Cassius, son oncle, se faisait remarquer par la gravité de ses mœurs; dans une harangue envoyée au sénat, Néron les accusa tous deux : Silanus d'aspirer à l'empire, Cassius de l'encourager et de mettre parmi les images de ses aïeux le buste de Cassius, meurtrier de César. Ils furent exilés. Cassius, déjà vieux, fut libre de gagner l'île de Sardaigne; Silanus, qui pouvait espérer un long avenir, fut tué au moment où il se disposait à partir pour Naxos.

On se souvient de Plautus, d'abord exilé en Asie et plus tard condamné à mort. Il laissait après lui Antistius, son beau-père, sa veuve, fille d'Antistius, et la grand'mère maternelle de celle-ci. Famille enveloppée de deuil et opprimée par ses souvenirs, elle conservait dans la solitude une douleur si légitime! Cette dignité dans le malheur parut menaçante; un délateur se leva contre Antistius. Pendant qu'on le fait surveiller dans sa terre, à Formies, sa fille vient à Naples se jeter aux pieds de César. Ses larmes, son deuil, ses prières et ses imprécations laissent Néron inexorable. Elle revint alors vers ses vieux parents, et tous trois, ayant fait ouvrir leurs veines, confondirent leur destin dans une seule mort.

Bientôt après éclata la trahison du préteur Sosianus. On l'avait recherché pour des vers injurieux à César récités chez Ostorius Scapula. Thraséas le défendit au sénat, et Scapula mentit à la justice pour le sauver : il en fut quitte pour l'exil. Par une de ces défaillances soudaines qui sont l'ordinaire

châtiment des passions excessives, l'insulteur de César devint le délateur de ses propres amis. Il surprend l'amitié de l'astrologue Pammenès, son compagnon d'exil, et lui vole ses papiers. Il lit dans ces papiers qu'Ostorius est en correspondance suivie avec l'astrologue, qu'Antenius lui fait une pension et qne tous deux le prient de composer, avèc le plus grand soin, leur thème natal. Le thème natal n'était autre chose qu'un horoscope, ou opinion conjecturale sur l'avenir d'une personne, d'après les circonstances du jour, de l'heure, du lieu, de la position des astres, exactement rapprochées du moment de sa naissance. Muni de ces preuves, Sosianus obtient de revenir à Rome où il dénonce ses amis. Antenius se fit ouvrir les veines et Ostorius se perça de son poignard. La trahison de ce Sosianus, merveilleusement exposée par Tacite, est caractéristique de cette époque dont elle reproduit les mœurs, les vices et les crimes.

On vit alors dans l'espace de quelques jours quatre personnages illustres succomber. Crispinus, le premier mari de Poppée, se tua dans l'île de Sardaigne. Annæus Mella, père de Lucain, fut accusé par un ami de son fils. Le délateur Cérialis périt victime de la délation. Un enfant, le fils de Crispinus et de Poppée, fut précipité dans la mer par ses propres esclaves pendant qu'il s'amusait à pêcher. Son crime était de vouloir faire l'empereur quand il jouait avec ses camarades. Cérialis et Mella se tuèrent. Tigellin est l'auteur présumé de tous ces crimes : Tacite l'accuse d'avoir agi souvent à l'insu de Néron par haine ou par intérêt, et fait bien des victimes sans que le prince en fût instruit. Cette opinion était répanduedans le peuple. Elle s'y maintint et s'y fortifia si bien, que longtemps après la mort de Néron la multitude se souleva pour exiger le supplice de Tigellin.

Tigellin était un fléau placé par la fortune entre le prince et les patriciens : il exploitait à la fois les frayeurs de Néron et les haines de ses ennemis ; mais ses coups n'atteignaient que les têtes les plus hautes, et ce n'était pas assez pour châtier ce peuple-roi qui dégradait la race humaine après l'avoir opprimée. La peste, plus équitable, se déclara dans Rome et la remplit de funérailles ; on estime que trente mille personnes succombèrent dans l'espace de quelques jours. Les maisons étaient pleines de morts, les cortéges funèbres encombraient les rues. Au Champ-de-Mars et sur les grandes voies, la fumée noire des bûchers étendait au-dessus de la ville comme un grand voile de deuil. En même temps des orages, sur terre et sur mer, des vents impétueux et des tonnerres ajoutèrent de nouveaux désastres aux calamités publiques.

Un chevalier romain, Cossianus, fut atteint d'une maladie terrible nommée le *Lichen*. C'était pendant le règne de Tibère qu'elle avait paru à Rome pour la première fois.

Elle se manifestait au visage, et comme elle attaquait d'abord le menton, les Romains la nommèrent par dérision *Mentagre*, tant il est dans la nature humaine, comme le dit Pline le Naturaliste, de rire des maux d'autrui [1]. Le *Lichen* épargnait les femmes, les enfants, les esclaves, le bas peuple et la classe moyenne pour sévir uniquement contre les patriciens [2]. On eût dit que la divinité les poursuivait d'une haine particulière, et qu'après avoir choisi le supplice qui convenait le mieux à leur dépravation, elle parlait au fléau déchaîné comme César à ses soldats, lui ordonnant de frapper au visage ces Romains avilis qui, de toutes les vertus de la race, n'avaient gardé que la beauté.

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXVI, ch. II.
2. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXVI, ch. III.

Le chevalier romain Cossianus, atteint du *Lichen*, était l'ami de Néron. Le prince, au désespoir de le perdre, se tourmentait à chercher un moyen de le sauver. Il apprit qu'un médecin célèbre d'Alexandrie était seul capable d'opérer cette guérison. Il ordonne aussitôt d'armer une galère ; elle part pour Alexandrie et l'on ramène bien vite le grand médecin. Celui-ci ayant vu Cossianus, lui administra un remède héroïque fait avec des cantharides, et le tua [1].

A peu près vers le même temps la ville de Lyon fut ravagée par un incendie et presque détruite. Les ressources du municipe ne suffisaient pas pour réparer le désastre. Le prince vint à son aide; il gratifia la ville d'une somme énorme, et par ce secours la fit sortir de ses ruines. Les efforts de Néron pour sauver Cossianus son ami, et sa générosité envers les incendiés de Lyon, prouvent que sa bonté naturelle avait de profondes racines dans ce cœur dévasté. Il est tel moment de sa vie où nous le voyons si prompt au bienfait et si accessible à la pitié, qu'on est parfois tenté de repousser comme fables tout ce qu'on raconte de sa cruauté.

La mort de Pétrone suivit de près les calamités publiques et les nombreuses condamnations qu'on vient de mentionner. Les derniers moments de ce bel-esprit, un des lettrés les plus exquis de l'antiquité romaine, brillent d'un héroïsme gracieux qu'on s'explique difficilement au milieu des violences, des brutalités païennes de son époque. La résignation lui coûte si peu et il y a tant de sérénité dans son courage, qu'on se laisse gagner à cette belle humeur qui déride le spectre de la mort. L'épreuve suprême n'eut rien de lamentable ni de tragique pour Pétrone, par le soin qu'il prit de préparer et d'adoucir

1. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXIX, ch. xxx.

le dénouement, sans se hâter, sans se plaindre, sans s'irriter contre son sort. On ne retrouve qu'aux beaux temps de notre histoire ce stoïcisme facile et railleur en présence de l'adversité. Cet élégant Pétrone nous apparaît comme le précurseur de notre humeur nationale, et l'on aime à honorer sa mort qui peut se raconter, ainsi qu'il la subit, sans effort et sans indignation.

Pétrone, qu'on reconnaît être l'auteur du *Satyricon*, ne fut pas seulement un épicurien, mais un homme d'un goût sûr et d'une distinction parfaite. Natif de Marseille, il vint à Rome où il se montra supérieur à toutes les positions qu'il occupa, soit par l'aisance aristocratique dont il suivait le train du monde, soit par l'intelligence vigoureuse dont il fit preuve dans son gouvernement de Bithnye. Néron le vit et le goûta fort. On le nommait au Palatin l'arbitre des élégances et le nom lui en est resté. Dans toutes les questions les plus délicates le prince consultait son goût, et son avis était toujours suivi. Rien n'était accepté par les délicats de la cour qui ne fût d'abord recommandé par le suffrage de Pétrone. C'était un nonchalant qui se laissait aller aux choses de la vie. Savant dans l'art de jouir, ni violent, ni débauché dans ses plaisirs, exprimant ses pensées licencieuses dans le langage le plus pur, ennemi des excès et relevant ses vices de distinction et de grâce. Il consacrait le jour au sommeil, loin des importuns, des affaires et des vulgarités humaines; la nuit, au contraire, il la passait dans les plaisirs avec quelques hommes d'élite recherchés dans leur costume et dans leur langage, fins dégustateurs de vins exquis et de systèmes philosophiques, causeurs ingénieux, persuadés qu'un banquet se compose autant des propos qu'on y tient que des mets qu'on y sert. Pétrone avait la démarche lente, la contenance molle, la parole traînante, le

geste incertain, et toute sa personne semblait comme énervée dans un long repos. Par l'habitude qu'il avait de cette existence exceptionnelle, il mettait beaucoup de simplicité et d'abandon dans ses façons d'agir tout à fait étranges, ce qui le faisait paraître à la fois naturel et singulier. Aussi plaisait-il beaucoup à Néron qui l'avait pour compagnon de tous ses plaisirs et pour conseiller dans toutes ses fêtes. Tigellin, jaloux de sa faveur, ne put souffrir que Pétrone fût entré plus avant que lui dans l'intimité du prince. On retrouve toujours cet homme dans les crimes de Néron ; il est l'instigateur inévitable de toutes les cruautés qui souillent la fin de ce règne.

Cet indigne ministre, qui administrait despotiquement la dépravation romaine, sut gagner à prix d'argent un esclave de Pétrone et le pousser à dénoncer son maître. L'amitié loyale qui avait uni Pétrone à Scévinus, un des complices de Pison, lui fut reprochée comme un crime; il n'en fallut pas davantage pour égarer l'esprit inquiet de Néron. Les délations et les frayeurs simulées de Tigellin étaient autant de preuves de son dévouement, et tous ceux qu'il accusait étaient coupables aux yeux du prince. Pétrone ignora les intrigues de son ennemi, ou bien, s'il en fut instruit, il ne voulut pas s'en inquiéter: il perdit la faveur de Néron par négligence comme il l'avait acquise.

Pendant qu'il s'avançait vers Naples pour aller en Campanie rejoindre l'empereur, il reçut dans la ville de Cumes l'ordre de s'arrêter. Déjà ses esclaves étaient dans les fers ; on devait bientôt leur faire subir la torture. Tout se préparait non pas pour instruire une affaire, mais pour frapper un condamné. En homme d'esprit qu'il était, Pétrone se vit perdu et se prépara tout doucement à mourir. Ce fut sans précipitation et sans crainte qu'il se rapprocha du moment fatal. D'abord il se fit

ouvrir les veines; après une abondante saignée on les referma. Il dormit, il se promena, il entretint gaiement ses amis; on lui récitait des vers badins qu'il écoutait avec plaisir. Plus calme à son heure suprême que le tyrân qui le condamnait, Pétrone n'avait pas besoin d'orgueil pour braver la mort. Ses affaires domestiques furent sagement réglées : il distribua de l'argent aux esclaves dont il avait à se louer, il fit châtier ceux dont il avait à se plaindre.

Ses veines, onvertes une seconde fois, furent de nouveau fermées. Après s'être rapproché de la mort, il reprit ses occupations et poursuivit l'entretien avec ses intimes, se mettant à l'agonie comme à un régime. Il ajouta de nouvelles dispositions à son testament, s'abstint d'adresser à Néron de basses adulations comme en usaient alors tous les proscrits pour conserver nne part d'héritage à leurs proches. On assure, au contraire, que Pétrone composa une satire où il racontait les débauches du prince, les plus abominables et les plus secrètes, et qu'ayant cacheté cet écrit il l'envoya à Néron. Il eut soin de briser le cachet dont Tigellin aurait pu se servir plus tard pour compromettre des innocents. Ainsi, disposant avec calme de ses derniers jours, il reçut la mort comme un hôte, la mêlant à ses affaires, se familiarisant avec son aspect, et, pour ainsi dire, s'habituant à mourir.

On a cru que le *Satyricon* de Pétrone n'était autre que la satire envoyée à César, et que dans le ridicule et grossier Trimalcion il avait voulu peindre Néron lui-même. Il est difficile de reconnaître la cour de Néron et ce prince qui se piquait d'élégance athénienne, dans les personnages du *Satyricon*. Il n'est pas vraisemblable que le nonchalant Pétrone ait fatigué ses derniers moments par la production d'un long poëme. Le *Satyricon* était depuis longtemps achevé quand il

dut se résigner à mourir. Il l'a peut-être complété de quelques passages destinés à Néron, lui seul, dont il voulut raconter les infamies secrètes pour lui faire savoir combien sa disgrâce était adoucie par le droit qu'il avait de le mépriser et de le haïr.

On remit à Néron cet exemplaire unique qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Pétrone possédait un vase murrhin qui avait coûté trois cents talents (les uns disent six cent mille francs, les autres, un million quatre cent soixante-seize mille francs). Le prince en avait apprécié la matière et la forme. On croit généralement aujourd'hui que ces vases murrhins étaient l'ancienne porcelaine de Chine [1]. Pétrone ordonna de le briser pour en priver Néron. En apprenant cette nouvelle et en recevant la satire de Pétrone, le prince fut très-irrité. Il chercha qui pouvait avoir trahi le secret de ses orgies, et ses soupçons s'arrêtèrent sur une dame romaine nommée Silia. La croyant coupable d'indiscrétion il l'exila. Ainsi les derniers jours de Pétrone furent plus calmes et plus joyeux que les moments où Néron eut la satisfaction de se venger de lui. Et pendant que l'insouciant poëte trouvait la mort légère, le tyran rugissait de douleur sous le poids de la vérité.

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'on voit mourir avec ce calme stoïque, cette élégance et cette distinction, un lettré de la décadence romaine, surtout au moment où le simple courage manquait parfois aux sénateurs, aux tribuns

1. Petronius consularis moriturus, invidia Neronis... trullam mu rhinam tre centis talentis emtam fregit. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. \ PROPERCE dit à propos de ces vases : murrhins:

Myrrheaque in Parthis pocula cocta focis.

Livre IV, *de ses Chants*, ch. v, vers 26.

militaires et aux plus grands personnages du patriciat romain. C'est pourquoi nous avons cru pouvoir raconter avec détail les derniers moments de ce littérateur illustre : le devoir de chacun n'est-il pas d'honorer et d'ensevelir ses morts?

CHAPITRE VIII

COURONNEMENT DE TIRIDATE — MORT DE THRASÉAS

La mort de Thraséas est résolue.—Arrivée de Tiridate.—Sa suite nombreuse. Il va directement à Naples joindre Néron.— Fêtes qu'on donne à Tiridate. — Son entrée dans Rome avec Néron. — On défend à Thraséas de venir au-devant du prince.— Thraséas écrit à Néron.—Néron convoque le sénat. — Thraséas délibère avec ses amis, — Néron n'ose paraître au sénat, — L'orateur Marcellus délateur de Thraséas. — Avec Thraséas sont accusés Soranus et Servilie sa fille. — Invectives de Marcellus. — Consternation du sénat. — Piété filiale de Servilie. — Thraséas, Soranus et sa fille sont condamnés. — Mort héroïque de Thraséas. — Ses funérailles pendant que Néron paraissait au Forum. — Tiridate est couronné roi d'Arménie. — Helvidius part pour l'exil.

Nous arrivons enfin à la grande victime, à l'homme dont la vie était la règle des âmes généreuses et l'étonnement des cœurs énervés, à Thraséas. Notons d'abord en passant la scélératesse de Tigellin et l'aisance avec laquelle il se vengeait de ses ennemis. Minucius, ancien préteur, ayant osé porter contre lui une accusation qui devait être fondée, Tigellin le fit tuer. C'est au malheur de ce Minucius peut-être que Juvénal fait allusion quand il s'écrie : « Nomme Tigellin et tu vas brûler dans la torche où fument ceux qu'on a fixés au poteau

avec la gorge percée[1]. » Il se souvenait du supplice des chrétiens.

La modération et le courage de Thraséas l'avaient élevé si haut, que dans le monde politique, où le prince avait le plus grand pouvoir, toute l'influence était au sénateur. Le spectacle de cette vie irréprochable inspirait à Néron des inquiétudes et une admiration qu'il ne dissimulait pas. Les intrigants qui exploitaient le pouvoir impérial en furent épouvantés. Il fallait à tout prix rendre Thraséas odieux à Néron. Pour atteindre ce but il se forma parmi les plus pervers une conspiration : Tigellin en fut l'âme. Un double danger menaçait Thraséas : l'orgueil stoïque de ses amis, qui, loin d'imiter sa modération, s'autorisaient de sa vertu pour se déclarer contre César; la dépravation des ministres qui s'indignaient d'être forcés de l'admirer et de le craindre. Ainsi placé entre ces écueils, Thraséas devait tôt ou tard mourir de sa vertu, et l'arrivée de Tiridate, qui exaltait les imaginations, parut être à ses ennemis une occasion favorable pour le frapper.

Le fils des Arsacides, roi des Parthes, l'admiration et la terreur de Rome, venait humilier aux pieds de César la majesté de ses aïeux et la gloire de l'antique Orient. Il foulait les provinces sur son passage; toutes les villes lui devaient une entrée solennelle; on défrayait partout ce prince et les gens de sa suite. Il voyageait par terre, refusant de monter sur un vaisseau parce qu'il était mage et que sa religion lui interdisait de cracher dans la mer ou de la souiller par toute

1. Pone Tigellinum... Tæda lucebit in illa
Quo stantes ardent qui fixo gutture fumant
Et latum media sulcum deducet arena.
JUVÉNAL, *Satire* I, v. 155.

autre déjection. L'Hellespont ne l'arrêta pas, le trajet en est court, il put le faire sans commettre d'impiété. Viviaus, gendre de Corbulon, l'accompagnait avec une nombreuse cavalerie; Tiridate emmenait avec lui les princes de sa famille, toute sa maison et trois mille cavaliers parthes. A ses côtés s'avançait à cheval la reine, sa femme, couverte d'un casque d'or et le visage caché sous la visière. Malgré des dépenses excessives, que s'imposaient les provinces pour lui faire honneur, son entretien coûtait à Néron une somme en sesterces, évaluée à cent mille francs par jour. Des bords de l'Euphrate à Rome, son passage fut une marche triomphale. Il mit neuf mois à venir du fond de la Perse, allant toujours à cheval et par petites journées. Dès qu'il eut touché le sol de l'Italie, Néron lui envoya des chariots, et Tiridate, au lieu d'entrer dans Rome, dut prolonger son voyage et passer par la marche d'Ancone pour aller à Naples se présenter à l'empereur.

Ce fut une première satisfaction que Néron se donna de prouver ainsi au sénat et au peuple romain, que toute la gloire et toute la puissance étaient en lui. Il proposait à Rome elle-même les respects de l'univers comme un exemple à suivre.

En abordant Néron, Tiridate le salua selon la coutume orientale. Il fléchit le genou devant lui, le reconnut pour son seigneur et l'adora. Toutefois, par un reste de fierté digne d'un soldat et d'un prince, il ne voulut pas quitter son épée, et pour n'être pas victime d'une surprise il la fit clouer au fourreau. Néron, qui avait de la grandeur et qui fut pour le monde romain un meilleur prince que pour Rome, ne le trouva pas mauvais et l'en estima davantage. En conduisant Tiridate à Rome, il s'arrêta pour lui donner

des fêtes. A Pouzzoles ils assistèrent à un combat de gladiateurs. Ce fut Patrobius, un des affranchis de César, qui en fit les frais. Les plaisirs d'une journée furent exclusivement consacrés au prince étranger : on n'admit au théâtre que des hommes de sa suite avec leurs femmes et leurs enfants.

Ces dépenses devaient s'élever à des sommes énormes, et l'on peut à peine s'en faire une idée quand on suppute le salaire des employés du théâtre, l'achat des armes et des grands voiles à étendre sur les spectateurs; le prix des animaux venus de si loin et des gladiateurs fameux si chèrement achetés; les récompenses promises aux vainqueurs, les rafraichissements gratuitement offerts aux spectateurs dans tous les entr'actes, surtout le prix des objets, souvent très-précieux, qu'on mettait en loterie pour terminer la fête. Le luxe était poussé si loin, qu'on avait coutume, quelques jours avant les jeux, d'exposer dans le foyer du théâtre, le portrait en pied des gladiateurs qui devaient combattre et des animaux qu'on lancerait sur les bestiaires. Quelle haute opinion Tiridate ne devait-il pas avoir de Rome et de César, en se voyant traiter par un esclave plus magnifiquement que par un roi.

Tiridate crut devoir payer de sa personne pour honorer la fête que Patrobius lui donnait. Il demanda son arc et ses flèches, avec la secrète pensée de rendre Néron témoin de l'habileté des Parthes à se servir de ces armes, pour lui rappeler le passé et lui faire craindre l'avenir. Sans sortir de sa place, il perça de ses flèches les bêtes fauves qui erraient dans l'arène, et Dion rapporte que, d'un seul trait, il blessa deux taureaux [1]. Les fêtes achevées, Tiridate et

1. Dion Cassius. *Neron*, LXIII. parag. 3.

Néron se rapprochèrent de Rome. Ils étaient attendus avec impatience, surtout par les imaginations qu'excitait depuis longtemps le récit des costumes, des mœurs, et de la gloire des Parthes. Le peuple et le sénat sortirent des murs pour aller recevoir l'empereur et son hôte. Les Romains étaient vêtus de blanc, et les maisons, ornées de guirlandes, offraient, comme la foule, un joyeux aspect. L'encens fumait devant les Temples, et les statues des dieux, revêtues d'habits magnifiques, semblaient s'associer aux sentiments du peuple pour accueillir le prince étranger. Cependant, au milieu de cette allégresse générale, un grand crime se préparait. On défendit à Thraséas de se montrer et d'aller avec le sénat au-devant de Néron. A cette nouvelle, les amis de l'illustre sénateur comprirent que c'en était fait de lui.

Néron voulait prouver à Tiridate qu'il était aussi puissant à Rome que les rois d'Orient au fond de leur palais, et qu'il pouvait comme eux, faire tomber les têtes les plus hautes. Les amis et la famille de Thraséas étaient consternés. Thraséas, toujours calme dans les circonstances difficiles, écrivit à l'empereur pour lui demander quel était son crime, promettant de prouver son innocence s'il lui était permis de se justifier. Néron ouvrit la lettre avec empressement, espérant y trouver quelques expressions de respect ou de crainte, qui relèveraient sa dignité en abaissant le caractère de Thraséas; mais il reconnut bientôt que ce grand citoyen restait semblable à lui-même et il convoqua le sénat.

Les amis de Thraséas et les membres de sa famille, réunis autour de lui, agitèrent la question de savoir s'il devait comparaître devant ses délateurs. Il s'était abstenu depuis quelques années d'assister aux réunions du sénat. Quelques-uns

soutinrent que la force de son nom et l'éclat de sa renommée l'autorisaient à croire qu'il dominerait l'assemblée par son courage, et que sa voix surnaturelle serait écoutée encore une fois comme la parole d'un dieu. D'autres, au contraire, jugeant mieux les circonstances, la violence des accusateurs et la domination de César, ne voulaient pas qu'il allât sans profit commettre sa dignité. Rusticus Arulénus était là, prenant part à la discussion avec l'ardeur généreuse de son âge. Ce jeune homme proposa, par amour de la gloire et de la justice, de s'opposer au sénatus-consulte. Il le pouvait, étant tribun du peuple, car on voyait encore une ombre de république sous ce despotisme, comme Tacite le reconnaît. Thraséas réprima généreusement le courage de Rusticus qui voulait se sacrifier pour lui. Il dit, avec une énergie modeste, pleine d'intelligence et de gravité, qu'il se devait à lui-même, après tant d'années d'une vie honorable, de la poursuivre jusqu'au bout; mais que le jeune tribun ferait sagement de se consulter et de réfléchir sous un prince comme Néron, à la voie qu'il comptait suivre en entrant dans les fonctions publiques. La question de savoir s'il irait au sénat ne lui paraissait pas importante, et il dit qu'il aviserait plus tard.

Le lendemain, de grand matin, deux cohortes prétoriennes occupèrent le temple de Vénus Genitrix, superbe édifice en marbre blanc, élevé par le divin Jules au milieu de son Forum. C'était là que Néron convoquait le sénat pour lui faire comprendre, par le seul aspect du monument et par le souvenir de son fondateur, tout ce qu'il devait à l'empereur. Des groupes de soldats étaient disposés autour du temple, sur les places et devant les basiliques; une multitude de citoyens, qui laissaient voir des épées sous leurs robes, occupaient les abords du monument. Les sénateurs durent passer à travers cette foule

tumultueuse et menaçante, aussi dévouée à César que les prétoriens et peu sensible aux mérites de l'accusé.

Néron ignorait si Thraséas se présenterait au sénat pour se défendre lui-même. Dans l'incertitude, il n'osa pas venir siéger, craignant de se troubler à l'aspect de cet illustre accusé. Il redoutait l'émotion dont il ne pourrait se défendre aux preuves que l'austère sénateur donnerait de son innocence, et surtout aux reproches terribles qu'il aurait le droit et le courage de lui adresser. Néron envoya son discours au sénat; le discours fut lu par le questeur en l'absence du prince et de l'accusé qui s'abstinrent tous deux de paraître : le prince, par respect pour l'accusé, l'accusé, par respect pour lui-même. L'empereur ne nommait personne dans son discours, mais il se plaignait amèrement des sénateurs qui négligeaient les affaires publiques pour s'occuper d'embellir des jardins. C'était désigner clairement Thraséas qui, depuis deux ans, s'abstenait de paraître au sénat. L'orateur Marcellus était prêt à se lever pour se porter accusateur. Tigellin lui avait adjoint Capito, son gendre, ennemi déclaré de Thraséas.

Ce Capito avait vu les Ciliciens, qui poursuivaient ses malversations devant le sénat, énergiquement appuyés par Thraséas, et il brûlait de se venger. Il rappelait chaque jour à Néron que Thraséas, après avoir chanté un rôle tragique à Padoue, sa patrie, pendant les jeux du ceste, institués par Anténor, s'était refusé presque à figurer dans les Juvénales. Il était sorti du sénat pendant qu'on délibérait sur le meurtre d'Agrippine. Sosianus, le diffamateur du prince, avait été défendu par lui. Thraséas n'avait point paru aux funérailles de Poppée, comme s'il eût blâmé son apothéose; et dernièrement encore, quand Néron, atteint d'un rhume, avait craint de perdre sa voix, Thraséas s'était abstenu de sacrifier pour la conser-

vation de cette voix céleste. Enfin, il le dépeignait comme un ennemi du prince et de la patrie, se tenant à l'écart pour attendre l'occasion favorable et réchauffant l'amour de la liberté dans tous les cœurs. Obsédé, irrité chaque jour par des accusations qui se reproduisaient sous mille formes, Néron avait résolu la perte de Thraséas, et les ennemis de cet homme intègre allaient recueillir enfin le fruit de leurs machinations.

En même temps que Thraséas était accusé devant le sénat, un délateur poursuivait aussi Soranus, ancien proconsul d'Asie; Soranus, un homme des plus considérables et des plus estimés. Ses talents, son intégrité, son zèle dans l'exercice de ses fonctions, le rendaient odieux à César. Ce qu'on lui reprochait le plus amèrement au Palatin, c'était de n'avoir pas châtié les habitants de Pergame révoltés contre Acratus qui allait, sur l'ordre de Néron, s'emparer de leurs statues et de leurs tableaux. On avait impliqué dans l'accusation portée contre Soranus, sa fille Servilie, à peine âgée de vingt ans, désolée et presque veuve par l'exil de Pollion, son mari.

Les accusateurs de Thraséas commencèrent. Capito d'abord, puis Marcellus qui était orateur. Voici quelle était l'accusation de ce dernier, dépouillée des ornements de l'éloquence et des artifices du langage. Il reprochait à Thraséas d'avoir horreur des crimes de Néron et de dérober au prince l'estime et les respects de ses concitoyens. Ce Marcellus, naturellement violent, comptait bien être enrichi par Néron dont il servait la haine; il accusa Thraséas avec la brutalité d'un délateur avide qu'excitaient le salaire et l'impunité. Pendant que les emportements de cette éloquence vénale avaient leurs cours, l'assemblée immobile et muette restait comme accablée sous le poids de sa douleur. Ce n'était pas cette tristesse résignée que donne l'habitude de l'oppression, mais un silence profond et cons-

terné. Devant les armes des soldats, devant les violences du délateur, hideux aspects de la tyrannie, l'image de la victime absente, la vénérable figure de Thraséas, apparaissait aux sénateurs, et ils restaient anéantis dans le sentiment de leur honte et de leur lâcheté.

L'accusateur de Soranus, parut à son tour devant le sénat. Il fit un crime au proconsul de ses relations avec Plautus, dont le prince avait ordonné la mort. Il lui reprocha d'avoir toléré des séditions dans les villes pour paraître populaire; enfin il se tourna vers la fille et prétendit la trouver coupable de complicité dans les projets de son père. Servilie avait consulté les astrologues et donné de l'argent à ces imposteurs; c'était vrai. Son père incriminé, son époux absent, ne sachant à qui recourir dans sa détresse, elle avait demandé à quelques devins si Néron se laisserait fléchir.

Il paraît que Néron assistait à ce débat et que l'affaire de Thraséas étant jugée, il était venu prendre place entre les deux consuls. Le père et la fille étaient debout devant le tribunal, chacun à une extrémité; le père accablé par la douleur et par l'âge; la fille, les yeux baissés, craignant de regarder le vieillard dont elle croyait avoir aggravé les malheurs. Quand l'accusateur demanda à Servilie si elle n'avait point vendu ses bijoux, son collier, ses présents de noce pour suffire aux frais des opérations magiques, elle se laissa tomber et pleura longtemps sans pouvoir répondre; puis enfin, retrouvant un peu de courage dans la piété filiale qui l'avait toujours soutenue: « Néron, s'écria-t-elle, en embrassant les autels, ces » malheureuses prières n'invoquaient aucun Dieu funeste : je » n'ai voulu qu'obtenir de toi, César, et de vous, sénateurs, le » salut du meilleur des pères. »

Aux paroles de sa fille, Soranus se trouble et s'attendrit. Sa

voix se mêle aux pleurs de Servilie: elle n'a pas connu Plautus, elle n'a pas suivi son père en Asie, et son crime c'est l'héroïsme de la piété filiale. Qu'on sépare de sa cause la cause de sa fille et il acceptera comme juste l'arrêt du sénat quel qu'il soit. En même temps ils se hâtaient l'un vers l'autre pour s'embrasser; mais les licteurs se jetèrent entre eux et les tinrent éloignés. Quand on vint à l'audition des témoins, l'attendrissement et la pitié provoqués par cette scène furent suivis d'un mouvement d'indignation et d'horreur. Un familier, un client de Soranus, un stoïcien, vendit son témoignage pour accabler son ami. Ce traître se nommait Egnadius, et sa philosophie était aussi vaine qu'était fausse son amitié. Hâtons-nous de signaler, à côté de cet objet de mépris, le Bithynien Cassius Asclépiodote, qui, ayant connu Soranus dans la prospérité, lui resta fidèle dans l'infortune. Il était le premier parmi ses compatriotes par son opulence comme par sa générosité. La constance de son amitié pour Soranus le fit condamner à l'exil et à la perte de ses biens. Thraséas, Soranus et Servilie purent choisir le genre de mort qu'ils voudraient; on se contenta d'exiler Agrippinus ainsi qu'Helvidius, gendre de Thraséas. Les délateurs furent gratifiés de sommes d'argent considérables, et Sabinus, l'accusateur de Servilie et de son père, obtint de plus les ornements de la questure.

Pendant que cette iniquité s'accomplissait au sénat, à la grande satisfaction de César et de ses ministres, Thraséas, entouré de ses amis et de ses proches, attendait dans ses jardins qu'on lui fît connaître l'issue du procès. Le questeur du consul vint lui notifier l'arrêt du sénat. Néron ne voulait pas assumer sur lui la responsabilité de cette grande injustice.

Thraséas avait pris à part le philosophe Démétrius: il le

questionnait sur la nature de l'âme et sur sa séparation d'avec le corps, quand le questeur arriva. Domitius Cécilianus, un de ses plus intimes, vint lui annoncer sa condamnation : ce furent alors des plaintes amères, des pleurs et des malédictions qui éclatèrent autour de lui. Thraséas, toujours préoccupé de ceux qu'il aimait plus que de lui-même, leur ordonna de se retirer dans la crainte de les voir se compromettre par une trop vive douleur. Arria, sa femme, digne fille de Pætus et de la première Arria, voulait partager son sort et suivre l'exemple de sa mère : il s'y opposa doucement, lui faisant comprendre qu'elle se devait à Fannia, leur fille, que l'exil d'Helvidius laissait sans soutien.

Des jardins il passa dans le portique où se trouvait le questeur. Là, satisfait d'apprendre qu'Helvidius, son gendre, n'était condamné qu'à l'exil, il prit le sénatus-consulte, fit entrer dans sa chambre Démétrius avec son gendre, et présenta sans hésiter les veines de ses deux bras. Aussitôt que le sang coula, il en arrosa la terre, et priant le questeur de s'approcher : « Faisons, dit-il, une libation à Jupiter libérateur. Regarde, jeune homme, et que les dieux éloignent ce présage! Tu es né dans un temps où il convient d'affermir son âme par des exemples de constance. » Puis d'atroces douleurs prolongeant son agonie, il se tourna vers Démétrius...

Ici la nuit se fait et le phare qui brillait dans les ténèbres du passé ne nous éclaire plus. Le seizième livre des annales de Tacite ne va pas plus loin ; toutefois il est permis d'augurer d'après ce dernier mouvement de Thraséas, resté seul avec Démétrius et son gendre, qu'il se tourna vers le philosophe pour ajouter un mot à leur entretien sur la nature de notre esprit et que les perspectives de l'immortalité de l'âme fixèrent seules ses regards mourants.

Quand Thréséas eut rendu le dernier soupir, sa femme et sa fille vinrent pleurer sur son corps inanimé, fermer ses yeux et chercher un reste de souffle, quelque chose de son âme flottant sur ses lèvres. Il ne fallait pas songer à de pompeuses funérailles : les images des aïeux portés devant lui ne le précéderaient pas au Forum ; ils ne seraient pas rangés autour de la tribune aux harangues, ni placés sur des chaises curules pendant qu'on prononcerait son éloge funèbre. On brûla peu de parfums, on ne jeta point de fleurs sur son corps, on ne lui prodigua que les regrets et les larmes. Thraséas mourut le soir. La même nuit vit les préparatifs de départ d'Helvidius, qui devait se hâter, les derniers devoirs rendus à son père, de se diriger vers l'exil. On dut élever à la hâte un bûcher comme pour Agrippine. Les clients, les affranchis, les esclaves, les amis, tous ceux qu'éloignent l'infortune, et c'est le grand nombre, épouvantés de sa disgrâce, avaient disparu, abandonnant cette famille proscrite à son deuil et à ses larmes. Quelques employés des pompes funèbres, ministres de Vénus Libitine, vinrent sans pompe, la nuit, dans ce foyer désert, diriger la triste cérémonie. On n'entendit pas le son lugubre des trompettes. Il n'y eut autour de ses cendres ni jeux scéniques, ni combats de gladiateurs, et le bucher de Thraséas brûla silencieusement comme une maison abandonnée. Arria, sa femme, sa fille et son gendre recueillirent ses restes; on lava dans le vin et dans le lait les ossements à demi calcinés, et le peu qui restait de Thraséas fut renfermé dans une urne. La nuit même on porta cette urne dans le tombeau de la famille. Un des caveaux avait été préparé à la hâte pour les recevoir, et à côté de l'urne était une lampe; on alluma cette lampe et puis on mura le caveau. Dans leur piété pour les morts, les Romains aimaient à croire que ces lampes brûlaient éternellement dans les tombes. En

partageant cette superstition, la famillede Thraséas pressentait une vérité. Il y avait là un flambeau qui ne devait jamais s'éteindre, c'était la gloire de celui qu'elle pleurait et le souvenir de sa vertu. Helvidius n'avait plus qu'à prendre le chemin de l'exil. Arria, sa belle-mère, retrouvait dans la famille de son mari les malheurs de la maison paternelle. Fannia, sa femme, l'embrassait avec la ferme résolution de le retenir ou de le suivre, et quand il voulut, selon l'usage, dire trois fois le dernier adieu à Thraséas, les sanglots étouffèrent sa voix.

Après une nuit passée dans l'accomplissement douloureux de ces devoirs, ils furent surpris par la lumière du jour odieuse aux malheureux. Tout à coup ils entendirent une clameur immense; c'était la grande voix de la multitude qui remplissait la ville et qui s'étendait au loin par-dessus les murailles. D'où s'élevaient ces acclamations? Était-ce un cri de haine poussé contre Néron? La mort de Thraséas et le souvenir de sa vertu lui avaient-ils suscité des vengeurs?..... Les peuples avilis par la servitude n'ont pas de ces mouvements généreux. Tiridate et Néron venaient de paraître au Forum où le fils des Arsacides allait recevoir des mains de l'empereur la couronne d'Arménie[1]. Les prétoriens et le peuple étaient là, en armes et en habits de fête. Néron était venu dès le matin s'asseoir sur sa chaise curule : le sénat l'accompagnait. Bientôt après Tiridate parut avec sa suite : il alla se jeter aux genoux de l'empereur; ce fut alors que les acclamations de la foule retentirent jusque dans le tombeau de Thraséas. Tiridate, adressa sa demande à César. Celui-ci répondit en termes magnifiques, qu'il donnait à Tiridate la couronne d'Arménie. Le prince s'assit aux pieds de Néron, sur un siége assez bas pour que l'empe-

1. Suétone. *Vie de Néron*, ch. xiii.

reur pût retirer sa tiare et lui ceindre le diadème. Ce diadème n'était autre que le bonnet royal que portaient les rois de Perse; il était haut de forme, raide et droit, entouré d'un bandeau brodé d'or sur un fond bleu orné de points blancs. Aussitôt que Tiridate eut reçu l'investiture du royaume d'Arménie, les cris du peuple recommencèrent avec plus de force.

Helvidius les entendit, sans doute. Tandis que, presque seul, il pleurait Thraséas dans un faubourg désert, la multitude applaudissait au Forum la gloire de César. Il s'étonna du peu de place que tiennent la justice et l'honneur dans le grand mouvement des choses humaines; un sourire amer erra sur ses lèvres et il eut alors le courage de dire à Thraséas le suprême adieu. Les embrassements des femmes ne le retinrent pas; Thraséas mort, la douleur de sa perte diminuait toutes les autres. Ils se séparèrent silencieusement et chacun s'en alla de son côté, elles dans la solitude, lui dans l'exil. Les femmes inconsolables au milieu de la joie publique qui insultait à leur douleur; l'homme ferme et résolu, dédaignant la vile multitude que la mort d'un honnête homme ne dégoûtait pas de la tyrannie, fier de Thraséas, dont la vie pure était couronnée d'une si belle mort, et satisfait de penser que l'âme et la mémoire de son père s'élevaient dans les hautes régions de l'histoire et de la vie future inaccessibles aux crimes de César.

CHAPITRE IX

NÉRON VEUT ÊTRE INITIÉ A LA MAGIE ORIENTALE

Fêtes données à Tiridate. — Représentation extraordinaire au théâtre Pompée. — Néron descend dans l'arène devant Tiridate. — Libéralité de Néron envers Tiridate. — Néron désire être initié à la magie des Orientaux, — Tiridate, comblé par Néron, retourne en Orient. — Fière réponse de Vologèse à Néron. — Les Juifs se révoltent, et Néron leur déclare la guerre. — Il confie l'entreprise à Vespasien disgracié. — L'héroïsme des Juifs.

On avait décrété des jeux au théâtre Pompée à l'occasion du couronnement de Tiridate : la décoration intérieure de l'édifice fut entièrement renouvelée. On couvrit de dorures non-seulement la scène, mais l'immense pourtour des gradins, si bien que la journée lugubre qui vit les funérailles de Thraséas et le départ d'Helvidius pour l'exil, fut appelée le jour doré. Les grandes voiles tendues au-dessus des spectateurs pour les préserver du soleil étaient de pourpre. Au centre de l'immense vélarium une broderie des plus riches représentait l'empereur en costume d'Apollon conduisant son char au milieu des astres. Un repas splendide suivit la représentation, Néron chanta publiquement en s'accompagnant de la lyre. Il finit par se montrer dans le cirque où il conduisit un char avec la casaque verte, le bonnet de cocher et tout le costume de sa faction.

De ce moment Tiridate dédaigna Néron et tint Corbulon en singulière estime; mais il dissimula son mépris. Il se contenta de dire un jour à l'empereur à propos de Corbulon : « Vous avez là un bon esclave. » Néron ne l'entendit pas, il combla Tiridate de présents. On évalue la somme des largesses que reçut ce prince à vingt millions de notre monnaie.

Un des motifs qui poussaient César à se montrer si magnifique, c'était le désir violent d'être initié par Tiridate et par les prêtres de sa suite aux secrets de la magie. Placé en dehors et au-dessus de toute condition humaine, à l'extrême faîte de la puissance, de toutes parts entouré de périls obscurs et mystérieux comme des abîmes, Néron avait le double vertige de l'épouvante et de l'orgueil. Ses remords, implacables après tant de crimes, lui faisaient craindre aussi de tomber au milieu de son apothéose dans les piéges d'une justice inconnue ; enfin le besoin de dominer les choses humaines et la dépravation profonde de son cœur lui imposaient le désir de connaître les ressources mystérieuses des superstitions orientales. Il existait alors une magie employant l'eau, les sphères, l'air, les étoiles, les lampes, les bassins et les haches, pour arriver à la divination et forcer les ombres à s'entretenir avec les vivants. Après avoir comblé de ses faveurs Tiridate et ses mages, Néron leur demanda d'être initié aux mystères de leurs sciences occultes. Dominer les hommes ne lui suffisait pas, il voulut étendre plus loin son empire, et Pline le Naturaliste le loue d'avoir souhaité de commander aux dieux. Il affirme que Néron n'a rien tenté de plus magnanime[1]. Jamais prince n'osa favoriser un art dangereux avec plus de courage. Rien ne manquait à Néron, ni l'intelligence, ni le pouvoir, ni

1. Primumque imperare diis concupivit nec quidquam generosius voluit. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XXX, ch. v.

les richesses, ni la patience de l'univers opprimé; toutefois, après bien des épreuves inutiles, il dut renoncer à la magie; voilà ce qui démontre à Pline la fausseté de cet art.

Les prêtres de Tiridate dirent pour expliquer leur peu de succès, que la nature refusait de livrer ses secrets à ceux qui avaient des taches de rousseur sur la peau. Ce fut là, d'après les mages, le seul obstacle à l'initiation de César; mais Pline n'accepte pas leur témoignage: il assure que Néron n'avait comme beauté physique rien de défectueux en lui [1]. Suétone nous parle, au contraire, du corps infect de Néron dans le pamphlet qu'il a laissé: la gravité de Pline l'ancien et sa droiture sont connues. Il maudissait la mémoire du dernier des Césars, il vivait de son temps et il avait écrit son histoire. Il n'y a pas à hésiter entre ces deux historiens: c'est Pline qu'il faut croire.

En échange de la couronne d'Arménie qu'il avait reçue, Tiridate aurait bien voulu introduire Néron dans les arcanes de la théurgie des Perses; mais ni lui, ni ses prêtres ne purent donner à César une puissance mystérieuse, ni lui révéler aucun secret. Néron resta convaincu, après bien des épreuves, que la magie orientale n'était que l'art perfectionné des empoisonnements. Néanmoins il mit le comble à ses libéralités en concédant à Tiridate le droit de rebâtir Artaxata, que Corbulon avait détruite. Bien plus, il lui donna, pour mener l'œuvre à bonne fin, des ouvriers habiles et des ingénieurs. Tiridate en augmenta le nombre et gagna des artistes de mérite que des offres brillantes décidèrent à le suivre. Corbulon, dans cette circonstance, sut comprendre autrement que César les intérêts de l'État: les seuls ouvriers qu'on trouva munis d'un permis de l'empereur obtinrent de passer la frontière.

1. Nihil membris defuit. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XXX, ch. VI.

Tiridate, après avoir fait ses adieux à Néron, prit cette fois la voie de mer pour revenir en Orient. Il passa de Brindes à Dyrrachium, faisant voir par là que sa première manière de voyager lui était plutôt conseillée par la prudence qu'imposée par la religion. Il vit en passant les grandes villes de la Grèce, et de retour en Orient, il rebâtit Artaxata qui dut prendre le nom de Néronia.

Vologèse fut alors sollicité par Néron de venir à Rome le visiter ainsi que son frère Tiridate avait fait. Le roi des Parthes s'excusa fièrement : Que Néron vînt lui-même en Orient et Vologèse le recevrait. Néron se tint pour offensé par cette réponse. Il paraissait vouloir faire des préparatifs de guerre pour humilier l'orgueil du grand roi; mais les exigences de sa position et les variations de sa fortune le forcèrent de renoncer à son projet. Il se contenta de prendre le titre d'Imperator et de fermer les portes du temple de Janus.

Il fallut bientôt les rouvrir; la guerre contre les Juifs éclata. Néron prouva dans cette circonstance qu'il était animé d'un grand esprit de justice. Il réprima son dépit et le mécontentement que Vespasien lui avait causé en témoignant qu'il faisait peu de cas de sa voix céleste. Ayant à confier la direction de cette guerre importante à un homme de mérite, il choisit Vespasien qui était en disgrâce : dans l'intérêt de l'État il imposa silence à sa vanité. Vespasien était déjà célèbre par les victoires qu'il avait remportées sur les Bretons. Il partit pour la Judée avec son fils Titus, et tous deux allèrent en Orient, comme à la source des grandeurs humaines, attendre les surprises éblouissantes que leur réservait l'avenir.

La guerre contre les Juifs ne s'est pas terminée pendant le règne de Néron. Vespasien, il est vrai, s'était emparé de quelques villes ; mais il commençait à peine à se rapprocher de Jé-

rusalem qu'il voulait investir, quand il apprit la révolte de Vindex, la chute de Néron et l'avènement de Galba. Le temple des Juifs et leur ville furent pris et renversés plus tard; mais l'honneur de ces victoires revient à Néron qui, au mépris de sa vanité, confia les armes romaines au seul homme capable d'en assurer le succès. Ainsi, par une coïncidence extraordinaire ou peut-être en vertu d'une loi mystérieuse, après avoir été le premier persécuteur des chrétiens dépositaires de la révélation nouvelle, ce même Néron, personnification du paganisme, fut le promoteur de la ruine des Juifs, gardiens exclusifs de l'ancienne loi. Pour écraser ce peuple affaibli, divisé, réduit à l'enceinte d'une ville, il fallut tout le poids de l'empire romain. Peut-être entrait-il dans les vues de la Providence de détruire le temple de Salomon et de disperser sur la surface de la terre la race de Jacob, pour susciter partout des ennemis et des témoins au crucifié qui devait avoir partout des martyrs. Il est juste de pressentir les secrets de la bonté divine jusques dans les fléaux dont elle afflige les peuples. Les nations opprimées et celles que les révolutions tourmentent ne sont pas maudites quoique rudement éprouvées. Le malheur les sauve de la décadence, et le vent de l'adversité les pousse au loin comme une semence précieuse qu'il importe de répandre sur l'humanité.

Le peuple juif était le seul dispersé sur toute la surface du monde romain, et ses synagogues, colonies religieuses, restaient pures dans le chaos des superstitions. Il était le seul dont le culte ne se fût pas confondu avec la religion des vainqueurs, parce qu'il refusait d'adorer l'image de César. Toutes les nationalités anciennes venaient d'être absorbées par le peuple souverain, et nous-mêmes, Gaulois, nous avions dû subir le joug avec cette consolation qu'il avait fallu pour nous réduire dix

ans d'efforts et le génie du plus grand homme de guerre que Rome ait produit. Au milieu de la prostration universelle, les Juifs se révoltèrent, les seuls et les derniers. Fortifiés dans le temple et retranchés dans leur foi, fidèles à l'alliance du Sinaï, ils protestèrent jusqu'au dernier moment par une défense héroïque contre les idoles et contre César, et dans leur fanatisme ils purent reprocher à Jéhova de les avoir abandonnés. Il fallut arracher au Juif mourant et renversé dans la poussière, le flambeau de la révélation que Dieu faisait passer en d'autres mains. Ce peuple héroïque préféra la destruction à la servitude; il se jeta dans les flammes qui dévoraient le temple de Salomon. Mais quand il croyait s'abîmer dans un dernier désastre, Dieu trompait son désespoir. Détruit comme nation, il a survécu comme race, ruine indestructible, débris immortels.

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE Ier

MONSTRUEUSES DÉBAUCHES DE NÉRON

Néron veut épouser Antonia, fille de Claude. — Elle refuse; il la fait mourir. — Statilia Messalina consent à l'épouser. — Tristesse de Néron. — Il voit Sporus dont la beauté lui rappelle Poppée. — Il l'épouse. — Il se déguise en bête féroce. — Retour violent de Néron vers Acté. — Paul la lui enlève. — Colère de Néron. — Paul dans les fers. — Néron le fait comparaître. — Pourquoi César n'a pas envoyé saint Paul au supplice? — Admirable courage de saint Paul.

Néron n'avait pas renoncé à l'espérance d'avoir des héritiers. Il jeta les regards sur Antonia, fille de Claude, pour lui donner au Palatin la place de Poppée, mais surtout pour l'enlever à l'ambition des prétendants. On disait que Pison avait voulu l'épouser pour fortifier ses prétentions à l'empire. Néron offrit l'anneau nuptial à celle dont il avait empoisonné le frère et proscrit la sœur; mais Antonia eut horreur d'un lit souillé que hantaient les ombres des siens. Néron comprit qu'il lui était odieux, et jugeant qu'elle avait dû entrer dans les projets de Pison, il ordonna sa mort.

Statilia Messalina, restée veuve par la mort de Vestinus que Néron avait fait tuer, fut moins difficile qu'Antonia. Elle devint la matrone du Palatin. Il est vrai que l'adultère l'avait préparée à cette gloire, car du vivant même de Vestinus, elle était une des maîtresses de Néron.

Toutefois elle ne put effacer du cœur et des sens de son nouveau mari ni le souvenir ni les impressions de Poppée. Il en était tout pénétré comme d'un parfum doux et tenace; jamais il ne lui fut donné de retrouver ailleurs cette beauté délicate, ni ce charme, ni ce don de l'enivrement qui l'avaient fixé près d'elle. Il les cherchait néanmoins avec une obstination infatigable; mais le fardeau, chaque jour plus accablant, des affaires, et le remords incurable de ses crimes, lui rendaient inaccessibles les émotions douces qui auraient pu l'enlever à ses ennuis. Après avoir essayé de tout et de tout abusé, il sentait la soif des jouissances s'augmenter avec l'impuissance des sens et du cœur. Tout se flétrit en effet autour du voluptueux et tout s'use en lui-même, excepté son âme immortelle incessamment travaillée par le besoin du bonheur. Ainsi fatigué par les excès de toute sorte qui émoussent les facultés sans calmer les appétits, Néron s'agitait dans une satiété vorace qui ne pouvait se repaître que d'ombres et se traînait du dégoût incurable à l'insatiable avidité. Là même où il pouvait tout oser comme un dieu, il avait tout à craindre comme un homme. Sa gloire et son pouvoir n'étaient plus que les témoins inutiles de ses ennuis. Il n'avait pas à prétexter la médiocrité de sa condition pour se justifier de n'être plus heureux, et sa misère s'augmentait de toute sa grandeur.

Cette accumulation de crimes et de remords avait maintenu Néron dans un état d'exaltation, d'excitation et de guerre intel-

lectuelle qui aurait brisé une organisation moins forte que la sienne. Au milieu des projets insensés, des préoccupations étranges et des orgies monstrueuses dont sa fortune prodigiense était composée, on lui présenta Sporus. — Ce malheureux enfant, d'une beanté remarquable, fixa les regards de Néron par sa ressemblance avec Poppée. N'oublions pas que Néron partage avec les grands hommes de l'antiquité les plus vertueux, avec un Aristide, par exemple, la honte de ces abominations païennes, et que Suétone signale comme une originalité de caractère dans Claude sa passion exclusive pour les femmes [1]. S'il faut en croire ce même historien, des chirurgiens habiles firent subir à Sporus, pour changer son sexe, une opération des plus dangereuses [2]. Ils le mutilèrent ; après quoi Néron épousa la victime. Elle fut appelée Sabina en souvenir de Poppée. Sporus reçut en don les vêtements et les bijoux de celle qui semblait revivre en sa personne, et Néron, qui voulait à tout prix retrouver une illusion perdue, lui donna pour gouvernante une certaine Galvia Crispinilla, femme de condition [3].

Du degré d'abjection où il était descendu, Néron tomba d'abîme en abîme. Après avoir tenté d'usurper le pouvoir des dieux, il se tourna vers les bêtes pour convoiter les appétits énergiques et la violence de leurs instincts. En observant chaque jour dans le cirque les lions et les ours affamés qui se jetaient sur les chrétiens, il avait fini par envier les plaisirs de leur férocité. Ses jardins du Vatican et de la Maison d'or étaient ornés de stades et d'amphithéâtres pour son usage par-

1. Marium omnino expers. Suétone, *Claude*, ch. xxxiii.

2. Puerum Sporum exsectis testibus, etiam in muliebrem naturam configurare conatus. Suétone. *Néron*, ch. xxviii.

3. Hujus (Sabinæ) custodia vestiumque procuratio Crispinillæ commissa fuerat. Dion, liv. LXIII, ch. xii.

ticulier. C'est là qu'au milieu des festins bien avant prolongés dans la nuit, on préparait au divin César des intermèdes que lui seul pouvait inventer.

Il se couvrait d'une peau de bête et se faisait enfermer dans la cage des lions : des garçons et des jeunes filles, exposés nus dans l'arène, étaient attachés à des poteaux ; puis on ouvrait les grilles, et pareil au tigre et à l'ours, dont il avait l'aspect et la rage, le néron se jetait sur ces malheureux comme pour les dévorer. Suétone et Dion oseront dire le reste [1].

Que pouvait retirer de pareils excès l'homme qui poursuivait le plaisir avec cette violence ? le dégoût de la vie, le profond mépris de lui-même. Haletant, épuisé, n'ayant rien devant lui, Néron évoqua ses souvenirs et se tourna vers l'objet de ses premières affections. Acté lui revint sans doute en mémoire, ainsi que l'ivresse naïve et l'entraînement sincère de cet amour. Il voulut la revoir et ressaisir quelque chose de ces douces émotions si vite passées. Mais Acté n'était plus la même femme. Au lieu de cette nature molle et servile, au sourire facile, au regard humilié, Néron s'étonna de retrouver une beauté froide et fermée, les yeux purs, le vêtement rigide. Un souffle d'esprit nouveau avait emporté les joies et les fleurs de l'amour profane comme l'air de la nuit chasse au matin les bouffées d'une orgie. Il ne comprenait pas son langage ; elle le revoyait avec étonnement ; il la reconnaissait à peine et ne la retrouvait plus.

Les historiens les plus dignes de foi par le caractère et par le savoir, par l'expérience des hommes et des grandes affaires, les Pères de l'Église, attribuent à saint Paul la conversion de

1. Feræ pelle contextus emitteretur e cavea, virorumque ac feminarum ad stipitem deligatorum inguina invaderet. SUÉTONE. *Néron*, ch. XXIX. — Voir aussi DION. Liv. LXIII, ch. XIII. Traduction de F.-G. Sturzie. Leipzic.

l'échanson du prince et d'une concubine désormais insensible à toutes les séductions. Mais aucun d'eux ne nous a donné le nom de la nouvelle Madeleine, qui après avoir entendu la voix de l'apôtre, repoussa résolûment l'amour de César. Quelques auteurs modernes dont l'érudition doit être appréciée, ont cru reconnaître Acté dans cette néophyte venue de si loin à la pureté chrétienne, et ce commencement de preuve, fortifié par la vraisemblance, justifiera sans doute ce récit [1]. Acté resta fidèle à Néron. Au moment même où le prince lui préférait ouvertement Poppée, elle intervint auprès de lui pour le préserver des embûches d'Agrippine. Depuis ce jour on ne la retrouve plus au Palatin. Néron est malheureux, proscrit, et néanmoins elle contient son dévouement, elle reste cachée : mais aussitôt que la mort a fait cesser pour elle le danger de le revoir, Acté se montre, et, bravant les haines énergiques qui poursuivent les créatures de Néron, elle préside à ses funérailles et lui rend les derniers devoirs.

Ce qui n'est douteux pour personne, c'est la colère et l'âcre dépit qu'éprouva Néron de se voir dérober des cœurs qui étaient à lui. Paul revenait à Rome, libre cette fois, connu dans le prétoire, admiré jusque dans la maison de César. La conversion d'Acté et de l'échanson, due à ses premiers efforts, attira sur lui la colère de César, maître terrible que le châtiment des complices de Pison et l'extermination des chrétiens avaient entouré d'une nouvelle terreur. Paul fut jeté dans les fers; tous ses amis l'abandonnèrent, les chrétiens par faiblesse, les païens par intérêt. Cet homme malade, pauvre,

1. Tristan de Saint-Amand, *Commentaires sur l'Histoire des Empereurs.* Tom. I, pag. 242. — L'abbé Greppo. *Trois Mémoires*, p. 41 et suiv.

délaissé[1], était rentré dans Rome avec tant de hâte, qu'il avait oublié son manteau à Troade, chez Carpus, avec ses papiers et ses livres[2]. Le pressentiment de sa mort prochaine venait se joindre à toutes ses afflictions. Dans cette détresse, faible et mourant, couvert de chaînes et de haillons, il fut conduit devant César. Dès qu'il parut, dit saint Jean Chrysostôme, les courtisans et les soldats qui entouraient le prince détournèrent les yeux de la couronne et de la pourpre impériale pour contempler les vêtements sordides du captif. Ils voyaient chaque jour leur maître, couvert d'or et de pierreries, conduire des chars traînés par des chevaux blancs; mais c'était un spectacle étrangement nouveau que celui d'un captif parlant à César avec plus d'assurance et de liberté qu'un roi puissant au dernier de ses gardes[3].

Pourquoi Néron ne s'est-il pas vengé à l'instant, lui de qui Tertullien a dit que la férocité de Domitien n'était qu'une partie de sa cruauté? Dans la pensée de Néron, Paul seul était capable de lui ramener la concubine qu'il aimait. Il aura tenté de l'intimider et de le séduire. C'est ce que l'apôtre veut nous faire entendre quand il rend grâces à Dieu de l'avoir assisté et préservé de toute mauvaise action. N'oublions pas d'ailleurs que Paul était citoyen romain; qu'il portait un nom recommandable dans la cité, celui de Sergius Paulus[4]; qu'il était en relation avec les prétoriens, avec le populaire, et que Néron, déjà étonné de son éloquence et de son courage, dut hésiter avant de le frapper. Caligula se laissa traiter de

1. In prima mea defensione nemo mihi affeit sed omnes me dereliquerunt, non illis imputetur. PAUL. *Epître deuxième à Timothée*, ch. IV, vers. 16.
2. Pennulam quam reliqui Troade apud Carpum, veniens affer tecum. Saint PAUL. *Deuxième Epître à Timothée*, ch. IV, vers. XIII.
3. JEAN CHRYSOSTOME. De laudibus Pauli apostoli.
4. Saint JÉRÔME. *Préface aux Epîtres de saint Paul.*

fou publiquement par un cordonnier, et Néron, son neveu, qui avait au plus haut degré le culte de la démocratie, s'arrêta devant Paul, tribun philosophe dont les relations et l'influence étaient dans le peuple.

L'apôtre fut reconduit en prison, et sa ferme résolution de ne pas transiger avec le tyran rendit sa mort inévitable; il en donne en passant la nouvelle à Timothée [1]. Toutefois la mort n'est pas une occasion d'héroïsme pour lui comme pour le stoïcien qui nie la douleur et qui proteste contre la fortune. Il accepte l'épreuve et la lutte, il ne dissimule pas son infirmité : elle fait sa force. Socrate et Sénèque meurent avec constance; mais quand ils ont bravé leurs juges et témoigné de leur âme immortelle, l'effort de leur vertu ne va pas plus loin. Paul, au contraire, semble redoubler d'efforts et profiter de ses derniers moments pour achever son œuvre. Du fond de son cachot, il instruit, il administre, il relève le courage de ceux qui sont plus en sûreté que lui. « J'ai été, leur dit-il, établi le prédicateur, l'apôtre, le maître des nations. » Sa divine fierté grandit avec les dangers qui le menacent [2]. Sa dernière et sa grande préoccupation c'est la conquête des âmes. On dirait qu'il ne veut pas mourir sans avoir achevé de vaincre le monde. La charité qui l'anime embrasse tout, et c'est l'empire romain qui est le captif de cette grande âme dont le corps est dans les fers. Pendant que son esprit s'élève aux plus hautes conceptions, son cœur n'oublie aucun de ceux qu'il aime [3]. La libre pensée de cet homme chargé de chaînes va partout glorifier la vérité, combattre l'erreur, exciter le dévouement, et

1. Ego enim jam delibor. (L'apôtre fait allusion à l'aspersion de l'eau lustrale qui précédait l'immolation des victimes.) Et tempus resolutionis meæ instat. Saint Paul. *Deuxième Epître à Timothée*, ch. IV, verset 6.

2. Saint Paul. *Deuxième Epître à Timothée*, ch. I, verset 11.

3. Saint Paul. *Deuxième Epître à Timothée*, ch. IV, verset 19 et suiv.

dans son abandon il conserve, pendant les défaillances d'une longue agonie, le feu de sa charité et la plénitude de son courage.

On ne saurait mettre en doute les saintes témérités de Paul et l'audace avec laquelle il poursuivait les âmes au péril de sa vie. Les conseils qu'il donne à Timothée ont d'abord été sa règle de conduite[1]; contre l'égoïsme féroce, qui n'avait pas de frein, il déchaîna le dévouement absolu qui n'avait pas de bornes. On ne peut pas se représenter Paul insensible devant les grandes infortunes, et quoique nous manquions de détails à ce sujet, il est permis d'affirmer, par induction, que parmi les illustres proscrits condamnés par César à se faire ouvrir les veines, plus d'un vit apparaître dans sa maison déserte ce consolateur inattendu.

Ce fut pour continuer au dehors les œuvres de son ministère, que Paul, retenu dans sa prison, appela Timothée et lui recommanda d'amener Marc avec lui. Ce Marc, disciple de saint Paul, est autre que l'évangéliste qui faisait la conquête de l'Égypte en ce moment. L'apôtre fit arriver de nouvelles instructions à la concubine de Néron, déjà touchée de ses premiers entretiens, et cette âme purifiée s'affranchit d'une abjecte servitude. Quand le prince revit Acté, il comprit qu'elle était à jamais perdue pour lui; mais ces impressions violentes furent effacées par l'étonnement de la retrouver à la fois fidèle, dévouée, et inaccessible à son amour. Il en conçut une indignation furieuse qui voulait être vengée sans retard.

Une vie nouvelle et un peuple inconnu venaient de se révéler à lui. Hommes et nations n'avaient pratiqué jusque-là d'autre vertu que la force, et c'était dans le bras que résidait

1. Saint Paul. *Deuxième Épître à Timothée*, ch. IV, verset 2.

surtout leur énergie. Avec l'armée défaite, avec la ville prise, disparaissait la nationalité. Le vaincu se transformait en esclave, et dès que le maître lui avait lié les mains, il tenait l'homme tout entier. Quelle était donc cette race jusqu'alors ignorée, qu'on voyait subir les prisons et les supplices sans rien perdre de son indépendance? L'esprit de ces hommes habite le corps comme un étranger. On les tient attachés et on n'a rien en son pouvoir. Les cœurs insaisissables sont libres sous les chaînes. Quand ces chrétiens meurent leurs âmes semblent se répandre, passer dans d'autres corps et se multiplier à l'infini. Quelle est cette superstition étrangère qui nous fait voir l'homme juste d'Horace dans le dernier des misérables? Le monde romain l'écrase sans l'émouvoir. L'esclave et le barbare forment une famille en dehors de la puissance césarienne; ils composent une association morale et supérieure qui donne droit de cité à tous les hommes, et c'est par eux que la liberté renaît dans le monde.

CHAPITRE II

SIMON LE MAGICIEN — MARTYRE DE PIERRE ET DE PAUL

Tous les hérésiarques se résument en Simon le Magicien. — Sa doctrine. — Hélène, sa compagne, et les Eons. — Simon s'unit avec les Juifs et avec les païens. — Agrippa protége les Juifs et Simon. — Néron accueille Simon. — Ce dernier promet à Néron de s'élever dans les airs. — Il essaie de tenir sa promesse. — Pierre est enfermé dans la prison Mamertine avec Paul. — Ils sont conduits ensemble au supplice. — Pourquoi on les sépare. — Paul décapité sur le chemin d'Ostie, Pierre crucifié sur le Janicule. — Philosophes exilés par Néron.

Pendant que Pierre et Paul répandaient au loin l'Évangile et ses divines clartés, Simon le Magicien poursuivait son œuvre de haine contre les ministres du nouveau dieu. Sous le règne de Claude, comme nous l'avons dit, cet imposteur ne fut pas étranger aux séditions qui troublèrent le quartier des Juifs; plus tard, il tourna contre les chrétiens les soupçons de Néron qui cherchait les auteurs du grand incendie; enfin sa haine l'égara jusqu'à le faire se vanter de s'élever dans les airs. Il prétendait prouver par là qu'il y avait en lui plus de vertu divine que dans Pierre et Paul.

Simon le Magicien mérite d'être étudié dans sa doctrine et

dans ses œuvres, parce que la vie et le caractère de tous les hérésiarques se résument en lui. Apostats égarés par l'orgueil, tous ont cherché dans les puissants de la terre des protecteurs et des ennemis contre l'Église qu'ils avaient quittée. Leur politique fut toujours d'encourager les souverains pour substituer à la grande unité catholique le fractionnement payen de la race humaine en nationalités ennemies.

Avant de raconter la chute ridicule de l'imposteur, il convient de faire connaître sa doctrine, afin que l'énormité du crime explique et justifie le châtiment.

Simon le Magicien, contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, habitant de Samarie et presque témoin de la Passion, avait vu de trop près les merveilles du christianisme naissant pour pouvoir nier aussi aisément qu'on le fait aujourd'hui, la divinité de Jésus-Christ. Le côté vulnérable de la religion nouvelle n'aurait pas échappé à la haine intelligente de cet ennemi formidable. Il dut se résigner à la vérité et la subir; seulement il en prit ce qui lui plut pour l'accommoder à ses intérêts et à sa fantaisie, exemple suivi par tous les hérésiarques dont il est le père.

Il n'osa pas nier la divinité de Jésus-Christ fait homme pour racheter l'humanité; mais il prétendit être l'incarnation du Père et, voulant appuyer sa doctrine par des prodiges, il s'adonna secrètement à la magie. Il se faisait accompagner d'une femme nommée Hélène, qu'il avait achetée dans la ville de Tyr. Elle le secondait dans ses pratiques; et de même que son enseignement était un composé ridicule de rêveries et de principes empruntés à tous les systèmes, sa vie était un assemblage d'actions incohérentes. Pour n'avoir pas à craindre des païens les persécutions auxquelles les chrétiens furent bientôt exposés, il disait que son Hélène n'était autre que Minerve, ca-

chée sous la forme d'une femme, tandis que lui-même était Jupiter.

Pour séduire les chrétiens et diminuer l'Église, il administrait le baptême et faisait briller une flamme errante au-dessus des eaux. C'était partout le mensonge, dans les actes et dans les paroles, qu'il accommodait aux circonstances et aux lieux. Son Hélène, qualifiée de Minerve pour les Romains, était présentée aux Syriens sous le nom de Barbelo, c'est-à-dire la fille de Baal; pour les Grecs adonnés à la philosophie, elle était la personnification de son intelligence, un des *Eons*, esprits intermédiaires entre Dieu et l'homme, dont les Néoplatoniciens d'Alexandrie fixent le nombre et définissent la nature, chacun comme il l'entend [1]. Après avoir séduit les Samaritains, qui, au dire de saint Justin, l'adoraient cent cinquante ans encore après sa mort, il voulut se faire connaître à Rome et s'y établir comme en Orient.

L'intelligence et la prudence humaine ne manquèrent pas à ses projets. Il n'avait garde de procéder comme les apôtres, qui recherchaient de préférence les petits et les faibles sans se préoccuper de leurs propres intérêts. Simon alla vers les puissants, au contraire, et tint compte des circonstances pour acquérir le plus grand crédit.

Il fit cause commune avec les Juifs contre les chrétiens. Eux et lui furent puissamment protégés à Rome par Agrippa, fils d'Hérode et de la célèbre Mariamne. Tibère, qui soupçonnait ce prince d'attendre sa mort avec impatience, le fit jeter dans une prison où il l'oublia; mais Caïus, aussitôt qu'il fut le maître, se hâta de rendre la liberté à son ami. On le déclara

1. Pour tout ce qui regarde Simon le Magicien, voir Eusèbe, saint Grégoire de Naziance, saint Justin, saint Irénée, saint Epiphane, Tertullien et saint Jérôme.

roi des Juifs, on accrut ses États, et Caligula lui donna des chaînes d'or aussi lourdes que celles dont Tibère l'avait chargé[1].

Après la mort de Caïus, Agrippa servit d'intermédiaire entre Claude et le sénat, également épouvantés, le sénat de son impuissance et le prince de sa fortune. Un dévouement prouvé par des services rendus avait donc mis le roi des Juifs en grand crédit au Palatin. Ses sujets en profitèrent pour s'établir solidement à Rome. Au reste, ces mêmes Juifs qui venaient de crucifier Jésus, avaient témoigné la plus vive douleur à la mort de Jules César. Pendant plusieurs nuits consécutives ils veillèrent auprès de ses cendres[2]. On s'en souvenait à la cour, et la synagoguo était puissante à Rome que l'Église n'était pas même connue.

Sous le règne de Claude, les discussions et les luttes violentes éclatèrent entre les Juifs et les premiers chrétiens, entre le chef des hérésiarques et le père des fidèles. Pierre eut assez d'autorité pour préserver l'Église de l'erreur ; mais il n'arrêta pas la fortune de Simon, son ennemi. L'habileté, l'audace de cet homme, ses prodiges opérés par la magie, le firent regarder comme un génie rare et même comme un Dieu. Quelques auteurs ecclésiastiques, tels qu'Eusèbe et saint Justin, affirment que les Romains lui élevèrent une statue dans l'île du Tibre, ce qu'on a contesté avec quelque apparence de raison[3]. Ce qui n'est pas douteux, c'est que Simon le Magicien fut longtemps l'objet d'une vive admiration ; que Félix, gouverneur de la Samarie, le recommanda à Pallas, son frère, et qu'on le reçut

1. JOSÈPHE. *Histoire des Juifs*, liv. VIII, ch. VIII.

2. In summo publico luctu, exterarum gentium multitudo circulatim, suo quæque luctu lamentata est; præcipueque Judei, qui etiam noctibus continuis bustum frequentarunt. SUÉTONE. *Vie de César*, ch. LXXXIV.

3. Saint JUSTIN. *Apologie*. EUSÈBE. *Hist. de l'Église*, liv. II, ch. XIII.

avec honneur au Palatin jusqu'au dénouement ridicule qui termina sa carrière et sa vie.

Dion Chrysostôme affirme que Néron nourrit longtemps à sa cour un homme qui avait promis de voler [1]. Suétone mentionne également la tentative et la mort du même imposteur [2], et les Pères de l'Église ont reconnu dans cet homme Simon le Magicien. Néron, extrêmement curieux de tout ce qui était extraordinaire, mit l'hérésiarque en demeure de tenir sa promesse et de confondre les chrétiens. L'audace de Paul, qui venait de lui résister en face, méritait ce châtiment.

L'épreuve se fit dans un des théâtres de Rome, peut-être dans les jardins de Néron, peut-être au cirque. Suétone rapporte qu'un Icare s'efforça de s'élever dans les airs; mais qu'après le premier élan, il tomba devant l'empereur et qu'il le couvrit de sang. D'après les plus illustres Pères de l'Église grecque et latine, Pierre était là, priant contre l'imposteur qui prétendait humilier et confondre l'Église de Jésus-Christ. Simon le Magicien fut emporté hors du théâtre les jambes cassées. Souillé du sang de Simon et tout honteux de sa crédulité, Néron ne voulut plus entendre parler du magicien.

Il paraît que Simon ne mourut pas de cette chute; mais le dédain de l'empereur et la honte qu'il éprouvait le jetèrent dans une rage furieuse. Quelque temps après sa mésaventure, il se précipita du haut de son logis et se tua. Ce lugubre dénouement de sa fortune fit une impression profonde sur les

1. Dion Chrysostôme. *Discours* 21. On sait que Trajan estimait fort ce moraliste. L'a-t-il fait monter sur son char le jour de son triomphe?... Philostrate l'affirme.

2. Icarus primo statim conatu juxta cubiculum ejus decidit, ipsumque cruore respexit. Suétone. *Vie de Néron*, ch. xii.

chrétiens [1]. Aû sixième siècle, on montrait encore dans un quartier de Rome, des pierres teintes de sang contre lesquelles Simon s'était brisé [2].

Il semble que la chute et la mort de l'hérésiarque, en le couvrant de honte sous les yeux de Néron, devaient étonner ce prince et lui faire admirer la doctrine ainsi que la vertu de ceux qu'il voyait confondre l'imposteur. Il n'en fut pas ainsi: Néron n'avait rien trouvé dans la science des mages, dans les prétentions de Simon, ni dans les doctrines des philosophes ; il fut animé d'une haine intraitable contre tous ceux qui se mêlaient d'enseigner dans les écoles ou dans les temples. Les philosophes et les prêtres de toute religion qui n'était pas celle de l'État, furent bannis et persécutés; mais s'il se contenta de l'exil pour le grand nombre, les chrétiens et leurs chefs furent l'objet d'une haine particulière. Il est aisé de comprendre pourquoi : les mages et les astrologues n'apprenaient rien à Néron de ce qu'il voulait savoir, et les apôtres lui proposaient d'apprendre tout ce qu'il voulait ignorer. C'est alors que l'ordre fut donné de chercher Pierre et de le jeter dans une prison.

Déjà Paul l'héroïque était dans les fers; et, le corps ployé sous le poids des chaînes, sa pensée militante soutenait au dehors le combat. Les fidèles craignirent que Pierre tombât aux mains de César et ils obtinrent de lui qu'il fuirait la persécution.

1. Viderant enim cursum Simonis magi... . pondere principatum suo, cruribus jacuisse prefractis. Post deinde perlatim Brundam, cruciatibus et pudore defessum, ex altissimi culminis se rursum precipitasse fastigio. ARNOBE. Liv. II, p. 48.

2. Au sixième siècle, d'après Grégoire de Tours, on montrait à Rome la pierre où Pierre s'était mis à genoux pour prier. Ailleurs on montrait des pierres encore teintes du sang de Simon le Magicien. Peut-être est-il difficile de croire, mais il est imprudent de nier.

Il s'éloignait donc et sortait de Rome par la voie Appia, quand, à quelque distance des portes, dans la vallée de l'Almon, Jésus-Christ lui apparut.

Bien que ce miracle ne soit pas un article de foi, on serait imprudent d'en repousser la tradition vénérable par la vénération des siècles.

Pierre dit à Jésus : Seigneur, où allez-vous? et Jésus répond : Je vais à Rome pour être crucifié une seconde fois. Parole sublime comme le ciel et profonde comme la miséricorde de Dieu prêt à subir les labeurs douloureux d'une nouvelle rédemption. Pierre comprit que Jésus-Christ allait, à son défaut, reprendre la direction de son Église, et il rentra dans Rome pour mourir. Par une coïncidence mystérieuse et bizarre à la fois, l'apparition de Jésus, qui ramena Pierre dans Rome, eut lieu près d'un temple païen consacré au dieu du retour.

Ainsi Pierre rentra dans Rome où, bientôt saisi par ordre du prince, il fut enfermé dans la prison Mamertine, avec Paul son frère dans l'apostolat. C'était le plus horrible de tous les cachots. Là étaient morts les complices de Catilina, là Jugurtha fut étranglé. Les plus grands coupables, livrés au bourreau dans le *tullianum,* noir caveau sans porte et sans fenêtre, creusé au-dessous de la prison, avaient mouillé ces dalles des sueurs mortelles de leur agonie et rendu dans cet air infect leurs âmes souillées. On retirait de là les corps des criminels avec des crocs par un trou percé dans la voûte; puis on les exposait sur les degrés des gémonies : c'étaient deux escaliers en pierre qui descendaient vers la porte. Pierre et Paul entrèrent dans ce cachot; mais leur présence purifia ces lieux infâmes, aujourd'hui vénérés et visités chaque jour en mémoire de leur supplice.

Le 29 juin de l'an 66 de Notre Seigneur, d'après les témoignages les plus respectables, les deux apôtres marchèrent ensemble à la mort. Il est constant aussi qu'ils furent exécutés séparément, Pierre sur le Janicule, et Paul hors des murs, sur le chemin d'Ostie. On les sépara devant les jardins de Servilius, à la place même où l'on a depuis bâti une chapelle pour perpétuer le souvenir de leurs adieux. Paul fut conduit un peu plus loin sur la même voie, jusqu'aux eaux salviennes, à droite du chemin, et c'est là qu'il fut décapité. Dans le même lieu s'élève, après tant de siècles, la superbe basilique qui couvre son tombeau. On ramena Pierre vers Rome; conduit sur le Janicule, dans un lieu presque désert, il fut crucifié la tête en bas comme il l'avait demandé. Près de ces lieux, le temple le plus grand de l'univers garde ses restes, et dans le palais du Vatican règne et prie le deux cent cinquante-neuvième héritier de son pouvoir divin.

Quelques esprits difficiles ont demandé pourquoi les deux apôtres, enfermés dans la même prison, destinés à périr le même jour, sortis ensemble du même cachot et marchant à la mort dans le même chemin, avaient été séparés au moment de l'exécution, et cette invraisemblance paraît assez grave pour rendre suspects les actes de leur martyre.

Ils ne songent pas, en voyant les pas de Pierre et de Paul, leurs tombeaux et la place de leur supplice marqués par des monuments, que rien n'eût été difficile comme d'établir du soir au matin une croyance, et de faire vrai ce qui n'existait même pas à l'état d'opinion.

Il n'y a que les histoires faites à plaisir où tout soit disposé dans une merveilleuse symétrie; en celle-ci, d'ailleurs, les explications acceptables ne manquent pas.

Néron habitait ordinairement les jardins de Servilius, sur la

route d'Ostie. Il préférait cette retraite aux splendeurs de la Maison d'or qui resta longtemps inachevée. Ses plus belles statues ornaient cette solitude, et le fleuve qui coulait auprès lui donnait toute facilité pour sortir de Rome et pour y rentrer quand il allait revoir Antium et Baïa. Néron vit passer les deux apôtres conduits à la mort par ses soldats; on pourrait croire même, d'après un passage de saint Clément, pape, qu'il assista au supplice de saint Paul [1]. La multitude immense des curieux et des chrétiens qui accompagnaient les deux apôtres dut épouvanter Néron. Il ignorait la mansuétude du nouveau peuple et la loi qui lui ordonnait de subir l'injustice du prince sans se révolter. Ces odieux chrétiens, calomniés et torturés par lui, reparaissaient encore plus nombreux. Poussés par un juste désir de vengeance, pressés par le devoir de sauver leurs chefs, ces hommes qui savaient mourir pouvaient tout oser; Néron devait le croire.

De cette émotion populaire, habilement exploitée par les mécontents, pouvait sortir une révolte qui mettrait en péril son pouvoir et sa vie. Ce fut sous l'impression de cette crainte qu'il ordonna de séparer les condamnés. Chaque martyr fut alors suivi par ceux qu'il avait convertis à la foi, et de cette manière, en divisant la foule Néron divisa le danger.

En même temps qu'il persécutait les chrétiens, il proscrivait les philosophes. C'est comme stoïcien, si nous en jugeons par sa fermeté et par sa bonne humeur dans l'infortune, qu'Agrippinus fut condamné après Thraséas. Il ignorait le danger qui le menaçait, quand un ami vint l'en avertir : « C'est bien, répond Agrippinus, voici l'heure de mes exercices et du bain, ne changeons rien à nos habitudes. » Quelques instants après on

1. Dans la *Première Epître* de saint CLÉMENT pape, *aux Corinthiens*, ch. v.

lui annonça qu'il était condamné. — A quoi? répondit le philosophe, à l'exil ou à la mort? — A l'exil. — Et mes biens, sont-ils confisqués? — Non. — Allons-nous-en dîner à Aricia.

Démétrius le Cynique fut obligé de se sauver en Grèce, où Musonius Ruffus, autre philosophe, était déjà relégué dans l'île de Gyare, depuis la conspiration de Pison. Le maître vénéré de Perse et de Lucain, Cornutus lui-même, errait exilé. Son crime était de n'avoir pas approuvé le projet bizarre, conçu par Néron, d'écrire en vers l'histoire romaine et de diviser la matière en quatre cents livres. Cornutus, à qui l'emperenr demanda son avis, répondit qne c'était beauconp trop de développements et que personne ne lirait cet ouvrage. On lui objecta qne Chrysipe, dont il louait souvent le mérite, avait composé un plus grand nombre de livres. « La différence est grande, reprit Cornutns, les livres de Chrysipe sont utiles et propres à régler les mœurs. » Néron trouva la réponse déplaisante et le philosophe fut exilé. Il est glorieux pour les chrétiens et pour les sages du paganisme que la tyrannie de Néron les ait réunis dans une proscription commune. Agrippinus, Démétrius, Cornutus, Musonins surtout, furent des philosophes qui honorent l'humanité par leur courage et leur vertu encore plus que par leurs doctrines. Amis de Thraséas, ils avaient quelque chose de la résignation qui le faisait se plier aux devoirs de la vie civile. Musonins recommandait le mariage, servait aux armées, se mêlait aux discordes civiles pour en modérer la fureur; il n'avait rien de la grossièreté des Cyniques, ni de la vertu enragée de Caton. Thraséas lui disait un jour qu'il aimait mieux mourir aujourd'hui que d'être exilé demain. « Si vous choisissez la mort, lui répondit le philosophe, comme un plus grand mal qne le bannissement, c'est une folie. Si vous la préférez, au contraire, parce qu'elle vous paraît

une infortune moindre, c'est une faiblesse. Qui vous a donné le droit de choisir? Ne vaut-il pas mieux se tenir satisfait de ce qui arrive? »

De tels hommes, apôtres ou philosophes, méritaient bien d'être confondus par Néron dans un même sentiment de haine et dans une même proscription. On aimerait à penser qu'opprimés et bannis par le même tyran, ils ne sont étrangers les uns aux autres ni dans le passé, ni dans l'avenir, et que, pour les réunir dans des récompenses mesurées à leurs vertus, la justice de Dieu sera sans doute aussi ingénieuse que la cruauté de Néron le fut pour les opprimer.

CHAPITRE III

VOYAGE DE NÉRON EN GRÈCE

Néron attiré en Grèce par des flatteries. — Sa suite nombreuse. — Il figure dans tous les concours. — Néron tremblant devant ses juges. — Les Grecs osent disputer les prix à César. — Violences qu'il exerce contre ses rivaux. — Néron s'abstient de visiter Sparte et Athènes. — Stade d'Olympie. — Génie de Taraxipus qui épouvante les chevaux. — Les Grecs se moquent de Néron. — Il n'ose pas se faire initier aux mystères d'Éleusis. — Néron donne la liberté aux Grecs. — Plutarque et Pausanias apprécient ce bienfait. — Percement de l'Isthme de Corinthe. — La gouvernante de Sporus abuse de sa confiance. — Mort de Corbulon, des deux Scribonius et de Cassius.

Le souvenir de ses crimes et la nécessité de compter avec la conscience du genre humain furent un si grand supplice pour Néron, qu'il ne voulut plus entendre parler que théâtre, musique, perfection artistique et merveilles de l'art. Les villes de la Grèce avaient coutume de lui envoyer, pour honorer son talent, les couronnes décernées dans les concours. Il accueillait avec plaisir les ambassadeurs, et ces Grecs n'attendaient pas leur audience. Le prince les admettait à sa table. Quelques-uns de ces envoyés, encouragés par sa bonne grâce, le prièrent pendant le repas de leur faire entendre sa voix

céleste. Il y consentit. Ses convives l'applaudirent vivement et avec à-propos; Néron s'écria que les Grecs seuls se connaissaient en musique. Le désir qu'il avait de visiter leur pays et de prendre part à leurs concours se réveilla soudain avec plus de force. Il résolut de passer en Grèce, donna des ordres et fit ses préparatifs de voyage. Les villes importantes durent avancer ou reculer l'époque de la célébration des jeux jusqu'au temps de son séjour dans leur province, pour qu'il lui fût possible de disputer tous les prix.

Il partit donc vers la fin de l'an 66. Sa suite était assez nombreuse pour suffire à la conquête des Indes, si ses gens avaient eu des armes à la main au lieu de porter des instruments de musique, des masques et des échasses tragiques[1]. En arrivant à Cassiope, dans l'île de Corcyre, Néron chanta dans le temple de Jupiter. Il partit de là pour aller visiter toutes les grandes villes de la Grèce. On vit alors se reproduire les prétentions, les intrigues et les violences qui avaient signalé ses premiers débuts. Il est fatigant d'avoir à revenir sur ce même sujet; mais dans l'histoire d'un prince qui n'estimait rien au-dessus de l'art dramatique et des arts, c'est un inconvénient qu'on ne saurait éviter : ici du moins le théâtre et les spectateurs ne sont plus les mêmes.

Les musiciens et les chanteurs qui disputaient le prix ne pouvaient, pendant qu'ils étaient en scène, ni se reposer en s'asseyant, ni cracher, ni se moucher, ni essuyer la sueur de leur front qu'avec le pan de leur robe. Néron s'assujettit de bonne grâce à ces règlements, et quand il finissait de chanter, il mettait un genou en terre et, tendant respectueusement la

1. Dion Cassius, Liv. LXIII, ch. viii

main vers l'assemblée, il se soumettait à la décision des juges. Tacite dit qu'il l'attendait avec une frayeur simulée; on peut croire au contraire avec Suétone, que Néron était sincère dans tout ce qui touche à sa passion pour le théâtre; sa vie entière justifie cette opinion. Quelle préoccupation et quelle anxiété pendant le concours! On le voit épier et surveiller ses rivaux comme s'il était de leur condition. S'il rencontre ceux qu'il pense lui être inférieurs, il les raille et rit de leur présomption jusqu'à les insulter. Ceux au contraire qui excellent dans leur art, il les caresse, il essaie de les gagner, il les engage par ses largesses à lui abandonner le prix. Quand on allait aux voix, il sollicitait l'indulgence des juges comme un pauvre artiste qui n'a rien négligé pour mériter leurs suffrages: il était si tremblant que certains osaient le rassurer et lui dire d'avoir bon courage; alors il se retirait content. Il acceptait si franchement les lois du théâtre, qu'un jour, pendant la représentation d'une tragédie dans laquelle il jouait un rôle, ayant laissé tomber par mégarde le sceptre qu'il avait à la main, il le ramassa précipitamment dans la crainte d'être exclu du concours. Il fallut pour le rassurer que son pantomime lui certifiât par serment qu'au milieu des acclamations et de la joie publique l'accident était passé inaperçu. Le pantomime était chargé de faire les gestes et de simuler l'action dramatique pendant que l'acteur chantait. Dans l'opéra des anciens il fallait parfois deux artistes pour jouer un seul rôle.

Quand Néron chantait sur la scène, ou jouait de la lyre, les officiers du palais l'entouraient et les Augustaux, au nombre de cinq mille, étaient répandus dans la foule. A peine avait-il fini son grand air que ses admirateurs entonnaient ses louanges. Un peuple entier dirigé par les Augustaux applaudissait César en cadence et chantait d'une seule voix, comme un chœur de

tragédie, ses longues acclamations. Parfois dans cette multitude se rencontraient des barbares et des rustres mal appris qui applaudissaient Néron à contre-temps; ils étaient rudement châtiés par les amis du prince. C'est à Rome que les choses se passaient ainsi; mais en Grèce les prétentions artistiques de Néron n'eurent pas le même succès. On sait que les Grecs étaient les arbitres du goût et les maîtres de l'art: ils méprisaient la rudesse latine et les Romains étaient pour eux moins des rivaux que des disciples indignes; ils osèrent disputer les prix à Néron. A Rome c'était le comédien qui protégeait l'empereur; mais en Grèce ce fut l'empereur qui fit accepter le comédien.

Les concurrents, que l'omnipotence de César privait de leurs récompenses, accablèrent Néron de malédictions et d'injures. Dion, qui semble s'être fait leur interprète, impute à César tous les crimes qui sont inspirés par l'envie. On l'accuse d'avoir détruit les honneurs et renversé les statues de tous ceux que la Grèce avait déjà couronnés. On lui reproche d'avoir forcé le vieux Pamenès, vainqueur sous Caligula, de rentrer dans la lice pour avoir l'occasion de l'emporter sur lui. Dans les jeux Isthmiques où la loi défendait de jouer des tragédies, Néron voulut triompher des tragédiens. Parmi les concurrents, qui étaient nombreux, un Épirote, déjà célèbre, était doué d'une si belle voix qu'il se croyait certain du succès. Il disputait le prix avec une ardeur extrême, disant qu'il ne l'abandonnerait à César que pour dix talents. Néron, indigné de cette audace, envoie dire à l'Épirote qu'il ait à lui céder le prix. Celui-ci refuse avec fierté. Aussitôt les admirateurs armés qui veillaient à la gloire du prince se précipitent sur la scène, se saisissent de l'Épirote, l'appuient contre une colonne et lui coupent la gorge avec leurs stylets. Néron, qui profitait de

cette violence, ne s'en plaignit pas, mais on raconta qu'il l'avait ordonnée. Tel était le grand vice de cette autorité césarienne : ses agents la servaient autrement et plus que le prince ne l'avait ordonné ; si bien que le despotisme écrasait très-souvent ceux que le despote aurait épargnés.

Ainsi Néron fut partout couronné, dérobant ou achetant la victoire quand il ne pouvait l'obtenir. C'était un personnage consulaire qui lui servait de héraut pour proclamer ses succès. Cluvius Ruffus annonçait en ces termes les triomphes de Néron : « César, vainqueur dans ce combat de musique ou de poésie, couronne de sa victoire le peuple romain et l'univers dont il est le maître[1]. » Toutefois, malgré sa confiance dans son mérite, Néron s'abstint de visiter Sparte et Athènes, peut-être parce qu'il dédaignait la rudesse des Spartiates et sans doute parce qu'il redoutait l'esprit des Athéniens.

Néron parcourut la Grèce et rechercha curieusement tout ce qui méritait l'attention d'un amant pieux de la nature et des arts. En passant près du lac Alcione, dans le Péloponèse, il voulut en sonder la profondeur que personne ne connaissait. Il fit confectionner des cordes longues de plus d'un stade, les mit bout à bout, puis ayant attaché à l'une des extrémités une grande masse de plomb, il la fit couler insensiblement dans le lac. Il n'atteignit jamais au fond. La surface de ces eaux était toujours tranquille, mais ceux qui osaient s'y baigner étaient entraînés et comme dévorés par l'abîme. « Il ne m'est pas permis, dit Pausanias, de révéler ce qu'on fait la nuit, une fois par an, aux bords du lac pour honorer Bacchus[2]. » Les Thespiens possédaient *l'Amour*, de Praxitèle, en marbre pentélique; Néron le leur enleva; mais il fit présent à Junon de

1. Dion Cassius, Liv. LXIII, ch. xv.
2. Pausanias. *Corinthie*, ch. xxxvii.

Mycènes, d'une couronne d'or et d'une robe de pourpre[1]. A Pise d'Olympie, il déroba la statue d'Ulysse dans le groupe représentant les capitaines grecs armés de lances et de boucliers au moment où ils consultent le sort pour désigner celui qui doit répondre au défi d'Hector. Pise n'avait d'autre théâtre que son stade pour les courses de chevaux. Néron, visitant les bords de l'Alphée, ouvrit néanmoins des concours de musique et de poésie; dans cette arène célèbre, la simple couronne d'olivier était une sorte de consulat pour les Grecs, qui se trouvaient plus honorés d'une victoire à Olympie que les Romains de leurs triomphes. Néron voulut accomplir quelque chose de prodigieux devant le Jupiter de Phidias. Le stade dont Pausanias nous a laissé la description était orné de statues et de monuments, un grand bois d'oliviers et des temples s'élevaient autour de l'arène. A l'entrée de l'hippodrome, la barrière, où les concurrents se réunissaient avant les courses, formait une grande cour entourée de bâtiments splendides. Là, dans des loges qu'ils tiraient au sort, ils s'installaient avec leurs chars et leurs chevaux pour attendre le jour et l'heure de la lutte. Cette cour était séparée du stade par un portique ayant la forme d'une proue et qui s'avançait dans la lice comme un vaisseau entre dans la mer. Au-dessus de la proue était un dauphin en bronze qui dominait l'arène, et derrière le dauphin, au milieu de la cour qui précédait l'arène, une aigle aux ailes étendues brillait sur un autel. Au premier signal donné pour commencer les courses, on faisait jouer des ressorts et tout à coup le dauphin, s'abaissant jusqu'à terre, disparaissait, tandis que l'aigle, s'élevant dans les airs, planait au-dessus des spectateurs. Les chars sortaient alors des loges

1. PAUSANIAS. *Corinthie*, ch. XXXVII.

disposées autour de la barrière, se dirigeaient vers le portique à l'entrée du stade, prenaient leurs places et s'élançaient après dans la lice tous en même temps. Ils partaient à droite, et la borne qu'il fallait tourner était à l'autre extrémité du stade. En parcourant ce premier côté de la lice, qui était une terrasse faite de main d'homme, ils passaient devant les juges, devant la statue d'Hippodamie, et ils arrivaient près d'un autel rond consacré à un génie nommé Taraxippus. Ce génie était la terreur des concurrents. Arrivés à cet endroit de la course, les chevaux s'effrayaient à ce point qu'ils renversaient souvent les chars et les écuyers. Ils avaient à subir cette première épreuve quelques moments avant que de franchir la borne, près du tombeau d'Endymion, et l'adresse des coureurs était souvent en défaut. Dans le stade de Némée, c'était après avoir doublé la borne que se présentait l'obstacle disposé pour effrayer les chevaux. Au moment où ils tournaient dans le second côté de la lice, ils voyaient devant eux une roche, rouge, dont l'éclat les épouvantait, A Olympie, ce second côté de la lice était une colline de hauteur médiocre et naturellement disposée pour les courses.

Néron, qui voulait se signaler, entra dans le stade sur un char traîné par dix chevaux. Ils s'élancèrent au départ d'un élan si impétueux qu'il fut renversé dans la poussière. Il s'obstina néanmoins à continuer la course; mais les secousses étaient si violentes qu'il ne put aller jusqu'au bout; il descendit de son char et il fut néanmoins proclamé vainqueur. L'histoire ne nous fournit pas de plus amples détails ni d'autres explications de ce fait; mais en réfléchissant à l'astuce des Grecs, à leur mépris pour le génie romain, à leur haine contre Néron qui dérobait les statues de leurs temples et les prix de leurs concours, il est aisé de comprendre qu'ils n'ont pas perdu

cette belle occasion de se moquer et de railler César. Pausanias ne dit pas pourquoi les chevaux s'effrayaient en passant devant l'autel de Taraxippus, et comme l'action de ce génie est loin d'être prouvée il faut chercher une explication. On peut supposer que dans le côté droit de la lice, qui était une terrasse travaillée avec soin, on avait pratiqué des voûtes où les intendants des jeux pouvaient faire entendre sous les pas des chevaux des bruits qui les épouvantaient. C'était un moyen secret d'intervenir dans les courses pour favoriser ceux qui avaient gagné leur protection. Néron fut cette fois victime de la perfidie des Grecs, heureux d'humilier en lui le génie des Romains, leurs maîtres injustes et leurs indignes rivaux. Quand il vint dans l'Attique, il n'osa se présenter ni aux petits mystères d'Agra, aux bords de l'Ilissus, ni aux grands mystères d'Éleusis. La dernière initiation était ouverte la nuit par un héraut proclamant l'exclusion des profanes et de ceux qui étaient souillés par un crime. Néron craignit d'entendre cette voix. Le paganisme n'avait point de mystères, mais beaucoup de secrets; contrairement à la religion chrétienne, qui n'a point de secrets, mais de grands mystères : or, comme le secret qui cache ordinairement la perversité humaine est plus à craindre que le mystère, voile inévitable de la grandeur de Dieu, Néron fit sagement de s'abstenir. Les Grecs l'auraient mystifié à Éleusis comme ils l'avaient berné à Olympie. A Delphes il consulta l'oracle et fut assez content d'Apollon; il avait tant fait pour lui que le Dieu se montra bienveillant et sembla prédire un long règne à Néron. Plus tard la prêtresse ayant changé de ton jusqu'à le mettre au rang d'Alcméon et d'Oreste, César, qui l'avait d'abord gratifiée d'une grosse somme, s'irrita très-fort contre le Dieu. Il acheta le territoire de Cirrha, qui dé-

pendait du temple, pour en donner les champs aux soldats; il fit plus : pour détruire l'oracle il vicia la vertu des exhalaisons qui réveillaient l'esprit prophétique de la sibylle. On égorgea par son ordre quelques hommes au bord du trou d'où s'élevait la fumée mystérieuse, et après l'avoir rempli de sang et de cadavres, il défia le dieu de résister à cette profanation [1].

La gratification accordée à la sibylle, quand il la trouva bien disposée pour lui, ne fut pas la seule que les Grecs obtinrent de Néron. Plusieurs particuliers eurent part à ses libéralités, et la Grèce entière reçut de lui le seul don qui pût la consoler de sa gloire et de sa puissance perdues. A l'exemple de Flaminius, vainqueur de Philippe, César rendit la liberté aux Grecs. Le consul républicain avait fait annoncer la grande nouvelle au peuple par son héraut; l'empereur la proclama lui-même pendant la célébration des jeux Isthmiques. Les villes de la Grèce recouvrèrent alors le privilége de nommer leurs magistrats et d'être administrées par eux. Dion méprise les présents du prince et semble les subir comme une dérision; mais les peuples en jugèrent autrement, et les écrivains les plus autorisés, Pausanias et Plutarque, se sont montrés reconnaissants du bienfait. Plutarque étudiait à Delphes sous le philosophe Ammonius quand Néron visita la Grèce. Il dut voir les proscriptions, les spoliations et les meurtres que Dion Cassius reproche à César. Pourquoi donc Pausanias et Plutarque ont-ils traité ce prince avec une faveur marquée qui contraste avec la sévérité des autres historiens?... N'y a-t-il pas dans cette indulgence un témoignage favorable à Néron?...

On l'accuse néanmoins d'avoir proscrit les plus riches par-

1. Oraculum delevit, hominibus ad os ipsum ex quo spiritus dei exalabat, interfectis. DION CASSIUS. Liv. LXIII, ch. XIV.

ticuliers pour s'emparer de leurs dépouilles. Néron osa piller une seconde fois les temples de la Grèce que ses envoyés avaient déjà spoliés. Il exila son frère de lait Tuscus, coupable de s'être baigné dans les thermes construits à Alexandrie pour l'emperenr qu'on y attendait. Pâris, le pantomime, fut condamné à mourir, parce que cet affranchi, qui donnait au prince des leçons de danse, ne lui avait pas révélé les secrets de son art. Dion Cassius nous donne tous ces détails qu'il faut reproduire malgré sa flagrante partialité. Elle éclate surtout dans la façon dont il raconte le percement de l'isthme de Corinthe entrepris par Néron.

La pensée de donner à travers l'isthme qui joint l'Attique au Péloponèse, un passage aux navigateurs qui allaient de la mer Adriatique et de la mer Ionienne dans la mer Égée, avait son utilité et sa grandeur. Démétrius, le preneur de villes, le dictateur César et Caligula avaient voulu exécuter ce projet. On disait que cette résolution était la cause mystérieuse de leur fin tragique. Néron ne s'arrêta pas à cette considération et il entreprit résolûment d'unir le golfe de Corinthe au golfe de Salamine. Dion assure qu'il blessait en cela l'opinion commune. Des ouvriers qu'on avait réunis autrefois étaient allés à ce travail avec répugnance. Aux premiers coups de pioche donnés pour ouvrir le sol, le sang avait jailli de la terre, des lamentations et des mugissements s'étaient fait entendre, et des spectres nombreux étaient apparus[1]. Néron eut à lutter contre le souvenir de ces prodiges, et c'est pour cela, d'après Dion, qu'il vint sur les lieux commencer les travaux de ses mains impériales, afin que chacun fût entraîné par son exemple.

1. Dion Cassius. Liv. LXIII, ch. xvi.

Lucien est, à notre avis, bien plus dans le vrai quand il nous dit que Néron fut inspiré par la vue des lieux [1]. Il lui vint en idée d'imiter les grands rois qui avaient forcé, par des travaux gigantesques, la nature à servir leurs projets. La Grèce, réjouie par les fêtes dont sa présence était l'occasion et par la liberté qu'il lui avait rendue, pouvait continuer plus sûrement et avec plus d'éclat ses glorieuses destinées, maintenir son influence, être un centre intellectuel et comme un banquet où viendraient s'asseoir tous les autres peuples; devenir enfin une patrie commune où la civilisation et les arts sauraient perpétuer la mémoire des bienfaits et des succès de Néron. Après les efforts incessants que les Césars s'étaient imposés pour étouffer le volcan républicain dont les dernières éruptions avaient ébranlé le monde, Néron, le croyant épuisé, se persuadait avec raison que le moment était venu d'illustrer et d'embellir par des travaux cette paix romaine que son autorité maintenait sur l'univers.

Le jour marqué pour l'inauguration de l'entreprise, il sortit de la tente qu'on lui avait dressée. Il chantait l'hymne d'Amphitrite et de Neptune et des stances en l'honneur de Mélicerte et de Leucothoé. Le gouverneur d'Achaïe lui présenta une pioche d'or, et César s'avança pour commencer les travaux au milieu des applaudissements, des chants et des cris de joie. Il frappa la terre par trois fois, puis il ordonna aux ouvriers de travailler avec ardeur [2]. Ils étaient fort nombreux, au dire des historiens, puisque les malfaiteurs détenus dans toutes les prisons de l'empire furent employés à ce travail, et que Vespasien envoya six mille Juifs, jeunes et robustes, choisis parmi les prisonniers.

1. *Néron ou le Percement de l'Isthme.* Lucien, ch. LXXVIII.
2. *Néron ou le Percement de l'Isthme.* Lucien, ch. LXXVIII.

Démétrius le Cynique, alors exilé de Rome, rencontra parmi les travailleurs le philosophe Musonius, ce chevalier romain exilé, comme nous l'avons dit, dans l'île de Gyare. Démétrius le reconnut au milieu des malfaiteurs, et comme il déplorait de le retrouver dans une position si peu digne de lui : « Tu t'affliges lui dit Musonius, de me voir piocher la terre » pour le percement de l'isthme ; aimerais-tu mieux m'en- » tendre chanter sur un théâtre en jouant de la cithare, » comme Néron ?... »

On était au travail depuis quelques jours à peine, quand l'ordre de ne pas aller plus loin arriva de Corinthe où séjournait l'empereur. Il avait déjà reçu d'Hélius, son affranchi, qui le remplaçait à Rome, des lettres qui lui donnaient avis d'une grande conspiration tramée contre son pouvoir. Hélius le suppliait de hâter son retour. Néron avait d'abord répondu que les intérêts de sa gloire étaient les plus pressants, et qu'ils le retenaient dans la Grèce. Mais cette fois l'affranchi arrivait en personne pour révéler à César les dangers qui le menaçaient. Voici par quels nouveaux crimes Néron avait mis le comble aux haines généreuses dont il était l'objet et à l'audace des ambitieux qui convoitaient l'empire. Hélius et Polyclète, qui gouvernaient Rome en l'absence du prince, n'exerçaient ce grand pouvoir, Hélius, que pour proscrire les citoyens les plus recommandables, et Polyclète que pour les dépouiller. On disait à ce propos que le peuple romain avait deux Nérons à subir. En même temps, la gouvernante de Sporus, Galvia Crispinilla, exploitait le pouvoir impérial pour s'enrichir des dépouilles de la Grèce.

Quand cette odieuse mégère et ses amis, honorés de la confiance du prince, convoitaient les terres et les trésors de l'homme le plus important de la province, voici comment ils

procédaient : un délateur, secrètement dévoué à leurs intérêts, accusait celui qu'ils voulaient dépouiller; consultés alors par César, ils trouvaient l'homme coupable. César ordonnait sa mort, et les familiers du prince partageaient entre eux les dépouilles de la victime. Ainsi l'odieux de tous les crimes s'accumulait sur la tête de Néron, et de sourdes rumeurs annonçaient l'orage qui devait l'engloutir.

C'est ici que Dion Cassius place les monstrueuses débauches de Néron. Son infâme union avec Sporus se serait accomplie pendant son voyage en Grèce. Rien ne s'y oppose en vérité; il y a même une sorte de vraisemblance et de justice dans ce fait. Le pays où ces abominations avaient eu droit de cité méritait d'être souillé par ce scandale.

Pendant son séjour en Grèce, Néron attira Corbulon auprès de lui par une lettre presque filiale. Aussitôt qu'il eut appris l'arrivée du grand homme à Cenchrées, port de Corinthe dans le golfe de Salamine, il lui envoya l'ordre de mourir. A cette noire ingratitude, après une fidélité inébranlable et des services si glorieux, Corbulon se repentit de sa vertu. Il regretta peut-être d'être resté sourd à la voix de Rome et de l'Occident qui l'appelaient comme un libérateur. Austère et simple devant la mort, l'homme de la discipline se traita rudement, sans déclamation et sans faiblesse. Il se perça de son épée, et fidèle même à sa dernière heure à la concision militaire du commandement, il ne dit qu'un mot : *dignus*, je l'ai mérité [1].

Dion, qui ne va pas au fond des choses, pense que Néron fit tuer ce grand homme pour n'avoir pas à rougir devant lui de se montrer sur la scène en costume de chanteur [2]. Il vaut

1. Corbulo ut mandatum Neronis intellexit, gladium accepit, seque fortiter percutiens, ait : dignus. Dion Cassius. Liv. LXIII, ch. xvii.
2. Dion Cassius. Liv. LXIII, ch. xvii.

mieux s'arrêter au passage de Tacite qui accuse Arrius Varus, lieutenant de Corbulon, d'avoir perdu son général dans l'esprit du prince par de secrètes délations [1]. Il est vrai que, fidèle à ses habitudes, Tacite nous donne ce renseignement trop tard : longtemps après la mort de Néron.

Néron profita de son séjour en Grèce pour assurer la perte des deux Scribonius. L'amitié fraternelle la plus vraie les tenait étroitement unis depuis l'enfance. Ils avaient fait la guerre ensemble, ensemble ils avaient sollicité les magistratures et les honneurs ; ils possédaient l'héritage indivis de leur père ; il n'en fallut pas davantage, Dion nous l'assure, pour attirer sur eux la haine de Néron. Il les mande auprès de lui comme s'il avait besoin de leurs services. A peine arrivés, ils sont l'objet d'une délation; ils ne peuvent ni se défendre, ni obtenir audience du prince : on s'éloigne d'eux avec mépris. L'incertitude de leur sort, le poids de leur proscription leur est intolérable, et ils se font ouvrir les veines. Ils meurent et trouvent sans doute une consolation suprême à n'avoir jamais été séparés ni par la vie, ni dans la mort.

Après Corbulon et les Scribonius, Crassus fut sacrifié sans que nous sachions rien des accusations portées contre lui. Régulus, son délateur, fut largement récompensé : il reçut une somme évaluée huit cent soixante-quinze mille francs de notre monnaie. Il y a dans ces derniers crimes je ne sais quoi d'atroce et de mystérieusement cruel, qu'on s'efforce en vain de pénétrer. Les lettres d'Hélius, qui dévoilaient une conspiration formidable près d'éclater, le surcroît de haine qui animait Néron contre le sénat, prouvent que le prince, irrité

1. Arrius Varus secretis apud Neronem sermonibus ferebatur Corbulonis virtutem criminatus. TACITE, *Hist.*, liv. III, ch. VI.

par de secrètes délations, frappa ses ennemis sans oser faire voir à quel point il était menacé. Dans cette lutte occulte et permanente entre Néron et les conspirateurs, les dangers de César sont certains, mais le pouvoir qu'il a de se défendre est excessif et monstrueux. Tous ceux qu'on frappe sans les juger sont innocents. S'il fallait renoncer à cette explication des dernières cruautés de Néron, que dire en voyant mourir Corbulon et les deux Scribonius? Il serait donc vrai que les despotes ne sont pas seulement les ennemis de la liberté; mais que le génie, la gloire et la vertu leur apparaissent comme une conspiration permanente contre leur pouvoir.

CHAPITRE IV

TRIOMPHE DE NÉRON — RÉVOLTE DE VINDEX

Retour de Néron en Italie; frayeurs du sénat. — Conspiration de Bénévent; indiscrétion d'un conjuré. — Triomphe de Néron. — Il est tout à son art. — Son projet d'égaler Hercule et de terrasser un lion. — Révolte de Vindex; son habileté pour échapper à Néron. — Il offre secrètement l'empire à Galba. — Vindex à la tête de cent mille hommes. — Galba se déclare enfin; Othon se range de son parti. — Calme de Néron en apprenant à Naples la révolte de Vindex. — Son indignation quand Vindex le traite de mauvais musicien. — Il rentre dans Rome.

Aussitôt que Néron eut reçu les révélations d'Hélius, les travaux de l'isthme furent interrompus. Il donna pour raison que les géomètres égyptiens avaient annoncé les plus grands malheurs si le canal était ouvert. La mer Ionienne, dont le niveau était plus élevé que celui de la mer Égée, se déverserait dans le golfe de Salamine avec une telle violence que l'île d'Égine en serait submergée. Chacun pensa ce qu'il voulut de cette raison si tard venue; mais on se réjouit à Rome d'apprendre que Néron partait pour l'Italie par un temps qui rendait la voie de mer périlleuse: on espérait que les dieux ne le sauveraient pas du danger. A la nouvelle de son heureux retour les ennemis du prince furent consternés, et dans la crainte de

s'être compromis en laissant voir leur tristesse, ils firent éclater les transports de la plus vive joie. Le sénat les surpassa tous par des adulations exceptionnelles. Il décréta des actions de grâce aux dieux avec une telle munificence, que l'année entière n'aurait pas suffi à la célébration des jeux et des fêtes qu'il avait institués. Les despotes ont besoin qu'on exalte toujours leurs rares qualités et leurs vertus, semblables en cela aux vieilles femmes qu'il faut entretenir sans cesse de leur jeunesse et de leur beauté. Le sénat choisissait pour exagérer les louanges et les honneurs décernés à Néron, le moment où ce prince était irrévocablement perdu dans l'opinion publique.

Depuis l'ère des proscriptions, les rapines et la cruauté étaient le fond du caractère et de la politique chez les Romains; ils auraient permis à Néron de se montrer implacable; mais ils ne lui pardonnaient pas d'avoir humilié en sa personne la dignité de l'empire. Les patriciens furent indignés de le voir monter sur un théâtre pour mendier les applaudissements de la multitude; et la multitude lui sut mauvais gré d'aller solliciter les suffrages des Grecs quand la faveur du peuple devait lui suffire. Néron ne comprit pas qu'il vaut mieux exagérer le pouvoir que de l'avilir, et son voyage en Grèce le perdit.

A peine arrivé en Italie, Néron alla se heurter contre une conspiration : c'était à Bénévent. Le chef du complot se nommait Vinicius. L'indiscrétion d'un des conjurés sauva le prince encore une fois. La veille du jour marqué pour l'exécution, cet homme vit un prisonnier chargé de chaînes attendant à la porte du palais le moment de paraître devant Néron. Ce conspirateur mal avisé aborde le captif : « Ami, lui dit-il avec mystère, prie les dieux de te conserver aujourd'hui et tu me

remercieras demain. » Les pires gouvernements ont cela de bon qu'ils répriment les malfaiteurs, et ceci de mauvais que tous ceux qu'ils punissent semblent être d'honnêtes gens. Le conspirateur de Bénévent fut victime de ce préjugé. L'homme auquel il s'adressait, sans le connaître, était un coquin vulgaire.

Quand il comparut devant Néron, il trouva plus facile de dénoncer un inconnu que de prouver son innocence. Sur ses indications le conspirateur obligeant fut arrêté, on le mit à la question, et sa lâcheté compléta bien vite les aveux que son indiscrétion avait commencés.

Après avoir écrasé la conspiration de Bénévent, Néron se dirigea vers Rome. Il se préparait à triompher aussi gravement que Paul Émile et les Scipions. Le peuple et le sénat, Rome et les provinces l'encourageaient à l'envi dans la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Son voyage fut une longue ovation; il voulut se montrer avec tout l'éclat de sa gloire dans les lieux qui lui étaient chers. Ce fut sur un char traîné par des chevaux blancs et par autant de brèches faites aux murailles qu'il entra successivement dans Naples, théâtre de ses débuts; dans Antium, où il était né; dans Albe, sanctuaire de Jupiter Latiar. Rome lui prodigua les splendeurs et la pompe des grands triomphes. Néron fit son entrée sur le char d'Auguste. Il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or et d'une chlamyde bleue parsemée d'étoiles. La couronne des jeux olympiques, l'olivier sauvage, ornait son front, et dans sa main droite était le prix des jeux Pythiens: une branche de laurier. Devant lui marchaient dix-huit cents hérauts, portant chacun une couronne; au-dessus de chaque couronne on lisait, sur un écriteau, dans quel rôle et dans quel concours il l'avait obtenue. Il avait associé à son triomphe le musicien Doriphore, en le

faisant monter avec lui sur son char. Derrière lui marchaient ses cohortes d'applaudisseurs, la légion des Augustaux, heureux de s'écrier qu'ils étaient les compagnons de ses succès et les soldats de son triomphe. Au lieu des fiers compagnons de César ou de Marius, insultant leur héros et se rapprochant du vainqueur par les rudes familiarités de la guerre et d'une gloire commune, c'était l'ordre des chevaliers, c'était le sénat poussant en chœur des acclamations admiratives préparées avec soin. Ah! vainqueur olympien! « Ah! vainqueur pythien !... Auguste, Auguste Néron Apollon!... vainqueur périodique! voix sacrée! heureux qui vous entend [1]!... »

D'après Suétone, Néron, qui croyait s'être couvert d'une gloire extraordinaire, suivit un autre chemin que les anciens triomphateurs : au lieu de traverser le Vélabre et la grand cirque, de suivre la voie triomphale entre le Cælius e le Palatin, et d'aller rejoindre la voie sacrée à gauche, à la hauteur de la Vélia, il entra dans le grand cirque, dont il fit abattre une arcade du côté de la porte Capène, sortit par les carcères, et traversa le Vélabre en se dirigeant vers le Forum.

Partout sur son passage les rues étaient parsemées de safran; on jetait des oiseaux, des pâtisseries, des rubans et des fleurs; la ville était illuminée, ornée de guirlandes et fumante d'encens; les parfums brûlaient dans les carrefours comme dans les temples, et sur l'autel de tous les dieux. Des victimes étaient immolées au moment où passait le triomphateur. Il traversa le Forum dans toute sa longueur, jusqu'à la voie sacrée; arrivé là, au lieu de tourner à gauche et de monter au Capitole pour aller rendre grâce à Jupiter, Néron, qui voulait

1. Dion Cassius. Liv. LXIII, ch. xx.

se distinguer, tourna brusquement à droite pour monter au Palatin. Il suivit la rue de la Victoire, et, passant devant l'autel de Mars, qui n'était pas son Dieu, il se dirigea vers le temple d'Apollon. Auguste avait élevé près de sa maison un temple en l'honneur d'Apollon, qu'il disait avoir combattu pour lui à la bataille d'Actium. La protection spéciale du Palatin et des Césars était dévolue à ce dieu, et Néron restait fidèle à la tradition impériale en le substituant à Jupiter.

Néron n'était pas assez dévot pour monter à genoux l'escalier de cent degrés qui conduisait au Capitole, comme César lui-même et l'empereur Claude l'avaient fait; et d'ailleurs, au retour d'un voyage entrepris pour consacrer sa gloire par le suffrage des Grecs, le vainqueur ne voyait pas de temple plus convenable que celui d'Apollon pour recevoir sa pompe triomphale. L'atrium d'Apollon Palatin était une cour carrée entourée d'un péristyle soutenu par des colonnes de marbre jaune. Cinquante statues équestres d'airain représentant les fils d'Égyptus étaient rangées autour du péristyle, une devant chaquecolonne. Dans les intervalles brillaient les statues en marbre blanc, et en pied, des cinquante filles de Danaüs. Le temple était adossé à l'un des côtés du péristyle, tandis que la façade s'élevait au milieu de la cour. Elle se composait de six colonnes cannelées en marbre de Paros et posées sur un soubassement de onze marches, qui ajoutaient à l'élégance et à la majesté de l'édifice. Il y avait quelque chose de grand et de solennel dans cette légion de statues rangées autour du temple, et dans le quadrige d'airain doré, représentant, au-dessus du fronton, le dieu du jour dominant le Temple, le Palatin, la ville éternelle et prêt à s'élancer emporté sur son char.

Le brillant et nombreux cortége de Néron, prétoriens, Augustaux, chevaliers et sénateurs, vint s'entasser en foule dans

l'atrium d'Apollon. César ayant salué le dieu, son confrère, avec plus de fierté que de dévotion, emporta ses dix-huit cents couronnes dans la Maison d'or, sans faire hommage de la plus humble à l'immortel qu'il disait être jaloux de sa voix. Il plaça dans sa chambre et suspendit autour de son lit les couronnes qu'il avait gagnées dans les combats sacrés, les autres furent portées dans le grand cirque pour ajouter à l'éclat des jeux qu'il donna bientôt après. L'obélisque égyptien qui s'élevait au milieu de l'arène en fut tout couvert, et Néron ne fit hommage de ses succès qu'au peuple seul dont il recherchait la faveur.

Depuis ce moment, il fut exclusivement préoccupé de sa gloire et s'inquiéta beaucoup plus de conserver sa voix que de maintenir son autorité. On le voyait presque toujours tenir un mouchoir sur ses lèvres pour respirer plus doucement, et jamais il ne haranguait les prétoriens dans la crainte de fatiguer sa poitrine et de forcer sa voix. Il s'abstenait aussi de discourir au sénat et de discuter trop vivement. Un consulaire lisait son discours quand il avait à parler en public. Sa grande préoccupation était de se faire représenter en bronze et en marbre dans le costume de son triomphe, comme les musiciens vainqueurs dans un concours; nous avons encore des médailles de lui qui le représentent vêtu en artiste et se montrant plus fier de son illustration que de son pouvoir.

Les hasards de la fortune avaient fait Néron empereur ; il s'y résignait; mais il tenait à prouver qu'il était artiste et musicien de profession. Toutes les gloires du Cirque et du théâtre tentaient son ambition : après avoir surpassé Apollon, il voulut égaler Hercule. Il conçut le projet de paraître nu dans l'arène, armé d'une massue, et de lutter contre un lion qu'il abattrait à ses pieds d'un coup de massue ou qu'il étoufferait dans ses

bras. On dressait un de ces animaux qui devait se prêter au triomphe de César; mais par une de ces moqueries de la fortune, assez fréquentes dans la vie de ceux qu'elle a le plus favorisés, ce fut au moment où il ambitionnait les succès de la force qu'il fut réduit à donner le spectacle de toutes les faiblesses.

D'honnêtes historiens ont dit que le monde, fatigué de ses crimes, s'était enfin soulevé contre lui; c'est une erreur : le monde est patient pour le crime et sa résignation peut aller loin. Ce n'est pas le crime qui perd les despotes, c'est la faiblesse. Il y a au contraire, dans une scélératesse exceptionnelle, quelque chose de surhumain qui saisit d'étonnement le vulgaire et qui consolide les tyrannies. La justice divine n'est jamais impatiente de punir les grands coupables qu'entraîne chaque jour vers elle le courant des choses humaines fatalement inclinées vers la mort. C'est leur première défaillance qui provoque toujours à la trahison ceux qui les servent et à la vengeance ceux qui les ont subis. Les uns et les autres se précipitent vers l'occasion favorable de réparer les prostrations de la servitude par les emportements de la rébellion.

Silius Italicus, un poëte, et Trachalus, un orateur, tous deux assez médiocres de caractère et de talent, venaient d'être nommés consuls. Néron était parti pour Naples dans les premiers jours de mars de l'an 68. Après tant de fatigues et d'efforts dans les grandes villes de la Grèce, César avait besoin de repos. Sa voix fatiguée l'inquiétait un peu. Il se contentait de jouer quelques rôles de comédie et se préparait à de nouveaux triomphes. Néron ne demandait pas mieux que d'oublier les ennemis du prince pourvu qu'on permît à l'artiste de faire son chemin : voilà justement ce qu'on ne put jamais lui pardonner. La nouvelle du soulèvement des Gaules le sur-

prit au milieu de ce repos. Il la reçut le 19 mars, le jour même où il avait fait tuer sa mère, et neuf ans après. Constatons avec un sentiment de fierté légitime que les Gaulois, nos aïeux, furent les premiers à se révolter contre Néron et qu'ils le firent à l'instigation d'un patricien animé de leur sang et de leur courage. Il se nommait Julius Vindex, Aquitain de naissance. Son père, et quelques hommes des plus considérables de la province, avaient été admis par Claude à l'honneur de siéger dans le sénat. A la mort de son père, Vindex fut sénateur ; mais, en voyant les crimes de Néron, il se souvint qu'il descendait des rois d'Aquitaine et qu'il ne devait pas à César autant de patience qu'un Romain. Au dire de Pline l'ancien, Néron convoitait l'héritage de Vindex ; il l'eût fait mourir pour s'emparer de ses richesses; mais le rusé Gaulois parvint à tromper le tyran. Une décoction de cumin qu'il buvait secrètement, le rendit si pâle et lui donna un air si défait, que Néron et ses familiers consentirent à le laisser mourir de sa belle mort, croyant qu'elle était prochaine[1].

Cependant, Vindex part pour les Gaules où il avait un commandement; sa santé demandait l'air natal. Il arrive, voit ses amis, étudie leurs sentiments, et reconnaît que la révolte est déjà au fond des cœurs. — Pendant que Néron chante et déclame pour être applaudi par les Grecs, il prépare le soulèvement de ses Aquitains. Ce Vindex était un homme de sens. que son ardeur à renverser Néron ne rendait pas présomptueux et qui savait se juger lui-même. Quoique de naissance illustre, brave et très-expérimenté dans la guerre, il comprit que pour réussir, la révolte des Gaulois ne devait pas être une insurrection contre Rome ni contre l'empire, mais une guerre

1. PLINE. *Hist. nat.*, liv. XX, ch. LVII.

contre Néron. Pendant qu'il préparait la province à se soulever, voulant se justifier de toute ambition, il fit, avant de se déclarer, offrir secrètement l'empire à Galba.

Sulpicius Galba, homme de mérite et de mœurs simples, avait la réputation d'un administrateur intègre et d'un bon capitaine; mais sa haute naissance et ses grandes richesses, qui lui donnaient beaucoup d'autorité, n'ajoutaient rien au luxe ni au train de sa maison. Esclaves et clients vivaient près de lui comme aux beaux jours de la république; sous l'autorité de ce maître, les anciens usages s'étaient conservés. Soir et matin la famille entière, esclaves, affranchis, parents et serviteurs venaient saluer le patron, lui baiser la main et recevoir ses ordres.

L'empereur Tibère, qui estimait Galba, eut soin de l'utiliser et d'honorer ses services. Il le nomma consul. On prétend même que, l'ayant fait venir à Caprée, il lui annonça sa grandeur future : « Et toi aussi, Galba, dit-il en fixant sur lui ses grands yeux de hibou qui voyaient dans les ténèbres, toi aussi tu goûteras à l'empire [1]. » Il était encore enfant qu'Auguste lui fit la même prédiction en lui caressant la joue [2].

Ces prédictions étaient un grand danger pour Galba, surtout pendant le règne de Claude, quand Agrippine, qui avait voulu l'épouser, était toute-puissante; et plus tard, sous Néron, quand l'odieux Tigellin possédait la confiance du prince et toute son autorité. Galba sut échapper à ces périls, soit en vivant modestement dans la retraite, soit en acceptant les emplois qu'on voulut bien lui confier, surtout en refusant l'empire que ses soldats lui offrirent après la mort de Caligula. Claude lui sut

1. Suétone. *Tibère*, ch. LXVIII. Et tu Galba, quandoque degustabis imperium. Tacite. *Ann.*, liv. VI, ch. xx.
2. Suétone. *Vie de Galba*, ch. IV.

gré de sa réserve; mais Galba ne se tenait nullement assuré de vivre sous de tels monstres, livrés à de pires ministres. Toutes les fois qu'il voyageait, il portait dans ses bagages un million de sesterces en or, pour gagner ceux qui seraient chargés de le tuer ou pour favoriser sa fuite.

Pendant son gouvernement de la province de Tarragone, il affecta, dans les dernières années, de négliger l'administration, et les peuples furent livrés aux déprédations des affranchis de Néron. Il se bornait à déplorer le sort des opprimés. De cette façon il maintenait sa populatité dans la province et sa position auprès de l'empereur, dont il ne contrariait pas les agents, leur laissant avilir et compromettre à leur gré l'autorité du prince. Il disait, pour justifier son inertie, qu'on ne forçait jamais personne à rendre compte de ce qu'il n'avait pas fait. Cependant on chantait dans toutes les Espagnes des vers satiriques contre Néron. César histrion, César cocher, César parricide était livré à la risée des peuples, et Galba laissait faire, cultivant ses haines et servant son ambition sous les apparences d'un homme qui néglige ses devoirs.

L'opinion était faite contre Néron en Occident et en Orient. Les provinces et les légions éloignées, qui ne connaissaient de lui que sa honte sans voir l'appareil de sa puissance et les splendeurs de sa cour, étaient moins engagées avec la famille des Césars que les prétoriens et le peuple de Rome. Elles n'avaient aucune part aux largesses et aux bienfaits qui s'épanchaient incessamment des mains impériales; rien ne tempérait leur indignation, et elles se demandaient avec étonnement quand finirait ce règne dont les crimes et les prodigieuses folies étaient une obsession pour l'univers. Il fallait qu'un homme résolu osât proclamer ce que chacun disait tout bas, et produire au grand jour la révolte cachée dans la conscience du genre

humain. Vindex fut cet homme. Il fit part de ses vues à Galba. Il lui déclara par lettres sa résolution bien arrêtée de se révolter contre Néron, et, l'assurant qu'il allait soulever les Gaules, il lui offrit l'empire. Galba ne fit pas de réponse aux propositions de Vindex; mais celui-ci comprit que le silence d'un homme qui aurait dû se déclarer contre lui était une secrète approbation. Aussitôt il convoque une assemblée des hommes de sa province; se déclare contre Néron; raconte de cet empereur avili ce que tout le monde savait déjà, et il provoque un soulèvement. Après les Aquitains il entraîna les Éduens et les Séquanais, les Arvernes et les Viennois. Tous se déclarèrent pour lui avec une spontanéité d'exaltation qu'on retrouve souvent dans notre histoire. Les Lyonnais seuls restèrent fidèles à Néron par reconnaissance des secours qu'ils en avaient reçus.

Vindex était à la tête de cent mille hommes. Il fit alors de nouvelles instances auprès de Galba, le pressant de venir au secours de l'empire romain prêt à se dissoudre et mettant à sa disposition les forces imposantes qu'il commandait.

Galba était à Carthagène, où se tenaient les grands jours de la province qu'il présidait. Les envoyés de Vindex allèrent l'y joindre pour le presser de prendre un parti. Il reçut en même temps, du lieutenant de Néron dans l'Aquitaine, des lettres qui le pressaient de marcher contre Vindex. Galba reunit ses amis pour en délibérer. Quelques-uns voulaient qu'on attendît des nouvelles de Rome et de l'Italie; mais Vinius, lieutenant de Galba, déclara hautement, que délibérer pour savoir si on resterait fidèle à Néron, c'était déjà lui avoir manqué de foi et que Néron le savait. Des ordres avaient été donnés, des assassins envoyés contre Galba; tout étant compromis du côté

de César, il fallait porter vers la guerre ses espérances et son courage.

Galba n'hésita plus, il se déclara publiquement contre Néron. Il crut même devoir exposer avec une sorte d'appareil, pour dissimuler l'odieux de sa conduite, les crimes et les infamies de César : et il avait raison. La trahison est toujours lâche, même quand elle perd les plus misérables; toujours indigne, même quand elle sert les plus glorieux. Un illustre proscrit, dont les historiens ne nous disent pas le nom, parut à côté de Galba, sur son tribunal, comme un témoin des iniquités du prince. Les images de tous ceux que Néron avait fait mourir furent exposées avec une ostentation qui semblait vouloir se rassurer elle-même. Après avoir prononcé un discours plein d'invectives contre le souverain qui avait reçu son serment, Galba fut proclamé empereur. Il se crut bien sage en refusant la dignité pour n'accepter que le pouvoir, et bien habile de prendre simplement le titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

Ces tempéraments et cette mesure n'étaient pas dans la nature des choses ni dans le mouvement des affaires; il fut obligé d'en sortir. Il leva des milices, administra les provinces, se constitua un sénat, et laissa les gouverneurs établis dans les Espagnes le traiter en empereur. Il fit plus, pour annoncer qu'il était César et qu'il avait sur tous pouvoir de vie et de mort, il porta sur la poitrine un poignard attaché à une chaîne d'or et pendu à son cou [1].

Salvius Othon, qui gouvernait la Lusitanie, fut le premier

1. SUÉTONE. *Vie de Galba*, ch. XI. Quand Vitellius descendit au Forum pour abdiquer, il détacha le poignard qui pendait à son côté et le présenta au consul, comme pour se démettre du pouvoir de vie et de mort dont cette arme était le symbole.

à se déclarer pour Galba. Il avait à se venger de Néron, son rival, resté seul maître de Poppée. Il avait à réaliser peut-être l'espérance, déjà conçue, de se faire adopter par Galba qui arrivait à l'empire sans enfants et dans un âge avancé. Galba, très-attaché aux anciennes mœurs, avait la rudesse des camps et la simplicité des vieux Romains. Othon lui envoya les officiers de sa maison et son argenterie, car il était naturellement magnifique. Il importait beaucoup à Galba d'avoir un train de maison en rapport avec sa dignité, surtout dans un temps où ce qu'on venait chercher d'abord auprès du prince, c'était le luxe, les plaisirs et la faveur. Malheureusement pour Othon, Galba ne sut pas apprécier ce service.

La révolte de Vindex n'avait pas beaucoup ému Néron. Il ne vit là qu'une insurrection de peuples vaincus qui, loin de le mettre en péril, lui fournirait l'occasion de dépouiller les provinces et de s'enrichir. Il ne changea rien à son genre de vie; toutes ses journées se passèrent dans les gymnases et au théâtre; les courses de chevaux le passionnèrent plus que jamais, et tous les gouverneurs de province qui lui avaient mandé les nouvelles de la révolte, n'obtinrent aucune réponse de lui.

Il perd huit jours dans ce repos. Vindex, au contraire, agite les peuples, lève des milices, accroît ses alliances, et fait afficher dans les grandes villes, pour les détacher de Néron, des placards injurieux qui sont envoyés jusqu'à Rome. Dans ces placards Vindex traite Néron de mauvais musicien, d'incendiaire et de parricide. Incendiaire et parricide, passe; mais mauvais musicien! voilà ce que César ne saurait accepter. Il écrit alors au sénat pour le mettre en demeure de venger les injures faites au prince et à la république; puis, sans ajouter un mot sur ce grave sujet, il s'excuse sur un rhume qui le force

à ménager sa voix, de n'être pas revenu à Rome, car Vindex a beau le traiter de mauvais musicien, cette odieuse calomnie prouve qu'on ne doit faire aucun cas des proclamations de cet homme. Tout le monde sait quels travaux Néron s'est imposés pour être habile dans son art, et ceux qui l'entourent peuvent dire s'il existe un artiste de son mérite.

Les nouvelles des Gaules devenaient chaque jour plus graves et montraient Vindex à la tête d'une grande armée. Les plus belliqueux de tous ces peuples, excepté les Lyonnais, allaient à lui et se déclaraient en sa faveur. Néron partit pour Rome avec un empressement inquiet. Au milieu de la route et pendant qu'il était le plus agité, ayant vu représenté sur un tombeau un soldat gaulois vaincu par un chevalier romain qui le traînait par les cheveux, il sauta de joie et sur ce faible présage il passa de la crainte à l'espérance. Au lieu de convoquer le sénat et de haranguer le peuple, dès le lendemain de son arrivée, il manda les principaux sénateurs. On s'arrêta quelques instants à peine à délibérer sur les affaires publiques, après quoi Néron fit voir à ses conseillers un orgue hydraulique nouvellement perfectionné. Il leur expliqua minutieusement le jeu des ressorts, la puissance et les ressources de l'instrument; puis il ajouta plaisamment qu'il ferait l'essai de ces orgues au théâtre si Vindex le permettait. Néron avait beau dire et feindre la sécurité, il était déjà saisi d'une inquiétude fatale qui troublait son intelligence en redoublant ses remords. Le feu de la révolte allumé par le Gaulois s'étendit bientôt comme un vaste incendie. L'impulsion qu'il avait donnée entraîna tout, peuples et légions, dans un mouvement irrésistible.

CHAPITRE V

NÉRON S'ABANDONNE ET SE TRAHIT LUI-MÊME

Néron affecte le plus grand calme. — Sa fureur en apprenant la révolte de Galba. — Néron pleure dans les bras de sa nourrice. — Une joie immodérée succède à son désespoir. — Rêves et présages funestes. — Néron semble vouloir se défendre. — Virginins marche contre Vindex. — Vindex est défait; il se tue. — Virginius refuse l'empire. — Ses soldats regrettent d'avoir abandonné Néron. — Galba désespère de sa cause et veut se tuer. — Néron se cache dans les jardins de Servilius. — Il veut fuir en Égypte. — Les prétoriens refusent de le suivre. — Nymphidius conspire contre Néron. — Il ose aspirer à l'empire.

Néron était allé s'installer dans la Maison d'or, et sans paraître se préoccuper des événements, il avait repris sa vie ordinaire. Son intention était de rassurer le peuple par son apparente sécurité, mais il avait besoin surtout de se tromper lui-même. Pendant qu'il admirait les splendeurs impériales dont il était entouré, la première nouvelle de Galba révolté et reconnu empereur vint le surprendre au milieu des plaisirs. Ce fut un coup de foudre. Néron prenait son repas quand on vint l'informer de ce grand événement. Dans un premier mouvement de fureur, il renversa la table d'un coup de pied. Pline ajoute qu'il brisa contre terre deux coupes taillées dans le cristal, objets rares et précieux qu'un

autre ne posséderait pas après lui [1]. Bientôt, l'abattement et le silence succédant à la colère, il resta muet, immobile et comme anéanti.

Son intelligence et ses remords lui infligèrent à ce moment la perception claire de sa chute inévitable. La révolte de Vindex n'exprimait que le mécontentement des peuples vaincus : Rome et le prince n'avaient pas à s'en inquiéter; mais Galba proclamé empereur par les Espagnes et reconnu par les Gaules, Galba si important par sa naissance, par sa gloire militaire, par l'autorité de son nom, c'était comme une apparition de l'ancienne Rome; c'était le vengeur du sénat et du peuple; c'était le représentant de la justice outragée. Néron croyait encore à la vertu, aux lois divines et humaines, puisqu'il éprouvait des remords assez violents pour se condamner lui-même et pour désespérer de sa cause. N'oublions pas qu'un entier scepticisme et un mépris absolu des hommes l'auraient peut-être sauvé.

Tout ce qui suivit ces premières impressions n'est que démence et faiblesse, exagération des sentiments les plus contraires, succession rapide de projets les plus insensés. D'abord il se lamenta, comme un enfant, dans les bras de sa nourrice, qu'il avait gardée près de lui; il déchirait ses vêtements, il se frappait la tête, il s'étonnait de son malheur inouï. La nourrice lui faisant observer avec raison que le sort commun des Césars était d'avoir éprouvé de semblables revers : « Mon infortune est sans exemple, lui disait-il, moi vivant, mon empire passe à un autre. Cette douleur lâche fut suivie d'une joie puérile. Ayant reçu de bonnes nouvelles des provinces, il donne un grand repas, fait des vers satiriques contre les rebelles, les

1. Item Nero, amissarum rerum nuncio accepto, duos calyces crystallinos in suprema ira fregit illisos. PLINE, *Hist. nat.*, liv. XXXVII, ch. x, par. 2.

chante avec des gestes de bouffon et les fait chanter par la ville. La haine et la colère eurent aussi leur moment. Il voulait faire égorger tous les gouverneurs de province ; empoisonner dans un grand repas le sénat tout entier ; mettre le feu à la ville, et pendant l'incendie, lâcher sur la foule en tumulte les bêtes féroces du grand Cirque. Suétone l'affirme, Dion Cassius l'avance. D'après lui, nous le répétons à notre tour.

Si Néron veut chercher dans le sommeil un refuge à ses craintes et calmer son agitation, des rêves affreux prolongent ses angoisses ; il revoit sa mère assassinée ; Octavie, son épouse, l'entraîne dans un abîme obscur ; il croit se diriger vers le théâtre Pompée ; mais les statues des nations, placées à l'entrée du théâtre, s'animent à son aspect, l'entourent et lui barrent le passage ; tout lui devient un présage de mort. Sporus lui a donné pour cadeau d'étrennes un anneau dont la pierre représente l'enlèvement de Proserpine aux enfers ; les portes du mausolée d'Auguste se sont ouvertes d'elles-mêmes, et une grande voix en est sortie qui appelait Néron. On trouve le matin sur une de ses statues une coiffure de femme, avec une inscription qui lui reproche sa lâcheté ; le dernier vers qu'il a prononcé en quittant la scène pour n'y plus reparaître, est ce vers d'Œdipe :

Épouse, mère, enfants, tous veulent que je meure.

On lui impute aussi la cherté des grains ; il est responsable de tout le mal que fait le hasard. On annonce qu'un beau navire arrive d'Alexandrie. Est-ce du blé ?... Non ; c'est du sable pour les lutteurs de la cour. Le peuple furieux profère des outrages contre l'empereur, et les moindres accidents sont reprochés comme des crimes à ce même Néron, dont les grands crimes passaient comme des accidents. La nuit on entend des

gens qui feignent de se quereller, appeler à grands cris un vengeur : Vindex ! Vindex !...

Néron prit d'abord quelques mesures inutiles où se manifestent l'irrésolution et le trouble de son esprit. Il obtint du sénat que Galba fût déclaré ennemi public. Il fit vendre ses biens, jeter en prison Icélus son affranchi, et la tête de Galba fut mise à prix. Galba, de son côté, fit vendre en Espagne tous les biens que Néron possédait dans cette province. Vindex ayant appris que sa tête était mise à prix par Néron, répondit par cette sublime gasconnade : « Néron, dit-il, promet dix millions de sesterces à celui qui lui apportera ma tête. Eh bien ! moi, je promets ma tête à l'homme qui m'apportera celle de Néron[1]. »

Toutefois, il y eut moment où Néron parut comprendre sa position et vouloir défendre en empereur son pouvoir et sa vie également menacés. Il se fit déclarer seul consul, pour avoir les licteurs à Rome, et dans la pensée où il était que les Gaulois ne pouvaient être soumis que par un consul. Il forma une légion des soldats de marine; il rappela les divers détachements de troupes envoyés dans l'Illyrie contre les Albanais; il fit partir Pétronius avec des forces suffisantes pour réduire les rebelles. Si Néron s'était mis à la tête de ses légions, amenant avec lui les prétoriens et tous ceux qu'il aurait rattachés à sa fortune, nul doute qu'avec un peu de courage il eût triomphé de ses ennemis. Il y avait un tel prestige autour des Césars, une telle puissance dans ce nom glorieux, une si grande difficulté à trouver ailleurs des maîtres, que pour se maintenir, il suffisait à Néron de ne pas s'abandonner.

1. Qui Neronem interfecerit, et ad me caput ejus attulerit, is meum accipiet caput mercedis loco. DION CASSIUS. LXIII, ch. XXV, traduct. de Sturzée. Leipzig.

Au lieu de partir avec Pétronius, il resta dans Rome pour procéder à l'enrôlement des citoyens. Peu se présentèrent. — Alors il obligea les patrons à lui céder leurs plus beaux esclaves, même les intendants. Les propriétaires de maisons durent porter au fisc une année de leurs revenus. Les murmures commencèrent, quand on vit l'emploi que l'empereur faisait de ces fonds. Il forma une compagnie d'amazones avec toutes ses concubines, enrôlées et armées richement; on prépara des chariots en grand nombre pour transporter ses instruments de musique. — Parfois il prévoyait sa chute. « Qu'importe, disait-il en répétant son mot célèbre, l'artiste vit partout. » Un moment après, convaincu de la puissance de sa voix et de son mérite de comédien, il se vantait de terminer la guerre sans autre moyen d'action que son talent. Arrivé dans la province, il irait seul se présenter aux légions rebelles, et là, son visage pâle, inondé de larmes, leur offrirait une telle image de la douleur, qu'il les ramènerait au devoir. Le lendemain, au milieu des armées réunies, il célébrerait cette victoire où le comédien aurait sauvé l'empereur. Il se croyait si sûr de lui-même, qu'on dut lui composer les vers qu'il chanterait à cette occasion. Néron n'avait jamais paru sur la scène pour jouer de la flûte ni de l'orgue. Il n'avait jamais rempli des rôles de pantomimes; il fit vœu, s'il était vainqueur de ses ennemis, d'entreprendre ce qu'il n'avait jamais tenté, et d'ajouter cette nouvelle gloire à ses travaux.

Pendant que la puissance impériale restait inerte et compromise par l'inaction de Néron, le monde romain se troublait, et les membres de ce grand corps, privés de lien, menaçaient de se séparer. Clodius Macer, qui gouvernait en Afrique, voulait se rendre indépendant : il ne reconnut point Galba. Virginius Rufus, qui commandait les légions de la

haute Germanie, refusa également de se soumettre au nouveau César : il fut même blessé dans sa fierté toute romaine, qu'un chef des Aquitains eût osé faire un empereur, et quoiqu'il eût ouvertement abandonné Néron, il marcha contre Vindex. Ses légions s'avancèrent vers Besançon comme pour s'en emparer. Vindex accourut à la tête de son armée pour défendre cette place ; mais beaucoup plus engagé de haine contre Néron que de dévouement avec Galba, il chercha d'abord à se concilier Virginius qui pouvait l'accepter sans peine pour auxiliaire puisque tous deux étaient les ennemis de la même oppression. Les armées étaient en présence pendant que les deux généraux traitaient de la paix. Il paraît qu'un accord se fit entre eux, on ne sait sur quelles bases ; mais au moment où ils se séparaient en amis, les Gaulois ayant fait un mouvement pour entrer dans la ville, une légion romaine les chargea, et chacun courant des deux côtés pour secourir les siens, le combat s'engagea contre l'intention des chefs. Vindex et ses soldats, traîtreusement attaqués par les légions, se défendirent bravement et luttèrent avec cette valeur gauloise qui fut l'éternelle épouvante de Rome. Vingt mille hommes, du côté de Vindex, restèrent étendus morts sur le champ de bataille ; lui-même, indigné de sa défaite, se perça de son épée, refusant de fuir et de vivre puisqu'il était vaincu.

Les légions victorieuses de Virginius le proclamèrent empereur, mais il refusa cet honneur dangereux. Adversaire déclaré de Néron, il espérait sans doute que le sénat et le peuple se déclareraient pour lui. Eux seuls, disait Virginius, avaient le droit de choisir leur maître. S'il faut en croire Tacite, on ne peut pas affirmer qu'il n'a pas souhaité l'empire ; toutefois, s'il reconnaissait au peuple seul et au sénat le droit de nommer l'empereur, il aurait dû rester fidèle à César que le sénat et

le peuple n'avaient pas encore abandonné. Il dut comprendre plus tard, en voyant les nombreux successeurs de Néron passer rapidement du Palatin aux Gémonies, tous également acclamés et proscrits par le même peuple et le même sénat, qu'il est des moments où l'empire se prend et ne se donne pas; mais que la grande affaire, c'est de bien user du pouvoir de quelque manière qu'on l'ait acquis.

Les soldats de Virginius, irrités de voir qu'il s'obstinait à refuser l'empire, regrettèrent d'avoir quitté Néron et témoignèrent le désir de revenir à lui sans s'inquiéter de Galba. Ce dernier, privé de Vindex, son soutien, et abandonné par sa cavalerie, venait d'échapper à des assassins introduits dans sa tente par un affranchi de Néron. Il prit la fuite, se retira dans la petite ville de Clunia, et là, se croyant perdu sans retour, il fut au moment de se tuer.

Si Néron avait eu dans sa dépravation plus de fermeté que d'emportement, s'il eût osé attendre, s'il avait maîtrisé ses remords qui lui créaient des fantômes, s'il se fût contenté de faire bonne contenance, l'inaction seule l'eût sauvé. La défaite de Vindex et la mésintelligence entre Virginius et Galba auraient suffi pour rétablir ses affaires. L'accumulation des honneurs et de la gloire, la concentration des pouvoirs et des richesses, le souvenir lugubre des conspirations et des morts tragiques entouraient la dignité impériale d'un prestige si terrible, que la seule pensée d'arriver à cet extrême faîte des grandeurs humaines faisait pâlir les plus grands courages et troublait les ambitions les plus légitimes. Les indignes seuls et les incapables, égarés par leurs appétits, osèrent se livrer à la fortune dont le flot les jeta dédaigneusement sur le trône, qui fut le piedestal de leur nullité ou de leur infamie. Le sénat et le peuple, les provinces et les légions comprirent

alors, mais trop tard, que si rien n'est facile comme d'abandonner et de trahir César, rien n'est plus difficile que de le remplacer.

Néron laissa trop voir qu'il se croyait perdu : il se déserta lui-même, il avertit les dévouements incertains qui l'entouraient que le moment était venu de s'éloigner. Locuste lui prépara, sur sa demande, un poison mortel qu'il enferma dans une boîte d'or. Il quitta le palais et se retira secrètement dans les jardins de Servilius, sur le chemin d'Ostie. Cette villa, située aux portes de Rome, avait appartenu au second Brutus qui la tenait de Servilius, son père adoptif. Par la confiscation des biens de Brutus, ces jardins passèrent dans le domaine impérial. Là, sur les bords du Tibre, où Néron se dérobait aux regards de la foule, Brutus et Cassius étaient venus autrefois conspirer la mort du dictateur. Sous ces mêmes ombrages, ils avaient préparé leurs âmes aux horreurs de la guerre civile. Elle les conduisit à Philippes où ils devaient combattre et mourir pour que le dernier César pût cacher ses terreurs suprêmes dans les jardins où leur courage était venu se recueillir.

Néron fut vainement sollicité par les événements d'agir en empereur, en patricien, en soldat. Il avait perdu dans un abaissement inouï et dans des folies prodigieuses, la juste notion des choses, l'appréciation raisonnable des hommes. Il eut successivement la pensée d'abdiquer, de se réfugier chez les Parthes, d'aller se jeter aux pieds de Galba, d'assembler le peuple au Forum pour demander pardon du passé. S'il obtenait la préfecture de l'Égypte, il se tenait pour content. Le projet auquel il s'arrêta le plus longtemps et que suivit un commencement d'exécution, c'était de se sauver à Alexandrie. Les Grecs de cette ville l'avaient toujours admiré comme

chanteur. Il envoya ses affranchis au port d'Ostie pour lui préparer une flotte. En même temps, il essaya lui-même de gagner à ce projet les tribuns et les centurions de la garde prétorienne.

Les soldats, très-dévoués aux Césars, l'auraient suivi bien volontiers s'il avait fait la guerre; mais ils refusèrent de s'associer à sa fuite. Un de ses officiers lui répondit stoïquement par ce vers de Virgile: « Est-il donc si malheureux de mourir? [1] »

C'était, de la part du centurion, une amère ironie. Ce vers du douzième livre de l'*Énéide* est dans la bouche de Turnus, au moment où il prend la résolution d'en finir avec son ennemi par un combat singulier. Or, Suétone nous apprend que Néron, la veille de sa chute, se préparait à danser dans le ballet de *Turnus;* le centurion voulait faire comprendre à César qu'au lieu de singer les héros, il ferait mieux de les imiter [2].

Les prétoriens, qui ne pouvaient se résigner à suivre un empereur fuyant à l'aventure, avaient toutefois honte de l'abandonner après tant de bienfaits reçus, après tant de serments prêtés; mais un infâme, honoré par Néron d'une fonction très-importante, lui prouva par sa trahison qu'il n'y a point de garantie contre les misérables, et qu'on est tôt ou tard victime des hommes dépravés qu'on emploie. C'était ce Nymphidius Sabinus dont nous avons déjà parlé, centurion dans la garde prétorienne, bientôt tribun, et plus tard préfet du prétoire avec Tigellin. Son ardeur impitoyable à poursuivre les complices de Pison lui avait mérité cet honneur. Il était de haute taille,

1. Usque adeone mori miserum est?...
VIRGILE, *Æneide*, liv. XII, v. 646.

2 SUÉTONE. *Vie de Néron*, ch. XLVII.

féroce d'aspect, aussi débauché qu'on pouvait l'être à la cour de Néron.

Plutarque assure que Nymphidius n'était pas fils de Caligula comme il s'en vantait, mais bien de Marcianus, célèbre gladiateur, que Nymphidia, sa mère, avait recherché avec fureur[1]. Le préfet du prétoire n'en était que plus ardent à maintenir ses prétentions à passer pour fils de Caligula. Il avait grand soin de répandre ce bruit et de l'accréditer : c'était une préparation à ses projets ambitieux. Cet homme, qui n'avait rien en lui que de vil, osait aspirer secrètement à l'empire. Ses moyens d'action étaient criminels; mais le mobile de cette ambition était encore plus ignoble. Le malheureux Sporus avait inspiré une passion furieuse au préfet du prétoire, si bien que Nymphidius convoitait l'infamie de Néron plus ardemment que son pouvoir.

[1] Plutarque. *Vie de Galba*, ch. x.

CHAPITRE VI

MORT DE NÉRON — AFFREUX DÉSORDRES

Nymphidius trompe les prétoriens. — Ils se déclarent pour Galba. — Néron abandonné de ses amis. — Il erre seul la nuit dans les rues de Rome. — Spiculus refuse de lui donner la mort. — Fuite de Néron. — Il se tue. — Funérailles de Néron, regrets du peuple. — Nymphidius puni. — Arrivée de Galba. — Othon le trahit et le fait égorger. — Othon empereur à Rome, Vitellius empereur en Germanie. — Vie abjecte de ce dernier. — Valens et Cecina battent l'armée d'Othon qni se tne. — Règne de Vitellius. — Vespasien s'empare do l'Orient. — Antonius Primns bat les Vitelliens. — Sac de Crémone. — Vitellins vend sa dignité. — Mort de Sabinus. — Antonius entre dans Rome. — Saturnales et guerre civile. — Mort do Vitellius. — Successeurs de Néron. — Le peuple espère son retonr.

Voici quelle fut la trahison de Nymphidius : Il profita des ouvertures faites par Néron aux prétoriens et de son projet bien connu de fuir en Égypte, pour détacher de lui les cohortes fidèles. Il dit aux centurions et fit dire aux soldats que l'empereur venait de partir comme il l'avait annoncé[1]. Néron favorisait l'imposture en se tenant caché pour ne pas entendre les murmures du peuple; les prétoriens ne le voyant plus restèrent persuadés qu'il avait pris la fuite.

Ce fut un grand mouvement d'indignation parmi ces légionnaires dévoués aux Césars. Néron se défiait de leur fidélité

1. Plutarque. *Vie de Galba*, ch. ii.

et de leur courage; se croyant abandonnés par le prince, ils se résignèrent à l'abandonner à leur tour. Quand il les vit réunis dans le camp, Nymphidius put leur proposer de se déclarer pour Galba. Il leur promit en son nom une gratification énorme: quatre mille livres à peu près pour chaque prétorien, et pour les armées des provinces, six cent vingt livres par légionnaire, sans compter la part faite aux officiers.

Le plus magnifique et le plus opulent des princes se fût trouvé dans l'impuissance de payer cette somme, et, d'après l'avarice proverbiale de Galba, son refus était certain. Nymphidius, par ses promesses exagérées, avait donc obtenu ce résultat prévu de lui seul : enlever les prétoriens à Néron sans les donner à Galba, et se réserver ainsi la possibilité de les attacher à sa fortune.

On était au 10 juin de l'année 68. L'attente inquiète qui précède les révolutions pesait sur la ville. Au mouvement régulier des affaires et des plaisirs succédait une indicible anxiété. Le pressentiment instinctif d'un grand événement tenait la foule incertaine et troublée. Les affranchis, les conseillers, les amis de Néron s'agitaient autour de lui par curiosité plus que par affection, donnant des conseils et demandant des nouvelles. Après avoir délibéré, discuté, pesé tous les partis pour s'arrêter au plus sage, Néron, accablé de fatigue et croyant que l'avenir lui réservait quelque chose d'heureux, remit la discussion au lendemain et se retira dans sa chambre pour prendre un peu de repos.

Ce fut pendant la première veille que Nymphidius trahit son prince et trompa les soldats. Quand Néron, tourmenté d'inquiétudes mortelles, s'éveilla vers le milieu de la nuit, il se trouva presque seul dans son palais abandonné. Le silence et l'isolement venaient de se faire autour de lui; plus de cour-

tisans empressés, plus de délateurs, plus de ministres, plus de prétoriens veillant auprès de l'empereur.

De rares serviteurs, ses affranchis, ses esclaves, les employés du palais, étaient restés près de sa personne moins par fidélité que par impossibilité d'aller vers un nouveau maître. Épouvanté de cette solitude et de la défection des prétoriens, Néron sauta de son lit. Il envoya vers ses amis les prévenir de l'extrémité où il était réduit; mais aucun de ceux qu'il avait fait appeler ne se rendit près de lui. Il profita des ténèbres pour aller presque seul leur demander conseil et faire appel à leur dévouement.

De tous ceux que Néron avait comblés de faveurs, celui dont la fidélité devait lui paraître la plus certaine, c'était le préfet du prétoire, ce Tigellin, enrichi, honoré par César, promoteur de tous ses crimes, compagnon de ses débauches, et comme associé à l'empire. Dion rapporte que Néron disait souvent pour exprimer l'amitié réciproque qui les unissait: Néron ne peut pas vivre sans Tigellin et Tigellin sans Néron [1]. Pour aller des jardins de Servilius, situés sur le chemin d'Ostie, aux édifices Émiliens que Tigellin occupait près du champ d'Agrippa, Néron et sa suite durent traverser Rome et la parcourir en tout sens pour aller frapper à la porte de ceux qu'il regardait comme ses amis.

Rien n'accuse l'excellence de la nature humaine et le côté divin qui relève sa misère, comme les vestiges de beauté céleste qu'on retrouve jusques au fond des âmes dégradées et perdues. Il faut savoir gré à Néron de sa confiance dans la fidélité de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits. Exécré du sénat et abandonné par le peuple, s'il a pu croire à l'amitié quand il voyait sa perte certaine, c'est que lui-même aurait su

1. Dion Cassius, Historiæ romanæ excerpta. Ch. xcvii.

compatir aux douleurs de ses amis éprouvés par l'infortune.

Mais il eut beau frapper à toutes les portes, aucune ne s'ouvrit pour recevoir le fugitif, et de tous ceux qui avaient abusé de sa prospérité, pas un ne vint en aide à sa détresse. Tigellin était absent; Vatinius se cachait; le plus grand nombre refusaient de s'associer à son malheur, et César erra seul, la nuit, dans les rues de Rome, aussi abandonné qu'un esclave fugitif.

Muet de stupéfaction et de crainte, il passait tête baissée devant les monuments de sa grandeur évanouie. Il dut se trouver bien petit en présence de sa statue colossale qui dominait la Maison d'or; bien délaissé près du grand cirque où tout un peuple l'applaudissait la veille avec transport. Les divers quartiers de la ville, dont il avait usé comme de sa maison, ne lui offraient plus que le souvenir de ses crimes. Au Champ-de-Mars, devant le tombeau des Claude, l'empoisonnement de Britannicus; près du temple de Vesta la violence faite à une des prêtresses. Partout les sinistres demeures des proscrits, Plautus, Thraséas, Sylla, qui avaient reçu l'ordre de mourir. Pendant cette nuit d'épouvante, Rome n'avait plus d'autres habitants que les ombres de ses victimes, et le peuple muet des statues, debout pour le juger et pour le proscrire à son tour.

Néron rentra désespéré dans sa retraite. Là, de nouveaux malheurs et de nouvelles hontes l'attendaient. Il ne retrouva plus la boîte où le poison de Locuste était renfermé. Il chercha inutilement un bracelet d'or qu'Agrippine, sa mère, lui faisait porter dans son enfance comme un talisman. Le bracelet avait disparu et la bonne fortune avec lui. Néron, se voyant irrévocablement perdu, résolut d'en finir et fit demander le gladiateur Spiculus pour recevoir la mort de sa main. Le

gladiateur refusa par ce respect épouvanté qu'inspirent les grands criminels dont la justice divine se réserve le châtiment. A cette réponse, Néron s'écria: Je n'ai donc plus ni amis ni ennemis [1]. Il disait vrai : Ses amis les plus comblés de ses bienfaits n'avaient aucune reconnaissance, et les chrétiens qui devaient être ses plus grands ennemis n'avaient aucune haine. Néron voulut se jeter dans le Tibre qui coulait à quelques pas des jardins; il alla pour se précipiter, mais ceux qui lui étaient restés fidèles, l'arrêtèrent. Alors, il parut désirer une retraite sûre où il pourrait se reconnaître et attendre les événements. Phaon, son affranchi, lui offrit la villa qu'il possédait à quatre milles de Rome, entre le Tibre et l'Anio. Néron accepta et fit demander un cheval. Il était nu-pieds, vêtu d'une simple tunique avec un manteau tout usé qu'on lui jeta sur les épaules. Néron, le magnifique, allait sortir de son palais aussi défait qu'un mendiant.

Avant de quitter sa chambre et son lit entouré de chefs-d'œuvre, Néron dut jeter un dernier regard à l'amazone de Strongylion qu'il emportait dans tous ses voyages et dont il ne pouvait se séparer. Il fallut partir seul cette fois. Quand il traversa les jardins, en passant devant la Flore de Praxitèles et devant la Vesta de Scopas, assise entre les deux porte-flambeaux, il s'arrêta sans doute à les considérer une dernière fois. Il y avait dans son admiration quelque chose de l'amour passionné que ces déesses inspiraient à leurs admirateurs, et des larmes amères vinrent noyer ses derniers regards.

Ce Néron, qui voyageait avec une suite aussi nombreuse qu'une armée, sauta sur le premier cheval qui lui fut amené

1. Suétone. *Vie de Néron*, ch. XLVII.

et prit la fuite, lui quatrième, avec Sporus qui lui resta fidèle jusqu'à la fin. Il sortit de Rome par la porte Salare, traversant la ville une seconde fois, et je me persuade qu'il prit ce chemin pour aller de nouveau frapper à la porte de Tigellin. L'espoir de le trouver fidèle trompait encore sa douleur. A peine hors des murs, il sentit trembler la terre, vit briller un éclair et fut saisi d'épouvante. L'ancienne voie Salaria qu'il suivit inclinait à droite vers le camp des prétoriens. Il entendit les cris des soldats exaltés par les fausses promesses de Nymphidius; ils faisaient des vœux pour Galba et proféraient contre lui des imprécations. Un voyageur dit en voyant sa petite troupe, voilà des gens qui cherchent Néron. Un autre lui demanda ce qu'il y avait de nouveau à Rome. Son cheval sentit un cadavre abandonné sur la route et fit un écart. Le mouchoir qu'il tenait sur son visage étant tombé, un prétorien le reconnut et le salua par son nom. Parvenu à un chemin de traverse qui de la grande route allait à la villa de son affranchi, il renvoya les chevaux et s'engagea nu-pieds dans un sentier couvert d'épines à travers un champ de roseaux. Forcé d'étendre son manteau devant lui pour marcher dessus, il arriva péniblement derrière les murs qui entouraient la maison. Il était jour, quoique de grand matin, et Phaon pressa son maître de se cacher dans une carrière de sable. Néron s'y refusa disant qu'il n'irait pas s'enfermer vivant sous la terre. Il attendit qu'on eût pratiqué dans le mur un trou assez large pour le faire entrer dans la maison sans être vu des esclaves. Il puisa pour la boire, dans le creux de sa main, un peu d'eau à une mare à côté. « Voilà, dit-il, les rafraîchissements de Néron! » puis il arracha les épines et les ronces qui s'étaient attachées à son manteau. Enfin, il se baissa et, marchant sur ses mains pour s'introduire dans le passage qu'on venait de

pratiquer, il entra dans une petite chambre d'esclave. Là, s'étant couché sur un grabat garni d'une méchante couverture, il dit qu'il avait soif et qu'il avait faim. On lui présenta un pain grossier, il le refusa; mais il but un peu d'eau tiède. Les amis qui l'entouraient le prièrent alors avec instances de se soustraire aux outrages qui le menaçaient.

Ceux qui avaient suivi Néron jusques-là se hâtaient de pourvoir à leur sûreté; ils voulaient se dégager au plus vite d'une ruine dont le dernier écroulement pouvait les écraser. Néron, au contraire, ne pouvait se persuader que l'affection de la multitude, qui n'avait déserté ni Claude ni Caligula lui-même, ferait défaut au dernier des Césars, à celui qui avait le plus aimé le peuple romain. Au milieu des dangers qui l'entouraient et dans le désordre des circonstances, son instinct l'eût sauvé s'il avait pu gagner une retraite sûre et prolonger sa vie de quelques jours. Il ordonna de creuser une fosse sur la mesure de son corps, de disposer au fond et sur les parois quelques plaques de marbre s'il s'en trouvait; de porter l'eau et le bois nécessaires pour lui rendre les derniers devoirs. A chaque ordre qu'il donnait, dit Suétone, qui veut le montrer lâche et méprisable, il se lamentait et répétait ces paroles: « Quel artiste, et je meurs [1] !... »

Cependant, un courrier de Phaon vint lui porter une lettre; Néron s'en saisit et la lut. On connut alors à n'en pas douter qu'il n'avait plus rien à espérer de personne. Pendant qu'il se cachait dans la maison de son affranchi, le sénat s'était assemblé. La défection des prétoriens avait entraîné le sénat et le peuple, l'encens fumait dans les temples, les ci-

1. L'historien qui nous donne sur cette mort tant de détails précis, est un employé de Domitien; les Parthes menaçaient Rome d'un faux Néron. Prouver que le dernier César était bien mort et mort lâchement, c'était mériter la faveur du prince.

toyens étaient dans la joie; plusieurs s'étaient coiffés du bonnet de la liberté comme au jour de l'affranchissement. Galba était proclamé empereur et revêtu de tous les titres qui constituaient le pouvoir suprême. Quant à Néron, il venait d'être déclaré, par le sénat, ennemi public, et comme tel, condamné à être puni selon les anciennes lois.

Néron se fit expliquer quel était ce supplice exceptionnel que lui infligeait ce sénat naguère flatteur, servile et tremblant devant lui. On lui apprit qu'il consistait à dépouiller le criminel de tous ses vêtements, à lui serrer le cou entre les dents d'une fourche et à le mener ainsi par la ville en le battant de verges jusqu'à la mort. Saisi d'épouvante, il prit deux poignards qu'il avait apportés, en éprouva la pointe, et les ayant remis dans la gaîne, il dit que l'heure fatale n'était pas encore arrivée.

Tantôt il exhortait Sporus à commencer les lamentations des funérailles; tantôt il demandait qu'on lui donnât l'exemple d'une mort courageuse. Par moments, il se reprochait sa faiblesse : « Je traîne, disait-il, une vie honteuse et misérable. » Puis il ajoutait en grec : « Cela ne convient pas, c'est indigne de Néron. Il faut prendre un parti, allons, réveille-toi. » Dès ce moment cessent les plaintes et les regrets qu'il adressait à son art plutôt qu'à la vie. On voit qu'il domine le danger. Les cavaliers chargés de le ramener vivant arrivent bientôt près de sa retraite. En entendant les pas des chevaux, il cite un vers d'Homère [1], ce qui n'est pas le fait d'un homme qui tremble devant la mort. Bientôt la maison de l'affranchi

1. Voici quel est le sens du vers d'Homère :

« J'entends les pas des chevaux frémissants. »
Ιππων μ'ὠκυπόδων ἀμφι κτύπος ουατα βάλλει,

Iliade, chant x, vers 335.

fut cernée; Néron comprit qu'il était perdu. Il recommanda aux personnes qui l'entouraient de ne pas livrer sa tête à ses ennemis et de brûler entièrement son corps. Aussitôt après, il se perça de son poignard. Dion ajoute qu'Épaphrodite, son secrétaire, l'acheva [1].

Il respirait encore quand le centurion chargé de le saisir arriva. Pour obtenir de Néron qu'on arrêtât le sang et qu'il lui permît de panser sa blessure, cet homme feignit d'être venu à son secours. « Il est trop tard, lui répondit Néron. Voilà donc votre fidélité ! » Après ce reproche, digne d'un empereur, il expira les yeux grands ouverts, fixes et menaçants jusqu'à glacer d'épouvante ceux qui l'entouraient.

Aussitôt que la nouvelle certaine de la mort de Néron se fut répandue dans Rome, les colères et les haines dont ce prince était l'objet s'évanouirent pour faire place à la consternation et aux regrets Ses funérailles furent aussitôt célébrées sans opposition et avec pompe [2]. La faveur populaire protégeait sa mémoire. Acté reparut alors pour rendre à Néron les derniers devoirs. Elle fut assistée par les deux nourrices qui avaient élevé l'enfance de Lucius. Le corps fut brûlé dans le Champ-de-Mars, peut-être dans le bustum des Césars. Les femmes restées fidèles à la mémoire de Néron recueillirent ses restes, puis elles allèrent les déposer en pleurant dans le tombeau des Domitius qui s'élevait sur la colline des jardins. Le malheureux Sporus était là, témoignant aussi de sa fidélité et de son affection, bien étranges à côté de tant d'infamie. Le bûcher de Néron fumait encore que Nymphidius, irrité dans sa jalousie

1. Ipse sibi manus attulit..... quumque ægre moreretur Epaphrodita eum confecit. DION CASSIUS. Liv. LXIII, ch. XXIX. Traduct. de F.-G. Sturzée. Leipzig.

2. SUÉTONE, *Vie de Néron*, ch. X.

par les pleurs et par les lamentations de l'eunuque, vint arracher à ses regrets la malheureuse créature. Il l'entraîna dans sa maison, et quelques jours après il l'épousa [1].

Au-dessus des cendres de Néron, qui reposaient dans le porphyre, s'élevait un autel en marbre de Luna. La balustrade qui régnait autour était en marbre de Thasos. Ces honneurs funèbres, rendus à un prince qui venait de succomber sous le poids de l'exécration publique, ont quelque chose d'inexplicable, comparés à la sépulture mesquine et furtive de Caligula. Le tombeau de Néron était à peine fermé que les Romains vinrent déposer des fleurs et des offrandes sur son autel. Le marbre qui couvrait ses cendres disparaissait sous les couronnes. Le peuple relevait partout ses statues, et le bruit se répandit que les Romains, abusés par ses funérailles, verraient bientôt reparaître ce prince adoré.

La mort du dernier des Césars laissa dans Rome et dans l'univers un vide immense, et les provinces parurent s'ébranler comme les membres d'un grand corps prêt à se dissoudre. A Rome, la plèbe soulevée se rue sur la place publique; on lui permet d'écraser le gladiateur Spiculus sous les statues de Néron ; un chariot chargé de pierres passe sur le corps d'Aponius et brise tous ses membres. Les crimes du dernier règne sont dépassés. Les plus indignes prétendent à l'empire. Dans la basse Germanie, c'est Fontéius Capito que ses lieutenants égorgent après l'avoir acclamé. En Afrique, c'est Clodius Macer qu'un intendant de Galba fait mourir. A Rome, c'est Nymphidius, suborneur des prétoriens et protecteur du sénat.

L'ambition de ce scélérat paraissait si impudente quand

1. PLUTARQUE. *Vie de Galba*, ch. x.

on la rapprochait de son indignité, qu'il se perdit en dévoilant ses projets. Irrité d'apprendre que Galba avait nommé à sa place Lacon préfet du prétoire, il voulut engager les prétoriens à le proclamer empereur. Il se présenta la nuit dans leur camp pour dérober l'empire comme un larron; mais les soldats saisirent avec empressement l'occasion de punir le traître qui les avait éloignés de César. Ils l'égorgèrent, et laissèrent son corps exposé aux mépris publics.

Pendant que Galba s'avançait du fond des Espagnes, Rome était le théâtre de désordres inouïs. A l'aspect de ce vieillard avare et goutteux, on regretta jusque dans le sénat le règne du dernier César et sa brillante jeunesse [1]. Les crimes des ministres de Galba, et leur avidité qui se hâtait pour dévorer ce règne d'un vieillard, favorisèrent l'ambitieux Othon. Othon trahit et fait égorger Galba. Les prétoriens, séduits par ses largesses, n'étaient plus qu'une multitude armée échappée à ses chefs. Othon fut acclamé par eux. Après avoir traversé sur un char le Forum plein de sang, il alla s'installer au Palatin, amenant avec lui Sporus, comme s'il y avait eu quelque chose de la grandeur impériale jusques dans l'infamie de Néron. A peine il se réjouissait de son élévation, qu'on apprit la révolte des légions de la Germanie qui s'étaient données à Vitellius. L'autorité suprême ne pouvait être plus avilie, et dans l'opprobre du rival qu'on lui opposait, Othon eut la mesure de son indignité.

Vitellius était un rustre, un glouton très-populaire parmi des soldats révoltés qui retrouvaient en lui tous leurs vices. Mignon de Tibère, cocher de Caligula, complaisant de Messaline, claqueur de Néron, il s'était composé de toutes ces hontes

1 PLUTARQUE, *Vie de Galba*, ch. X. TACITE, *Hist.*, liv. I, ch. VII.

une prodigieuse infamie. Après avoir dévoré l'héritage d'un fils empoisonné par lui, il obtint un commandement pour fuir ses créanciers. N'ayant pas un écu, il vendit les boucles d'oreille de sa mère, laissa sa femme dans un grenier, et s'enfuit vers les cohortes de la basse Germanie. Elles le proclamèrent empereur avec tant d'empressement, qu'on le fit monter en robe de chambre sur le tribunal pour recevoir le serment des soldats. Il en descendit bien vite pour aller se mettre à table, et depuis ce moment son règne ne fut qu'une orgie. A Rome, le peuple demandait à grands cris la mort de Tigellin, l'accusant avec raison d'avoir perverti et perdu Néron. Othon se rendit populaire en cédant au vœu du peuple, puis il sortit de Rome avec ses légions pour aller combattre les lieutenants de Vitellius. Il allait à pied, nu-tête comme César, et marchait avec ses soldats. Les Vitelliens le battirent à Bédriac. Découragé par ce premier revers, il voulut mourir. Après avoir commencé la guerre en imitant César, il la finit en se tuant pour imiter Caton. Dans ces vertus de plagiaire, il n'y a rien que de la faiblesse. Le poids des affaires l'accablait, il avait usurpé l'empire pour échapper à ses créanciers, et, poursuivant sa fuite, il se tua pour échapper à ses ennemis.

Les soixante mille hommes qui composaient l'armée de Vitellius s'emparèrent de l'Italie. Ils étaient désorganisés par la victoire et par l'immoralité de leurs chefs qui ne pouvaient rien leur défendre, ayant tout à se faire pardonner. Valens avide, pillard, débauché; Cécina plein d'orgueil et d'ambition. Celui-ci portait le sagum rayé et la braie des Germains; sa femme le suivait, montée sur un beau cheval couvert d'une housse de pourpre. Tandis qu'il s'entourait d'un appareil barbare, des troupes d'histrions et de cochers du cirque, ancien cortége de Néron, affluaient auprès de Vitellius.

Ils étaient venus de Rome s'associer à la fortune de leur ami. Vitellius passait, avec cette cour, les nuits et les jours en festins. Il faisait distribuer à ses soldats d'énormes rations de viande comme à des gladiateurs. Des goujats, des valets d'armée, au nombre de plus de soixante mille, suivaient les cohortes et servaient le soldat. Cette multitude immonde s'avança vers Rome, ravageant les terres, pillant les villes, redoutable à ses amis comme à ses ennemis. Ceux qui résistaient à ces violences étaient égorgés par les Vitelliens. Après le massacre, les pillards se livraient entre eux des combats acharnés pour se disputer le butin. A Rome, l'affranchi Asiaticus surpassait les Hélius et les Polyclètes. Les cruautés, la débauche et surtout la gloutonnerie de Vitellius furent l'étonnement et l'épouvante de la cité. Pendant les sacrifices, il se jetait sur les viandes à peine grillées et sur les gâteaux; son frère le ravit en lui donnant un banquet où l'on servit deux mille poissons et sept mille oiseaux des plus rares. Le souvenir de Néron était alors si cher aux Romains, que pour se rendre populaire, Vitellius honora les mânes de ce prince par des sacrifices solennels et lui éleva des autels dans le Champ-de-Mars. Il promit aussi de satisfaire la curiosité publique en obligeant Sporus à paraître sur le théâtre. Sporus aima mieux se tuer que de subir cet affront et les épouvantables caprices du public romain.

Pendant que Vitellius s'abîmait dans sa dépravation, l'astre nouveau des Flaviens se levait à l'Orient avec une majestueuse lenteur. L'Asie et l'Égypte avaient acclamé Vespasien. Un cortége de rois l'accompagnait dans Alexandrie, et les peuples reconnaissaient en lui l'envoyé divin qui devait régénérer le monde. Bientôt la force de ce nom et cette fortune nouvelle vinrent dominer l'Occident. Le Gaulois Vin-

dex avait renversé Néron; un autre Gaulois brisa Vitellius. C'était Antonius, de Toulouse, un de ces rudes aventuriers qui violentent la fortune, la maltraitent, la battent comme une prostituée qu'elle est, et passent sur le monde, éblouissants et rapides commo des éclairs. Après avoir défait dans plusieurs rencontres les lieutenants de Vitellius sous les murs de Crémone, Antonius livra la ville au pillage qui dura trois jours : Crémone fut détruite avec ses habitants massacrés. On vit dans cette guerre abominablo, un père égorgé par son fils; un frère demanda le prix du sang de son frère qu'il avait tué de sa main.

Vitellius, voyant sa ruine prochaine, consentit à traiter de son abdication avec Sabinus, frère de Vespasien. De tous les avantages de son rang, il ne regrettait que la table. Il vendit l'empire pour une rente viagère; mais quand il descendit au Forum, conduisant son fils par la main pour abdiquer le pouvoir suprême, le peuple, qui s'armait pour lui, ne put souffrir le spectacle de sa dégradation. Soit indignation, soit pitié, il le força de rester dans le rang où le peuple et les soldats l'avaient placé.

Sabinus, qui avait déjà proclamé son frère, sortit de sa maison pour inaugurer le règne de Vespasien. Les prétoriens et le peuple écrasèrent sa petite troupe. Il se jeta dans le Capitole avec quelques amis. Les Vitelliens l'y attaquèrent et mirent le feu aux portes pour n'avoir pas l'ennui de l'assiéger. Pressé par le danger, Sabinus fit des barricades en jetant pêle-mêle, dans les issues ouvertes par le feu, les statues des héros et des dieux, reliques et chefs-d'œuvre, redevenus des pierres sans valeur et sans nom. Dans le désordre du combat, l'incendie monta jusqu'au temple de Jupiter qui fut entièrement détruit. Les Vitelliens entrèrent avec les flammes. Sabi-

nus fut égorgé, et son corps resta exposé sur les degrés des Gémonies.

Antonius arrivait au secours des Flaviens, quand il reçut, près des Roches-Rouges, la nouvelle de ce désastre. Ses légions victorieuses entrèrent dans Rome pour combattre les prétoriens et le peuple, résolus de mourir pour leur indigne César. Le combat, après s'être engagé dans les faubourgs, continua dans les rues et sur les places publiques. On était au mois de décembre, si bien que, par une étrange coïncidence, la guerre civile et les saturnales troublèrent à la fois et souillèrent la cité. Rome offrait un spectacle atroce et repoussant. Ici les morts, le sang et la lutte acharnée; là des bains ouverts, des tavernes fumantes, et les joies de la débauche. Les oisifs du Forum et les habitués du cirque observaient les combattants du haut des terrasses, applaudissaient aux plus braves et jouissaient de la guerre civile comme d'un spectacle. Les vaincus étaient accablés de malédictions et poursuivis par des huées. Quand les fluctuations de la lutte déplaçaient le combat, ces spectateurs désintéressés par leur infamie descendaient pour piller; ils dépouillaient ceux qu'ils n'avaient pas vaincus, arrachaient les fuyards de leur retraite et les égorgeaient sans haine comme sans pitié. Ailleurs des voluptueux étendus sur des lits, avaient pour intermède du festin le spectacle des batailles et des incendies. Au milieu de ce désastre ils dégustaient leurs vins, se couronnaient de roses, souriaient à des femmes nues, et dans leur indifférence pour les maux de la patrie, ils disaient qu'il est doux de vivre en écoutant des cris de mort.

Malgré leur petit nombre, les prétoriens retardèrent leur défaite par leur courage désespéré. Après avoir défendu la ville, ils se fortifièrent dans leur camp. On les voyait,

mourants et blessés, se traîner sur les remparts et soutenir encore le combat. Quand on eut brisé les portes, ceux qui restaient encore debout affrontèrent l'ennemi victorieux ; ils tombèrent tous frappés par devant, uniquement préoccupés en mourant de mourir avec honneur. Un égal courage, une même fidélité, avaient honoré la défaite et les funérailles d'Othon. Tous ses soldats auraient voulu se sacrifier pour lui. Plusieurs s'étaient percés de leurs épées pour ne pas lui survivre, les uns autour du bûcher, les autres dans leurs stations en apprenant sa mort. Quand on voit les Othon et les Vitellius, acclamés avec cet enthousiasme malgré leur abjection, et servis avec ce dévouement féroce qui ne veut pas survivre à leur ruine, on peut justement apprécier ce qu'étaient la faveur de ces multitudes et la fidélité de ces légions.

Pendant que les prétoriens se défendaient dans leur camp, Vitellius s'était fait porter secrètement sur l'Aventin, dans la maison de sa femme. Agité de frayeurs, il sortit de cette retraite et revint au Palatin. Déjà l'épouvante en avait chassé tous ceux de sa maison : les rares serviteurs qui l'avaient accompagné l'abandonnèrent, et il se trouva seul. Il s'avançait en tremblant dans cette solitude solennelle, et le silence imposant de la demeure impériale le remplissait d'effroi. Il ouvrait avec précaution les grandes salles sonores et vides, et la froide majesté du monument écrasait son indignité. D'affreux souvenirs le glaçaient de crainte. Devant cet autel Othon avait trahi Galba ; sous cette voûte Caïus était mort assassiné, et dans cette chambre, Locuste avait préparé le poison de Britannicus. Le malheureux prit la fuite et courut se cacher dans un réduit.

On vint l'en arracher pour le traîner aux Gémonies, où le cadavre de Sabinus l'attendait. Il fut accablé d'imprécations

et d'injures par la foule, qui se ruait sur lui avec une émulation féroce et qui le perça de mille coups de poignard. Tout ce qui est vil, outrage, et tout ce qui est lâche, frappe sans pudeur, loin du danger.

Nymphidius et Galba, Othon et Vitellius, moururent ainsi. Ces fantômes d'empereurs, successeurs rapides de Néron, ne sont connus que par leur impuissance et leur chute. Pendant quatorze ans, Néron avait su contenir, occuper, nourrir le peuple romain; et quelques guerres heureuses et justes n'avaient pas même troublé les fêtes, les travaux, les splendeurs de la paix qu'il donnait au monde. Aucun de ceux qui vinrent après lui, et que nous avons nommés, ne put remplir sa tâche, même pendant quelques mois, et tous, sans en excepter le jeune Domitien, qui fut maître de Rome en l'absence de son père, égalèrent les excès et les vices de ce Néron qu'ils étaient loin de remplacer. Au milieu des horreurs de la guerre civile, à travers ces changements de règne, le peuple romain ne s'entretenait que de son cher Néron, il s'obstinait à croire que son prince vivait encore, il se consolait du malheur des temps par l'espérance de son retour.

CHAPITRE VII

MÉMOIRE DE NÉRON — JUGEMENTS DIVERS

La mémoire de Néron. — Un faux Néron s'empare de l'île de Cythne. — Asprénas surprend l'imposteur et le fait tuer; on porte le corps à Rome, où il est reçu et enseveli avec respect. — Double sépulture de Néron. — Autre faux Néron, nommé Terentius. — Il est accueilli chez les Parthes. — Vingt ans après la mort de Néron, un troisième aventurier usurpe son nom. — Les Parthes menacent Domitien de s'armer pour leur ancien allié. — Terreur mêlée au souvenir de Néron. — Un de ses historiens le voit en rêve et meurt. — Les chrétiens le croient enchaîné sous terre attendant l'antechrist. — Sainte-Marie du Peuple. — Jugements divers sur Néron.

La mémoire d'un homme est en quelque sorte le prolongement de sa vie; elle constitue un seconde existence qui a ses vicissitudes comme la première. Ce serait donner aux lecteurs une histoire incomplète que d'oublier en finissant de mentionner la popularité de Néron, qui dura plus que son règne. Les longs regrets dont le peuple honora son souvenir témoignaient en sa faveur, et nous devons, par respect pour la vérité, en tenir compte, aussi bien que de l'horreur immortelle qui s'attache à ce nom. Après avoir raconté la vie du dernier César avec une sincérité complète, nous essaierons de faire connaître les jugements divers que les historiens et les philosophes ont

portés sur lui; et de toutes ces opinions, parmi lesquelles l'auteur de ce livre osera risquer la sienne, le lecteur pourra se faire une juste idée de Néron.

Le peuple romain s'obstina follement à espérer son retour. Vingt ans après sa mort, sous Domitien, on l'attendait encore. On le croyait vivant, et trois aventuriers purent intéresser à leur sort Rome et l'empire en usurpant son nom.

Pendant le règne de Galba la Grèce et l'Asie furent étrangement troublées. Le bruit courut que Néron allait reparaître. Ce Néron était selon les uns un esclave de Pont, selon les autres un affranchi italien. Il chantait, jouait de la lyre et ressemblait au prince dont il prétendait usurper le rang. Quelques déserteurs et des esclaves fugitifs, séduits par ses promesses, consentirent à s'embarquer avec lui. La tempête les poussa dans l'île de Cythne où se trouvaient alors des soldats qui revenaient d'Orient. L'imposteur gagne les uns, fait tuer les autres, arme les esclaves et pille les marchands. Dès qu'il se fut emparé de l'île la terreur se répandit au loin, et la puissance de ce nom magique mit en éveil tous les esprits.

Ces bruits se fortifiaient chaque jour, quand Asprénas, nommé gouverneur de la Galatie par Galba, vint relâcher à l'île de Cythne avec deux trirèmes de la flotte de Misène. Les triérarques sont aussitôt mandés de la part de Néron. Ils se rendent, feignent de se laisser gagner à ses promesses et s'engagent à parler aux soldats. Mais en quittant le faux Néron ils vinrent au contraire rendre compte à leur chef de ce qu'ils avaient vu. Asprénas ordonna de saisir le vaisseau et de tuer l'imposteur quel qu'il fût [1]. Cet ordre prouverait que Galba et ses partisans n'étaient pas très-convaincus de la mort de

1. Cujus cohortatione (Asprenatis), expugnata navis, et interfectus quisquis ille erat. TACITE. *Hist.*, liv. II, chap. IX.

Néron, ou qu'ils croyaient le peuple capable de se soulever pour cet homme, s'il retrouvait en lui quelque chose du dernier César. Ce premier aventurier avait la chevelure de Néron et la férocité de sa physionomie. On porta son corps en Syrie, puis à Rome où le peuple le reçut avec respect. La seule incertitude rendit vénérables les restes de cet imposteur. Au milieu des horreurs de la guerre civile, ni Othon ni Vitellius n'empêchèrent qu'on rendît à ce corps les honneurs funèbres, et c'est par là que s'expliquent les deux tombeaux de Néron, l'un sur la colline des jardins, aujourd'hui le Pincio ; l'autre à cinq milles de Rome, à gauche de l'ancienne voie Cassia.

Le second de ces imposteurs, nommé Térentius, était né en Asie ; il ressemblait beaucoup à Néron. Il avait sa figure, sa voix, et jouait de la cithare comme lui. Le roi des Parthes, fort irrité contre Titus, n'eut pas honte de donner asile à cet homme et de le traiter avec honneur. Il parlait même d'armer en sa faveur et de le ramener à Rome où le peuple l'attendait [1]. Il parut enfin un troisième faux Néron pendant le règne de Domitien. C'est encore chez les Parthes que nous retrouverons cet aventurier, qui pourrait bien n'être que la reproduction du second. Si les rois d'Orient se passionnaient encore pour la cause de Néron, c'est que la mémoire et le nom de ce prince étaient toujours chers aux Romains. Les Parthes menaçaient encore l'empereur de défendre par les armes les droits de leur ancien allié. Ce fut avec beaucoup de peine que Domitien obtint d'eux, après de longues négociations, que cet homme lui fût livré. Vers ce même temps, il fit mourir Épaphrodite, l'ancien affranchi de Néron, celui-là même qu'on disait l'avoir achevé après qu'il se fut percé de

1. ZONARE, *Ann.*, liv. XI, ch. XVIII.

son poignard. Domitien le fit tuer dans le seul but de persuader au peuple que l'affranchi avait osé porter la main sur la personne sacrée de César. Il lui infligea le châtiment pour faire croire au crime et décourager l'espoir des Romains.

Le temps emporta dans son cours ces illusions et ces regrets; mais le peuple conserva toujours l'affection profonde que Néron lui avait inspirée, et, désespérant de le revoir, il resta fidèle à son souvenir.

Les Romains ne partagèrent jamais ni la haine des historiens latins déchaînés contre Néron, ni la juste horreur qu'il inspirait aux chrétiens des premiers siècles. Non-seulement sa popularité a survécu aux calomnies et aux anathèmes; mais on peut affirmer qu'elle s'en est accrue. Bieu loin de le diminuer, ce concert de malédictions l'a grandi. Néron est devenu la personnification du despotisme et de la cruauté; et, comme c'est le propre de la faiblesse humaine de vénérer tout ce qui la domine et l'épouvante, les proportions colossales de sa perversité ayant saisi les imaginations, en le faisant terrible on l'a rendu considérable.

Pendant les premières années qui suivirent sa mort, ses ennemis eux-mêmes restèrent sous une impression de respect et de frayeur involontaires, mêlés à leur joie. Un des historiens de Néron succomba foudroyé par cette terrible mémoire. Il se nommait Fannius. Pendant qu'il écrivait la vie du dernier César, il fit un songe. Il crut se voir lui-même couché dans l'attitude d'un homme qui étudie : il avait son manuscrit sous la main. Néron lui apparaît et vient s'asseoir sur sa couche. Ayant saisi le premier livre déjà publié, il lut jusqu'au bout le récit de ses crimes, parcourut avec attention le second, le troisième livre, et sortit après. Fannius fut saisi de frayeur. Il resta persuadé qu'il n'écrirait pas de cette histoire plus

long que Néron n'en avait lu, et en effet il resta si frappé de sa vision, qu'il en mourut et laissa son œuvre inachevée [1].

Les chrétiens des premiers siècles furent également, à propos de Néron, tourmentés de souvenirs, de frayeurs et d'opinions extraordinaires. Les uns croyaient qu'il ressusciterait à la fin des temps et qu'il partagerait l'empire du monde avec l'antechrist. D'autres affirmaient qu'on l'avait guéri de sa blessure et qu'il était encore vivant. Lactance et Sulpice Sévère prétendent qu'on n'a pas retrouvé son corps. On disait que Néron, caché dans une retraite profonde, se conservait dans toute la force de l'âge pour son second avènement. Ainsi l'enfer aurait comme le ciel son prophète, son Élie affranchi de la mort.

Une ancienne tradition nous apprend que vers la fin du onzième siècle le peuple de Rome fut épouvanté par des fantômes, par des bruits nocturnes et par d'effroyables visions. L'auteur de ces prodiges était Néron enseveli sur le Pincio ou retenu captif dans un souterrain. Pascal II, aussi pénétré que ses prédécesseurs de bonté paternelle pour le peuple et animé de cette bienveillance que les souverains-pontifes ont héritée des Césars, crut devoir tenir compte de ces frayeurs qui étaient une calamité publique. On exorcisa le quartier, on bâtit à cette occasion l'église de Sainte-Marie du Peuple, qui existe encore aujourd'hui, et les habitants du Pincio ne furent plus inquiétés par l'ombre de Néron..

A la distance qui nous sépare des Césars on peut dégager la vérité du mensonge et rendre justice à Néron lui-même. L'antiquité nous montre déjà quelques intelligences d'élite qu

1. PLINE LE JEUNE. Liv. V, *Épit.* v, *Pline à Maxime.*

protestent en sa faveur. Juvénal, qui le maltraite fort, avoue que sa jeunesse lui sert d'excuse [1]. Martial le ménage et, s'il faut en croire un de nos auteurs, devrait être plus indigné [2]. L'empereur Trajan admire les cinq premières années du règne de Néron ; elles lui paraissent incomparables, quoique le meurtre d'Agrippine et de Britannicus les aient souillées [3]. Tacite avoue que la haine et la flatterie ont exagéré le blâme et l'éloge sur le compte de César. Josèphe accuse, à propos de Néron, les historiens d'avoir calomnié les empereurs [4].

Plutarque est persuadé que la justice divine ne l'a pas châtié aussi cruellement que ses ennemis aimeraient à le croire. Voici ce qu'il nous raconte dans un de ses traités où Dante semble avoir pris sa manière et ses conceptions. Un certain Thespesius, de Cilicie, tombe d'un lieu élevé et reste comme mort sur la place. Pendant qu'on le pleure et qu'on se prépare à l'ensevelir, son âme descend aux enfers où lui sont révélés tous les secrets de la justice divine. Au nombre des âmes coupables condamnées à recommencer la vie et forcées à prendre la forme des divers animaux, il aperçut l'âme de Néron qui avait déjà souffert de longs tourments. Les ouvriers la saisissaient pour lui donner la forme d'une vipère. Tout à coup une vive lumière éclate, du sein de laquelle sort une voix qui ordonne de changer Néron en une espèce plus douce, et de faire de lui un oiseau qui chantera le long des étangs [6].

Parmi les modernes, Voltaire se montre le plus incrédule

1 Præstare Neronem
Securum valet hæc ætas.
JUVÉNAL. *Sat.* VIII, v. 169.

2 M. D. NISARD. *Études sur les Poëtes de la décadence.* Tom. Ier, p. 343.

3 AURELIUS VICTOR. *Vie de Néron.*

4 JOSÈPHE. *Histoire des Juifs*, liv. XX, ch. VI.

5. PLUTARQUE. *Œuvres morales. Delais de la justice divine.*

aux récits de Tacite et de Suétone : « Je présume, dit-il, que le malin Tacite et le faiseur d'anecdotes Suétone goûtaient une grande consolation en décriant leurs maîtres dans un temps où personne ne s'amusait à discuter la vérité[1]. » Voici comme il s'explique ailleurs : « Toutes les fois que j'ai lu l'abominable histoire de Néron et de sa mère Agrippine, j'ai été tenté de n'en rien croire[2]. » Voltaire se trompe : Les crimes de l'antiquité, effet inévitable de l'énergie dont ces premières générations étaient douées, sont tout ce qu'il y a de plus certain. Mais ces crimes et ces vices n'accusaient pas autant de perversité que parmi nous.

Les païens furent des enfants terribles, pleins de génie et de passion. L'ignorance où ils étaient des lois morales qui nous gouvernent les a préservés de la honte et du remords, plaies secrètes par où s'écoule toute la force d'un cœur souillé. Au lieu d'altérer les grands caractères, une certaine corruption était le privilége des héros et des dieux. Aujourd'hui, l'homme le plus vulgaire se croirait perdu et l'homme le plus éminent serait compromis, s'ils avaient, par certains côtés, quelque chose de commun avec les personnages de l'antiquité les plus considérables.

Montesquieu dit avec raison que la brièveté des règnes et les divers partis... ont fait que le caractère des empereurs est venu à nous étrangement défiguré[3]. Néron, le plus maltraité de tous les Césars, doit avoir la plus grande part au bénéfice de ce jugement. Diderot prétend qu'il y aurait un beau plaidoyer à faire en faveur de Néron, et Chateaubriand ne

1. VOLTAIRE. *Le Pyrrhonisme de l'Histoire*, ch. XII.
2. VOLTAIRE. *Le Pyrrhonisme de l'Histoire*, ch. XIII.
3. MONTESQUIEU. *Grandeur et décadence des Romains*, ch. XVII.

comprend pas qu'on ait vu dans cet empereur le type des tyrans[1].

Voilà donc quels jugements favorables ont porté sur Néron les plus grands esprits parmi les anciens et les modernes. Ne suffisent-ils pas, sans autre examen, pour qu'on se défie des historiens hostiles au dernier César et pour qu'on préfère, à l'opinion commune, les sentiments d'affection que le peuple romain gardait à ce prince. Ébranler fortement les imaginations, intéresser à sa cause ce qu'il y a de plus considérable dans l'humanité, les intelligences d'élite et la multitude, c'est le fait d'une nature puissante et d'un caractère supérieur qui méritent d'être jugés avec circonspection.

Selon que la force d'un peuple réside dans les mœurs ou dans la politique, dans sa vie sociale ou dans la puissance de ses maîtres, on peut juger de son avenir et de la grandeur de ses destinées. Quand ses croyances et ses passions lui suffisent et qu'il se gouverne lui-même, imposant ses inspirations et ses projets à des chefs dont il n'accepte que les services, ce peuple est libre et vivant : il sera glorieux. Mais quand il se désintéresse de sa grandeur et de son avenir pour se mettre au régime des constitutions imposées, et que, la politique dominant ses aspirations, il sert des projets qu'il n'a pas conçus ou des intérêts qui lui sont étrangers; quand ses maîtres trouvent en lui des ministres et les instruments de leur tyrannie, ce peuple est en pleine décadence. Les lois morales, en effet, augmentent la force de celui qui les observe; les lois politiques, au contraire, fonctionnent au profit de celui qui les impose.

Néron eut ce double malheur de naître au moment où la société romaine était le plus avilie, et de régner quand le

1. Chateaubriand. *Études historiques*, première partie.

despotisme avait le plus de force, si bien qu'il eut à subir toutes les souillures du paganisme et à courir tous les dangers de la tyrannie. Il grandit au sein d'une famille décomposée par l'inceste et par le divorce, au milieu des empoisonnements et des proscriptions. Sa mère, ses précepteurs, ses amis, l'entourèrent de séductions, de piéges, de prostitutions rivales. Les stoïciens du Sénat et les républicains obstinés s'éloignèrent de lui avec dédain ou l'enveloppèrent dans une conspiration permanente; et cet empereur de dix-sept ans, livré bientôt à l'exploitation des scélérats par la haine des honnêtes gens, se trouva seul en face de cette terrible démocratie romaine, éternel effroi des empereurs quoiqu'elle fût leur appui.

Le peuple-roi se composait alors de trois à quatre cent mille citoyens romains, oisifs, orgueilleux, féroces, chaque jours rassemblés par grandes multitudes, avides de spectacles et de plaisirs, surexcités par l'exemple des patriciens, et conseillés par la faim et par l'envie. Pour se soustraire aux exigences et aux familiarités de cette démocratie, Tibère, Domitien et Commode vécurent dans la retraite, Trajan aima les guerres lointaines; Adrien passa son règne à voyager. Plus tard, après s'être tenus éloignés de Rome autant qu'il leur fut possible, les empereurs finirent par l'abandonner entièrement. Quand Néron parvint à l'empire, cette démocratie, compromise et perdue par sa longue complicité avec le despotisme des Césars, était parvenue au dernier degré de l'abjection et de la férocité. Tous les bons éléments qui jusqu'alors avaient tempéré sa corruption, s'étaient, comme nous l'avons déjà dit, retirés d'elle pour former un peuple à part, et l'immoralité païenne, servie par la férocité du peuple-roi, était alors pure de tout mélange.

Néron eut le courage de se jeter au milieu de cette multitude, de vivre de sa vie; comprenant ses intérêts, partageant ses passions, il prétendit gouverner, satisfaire et même réformer cette fière démocratie. Il usa de Rome comme de sa maison; il osa tout braver, révoltes et conspirations; pendant quatorze ans de règne il sut contenir, amuser et nourrir ce peuple. Il donna la paix au monde, il maintint l'empire par sa popularité, il gouverna par l'affection qu'il inspirait. On ne saurait voir sans émotion ce jeune prince, qui a passé son enfance perdu dans la foule et livré à des esclaves, se souvenir de ses premières années et s'abandonner avec confiance à ce peuple qu'il a connu. A travers l'orgueil maternel, les flatteries corruptrices de Sénèque, les complots des sénateurs, sa bonté courageuse se fait jour et surmonte tous les obstacles. Il a été le promoteur d'un siècle littéraire supérieur peut-être à celui d'Auguste; il a détesté la guerre, il a voulu rétablir l'âge d'or parmi les hommes. Son projet d'abolir les impôts, les pensions accordées aux sénateurs ses ennemis, ses libéralités inépuisables prouvent avec quelle ardeur il aspirait au bien. Sa facilité à pardonner les injures, son intention manifeste d'adoucir la férocité du peuple, étaient des vertus toutes nouvelles chez les Romains. Quand il se refuse à signer la première sentence de mort qu'on lui présente, quand il défend de tuer les gladiateurs qui combattent sur son théâtre, quand il détourne la tête pour échapper au spectacle des supplices, je vois à l'état d'instinct et de pressentiment dans l'âme de Néron, notre opinion moderne sur l'abolition de la peine de mort.

Mais comment expliquer tant de crimes? Britannicus empoisonné, Agrippine et Octavie égorgées par ordre du prince?.. Thraséas et Corbulon condamnés à mort?... Pourquoi tant de

victimes dans la famille et dans la cité?... Parce que le danger était partout; parce que ces crimes étaient tolérés par les politiques comme Tacite, qui en comprend la nécessité, et conseillés par des ministres comme Sénèque; parce que toutes ces rivalités étaient des questions de vie et de mort; parce que Octavie elle-même pouvait donner à un prétendant des droits à l'empire; parce qu'il fallait régner ou mourir. Ces crimes, jugés nécessaires à la sûreté du prince, étaient préparés, sollicités jusqu'à l'obsession par des ministres pervers, glorifiés par les délateurs, acceptés par les victimes. César était dans l'exercice légal de sa puissance; il usait de son droit en frappant ses ennemis, et s'il condamnait un innocent, ce n'était qu'une erreur.

Dans l'opinion de Tibère, les nécessités politiques faisaient de l'empire une bête féroce, *Belluam*. Ce monstre dévorait les enfants, rendait fous les jeunes gens, et accablait de son poids les hommes forts. Le mérite de Néron est d'avoir longtemps et bravement lutté contre la bête féroce; mais irrité pendant ce combat par les délations incessantes, par les conspirations, par la conviction acquise de ne pouvoir fléchir ses ennemis à force de bienfaits, il dut chercher avec une rage désespérée son salut dans les châtiments. En même temps, tous les vices de la société romaine décomposèrent vite cette nature exquise, et il devint le pire des hommes, lui qui était né le meilleur. En résumé, sa dépravation et ses crimes sont romains, la société qui l'a corrompu et l'empire qu'on lui a imposé l'entraînèrent dans l'abîme. Son humanité, au contraire, ses généreux dessins, ses bonnes actions n'appartiennent qu'à lui.

C'est donc une grave erreur, énergiquement repoussée par l'histoire et par la morale, que de voir dans Néron une na-

ture perverse, vouée fatalement au crime. Prétendre que Néron fut un monstre dès le ventre de sa mère, c'est le justifier d'un seul mot. Le gros bon sens du peuple romain ne l'entendait pas ainsi. La grâce, la bonté, l'esprit, la munificence de son cher Néron étaient le sujet de tous les entretiens. Le lendemain de sa chute, il s'éleva dans la foule un grand cri de réprobation contre ceux qui l'avaient trahi. Tous les crimes du règne furent imputés à Tigellin. Chaque jour, au théâtre, cent mille spectateurs se levaient pour demander à Galba la tête de l'ancien ministre. Il ne voulut pas céder, et bientôt après, il fut cruellement puni de ses refus. Othon et Vitellius, successeurs de Galba, furent tous deux également populaires, quoique ennemis, parce que tous deux honorèrent la mémoire de Néron et le mirent au rang des dieux. Vingt ans après, menacé d'un faux Néron par le roi des Parthes, Domitien tremblait encore devant cette popularité aveugle, sourde, intraitable comme une grande passion.

S'il est difficile de partager l'admiration et de comprendre le dévouement dont le peuple romain honora son dernier César, il est du moins impossible de méconnaître la vive intelligence et la bonté vraiment exceptionnelle de ce prince. Il faut y croire surtout et les exposer dans leur plus beau jour pour avoir le droit de condamner Néron et de maudire sa mémoire; car son esprit supérieur et son cœur excellent pouvaient échapper aux fatalités de sa position. Cet empereur fut donc moins hideux, mais peut-être plus coupable qu'on ne l'a fait. Il restera dans la mémoire des hommes comme une preuve victorieuse de la puissance corruptrice inhérente à la tyrannie des Césars, qui de la nature la plus exquise, fit sortir une monstrueuse perversité. Les historiens ont calomnié Néron, il est vrai; mais on sent néanmoins une puissance irrésistible dans

l'horreur qui s'attache à son nom, et la conscience du genre humain, qui le condamne, n'est qu'un pressentiment de la justice de Dieu.

Après avoir terminé le récit de tant de crimes, quand on détourne les regards de ces hideux tableaux pour les reporter sur nos sociétés modernes, on croit sortir d'une prison infecte et noire pour respirer un air pur et jouir d'une pleine lumière. On s'estime heureux d'être né loin de ces époques funestes où les hommes, divisés par tant de haines, trouvaient partout des prétextes à l'extermination. On rend grâce à Dieu d'avoir à subir les épreuves de la vie sous l'empire d'une loi morale qui réunit dans une seule famille le riche et le pauvre, le prince et le sujet, le citoyen et l'étranger. Cette fraternité chrétienne, mieux comprise et plus largement appliquée, pourrait être une barrière infranchissable pour les révolutions, un écueil mystérieux contre les tyranies, un remède souverain à tous les fléaux. Souhaitons ardemment que notre activité et que notre amour du progrès se tournent avec courage vers ce but. On se rapprocherait ainsi de l'état le plus heureux auquel l'homme puisse aspirer sur la terre, et les sociétés arriveraient plus sûrement, par cette voie, à la paix et à la perfection qu'elles cherchent si vainement ailleurs.

FIN

TABLE

INTRODUCTION

LIVRE PREMIER

CHAPITRE Ier

EMPIRE DES CÉSARS — MŒURS DES PAÏENS

CHAPITRE II

MARIAGE D'AGRIPPINE — NAISSANCE DE NÉRON

CHAPITRE III

MORT DE CALIGULA — AVÉNEMENT DE CLAUDE

CHAPITRE IV

MORT DE MESSALINE — AGRIPPINE LUI SUCCÈDE

CHAPITRE V

DOMINATION D'AGRIPPINE

CHAPITRE VI

COURAGE DE NARCISSE

CHAPITRE VII

MORT DE CLAUDE — FIDÉLITÉ DE NARCISSE

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE Ier

COMMENCEMENT DE NÉRON

CHAPITRE II

CE QUE C'ÉTAIT QU'ÊTRE CÉSAR

CHAPITRE III

PREMIER AMOUR DE NÉRON

CHAPITRE IV

MORT DE BRITANNICUS — DISGRACE D'AGRIPPINE

CHAPITRE V

BONHEUR DU MONDE — FAITS DIVERS

CHAPITRE VI

AGRIPPINE ET POPPÉE

CHAPITRE VII

MORT D'AGRIPPINE

CHAPITRE VIII

REMORDS DE NÉRON

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE I[er]

GOUVERNEMENT DE NÉRON

CHAPITRE II

SPECTACLES ET JEUX DU CIRQUE

CHAPITRE III

JEUX SCÉNIQUES. — ART THÉATRAL

CHAPITRE IV

POURQUOI NÉRON SE FIT COMÉDIEN

CHAPITRE V

DE LA PERSONNE DE NÉRON, SA BEAUTÉ, SA VOIX, SON TALENT

CHAPITRE VI

VERTUS ET BIENFAITS INUTILES

CHAPITRE VII

GUERRE EN ORIENT — CORBULON

CHAPITRE VIII

GUERRE EN OCCIDENT

CHAPITRE IX

DÉFECTION DE SÉNÈQUE — FORTUNE DE TIGELLIN

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE Ier

PIERRE A ROME — PREMIERS CHRÉTIENS

CHAPITRE II

PREMIERS SYMPTÔMES DU CHRISTIANISME

CHAPITRE III

BURRHUS — SÉNÈQUE — TIGELLIN

CHAPITRE IV

MORT D'OCTAVIE

CHAPITRE V

ROME ET LES PROVINCES — NÉRON EST PÈRE

CHAPITRE VI

THRASÉAS ET SON STOÏCISME

CHAPITRE VII

AMIS DE THRASÉAS

CHAPITRE VIII

DÉBUT DE NÉRON A NAPLES — ORGIE DU LAC D'AGRIPPA

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE Ier

CONSPIRATIONS — INCENDIE DE ROME

CHAPITRE II

LA MAISON D'OR — LUXE DE NÉRON

CHAPITRE III

PREMIÈRE PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS

CHAPITRE IV

CONJURATION DE PISON

CHAPITRE V

LA CONJURATION DE PISON EST DÉCOUVERTE — LES CHEFS DU COMPLOT SONT PUNIS

CHAPITRE VI

NOUVEAUX CONJURÉS DÉCOUVERTS ET PUNIS — AMIS DU PRINCE RÉCOMPENSÉS — NYMPHIDIUS

CHAPITRE VII

VICTIMES DE NÉRON

CHAPITRE VIII

COURONNEMENT DE TIRIDATE — MORT DE THRASÉAS

CHAPITRE IX

NÉRON VEUT ÊTRE INITIÉ A LA MAGIE ORIENTALE

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE Ier

MONSTRUEUSES DÉBAUCHES DE NÉRON

CHAPITRE II

SIMON LE MAGICIEN — MARTYRE DE PIERRE ET DE PAUL



CHAPITRE III

VOYAGE DE NÉRON EN GRÈCE

CHAPITRE IV

TRIOMPHE DE NÉRON — RÉVOLTE DE VINDEX

CHAPITRE V

NÉRON S'ABANDONNE ET SE TRAHIT LUI-MÊME

CHAPITRE VI

MORT DE NÉRON — AFFREUX DÉSORDRES

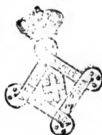


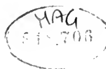
CHAPITRE VII

MÉMOIRE DE NÉRON — JUGEMENTS DIVERS

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET




MAG

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint Germain.